

MAXIME SIROUX
ARCHITECTE D.P.L.G.

ANCIENNES VOIES ET MONUMENTS ROUTIERS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN

SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES ÉDIFICES
DE CETTE PROVINCE :

À TIDJEN, VARKAND, QOMSÂR, OB-YANEH, CHAPOUR-ÂBÂD,
HAFTCHOUYEH, KÂJ, ECHKARAND, SARECHT-YADERAND,
FAKHAND, AB-GARM, VENDÂD-DEH ET ISPAHÂN



LE CAIRE 1971

DU MÊME AUTEUR :

Dans le «Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire».	Tome XLIV	*La Masdjid-é-Djum'a de Yezd* (1945).
	—	*La Masdjid-é-Djum'a de Yezd-e-Khast* (1945).
	—	*La Masdjid-é-Djum'a d'Ardébil* (1945).
	Tome XLV	*La Masdjid-é-Djum'a de Bouroudjird* (1947).
Dans les «Mélanges Islamiques» de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire (1954).	Tome I	*La Mosquée Sha'ya et l'Imam-Zadeh Ismaël à Ispahân.*
Dans «Athar-e-Iran» (1938), *Publication du Service Archéologique du Gouvernement Impérial Iranien.*	Tome III	*Le Temple Zoroastrien de Sharif-abad.*
	—	*Takht-é-Roustem et Takht-é-Kaikhaus.*
	—	*Le Kalê Dokhtar de Kumm.*
	—	*Le Kalê Dokhtar de Charestanec.*
	—	*Petit momument sassanide près de* Kazeroun.
	—	*Le site de* Kalaban.
	—	*Masdjid-é-Soleïman.*
Dans la Revue des «Arts Asiatiques» (1956).	Tome III fasc. 2	*La Mosquée Djum'a de* Marand.
Dans «Mémoires de l'Institut Français d'Archéologie Orientale» (1949).	Tome LXXXI	*Caravansérails d'Iran et Petites Constructions Routières.*
Dans «Annales Islamologiques» de l'I.F.A.O. (1966).	Tome VI	*La Mosquée Djum'a de Kouh-pâyeh, suivie des monuments du bourg et des mosquées de* Gehi *et* Akhand.
Dans «Syria» (1967).	Tome XLIV fasc. 1-2	*Le site d'Atesh-Kouh près de Délidjân.*
Dans «Iranica antiqua» (1964).	Vol. IV fasc. 2	*Les vestiges lapidaires de Khonsâr.*
Dans «Iranica antiqua» (1965).	Vol. V fasc. 1	*Le palais de l'Atesh-gah d'Ispahân.*
Dans «Iranica antiqua» (1967).	Vol. VII	*Trois monuments inconnus de l'Iran ancien.*

ANCIENNES VOIES ET MONUMENTS ROUTIERS
DE LA RÉGION D'ISPAHÂN

MÉMOIRES PUBLIÉS PAR LES MEMBRES DE L'INSTITUT
FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE DU CAIRE — T. LXXXII



MAXIME SIROUX
ARCHITECTE D.P.L.G.

ANCIENNES VOIES ET MONUMENTS ROUTIERS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN

SUIVIS DE PLUSIEURS AUTRES ÉDIFICES
DE CETTE PROVINCE :

À TIDJEN, VARKAND, QOMSÂR, OB-YANEH, CHAPOUR-ÂBÂD,
HAFTCHOUYEH, KÂJ, ECHKARAND, SARECHT-YADERAND,
FAKHAND, AB-GARM, VENDÂD-DEH ET ISPAHÂN



LE CAIRE 1971



Aux pionniers, voyageurs d'autrefois,
qui hantèrent ces pistes oubliées.

M.S.

INTRODUCTION

Il n'est pas dans le dessein de cette publication d'exposer, sous une nouvelle forme, ce qui le fut déjà — voici près de vingt ans — dans les « Caravansérails d'Iran ».

Ce dernier ouvrage s'étendit suffisamment sur de nombreuses matières annexes, nécessaires à l'intelligence du trafic caravanier, de son histoire et des édifices qu'il suscita. Des précisions furent données, sur lesquelles il serait oiseux de revenir.

Jadis, tout en notant que les caravansérails étaient en Iran multitude, il n'était pas prévu d'en publier d'autres exemples. Mais le destin fit qu'un nouveau séjour professionnel sur le plateau donna l'occasion de parcourir les antiques voies rayonnant de cette ville, si fameuse à travers les siècles.

Ces investigations d'un chercheur isolé, d'abord forcément très épisodiques au cours des années 1959, 60, 61, 62, furent ensuite, de février à septembre 1963 poursuivies sans désemparer. Elles conduisirent, avec des moyens personnels bien entendu fort limités, mais efficaces, sur ces pistes abandonnées que parcoururent, après les guerriers envahisseurs, les riches convois commerciaux.

La moisson recueillie étant variée et assez ample, il sembla alors, que les esprits curieux pourraient être intéressés par ces trajets méconnus et que d'autres, férus d'histoire architecturale, aimeraient connaître les éléments nouveaux décelés par les bâtiments inédits rencontrés, ceux-ci étant parfois peu accessibles et en voie de disparition totale. D'où cet ouvrage.

Pour plus de clarté, nous parcourerons d'abord ces anciennes voies, en signalant et en numérotant les monuments que nous tenterons ensuite d'étudier chronologiquement. Ce faisant, nous serons souvent obligés de référer au précédent ouvrage des « Caravansérails d'Iran », inconvénient que le lecteur voudra bien excuser.

En une troisième partie sont présentés d'autres monuments divers, rencontrés en cours de route. Inédits et intéressants à maints égards, mais en état de ruine alarmant, ils seront ainsi sauvés de l'oubli.

Il est peu douteux que ce mémorial de la région d'Ispahân eut gagné à être complété par des recherches poussées dans la partie Sud-Ouest de la province, riches en pistes antiques, mais les circonstances ne l'ont pas permis.

Cette recollection, concernant seulement une des régions les plus vivantes du pays, n'épuise pas la question des édifices caravaniers; il est souhaitable que d'autres chercheurs découvrent, ailleurs, de beaux exemples qui viendront s'intégrer dans le cadre de l'historique esquissé ici.

*
* *

Je prends ici l'occasion d'exprimer toute ma respectueuse et vive gratitude à Monsieur François Daumas, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, de m'avoir fait l'honneur d'accueillir cette étude dans les «Mémoires» de l'Institut.

Mes sincères et amicaux remerciements sont adressés à Messieurs H. Pouënat et P. Mann dont l'assistance fut précieuse lors des relevés lointains, au cours de trajets souvent hasardeux.

Ne sera également pas oubliée l'aide active apportée par ma femme lors de la rédaction du texte.

Enfin je garde le meilleur souvenir du dévouement de notre fidèle Aïn-Allah Marami, ainsi que de la si cordiale hospitalité des habitants.

Ispahân, le 20 septembre 1963
M. S.

PREMIÈRE PARTIE

LES TRAJETS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN.

CHAPITRE PREMIER.

A. — SITUATION GÉOGRAPHIQUE D'ISPAHÂN.

Il est des lieux prédestinés à jouer un rôle dans l'évolution de la civilisation. Durant plusieurs millénaires il en fut ainsi de la riche plaine d'Ispahân.

En cet endroit enserré entre les derniers contreforts du Zagros, large cependant d'une vingtaine de kilomètres, le fleuve Zâyandeh-roûd, autrefois puissant, s'échappe des monts Bakhtiari pour se perdre 100 kilomètres plus loin, en une zone marécageuse, le Gâv-Khanéh [1]. Celui-ci est la relique d'un grand lac qui emplissait une longue dépression. A la même époque, au-delà de la chaîne centrale du plateau iranien, distante de deux ou trois jours de marche d'Ispahân, une mer intérieure recouvrait ce qui est maintenant le désert central. Les rives de ces masses d'eau stagnantes étaient ourlées de prairies où des populations de pasteurs semi-sédentaires établissaient leur campement. Déjà des échanges locaux motivèrent entre ces installations l'apparition de pistes. Les chemins bordant le lac où se jetait le Zâyandeh-roûd aboutissaient à la plaine d'Ispahân et il était bien facile aux colporteurs fréquentant les bords de la mer intérieure de parvenir au même endroit : les percées de la chaîne centrale sont nombreuses et d'escalade aisée. Par ailleurs, du Nord au Sud, de petits groupements humains s'échelonnaient sur les versants du Zagros, au sortir des vallées où coulaient des rivières parfois importantes. De la région de Qazvin — porte de l'Azerbaïdjan — aux lointaines plaines du Fars, proches de l'Océan Indien, un chemin traversait le site d'Ispahân, reliant entre elles ces petites communautés [2]. Plus tard, alors que la Mésopotamie et la vallée de l'Indus intronisèrent un ordre

[1] On chercherait en vain les traces antiques des villages qui fusionnèrent, pour former l'actuelle ville d'Ispahân : les vestiges sont à 4,00 m. ou 5,00 m. de profondeur sous les alluvions. En deux endroits de la ville, au cours de travaux, j'ai rencontré à cette profondeur, de gros murs maçonnés. Il en fut de même au cours des fouilles de l'Hôtel Châh Abbâs où l'on trouva un mur fort épais en gros carreaux ($0,40 \times 0,40 \times 0,12$) d'argile et de paille compactés. Ces vestiges me parurent être antérieurs aux Sassanides, tandis que les deux autres sont très probablement de cette époque.

[2] En réalité, il existe plusieurs tracés parallèles, empruntant cette direction Nord-Sud, mais ils passent, sans exception, par Ispahân.

social organisé, que le métal, entré dans les mœurs, accélérait la civilisation agraire, ces mêmes sentiers furent davantage fréquentés. A ceux que nous venons de citer, s'ajoutèrent les itinéraires ardus qui traversèrent le Zagros. Ils étaient suivis par les marchands faisant le va et vient entre le plateau et les plaines de Mésopotamie ou les rivages du Sud. C'est ainsi qu'empruntant les percées de Kermanchâh, de Khorram-âbâd et celles du pays Bakhtiari, les marchandises atteignaient la région d'Ispahân et pouvaient être ensuite diffusées à l'intérieur du pays.

Dès lors, et jusqu'à nos jours, les hommes de la route n'oublièrent plus ces chemins — voies qu'empruntèrent les premières et lentes invasions aryennes, suivies de celles, plus rapides, des cavaliers perses.

La campagne d'Ispahân, après avoir vu défiler les caravanes des grands Rois achéménides, assista à l'invasion d'Alexandre le Grand, accompagnée de lourds convois. Peu après, au tintement des armes, succéda celui des clochettes des chameaux, porteurs d'un actif trafic entre l'occident hellénisé et les Indes fabuleuses. Parthes et Sassanides encouragèrent ce flux rémunérateur. Et lorsque les empires du Moyen-Orient, endormis sur leurs richesses, trop sûrs d'un ordre qu'ils croyaient établi pour toujours, succombèrent à l'assaut des tribus arabes islamisées, Ispahân ne manqua pas de séduire les nouveaux conquérants. La place devint relais permettant la préparation de nouveaux raids : plusieurs tribus furent installées dans les vallées proches qui étaient encore verdoyantes [1]. La langue arabe, désormais internationale, fut celle de l'opulente Bagdad des Califes dont les marchands, armateurs d'immenses convois, ne manquaient pas de faire escale à Ispahân. Dans la suite des temps, les conquérants seldjoucides, puis mongols, enfin timourides se rendirent rapidement compte de l'importance stratégique et économique de l'endroit. Bien vite iranisés, aux massacres impitoyables ils substituèrent une politique de colonisation agricole dont les traces innombrables demeurent visibles. Ispahân devint un des grands carrefours mondiaux de transit vers l'Extrême-Orient.

Il est inutile de rappeler longuement ce que la dynastie safavide fit de cette ville promue capitale et quelles améliorations considérables elle apporta aux communications. Cet effort, malgré la concurrence écrasante des nouvelles voies maritimes, porta ses fruits : les grands monuments que nous admirons encore aujourd'hui, sont la marque tangible d'une richesse rétablie.

Par la suite, la ville ne put résister aux circonstances politiques défavorables, celles-ci partiellement imputables à la nouvelle orientation que prit l'industrie et le commerce occidental, qui pour d'autres raisons, emprunta des voies différentes. Le réseau routier de la province en fut réduit au trafic local.

La situation d'Ispahân est cependant toujours la même; il est probable que l'ouverture prochaine de l'autostrade Indes-Occident redonnera à la ville et ses environs des possibilités dont ses habitants sauront profiter.

[1] Une vallée que suit la voie la plus directe vers Golpaygân est toujours appelée «Arabestan». La bourgade de Tirân, située en une autre vallée où passe la route de Bouroudjerd, fut fondée par des campements arabes. En ces endroits, les animaux de selle et de bât étaient mis au repos ou élevés.

B. — LIMITES DES INVESTIGATIONS.

En se reportant aux cartes I et II, comme à ce très succinct résumé, il apparaît immédiatement tout à fait vain d'attribuer à une époque plutôt qu'à une autre l'utilisation de tel trajet particulier. Il y eut des directions générales et comme toujours, à l'abord de grands centres, chaque trajet eut des variantes. Celles-ci particulièrement notables au Nord d'Ispahân, furent motivées par différentes causes. Saisonnières d'abord, les zones inondables à la fonte des neiges — ou torrides en été — sont à éviter. Pratiques ensuite : plusieurs années consécutives de sécheresse peuvent obliger par le tarissement des points d'eau à un changement d'itinéraire ; de même la présence d'une bande de pillards peut contraindre à éviter telle région montagneuse. Suivant les circonstances de la politique asiatique, les grands trajets commerciaux [1] variaient ; plutôt que de chercher, illusoirement, les monuments d'une époque déterminée sur une route donnée, nous avons pensé qu'il serait plus fécond de prospecter dans un rayon de 180 km. environ toutes les voies fréquentées durant l'ensemble des époques et d'y recenser les monuments les plus notables : qalehs, robats, caravansérails, mosquées, etc.

Si nos espérances furent déçues en ce sens que les vestiges les plus anciens sont maintenant réduits à l'état de monticules informes que seulement des fouilles hors du programme tracé rendraient intéressants, du moins avons-nous pu nous convaincre que les anciennes installations sont toujours sur les trajets empruntés jusqu'aux dernières décades, le plus souvent près de monuments postérieurs ou encore près de points d'eau taris depuis des siècles. D'autre part, les interminables parcours sur ces pistes mortes ont procuré d'intéressants exemples complétant les précédentes études concernant les caravansérails et l'occasion de garder leur souvenir graphique au moment où ils sont en train de disparaître à jamais.

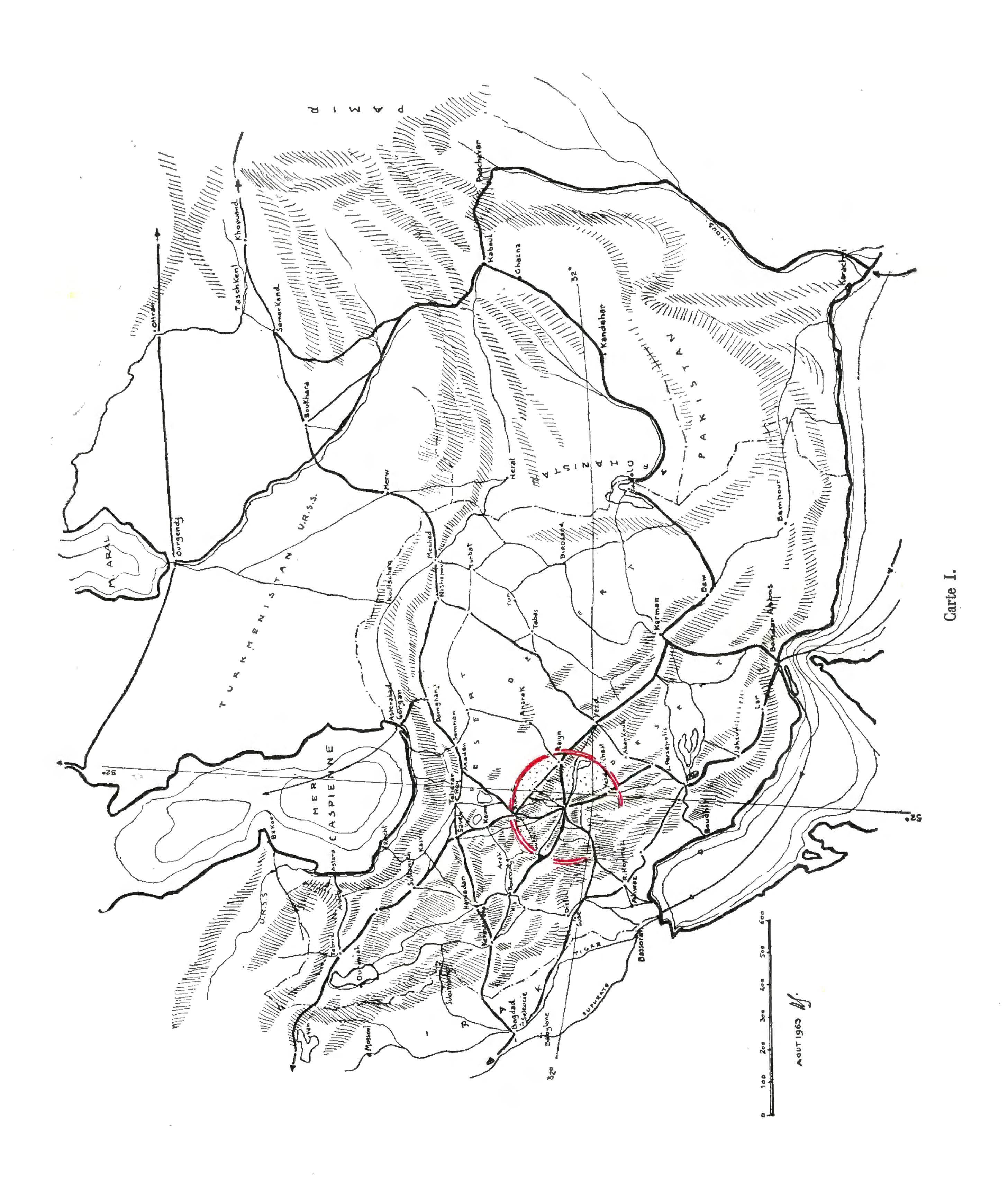
Dans les parcours qui vont être décrits, il ne sera pas fait souvent mention des récits de voyageurs ; d'abord, parce que portant sur de plus longs parcours ils sont forcément vagues et ensuite parce qu'ils ont déjà été précédemment largement mentionnés et exploités [2]. Toutefois, les essais d'identification seront tentés chaque fois qu'il sera possible [3].

Afin de pouvoir étudier par la suite chaque monument, les sites sont numérotés chronologiquement, les indices qui sont portés sur la carte fig. II se retrouvent ensuite dans les descriptions détaillées des chapitres suivants.

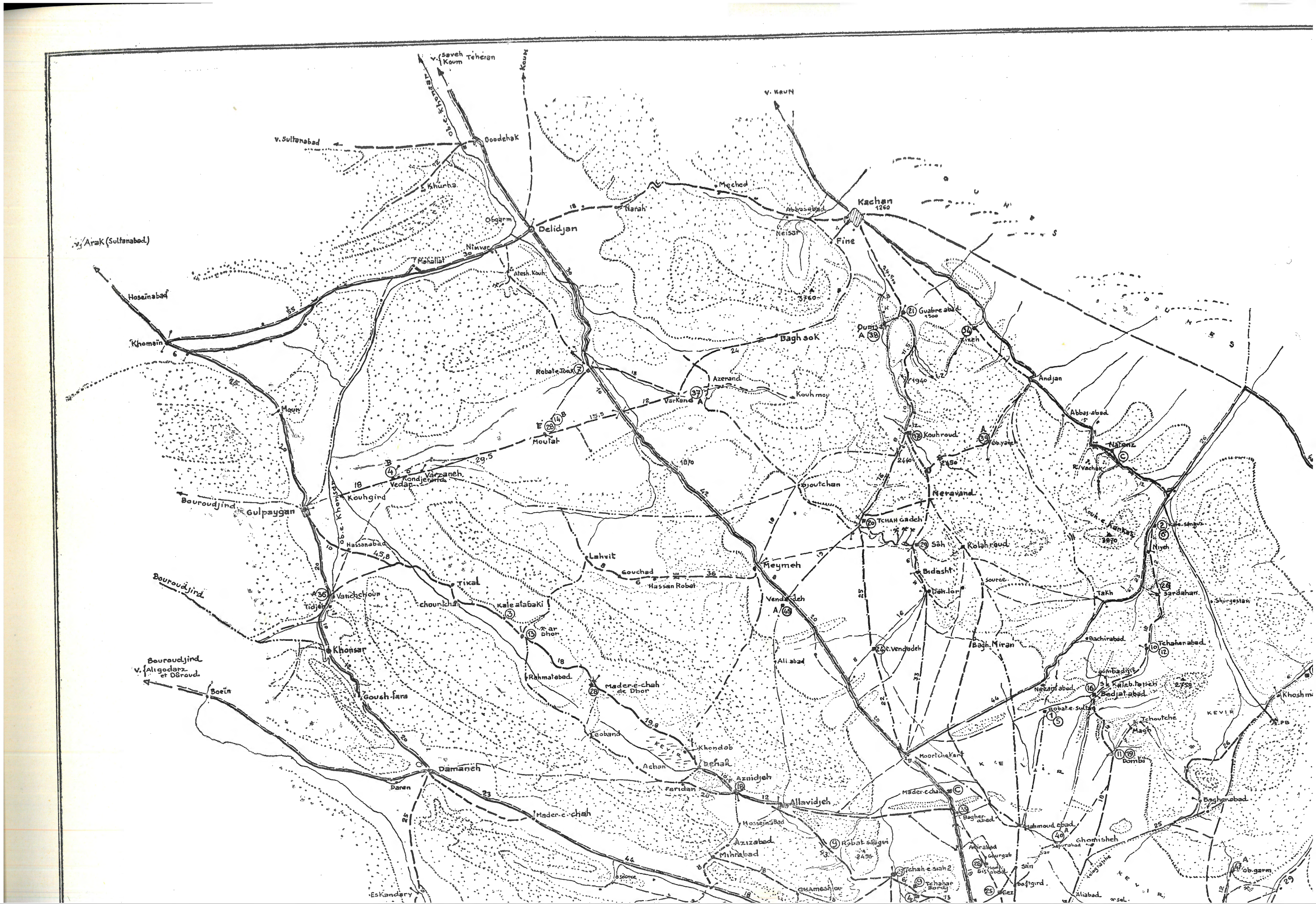
(1) Cf. par exemple dans *Vie, Grandeurs et Misères de Venise* par Guerdan (Plon édt. Paris 1959) les cartes des pages 15, 29, 32, 43 relatives, respectivement : aux routes caravanières du début des croisades à la moitié du XIIIe A.D. ; de la première moitié du XIVe A.D. ; de la grande route de la soie ; de la deuxième moitié du XIVe A.D.

(2) Cf. « Caravansérails d'Iran », Chapitre II, *Principaux itinéraires*.

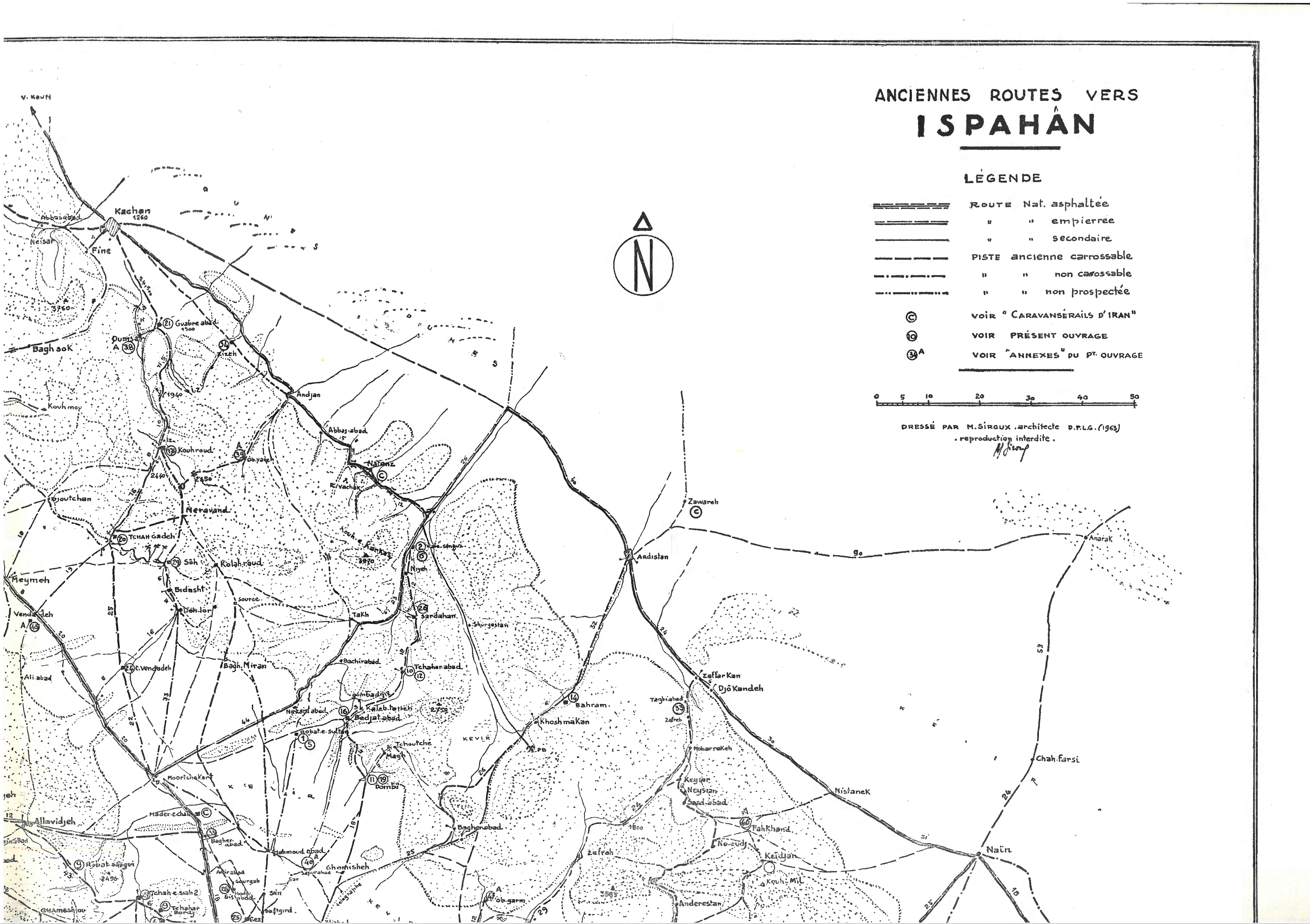
(3) De nombreux noms de localités ont changé au cours des siècles.


PAMIR
M. ARAL
TURKMENISTAN
U.R.S.S.
MER CASPIENNE
PAKISTAN
AOUT 1963

Carte I.



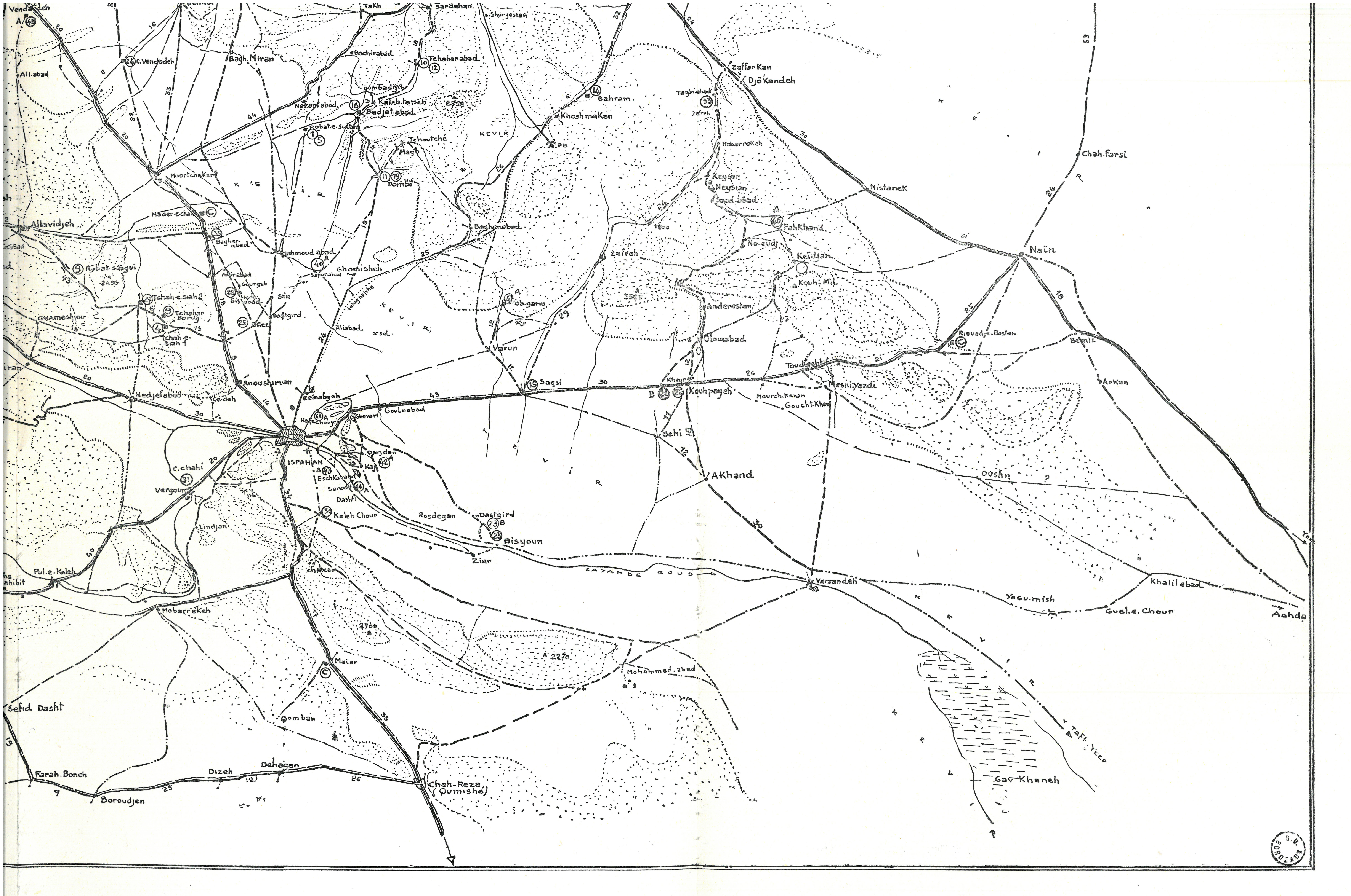
V. Saveh Koum Téhéran
V. Koum
V. Sultanabad
Doodehak
Khurha
Narah
Meched
Kachan
Abbasabad
Neisar
Fine
Delidjan
V. Arak (Sultanabad)
Niavar
Mahallat
Atesh Kouh
Hoseinabad
Khomain
Bagh sok
Guabreabad
Ourisat
Azerand
Varkand
Kouh mou
Robat e Tork
Moutat
Kouhroud
Ob.yarch
Andjan
Abbas abad
Natenz
R. Vachar
Varzaneh
Kondjerond
Vedap
Kouhgird
Bouroudjird
Gulpaygan
Joutchan
Neravand
Tchah Gadeh
Sôh
Kolahroud
Kouh e Karkas
Niyeh
Hassanabad
Lahvit
Gouchad
Hassan Robat
Meymeh
Bidasht
Source
Dehlor
Takh
Sardahan
Shurgestan
Tikal
Vanichchoun
Tidjeh
Chounicha
Kale atabaki
Vendadeh
Khonsar
Kar Dhor
Ali abad
Bagh Miran
Bachirabad
Tchaharabad
Gombadji
Kaleh tetich
Bedjat abad
Nekantabad
Robat e Sultan
Tchoutche
Magh
Dombi
Kevir
Khosh
Bouroudjird
V. Aligodarz et Doroud
Boein
Rahmatabad
Mader e chah de Dhor
Goush fara
Eoband
Khendab
Dehak
Achan
Damaneh
Daran
Faridan
Aznidjeh
Allavidjeh
Moortche Kart
Mader e chah
Bagher abad
Mahmoud abad
Ghomisheh
Baghenabad
Mader e chah
Hosseinabad
Azizabad
Mihrabad
Robat saagui
Tchah e siah
Tchahar Bordj
Gourgab
Gez
Bafgird
Sin
Aliabad
Ob. garm
Eskandary
Ghameshlou



ANCIENNES ROUTES VERS
ISPAHÂN
LÉGENDE
ROUTE Nat. asphaltée
" " empierrée
" " secondaire
PISTE ancienne carrossable
" " non carossable
" " non prospectée
voir " CARAVANSÉRAILS D'IRAN"
VOIR PRÉSENT OUVRAGE
VOIR "ANNEXES" DU Pt. OUVRAGE
0 5 10 20 30 40 50
DRESSÉ PAR M. SIROUX. architecte D.P.L.G. (1963)
. reproduction interdite .
N
V. KOUM
Kachan
1260
Abbasabad
Neisar
Fine
3760
Guabre abad
1500
Dumsar
Bagh soK
Zizeh
Andjan
Kouhmoy
1940
Abbas abad
Kouhroud
Natanz
Ob. yarh
2450
2440
Djoutchan
Neravand
TCHAH Gadeh
Soh
Kolahroud
Kouh e Karkas
3870
Niyeh
Meymeh
Bidasht
Deh lor
Source
Takh
Sardahan
Shurgestan
Vend deh
Ali abad
t. Vendadeh
Bagh Miran
Bachirabad
Tchahar abad
Nezamabad
Kaleh tefteh
Bedjatabad
2755
Robat e Sultan
Tchoutche
Magh
KEVIR
Moortche Kart
Dombi
Mader e chah
Allavidjeh
Bagher abad
Mahmoud abad
Ghomisheh
Robat saguei
2496
Amirabad
Gourgab
Sin
Sar
Tchah e siah 2
Tchahar Bordy
Baftgird
GHAMESHLOU
Ob. garm
Bagherabad
Zafreh
3565
Anderestan
Kouh Mil
Keidjan
Fahkhand
Ro-oudj
Saad abad
Keysan
Neysian
Mobarrekeh
Nistanek
Naïn
Chah Farsi
Taghiabad
Zafreh
Zaffar Kan
Djo Kandeh
Bahram
Khoshmakan
Zawareh
Ardistan
Anarak


Khonsar
Goush-fara
Boeïn
Damaneh
Daran
Mader-e-chah
Mader-e-chah de Dhor
Kale alabaki
Rahmatabad
Khondab
Dehak
Aznidjeh
Faridan
Achan
Allavidjeh
Azizabad
Mihrabad
Tiran
Nedjefabad
EsKandary
Meched
ZAYANDEH-ROUD
Pul-e-Saman
Organ
Dimeh
Tunnel
Kouhrang
Chahr-e-Kord
Ghaffe-Rokh
Djonaghan
Ardal
V. Deh. Diz
Chirgha-Khur
Sefid Dasht
Farah-Boneh
Boroudjen
Dizeh
Dehagan
Chah-Reza (Qumishe)
Maiar
Mobarrekeh
Pul-e-Kaleh
Lahibit
Vergoun
Lindjan
ISPAHAN
Kaleh Chour
Rosdegan
Dastgird
Bisyoun
Ziar
Goulnabad
Saqsi
Varun
Aliabad
Ghomisheh
Mahmoud abad
Anoushirvan
Zeinabyeh
Tchah-e-siah 1
Tchah-e-siah 2
Tchahar Bordj
Gez
Dastgird
Moortche Kart
Mader-e-chah
Bagh-Miran
Ali abad
Vendadeh
Deh-lor
TaKh
Sardahan
Shurgestan
Bachirabad
Tchaharabad
Nezamabad
Bedjatabad
Robat-e-Sultan
Tchoutche
Magh
Dombi
Khoshmakan
Baghenabad
KEVIR
Ob-garm
Bourouidjind
V. Aligodarz et Daroud
CARTE II.

CARTE II.



CARTE II.

CHAPITRE II.

C. — DESCRIPTION DES VOIES.

Les voies dont relation va être donnée ont toutes été parcourues par l'auteur. Evidemment, ce texte n'épuisera pas, géographiquement, la nomenclature du réseau des pistes de la région. Il n'a pas été tenu compte des nombreux tracés vainement suivis, ni de ceux d'usage purement local, empruntés par les pâtres et paysans : ils abondent en un pays où les cours d'eau sont fossiles et où seules les cimes abruptes sont infranchissables [1].

VOIES ISSUES D'ISPAHÂN.

I° — *VERS L'OUEST.*

La direction générale pointe vers la région de Boroudjerd, où l'on rencontre l'antique voie, qui, de Soltânyeh et Qazvin, se dirige vers la Susiane, en passant par Khorram-âbâd.

De Boroudjerd on pouvait donc gagner ces deux régions opposées et surtout, en passant par Nehavend et Kangavâr, rejoindre Bagdad par les passes de Kermanchâh.

Il existe deux trajets principaux joignant Ispahân à Boroudjerd, tous deux avec variantes.

(*a*) Ispahân, Boroudjerd par Damaneh et Khonsâr. — Cet itinéraire est cité par Amd-Allah Mustawfi [2]. Certainement exact quant à la distance totale séparant les deux localités, il est à peu près incompréhensible pour les noms cités. La voie actuelle passe par Damaneh et Dô-roùd, d'où on atteint Boroudjerd, en empruntant la route Nord-Sud précitée. A l'époque de Mustawfi, un trajet direct joignait Boroudjerd à un pays nommé Asan, que le traducteur identifie avec la plaine Ashn-Akhtur, située au Nord de Ali-Godarz. De cet endroit deux trajets, l'un rejoignant la route moderne près de Ali-Godarz (trajet que n'a pas suivi l'historien) pour gagner Damaneh,

[1] A l'exception de celles qui sont transformées en routes modernes, presque toutes les autres voies présentent des passages difficiles. En espérant que de nombreuses personnes seront tentées de les suivre, nous les mettons en garde contre les embûches. Mieux que certains véhicules, équipés de traction sur les quatre roues, il a paru à l'usage, que les voitures très légères (genre 2 ch. française) donnaient mieux satisfaction, sous condition de charge raisonnable ; les voitures de tourisme ordinaires sont à déconseiller. Une bonne provision de carburant est indispensable.

[2] Cf. *Nuzat-al Qulub* d'Amd Allah Mustawfi Qazvini. Trad. Guy le Strange, dans E.J.W. Gibb Memorial, vol. XXIII, 2, p. 166.

Tirân et Ispahân. L'autre passait par un endroit appelé Djuy-Margh-e-Khutar (le canal de la petite plaine) que nous pensons être Khonsâr, rejoignait le précédent à Damaneh; puis comme le premier, traversait Tirân, pour atteindre Nadjaf-âbâd et Ispahân [1].

En prenant cet itinéraire à l'inverse, à partir d'Ispahân, on ne rencontre, jusqu'à Nadjaf-âbâd (fondée sous Châh Abbâs) aucun monument remarquable — sauf à 10 km. environ — la colline d'Atesh-gâh [2]. Les ruines de terrasses qui couronnent son sommet sont très probablement sassanides,mais les avis sont partagés quant à l'utilisation du site : palais, forteresse ou temple. En ce doute, pourquoi ne suivre la toponymie et la tradition locale? La localité de Djuy-i-Koushk (Djoub-e-Khochk, le canal sec) mentionné par Mustawfi, est probablement marqué par le vieux cimetière, qui se trouve à gauche de la route — 5 km. avant le cœur de la ville de Nadjaf-âbâd.

Passé Nadjaf-âbâd, on voit à 3 km. à droite, les ruines de deux caravansérails Kadjars (sans intérêt); peu avant cet endroit part vers la gauche la piste de Pol-e-Samân, qui, à 45 km. au-delà franchit le Zâyandeh-roûd, pour gagner Chahr-e-Kord.

A 20 km. on longe la bourgade de Tîrân (Tihran-Téhéran — Tiroun) qui fut fondée par des Arabes de la tribu de Taïm, lesquels y fixèrent une petite colonie.

L'ancien tracé entre Nadjaf-âbâd et Tîrân suivait le cours desséché d'une petite rivière; à mi-chemin, le village fortifié de Qaleh Ibrahim-Khân servait de lieu d'étape (sans intérêt). Une piste directe (10 km. environ) joint Tîrân au château de *Gamechlou,* fondé au milieu d'un vallon sauvage par le Gouverneur-prince Kadjar d'Ispahân, Zell-e-Soltân. *Tîrân* possède un Imam-Zadeh réputé dans la région; cette œuvre kadjare fut récemment réparée, richement mais malencontreusement... en style safavide. A 18 km. de Tîrân, d'un groupe de village dont le plus gros est Ali-âbâd part une piste passant par Mehrâbâd et Aziz-âbâd; elle atteint Aznidjeh (site n° 18) sur la voie de Golpaygân (le parcours n'a pas été prospecté entre Aziz-âbâd et Aznidjeh). Dans l'agglomération villageoise d'Ali-âbâd, on note un caravansérail Kadjar sans intérêt. Les 67 km. restant à parcourir ne présentent pas de monuments notables; bien que plusieurs caravansérails soient portés sur les cartes, il ne s'agit là que d'enclos en terre et de tchapar-khanéhs maintenant transformés en exploitations agricoles.

Remontant insensiblement une large vallée pour franchir un col (1.800 m.), on longe une chaîne de montagnes, hérissée de sommets acérés; au début de celle-ci (à 20 km. environ d'Ali-âbâd) dans une gorge resserrée, surgit une belle source sacrée : aucun vestige d'installation antique n'y subsiste. A quelques centaines de mètres en aval un Imam-Zadeh (non visité) est lieu de pèlerinage.

[1] Entre Boroudjerd et Asan et à 55 kilomètres de cette dernière localité, se trouvait une cité importante, souvent mentionnée par les historiens Karadj (ou Kareidj) d'Abou-Doulaf. L'endroit qui n'est pas encore clairement identifié est probablement celui où étaient fabriquées les poteries dites de Soltânâbâd (actuellement Arak).

Le trajet décrit par Mustawfi, ne passait ni par Soltânâbâd, ni par Golpaygân, que par ailleurs cet auteur nomme Jûrbadâquân (autrement il l'aurait cité parmi les étapes). Djuy-Margh Khutar se trouve exactement à la distance voulue d'Ispahân (24 farsaks équivalent à 144 km.). le trajet Boroudjerd-Khōnsâr est indiqué dans le « Stielers Hand-Atlas, Gotha : Justus Perthes, édit. 1933-1935, carte n° 65.

Asan y correspond à Joschan (Djotchan).

[2] Publié dans « Iranica Antiqua », Vol. V, Fasc. 1, 1965, sous le titre « Atesh-gâh près d'Ispahân » par M. Siroux.

Passé le col, l'ancien tracé suivait le fond de la vallée inverse (praticable) et 10 km. avant Damaneh, quelques traces de ruines informes marquent la place d'un caravansérail.

Damaneh [1] km. 135, fut un important nœud caravanier : la piste venant de Golpaygân se poursuivait à gauche jusqu'aux sources du Zâyandeh-roûd, elle croisait là celle venant de Bouroudjerd par Ali-Godarz. Ce village de Damaneh, fondé près d'une source, fut créé pour le trafic et en vivait. Il ne recèle aucune construction d'intérêt : toutes étaient destinées à abriter des convois.

Au-delà de *Damaneh,* on ne rencontre jusqu'à Ali-Godarz aucun vestige notable, mais le trajet est fort pittoresque.

De *Damaneh* à Khonsâr, les 32 km. de route franchissent un col, — de 2.200 m. Une rapide descente atteint une vallée très encaissée, verdoyante, rappelant les paysages méditerranéens. En cours de route, trois hameaux, dont Gouch-Fara, servaient de relais d'été, la voie étant impraticable pendant l'hiver.

Khōnsâr, étape délicieuse, ne laisse plus voir de monuments importants; à coté d'un pauvre bazar, les vestiges d'un caravansérail kadjar tombent en ruine. Par contre le village, abrité sous les épais feuillages de noyers, offre des ruelles charmantes, échappant ainsi à l'aspect sévère des autres bourgades. Les habitations aux balcons ajourés et fleuris, évoquent une vie plus riante. C'est le reflet de très vieilles traditions, attestées différemment par des vestiges lapidaires épars près d'une belle source [2] origine d'une rivière — l'Ab-e-Khonsâr, aboutissant au-delà de Qom, dans la dépression de Daria-e-Namak. De Khonsâr partait le tronçon de piste précitée, gagnant Boroudjerd. En suivant la route de Golpaygân, on arrive au village de *Tīdjen* (site A 36); une piste provenant de la voie Ispahân — Golpaygân (voir plus bas) traversait cette place, pour rejoindre au fond de la petite plaine (en contre-bas de Khonsâr) la route de Boroudjerd.

Tidjen, au sortir d'un défilé, est dominé par une haute crète, couronnée des ruines d'une forteresse. Dans le village, un Imam-Zadeh, coiffé d'une couverture pyramidale, est intégré dans une petite mosquée.

Au-dessus du village et à gauche de la route, un épaulement de la montagne Ouest a été — dit-on — l'emplacement d'un atesh-gâh; un peu en contrebas, on voit dans un cimetière ancien une plate-forme en gros blocs sur laquelle se dresse une chaire en pierre (voir commentaire en A 36).

De *Tidjen* à Golpaygân (l'ancien Jurbadâqân de Mustawfi) les 20 km. de parcours sont stériles.

(*b*) Ispahân-Boroudjerd et Golpaygân par Dhor. — Bien que très fréquenté depuis la haute antiquité jusqu'à la fin de l'époque safavide, ce trajet n'est pas mentionné par Mustawfi. Il fut peu suivi au siècle dernier : les noms portés sur de rares cartes sont fréquemment fantaisistes.

Nous prenons ce trajet au km. 24 de la grande route asphaltée de Téhéran.

La voie prenait origine à la fois au village de Gêz (voir chap. X ci-dessous) et au lieu dit Anouchirvân (à 14 km. de Téhéran, sur la grande route). Ce trajet encore maintenant le plus

[1] Sur les cartes, cette localité est nommée tour à tour : Dombeneh, Domineh, Dumbeni, etc.: nous suivons la prononciation locale.

[2] Ces vestiges, d'allure hellénistique, sont publiés dans « Iranica Antiqua », Vol. IV, Fasc. 2, 1964, sous le titre de : « les vestiges lapidaires de Khonsâr » par M. Siroux.

court entre Ispahân et Golpaygân fut suivi constamment depuis la préhistoire; Alexandre y passa certainement et l'invasion arabe l'emprunta pour joindre le centre du pays.

A 10 km. de la grande route la piste se dédouble : la branche Sud à ne point suivre, n'intéresse que de minuscules oasis de bergers, en passant près du château de Gameshlou, elle ressort sur la route de *Damaneh* à *Ali-âbâd* (trajet entre des montagnes arides).

La branche Nord franchit une faible hauteur de schiste noir. Tout de suite après un petit col éventé cette ancienne voie s'infléchit pour suivre le cours d'un ravin se perdant dans la plaine de Tchâh-e-Siyâh now. Dès le col on aperçoit les ruines d'un très ancien caravansérail : *Tchâh-e-siyâh Qadim* (site 4) qui révèle, ainsi que ses successeurs proches, la tragique histoire d'un point d'eau agonisant. Ce très intéressant monument qui date du début de l'Islam, environné de traces plus anciennes, fut relayé 500 m. plus bas, par un autre caravansérail : également un tchâh-e-Siyâh d'époque mongole, appelé aussi *Tchâhâr-Bordj* (les quatre tours) (site 9).

Quand la source, malgré les efforts de captage, se fut révélée déficiente, 6 km. plus loin, dans la plaine alluviale, des ghanats furent forés par un Ministre de Châh Soleyman et en 1687 A.D., un des plus curieux caravansérails iraniens, *Tchâh-e-Siyâh now* y fut inauguré (site 27) [1].

Au-delà de la plaine déserte, large de 20 km., la voie penètre dans une zone montagneuse et près d'un col (km. 27) on aperçoit le caravansérail *Robât-e-Sangui* (site 8) (que nous appellerons « d'Allahvidjeh » pour le distinguer des autres) œuvre mongole autrefois alimentée par un ghanat de très faible débit. Après la descente du col, on atteint, (43 km. après Tchâh-e-Siyâh now) le bourg actif *d'Allavidjeh* (ou Allahvidjeh). La localité, environnée de jardins, n'offre plus d'intérêt. Les deux collines la dominant, reçurent des constructions dont il ne reste rien et l'Imam-Zadeh fort ancien, agrandi et transformé au XIV[e] A.D. vient d'être défiguré par des «embellissements» pieux. Allahvidjeh était autrefois une place fréquentée; une piste fourchue, moins accidentée que la précédente, la joint à Mourtcheh-Khort et une autre à Meymeh; les édifices caravaniers ont disparu.

Allahvidjeh est à la sortie d'une longue plaine, maintenant fortement envahie par le sel; connue sous le nom d'Arabestan, on sait que les tribus arabes guerrières venaient y mettre au vert leurs chevaux et que plusieurs d'entre elles y firent souche.

L'étape suivante est figurée par le caravansérail d'*Aznidjeh* (site 18) d'époque safavide, remarquable par un trop important pavillon d'entrée; un hammam de même époque, récemment détruit, était à proximité.

D'Aznidjeh, une piste rejoignait la voie de Damaneh au village d'Ali-âbâd, ce qui permettait aux convois se rendant à Ispahân de continuer par un parcours moins dur. De ce même endroit partait également une variante, rejoignant à Dhor la piste que nous suivons. Il semble que ce trajet, évitant le col de Dhor, jalonné par Faridan, Achan, Cesband et Rahmatâbâd, bien qu'un peu plus long, a été surtout fréquenté aux XVIII[e] et XIX[e] siècles A.D. Nous ne l'avons pas prospecté.

[1] Sur certaines cartes, ces monuments sont appelés, par erreur, Tchehelhessieh. Ces erreurs très fréquentes et qui gênent considérablement les recherches, sont dues aux transcriptions phonétiques de voyageurs ignorant la langue, auxquelles s'ajoutent celles faites au cours de la mise au net de notes hâtivement rédigées.

Le village suivant, *Dehak,* pittoresquement blotti au pied d'une hauteur acérée, permettait aussi de rejoindre la piste variante à Faridan. En continuant la voie normale, on domine une vaste zone autrefois riche, (maintenant miroir de sel par excès d'irrigation), avant d'escalader le col de Dhor (près de 2000 m.).

Le sommet de ce col est précédé d'une zone plate, bien protégée de tous côtés par les contreforts de la montagne. En cet endroit idéal pour le stationnement, on voit en effet proche d'anciennes installations (un grand enclos et deux ruines carrées jumelées) les vestiges d'un Qaléh mongol et le grand caravansérail Mader-e-Châh (que nous dirons du col de Dhor). Cette œuvre, datée de 1701 A.D. (site 28) est du règne du dernier souverain effectif de la dynastie safavide, Châh Soltân Hosaïn. Près du col, par une brèche, on traverse un ancien barrage mongol, qui alimentait le site.

Après une descente parfois tortueuse, on atteint le village et le caravansérail de *Dhor* (site 13) daté de 1552, c'est-à-dire du règne du safavide Châh Tahmasp I. Ce monument réparé et embelli plus tard en 1679 sous Châh Soleyman, est assez bien conservé. Non loin de Dhor, au pied de la montagne, à l'Est, des mines d'argent sont encore épisodiquement exploitées; elles tinrent jadis un rôle appréciable en cette région.

A 3.600 m. de Dhor, la voie longe le fortin de *Qaleh Atabaki* (site 3) œuvre probable des conquérants arabes, dont on ne voit plus que les très épaisses murailles extérieures et quelques tours.

Au-delà, la voie passe à Chour-Tchâh (le puits amer) et à Tikal, agglomérations où nous n'avons pu ou su déceler d'anciens vestiges. Après Tikal, un embranchement déjà noté, rejoint la voie de Boroudjerd par Asan, cependant que le tronçon gagnant Golpaygân se ramifie en plusieurs tracés au cours de la traversée d'une plaine aride (autrefois cultivée). Un robât est noté sur certaines cartes (Robât-e-Golkân) peut-être est-il détruit — nous ne l'avons pas trouvé.

La connaissance de cette voie importante demanderait à être complétée par d'autres investigations, portant sur la piste variante de Rahmatâbâd, sur les villages de Chour-Tchâh, Tikal et Robat-e-Golkân.

II° — *VERS LE NORD.*

(*a*) Ispahân, Qom, Saveh par Delidjân. — Ingrat sur une grande partie de son parcours, ce trajet ne semble pas avoir rencontré une grande faveur, si ce n'est à l'époque seldjoucide. Peu emprunté sous les safavides, il ne redevint à la mode qu' au siècle dernier [1] : ne traversant pas de zones montagneuses escarpées, il était pratiquable aux voitures de poste, ce qui n'était pas le cas pour la voie plus courte passant par Kâchân.

Délaissant pour le moment le parcours Ispahân — Mourtcheh-Khort, la voie que nous suivrons à partir de ce centre monte progressivement pendant 80 km. (soit 30 km. au-delà de Meymeh) pour passer une série de collines argileuses à quelque 2000 m. d'altitude.

[1] Entre Mourtcheh-Khort et Delidjân, il traverse de hautes steppes, relativement vertes, mais dépourvues de point d'eau — le sol étant perméable.

A 8 km. environ, la route moderne longe un caravansérail Kadjar et en tranche un autre. Ces constructions, déjà très ruinées laissent voir cette disposition classique de l'époque : des salons axiaux flanqués de couloirs.

La piste ancienne s'écarte vers l'Ouest parallèlement au nouveau tracé et on aperçoit de loin un tchapar-khâneh. Rejoignant de nouveau l'asphalte au km. 20, à l'endroit où vers la gauche une piste automobile se dirige vers le caravansérail Vendâd-deh (on le distingue très bien dans la steppe) la vieille voie fait un détour par deux petits points d'eau dont Tchah Chour (le puits amer). Au sortir de cette plaine par un petit col dominé d'une tour de guêt (moderne) on aperçoit Meymeh (km. 50) et le village antique de Vendâd-deh (site A 45) qui le précède de 8 kilomètres. De celui-ci une piste venant d'Allahvidjeh se dirige vers Tchah-gadeh où elle atteint la grande voie ancienne de Kâchân.

La bourgade de *Meymeh,* un peu à l'écart de la route moderne, sise près d'une rivière sèche à l'ordinaire, mais qui drainant un bassin versant de dizaines de kilomètres, a parfois des réveils dévastateurs. Cette position lui assure d'ailleurs de nombreux ghanats, alimentant de beaux vergers. Près d'une mosquée d'époque mongole, se dressent les curieuses ruines d'un Robât seldjoucide, malheureusement bâti en terre. Des habitations paysannes s'y installèrent. Dans le labyrinthe des ruelles et enchevêtrement d'étages superposés, il est à peu près impossible de retrouver les structures originales. Lors de la grande invasion des termites (entre 1800-1850) les ouvrages furent complètement minés; quelque prudence est donc nécessaire pour visiter ces restes curieux.

Quelques kilomètres après Meymeh, la route montant toujours, on parvient à une zone de collines d'argile; la route kadjare à quelques centaines de mètres vers l'Ouest, empruntait un fond de ravin dans lequel on note les ruines de postes militaires et d'un tchapar-khâneh (très ruiné); cette voie est, par endroits, empierrée.

Après quelques kilomètres d'un paysage désert, buriné par une intense érosion, on descend le col pour entrer dans la haute steppe de Robât-e-Turk. Une dizaine de kilomètres avant d'atteindre ce lieu, (qui est 150 km. d'Ispahân), la route coupe une piste provenant de Golpaygân via Moutah et gagnant Kâchân par les agglomérations de Varkand et le col de Bâgh-Sok.

Robât-e-Turk, à grand tort, ne laisse qu'un nom dans la mémoire du voyageur. Ce nom et quelques tours poudreuses nous incitèrent à l'arrêt. Il y a là (site 7) un très intéressant monument du début de la période seldjoucide. Puissamment construit, malgré les habitations qui le parasitent, ses vestiges, pleins d'enseignement, nous restituent ce que furent ces édifices militaires : à la fois forteresses, arsenaux et plus tard lieux d'étape des convois commerciaux. Après des transformations apparemment assez rapprochées, Robât-e-Turk devint grande exploitation ou caravansérail safavide.

L'implantation fut choisie en cet endroit parce que s'y croisent la voie la plus directe de Golpaygân à Kâchân et la piste que nous suivons. Là aboutissait aussi un sentier muletier venant de la direction de Soltân-âbâd par Mahallât et Nimvar. Une nappe d'eau affleure à proximité, entretenant un pâturage permanent, propice au rétablissement d'une cavalerie surmenée. La steppe voisine est riche, même en été, de plantes convenant à de nombreux troupeaux de moutons. Il y avait donc là d'amples raisons pour y fixer une garnison.

Un tchapar-khâneh kadjar est à quelques centaines de mètres plus loin, au Nord du village.

Pendant la trentaine de kilomètres restant à parcourir jusqu'à Delidjân, voies anciennes et modernes se superposent, côtoyant le maigre ruisseau issu du plateau de Robât-e-Turk. La route sinueuse, longe ensuite une haute falaise où chaque hiver provoque une érosion apparente. A gauche, le petit village d'Hastidjân fut de tout temps un lieu de rendez-vous pour les chasseurs, la montagne d'Âtesh-Kouh étant réputée pour son gibier.

Delidjân est au croisement de la voie la plus directe Kâchân-Khomeyn. Outre sa partie ancienne, protégée par une muraille en terre, la bourgade offre deux Imam-Zadeh : Châh Abdollah et Sayyed Djelâl-ed-Din — qui sont d'époque mongole. Non loin de ces monuments, situés près de la route de Khomeyn, on pouvait voir encore en 1939, les ruines du Qaléh-gâbri (camp probablement arabe, malgré son nom) quadrilatère de 50,00 × 50,00 avec épaisse enceinte en terre et à quelque 20 mètres une citerne de 10 × 15 m., bâtie en moellons appareillés (0,35 × 0,20) — d'origine également arabe. Un dépôt à glace, souterrain, se trouvait sous la route.

A notre connaissance, il ne reste dans cette localité bien placée aucun autre vestige d'intérêt. Il serait sans doute bon de les chercher à 6 km. de là, de l'autre côté de la rivière pérenne d'Ab-e-Khōnsâr, près des sources thermales d'Ab-e-garm, toujours réputées dans la région (non prospecté).

Nous arrêterons notre parcours 20 km. au Nord de Delidjân, au village de Dodeh-ak où passait la piste Kâchân-Delidjân — Soltânâbâd. En cet endroit le caravansérail safavide de Roudehen est à côté d'un beau pont de même époque [1] au-delà duquel outre la piste citée, une autre à gauche, atteint le village de Khurha où un monument hellénistique [2] dresse vers le ciel deux colonnes décadentes.

Nos investigations s'arrêtent ici, mais il est probable que la prospection de la voie jusqu'à Qom, en suivant à dos de mulet, le bord même de la rivière donnerait de bons résultats.

La voie de jonction Delidjân — Khomeyn — Golpaygân, en son tracé actuel, ne présente pas d'intérêt quant aux lieux d'étape.

Venant de Kâchân, cette ancienne piste de Khomeyn passait par Abbâs-Abâd — d'où l'on peut se rendre à Neysar (temple du feu sassanide récemment reparé) — puis après de beaux villages horticoles, desservait Mechhed, lieu de pèlerinage où un grand sanctuaire a subi des embellissements, tandis qu'un imam-zadeh mongol garde son charme. De cet endroit, par un col aisé, la voie redescend vers le gros bourg de *Narah,* déjà dans la plaine, à 18 km. de Delidjân. Passé cette bourgade, jusqu'au delà de Mahallât, la route moderne emprunte le tracé ancien. Celui-ci continue jusqu'à Golpaygân, suivant les bords de la rivière : nous l'abandonnons cependant (le trajet étant impraticable en voiture) pour atteindre, à travers quelques monts et une plaine cultivée, la bourgade de Khomeyn.

[1] Cf. « Caravansérails d'Iran » pl. VI, fig. 5 et p. 67.

[2] Cf. *Archaeological History of Iran,* par E.E. Herzfeld, Oxford University Press, 1935, pl. VI et p. 50.

Cf. également *l'Art de l'Iran,* de A. Godard, planche 88 et p. 149, 169, 157 etc. *Parthes et Sassanides* de R. Ghirshman, p. 24, fig. 32. Les fouilles entreprises par le Service des Antiquités Iranien n'ont pas été publiées.

Du parcours Delidjân-Mahallât il est facile de s'écarter peu avant le village de *Nimvar,* pour visiter les ruines du temple du feu d'Atesh-kouh [1]. Par cet endroit, situé à 6 km. de la grand'route, passait la piste Nimvar-Robât-e-Turk. A Mahallât [2], célèbre par ses jardins fruitiers et sa source abondante, il ne demeure aucun vestige ancien. La route moderne avons-nous dit passe à Khomeyn (une route variante permet d'éviter ce passage) où nous n'avons rien trouvé [3]. Le trajet repart en s'infléchissant vers le Sud en direction de Golpaygân. Chemin faisant on remarque au sommet d'un petit col, à *Moun,* un grand Tchapar-Khâneh Kadjar.

De Khomeyn, une route moderne gagne Soltânâbâd (Arak) et de Golpaygân une vieille piste rejoignait des voies gagnant Boroudjerd.

La Jonction Kâchân-Moūtah-Golpaygân — a déjà été mentionnée : de la première ville, après avoir déjà escaladé le col de *Bagh-sok,* cette voie touche le gros village de *Varkand* (site A 37) dont les intéressants monuments attestent l'importance déchue. De cette localité à Moutah le parcours est de 27,5 km.; chemin faisant, la route moderne sera recoupée (à 15,5 de Moutah). Comme nous l'avons dit plus haut ce trajet s'effectue à travers une steppe immense, assez verdoyante bien que sans eau. De ce fait, *Moutah* avait quelque importance; un ghanat y sert encore de point de ralliement aux bergers. Il alimentait aussi un qaleh, à la fois caserne et arsenal (site 28 E) d'époque timouride et plus tard, un caravansérail safavide (site 14 B). Dans les montagnes voisines se trouve un gisement aurifère qui contribua peut-être à la création du premier établissement [4]. En continuant, 25,5 km. de steppes séparent ce village des premières terres cultivables; on aperçoit à gauche les ruines d'un qaleh en terre (probablement mongol) et 3 km. plus loin on atteint le gros village de *Varzaneh.* De ce point, la piste traverse des terres limoneuses, fertiles, où les traces d'habitats sont nombreuses. L'agglomération de *Kondjehkand* (à 9 km. de Varzaneh) laisse voir plusieurs installations en terre, destinées aux voyageurs, dont un caravansérail sans intérêt. Le parcours, dès cet endroit, se glisse entre de belles cultures; la région fut et reste encore riche et fort habitée, non sans convoitises passées comme le montre la citadelle de *Vēdar* (site 4 B). Cet édifice (à 1,5 km. de Kondjehkand) fut réédifié à la place d'un château fort plus important — sans doute bouyide — lui-même successeur d'installations plus anciennes : le haut tapeh sur lequel il est juché, vestige d'un site préhistorique, domine la plaine de Golpaygân. Pour atteindre cette ville, le chemin parcourt quelque 17 km. entre les cultures potagères et les vergers : il traverse le bourg de *Kouhgerd* (à 8 km. de Golpaygân) marqué par les ruines d'un qaleh mongol et d'un imam-zadeh de même époque (I.Z. Imkhand Ali) toujours très fréquenté, mais embelli à diverses époques.

Nous pensons qu'à Kouhgerd passe la grande piste venant de Dhor et que dans les parages les ruines de *Robât-e-Golkân* (précité) doivent être trouvées.

[1] Ce monument a été publié par A. Godard, en *Athar-e-Iran,* tome 1938. De récentes investigations permettent de compléter la connaissance de ce site qui en réalité possède un temple complet près d'une colline sacrée. Cf. «le site d'Atesh-Kouh près de Delidjân» par M. Siroux, dans «Syria» XLIV, 1967, fasc. 1-2.

[2] Mahallât est la petite patrie des ancêtres de l'actuel Âghà-Khân, chef des Ismaëliens. Les fidèles de cette secte sont encore nombreux dans les villages des environs.

[3] Le « Guide Bleu» (Moyen Orient — Hachette, éd. 1956) signale au nord de Khomeyn (Khomin) les ruines d'un ancien temple du feu.

[4] Ces mines d'or d'une teneur faible (7 grammes à la tonne) vont incessamment être réexploitées (Nov. 1963).

La ville de Golpaygân, si intéressante par sa mosquée seldjoucide et les vestiges d'un minaret de même époque, échappe au cadre du présent ouvrage [1].

(*b*) ISPAHÂN-QOM-SAVEH par KÂCHÂN. — Cette voie, la plus directe, comprend dès son origine quelques variantes : aussi doit-on tout d'abord examiner le secteur cultivé de 25 km. de rayon, formant d'Ouest en Est, la banlieue de la ville d'Ispahân.

1. *Des Sorties de la Ville.* — Celles-ci sont nombreuses et bien que de grandes améliorations aient été apportées depuis 20 ans, plusieurs chemins sont encore impraticables. Il est à se souvenir que les villages, têtes de voies, actuellement en lisière du kévir, étaient, voici trois siècles, largement à l'intérieur de la zone irriguée. En cette frange, les ruines d'argile abondent : petits châteaux, anciens postes militaires, débris de mosquées ou d'édifices plus anciens, colonies agricoles asséchées, etc. Il est probable que l'on ne saura jamais — (œuvres significatives ou simples étables), ce que recèlent ces monticules : la recherche des monuments aidée par des fouilles, est trop coûteuse pour un résultat aléatoire. Néanmoins ces traces témoignent d'une vie active, principalement aux époques sassanide, seldjoucide, mongole [2] et enfin safavide. Il est dès lors bien certain que les convois, pour atteindre les villages où ils se groupaient en ordre de marche, empruntaient le chemin qu'ils désiraient, d'autant que ces petites agglomérations étaient et sont toujours reliées entre elles.

LE PREMIER TRAJET. *Ispahân-Anouchirvân-Mourtcheh-Khort.* — Cet itinéraire paraît avoir été emprunté à toutes époques jusqu'à Anouchirvân qui, au pied d'un mont imposant, est à 14 km. de la ville. De cet endroit, marqué par un petit caravansérail safavide, une piste gagnait directement Tchâh-e-Siyâh-qadim et prenait ensuite la direction de Boroudjerd-Golpaygân (déjà décrit). Le caravansérail d'Anouchirvân, toujours occupé par un dépôt gouvernemental, n'est pas visitable [3]. Poursuivant notre route, au km. 24 nous croisons la piste venant de Gez et se dirigeant vers Tchâh-e-Siyâh (précitée); au km. 29 à Hadji-âbâd, un petit caravansérail kadjar et une vieille auberge marquent le passage de la piste Gez-Allahvidjeh; vers le km. 40, la présence à droite d'un tchapar-khânèh kadjar, Bâgher-âbâd (site 35), situé à quelques centaines de mètres, est sur la voie Gez-Mourtcheh-Khort, que rejoint et emprunte jusqu'à cette localité la route moderne. Après avoir escaladé un chaînon montagneux, on voit bientôt le caravansérail royal de *Mâder-e-Châh.* Cette œuvre importante [4] de la fin du règne d'Abbâs II, ou début de celui de Soleyman I, n'est plus visitable (transformée en caserne).

Mourtcheh-Khort. — (Km. 50), fut très tôt une petite cité caravanière. C'est en effet là que le plus souvent étaient formés les convois définitifs. Il ne faut donc s'étonner de n'y voir qu'un seul caravansérail (au sortir de l'agglomération) d'époque safavide et de dimensions réduites (transformé en gendarmerie, il n'est plus visitable); en fait, tout le bourg ne vivait que des

[1] Cf. « Athar-e-Iran » 1936 : *Les anciennes mosquées de l'Iran,* par A. GODARD, p. 187.

[2] Cf. Hamd-Allah Mustawfi, p. 57 et 59.

[3] Voici 30 ans, une gendarmerie y était installée. D'après sa façade, il nous paraît être du début du règne de Châh Abbâs I.

[4] Publié dans « Caravansérails d'Iran », p. 78 et fig. 36, 37, 38, 39 et en la présente étude, p. 177.

transports et de la vente des approvisionnements. Les grands enclos et de nombreuses constructions démantelées sont les vestiges d'une activité récemment anéantie. — Le passage de la route moderne est celui de l'époque safavide — la voie antique, — très large, située à quelque 300 m. à l'Ouest passe derrière des jardins[1]. Largement tracée, elle était bordée de bâtiments dont on voit les traces très informes, mais où cependant trois caravansérails en terre, de style mongol, sont parfaitement discernables, de larges pans de murs étant conservés. Les restes d'un rempart, à 30,00 m. environ de la voie — vers l'Est — montrent que le village des habitants sédentaires était séparé — avec quelque prudence — des autres constructions, destinées, elles, au trafic. De ce petit bourg qui était à l'emplacement des jardins actuels, il ne reste rien — si ce n'est un gros fragment d'un robât seldjoucide.

Cet édifice carré, puissamment construit (voir commentaire chap. IV) évoque de près Robât-e-Turk. Le vestige conservé servit de support à un bala-khâneh, résidence safavide. En bordure de la voie moderne et près du caravansérail safavide, les restes très abîmés d'une mosquée mongole attestent un monument important, comparable par son plan à la mosquée de Varkand (voir partie III — Site A 37).

Le village fortifié que l'on voit à gauche de la route moderne (à visiter) formait une annexe de la bourgade initiale. Il fut créé au plus tard au XIVe siècle A.D.; à cette époque, un imamzadeh caractéristique y fut édifié. Un très grand cimetière, fait à peu près constant pour ces agglomérations caravanières, s'étend au Sud-Est; il comprenait des édicules destinés à la toilette des morts et des mausolées assez imposants — dont plusieurs récemment démolis. Nombre de pèlerins malades succombaient au retour de leur pieux voyage et souvent même avant de l'entreprendre....

Deuxième trajet. *Ispahân-Gêz-Mourtcheh-Khort.* — Ce trajet profite de deux points de départ : l'un étant la place moderne située au N.O. de la ville (poste d'essence), l'autre une rue prolongeant au Nord le nouveau Tchâhâr-Bâgh. Au bout de quelques kilomètres ces deux voies se joignaient en un seul chemin; puis, peu avant *Dast-gerd* (nombreuses ruines en terre), la direction obliquait vers *Gêz* que l'on pouvait également atteindre en faisant un léger détour par Dast-gerd. De ce dernier village (probablement sassanide, ainsi que sa terminaison l'indique) une autre voie, par *Sar,* ralliait le village de *Sin,* puis celui maintenant délaissé de Mahmoud-âbâd — dont on reparlera plus loin.

Gêz, cité par les historiens, notamment Mustawfi, était un centre florissant dans l'antiquité. Un important temple du feu[2] le desservait; plus tard, deux intéressantes mosquées seldjoucides, dont demeurent de beaux fragments, prouvent sa prospérité. Au Nord de cette agglomération, le grand caravansérail safavide (règne de Châh Abbâs Ier (site 25) d'une noble architecture,

[1] Le transfert de la route et des échoppes fut vraisemblablement motivé par le forage du ghanat à gros débit qui fait surface en cet endroit. Le captage mieux effectué a tari les autres canaux dont les tracés sont visibles à l'Ouest.

[2] Après de multiples recherches à *Gêz* et dans ses environs, il m'a été possible de déterminer son emplacement. Les vestiges réduits aux décombres d'une plateforme, ont fait l'objet d'une présentation (in *Iranica antiqua,* vol. VII, 1967).

remplace un établissement antérieur, probablement un robât seldjoucide, lui-même inclus dans un vaste terrain, protégé par une épaisse enceinte de terre dont les traces sont encore nettement visibles.

De Gêz, la voie pendant 20 km. (jusqu'à la hauteur du village récent d'Amir-âbâd) court vers le Nord. Ce faisant, nous rencontrons, à l'endroit où elle est rejointe par la variante issue de Sin, le curieux casernement mongol de *Gourgâb* (site 28 bis) et ensuite un tchapar-khânèh kadjar très ruiné (non relevé). De là nous rejoignons directement le tchapar-khânèh déjà cité de Bâgher-âbâd (site 35) et le précédent trajet. Dans la zone *Gêz-Sin* et *Mahmoud-âbâd,* les pistes sont très anastomosées et il est fort aisé de changer de parcours. Le trajet ci-dessus décrit, oblige à escalader un petit col; il peut être remplacé par le suivant, un peu plus long, mais moins fatigant pour des animaux très chargés.

Troisième trajet. *Ispahân-Sin-Mahmoud-âbâd-Mourtcheh-Khort* ou *Kola-roûd* ou *Robât-e-Soltân.* — Du village de Dast-gerd, le voyageur atteint *Sin* qui à l'époque de Mustawfi (740 H.-1340 A.D.) était « tête de ligne », puisqu'il ne cite pas Mahmoud-âbâd quelques kilomètres plus au Nord.

Sin, gros bourg fortifié par de puissantes murailles et tours seldjoucides, partiellement conservées, possédait une mosquée dont demeure un bel eïwan — sanctuaire et un minaret célèbre [1]. En dehors de la bourgade et au Sud, un beau caravansérail mongol — malheureusement démoli tout récemment [2] — était lieu d'étape très fréquenté. De cet édifice il ne reste plus rien, mais en face on voit encore (de la même époque), l'escalier de descente à une salle souterraine (conservée, mais murée) que traverse un gros ghanat.

Du village de *Sin,* après avoir traversé une zone autrefois cultivée, maintenant ravagée par le sel, la piste parvient à *Mahmoud-âbâd,* lieu où ne subsiste qu'une petite exploitation agricole et une seule famille. Mahmoud-âbâd est formé d'une large rue bordée, tout comme à Mourtcheh-Khort, de plusieurs caravansérails mongols, tous en terre et fort ruinés. Un peu différents de ceux que nous étudierons aux chapitres suivants ils se composent de bâtiments rectilignes, orientés au Sud et formant fonds d'enclos, atteignant 100/100 m. environ, ce qui indique de très importants convois chameliers.

Pour la raison indiquée plus haut, (absence de citation chez Mustawfi), par les traces analysables de l'architecture des ruines et par son nom, il est quasi certain que ce centre caravanier, alimenté par deux très profonds ghanats, fut fondé par le Mozaffaride Châh Mahmoud Qobt-ed-Din qui fut Gouverneur d'Ispahân de 759-776 H.

De ce centre aux ruines émouvantes, dressé sur un plan d'urbanisme rigoureux et d'esprit moderne [3], trois voies prennent naissance qui toutes traversent plus ou moins (30 et 40 km.) un kévir redoutable.

[1] Cf. « Athar-e-Iran », 1936, *The minars of Isfahan,* p. 327, par M.B. Smith.

[2] « Architecture of Islamic Iran », *The Ilkhanid period,* par D.N. Wilber, Princeton University Press — 1955, p. 179. — La démolition eut lieu en 1961-1962.

[3] Les Mozaffarides furent de grands et adroits bâtisseurs mais, bien malencontreusement, leurs œuvres presque toutes à base d'argile, sont maintenant à la limite du néant.

La première rejoint *Mourtcheh-Khort,* contournant le pli montagneux que franchissent les deux premiers trajets.

La deuxième, d'une seule traite, atteint *Kola-roûd,* via l'oasis seldjoucide de Bagh-e-Mirân [1]. Ce trajet très pénible par les zones miroitantes à traverser et les vents violents, tour à tour torrides et glaciaux, aggravant la fin du parcours, est appelé « la route du milieu » par Mustawfi qui la déconseille.

La troisième, moins longue que la seconde, profitant à mi-chemin de deux citernes, atteint l'oasis de Robât-e-Soltân (sites 1 et 5) endroit des plus captivant dont les sassanides d'abord, les conquérants arabes, les seldjoucides, les mongols, les safavides et même les kadjars virent l'avantage.

De ce lieu qu'une piste directe Est-Ouest joignait à Mourtcheh-Khort, on pouvait rejoindre Kola-roûd par Bagh-e-Mirân, ou le village de Takh qu'une dure piste muletière reliait au versant Nord des montagnes de Kâchân; via Behdjat-âbâd on pouvait atteindre Natanz (d'où jonction avec Kâchân). Cette direction était également celle des pistes transdésertiques.

La quatrième, *Ispahân, Chapour-âbâd, Dombi,* partant de Dast-gerd, traversait le village de Sar (vestiges d'une résidence mongole) pour atteindre, déjà dans le kévir, Chapour-âbâd (site A 40). Ce village fortifié remonte peut-être, ainsi que les habitants l'assurent, à l'époque sassanide. En dehors de cet endroit, très déshérité et bien déchu, passe une piste transversale, impraticable, joignant Mahmoud-âbâd à Ali-âbâd (qui est sur le cinquième trajet).

En bordure de cette voie sont les ruines d'un établissement bien organisé, rappelant de très près les constructions de Mahmoud-âbâd. Suivant un tracé rectiligne et en damiers allongés, sont répartis la résidence du chef de poste et des casernements. Les ruines de cette installation éphémère et d'une soi-disant mosquée, sont vraisemblablement les traces d'une commande du mozaffaride Châh Mahmoud, plus tard anéantie par l'invasion timouride (voir p. 227 et fig. 78).

Le village de Chapour-âbâd abrite une très vieille mosquée pré-seldjoucide qui fut complétée sous les safavides. Au Nord du rempart l'Imam-Zadeh vénérable de Châh-Firouz nous paraît également pré-seldjoucide. De cet ultime village, la piste rectiligne (survolée en avion) rejoint à mi-distance de Dombi le cinquième trajet. Cette jonction est marquée par les ruines d'un petit robât en terre, composé d'une enceinte carrée, flanquée de tours aux angles et d'un donjon intérieur, déporté vers le Nord. Ce poste militaire d'époque indéterminée (probablement seldjoucide d'après les tessons de poterie) a trouvé un successeur en une minuscule ferme, (2 hectares environ) alimentée par un chiche ghanat, suffisant à faire vivre une quinzaine d'isolés.

La cinquième et dernière voie, *Ispahân, Ghomicheh, Dombi, Behdjat-âbâd,* fut comme les deux premières extrêmement fréquentée, ce qui est concevable puisque placée à l'extrémité Est du Kévir.

Quittant le cœur d'Ispahân par une rue prolongeant la nouvelle avenue Firdowsi, traversant l'ancien quartier situé au Nord de la mosquée Djum'a, après avoir franchi les faubourgs, on

[1] En ce site, vestige d'un robât seldjoucide très abîmé par des logis parasites (voir comm. chap. IV). Le nom Bagh-e-Mirân est une déformation de Bagh-e-Miyân = « le jardin (de la route) du milieu ».

arrive au village de Zeynabiyeh, lieu d'un pèlerinage fréquenté [1]. La voie, d'un tracé droit, pointe vers le gros bourg de Ghomicheh, et chemin faisant à Aliâbâd, on traverse une petite agglomération où un caravansérail en terre (non visité) est transformé en dépôt de sel. Une exploitation de cette matière, par marais-salant, existe en effet à 6 km. à l'Ouest. Par lavage du sol sursaturé, on y extrait là, comme jadis, cet élément précieux.

Peu avant *Ghomicheh* qui est à 32 km. d'Ispahân, prend naissance la voie secondaire d'Ardestan. La meilleure idée que l'on puisse avoir de l'agglomération est par avion. Maintenant très ruinée, sans aucun arbre et au milieu de terres blanchâtres autrefois cultivées, les constructions toutes motivées par le trafic, étaient disposées suivant un tracé en damier.

Ce bourg en conséquence n'offre pas de caravansérail monumental, puisqu'il en est un lui-même — immense. On décèle au Nord-Ouest les vestiges d'un Qaleh en terre, classique (enceinte carrée et donjon) : il ne forme plus que des talus peu saillants.

De Ghomicheh la voie passe dans le fond sinueux d'un faible ravin; à mi-parcours une pauvre installation (signalée plus haut) marque la jonction de la piste venant de Chapour-âbâd; au-delà, par un kévir monotone, on atteint *Dombi*. Le trajet de 18 km. était surtout emprunté de nuit: un phare placé sur le caravansérail safavide de ce minable village guidait les caravaniers.

Dombi, au pied d'un petit mont, protégeant les maisons d'un vent brûlant, est alimenté par un ghanat, remplaçant un caniveau et apportant un filet d'eau saumâtre qui sourd, à 7 km. de là, près du village de Magh (Imam-Zadeh).

Cette place d'importance possède à la fois les ruines d'un curieux caravansérail-caserne de style mongol (site 11) et d'un caravansérail civil (site 19) de la fin de cette époque, mais modifié sous les safavides. Ce beau monument, édifié d'excellentes briques, est malheureusement exploité méthodiquement comme carrière de matériaux. Le village nouveau y trouve sa substance.

De *Dombi* au site de *Guel-e-Kouh* (14 km.) la piste traverse un paysage aride de collines pierreuses et d'argile rouge, puis une plaine desséchée. Guel-e-Kouh, (la montagne de boue) est marqué par un petit col et un jardin (2 maisons) où une piste directe venant de Mahmoud-âbâd, aboutissait [2]. Dès le sommet du col on aperçoit la vallée d'une large rivière, bordée par endroits de mamelons blancs. Ceux-ci matérialisent le passage de la fracture terrestre que l'on retrouve tout le long de la chaîne centrale. Des suintements d'eaux calcaires et saumâtres, parfois chaudes, ont formé ces tertres de travertin.

Le Caravansérail de Behdjat-âbâd (site 16) safavide, est sur le sommet arasé, en plate-forme, d'un de ces monticules. A proximité sourdent deux sources. Ici s'opère également la jonction de la piste Ouest-Est qui issue de Mourtcheh-Khort, passe par Robât-e-Soltân.

Les ruines du caravansérail (carrière également) disparaissent petit à petit. Un renouveau d'activité en cette zone se dessine par la création d'un village avec école à Qaleh-Tapeh (à 3 km.), le forage d'un puits, d'un ghanat et naturellement d'un hammam sis près de Behdjat-âbâd.

[1] La plus ancienne partie de l'Imam-Zadeh est une salle à coupole safavide; l'aspect actuel extérieur, de style safavide, est très récent : dôme, minarets, décors sont œuvres accomplies par un riche donateur voici une vingtaine d'années à la suite d'un songe.

[2] Cette piste à peine marquée, ponctuée d'un minuscule jardin et d'une citerne, n'a jamais été beaucoup fréquentée. C'est le trajet, de tous le plus ingrat, traversant le kévir là où les eaux de ruissellement ont le plus tendance à stagner. Nous l'avons seulement survolé.

A 2 km. au Nord de Qaleh-Tapeh, à la sortie d'une vallée latérale, une source tiède a formé un banc de travertin. Il y eut en cet endroit, *Dombadīz,* quelques bains et un modeste Imam-Zadeh, toujours fréquenté. De cette place, presque tarie et exploitée par 2 familles, on peut rejoindre la nouvelle route de Natanz près de l'exploitation de Bachir-âbâd (22 km.) notable, elle aussi, par des sources calcifiantes issues de la même fissure.

2. *Les Voies vers Kâchân* (après franchissement du Kévir). — (*a*) Le trajet le plus ancien et le plus direct, semble avoir été celui, qui, prenant son départ de *Sin,* gagnait directement *Kola-roûd.* C'est celui que Mustawfi appelle « la route du milieu »; Kola-roûd correspondant à son étape de Vâseteh (Wasitah).

Cet endroit, à l'issue de gorges escarpées, caractérisé par de nombreux jardins (noyers et différents arbres fruitiers), ne laisse plus voir de ruines intéressantes, à l'exception d'un Qaleh, qui fut la résidence d'un hobereau safavide.

Une piste directe que recommande Mustawfi, joignait cette oasis (souvent asséchée) à Mourtcheh-Khort. A quelque 10 km. au Sud de Kola-roûd en effet des ruines de terre indiquent un petit enclos caravanier situé sur ce chemin.

Les voyages par Kola-roûd ont été de plus en plus abandonnés — surtout à partir du XIV[e] siècle A.D. en raison du tarissement progressif des sources.

De Kola-roûd, par un défilé et un col, on gagnait *Meravand,* située au croisement de deux vallées; ce site est remarquable par plusieurs sources et les ruines d'un caravansérail, bâti en moellons et terre (il n'en reste que le mur extérieur, 2 tours et quelques chambres). Cet édifice que nous n'avons eu le temps de relever, nous a paru de style kadjar. Quelques maisons, des plus modestes, sont faites des restes de constructions antérieures. Elles abritent quelques familles de pâtres (nombreuses bergeries souterraines à proximité) qui travaillent aussi à de petits gisements de charbon et de lignite, fréquents en ces contreforts montagneux.

Je n'ai pas parcouru le trajet *Kola-roûd-Meravand,* passable seulement à dos de mulet et évité par les montagnards. A leurs dires il ne présente aucun vestige. Par contre, lors de la traversée de la montagne de Tchâh-gadeh à *Andjan,* via *Ab-yaneh,* fut prospecté la vallée entre le premier endroit et Meravand. Il existe d'une part un parcours direct de *Soh* à *Meravand* (nous en reparlerons). D'autre part, il y eut dans la vallée, 6 km. au-dessus de Tchâh-gadeh, une importante installation, marquée sur plusieurs centaines de mètres, de côté et d'autre du lit de la rivière, par de nombreux tessons du XI[e], XII[e] et XIII[e] A.D.

Les vestiges d'un petit fort (une tour et pans de murailles) parsemés de tessons de même époque, dominent le site. Il y eut donc là, dès les seldjoucides, une étape. Les seules traces en sont un moulin et quelques cultures, appartenant au village de Tchâh-gadeh. Cela montre que très certainement, avant l'époque de Mustawfi, les voyageurs moins pressés et anxieux de trouver de meilleurs points d'eau, faisaient le détour par *Soh* ou Tchah-gadeh (où est Robât-e-Kemâl-bala).

De *Meravand,* la voie remonte une vallée (praticable) égayée de pâturages et de plusieurs sources, jusqu'à un col (2.450 m.) d'où le trajet direct (muletier seulement) redescend à *Kouh-roûd* (ou Kouroûd). En cet endroit de belles cultures étagées, de grands vergers annoncent

le caravansérail safavide (site 17) placé en bas du gros village disposé en amphithéâtre (pl. I, a). Nous reparlerons plus loin de cette étape importante. Depuis le col une autre piste carrossable (depuis peu) rejoint Ab-yaneh (voir plus bas : *e*).

(*b*) Le deuxième trajet issu de *Mourtcheh-Khort* joint *Tchâh-gadeh* [1] en traversant obliquement une steppe de faible pente, mais de sol très friable.

Fréquentée probablement depuis toujours cette piste fut surtout le grand trajet safavide, celui que tous les voyageurs occidentaux décrivirent et empruntèrent. Une citerne existe entre Mourtcheh-kort et le caravansérail de *Vendâd-deh* (site 24) bâti sous Châh Abbâs Ier; aux 22 km. parcourus, le voyageur devait en ajouter 25 pour atteindre *Tchâh-gadeh* (site 20) où le caravansérail safavide, non loin du village de même nom et à 3 km. (vers l'Ouest) d'un autre hameau, trouvait une jonction secondaire avec Meymeh et le village de Vendâd-deh (à 22 km.). De ce bel édifice, tout dernièrement transformé en carrière (après notre relevé) la voie gravit lentement, en 16 km., une vallée desséchée, pour passer la crête de partage des eaux. Le col assez haut (2.440 m.) balayé de vents violents en toutes saisons, livre un secteur panoramique (Sud, Ouest, Nord) particulièrement impressionnant. Au début de la rapide descente sur Kouh-roûd (8 km.), à gauche de la piste, une forte source (gelée de novembre à avril) a motivé la création d'un petit caravansérail, totalement ruiné; il occupait une surface d'environ 50×50 m. et était composé de quatre corps de bâtiments entourant une cour centrale. Les dernières briques visibles étant de format plat employés sous les seldjoucides, font croire qu'il y eut, en ce point éminemment stratégique et assidument fréquenté depuis toujours par les voleurs de grands chemins, un petit robat militaire.

Kouh-roûd, déjà cité, était une étape obligatoire. La partie cultivable de la vallée en haut de laquelle est placé le caravansérail, est, comme toutes les autres de cette longue chaîne de montagne, de tradition horticole. Cependant la bourgade, lieu de passage, fut, à l'encontre des autres, rapidement convertie à l'Islam, tout en conservant quelques traditions de l'ancien mode social : maisons moins fermées et ouvertes sur rue, absence de hauts murs, etc. C'était bien là endroit à se reposer des fatigues d'un dur voyage, que l'on soit venu du Nord ou du Sud (site 17). Le petit pays comprend deux sanctuaires : une mosquée safavide et un Imam-Zadeh mongol du nom d'Adnân, agrémenté d'une cour, entourée d'annexes plus tardives [2].

Le chemin pour atteindre la sortie des monts, parcourt un peu plus de 22 km. Sur une dizaine de ceux-ci, il est égayé de beaux arbres, puis il doit s'écarter de la rivière qui emprunte un canyon impassable pour réapparaître dans la vallée de Qômsar. On doit donc escalader un

[1] Le trajet Mourtcheh-Khort — Tchâh-gadeh est impraticable en voiture, le sol n'ayant aucune consistance. On atteint le caravansérail dit de Vendâd-deh et le village de Deh-lor par deux pistes, tracées par les camions charbonniers. Le Car. de Tchâh-gadeh est facilement atteint à partir du village de Vendâd-deh (sur la route moderne de Téhéran).

Le trajet safavide le plus emprunté était celui passant par Gêz, Mourtcheh-Khort, car. Vendâd-deh, et car. Tchâh-gadeh. Comme nous le verrons au Chap. IX, le car. de Gêz, celui de Vendâd-deh qui était appelé d'Agha Kemâl païn (d'en bas) et le dernier de Tchâh-gadeh, autrefois Aghâ Kemâl bala (d'en haut), furent tous trois fondés par le grand eunuque de Châh Abbâs Ier, Aghâ Kemâl.

[2] Il semble que ce monument soit celui que D. Wilber, (*op. cit.*, p. 129) mentionne sous le nom de « Masjid-e-Ali » et qu'il date de 700 H. (1300-1301 A.D.) d'après A. Godard.

col (1.990 m.) pour emprunter la gorge d'un torrent voisin. Ce défilé, long de 10 km., parfois large seulement de quelques mètres, présente une pente raide, encombré de blocs de roches et de galets, aussi pénibles pour les sabots de chevaux et les larges pattes de chameaux, qu'ils le sont pour les pneus de voitures.... Au milieu du parcours, un énorme platane vénéré, ombrageait une petite source et le tombeau d'un saint homme.

Le caravansérail *Gâbr-âbâd,* marque la fin d'une étape, courte — mais ardue. Le monument (site 21) est sur une colline, taillée en plate-forme, surplombant de 25,00 m. le ravin d'où l'on vient de sortir. De la spacieuse esplanade, autrefois partiellement maçonnée, on domine un vaste panorama : celui du désert central. L'importance de l'esplanade, le monument, sa citerne, les traces d'installation et de cultures, montrent l'activité passée de ce lieu d'étape où l'on faisait quelques provisions, avant de passer la montagne.

La grande voie s'élance d'une traite jusqu'à Kâchân : ce sont là 24,00 km. de parcours monotone à travers les poussiéreux dépôts alluvionnaires de la fantasque rivière, née au-dessus de Kouh-roûd.

Ainsi le chemin principal ne passait pas, comme beaucoup le croient, par l'antique bourg de *Qōmsar* (site A 38) que l'on peut atteindre, soit par un sentier, maintenant très délaissé — à partir de la sortie de la vallée de la rivière Kouh-roûd — soit à partir de Gabr-âbâd par une piste automobile récente (6 km. de parcours) [1].

(*c*) Le troisième trajet : *Mourtcheh-Khort-Sôh-Kouh-Roûd* — est une variante empruntée principalement au XIXe siècle par les cavaliers ou les chaises à porteur. Cet itinéraire plus long était bien plus agréable.

Au départ de Mourtcheh-Khort et pendant 18 km., on suit la route moderne, qui est celle de l'ancien tracé déjà décrit. Sur ce petit parcours, on pouvait déjà profiter des quelques caravansérails en terre, signalés plus haut. Une piste directe se dirige vers le village de Deh-lor (ou Deh-lour) où une petite tribu de Lours a été implantée [2]. En cet endroit le climat frais est excellent. Suivant la vallée cultivée on passe *Bidacht* pour arriver à *Sôh,* endroit réputé sain où les membres de la colonie britannique d'Ispahân aimaient, jusqu'aux dernières années, passer la saison de fortes chaleurs. *Sôh* est un vieux village, on y voit deux Imam-Zadehs de l'époque mongole et on y remarque surtout le gros caravansérail kadjar, copie d'un édifice safavide, (site 29) construit au milieu de l'agglomération.

De *Sôh* on peut rejoindre directement Meravand puis Kouh-roûd — ou indirectement en empruntant la vallée Tchâh-gadeh — Meravand; ou encore en reprenant le trajet safavide : Tchâh-gadeh — Kouh-roûd.

(*d*) Le quatrième trajet reliait Robât-e-Soltân à Kola-roûd. Il fut abandonné très tôt — avant l'époque mongole. Il est marqué par le Robât seldjoucide de Robât-e-Mirân.

(1) Qōmsar, célèbre par son industrie artisanale d'essence de rose, est un lieu de villégiature pour les riches Kâchanis voisins et ceux qui ont émigré à Téhéran.

(2) Cette piste est doublée par une autre, parallèle, issue 5 km. plus loin sur la grande route et atteignant Deh-lor en passant par le caravansérail de Vendâd-deh (voir note 1, p. 21 ci-dessus).

(*e*) Le cinquième trajet n'est que d'usage local; il ne fut utilisé ni par les grands convois, ni par les armées. Branché sur le tronçon de piste Meravand-Kouh-roûd, le chemin se détache, suivant une longue vallée de direction Nord-Est, pour aboutir à une suite de jardins et de hameaux dont Âb-yaneh (site A 39) est le plus haut. Cette situation, à l'écart de la grande circulation, valut aux populations horticoles de conserver leur religion zoroastrienne et leurs usages jusqu'à ce que l'intolérance des safavides les convainquit de la nécessité de se convertir au chiisme.

Le sentier et la vallée débouchent au pont d'Andjan, sur la route moderne Kâchân-Natanz, non sans avoir passé sous les murs d'un château, probablement restauré par les Safavides et ensuite par les Kadjars. La profondeur du lit de la rivière, creusé dans des terrains alluvionnaires, indique la puissance du fleuve qui le creusa à la fin de la période glaciaire.

(*f*) Le sixième trajet, bien différent, est issu de *Behdjat-âbâd* (site 16). A vrai dire, son rôle essentiel ne fut pas de desservir en premier lieu Kâchân, mais plutôt d'atteindre la bordure du désert central. Là en effet, passait la grande voie *Qom-Kâchân-Yezd-Kerman,* que reliait une guirlande d'oasis, autrefois opulentes. Là aussi, différentes voies transdésertiques, par des parcours très pénibles, mais relativement courts, permettaient de gagner les régions du Nord.

De *Behdjat-âbâd* la voie, parfois empierrée, s'engage dans une vallée jadis moins sèche (on voit encore quelques tamaris) pour passer un col, situé à une vingtaine de kilomètres. Chemin faisant (à 15 km.), on voit les ruines de Tchahâr-âbâd (sites 10 et 12) où un casernement militaire identique à celui de Dombi, fait pendant à un caravansérail octogonal. Ces deux édifices, datables l'un du premier quart du VIIIe H., le second de la fin de ce même siècle, sont à une étape de marche de Dombi ou de Robât-e-Soltân. L'endroit, alimenté par un puits, étant fort exposé aux vents, explique que sous les Safavides, le lieu de stationnement ait été reporté au-delà du col, à *Sardahan* (27 km. de Behdjat-âbâd [1]).

Sardahan (site 26) est une belle œuvre safavide où les effets monumentaux ont été soigneusement combinés. Ses matériaux ont malheureusement été fortement pillés pour la construction de quelques exploitations agricoles voisines. L'emplacement est en bordure d'un gros gisement de travertin, formé par des sources à peu près taries lors de notre visite, à telle enseigne que depuis trois ans, les agriculteurs ont dû déserter les lieux [2].

On pourrait s'attendre à trouver là un de ces hammams chers aux safavides; s'il y en eut un (ce qui est probable) il n'en reste aucune trace.

De Sardahan, par une descente dans une vallée — puis la montée d'un petit col, le trajet de 12 km., aboutit à *Qaleh-Sangui* de Natanz (sites 2 et 6), (ou robat-e-Sangui), qui se trouve sur la route moderne [3].

Qaleh-Sangui, dont le cœur est un fortin imposant, fut fondé sous les sassanides, ou immédiatement après eux. Des constructions annexes lui furent rapidement ajoutées et plus tard

[1] Trajet difficile, praticable seulement en voiture très légère.

[2] Ces sources sont naturellement sur la ligne de fracture mentionnée plus haut. On peut facilement atteindre Sardahan, qui est à 7 ou 8 km. de la route moderne, par une piste de carriers.

[3] On doit quitter la vieille piste au village de Niyeh, pour regagner la route moderne. Le dernier tronçon est impraticable.

encore (sous les seldjoucides) un caravansérail lui fut adjoint. La vallée étroite en cet endroit était barrée par une grosse muraille (traces près de la rivière).

Passé ce poste militaire, la route moderne suit parfois l'ancien tracé; à 8 km. environ la route se dédouble. En continuant 26 km. en ligne droite, on atteint l'ancienne voie de *Qom-Kerman;* par l'autre — un trajet de 12 km. passant un petit col — on se trouve au centre d'un vaste cirque adossé à la haute montagne *Kouh-e-Kargas* (3.870 m.).

Le magnifique site de Natanz, enfoui dans les vergers, profite vers le Nord, entre deux montagnes roses, d'une échappée sur le désert éclatant de lumière. La petite ville déjà prospère sous les sassanides (il y a là les ruines d'un temple du feu) [1], est dotée d'une mosquée célèbre par son minaret et ses ornementations [2] et d'une autre plus modeste — la mosquée Koutcheh-Mir. L'endroit giboyeux plaisait aux souverains safavides, ce qui les incita à y édifier dans les environs un pavillon de chasse maintenant disparu. Il y construisèrent aussi un caravansérail (datable de la fin du règne Châh Abbâs Ier) qui est un des plus heureux exemples de ce genre de construction [3]. Au Sud de la ville, sur un piton rocheux, un petit kiosque octogonal — non sans ressemblance avec celui couronnant l'Atesh-gâh d'Ispahân — est un belvédère d'allure mongole mais réparé sous les safavides. Il est dit que les rois y montaient — (ce dont on peut douter, car le sentier est abrupt) — et qu'autrefois il y avait là un haut lieu zoroastrien, ce qui paraît possible (pl. XVII, d) [4].

Au sortir de Natanz et durant 85 km. la route traversera une zone montagneuse, dominée par le château de *Vachaq* — nid d'aigle fort impressionnant.

Visible à 150 km., cette forteresse que l'on dit être un des repaires de la secte des Assassins, fut plutôt citadelle d'État, avant de devenir observatoire de brigands [5] qui de là pouvaient bien longtemps d'avance guetter l'approche des caravanes. Quoi qu'il en soit, Vachaq semble avoir été abandonné après le XIVe siècle A.D. Au sortir de la gorge dominée par cette construction, quelques

[1] Cf. « Athar-e-Iran » : 1936, par A. Godard : *Le monument sassanide,* p. 79.

[2] *Ibid.,* p. 83.

[3] Cf. « Caravansérail d'Iran », p. 69, fig. 28.

[4] Olearius passant à Natanz le 28 juillet 1637, rapporte la construction de cette tour ordonnée par Châh Abbâs « en mémoire de l'avantage qu'un de ses faucons eut en ce lieu là sur un aigle qu'il attaqua, abattit et tua après un combat fort opiniâtre ». Il ajoute que le Chevalier de Mendeslo fit en 3 heures l'escalade pénible du piton! Assertion très exagérée, démentie par notre propre ascension. (Cf. Olearius, *Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse* chez Pierre Vander à Leide, MDCCXVII, p. 690, t. II). Cette même tour fut remarquée, en 1717, par John Bell, lors de son passage à Natanz « Sur le sommet d'une montagne, près de ce lieu, se dresse une haute tour construite par Châh Abbâs, que l'on voit d'une grande distance ». (Cf. J. Bell, *Travels from St. Petersburgh in Russia to various parts in Asia* — Edimburgh 1806 — p. 65).

[5] Ce château, cité par Hamd-Allah-Mustawfi (*op. cit.,* p. 73) portait le nom de *Kamart,* puis celui de *Vashaq,* Gouverneur de Natanz. Les trois escalades que nous en avons tentées, en 1936, 1938 et 1941 n'atteignirent pas leur but. Le château est protégé par plusieurs enceintes; on y voit des poternes et des citernes. Le réduit final est quasi inaccessible : au-dessus d'un à pic de 300 m. il faut passer une paroi lisse et verglassée la majeure partie de l'année. On devait autrefois accéder par des échelles. Jusqu'en 1932, les ruines du donjon étaient garnies de revêtements en faïence de Kâchân qui furent pillés et peu à peu écoulés à Téhéran. Les nombreux tessons éparpillés autour de ce piton appartiennent tous à des poteries mordorées de type minaï bien connu, datables du début du XIIIe siècle A.D. et du XIVe.

Sous le règne d'Abou-Saïd en 734 H. = 1333 A.D., cette forteresse fut la prison de Emir Mohammad Qûshdji, un des feudataires incités à l'insubordination par Emir Mahmoud-Chah Indju, gouverneur révoqué du Fars (cf. Hafiz-e-Abru, *Chronique des Rois mongols en Iran,* Trad. K. Bayani. Maisonneuve — éd. Paris 1936).

cultures et un bosquet d'arbres signalent une résidence safavide devenue lieu d'étape, du nom d'*Ali-âbâd* (non relevé). On parvient, 10 km. plus loin, à *Andjan* (précité) pour trouver le lit du fleuve fossile, né dans les montagnes d'Âb-yaneh. De cet endroit, l'ancienne voie, beaucoup plus accidentée que la route moderne, longe étroitement le pied des monts, afin de profiter des moindres sources. A mi-parcours (environ 45 km. de Natanz), on voit à 6 km. de la route moderne, le haut portail du caravansérail de *Zizeh,* monument (site 34) circulaire, édifié pour le bien public par un riche marchand en 1854. Toujours très accidenté et actuellement impassable, le chemin traverse un autre cône d'alluvions de glaciers; nous le retrouvons à quelque 20 km. de Kâchân, non loin d'un caravansérail kadjar en terre, (sans intérêt).

(*g*) Le *septième* et *dernier trajet,* celui qu'emprunte la route moderne *Mourtcheh-Khort-Natanz,* est naturellement plus long (Ispahân-Natanz : 130 km.) que la voie *Dombi-Sardahan* (*Ispahân-Dombi-Natanz :* 118 km.) mais elle est moins accidentée. Ancienne naturellement, elle ne fut cependant couramment empruntée qu'à partir du début de la dynastie kadjare. A 30 km. environ de Mourtcheh-Khort, à *Nezam-âbâd,* on voit les restes d'un caravansérail et d'un tchapar-khâneh (non relevé) de cette époque [1]. Peu après et dans les collines d'argile, une piste venant de Robât-e-Soltân rejoint notre trajet; quelques kilomètres plus loin, une piste auxiliaire venant de Behdjat-âbâd (déjà citée) fait aussi jonction à 45 km. de Mourtcheh-Khort. Sans toutefois y pénétrer cette route domine le groupe d'oasis de Takh, qui possède un très curieux quartier fortifié, édifié sur une falaise-témoin isolée de toutes parts (à visiter).

On ne peut dater ce site, qui est certainement aussi ancien que le village de Yezd-e-Khâst (sur la route de Chiraz, époque sassanide).

De Takh, un sentier de montagne, visité seulement par les pâtres et les paysans, escalade un col fort rude (passage impossible en voiture). Après avoir remonté une vallée garnie de vergers, ce sentier aboutit sur le versant Nord, à Ali-âbâd et Andjan. De Takh également part une piste, (praticable), atteignant Kola-roûd. Au-delà de Takh la route moderne se rapproche du trajet ancien (itinéraire 6) pour le rejoindre à Qaleh-Sangui de Natanz.

III° — *DU NORD-EST AU SUD-EST.*

(*a*) Vers Ardestan. — On pouvait atteindre cette localité, en prenant l'itinéraire déjà décrit qui passant par Sardahan et Robât-e-Sangui (Qaleh Sangui) regagnait la grande voie littorale du désert, mais il fallait emprunter cette dernière se dirigeant vers le Sud-Est, pendant 40 km. — d'où perte d'une journée de voyage.

L'itinéraire direct est de 121 km., en suivant la voie de Natanz, jusqu'à 4 km. avant Ghomicheh. De là, à travers une steppe friable, la piste bien tracée, prend franchement la direction Nord-Est. Pénétrant de 10 km. dans la montagne, elle se divise en deux branches : l'une contournant à droite, l'autre à gauche un massif montagneux. Cette dernière voie que nous n'avons pas

[1] L'ensemble de Nezam-âbâd fut bâti ou ordonné par Nezam-Soltâneh, (appelé également Amir-e-Nezam), grand vizir de Nâsir-ed-Din Châh. Ce très actif et clairvoyant ministre fut, à la suite d'intrigues, assigné à résidence au Bagh-e-Châh de Finn, près de Kâchân, où il fut exécuté, en 1851.

empruntée, jalonnée par une ligne téléphonique (installée par l'armée britannique pendant la guerre 1914-1918) est le trajet safavide [1]. Dès la bifurcation, elle passe par l'oasis Bâgher-âbâd (il est probable que l'on y trouverait une installation safavide). L'autre branche rencontre bientôt un petit hameau, nanti d'un gros relais kadjar. C'est une enceinte fortifiée de 4 tours, ceinturant quatre corps de bâtiments — celui du fond étant une écurie à deux travées.

Après avoir contourné le dôme montagneux et passé un petit col, (trajet haché de ravins) on rejoint bientôt la variante Sud. Il faut alors traverser un large Kévir intérieur, aride, marqué à son extrémité par les installations modernes d'une mine de plomb (on peut atteindre cet endroit à partir de la route de Natanz). Peu après un col resserré le paysage désert est animé par les vergers du village de Khochmakân; à 6 km. de cet endroit, suivant une vallée sèche, on atteint le caravansérail safavide de *Bahrâm* (site 14) petit, mais d'exquises proportions. Le trajet suivant toujours cette vallée désolée, longe d'impressionnantes falaises calcaires, érodées par les eaux et les vents, qui évoquent les reliefs du Hoggar. Il restera désormais, après l'arrêt brutal des monts, 26 km. de steppes et de désert, avant d'atteindre *Ardestan.*

Nous ne parlerons pas de cette petite ville qui conserva tout son pittoresque féodal jusqu'à 1940. Antérieure aux Sassanides, (les restes du château le prouvent) elle fut encore longtemps après eux un centre important au milieu de nombreuses oasis maintenant asséchées. Ardestan, sur la grande voie *Qom-Kerman,* était le point d'arrivée des pistes transdésertiques très fréquentées. Cette bourgade disposait d'un caravansérail safavide (non relevé) ainsi que *Zavâreh,* 20 km. plus loin dans le désert (site C) [2].

(*b*) Vers Nâiyn. — La direction générale est une ligne droite, tirée entre Ispahân et cette petite ville, mais il existe deux variantes principales.

Le premier trajet [3] évite franchement la plaine, dévorée de kévir, étincelante sous le soleil, où la rivière Zâyandeh-roûd développe ses derniers méandres avant de disparaître dans la lagune de Ghâv-Khâneh, qui elle-même s'amenuise progressivement.

A 16 km. de la ville environ, on voit un caravansérail kadjar (sans intérêt) avant de traverser le site historique marqué par le village de *Golnâbâd* [4]. C'est là que les armées nombreuses, mais trop confiantes de Châh Soltân Hosayn furent, en 1135 H. (1722 A.D.), mises en déroute par les Afghans. Désastre qui marque la fin réelle de la dynastie safavide. A 34 km. le bourg de *Sagzi* (ou Sagzi-âbâd) alimenté par ghanats, forme la première étape. Le caravansérail safavide (site 15) légèrement antérieur à Châh Abbâs, fut réparé et sa façade un peu transformée sous les kadjars.

De cet endroit, un chemin poussiéreux gagne la montagne, où à 24 km. on voit l'établissement thermal que fréquentait la cour d'Ispahân (site 47), endroit que l'on pourrait atteindre par une voie plus directe s'échappant de la banlieue de la ville par le hameau de Haftchouyeh (ruines d'une mosquée mongole et beau mihrab en stuc) (site A 41) et le pauvre village de *Varun.*

(1) Difficilement praticable aux dires des habitants.

(2) Cf. « Caravansérail d'Iran », p. 69, fig. 29.

(3) Ce trajet devient actuellement, par d'actifs travaux, un tronçon de l'autostrade Indes-Occident.

(4) Cf. récit de la bataille dans « A history of Persia » de Sir P. Sykes, vol. II, p. 223.

Une autre piste, d'une grande importance locale, rejoignant Ardestan via Zefreh, part de *Sagzi :* nous l'examinerons plus loin [1].

Le trajet, toujours monotone, arrive maintenant au très intéressant bourg de *Kouh-pâyeh* [2], protégé par une sévère et haute muraille en terre. A l'Ouest de celle-ci, bien visible, le grand caravansérail, œuvre insigne du règne de Châh Abbâs, fut achevé en 1791. Cet édifice (site 22), dont le pavillon d'entrée atteint le monumental, est un des plus beaux exemples connus. Il semblerait insolite de trouver ici, en cette steppe désolée, une telle construction, si on ignorait que Kouh-pâyeh, à égale distance des villages montagnards et de ceux bordant le Zâyandeh-roûd, fut tout à la fois marché important, centre artisanal et lieu de passage d'une voie de grande importance. Celle-ci venant d'Ardestân par Kouh-pâyeh, gagnait le dernier bourg de la vallée : *Varzaneh;* empruntant là un beau pont safavide (restauré sous les kadjars) pour rallier, après un parcours aride de 80 km. le bourg de Qomichah, sur la route de Chiraz. A de lointaines époques, sous les sassanides, plus tard sous les seldjoucides, un important trafic, peu soucieux d'éviter le désert central, y faisait étape. Une sérieuse police de la route, abritée en un château «le Qaleh-Qadim» dont il reste plusieurs vestiges, y tenait garnison [2] (site 22 B).

Délaissant pour un moment le trajet direct vers Nâiyn, décrivons pour ne plus y revenir, les voies de rocades joignant la grande route Ispahân-Nâiyn à la région d'Ardestan : elles empruntent toutes le sillon d'orientation N.O.-S.E., auquel il vient d'être fait allusion [3].

Jonction *Kouh-pâyeh-Keysâr-Ardestan* (90 km. environ). — La vallée est semée de villages disposés soit dans le thalweg, soit au rebord même de la chaîne montagneuse la séparant de la vaste dépression du Zâyandeh-roûd. Le chemin suit naturellement ce chapelet d'habitats. Du Sud-Est au Nord-Est on rencontre successivement les principales localités de *Keïdjan,* de *No-oudj,* de *Saad-âbâd,* de *Nêstânak,* de *Neysian,* de *Keysâr,* à partir de laquelle la vallée se rétrécit. *Mobârekeh* et *Taqi-âbâd* sont dans un défilé qui ne tarde pas à déboucher sur la grand'route bordière du désert, à 25 km. au Sud-Est d'Ardestan.

A partir de Kouh-pâyeh, les accès à ce chemin sont d'abord un col assez facile, desservant *Keïdjan* (via Oloun-âbâd), ensuite une autre passe qui toujours via Oloun-âbâd emprunte une tortueuse et rude montée pour atteindre *No-oudj.*

Jonction : *Sagzi-âbâd-Keysâr.* — A Keysâr on rencontre la voie provenant par un col assez sévère, de Sagzi-âbâd (à 55 km. env.) via *Zefreh.* Sur cette piste on remarque entre ces deux bourgs une citerne ancienne, point d'eau d'un tracé secondaire, parallèle à la grande route Ispahân-Sagzi-Kouh-pâyeh.

[1] La zone triangulaire, circonscrite par la route de Natanz, celle de Nâiyn et la voie Ardestan-Nâiyn, comporte en sa partie Est une vallée abritant de nombreux villages de bergers et d'horticulteurs (voir carte II). Cette contrée, traversée par la voie : Ardestan, Keysâr, Kouh-pâyeh (que rejoint la bretelle : Sagzi-Zefreh-Keysâr) n'avait jamais été décrite, ni archéologiquement prospectée — du moins à notre connaissance.

[2] La monographie de la mosquée Djum'a, accompagnée de la description d'autres monuments de la bourgade (dont le Qaleh-Qadim) et de ses environs (Gehi et Akhand) a été publiée par l'auteur dans les *Annales islamologiques de l'I.F.A.O.,* t. VI, 1966.

[3] Voir note 1.

Jonctions secondaires. — A *Nêstânak* qui se trouve à une dizaine de kilomètres du fond de la vallée, une piste gagne *Fakhand* (site A 46), placé en bordure du thalweg, d'où un tracé vers le Nord aboutit à la grande voie Ardestan-Nâiyn, en passant par un col. On peut de ce même endroit rallier cette grande route, beaucoup plus près de Nâiyn, en remontant la voie naturelle qui est le thalweg; de nombreux tracés secondaires, issus de minuscules oasis ne manquent d'y parvenir.

Toute cette vallée, autrefois beaucoup plus peuplée que maintenant, est caractérisée par des sols très perméables, entrecoupés de zones argileuses. Aussi les habitants emploient-ils tous les moyens possibles pour recueillir l'eau ou l'obliger à s'infiltrer au profit de ghanats. Les flancs des monts et des collines sont sillonnés de caniveaux, de rigoles isométriques et de levées de terre.

Les quelques endroits intéressants y sont les suivants :

— Au col de *Keïdjân,* on aperçoit, à droite (en venant de Kouh-payeh) la pointe acérée du *Kouh-mil* (la montagne-signal). Ce sommet visible du Nord comme du Sud dans un rayon de plus de 100 km. (donc de la falaise située à l'Est d'Ispahân et des régions de Nâiyn) était utilisé pour des signaux à feu. La mémoire en est vivace dans la province. N'ayant eu le loisir d'en faire l'escalade, nous ne savons si la plate-forme terminale (vue à la jumelle, elle mesure 6 à 7 m.) offre des aménagements témoignant d'une utilisation religieuse antérieure. Les bergers dénient la présence de ruines, mais ce qui est taillé dans le roc leur échappe aisément. Le nom de « mil » est aussi celui de ces lourdes masses en bois, utilisées par les athlètes : le profil du mont les évoque assez bien. Ce pic fut certainement un important relais optique de l'époque mongole.

— A *Keïdjân* même, pittoresque village encaissé dont toutes les habitations sont couvertes de saillantes coupoles, on voit, sur une falaise, les ruines d'un gros château, édifié en moellons (non visité).

— A *Saad-âbâd,* important bourg entouré de jardins, dominant un qaleh en terre, analogue à celui de *Fakhand* (site A 46) qui remonte au moins au début de l'Islam.

— A *Neysian* (pl. I, b) on remarque un imam-zadeh safavide et un caravansérail en terre (non visitable, transformé en logis). Un autre de ces établissements est implanté à Keysâr.

— A *Zefreh,* le monument le plus curieux est la mosquée Djum'a. De l'édifice primitif ne demeurent que quelques voûtes, probablement pré-seldjoucides. Elles furent ensuite englobées dans une construction mongole, dont le sanctuaire est une salle à coupole. Cette dernière couverture fut gauchement refaite à l'époque safavide.

A Zefreh, d'où on a une admirable vue sur la plaine du Zâyandeh-roûd, suintent tout comme à Âb-garm (25 km. plus à l'Ouest) des eaux thermales. Entre ce pays et Keysâr, un plateau ondulé est piqueté de petits villages, vivant de précaires cultures non irriguées. Après passage d'un col court, mais abrupt, on remarque une autre citerne.

— *Taqi-âbâd* (site 33) offre l'exemple récent, bien que fort ruiné, de ce qu'étaient les résidences saisonnières des grands seigneurs avant la guerre de 1914-1918. Le caravansérail-écurie (à l'usage des propriétaires et des passants) est placé à la sortie d'un ghanat, maintenant dirigé vers *Zavâreh.*

Reprenant la voie de *Nâiyn,* de Kouh-pâyeh à la chaîne centrale 26 km. restent à parcourir jusqu'à *Toudacht* [1]. On voit à gauche et à droite plusieurs villages subsistant grâce à quelques jardins d'amandiers, aux troupeaux que leurs propriétaires envoient pâturer dans les lointains chaînons du désert central et aussi aux tapis prestigieux (dits de Nâiyn) que tissent les femmes. Dès que l'on atteint les premières pentes du col, on aperçoit à droite un pittoresque tchapar-khanèh nanti d'une forte tour. Les villages qui se trouvent à droite, sont restés très longtemps zoroastriens. L'un deux, à 10 km., *Mesr-i-Yazdi* [2], est près d'un ancien gisement de cuivre. En ce curieux endroit on voit d'anciennes habitations troglodytes, les ruines d'un château, dit « Guèbre » — et qui ne l'est pas. Une mosquée dominant le village est essentiellement composée d'un large eïwan devant une esplanade que bordaient deux galeries. On montre à proximité du village une hauteur sur laquelle aurait été un feu sacré. Plus loin — m'a-t-on dit, existait une bourgade guabri (zoroastrienne) dont je n'ai pu trouver l'emplacement. Mesr-i-Yazdi par où passait une piste variante empruntant un autre col et aboutissant à Nâiyn et *Behmiz* (var. Bilmiz-Bambiz) fut occupé dès la préhistoire.

Continuant notre trajet normal, au sortir du col par une descente très brutale, on atteint le petit caravansérail safavide de *Riâvad-e-Bostân* (site C) [3] antérieur à Châh Abbâs Ier. Cet édifice est remarquable par le soin apporté à une ventilation efficace. Le site est en effet torride en été. — De cet endroit peu lointain (25 km. environ) de Nâiyn, il était bien nécessaire de donner répit aux animaux avant de gravir le col ou de plonger dans le désert ardent. Nâiyn, à 148 km. d'Ispahân est comme Ardestan, un centre fameux en Iran. Son origine remonte à la plus haute antiquité, il était au milieu d'oasis fertiles, dont il formait la place forte. Là aussi prenait origine une piste transdésertique très fréquentée, laquelle, ponctuée des principales étapes d'*Anârak* (zone minière actuellement exploitée) Abbâs-âbâd, Tohroûd, aboutissait à Châh-roûd, d'où, après passage rapide de l'Elbourz, on gagnait le port d'Astarâbâd (le Bandar-Châh moderne). Cette voie de parcours pénible, mais courte, fut fort empruntée dans la première moitié du XIVe A.D. par le trafic venant d'Extrême Orient, entre Bandar-âbbâs et l'Occident, via Astrakhan.

L'autre tracé (déjà mentionné) partait d'Ardestan et de Kâchân, parvenait à la région de Semnan.

Nâiyn possède une des plus ancienne mosquée du pays (de plan arabe). On ne voit plus d'ancien caravansérail — celui érigé aux portes de la ville, est kadjar.

Le deuxième trajet vers Nâiyn passait sur la rive nord du Zâyandeh-roûd. On y voit peu d'édifices caravaniers, les villages étaient en effet rapprochés [4].

[1] Le district que traverse cette voie et les suivantes est le « Rûdasht », dénomination toujours vivante qu'employait déjà Yakubi en 276 H. (889 A.D.). Cf. Yakubi, *Les pays*. Trad. G. Wiet. Inst. d'Archéologie du Caire 1937.

[2] Littéralement « Le cuivre des gens de la ville de Yezd ».

[3] Cf. « Caravansérails d'Iran », p. 60, fig. 20 et 21.

[4] La plupart de ces villages, autrefois beaucoup plus nombreux que maintenant, furent fondés ou restaurés sous les monarques ilkhanides.

Cependant à *Bisyoun* [1] près de la mosquée Djum'a, qui est un très bel exemple seldjoucide de mosquée-kiosque [2], un caravansérail safavide (site 23) probablement contemporain de celui de Kouh-pâyeh était lieu d'étape avant *Varzaneh*. Il est d'ailleurs probable qu'un autre caravansérail existait entre Bisyoun et cette bourgade.

Peu après Bisyoun, une voie oblique permettait, via *Gehi* de remonter vers Kouh-pâyeh, tandis que de cette dernière, une bretelle via *Akhand* redescendait vers Varzaneh. Les bourgs de Gehi et Akhand tous deux proches de Kouh-pâyeh, sont également sur une voie secondaire, issue de Sagzi, gagnant directement Varzaneh. Le premier, *Gehi,* était — peut-on dire, la capitale chamelière de l'Iran central. Des plus curieuses, cette agglomération, vivant uniquement de l'élevage et de la vente des camélidés, fut voici 20 ans, ruinée irréparablement par la révolution automobile. Elle n'offre plus maintenant — et pour bien peu de temps encore — que le spectacle d'une cité intacte, frappée de mort. De plus de mille foyers, chacun possesseur de 100 à 150 chameaux, il n'en reste qu'une centaine — vivant de maigres cultures. Quatorze canaux et l'appoint de la nappe phréatique, garantissaient l'approvisionnement d'eau nécessaire aux champs d'orge [3] et aux animaux. De gros ob-ambars ainsi que des hammams sont de surcroît ménagés en plusieurs points de l'agglomération. *Gehi* disposait d'un quartier fortifié et de quelques monuments religieux : la mosquée Djum'a et l'Imam-Zadeh Châh Abdol Vâhed sont parmi les plus anciens d'Iran [4]. Il va sans dire que les enclos destinés à la garde des animaux sont très nombreux, sans toutefois présenter les caractères de l'architecture fonctionnelle des caravansérails.

Akhand est un gros bourg enfermé dans une enceinte garnie de tours. Intérieurement les habitations sont reparties suivant un tracé de ruelles en damier. Tout au moins en était-il ainsi à l'origine, car en bien des endroits, les habitants se sont emparés de venelles riveraines. Il existe deux mosquées principales. La mosquée Djum'a se trouve en dehors de l'enceinte, à la place où se trouvait l'ancien bourg, dont il ne reste rien (quelques talus et pans de murs). La deuxième, la mosquée Sa'adat, est d'époque mongole. Ceci incite à croire que le bourg actuel fut créé par les Ilkhans, après que la première installation eut été anéantie par leurs pères, les conquérants. Les colonies d'exploitation et les villages ilkhanides qui se trouvent dans la région sont tracés géométriquement.

En dehors des remparts, on voit des ruines en terre, vestiges sans intérêt de caravansérails et d'enclos. Akhand ne fut pas cité caravanière, mais plutôt centre artisanal (tissage) et agricole. Les quatre ghanats et des puits alimentent encore quelques cultures, vestiges d'une zone autrefois fort bien irriguée, rendue stérile par des efflorescences salines.

A *Varzaneh,* située à 30 km., le gros bourg marque l'endroit où s'arrêtait avant le XIV[e] siècle A.D. la lagune de Gav-Khanéh. En cette ancienne agglomération, écrasée sous un soleil implacable, les habitations closes se protègent comme elles le peuvent d'une chaleur intenable. On y

(1) Barsian chez plusieurs auteurs.

(2) Cf. *Barsian* par B.H. Smith, dans « Arts Islamiques », vol. IV, p. 7-47.

(3) En cours de voyage, les chameaux consomment quotidiennement deux grosses boules de farine d'orge.

(4) Ces monuments ainsi que ceux de Akhand sont publiés conjointement à la mosquée Djum'a de Kouh-pâyeh dans les *Annales islamologiques de l'I.F.A.O.,* t. VI, 1966.

On ne peut songer à effectuer le lever de plan de ce bourg de Gehi, mais à titre ethnographique, il serait intéressant d'en conserver le souvenir par des photographies aériennes.

voit de nombreuses tours de ventilation, les bad-gerds, certaines de mêmes dimensions que les pièces à rafraîchir. Le pont (déjà cité) enjambe un Zâyandeh-roûd souvent de débit supérieur à celui qu'il avait 70 km. en amont, ce qui s'explique par des nappes souterraines, nées des infiltrations d'un immense bassin versant, aboutissant dans sa vallée. Hormis un très grand ob-ambar, situé à l'entrée de la ville, on ne voit plus de constructions caravanières.

(*c*) Vers Yezd. — Les parcours rapidement décrits ci-dessous, sont tous tronçons des itinéraires vers Yezd.

(α) A Nâiyn, à *Behmiz* (Bambiz et Bilmiz sur certaines cartes) aboutissent en effet les voies venant de Kouh-pâyeh, soit par *Riavâd-e-Bostân,* soit par *Mesr-e-Yazdi.* Nâiyn et Behmiz sont sur la route de Qom-Kerman, maintes fois citée — qui dessert Yezd.

(β) Plus bas que Behmiz, à Tchâh-now (alias Now-Gombad) une piste fait sa jonction en quittant la voie Kouh-pâyeh — Nâiyn, quelques kilomètres après la première bourgade. Elle passe par Goutch-Khân et Ouchn, puis traverse les montagnes arides. Nous ne l'avons pas prospectée, mais il est probable que l'on y rencontrerait des ruines mongoles.

(γ) De *Varzaneh,* une piste, dit-on très aride, passant par Yegu-Mish, contourne le pied du mont Kouh-e-Chraz, emprunte un col, rejoint le groupe de hameaux de Guel-e-Chour et Anarestân, remonte à Khalil-âbâd (jonction avec Ouchn), ce parcours désertique nanti d'un seul puits gagne *Aghda :* il fut trop aride pour avoir été jamais parcouru par les grands convois militaires ou commerciaux.

(δ) De *Varzaneh* un autre parcours très différent, rejoint Yezd. Il est encore plus ingrat que le précédent et ne fut pour cette raison emprunté que par les raids militaires urgents, notamment à la fin du VIIIe H.-début XVe A.D. par les dynasties Mozaffarides et au XVIIIe par les Afghans.

Ce chemin encore fréquenté par les chasseurs d'onagres, contourne au Nord-Est la lagune de Gâv-Khâneh, rejoignant le village *Howdouchan,* par un tracé à peu près dépourvu d'eau, il gagne ensuite le village zoroastrien de Taft dans les montagnes au Sud et à 25 km. de Yezd.

IV° — *VERS LE SUD.*

D'Ispahân il n'existe jusqu'à Yezd-i-Khâst qu'une seule voie, passant par Qomichah (actuellement Châh-Rézâ). Des deux autres pistes indiquées (carte II) l'une longeant au pied des montagnes la dépression désertique du Gâv-Khâneh, ne rencontre, en direction d'Abarqouh que d'infimes oasis. Cette piste est rejointe par la deuxième à Mohammad-âbâd en un groupe de villages traversé par la voie (déjà citée) de Varzaneh à Qomichâh. Nous n'avons trouvé aucun monument notable sur ces pistes (un village fortifié dans le groupe de Mohammad-âbâd et quelques anciennes résidences kadjares entre ce village et Ispahân).

Suivant la voie principale, on pouvait sortir d'Ispahân soit par le pont Allah-Verdi-Khân (ce qui obligeait à passer des collines assez hautes, avant d'atteindre, par une petite plaine, le défilé du chaînon montagneux Kouh-e-Sorkh, à 25 km.) [1]. Le même endroit pouvait être atteint en quittant la ville par le pont Khâdjou ou le pont de Chahrestân; les deux voies se joignaient dans une petite plaine, au caravansérail *Qaleh-Chour* (site 30) œuvre récente, due au Vizir Hadji Mohammed-Ali-Khân, qui avait là une belle propriété. De cet endroit partaient les deux pistes locales précitées. Le passage du petit col de Kouh-e-Sorkh est effectué par un défilé assez resserré et escarpé, marqué par une tour de gendarme (récente). La route moderne, plus à l'Est, emprunte un tracé plus long, moins dur. Dans la montagne à l'Est, un vaste cirque, invisible de la route, profite d'une belle source, autrefois permanente. Sur une saillie rocheuse, un château fort d'accès difficile et qui nous a paru dater de la période trouble antérieure aux Il-khans, servit de repaire à quelques aventuriers. De là en effet, ils pouvaient surveiller trois pistes et rançonner les passants. Grâce à un rempart-barrage, une retenue d'eau opérée sur le ravin le plus proche (à l'Ouest) donnait une ample réserve. De plus le sommet de ce gros mur permettait de gagner rapidement la montagne où un sentier spécial escalade la crête et redescend, abrupt sur la voie la plus intéressante, celle de Chiraz....

Après ce petit col, la piste jusqu'à Qomichâh suit le bord d'une vallée passablement rongée par le sel; on y voyait autrefois le caravansérail safavide de *Mirzâ el-Rezâ,* transformé en ferme, à 2 km. de la voie moderne. A 51 km. de la ville, le magnifique caravansérail de *Mâhyâr* (site C) dû à Châh Esmaïl II (fin du XVIe A.D.), remanié ultérieurement sous Châh Soleyman, est un des ceux qui furent les plus cités par les voyageurs qui y firent escale. Etant un des mieux connus par les touristes modernes, il est souhaitable qu'il soit conservé en état décent [2].

A Qomichah (Châh Rezâ) étape importante citée par Mustawfi, lieu d'arrivée de la piste d'Ardestân par Varzaneh et de celle, très fréquentée au siècle dernier, de *Ram-Hormuz* et de *Shushtar,* on ne rencontre plus de monument intéressant, si ce n'est l'Imam-Zadeh Châh Rezâ. Le trajet continue en suivant le pied de hautes falaises, par les caravansérails *Maqsoud-Beg* et *Amin-âbâd.* Le premier de ceux-ci est démoli, le second existe encore. Coste a donné de ce monument octogonal un beau dessin [3], commenté antérieurement et ci-après.

A Yezd-i-Khâst (site C) bourg antique, si pittoresque, par l'utilisation d'une falaise témoin, était édifié un temple du feu [4] ultérieurement transformé en mosquée. En outre, on y voit bien conservé un caravansérail du règne de Châh Abbâs Ier dont commentaire plus loin [5].

De *Yezd-i-Khâst,* la piste vers Chiraz était dédoublée.

L'une suivie en été suivait les vallées des montagnes Bakhtiari et l'autre par le col de *Deh-Bid,* gagnait Pasargades et la plaine de Persépolis où la première la rejoignait.

De Yezd-i-Khâst également, via *Semirom, Darvâzeh-Gatch* et *Arrejân,* un antique tracé sinuait à travers les hautes montagnes, rejoignant les plaines basses du fond du Golfe Persique, cependant

(1) Il existe en effet, dans cette montagne, de petits gisements de plomb (sokh) en exploitation.

(2) Cf. « Caravansérails d'Iran », p. 58, et le nouveau commentaire, chap. VI, du présent ouvrage.

(3) Cf. « Caravansérails d'Iran » où ce plan est reproduit en fig. 31.

(4) Cf. « Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale » t. XLIV, 1945, *La Mosquée Djum'a de Yezd-i-Khâst,* par M. Siroux, depuis notre relevé, la moitié de l'édifice vu en 1938-41 est tombé dans la vallée.

(5) Cf. « Caravansérails d'Iran », p. 66 et fig. 25.

qu'à l'Est, par une vallée très encaissée, on retrouvait la dépression désertique, au bord de laquelle, 100 km. plus bas, la ville prospère (à la fin du XIV[e] A.D.) d'Abarqouh tirait avantage d'un parcours en direction de Yezd. Cette petite vallée n'a pu être prospectée.

V° — *VERS LE GOLFE PERSIQUE ET LA BASSE MÉSOPOTAMIE.*

Il est à se souvenir que les hautes montagnes, séparant le plateau de la basse Mésopotamie, furent de toute antiquité un sérieux obstacle pour les empires organisés. L'élévation des monts où des sommets atteignent et dépassent 4.000 m. — la disposition des plis en bandes parallèles obligent à franchir de multiples cols et à emprunter des trajets sinueux que d'autre part des hivers rigoureux et des orages violents en toutes saisons rendent aléatoires. Ces difficultés matérielles firent que les populations de ces régions, comme celles de toutes les zones montagneuses du monde, isolées, mais protégées par elles, habituées à un climat rude, firent pièce jusqu'au règne de Châh Rezâ le Grand à toute tentative de conquête. Depuis les achéménides et Alexandre le Grand, troupes et convois devaient payer le droit de passage. On conçoit dès lors, l'anomalie d'une zone immense sans voie importante de pénétration : entre les passes de la route de Chiraz à Bouchir et la route Ispahân — Do-roûd on compte à vol d'oiseau, plus de 500 km. [1].

En ce qui concerne la région d'Ispahân, la voie parcourue de toute antiquité et qui n'est pas encore prospectée archéologiquement sur toute sa longueur, rencontre ses passages les plus ardus dans la montagne de Kouh-e-Zard (montagne du froid) sur le versant Nord de laquelle les eaux d'un affluent du Kouh-rang sont captées au profit du Zâyandeh-roûd. C'est là que nos recherches ont dû être interrompues. Ce trajet, Ispahân-Ram-Hormuz (ou Shushtar) fut principalement emprunté au XIX[e] siècle par les sociétés commerciales d'importation.

(*a*) Trajets par Chahr-e-Kord (*Deh-e-Kord*). — *Le premier trajet,* le plus court, quitte la ville par Djoulfa; à 20 km. dans la riche plaine de Lendjân, il traverse le Zâyandeh-roûd par un pont restauré sous les kadjars. Avant de passer le pont, on note, bien ruiné, un caravansérail en terre de cette époque (sans intérêt). Immédiatement après le pont et récemment amputé par des travaux d'urbanisme, on peut voir *le caravansérail Châhi,* kadjar (site 31) fortement inspiré d'œuvres antérieures.

A 20 km. au-delà, par un petit col, on franchit une chaîne montagneuse que la rivière contourne, plus à l'Est. On y voit les ruines d'un poste de garde (kadjar) qui surveillait le passage. A 60 km. d'Ispahân, le Zâyandeh-roûd est à nouveau franchi au Pol-e-Qaleh (pont du château) [2]. La rivière abondante sillonne une vallée encaissée qu'elle a creusée dans de vieux alluvions. Ses rives sont serties de rizières et de bosquets de peupliers. Peu après le pont, à gauche, une piste rejoint la route de Chiraz en passant par Mobârekeh. Graduellement, pendant une quinzaine

[1] Actuellement, en 1963, le tronçon central de la voie Qomichâh — Ispahân-Ram-Hormuz, est mise en chantier. Il existe dans l'arrière pays, de Shushtar à Behbahan un dense réseau routier moderne, pour l'exploitation des gisements pétrolifères de la Sté. Nationale Iranienne des Pétroles.

[2] Il ne reste plus trace du château.

de kilomètres, la piste parfois pavée monte vers la barrière fort raide du gardaneh Rokh. Au pied des lacets (que n'emprunte pas la route moderne), le curieux village de *Lahibit* n'était qu'un vaste caravansérail.

Presque toutes les habitations, dont quelques-unes safavides, pouvaient abriter les voyageurs et leurs ballots de marchandises. Sur les deux rives du ravin, les enclos sont nombreux. On montre l'endroit où la voie passait sous une poterne qui était utilisée comme bureau de péage. A la sortie de ce petit hameau, il fut décidé peu avant la guerre de 1914 de créer un caravansérail qui fut à peine commencé et bien vite transformé en café (appelé Qaleh Ali Aghâ).

Nous donnons à titre d'ultime exemple le plan de ce petit édifice, créé par un certain *Ali-Aghâ* (site 32). — Après le passage du col, jusqu'à Chahr-e-Kord, nous n'avons pas rencontré de bâtiment notable. Il en est de même en cette petite ville, radicalement éventrée pour la réalisation de nouvelles avenues.

De Chahr-e-Kord la voie gagne *Ardal* (jonction avec celle venant de Qomichâh) et se dirige vers *Deh-diz. Le deuxième trajet* (que nous n'avons pas prospecté) issu de Qomichâh, est jalonné par *Deh-agân, Dizeh, Boroudjen, Farah-Boneh* (d'où route moderne vers Chahr-e-Kord) *Chirgha-Kur,* il atteint aussi *Ardal*. Les renseignements concernant cette voie ont été négatifs, ce qui ne signifie pas que des ruines intéressantes ne s'y trouvent.

Le trajet qui part de la route de Chiraz, au-delà du Gardaneh-Kouh-e-Sorkh et traverse Mobarekeh pour rejoindre Chahr-e-Kord, ne présente aucun intérêt historique; nous l'avons en vain suivi. *Le troisième trajet,* couramment emprunté au XIXe A.D. est différent. Suivant la route de *Damaneh* (voir plus haut) jusqu'à 3 km. au-delà du centre de *Nadjaf-âbâd,* le voyageur passe le village de *Qaleh Ebrahim Khân* (précité) et, par une lente montée, arrive à un petit col, au-delà duquel il descendra les pentes de collines d'argile, pour atteindre le Pol-e-Samân. Chemin faisant, il fera étape à un grand tchapar-khâneh, tenant lieu de caravansérail (kadjar). Le Pol-e-Samân par deux hautes arches safavides (récemment consolidées) enjambe le Zâyandeh-roûd. Ce passage était surveillé par un petit château fort en ruines, d'époque indéterminée. Passé ce pont, la piste escalade l'autre versant, et traverse un village de belles cultures et de grands vergers; elle longe ensuite le rebord de la plaine fertile de Chahr-e-Kord.

(*b*) Il existe une autre piste importante pour la transhumance, mais sans intérêt pour cette publication : de *Damaneh* on rejoint facilement la vallée du Zâyandeh-roûd pour le suivre jusqu'à sa source et jusqu'à la retenue de captage de l'affluent du Kouh-rang [1]. De ce site grandiose, on voit dans toute sa hauteur le flanc vertigineux du *Kouh-e-Zard* et par une brèche, des troupeaux transhumant vers les pâturages d'été.

Ce trajet, pittoresque, passe d'abord entre deux villages arméniens où les habitants portent encore les costumes traditionnels (il y a, également, une humble église). Puis il passe un village turc (restes d'un château). A mi-parcours, on a la surprise de trouver en un cimetière villageois, plusieurs dolmens de dimensions moyennes (pl. I, c, d). Il ne m'a pas été possible de retourner en cet endroit et d'examiner, si ces très authentiques tombeaux sont copiés d'autres monuments du voisinages ou vestiges d'une nécropole préhistorique vénérée au cours des derniers millénaires.

[1] L'autorisation des Services de Sécurité est indispensable pour entreprendre cette excursion.

DEUXIÈME PARTIE

PRÉSENTATION ANALYTIQUE
ET
CHRONOLOGIQUE
DES MONUMENTS ROUTIERS.

Lors du précédent ouvrage il fut tenté, dans l'étude des caravansérails de plaine [1], de retracer suivant ses grandes lignes, depuis les origines, ce que fut l'évolution de ces monuments et comment, après plusieurs siècles, les avantages de diverses solutions furent synthétisés. Le résultat apparent dès le XIVe A.D. fut un schéma-type, dès lors immuable, non sans considérables variantes dans les arrangements secondaires.

Les monuments anciens, trouvés au cours de récentes prospections et ceux qu'ont publiés d'autres chercheurs, apportent, sans en modifier le sens, des précisions notables à notre exposé de 1944.

Après quelques pages dédiées aux petits édifices que sont les robâts, nous examinerons d'abord les monuments de la longue phase évolutive, s'étendant de l'ère sassanide au XIVe siècle A.D. et ensuite ceux qui, postérieurement à cette date, transmirent jusqu'à nos jours des principes de composition désormais classiques.

CHAPITRE III

ROBÂTS ET QALEHS.

Furent souvent mentionnées, toutes informes qu'elles soient maintenant, les innombrables ruines de terre, parsemant les immenses espaces du plateau iranien. Parmi celles-ci, il en est qui, par leur répétition même, s'imposent à la vue du moins curieux des touristes aériens. Plus encore que jadis, il est de nos jours possible de recenser ces « Qalehs », placés le long des pistes, à des endroits particuliers de leurs trajets ou bâtis en sentinelles en lisière des zones cultivées, près des grands centres. Bien souvent ces ruines caractéristiques sont à proximité des points d'eau et des caravansérails.

(1) « Caravansérails d'Iran », *op. cit.*, chap. VI, Caravansérails de plaine.

Ayant déjà, et à plusieurs reprises [1], signalé leur présence et leur rôle polyvalent, nous rappellerons seulement quelques-unes de leurs caractéristiques. Bâties en terre, ce sont en général des enceintes quadrangulaires de murailles extrêmement épaisses, parfois renforcées de tours massives. Souvent un fossé contourne leurs murs. Cette excavation utile pour la défense fut aussi la carrière des matériaux. Chaque fois qu'il fut possible, ce fossé communique soit avec une rivière ou avec un canal, mais le cas est assez rare : on en voit quelques exemples à la lisière des campagnes irriguées, notamment dans la plaine de Châhriar, près de Téhéran et dans celle d'Ispahân; quelquefois un deuxième fossé se trouve à peu de distance du premier — cette présence affirme sans ambiguïté le caractère militaire de l'installation.

Quelle que soit la dimension du quadrilatère, — elle peut varier de 50 à 800 mètres et davantage — il contient toujours une deuxième construction. Celle-ci, très comparable en son rôle à nos donjons du Moyen Age, était soit un vrai fortin, un petit château [2] ou plus simplement un grosse tour. Ce poste de commandement du qaleh ou du robât [3] est placé soit dans un angle, soit au milieu de l'enceinte, soit très souvent (dans la région d'Ispahân) dans l'axe, au fond de la cour et faisant saillie dans celle-ci.

A l'Est de la célèbre mosquée seldjoucide de *Bisyoun,* en bordure de la piste gagnant Varzaneh, on peut voir les vestiges d'un de ces qalehs. L'enceinte carrée, de 40,00 × 40,00 m. environ, épaisse de 2,00 m., était construite en terre argileuse, mélangée de fin gravier, posée par assise d'un mètre environ. Un large fossé de 18,00 m. forme protection. Cette dépression est encore pleine d'eau durant une partie de l'année (cette zone, extrémité ancienne du Gâv-khâneh est toujours marécageuse au printemps).

« Le poste de commandement », à l'intérieur de l'enceinte était sur l'axe, adossé au côté Nord; son emplacement est marqué par un petit tertre (env. 18 × 18 m.) peu élevé.

Ces édifices furent à plusieurs fins. Si aux plus petits on peut attribuer un rôle de poste de gendarmerie, de relais de courrier et de tour à signaux, rôles qui furent constants pendant les deux millénaires nous intéressant, d'autres, les plus grands, tinrent lieu d'asiles surveillés pour les caravanes et de cantonnement lors des gros mouvements de troupe. Ils participèrent ainsi à la gestation du type traditionnel des caravansérails, tel qu'il apparaît dès le XIIIe siècle. On ne peut donc s'étonner, si les plus petits robâts, dont les destinations premières sont indiquées plus haut, furent à certaines époques considérablement agrandis par des cours et des annexes, qui leurs donnèrent le caractère de caravansérail ou de casernement, qu'ils ne possédaient pas à l'origine. Les exemples que nous allons aborder, illustrent ce fait.

(1) *Ibid.,* chap. VII, p. 101.

(2) Voir en IIIe partie (site A 37, fig. 69), le schéma du petit château de Varkand; le cas existe par exemple et également au château neuf de ce village où un grand donjon est entouré d'une muraille circulaire et d'un fossé (époque probablement safavide). Voir également IIIe partie (site A 46) le qaleh de Fakhand (fig. 91).

(3) Le robât, mot d'origine arabe et que l'on retrouve partout dans les contrées islamisées par les arabes, fut employé en Iran d'abord pour les relais et postes militaires et ensuite par extension pour les caravansérails « voir Caravansérails d'Iran » (chap. III, p. 23, note 1). Il est curieux de constater que les paysans, bien entendu de faible culture et informateurs seulement par tradition orale, ne l'emploient jamais pour les édifices postérieurs à la période seldjoucide. En effet, à la fin de cette période, les monuments sont déjà différenciés en caravansérails et en casernements militaires. Si le mot robât est appliqué à une œuvre postérieure aux seldjoucides on peut être quasi certain qu'elle a repris l'emplacement d'une construction antérieure.

Il est difficile de dater les grands robâts et qalehs bâtis en matériaux terreux. Leurs plans, très simples, n'ont en effet subi aucune évolution au cours des siècles. De plus, chaque emplacement fut utilisé à maintes reprises. Certains de ces monuments livrent des fragments de poteries grossières, qui peuvent aussi bien être sassanides que modernes. Il n'est pas rare d'y voir mêlé des fragments seldjoucides ou mongols. Quelques fouilles aideraient parfois à préciser l'âge de ces amas de décombres, mais sans grand profit pour l'histoire architecturale, tant ce type d'installation est immuable. Plus intéressant serait de connaître à quelle époque il fut mis en pratique [1].

Sans mettre en doute l'influence que purent avoir sur cette conception les camps et les petits postes fortifiés romains, on peut bien observer qu'elle est élémentaire, commune à l'ancien et au nouveau monde et à des époques antérieures à celles faisant l'objet de cette publication. Nous resterons donc en pleine incertitude quand à l'origine du dispositif carré ou rectangulaire de ces enclos.

Il est à remarquer que les robâts circulaires connus, sont extrêmement rares, bien que cette forme ait été notée dès l'époque parthe, il est patent qu'elle ne convenait guère au goût iranien des hautes époques [2]. Il faut attendre les époques seldjoucides et mongoles pour voir réapparaître les pourtours circulaires ou polygonaux, et encore sont-ils le plus souvent réservés aux donjons. On peut citer à ce sujet le petit qaleh situé à *Kâj*, près d'Ispahân, non loin d'une mosquée ilkanide (site A 42). Une butte, maintenant circulaire et qui fut peut-être polygonale, laisse deviner une cour centrale (diamètre environ 7 à 8 m.) entourée de locaux disposés en deux épaisseurs. Un fossé annulaire, large de 10 à 12 m., rempli d'eau, forme protection [3]. A *Gehi,* un autre de ces donjons encore bien conservé : est également visible, près des ruines du rempart, la cour centrale très réduite (diamètre 5 m. env.) n'est entourée que d'un seul anneau de chambres, mais elles forment plusieurs étages. Une sorte de chicane protégeait l'unique entrée. Cette construction est datable de l'époque mongole.

Nous aurons l'occasion de reparler du cas unique, présenté par les ruines du gros monument décagonal de *Bisyoun* (site 23 B) dont le diamètre extérieur atteint 43,50 m. Ce puissant édifice (Nârendj-Qaleh), probablement antérieur à la période seldjoucide, fut un caravansérail fortifié.

(1) Cyrus avait donné ordre de bâtir des stations pour les voyageurs et les courriers. Cf. « Caravansérails d'Iran », note 2, p. 45. On ignore la disposition de ces édifices — elle ne devait guère s'écarter de celle des constructions trouvées par A. Stein à Tang-e-Maliun et qu'il estima être sassanides.

(2) Il est dit que la forme circulaire aurait été introduite par les guerriers nomades de l'Est, suivant l'habitude traditionnelle, de composer ainsi leurs campements. Les villes de Firouzâbâd, Darâbgerd, le sanctuaire de Takht-e-Soleyman (Shiz) sont circulaires. Il en est de même d'un site urbain, non identifié, que l'on survole, à 50 km. Sud-Ouest de Qazvin.

(3) En son périple en Mésopotamie, Gertrude L. Bell (*op. cit.,* p. 136-137, fig. 72) trouva un curieux château, « Bardawi », de plan ovale (petit axe env. 12m 50, grand axe env. 22,00 m.), bâti en pierre et mortier. Cet édifice est disposé en trois niveaux. Chaque étage comprend six salles placées trois par trois de chaque côté d'un hall central, lequel se termine, à chaque extrémité par une demi-coupole consolidée par deux trompillons.

G. Bell n'est pas sûre que cet édifice soit plus ancien que l'ère islamique. En effet, à en juger — d'après photographie — par l'aspect des trompillons du hall, ce fortin ne peut guère remonter au delà du 4e siècle H.G. Elle indique cependant qu'à cette époque les formes non rectangulaires étaient usitées à l'Ouest du plateau iranien.

— Naragah Khâneh, près de Ray, dont Eric F. Schmidt donna une vue aérienne est selon lui, une tombe royale seldjoucide. La disposition intérieure en est très compartimentée. Cf. *Flights on ancient cities,* pl. 35-36.

A voir la multitude de pigeonniers repartis aux environs d'Ispahân affectant la forme de donjons circulaires on peut se demander jusqu'à quel point les robâts influencèrent (ou furent influencés) ces édifices d'utilisation agricole. Les pigeonniers, en effet, comportent pour plupart un puits central, entouré d'alvéoles principales, disposées en plusieurs étages [1] toutes les parois, sans exception, étant perforées de milliers de petites niches.

Robât-e-Soltân (site 1) (fig. 1). — Le site est pris entre le flanc d'une montagne et le lit desséché d'une rivière. Situé là à dessein, il commande deux pistes. L'une Nord-Sud, venant d'Ispahân en ayant traversé 30 km. de kévir va s'engager dans un petit col menant à Takh et aux montagnes de Kâchân.

L'autre voie Est-Ouest joint la proche région de Guel-e-kouh au carrefour routier de Mourtcheh-khort. Un réservoir d'eau saumâtre, mais buvable, est maigrement alimenté par deux canaux souterrains de faible longueur, lui donnant, tout autant que sa situation, une grande importance.

Le site, datable de différentes époques, comprend un ensemble de ruines considérable dont le caractère est surtout militaire (fig. 1). L'importance des installations, les cultures abandonnées aux alentours, montre que le point d'eau fut jusqu'au XIIIe siècle J.C. beaucoup plus abondant que de nos jours; son quasi tarissement fut à partir de cette époque, cause d'un abandon presque total.

Très peu fréquenté pendant la période safavide, il fut à la fin du XXe siècle envisagé de redonner quelque vie à cette oasis, en créant un petit caravansérail, qui ne fut jamais achevé en raison des incursions trop fréquentes des pillards [2]. Actuellement, une petite ferme intelligemment et laborieusement exploitée, maintient la vie en cet endroit désertique.

L'embryon de tout ce complexe (fig. 2) est un fortin carré de 20,65 × 20,58 m., placé sur une butte artificielle de 4,00 à 5,00 m. de hauteur. L'excavation, d'où proviennent les matériaux de ce tertre, se trouve tout près, au Nord-Est du fortin. Elle fut certainement utilisée comme réservoir d'eau (fig. 3).

Postérieurement à la création du fortin, il lui fut ajouté une grosse tour carrée, de 11,30 × 11,10 m. et une enceinte, quelque peu échancrée par le réservoir, vint protéger de nombreuses annexes adossées ainsi qu'un bâtiment central, muni d'une cour carrée.

Le fortin lui-même édifié en gros murs de moellons, bien maçonnés au mortier de chaux — (mur extérieur de 1,70 — murs intérieurs variant de 0,70 à 0,85) était à deux niveaux.

Au rez-de-chaussée des pièces voûtées donnant sur une petite cour carrée (10,70 × 10,88) supportaient un étage léger, couvert en terrasse. A part quelques manques, tout le rez-de-chaussée est parfaitement lisible. Il demeure en particulier cinq pièces entières, dont trois munies de

(1) Les pigeonniers circulaires sont les plus nombreux, mais il en existe de multiples variantes : trilobés, quadrilobés, ou encore en série de cylindres, comme nos silos modernes. Les pigeons vivaient par myriades dans ces campagnes voici seulement 30 ans, leur guano était fort apprécié pour les melonnières. Pour une raison inconnue (probablement une épizootie) ces oiseaux ont presque tous disparus. Il existe également des pigeonniers circulaires et annulaires où le puits central est remplacé par un énorme pilier.

(2) Nous tenons ces indications du propriétaire de la petite ferme, dont la famille cultive les quelques hectares de terre arable depuis plusieurs générations. Cette famille dut même abandonner l'endroit pendant 25 ans, jusqu'à la pacification de Châh Rézâ Pahlévi. De grands efforts sont effectués pour augmenter les terres cultivables, sans grand succès toutefois; le ghanat situé au Nord des ruines demeure sec.

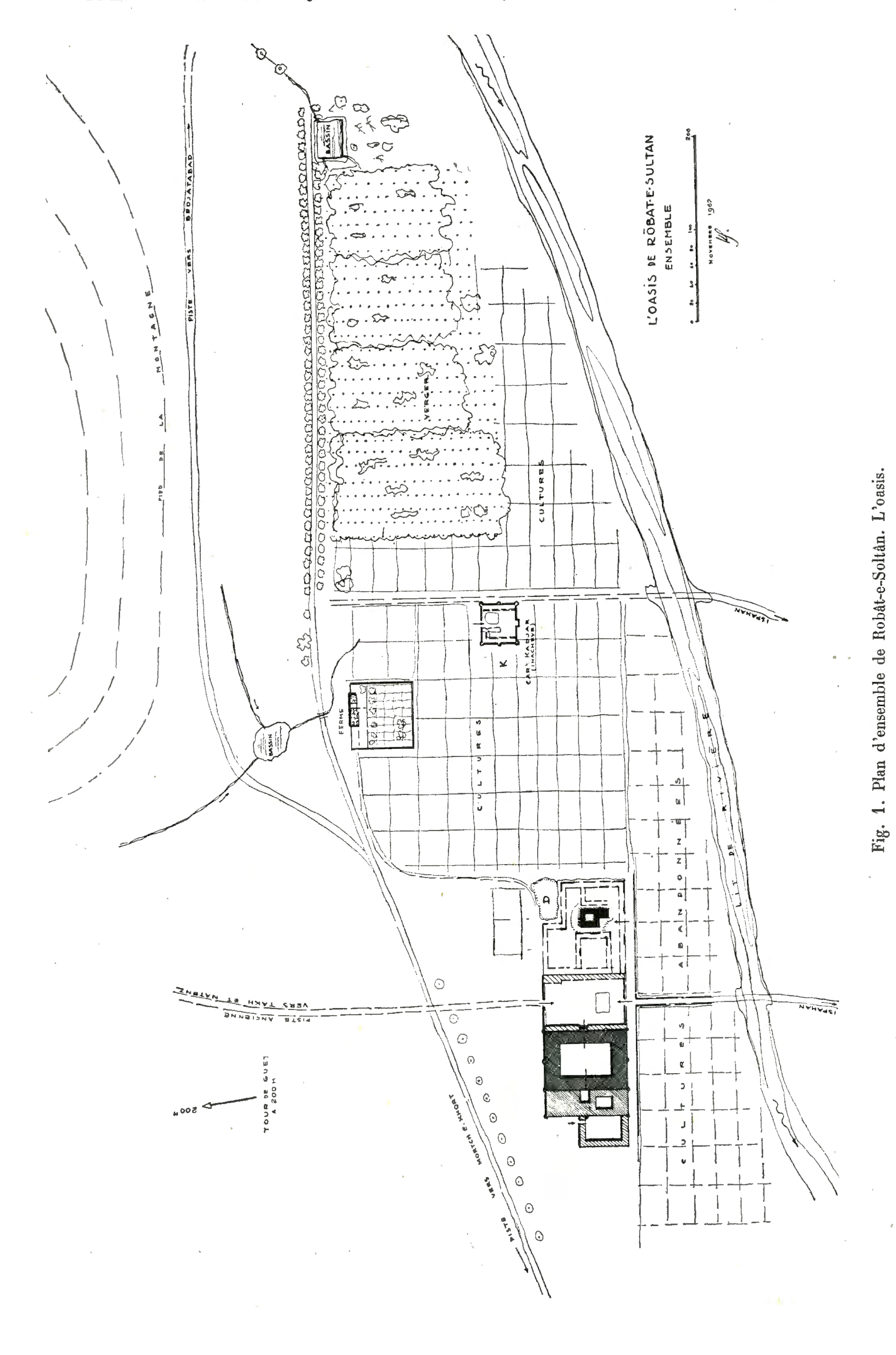


Fig. 1. Plan d'ensemble de Robât-e-Soltân. L'oasis.

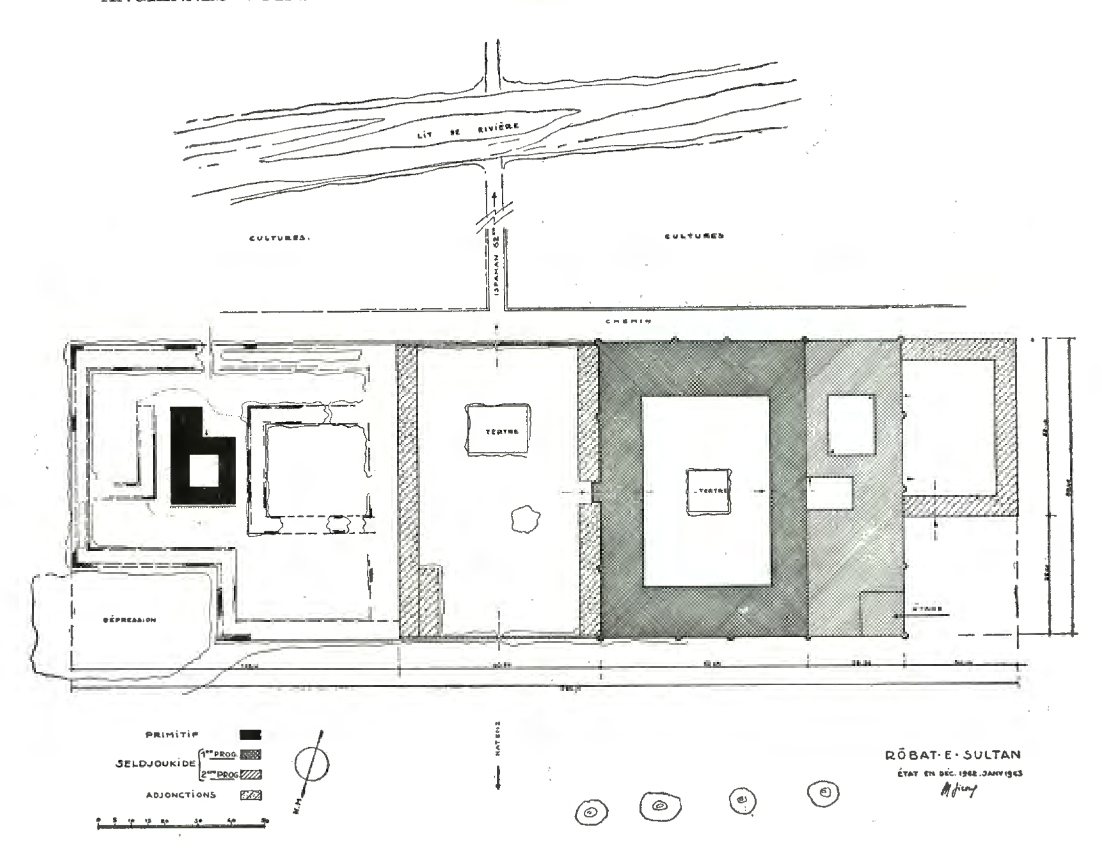


Fig. 2. Plan du complexe de Robât-e-Soltân.

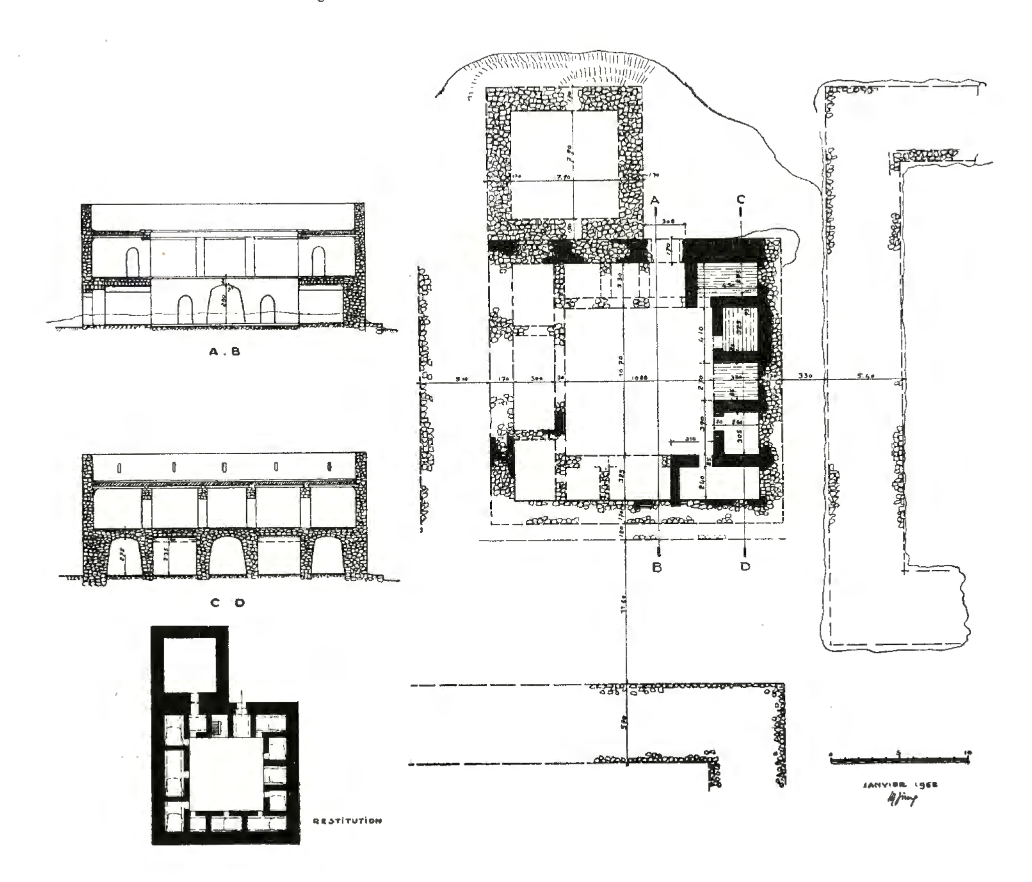


Fig. 3. Le poste sassanide de Robât-e-Soltân.

leurs voûtes, et les soubassements des autres locaux (pl. II, a, c, d). On pénètre dans le fortin par une baie, sise à coté de la grosse tour, mais il n'est pas certain que ce fut là son emplacement primitif — la construction de cette tour obligea probablement à quelques changements.

La cour sur sa face Ouest comporte un eïwan central, flanqué de deux portes donnant sur deux pièces rectangulaires. Nous savons des autres faces de la cour ce qu'en livrent les ruines. Comme il paraît bien qu'au Nord et au Sud des murs déterminaient deux autres eïwans, l'entrée primitive devait se trouver quelque part à l'Est. L'étage, apparemment destiné à l'hébergement d'été et aux évolutions des défenseurs, ne comprenait que des sortes de loges entièrement ouvertes sur la cour et séparées entre elles par des murs de refend, construits au-dessus de ceux du rez-de-chaussée (voir ces murs en M, pl. II, d). Les murs extérieurs extrêmement épais au rez-de-chaussée, ne sont plus à l'étage que de 1,00 m. environ et de 0,80 au-dessus de la terrasse supérieure. L'étage était couvert par une terrasse appuyée sur les murs de refend et sur ce ressaut de 0,20 des murs extérieurs (en R, pl. II, b). L'accès à l'étage (sans doute quelque échelle mobile) n'est plus visible : cette question n'a jamais donné souci aux gens du pays.

Le plan de ce petit édifice ne s'écarte pas de celui des parties habitables du palais de Firouzâbâd, disposées autour d'une cour et de quelques arrangements semblables à celui de Kasr-e-Chirine [1]. Les procédés de construction — maçonnerie des murs et la forme des voûtes, le classe parmi les édifices sassanides que l'on a voulu solides : en effet de tout l'ensemble de Robât-e-Soltân, ce sont les seules voûtes que nous voyons intactes bien que les plus anciennes.

Ces voûtes réalisées sur cintre et grossièrement clavées, sont par leur forme identiques [2] à celles que l'on voit si bien réalisées au tchahar-taq de Neysar et que A. Godard juge caractéristiques du début de l'époque sassanide [3]. Ce sont des couvertures en segment de cercle posé sur deux piédroits inclinés, procédé ayant l'avantage de diminuer la portée sans pour autant réduire la surface de la pièce. Cette forme, doit-on remarquer, est encore employée en d'humbles bergeries souterraines de la région (voir site A 48). Sans vouloir disserter sur l'origine et la permanence de ce type de voûtage, il n'en demeure pas moins que le poste de Robât-e-Soltân est bien sassanide, probablement du VIe siècle A.D. et qu'il reçut, lors des dernières décades de l'empire, des adjonctions devenues nécessaires pour d'importants mouvements de troupes.

Le donjon, l'enceinte générale, les casernements ou dépôts adossés ou disposés dans les cours, sont également bâtis en moellons et étaient probablement voûtés de la même façon. Ces œuvres hourdées au mortier d'argile additionné de plâtre, n'ont pas supporté l'épreuve des siècles. Elles étaient toutefois encore en assez bon état à l'époque pré-seldjoucide pour être utilisées et inciter les nouveaux constructeurs à observer les alignements Nord et Sud de leur enceinte. Cette dernière forme un vaste quadrilatère de 100×89 m. environ, échancré a-t-il été dit par la dépression-réservoir. De cette encoche résultent deux zones, la plus petite étant occupée par la butte surmontée du fortin, ainsi que par un bâtiment en L, placé en contrebas; d'autres locaux doublaient à l'Est le mur d'enceinte. La deuxième et plus grande zone, outre des bâtiments

[1] Cf. «L'Art de l'Iran» par A. Godard, Arthaud éd. 1962, p. 221 et 222; Cf. également F. Benoît, *l'Architecture*, «L'Orient médiéval et moderne», H. Laurent édit. Paris 1912, p. 8.

[2] Cf. «Athar-e-Iran», 1938, *le Monument de Neysar*, par A.P. Hardy.

[3] Cf. *Ibid.*, 1949, II, p. 199 et fig. 157.

périphériques, comprenait une vaste construction à cour carrée. Un faible intervalle, de 3,30 seulement, la séparait du fortin. Les différentes ailes de ce quadrilatère sont peu larges (5,40 au total) et les amoncellements de moellons sont considérables — ceci indique également des couvertures voûtées. Il n'est malheureusement plus possible — à part les alignements et quelques épaisseurs de murs — de déterminer l'agencement des locaux. Je pense que cet édifice à cour carrée, véritable intrus dans la composition générale, fut bâti en cet emplacement bien protégé, après la conquête arabe, et bien avant les constructions pré-seldjoucides voisines. Il daterait de la fin du IIe ou IIIe siècle de l'hégire, à un moment où le commerce renaissant nécessita la construction de quelques caravansérails.

Sans pratiquer quelques dégagements dans les amas de décombres, il est impossible de commenter davantage ce site intéressant. Malgré l'indigence de nos observations, la première histoire de Robât-e-Soltân peut être ainsi suggérée : auprès d'un point d'eau saumâtre vers le VIe siècle A.D., un poste de police routière fut édifié; lors du déclin de l'empire sassanide, les mouvements de troupes occasionnèrent d'hâtives adjonctions. Plus tard sous le califat des Abbassides, les nécessités d'un actif commerce, nécessitèrent un caravansérail. Le site, par la suite, connut d'autres agrandissements, considérables, dont l'analyse sera ultérieurement présentée.

Robât-e-Sangui de Natanz [1] (site 2) est, comme son nom l'indique, «un poste militaire en pierre». Ce fortin, en son principe analogue à celui de Robât-e-Soltân, est situé à l'endroit le plus étriqué du col de Natanz, véritable pertuis que doivent obligatoirement franchir les pistes de la plaine d'Ispahân, se dirigeant vers le désert central [2]. La route moderne y passe naturellement, aussi le voyageur ne peut-il éviter la vue massive du robât, mais il ne remarque guère les débris d'une épaisse muraille, traversant toute la gorge et prenant appui sur les flancs rocheux de celle-ci. Le passage était ainsi bien gardé.

Ce robât fut essentiellement un poste militaire et de police routière. Formant donjon, il reçut bientôt l'adjonction d'une cour bordée de casernements et d'écuries (cour A). Plus tard, une deuxième et vaste cour rectangulaire, garnie également de locaux périphériques fut accolée à la composition initiale (cour B) (fig. 4).

Le fortin en meilleure conservation que celui de Robât-e-Soltân, présente trois façades intactes, la quatrième à l'Est, étant écroulée (pl. II, e, f). La façade Sud comporte, décalée par rapport à son axe, une demi-tour aplatie, saillante de 0,45, qui est sur toute sa hauteur tranchée par une profonde rainure de 1,55 m. de large. Le sommet de celle-ci était vraisemblablement refermé par une arche ou une conque sphérique, sans que l'on puisse savoir si un mâchicoulis y était ménagé. L'unique porte d'accès était placée au bas de cette rainure (pl. III, a), un arc très

[1] L'enquête pour connaître le nom réel du robât a été vaine. Les traditions locales l'ont oublié. Les appellations robât-e-sangui, robât-e-kermèz (robât rouge), qaleh sangui, qalèh roqui, etc. sont de simples désignations paysannes, vides d'indications réellement utiles.

[2] A Robât-e-Sangui convergent, venant du Sud : la piste d'Ispahân par Dombi, Sardahan et celles provenant (par Takh) de Robât-e-Soltân et de Mourtcheh-Khort. Venant du Nord, y aboutissent également la voie de Natanz et celle du désert, qui font leur jonction à 8 km. environ plus au Nord.

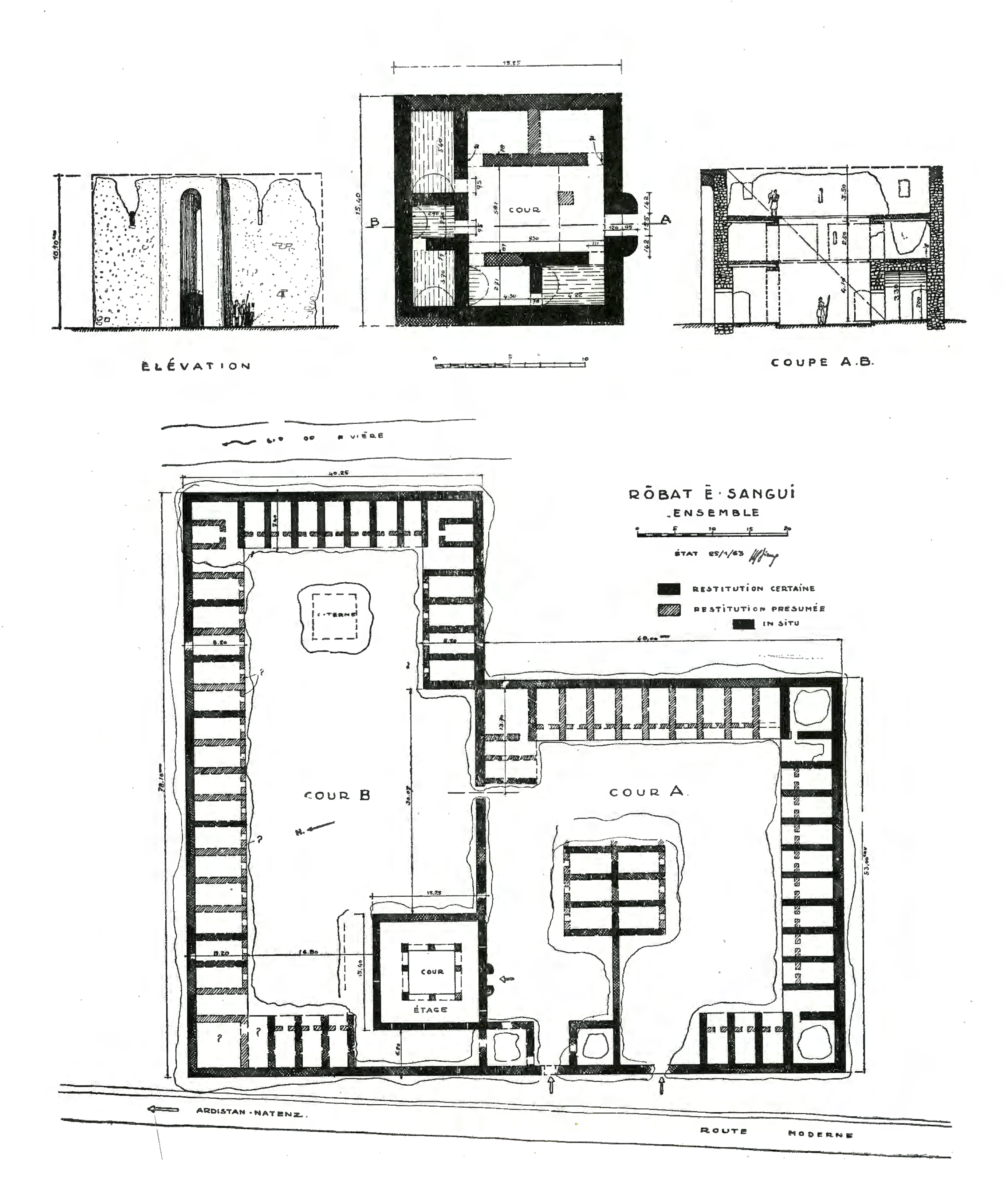


Fig. 4. Robât-e-Sangui de Natanz.

tendu limitait une hauteur juste suffisante pour le passage d'un homme : il n'était donc pas question d'y faire pénétrer des chevaux. La muraille générale mesure en cet endroit 1,20 m. d'épaisseur comme pour les autres façades. La courette centrale (5,80 × 6,00) ne desservait que sept locaux, l'un d'entre eux d'ailleurs commandé par une petite chambre, placée vis-à-vis de l'entrée. Du côté de celle-ci n'existait qu'un porche ouvert; à part la trace d'un socle de pilier maçonné (ou en bois), on ne voit rien d'autre qu'une meurtrière.

Tous les locaux étaient couverts en berceau de forme plein cintre ou légèrement surbaissé, la hauteur sous clef étant uniformément de 3,30 m. Les portes d'accès ou de communication sont hautes d'environ 2,00 m. (pl. III, b). Les murs sont d'une épaisseur variant de 0,78 à 0,88, les différences étant dues à quelques tassements.

Cinq des locaux sont bien conservés et il n'y manque — partiellement — qu'une voûte. Les deux locaux Est ont disparu, mais fort opportunément, les amorces du mur sur cour ont été conservées (en « a » sur le plan) ainsi que les piédroits, lisses, de deux portes; la largeur des locaux est de 2,70 m., comme pour les autres. Ces chambres étaient toutes ventilées par de petites ouvertures, mais on n'y voit aucune cheminée. Robustement construit à l'aide de moellons choisis et parfaitement enrobés de mortier de chaux (sans argile). La muraille très haute (10,10 m. environ) et le solide rez-de-chaussée supportaient un étage (voir plan d'ensemble) formant galerie ouverte sur la cour. La couverture en terrasse sur solives en bois (le bois est abondant dans les villages voisins) s'appuyait d'une part sur un méplat formé par un amincissement de la muraille et un petit encorbellement; et d'autre part, vers la cour sur des piliers isolés. Les fragments de trois de ceux-ci (il y en avait huit) ont été conservés. Cette galerie, utilisée comme dortoirs pendant la belle saison (bien protégés des vents violents du col) avait aussi un rôle défensif évident, puisque plusieurs meurtrières et même une baie assez large permettaient une bonne défense. En effet, l'élévation du mur protecteur rendait difficile aux assiégeants le jet efficace de balles de fronde ou de flèches, cependant que les meurtrières, placées à différentes hauteurs (certaines presqu'au ras du sol de la terrasse) favorisaient l'emploi d'engins variés.

Aucune trace d'escalier maçonné n'est visible, la circulation verticale s'effectuait certainement par des échelles ou escaliers légers simplement adossés au mur.

Tout le souci d'une construction soignée ayant porté sur le fortin édifié pour une résistance énergique [1] les bâtiments secondaires (casernements, écuries, dépôts) furent au Sud, grossièrement réalisés en moellons hourdés à l'argile et au plâtre. Ces annexes n'occupaient pas, à notre avis, tout l'emplacement de la cour A. Il existe en effet une différence de qualité dans ces médiocres vestiges. Il me paraît que seuls les deux corps de garde et le groupe de chambres isolés sont les survivants des bâtiments contemporains du fortin. Les autres ruines ainsi que celles, bordant la cour rectangulaire Nord (B), appartenant à une autre phase.

Tel qu'il demeure, le robât-e-sangui a toujours fière allure, malgré l'effondrement d'une de ses façades, provoqué par un des séismes fréquents en cette zone montagneuse. Par la

[1] Les montagnes voisines, celles de Natanz à l'Est de Kouh-e-Kargas, (alt. 3870) abondent en repaires de pillards, moins que celles de l'Ouest, qui, presqu'aussi hautes, sont réparties en une région d'une apreté inhumaine. A chaque période trouble de l'histoire du pays, la région devenait peu sûre. Fait que les temps modernes ont bien entendu aboli.

disposition de son plan, par son parti constructif et ses voûtes, par la plastique sévère et contrastée de sa façade Sud, non moins que par le mode constructif de ses murailles — si proche de la technique du tchahar-taq de Natanz à quelques kilomètres de là [1], ce petit édifice appartient à l'ère sassanide ou aux décades qui la suivirent. Plus tard, solide et bien entretenu, il servit de nouveaux maîtres, comme nous le verrons ensuite.

Par cet exemple, comme par le précédent robât, on voit que la conception de ce genre d'édifice devait considérablement évoluer, pour atteindre, plus tard, le type caractérisé par le Robât-e-Zendan [2] plus connu sous le nom de prison d'Haroun-al-Rachid.

Le Qaleh Atabaki (ou Atabak) (site 3, fig. 5) dont les ruines s'élèvent toujours en bordure de la piste de Golpaygân à Ispahân, entre Tikal et Dhor (à 3 km. 600 de ce village) se trouve être une carrière de moellons encore abondante, cependant que son gisement de briques est épuisé. Nous sommes arrivés un peu trop tardivement pour en avoir tous les éléments utiles, notamment la disposition complète des locaux entourant la cour.

Cette massive forteresse presque carrée (40,85 × 41,85 m.) reçoit la protection d'un gros mur en moellons (pl. III, c) épais de 1 m. 80 renforcé aux angles de 4 tours pleines et de huit autres sur ses côtés. L'entrée se trouvait au N.E., protégée des vents et juste dans le prolongement de la piste qui ensuite contourne la muraille — à 4,00 m. en contrebas.

Intérieurement, les deux axes principaux sont bien affirmés par quatre eïwans. Entre ceux-ci des pièces oblongues, peu larges (2,53 m.) couraient parallèlement au mur extérieur. Ces pièces étaient également bâties en moellons comme on le voit par les soubassements et par l'arrachement des murs de refends. Les engravures des voûtes du côté du mur extérieur, furent pratiquées lors de la mise en œuvre, leur profondeur (0,30 m.) et leur hauteur (0,50 m.) montrent que ces tunnels furent aussi en pierre (pl. III, d). Les voûtes des eïwans axiaux étaient appuyées perpendiculairement au mur, leur tracé ovoïde est bien visible. Aucune engravure ne fut pratiquée pour leur appui.

Devant ces salles périphériques, une large banquette de 5,00 × 5,50 m., très bouleversée, domine de 0,80 m. environ la cour centrale (20,50 × 21,50). Nous avons pu déterminer en trois endroits la limite de cette zone, mais non la disposition des structures. Les fouilles oblongues, perpendiculaires à la cour, opérées par les récupérateurs de matériaux, permettent de croire, qu'il y eut de part et d'autre de chaque eïwan deux locaux, mais on ne peut savoir s'il y eut en outre une galerie périphérique sur cour. Toutes les structures, bâties sur cette large banquette étaient en briques cuites de petit format (0,04 × 0,20). Les bâtiments comprenaient un rez-de-chaussée et un étage. Ce dernier qui était couvert en terrasse (on ne voit aucune engravure pour les voûtes — ni aucune trace d'appui) prenait vue sur l'extérieur. Il demeure deux de ces baies (en F, fig. 5 et pl. III, d) hautes de 0,80 m., large de 0,40, fortement ébrasées vers l'intérieur et placées à 1,20 m. du sol de l'étage, elles permettaient une bonne surveillance.

[1] «Athar», 1936, p. 79, *Le monument sassanide de Natanz* de A. Godard.

[2] Cf. «Car.», p. 103 ; cf. également «Athar», 1949, p. 278, où A. Godard lui attribue une datation plus tardive que la mienne.

La disposition de l'étage ne devait guère s'écarter de ce qui a été vu à Robât-e-Soltân et Robât-e-sangui de Natanz. Le mur encore haut de 6 m. 50 dépasse largement le niveau de la terrasse supérieure — il formait donc parapet.

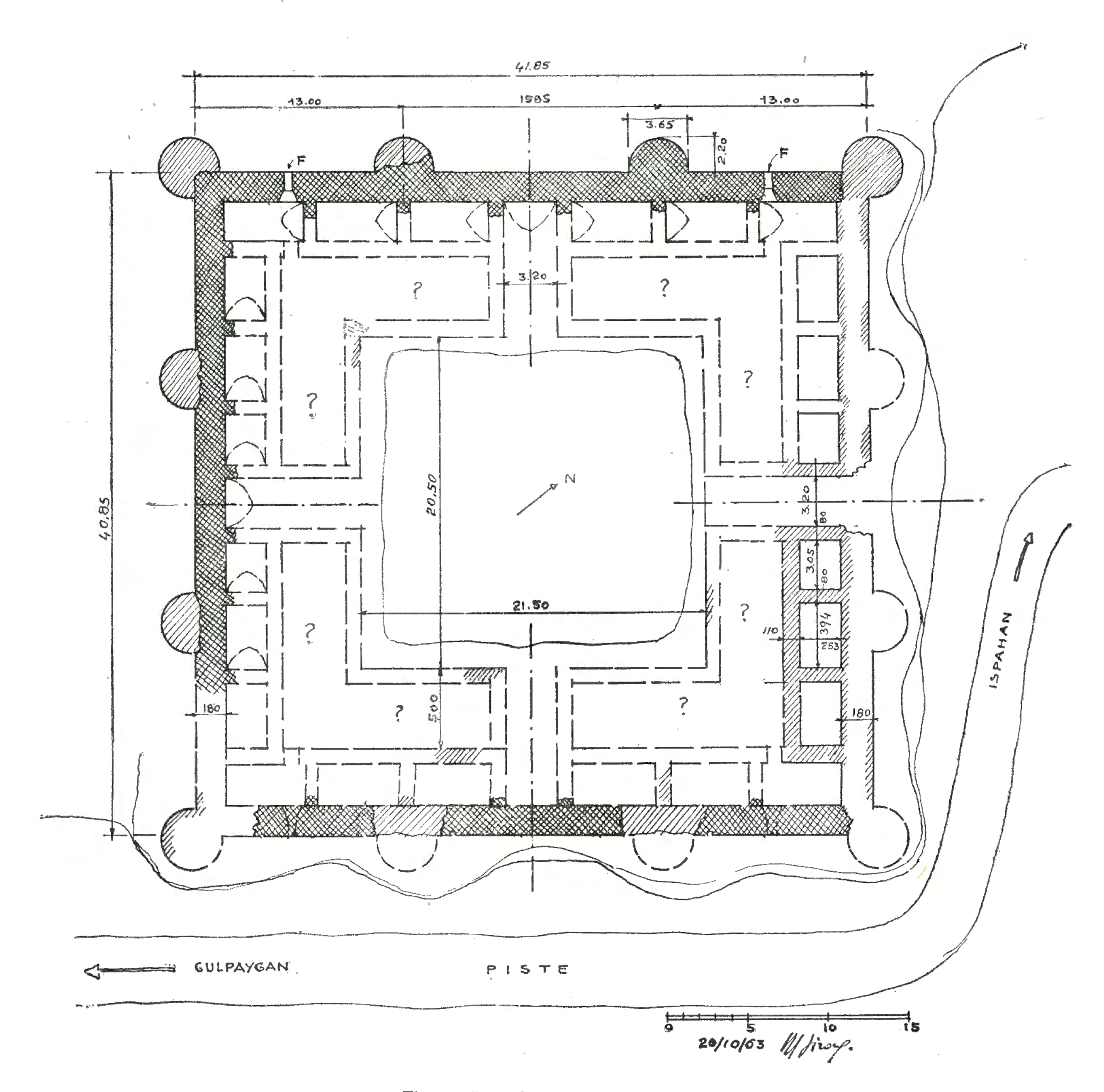


Fig. 5. Le Qaleh atabaki de Dhor.

La construction en maçonnerie de pierre est proche des procédés sassanides; les arcs des deux fenêtres sont voisins de la forme des baies de cette époque, mais toute la réalisation est très bâclée. L'épaisse muraille est en fait composée de deux murs de 0,40 à 0,45 m., très bien hourdés par lits horizontaux de 0,35 m. environ avec un mortier d'argile où la chaux est généreusement dispensée; mais entre ces parements solides, les moellons sont entassés

sans liant. Il est probable que celui-ci était d'argile et de terre : depuis longtemps les infiltrations l'ont dissous.

Le même procédé fut utilisé pour les tours. Tout indique l'extrême rapidité de l'édification : aussi bien la mise en œuvre que le souci de ménager des engravures de voûtes, pour permettre ultérieurement, à l'abri des murs, la construction des locaux d'hébergement et des dépôts.

Autant que l'on peut s'en assurer, Qaleh Atabaki fut une petite forteresse arabe, édifiée dans les premières décades de la conquête (fin deuxième moitié VIIe A.D.), alors que celle-ci n'était pas encore parfaitement assurée. L'endroit servit de relais vers la toute proche plaine d'Arabestan (à une cinquantaine de kilomètres) où des tribus militaires arabes s'implantèrent.

Plus tard, le fortin fut réoccupé et à cette occasion des adjonctions intérieures, en briques cuites, lui furent octroyées : il paraît vraisemblable, que ces travaux furent dus aux souverains bouyides du Djebal, au IVe hégire (Xe A.D.), d'où le nom de l'endroit.

De l'état initial de Qaleh Atabaki nous retiendrons son édification en pierre, son caractère défensif évident, et surtout le « parti » des quatre eïwans, recoupant la bande de locaux parallèles au mur extérieur. Cette disposition sera de nouveau notable à Tchâh-e-siyâh qadim (site 4), un peu plus tardif — milieu IIe H. — caravansérail à 4 eïwans, qui nous donnera l'occasion d'en disserter.

De la deuxième époque du monument, nous ne pouvons rien dire : quelques fouilles seraient indispensables.

A 250 m. environ, au Nord-Est du qaleh, le long de la piste, on voit une retenue d'eau d'un hectare environ. Il y eut là un petit hameau et quelques cultures engendrées par le fortin : ils subsistèrent tant que celui-ci fut utilisé.

CHAPITRE IV

LES CARAVANSÉRAILS ET CASERNEMENTS DE L'ÉPOQUE SASSANIDE AU XIIIE SIÈCLE A. D.

Dans la précédente publication [1] Robât-e-Kerim était le premier édifice intact à être analysé. Sa présentation était précédée de quelques considérations sur l'origine des deux principaux types de caravansérails. Le premier étant caractérisé par la disposition de galeries, encadrant une cour, et le second — dont Robât-e-Kerim, par celles de locaux oblongs, voûtés en berceaux, perpendiculaires à la cour. Il était ajouté que ce schéma tenait ses origines des provinces de l'Est iraniennes.

Depuis lors, les découvertes des dernières années et celles présentées dans cette publication, permettent une meilleure vue de la longue phase s'étendant depuis les exemples bibliographiques de Darvâzeh-gatch et Kasr-el-Beida jusqu'à celui, tangible, de Robât-e-Kerim [2].

Darvâzeh-gatch, caravansérail sassanide d'après E.E. Herzfeld, est formé d'une cour encadrée de longues galeries [3]; Kasr-el-Beida, d'après M. Benoît, est un édifice arabe, préislamique, où sur une cour rectangulaire donnent des chambres accolées. Ces deux types rivalisèrent longtemps.

Le Monument de Bisoutoun. — Dans les montagnes du Zagros, le long de l'antique voie de Bagdad à Hamadan, au pied même du celèbre rocher, tout près de l'abondante source, se trouvait une bourgade sassanide. Le village actuel qui n'occupe plus qu'une minime partie de l'ancienne agglomération est apparemment sans intérêt, mais une trouée y fut récemment pratiquée pour la

(1) « Car. », p. 47.

(2) *Ibid.*, Darvâzeh-gatch, fig. 12, p. 43 ; Kasr-el-Beïda, p. 47, fig. 13, voir également Benoît, *op. cit.*, p. 8.

(3) Comparer également avec le château de Khubbâz que Gertrude Lowthian Bell trouva à 130 miles à l'Ouest de Bagdad (G. Bell, « Amurath to Amurath », London *MCMXI*, p. 120-122, fig. 65 et 67). Cet édifice que l'auteur estime dater « des grands jours du Khalifat », mesure environ 30,00 × 30,00 m., est flanqué de 4 tours pleines, d'un portail saillant et ses galeries sont parallèles au mur extérieur. Trois des quatre angles internes sont occupés par des salles carrées, sans accès direct sur cour, et couvertes par des voûtes en berceau. Il n'est pas impossible que ce petit fortin ne date de la fin de l'époque sassanide. En effet on ne peut guère éloigner cette disposition de plan de celle de Darwâzeh-gatch et d'un édifice que Sir Mark Aurel Stein trouva à Tang-e-Maliun. (Cf. A. Stein, *Old routes of the Western Iran*, p. 59 croquis 4). L'explorateur trouva en cet endroit des ruines indiscutablement sassanides, dont le petit édifice cité (croquis 4) comportant des galeries sur cour (dont deux des angles forment pièces carrées); une autre construction est un petit fort (croquis 5, p. 61) muni de tourelles et un troisième une sorte de retranchement rectangulaire dont une extrémité comprend 7 galeries accolées sans doute voûtées en tunnel. A. Stein fait rapprochement entre ces deux derniers bâtiments et les castella romains.

Nous noterons que ce site de Tang-e-Maliun, appartenant à une seule époque, montre l'emploi simultané de galeries parallèles aux murs extérieurs et de locaux perpendiculaires à la cour.

construction de quelques nouveaux bâtiments (un bain, une mosquée, un logement administratif). Ce faisant, apparurent les vestiges d'une importante construction (fig. 6) dont malheureusement de gros éléments furent détruits lors des travaux [1]. L'endroit mérite des recherches plus poussées (actuellement commencées par l'institut archéologique allemand) qui remédieront aux insuffisances de notre hâtif croquis. De forme générale rectangulaire, le monument est circonscrit par une muraille épaisse de 2,00 m. env. — réalisée en blocage de moellons hourdés au mortier de chaux — cependant que le soubassement est en grandes dalles de pierre de taille (peut-être de réemploi).

Aux angles et de place en place des épaulements saillants de 0,90 m. rompent la rectitude des parements. Le soubassement de la façade Est, bordé par un ruisseau, est presque intégralement conservé. Dans l'axe, entre deux saillies rapprochées, la porte était ménagée. La paroi latérale Nord de l'édifice a disparu, mais celle du Sud demeure partiellement visible. Elle traverse la cour de la mosquée et juste au passage d'un chemin limitant cette construction moderne, un élargissement des fondations indique l'emplacement d'une saillie, que je présume être sur l'axe longitudinal de l'antique édifice. A l'Ouest, les vestiges de l'enceinte sont invisibles, étant englobés dans les habitations bâties sur la pente générale du terrain. Si l'hypothèse fixant l'axe longitudinal est juste, la construction mesurerait extérieurement environ 48,80 × 88,00 m. ses petites façades étant marquées d'une saillie axiale et ses grandes façades à l'Ouest de trois saillies, à l'Est de deux et d'un portail [2].

Intérieurement et vers l'Est plusieurs chambres sont encore en place avec une bonne partie de leur élévation [3]. Demeure également l'alignement du socle en pierre taillée de la façade de la cour. A l'Ouest, et devant de pauvres habitations, des éboulis indiquent aussi la présence des mêmes chambres. Comme en cet endroit le terrain prend une pente accentuée, il est à croire que ces logis sont bâtis sur le rempart même. La distance entre ces éboulis des chambres et l'axe du redan Sud, est la même que celle de cet axe à la limite Est de la cour. Que cette opinion d'une cour rectangulaire soit juste ou non importe peu; le fait essentiel réside dans la disposition des locaux, placés perpendiculairement à la cour (les chambres sont larges de 3,20 et longues de 6,50 m.; les murs de refend sont de 1,20 environ. Malheureusement, nous ne connaissons pas l'arrangement des angles : une petite fouille le permettrait sans aucun doute. Nous noterons également à l'Ouest du bain-douche actuel, la présence d'un alignement de pierres taillées, peut-être vestige d'une margelle de bassin ou d'un édicule. Enfin, les redans de la muraille attestent le goût des sassanides ou de leurs successeurs immédiats pour les façades contrastées. En plusieurs monuments antérieurs bien connus, on les remarque également (les terrasses de Masdjid-e-Soleyman, Badre-Neshandeh etc. [4]).

[1] Une habitante du village, personne d'une cinquantaine d'années, se souvient fort bien d'avoir vu une grande partie du monument muni de ses voûtes primitives. L'édifice était parasité par des constructions villageoises, de telle sorte, que nous n'en avions rien vu lors de nos fréquentes visites à ce site célèbre (entre 1933-1946). La famille amie, propriétaire du village, ignorait même l'existence de ces ruines.

[2] Par suite de la pente prononcée du terrain, il semble improbable d'attribuer à l'enceinte une forme carrée.

[3] Les murs séparatifs de ces chambres nous paraissent bien postérieurs aux soubassements extérieurs en pierre de taille.

[4] Cf. «Athar», 1938, p. 157 et 159; «Masdjid-e-Soleïman» par M. Siroux; cf. «L'art de l'Iran» par A. Godard, p. 166; cf. «L'Iran des Origines à l'Islam» par R. Ghirshman, Payot édit. Paris, 1951, p. 103.

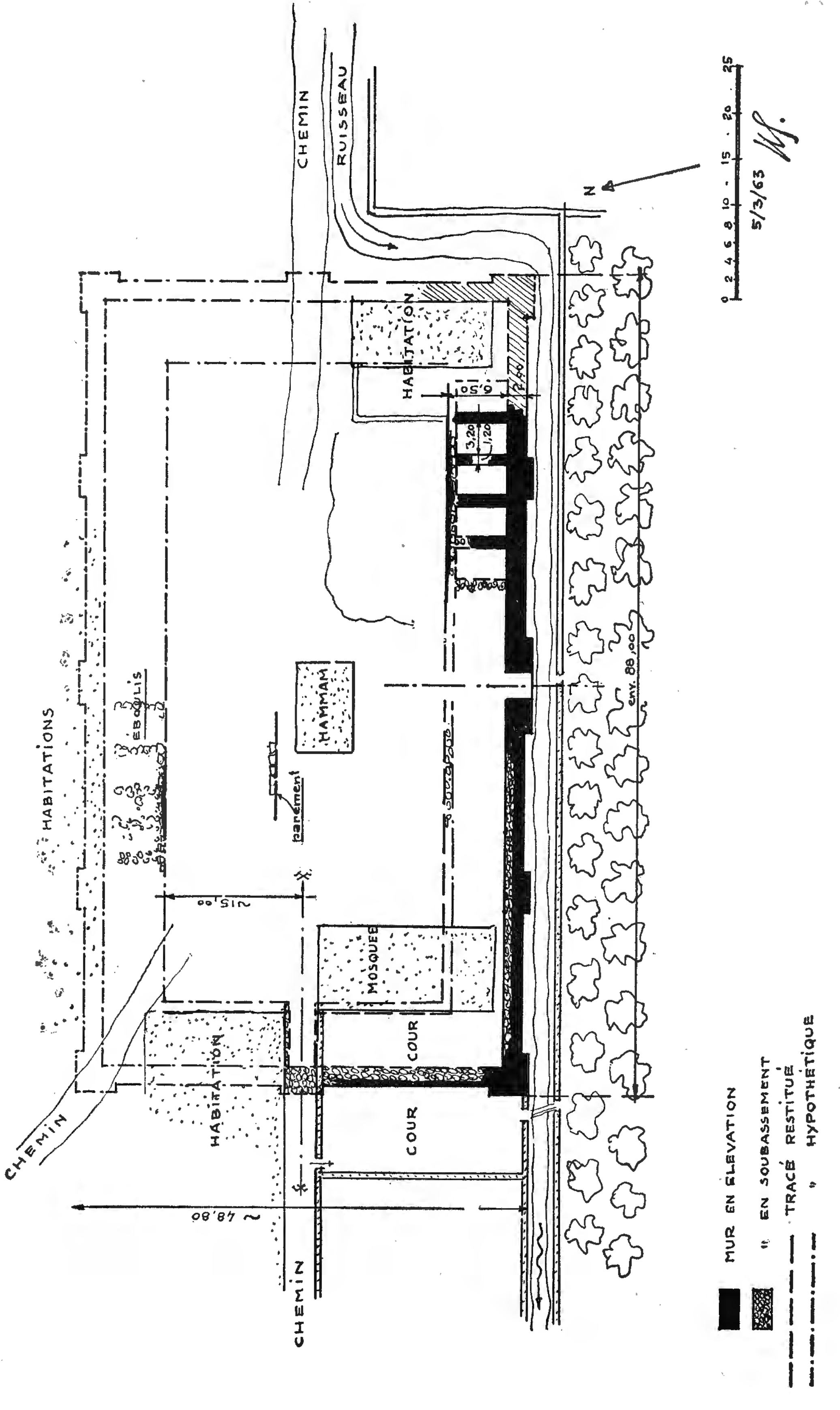


Fig. 6. Croquis de l'édifice de Bisoutoun.

Un autre édifice intéressant est le caravansérail de Kunar-siyâh dont l'inventeur, M. Vanden Berghe, donne le dessin et une description. Ce bâtiment fait partie d'une série de caravansérails semblables dont malheureusement, nous ne connaissons pas les plans [1].

Kunar-siyâh est un quadrilatère de 35,00 m. de côté, nanti d'une cour carrée de 20,60 × 20,60 m., sur laquelle, perpendiculairement, ouvrent des chambres de 5,40 × 3,40. Ces locaux, communiquant entre eux, étaient couverts en berceaux. Tout l'édifice, daté par M. Vanden Berghe de la fin de l'époque sassanide, est bâti en moellons. C'est une composition encore frustre où l'arrangement des angles est résolu de la façon la plus simple : sur deux côtés de la cour, les chambres accolées, forment une bande ininterrompue jusqu'aux parois extérieures — tandis que sur les deux autres côtés, la série des locaux est limitée à la longueur de la façade intéressée : il en résulte que les locaux d'angle sont accessibles seulement en traversant la pièce voisine. Ce dispositif, nous le verrons plus loin, demeure longtemps en usage pendant l'ère islamique [2].

Le Qaleh-Qadim de Kouh-pâyeh (site 22 B). — De ce monument présenté en une autre étude [3], nous ne donnerons qu'une succincte description. D'après la tradition locale, ce fut une citadelle sassanide. Par l'examen de ses vestiges les plus anciens, il mérite cette attribution. Les réparations et modifications ultérieures, probablement préseldjoucides, sont nettement visibles : par exemple les gros murs extérieurs Ouest et Nord où l'on voit les traces de plusieurs étages.

Les parties anciennes (fig. 7) comportent deux tours d'angle complètes et les vestiges partiels de deux autres. Ces tours d'angle, faisant saillies extérieures, étaient reliées par de gros murs épais de 2,00 m. Intérieurement évidées, elles ménageaient des salles carrées (au Nord-Ouest 4,25 × 4,05 m, au Nord-Est 4,95 × 4,55) munies de meurtrières. Sur l'axe de trois façades (Ouest, Nord et Est) des demi-tours, pleines cette fois, complétaient la défense. L'entrée était située sur la façade Sud, probablement entre deux calages analogues à ceux de Bisoutoun. Il y avait aussi sur cette façade deux gros contreforts ou tourelles pleines (l'un est demeuré). Intérieurement sur les quatre côtés de la cour débouchaient de longues salles perpendiculaires ainsi que le prouvent les fondations exhumées à l'Est par des chercheurs de trésor. Dans le centre de la cour, l'on voit une motte artificielle, socle du donjon dont il ne reste rien, sauf deux minimes traces de mur.

[1] Cf. « Iranica Antiqua », Leinden, E.J. Brill, éd. 1961, p. 167 et sq. En son étude, Mr. Vanden Berghe, date Kunar-siyâh de la fin de l'ère sassanide. L'auteur mentionne 24 kilomètres plus loin un autre édifice du même genre ; au-delà il cite encore les caravansérails de Shish-kunar et de Kouh-e-Chamshadi. Les circonstances ne m'ont pas permis de visiter ces sites du Fars.

[2] La disposition des locaux voûtés en berceaux, placés perpendiculairement à la cour vient peut-être de l'Est iranien : mais en un très lointain passé. En effet, on l'observe déjà dans les deux temples édifiés près de la ziggourat de Babylone (cf. p. 33, fig. 7, in « Tour de Babel » de A. Parrot et fig. 41 in « Ziggourat et Tour de Babel » du même auteur, qui dans le même ouvrage donne en fig. 32, le plan du palais de Khorsabad où l'on voit aussi bien des locaux perpendiculaires que parallèles aux murs extérieurs. D'autre part, les arrangements d'angle sont fort bien résolus déjà en ces deux temples inférieurs de la ziggourat de Babylone. L'arrangement élémentaire et longtemps usité de Kunar-siyâh est plutôt une régression.

[3] Cet édifice est également décrit dans « La Mosquée Djum'a de Kouh-pâyeh et monuments de ses environs » (I.F.A.O., Annales Islamologiques, t. VI, 1966).

Toute la partie Sud du château est maintenant englobée dans des boutiques et un petit caravansérail ancien, plusieurs fois remanié, celui-ci fort en contrebas de l'aire principale, utilise plusieurs murs appartenant au Qaleh, ce qui confirme l'assertion locale, de l'existence de locaux souterrains, déjà démontrée par les fouilleurs. Dans le fond du caravansérail on pénètre dans deux bergeries, taillées dans la masse de la butte; mais ce ne sont pas les seules excavations : deux puits y sont également forés : l'un, de diamètre normal, est obturé; cependant le second, fort large, aboutit, dit-on, à deux salles souterraines et à un ghanat. Je n'ai pu explorer ces cavités et juger de la véracité de cette assertion. Le fait d'une température torride en été [1] oblige les habitants de Kouh-pâyeh à séjourner dans des salles souterraines, qui existent également à la mosquée Djum'a, au grand hosaïnyeh et en d'autres endroits. Il est donc admissible que sous le donjon il en soit de même.

Toutes les structures initiales du château sont en briques crues, excellemment préparées, de format $0,40 \times 0,40 \times 0,12$. Les trompillons des salles inclues dans les tours sont de ce même matériau et édifiés suivant le procédé observé à Neysar (pl. III, e) [2].

Ce gros édifice, par son agencement général, ses tours carrées et habitables, son donjon, évoquent de très près les castella romains. Ce qui ne peut étonner, puisque sur les limes syriens, romains et sassanides furent en contact belliqueux [3].

En ce monument, comme en beaucoup qui le suivirent plus tardivement, l'arrangement des angles est aussi rudimentaire qu'à Kunar-siyâh. On notera qu'il existait certainement un étage sur rez-de-chaussée : les traces d'escaliers sont décélables près des tours Nord-Ouest et Nord-Est. Cet étage était probablement en matériaux légers à l'instar de Robât-e-Soltân et Robât-e-sangui de Natanz.

D'ultérieures recherches permettront, est-il à espérer, de compléter les éléments exposés dans le croquis de la fig. 7 et la restitution du croquis fig. 8.

Ainsi donc, à l'époque sassanide, les deux schémas caractérisés par les galeries parallèles à la cour d'une part et perpendiculaires à celle-ci d'autre part, étaient concurremment usités.

Sans revenir sur la question quasi insoluble des origines (de l'Ouest pour les galeries, de l'Est pour les chambres-tunnels) on doit remarquer cependant que depuis des siècles, sans doute, les deux solutions étaient suivies. Il n'est que de jeter un regard sur quelques édifices, hors du territoire iranien, il est vrai, mais bien proches pour s'en convaincre. Plusieurs éléments de constructions assyriennes [4] sont de même famille : il faudrait donc remonter fort loin dans le temps pour retrouver les origines authentiques.

Quelques constructions arabes sont plus instructives pour l'étude du curieux monument que nous allons présenter. Tout en nous référant à de fréquentes analogies, nous ne devons jamais perdre

[1] Le 17.7.1963, j'ai noté 48° à l'ombre.

[2] Cette façon de couvrir n'est pas celle d'un trompillon classique, mais une série d'arcs juxtaposés, de plus en plus larges. La photographie, pl. III e, est prise de profil.

[3] Les constructions romaines furent identiques le long de tous les limes. Cf. «Fossatum Africae» par J. Baradez, Arts et métiers graphiques, 18 rue Séguier, Paris 6e, 1949; voir particulièrement «Castella de Drah-Souid», photos A et C, p. 88, de Bourada (B et D, p. 88 et B, p. 89); Castellum de Zebaret (photo B, p. 125).

[4] Cf. «Assur» par Parrot, Collection Univers des Formes, Gallimard, éd. Paris. Voir p. 84, le plan du palais de Kapara à Tell Halef (début 1er millénaire) et certaines cours de temple, p. 8.

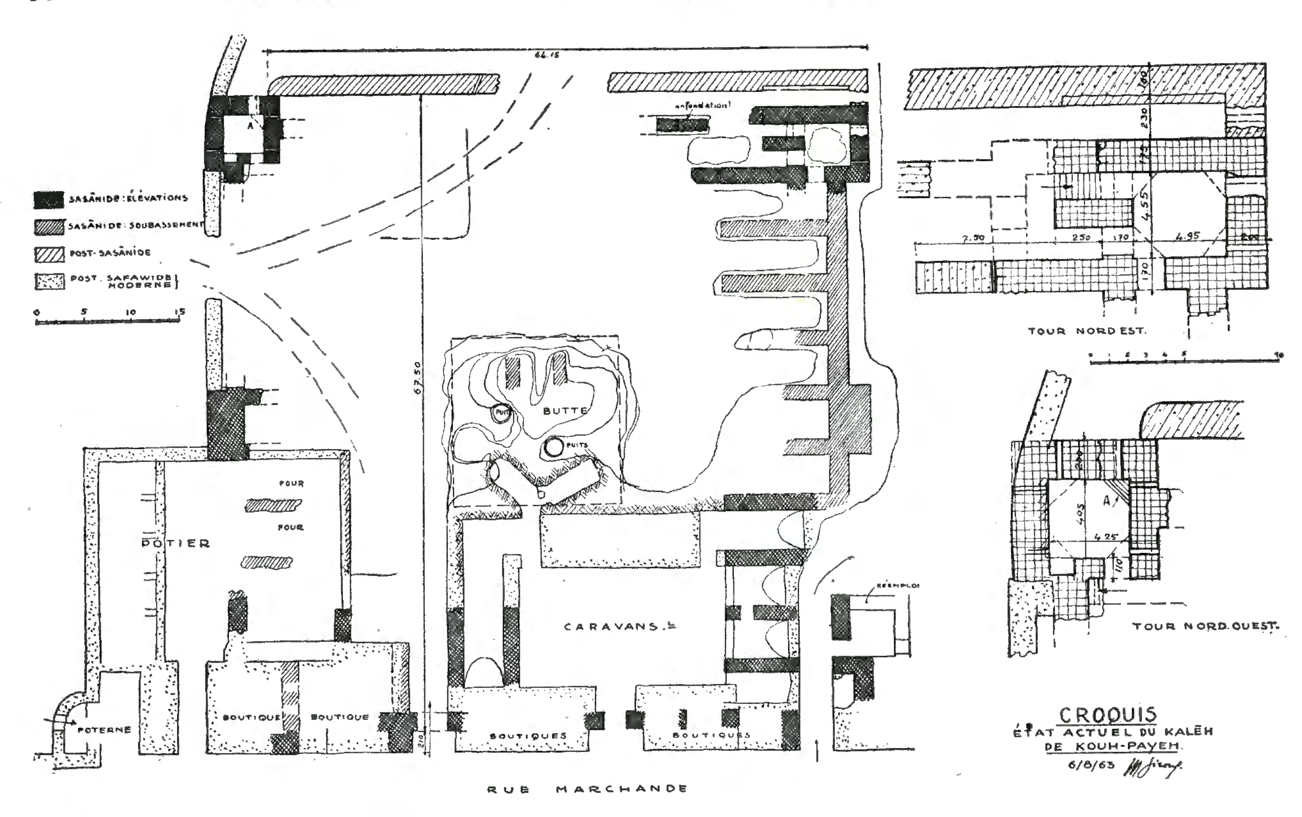


Fig. 7. État actuel du Qaleh-Qadim de Kouh-pâyeh.

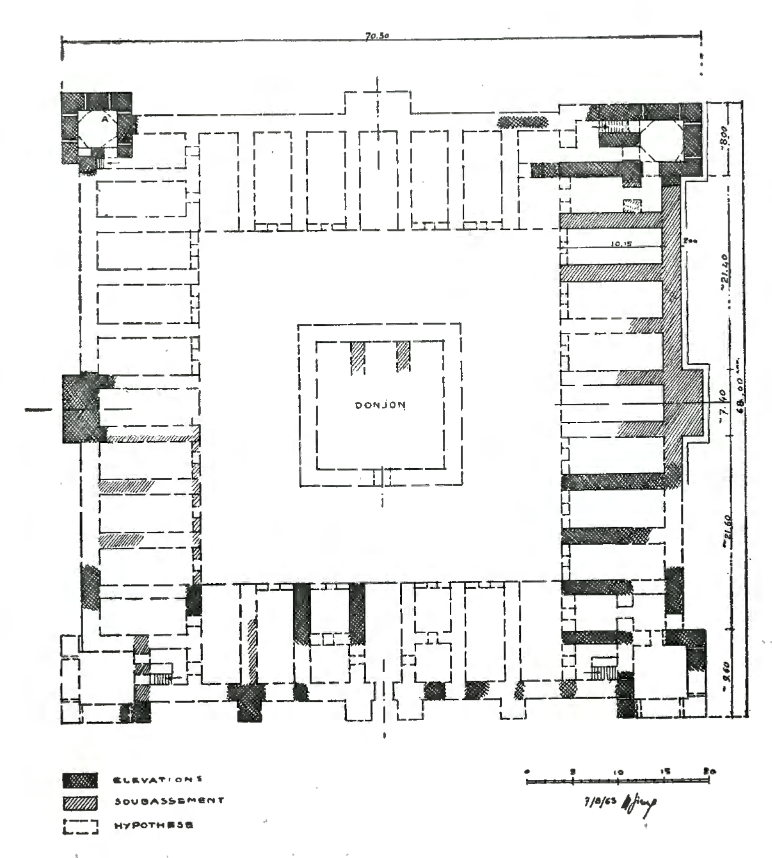


Fig. 8. Qaleh-Qadim de Kouh-pâyeh. Restitution hypothétique de l'état initial.

de vue, que les principautés préislamiques et les populations guerrières des premiers siècles de l'hégire, essentiellement nomades, démunies de traditions architecturales, ne firent que copier. Ces monuments extérieurs au plateau iranien sont donc les témoins de ce que l'on édifiait aussi bien en Iran même que dans les provinces marginales.

Tchâh-e-siyâh qadim (site 4). — Dans la première partie de cette publication, succinctement fut relaté l'histoire de ce site, entièrement lié au sort d'une source tarissant au fur et à mesure d'un climat devenant de plus en plus ingrat.

Le nom de l'endroit prêta, au siècle dernier, à une transcription erronée qui, appliquée à cinq installations successives, augmenta une confusion, à laquelle, après bien d'autres voyageurs, je n'ai pas échappé [1].

Rappelons donc, qu'à l'origine, il y eut affleurement d'une nappe d'eau suintant à la surface de bancs de schiste relevés à la verticale. Ce suintement se produit encore, mais rarement et pour peu de jours, lors des années pluvieuses. Lorsque cette source devint intermittente, un puits fut foré dans le schiste, d'où le nom Tchâh-e-siyâh « le puits noir », auprès duquel un premier édifice en terre fut implanté. Ce puits, de section carrée existe toujours. Plus tard, comme ce point d'eau était sur une route fréquentée, un caravansérail, le Tchâh-e-siyâh qadim, fut construit, et dans sa cour un deuxième puits creusé. Bientôt il fut nécessaire de pratiquer deux galeries de captage, l'une d'entre elles utilisant le premier puits; ces galeries aboutissaient à une sorte d'abreuvoir, situé à une cinquantaine de mètres du caravansérail.

Les usagers croissant en nombre et le captage fléchissant de plus en plus (l'Iran, après une phase pluvieuse, entrait dans une nouvelle période de sécheresse) il fut décidé de transporter ce lieu d'étape 500 mètres plus bas, toujours près du ravin asséché longeant le premier site. Ce deuxième emplacement conserva le nom de Tchâh-e-siyâh. Du point d'eau supérieur amélioré, un ghanat vint alimenter deux citernes, non sans capter sur son parcours ce qu'il pouvait trouver du précieux liquide infiltré dans le lit du ravin. Un petit caravansérail en terre fut construit ainsi que de petits édifices (boutiques ?) exécutés avec le même matériau. On ne tarda pas à accomplir, juste en face, une œuvre plus importante : un caravansérail en moellons et voûtes en briques cuites que les habitants désignent encore indifféremment Tchah-e-siyâh ou *Tchâhâr-bordj* (site 8) Finalement, sous le safavide Châh Soltân Soleyman, l'approvisionnement en eau s'amenuisant de plus en plus, un puissant ministre créa de toutes pièces, 6 km. plus loin dans une plaine, un établissement complet : deux longs ghanats furent creusés, un des plus grands caravansérails connus fut édifié, ainsi qu'un hammam et un village dont les cultures devaient profiter à ce petit centre.

Le nom de Tchâh-e-siyâh fut encore appliqué à ce nouveau site et le caravansérail fut l'objet de la part de Texier d'un dessin aussi beau que faux, affublé du nom de tchehelhessieh [2]. Nous en donnons plus loin (site 27) le relevé exact.

[1] Cf. « Car. », p. 81 et sq.

[2] J'ai de toute bonne foi reproduit et commenté ce joli plan de mon illustre prédécesseur, tout en lui attribuant cette appellation, totalement inconnue des habitants et des lettrés.

On conçoit, que lors de son passage, Texier (1842) ait fait dans ses notes et croquis une erreur de classification entre Tchâh-e-siyâh qadim et Tchâh-e-siyâh now. Ces documents, colligés par l'habile graveur parisien, donnèrent un plan hybride, composés d'éléments des deux

Le site initial (fig. 9) où se trouvent les ruines de Tchâh-e-siyâh qadim est sur la pente Ouest d'un petit col, en bordure d'un ravin asséché dont le lit est utilisé par la piste antique. En cet endroit, avons nous dit, affleure le schiste qui forme les hauteurs, très érodées, franchies par la voie. Il ne demeure aucun vestige ancien près de la source même : l'installation initiale — s'il y en eut une — a été effacée. C'est près du puits, taillé au carré, muni d'une chambre souterraine, qu'une proéminence de 24,00 × 27,00 m. signale la construction la plus ancienne : un relai ou qaleh quadrangulaire. Les amas de terre dessinent une épaisse aile Sud,

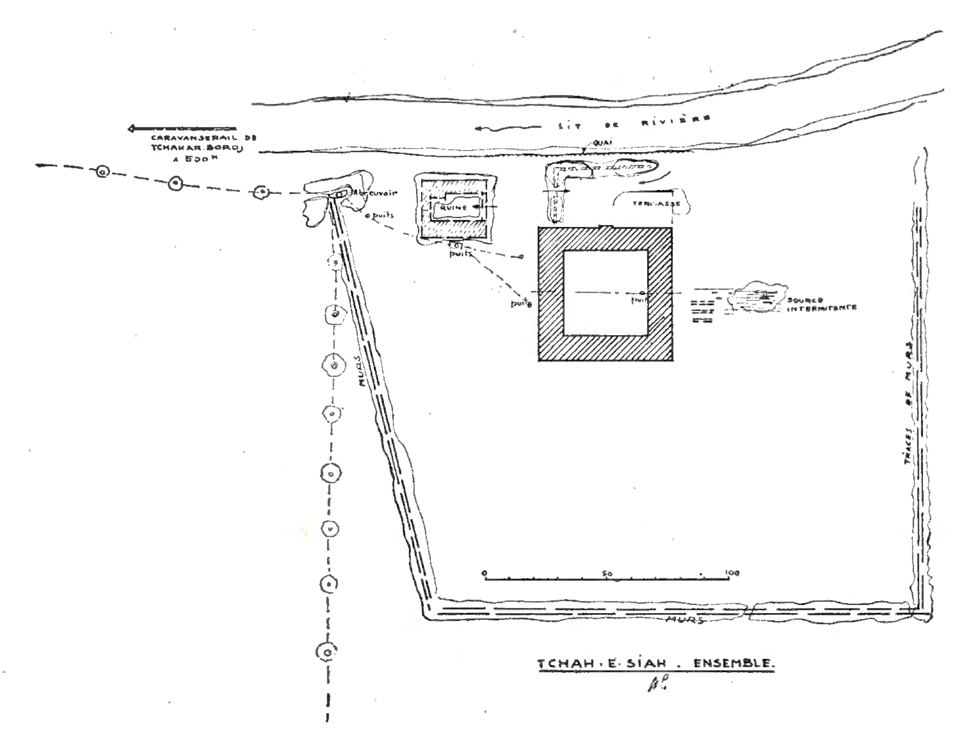


Fig. 9. Site de Tchâh-e-siyâh qadim.

une aile Nord presqu'aussi large, une construction plus mince à l'Ouest, tandis qu'à l'Est, des débris moins importants marquent l'entrée principale. Celle-ci était ainsi à l'abri des vents d'Ouest, violents en toutes saisons. Une plus forte accumulation d'argile accuse l'angle Nord-Ouest de l'édifice, ce qui signifie une grosse tour ou un petit donjon.

Une enceinte générale en forme de trapèze, dont le grand côté est le ravin, protégeait la source, le puits et le qaleh. Cette protection consiste en un fossé, doublé d'un cordon d'éboulis assez large. Tout l'espace circonscrit est bien aplani et débarrassé de toute pierraille : une troupe nombreuse ou de gros convois pouvaient y bivouaquer à l'aise.

Sans un sondage élémentaire que peut difficilement pratiquer un chercheur isolé (l'endroit est constellé de tombes islamiques) cette installation ne peut être datée avec précision. Toutefois,

monuments ! Le lecteur ne m'en voudra certainement pas de remplacer la synthèse involontaire du siècle dernier par les relevés exacts de deux beaux édifices : Texier l'eut approuvé. La mauvaise dénomination « tchehelhes-sieh » provient d'une transcription phonétique erronée de ce que nota Texier, erreur excusable, car les habitants de chaque village de cette route, prononcent différemment les voyelles.

la grande antiquité du caravansérail voisin, permet certainement de la fixer antérieurement à l'Islam, au moins dans l'époque sassanide, et peut-être même aussi haut que les achéménides : l'exécution du puits et de sa chambre inférieure le laisserait croire.

De toute façon, ce petit édifice fut un relais postier, occupé militairement, mais où les voyageurs aussi pouvaient trouver abri.

Ce genre d'édifice, essentiel à la bonne gestion d'un vaste empire, rentra très tôt dans les programmes des souverains [1].

Au voisinage immédiat de cette première installation et à une trentaine de mètres du ravin, on édifiera plus tard le caravansérail. A cet effet, le bord du ravin fut consolidé par un muret en gros blocs protégeant des affouillements. De l'extrémité Est de ce quai, par une rampe prononcée, on accède à une petite esplanade. Celle-ci comprend à gauche du portail une terrasse horizontale, maintenue par un mur de soutènement — le séparant de la rampe. Un gros mur, assez haut à en juger par ses décombres, formait brise-vent. Longeant le ravin, il s'infléchit à angle droit vers le caravansérail; en ce dernier tracé, un amoindrissement des décombres marque une porte, permettant de se rendre sans détour au puits primitif.

A l'Est du caravansérail, à une quarantaine de mètres de celui-ci, s'étend la zone d'affleurement de la nappe que marque la source. Plusieurs fondations de murs parallèles (5 m. de long environ) indiquent l'emplacement de petites constructions, des boutiques probablement, qui trouvaient leur raison d'être près de ce point d'eau à l'époque où il était encore en activité [2].

Le caravansérail Tchâh-e-siyâh qadim est en état de ruine avancé, mais par une rare chance, tous les éléments indispensables à la restitution certaine de son plan, sont préservés (fig. 10), angles, plusieurs locaux voûtés, éléments de façade, portail, etc. Ceux-ci, relevés méticuleusement, ont permis d'établir le plan de l'état initial (fig. 11).

Très bien édifié en moellons dégrossis liés au mortier d'argile et plâtre, le monument aurait pu subsister très longtemps, s'il n'avait été rongé à sa base par des infiltrations. Il repose en effet, directement sur le schiste feuilleté; lors des hivers particulièrement humides l'eau de la nappe remontait par capillarité dans les maçonneries où elle dissolvait le plâtre des mortiers. Apparemment tous les murs et piles ruinés ont pivoté sur leurs bases.

Les murs extérieurs, épais de 1,10 m., forment un carré à peu près parfait (54,10 × 53,95 m.). Intérieurement, une cour de 35,00 × 35,50 m. est bordée d'une galerie ajourée, desservant de longs locaux couverts en tunnels, légèrement ovoïdes. Ceux-ci, parallèles aux murs extérieurs, sont scindés par des murs de refends de telle façon que chaque corps de bâtiment comprend quatre écuries et deux chambres de séjour flanquant un eïwan central. La monotonie des façades

[1] Cf. « Car. », p. 2 et « La Perse antique » de Clément Huart, La Renaissance du Livre, Paris 1925, p. 90.

[2] Il est bien connu en Iran, qu'au IXe, Xe, et XIe siècle A.D., le climat fut relativement pluvieux et moins chaud que maintenant. Cette condition favorable commença alors à décliner et une sécheresse croissante se manifesta dans le milieu du XIIIe A.D. : cette tendance persévère de nos jours. Consulter dans « La trame géologique de l'histoire humaine » (Paris, Masson éd. 1961) les p. 165, 166 et sq., le frappant tableau que dressent les auteurs H. et G. Termier. Dans des contrées aussi arides que l'Iran, des variations pluviométriques insignifiantes, qui seraient à peine notables en Europe, ont des conséquences énormes. Cette question d'assèchement reviendra sans cesse dans la présente publication.

Les observations personnelles effectuées durant un séjour de trente ans, indiquent que la dessiccation s'aggrave constamment.

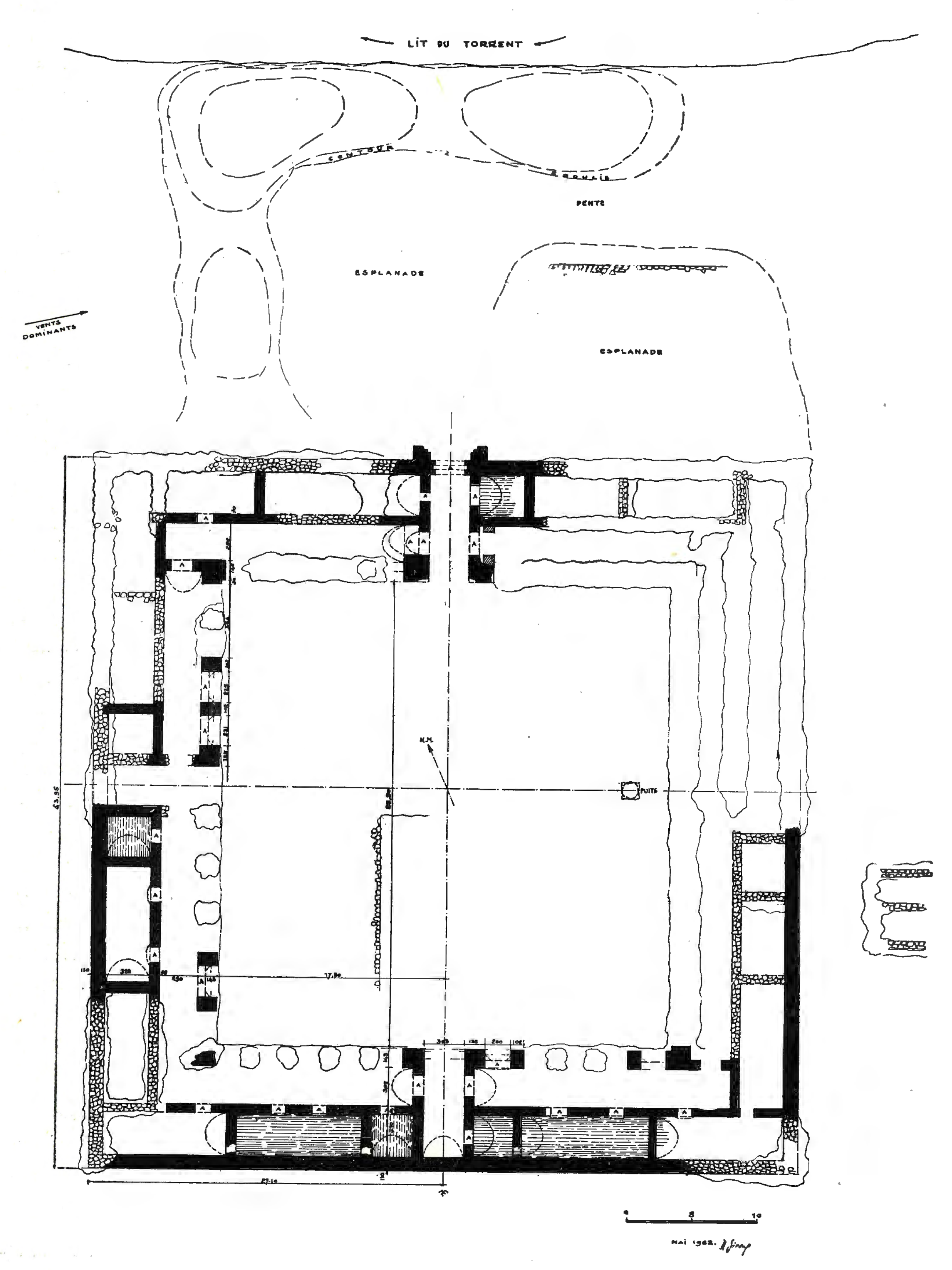


Fig. 10. État actuel de Tchâh-e-siyâh qadim.

est en effet, entre autres artifices, rompue par quatre eïwans (largeurs 3,28 à l'Ouest, 3,10 au Sud) dont les voûtes étaient perpendiculaires à la façade, cependant que celles de la galerie ajourée et des autres locaux lui sont parallèles (à l'exception d'une voûte, dans une chambre jouxtant l'eïwan Sud).

Les voûtes des locaux stabulaires sont moins élevées que celles des galeries, de sorte que les eaux pluviales sont rejetées à l'extérieur du bâtiment (voir la coupe en fig. 12) non sans être canalisées en des rainures verticales, bien enduites de mortier.

La galerie périphérique à la cour est couverte d'un berceau également ovoïde, sous la naissance duquel sont pratiquées les portes des écuries (largeur 1,17, hauteur totale 2,15) [1]. Comme les voûtes de celles-ci sont moins hautes que celle de la galerie, les baies viennent en pénétration, l'arc des baies et la voussure consécutive sont rudimentairement appareillés (croquis fig. 12).

Les ouvertures sur la galerie de la cour viennent également en pénétration de 0,15 du côté intérieur (pl. III, f) cependant qu'en façade elles donnent en de hautes arcatures profondes de 0,82. Cet artifice allège considérablement les maçonneries et en même temps crée des jeux d'ombres agrémentant les façades; autrement celles-ci n'eussent été que de lourds murs percés de baies écrasées (fig. 11 et 12).

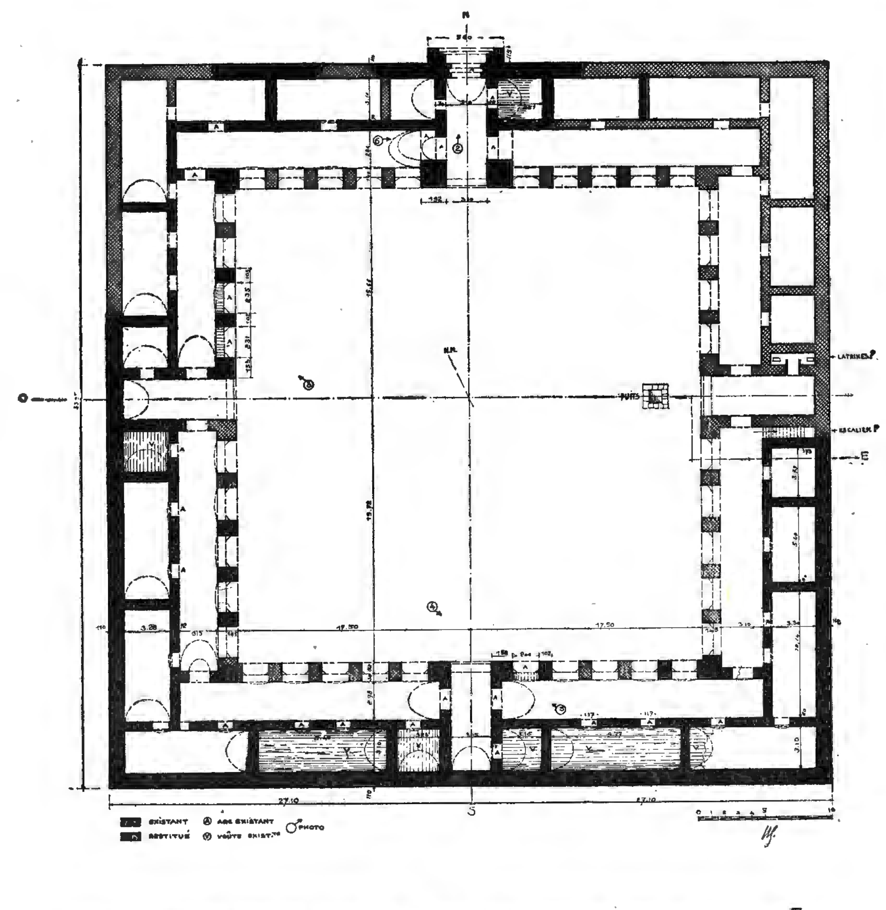
Le portail d'entrée, fort simple, est en saillie de 1,15 m. par rapport au nu du mur extérieur (pl. IV, a). En un large encadrement, trois voussures ovoïdes emboîtées les unes dans les autres, forment transition jusqu'au mur de fond dans lequel est ménagé la grande porte — également ovoïde (largeur 2,22) — surmontée d'une petite baie (détail fig. 12). Elle comprenait dans l'épaisseur de ses piédroits une rainure de $0,25 \times 0,20$, qui était le logement des huisseries.

Le portail est dans l'axe d'une galerie d'accès de même hauteur que les eïwans de la cour. De part et d'autre, deux ouvertures placées dans les parois desservent deux loges de gardien; plus près de la cour deux autres ouvertures communiquent avec les galeries (pl. IV, b). Sur la cour les piles de tête de cette entrée sont plus larges que les autres; il en résulte du côté des galeries une combinaison de voûtes — assez maladroite — destinée à éliminer la surépaisseur (pl. IV, c).

L'ensemble de l'édifice fut logiquement conçu et réalisé, non sans quelque souci d'esthétique. Celui-ci déjà apparent dans les façades sur cour où des hautes niches s'achèvent en cul de four atténuant les ombres, s'affirme dans le simple motif des voussures du portail. La mise en valeur de particularités constructives fut très poussée. En voici un exemple : les voûtes des eïwans et des arcades courantes des façades furent mise en forme à l'aide de cintres provisoires en plâtre et roseaux (il en demeure quelques traces). Après que ceux-ci eurent rempli leur rôle, on les enleva, mais on se garda bien de combler leurs emplacements et les écoinçons les surmontant. Il en résulte que les arcatures sont inscrites dans ces panneaux en retrait du nu des piliers : cela crée une petite ombre prolongeant jusqu'en haut des façades l'effet des piles verticales.

Le relevé de l'édifice (fig. 10) démontre sans ambiguïté une cour munie de quatre eïwans (trois sont visibles) mais indique également une anomalie : l'eïwan Ouest n'est pas dans l'axe

[1] Cette hauteur de 2,15 m. est insuffisante pour le passage des chameaux. les convois devaient être formés de mulets et de petits chevaux.



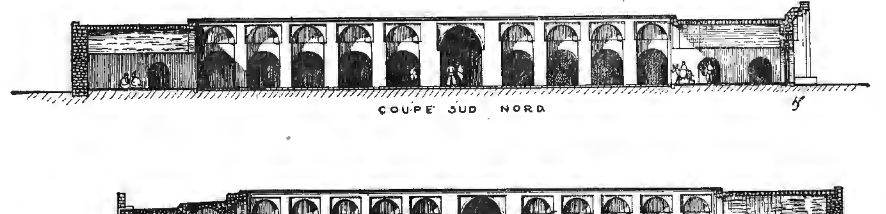




Fig. 11. Plan et coupes restitués de Tchâh-e-siyâh qadim.

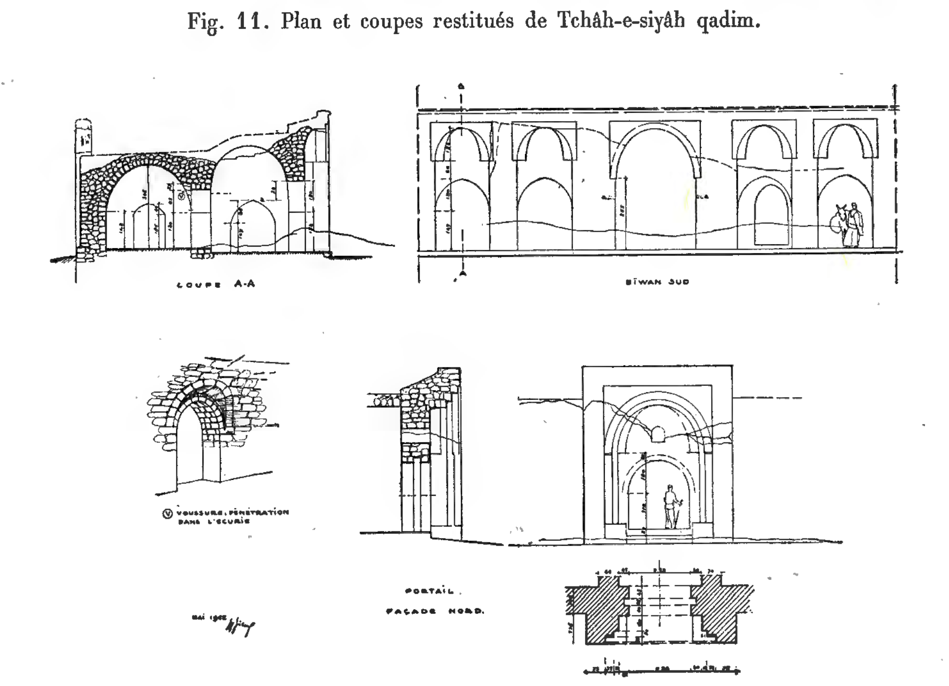


Fig. 12. Détails de Tchâh-e-siyah qadim.

de la façade intéressée. Du côté Nord de cet eïwan, on compte quatre arcatures et trois piles et du côté Sud cinq arcatures et quatre piles [1]. On ne voit aucune explication à ce décalage — si ce n'est la décision, en cours d'exécution, d'aggrandir le bâtiment, ou encore une erreur d'implantation du maître-maçon.

L'aile Est du caravansérail a presque totalement disparu, il en reste cependant une partie du mur extérieur et trois refends. Il est certain que cette partie du bâtiment était symétrique à l'aile Ouest, par conséquent, l'eïwan devait se trouver exactement en face de son pendant. Or, en tenant compte de cette hypothèse logique et du dernier mur de refend qui est bien in situ — cet eïwan Est aurait eu une largeur de 6,10 m. Supposition impossible, il n'existe dans le bâtiment aucune voûte de telle portée et s'il avait été voulu de donner plus d'ampleur à un eïwan, c'est celui du Sud qui en aurait profité. C'est pourquoi je suppose que l'eïwan Est était identique à celui de l'Ouest (2,90 de large) et aussi qu'il était flanqué de deux réduits, occupés par les escaliers des terrasses et un dépôt (ou latrine). Ce fragment du plan restitué (fig. 11) en est la seule partie hypothétique.

Certes les procédés constructifs et les formes usités en ce monument le furent largement à l'époque sassanide : tracés ovoïdes ou légèrement ogivaux [2] des arcs et voûtes, murs établis en moellons par épaisses assises de 0,80, ressauts ménagés dans la maçonnerie pour recevoir les cintres, appareillage grossier mais évident de voussure des portes etc... mais on ne doit pas oublier que de telles techniques furent également largement employées pendant les premiers siècles de l'hégire.

Il en est de même pour certains artifices architecturaux. Loger une baie dans une haute niche (façade sur cour fig. 11) se voit déjà à Hatra dans le palais parthe [3] daté du deuxième siècle A.D. et se retrouve dans les niches du petit palais de Sarvistan où les piles sont remplacées par deux colonnes jumelées [4] (en 420-438 A.D.). Cet arrangement est encore visible dans des vestiges du VIIIe-IXe A.D. (IIe hégire) de la mosquée Djum'a de Kouh-pâyeh [5]; plus tard nous le verrons dans les façades de Robât-e-Sharraf au Khorassan, qui est daté de 508 H. = 1114 A.D. [6]. On voit donc que cet ingénieux dispositif fut longtemps estimé et qu'il prolongea d'ailleurs encore beaucoup plus tard sa carrière.

Le dispositif de galeries périphériques ouvrant sur une cour est une des caractéristiques de Robât-e-Sharraf [7] on le rencontre aussi partiellement à Qaleh-sangui d'Ali-âbâd daté approximativement de la fin de la période seldjoucide (fig. 13) [8] et il apparaît intégralement au caravansérail de Sartchem (fig. 14) [9] en son plan initial. Ce dernier monument ayant été construit durant le XIIe A.D. sous les atabegs Ildegizides d'Azerbaïdjan. Par la suite nous ne

(1) Les arcatures courantes et leurs piles sont, d'après les éléments intacts, de dimensions constantes. Pour la façade Ouest les arcatures sont de 2,31 m. à 2,35 m. et les piles de 1,02 ; au Sud les piles sont identiques (1,02), mais les niches sont de 2,00 m. seulement.

(2) Les baies et voûtes ovoïdes ou en plein cintre, prédominent, mais on remarque quelques-unes légèrement ogivales. C'est ainsi que les arcatures et baies de la façade Ouest, étant en plein cintre, on voulut atteindre, pour unifier, les mêmes hauteurs dans la façade Sud où les entraxes sont plus petits : les arcs de cette façade sont en conséquence légèrement ogivaux (pl. III, f).

(3) Cf. « Parthes et Sassanides », *op cit.*, fig. 49.

(4) Cf. Benoît, *op. cit.*, p. 13, fig. 9.

(5) « Annales Islamologiques » de l'I.F.A.O., t. VI, 1966.

(6) Cf. « Athar », t. IV, 1949, *Robât-e-Sharraf*, par A. Godard, voir fig. 37. Les deux arcatures aux extrémités droite et gauche de la photographie. Consulter également la figure 38.

(7) *Ibid.*, p. 7, fig. 2.

(8) Cf. « Car. », p. 51 et 52.

(9) *Ibid.*, p. 56, fig. 18.

retrouverons plus ces galeries permettant une circulation abritée : cette solution peu conforme aux habitudes de plus en plus islamisées des iraniens, fut vite abandonnée [1].

Par contre, quelques exemples pris parmi des constructions arabes, sont assez révélateurs. Le lointain Robât de Sousse, sur les bords du Golfe de Gabès, présente au IIIe siècle H. (le minaret est daté de 206 H. = 821 A.D.) une cour plus petite que celle de Tchâh-e-siyâh, bordée d'une galerie [2]. Aux portes de l'Iran, l'immense palais d'Ukhaïdir, qui fut surtout le lieu de halte

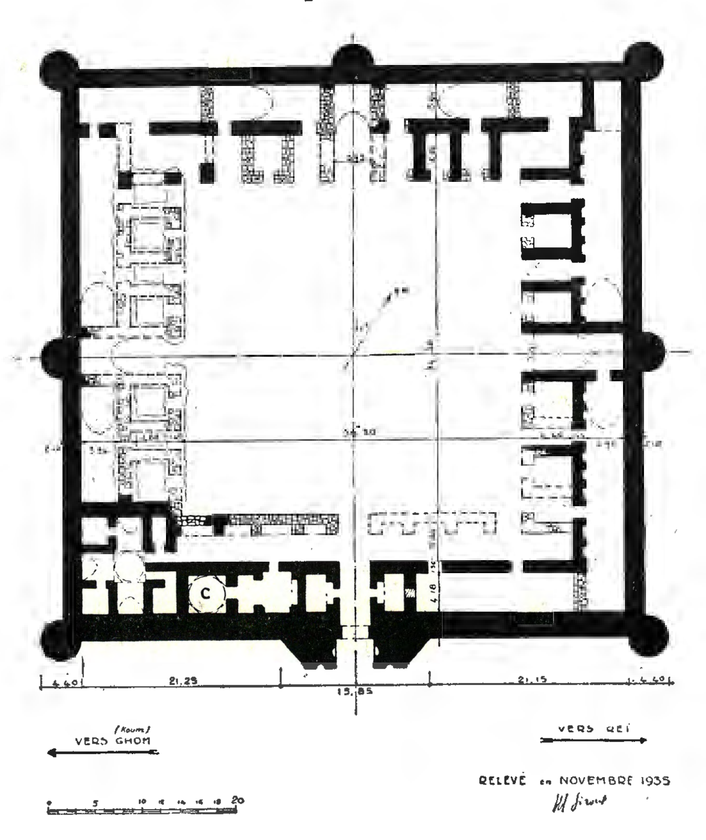


Fig. 13. Qaleh-sangui d'Ali-âbâd.

d'un haut personnage lors de ses déplacements [3] possède une vaste cour d'honneur bordée sur trois de ses faces par une galerie munies de baies... elles aussi pratiquées dans des niches. Ce monument est daté par K.A.C. Creswell de 161 H.

Ce goût pour les galeries est également manifesté au palais de Al Walid [4] à Minya, près du lac de Tibériade (fin Ve siècle, début IIe H. = VIIIe A.D.).

On sait combien les constructions arabes du début de l'ère islamique s'inspirèrent des monuments existants — alors très nombreux — œuvres à vrai dire iraniennes, mais largement influencées par la culture méditerranéenne. La cour à péristyle ou à galerie, est une des particularités

(1) Cette galerie figure dans le plan erroné de Tchâh-e-siyâh now (Tchehelhessieh) dressé par Texier,

(2) Cf. « A short account of early muslim architecture », par K.A.C. Creswell, éd. Pélican, p. 233.

(3) *Ibid.*, voir plan 209 et photo 37 b. Cf. également les excellentes photos que G. Bell donne du Palais d'Ukhaïdir (*op. cit.*, p. 138 et sq.; figs. 77, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 94, 95, 96, et plan fig. 79). Cet auteur place ce château immédiatement avant ou après la conquête sous les Umayyades. L'enquête de M. Creswell lève cette alternative.

(4) *Ibid.*, voir plan p. 83.

de l'architecture de cette région, son exemple s'étendit vers l'Orient comme il l'avait fait précédemment : on voit en effet une cour à péristyle dans le palais parthe d'Assur et plus tard des galeries bordant les jardins clos de l'Emarat-e-Khosrau à Kasr-e-Chirine. On ne connaît pas à la même époque sur le plateau iranien d'exemples comparables — mais cela ne signifie aucunement qu'il n'y en ait eu; force monuments ayant disparu sans laisser de trace et d'autres étant encore à découvrir.

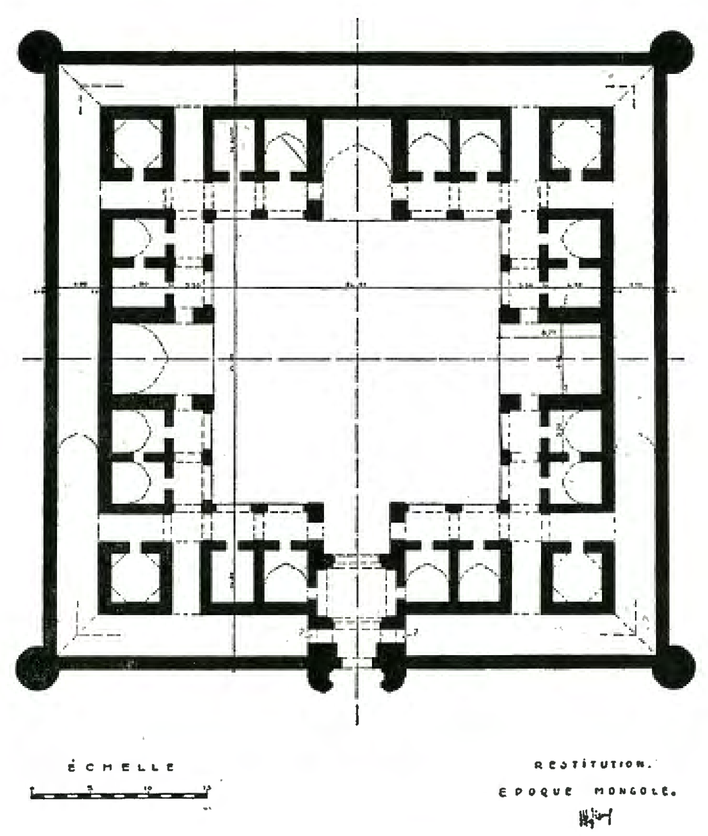


Fig. 14. Caravansérail de Sartchem en son état initial.

Rien, certes, n'empêche d'attribuer Tchâh-e-siyâh qadim à la fin de l'ère sassanide, l'archaïsme de ses structures le permet. Toutefois, des signes marqués d'évolution — telle que la spécialisation des locaux, la conception architecturale de la cour, invitent à le situer vers le milieu du IIe siècle H. C'est le moment où le calife abbasside Mansour (136-158 H. = 754-775 A.D.) ordonna un vaste programme de travaux — organisation que poursuivit son successeur le calife Mehdi (158-169 H. = 775-785 A.D.) grand créateur de villes et de villages, homme soucieux d'un bon réseau de communications.

On ne quittera pas cet intéressant monument, sans apprécier l'élégante franchise de son plan et sans remarquer l'ordonnancement de la cour, accusée par les quatre eïwans. Cette formule, connue depuis longtemps [1] employée dans le voisinage quelques décades plus tôt au Qaleh Atabaki (site 3, fig. 5), certainement pratiquée dans des habitations civiles et d'autres bâtiments disparus, devait réapparaître plus tard dans les madressehs et mosquées seldjoucides [2].

[1] Palais d'Assur et «maison carrée» de Nisa, déjà cités.

[2] Il ne semble pas, comme il a été dit, que la cour à quatre eïwans ait fait sa première apparition dans les

Tchâh-e-siyâh fut, semble-t-il, délaissé vers la fin du XIIe siècle, si l'on en juge par les fragments de tessons les plus récents recueillis sur place. Ceux-ci appartiennent à des poteries minces, gravées et modelées, recouvertes d'un beau glacis turquoise-clair; ce type de céramique luxueuse étant attribuable à la fin du XIIe A.D. A ce moment, l'établissement annexe, situé 500 m. plus bas, était vraisemblablement déjà édifié.

Le Qaleh de Vedar (site 4 B). — Lorsque dévalant la piste de Kâchân à Golpaygân, quittant l'interminable steppe de *Moutah,* l'on entre dans la plaine fertile de la rivière de Khonsâr, une impression d'agreste quiétude vient détendre le regard du voyageur. Les bosquets accompagnant les canaux d'irrigation, les petits champs où s'activent des paysans, les silhouettes de villages rapprochés, forment une toile de fond, évoquant de bien près les Heures du Duc de Berry. Il n'y manque même pas le château juché sur sa motte : l'actuel qaleh de Vedar est de la même époque. Il ne fut cependant pas le premier occupant de ce haut tapeh.

La piste passe tout près du fossé ceinturant cette butte artificielle, haute de quinze à dix-sept mètres. Les terres, provenant de l'excavation — encore profonde de 1,00 m. environ — contribuèrent certainement à la réalisation de la plate-forme supérieure, mais ne représentent qu'une minime fraction de la masse totale. Il y avait là un tapeh, probablement préhistorique, comme il en existe un peu partout en Iran au bord des plaines nourricières et sur son sommet l'on vint édifier une forteresse [1]. Celle-ci (en A, fig. 15) était sensiblement plus grande que le château du XVe A.D. (en N) dont le contour était dépassé de 6 à 7 m. sur trois faces; cependant qu'au Nord où la vue s'étend sur la plaine, le rempart devient triangulaire. En cet endroit fâcheusement bouleversé par les chercheurs de trésor, on distingue bien les traces des corps de bâtiments périphériques et une tour saillante, prolongée intérieurement par une construction en longueur (en D, fig. 15). A quelques mètres (6,00 environ) du mur N du qaleh plus récent — un talus et un mur B marquent l'emplacement d'un corps de logis. Le pavillon d'entrée composé de plusieurs locaux et d'escaliers, forme avant-corps en saillie devant la base du rempart A. Ce bloc ne se trouve pas sur l'axe principal, ainsi que l'on s'y attendrait, mais sur sa face Est.

L'entrée est marquée par un petit vallonnement (en E); toutes les structures anciennes sont réalisées en briques crues d'environ 0,07 × 0,24, correctement corroyées, ce qui les distinguent de celles du château du XVe, uniquement réalisé en terre, posée par couches d'environ 0,50 (sauf pour les coupoles des petites pièces des tours, où des briques crues de format plus petit furent employées).

Ainsi le qaleh Vedar fut composé d'une grande cour carrée, autour de laquelle furent répartis les locaux d'usage courant, et dans la partie triangulaire de deux cours également triangulaires,

madressehs du Khorassan, pour entrer ensuite dans la composition des mosquées et plus tard dans celles des caravansérails. Je pense au contraire que la formule usitée depuis longtemps dans les édifices privés, militaires et caravansérails, fit seulement son apparition à l'époque seldjoucide dans les monuments religieux. Ceux-ci, jusqu'alors, s'en tenaient aux plans simples de bâtiments iraniens (tchâhâr-taq, eïwans, galerie, etc.) ou aux tracés arabes (salles hypostyles) ou à une synthèse de ces deux types.

[1] Il est fort possible, qu'antérieurement à cette forteresse, d'autres installations aient utilisé le sommet de la butte.

séparées par une épine axiale. C'est vraisemblablement en cet emplacement qu'était le poste de commandement et l'habitat de son titulaire.

En terminant cette succincte description (un dégagement minutieux serait indispensable pour en dire davantage) nous remarquerons quelques autres traits. Les pentes de la butte deviennent abruptes (env. 45°) dès l'emplacement de l'enceinte (en A) alors qu'ensuite elles sont très faiblement inclinées jusqu'au rempart actuel N. En second lieu, le pourtour de la butte (et le

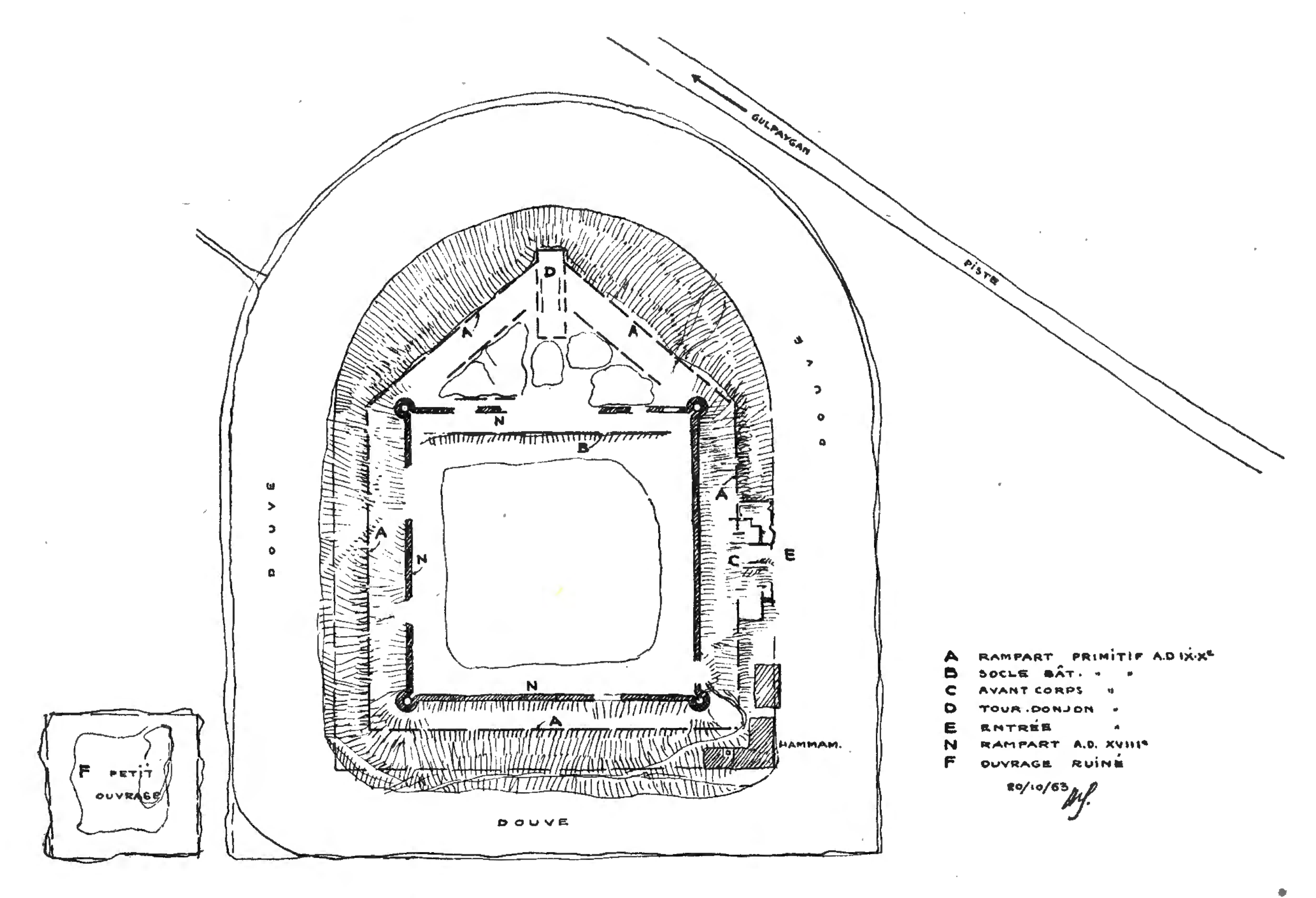


Fig. 15. Le Qaleh de Vedar (en A tracé de l'ancien château).

fossé) est circulaire au Nord, alors que le château devient triangulaire : on fut obligé de tailler des pentes en surface gauchie, pour éviter d'avoir une terrasse en deçà du rempart. Enfin il se trouve au Sud-Ouest, en dehors du fossé, une butte de 2 à 3 m., quadrangulaire, de 25 m. de côté environ.

Cet amas forme les vestiges d'un relais contemporain du château. Ce petit édifice qui comprenait une cour entourée de corps de logis, évitait aux courriers pressés de monter jusqu'à l'ouvrage principal; il pouvait être utilisé également par le service de garde extérieur. Dans l'anomalie présentée par le gauchissement du talus et par la pente abrupte, une volonté d'adaptation pour la défense est apparente. Si la butte ne dessine pas elle-même un triangle, c'est qu'elle était déjà ainsi auparavant et que l'on jugea peu nécessaire de transformer totalement son tracé circulaire. On peut de ce fait conclure qu'antérieurement au qaleh Vedar il y eut une autre

installation qui, au lieu de s'achever en triangle — se terminait en demi-cercle. Comme dans les terres situées à l'emplacement du tracé A, nous avons trouvé des tessons [1] datables du IXe, Xe A.D., il est probable que le qaleh fut une petite place forte des Bouyides du Djebal.

L'installation antérieure, pour le moment indéterminable, peut aussi bien être arabe que préislamique.

Le qaleh actuel (pl. IV, f), que la tradition locale dit être celui d'un Khân Bakhtiari, fut beaucoup plus modeste. C'est une mauvaise construction qui se contenta de réemployer l'amas de matériaux de son prédécesseur. Ce faisant, le nouveau rempart N réutilisa les fondations de la façade sur cour de l'ancien qaleh (sauf au Nord) ce qui laissa une sorte de glacis de faible pente à l'emplacement des anciens bâtiments. Au Nord, (sauf peut-être une tour avancée), on ne fit aucun cas de la disposition triangulaire des ruines : le gros mur extérieur, en rétablissant la forme générale carrée, fut édifié sur l'ancienne fondation du mur Nord de l'ancien bâtiment.

Il ne reste rien des installations intérieures du qaleh le plus récent : une banquette de décombres large de 6 à 7,00 m. atteste seulement leur existence. Il est peu recommandé de réutiliser les argiles ayant déjà servi à bâtir : les vieux maçons le savent bien en disant « que la terre est morte ». Cette ruine récente le prouve une fois de plus ; le gros mur périphérique et les tours s'effritent complètement, les joints horizontaux marquant chaque couche de terre caillouteuse sont très dégradés et les fissures verticales abondent. Cependant, d'après les dessins en creux, festons et zigzags ornant le haut des tours et en quelques endroits conservés du sommet des murailles, on ne saurait dater cette résidence d'un hobereau local plus haut que le XVe A.D. — c'est-à-dire de la période trouble qui, faisant suite aux timourides, précéda la dynastie safavide.

Le principal intérêt de qaleh Védar au Xe A.D., outre celui présenté par l'occupation continue du site à plusieurs époques, réside dans la disposition triangulaire de sa partie Nord et aussi dans celle de l'avant-corps d'entrée. Par ces spécialisations, il évoque les châteaux forts syriens et du Moyen Age européen, bien qu'il soit antérieur aux premiers [2].

Robât-e-Soltân (site 5 — deuxième époque). — Précédemment, nous avons décrit les installations initiales du site et l'importance de la voie provenant d'Ispahân. Les fatigues supportées pendant la traversée du kévir voisin, donnèrent naturellement tout son prix à ce point d'eau : pour une troupe entraînée de bons cavaliers, l'endroit était la première étape (environ 60 km. depuis Ispahân). Sa situation géographique au pied des montagnes, à la croisée d'une autre piste, permettait de verrouiller complètement l'immense plaine sise au Nord de la ville : bien entendu, les caravanes commerciales en profitèrent, mais son rôle essentiel fut celui d'un cantonnement ou d'une place d'armes.

A l'Ouest et devant les installations primitives, devenues insuffisantes, fut bâti à 60,50 m. de distance, l'imposante masse de Robât-e-Soltân. L'esplanade ainsi créée, permettait, sur chacune de ses longues faces (88,46 m.) d'accéder aux anciens et nouveaux bâtiments. Dans

(1) Ces poteries épaisses de 0,01 où sur un fond ocre-rosé se détachent quelques lignes noires et des palmettes à feuilles détachées bleu-cobalt, sont très comparables aux exemples 8 B et 17 B de l'ouvrage « Early Islamic Pottery » d'Arthur Lane (Faber et Faber London).

(2) La première croisade fut prêchée au concile de Clermont le 28 Novembre 1095.

la partie Sud de cette place, un tertre rectangulaire, formé d'éboulis pierreux, marque l'emplacement d'un petit bâtiment de destination inconnue (fig. 1, 2 et 16).

A quelques centaines de mètres au Nord, sur une pointe de rocher isolée est édifiée une tour de guet. En effet, vers le Sud les abords se prêtent à une surveillance aisée, l'horizon étant dégagé à perte de vue, mais il n'en est pas de même au Nord. La piste contourne immédiatement les dernières pentes de la montagne, de sorte qu'il devient impossible de voir le petit col voisin : d'où la nécessité de construire ce poste duquel on surveille et le col et le robât.

La composition du robât est d'une grande rigueur; c'est une architecture sévère, parfaitement logique, standardisée, dirions-nous aujourd'hui (fig. 16). Les longs côtés comprennent treize arcatures, les petits neuf seulement; une vaste cour de 56,40 × 38,15 est ainsi formée. En son milieu, à la rencontre des deux axes, un tertre peu élevé, quadrangulaire, figure probablement l'estrade de chargement des animaux de bât. Les arcatures extrêmes des façades Nord et Sud, donnaient naissance à quatre galeries aboutissant aux écuries. Latéralement à ces passages étaient situés les magasins et dépôts (en 5, fig. 16).

Les écuries (en 4) étaient de longs tunnels, placés contre les murs extérieurs Nord et Sud (longueur 53,00 m. — largeur 3,95 m. et 3,45) surveillées au bout par des gardes, installés dans des locaux spéciaux (long. 5,60 et 5,40 en E, fig. 16). Les chambres sur cour, 33 au total — sont toutes précédées d'un porche-eïwan profond (3,15 m.), (pl. V, c).

Donnant sur la galerie d'entrée, deux pièces formaient corps de garde et vers l'Ouest, un passage axial est aussi ménagé, les pièces latérales y recevaient la même affectation.

Extérieurement le robât est flanqué de tours massives, assez réduites (diamètre 2,20 m.) et peu saillantes (1,20) sauf celles des angles, qui sont dégagées au trois quarts. Le portail d'entrée, encore imposant bien que fort ruiné, était une simple arcature, large de 3,65, calée par deux piles de 1,23, faisant forte saillie (2,40 m.) sur l'enceinte (pl. V, a).

Au cours de la mise en œuvre de cet édifice pourtant vaste, il fut jugé insuffisant. L'angle Nord-Ouest n'était pas encore achevé qu'une grosse adjonction fut pratiquée (en hachures obliques, fig. 16). Toute la partie Ouest semblerait incohérente, si un examen attentif des ruines n'en donnait l'explication.

La travée centrale Ouest destinée à être chambre, devint passage accédant à une deuxième cour. Celle-ci beaucoup plus vaste que la courette visible actuellement s'étendait vers le Nord à 15,66 m. de l'axe du passage [1] et vers l'Ouest jusqu'au mur extérieur — ce qui lui donnait une surface d'environ 31,20 × 27,60 m. Au Nord de cette cour fut édifié une construction massive, combinée avec le premier monument par l'emprunt de deux chambres, des dépôts et de l'extrémité de l'écurie Nord. On accédait à partir de la cour, par un couloir de 2,15 m. à une galerie transversale, sur laquelle au Sud donnaient cinq longs magasins et au Nord une autre galerie, scindant cette partie en 2 sections. La première est divisée en 3 chambres et la deuxième (en 6, fig. 16) formait un corps d'habitation à deux niveaux. En effet, ce bloc de 13,00 × 12,70 m. dessine par ses murs visibles un damier de 9 cases de 300 × 300 m. environ. L'accumulation des décombres est telle qu'elle excède de loin la quantité de matériaux nécessaires

[1] Cette limite est exactement au milieu du gros mur, coté 1, 60 m., qui en fait est composé de deux murs accolés.

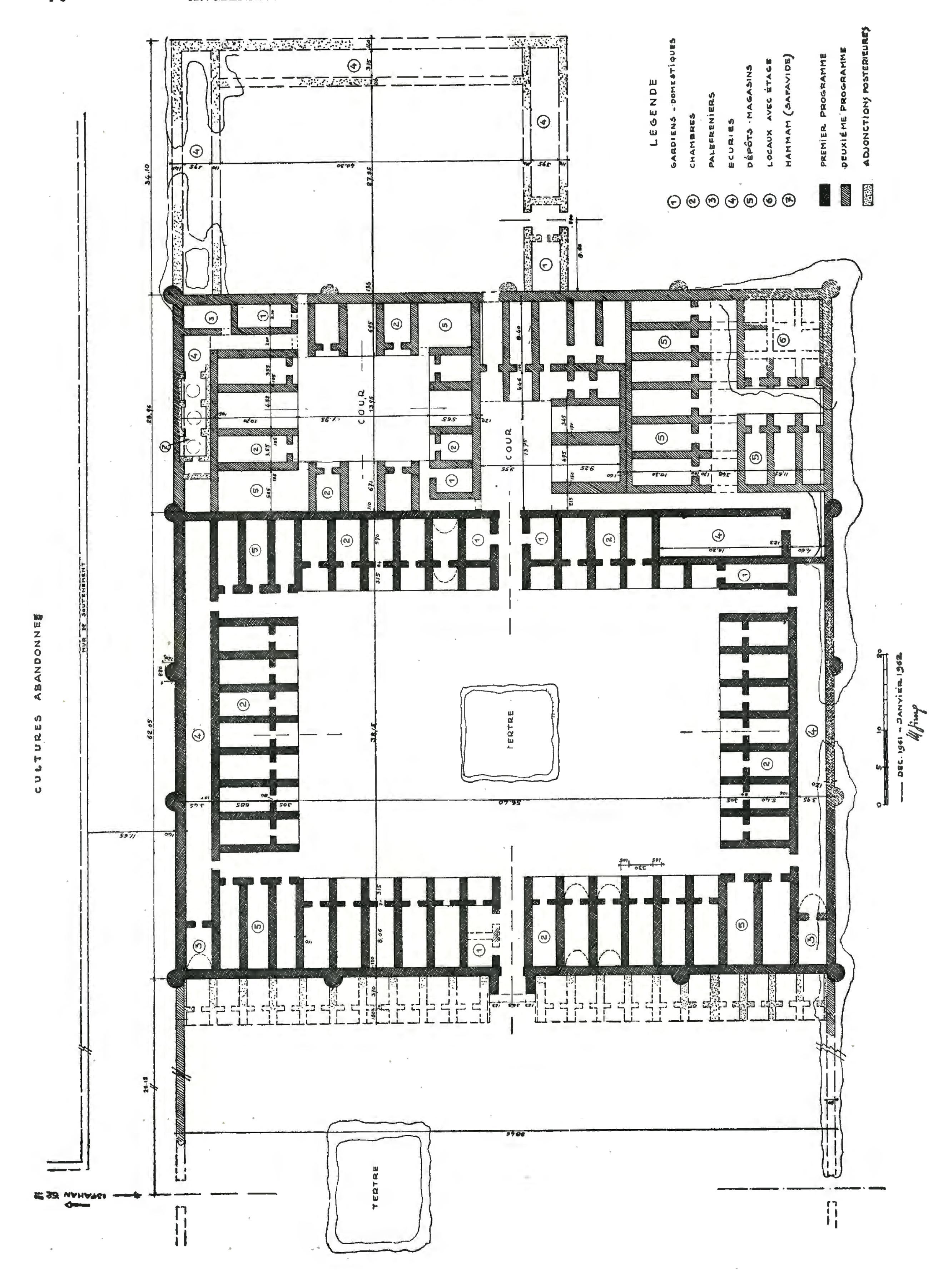


Fig. 16. Robât-e-Soltân (2e et 3e époque).

à un rez-de-chaussée (hauteur des décombres 4,50 m. à 5,00 m.). Comme les décombres situés dans la case axiale et latérale Est sont en pente, il est probable qu'un escalier sur massif était pratiqué à cet emplacement. Les surfaces empruntées au casernement initial (en 4) donnèrent une belle écurie (16,30 × 5,20) pouvant contenir une trentaine de chevaux; son accès s'effectuait par son extrémité Nord sur un hall, communiquant avec le couloir précité. Il semble que toute cette adjonction au plan primitif fut le poste de commandement où le chef de la place, disposant d'un logement aéré (situé sur la terrasse) avait à sa portée immédiate une escorte personnelle, ses chevaux et aussi les magasins d'armement et de vivres.

Nous ignorerons toujours ce qui était bâti au Sud de la cour : le bâtiment dont les ruines sont visibles est en effet postérieur (voir ci-dessous). Peu après l'édification de ce que nous appelons « le poste de commandement », les locaux étant insuffisants, la cour fut réduite à peu près aux dimensions actuelles, soit 13,75 × 9,55 m. (mais il est à penser qu'elle fut un peu plus large). Des constructions édifiées dans la cour initiale, il ne reste que les bâtiments Nord et Ouest; il est très probable que le bâtiment Sud était bâti symétriquement. A l'Ouest de la cour, trois eïwans inégaux forment façade en précédant trois longues chambres. La façade Nord comporte deux grands et profonds eïwans inégaux de largeur (longueur 9,25, largeur 4,95 et 3,45 m.) et aussi l'ouverture du couloir précité (de 2,15 m.). L'arrangement de l'angle mort — Nord-Ouest — a été médiocrement résolu par quatre locaux inégaux, se commandant mutuellement.

Les ruines visibles du Robât-e-Soltân de la première période, peuvent être inventoriées ainsi : installations fonctionnelles, réalisées en deux temps rapprochés : d'abord le grand bâtiment-casernement, son poste de commandement (et probablement une construction Sud disparue) et ensuite constructions secondaires, édifiées dans la deuxième cour. A ce programme il convient d'ajouter les aménagements extérieurs dont la tour de guet et les accès. Ces derniers méritent quelques mots. L'oasis était beaucoup plus vaste que maintenant. Entre la masse de Robât-e-Soltân (prise dans son ensemble, elle s'étend sur près de 300 m.) et le lit de rivière, des cultures étaient pratiquées, s'étirant loin vers l'Ouest : une avenue Est-Ouest, large de 11,65 m. fut établie depuis l'extrémité du fort sassanide, jusque bien au-delà des ruines actuelles. Du côté des cultures, un bon mur de soutènement, muni d'un parapet, fut édifié. Dès son passage dans le lit de rivière, la piste d'Ispahân fut aussi de part et d'autre bordée d'un mur parapet. Le tracé de cette voie fut prévu tel qu'il passa dans l'axe de l'esplanade comprise entre le fort sassanide et le robât. Les extrémités Nord et Sud de l'esplanade furent nanties de murailles aussi hautes que celles du robât et percées chacune d'un simple portail.

Robât-e-Soltân était capable de recevoir d'importants convois militaires et d'abriter une sérieuse garnison : nous ne devons pas oublier que l'ancien fort, encore habitable, faisait certainement partie intégrante de l'ensemble, sans quoi on l'eut simplement réparé, sinon démoli, pour bâtir à son emplacement en récupérant — comme c'est l'usage — les matériaux.

Avant de tenter de situer approximativement l'époque des bâtiments, quelques remarques sur les modes de constructions sont nécessaires.

Toutes les structures sont en moellons hourdés au mortier d'argile et de plâtre et elles furent mises en œuvre de façon déplorable. Tout dans ce monument dénote une hâte excessive; c'est

là, soyons-en persuadés, le travail d'une seule saison — et peut-être même moins. Ce caractère d'urgence marque une période belliqueuse.

Toutes les voûtes ont disparu [1] — il n'en reste pas une; mais comme elles étaient toutes construites en tunnel, montées sans coffrage et par rouleaux successifs, nous possédons dans de nombreux endroits leur tracé exact sur les murs de fond où elles prennaient appui et où leur forme était déterminée par un galon de plâtre pur. Sans exception, elles sont toutes ovoïdes. De nombreuses portes situées dans le fond des eïwans (pl. V, b) sont restées intactes, bien que légèrement ogivales — elles sont encore très archaïques.

Imprudemment, tous les murs séparant les chambres sur cour, sont composés de trois feuillets, n'ayant aucune liaison entre eux. L'épaisseur totale étant de 1,05 m. en moyenne, une âme centrale de 0,45 m. montait jusqu'à la hauteur totale du bâtiment, cependant que de part et d'autre les feuillets latéraux épais de 0,30 m., s'arrêtaient au départ des voûtes qu'ils soutenaient. Une telle méthode a été appliquée également pour les galeries-écuries, mais les murs latéraux (murs d'enceinte Nord et Sud) ne comportent que deux épaisseurs (0,30 + 0,80). Les murs extérieurs Est et Ouest contre lesquels aboutissent les voûtes — tunnels, sont aussi composés de deux parois juxtaposées. Ce procédé montre que le chantier fut organisé en vue d'un résultat rapide, car il permet de tripler les équipes de maçons; il ne fut pas nécessaire de bâtir les voûtes deux par deux; les épaisseurs additionnées (0,30 + 0,45 m.) étant suffisantes pour résister à la poussée d'une voûte isolée, avant que la prise des mortiers ne l'ait rendu monolythique. Il résulte de ces particularités non seulement une très rapide mise en œuvre, mais aussi une grande souplesse dans l'emploi des travailleurs; malheureusement toute médaille a son revers : les fissures étaient préparées d'avance, les infiltrations d'eau pluviale, les tassements de maçonneries médiocres les aggravèrent, facilitant ainsi l'action d'un seïsme.

Le portail d'entrée est trop abîmé pour donner des indications valables; on remarquera toutefois (pl. V, a) que le départ de la voûte de la porte ne convient ni à un arc en plein cintre — ni à une baie de l'époque classique (trois centres et deux tangentes au sommet).

La forme de ce vestige rappelle tout naturellement, si on tente une restitution graphique, celle d'un arc légèrement ogival.

Le nom de Robât-e-Soltân le situe approximativement. Nous ne voyons d'autre part aucune raison de dénier les affirmations de l'homme assez instruit qui possède ancestralement la ferme voisine; à ses dires l'ensemble a été construit par un Soltân turc, c'est-à-dire seldjoucide [2].

Les ruines ne sont pas particulièrement distinctives d'une époque limitée : les procédés de construction y apparaissant furent largement usités avant et après la période seldjoucide. Néanmoins, la présence d'eïwans devant chaque chambre marque une évolution. Antérieurement

[1] Les seules voûtes conservées de tout l'ensemble de Robât-e-Soltân, sont celles du fortin sassanide; très bien maçonnées elles sont quasi monolythiques. Il faut imputer la ruine totale des voûtes à un fort seïsme, postérieur à l'époque safavide. Le monument comprend (sans tenir compte d'adjonctions ultérieures) plus de 180 voûtes : la simple vétusté n'eut pas réussi à les anéantir toutes en même temps.

[2] La famille, dit-il, a toujours habité ces lieux et l'on ne peut selon lui en compter les générations successives. Son affirmation n'est que partiellement exacte, puisqu'en début de ce chapitre, nous avons décrit le fort initial qui est bien antérieur aux seldjoucides.

au IXe A.D., les conquérants qui occupèrent Ispahân et sa province ne manquèrent pas [1], mais aucun d'entre eux n'eut une telle volonté et un si grand dessein militaire que les premiers seldjoucides. C'est presque certainement à Rokn-al-Din-Toghrul Beg fondateur de la dynastie (429-455 H. = 1038-1063 A.D.) guerrier prompt et méthodique, résidant à Ispahân, que l'on peut attribuer cet édifice hâtif, reflétant bien le caractère de son promoteur. Les successeurs de Toghrul-Beg, Alp Arslan et Malek-Châh, furent souverains d'un Etat bien assis. Ce qu'ils édifièrent le fut posément et sans caractère d'urgence. C'est donc à la phase d'investissement du pays entre 429-447 (1038-1056), que l'on pourrait attribuer ce grand lieu d'étape.

Pour ne point revenir sur ce monument, voilà quel fut son destin ultérieur. Sous les Ilkhanides, vers la fin de leur splendeur (première moitié VIIIe H.-XIVe A.D.), au Sud de la cour secondaire et non sans lui amputer une fraction, fut édifiée une «résidence» complète, bon exemple d'habitation iranienne. Par un couloir coudé, prenant naissance dans la cour secondaire (pl. V, d) et après avoir passé devant une loge de gardien, on pénètre dans une cour à quatre eïwans (pl. V, f). De part et d'autre de chacun d'eux sont disposées les pièces d'habitations. En deux des angles morts de la composition sont les pièces de service; cependant au Sud, en doublure, est disposée une vaste écurie, avec pièce de palefrenier. Plus tard — sous les safavides — cette écurie fut partiellement transformée en hammam [2]. A la même époque mongole (XIVe A.D.), les longs côtés de la grande esplanade (entre les installations initiales et la construction du XIe) reçurent l'adjonction de chambres toutes précédées d'un petit eïwan. Plusieurs murs de ces pièces, ainsi que les traces de leurs voûtes ogivales sont préservés. Il existait 20 chambres adossées au parement de la façade seldjoucide. En vis-à-vis, contre le mur du vieux fort, une bande de chambres fut également édifiée; toutefois, en son extrémité Nord, cette annexe fut beaucoup plus épaisse (fig. 16). L'état actuel de la ruine ne permet plus de distinguer la disposition intérieure de cette partie.

Ce que nous appelons «la résidence», fut édifiée suivant les mêmes méthodes que le grand caravansérail, bien que sans murs feuilletés : les voûtes, autant qu'on peut en juger, étaient moins hautes et de tracé ogival (pl. V, f). Les adjonctions de l'esplanade furent beaucoup plus mal construites; ce sont de déplorables bâtisses en gros moellons, liés au mortier de terre, — le plâtre étant réservé chichement aux voûtages.

L'époque safavide, la dernière à utiliser le Robât-e-Soltân, semble s'être contentée de la partie en meilleur état, c'est-à-dire de la «résidence», où le hammam précité fut aménagé. Une entrée fut pratiquée dans le gros mur d'enceinte, à l'Ouest, donnant sur une nouvelle cour (40,30 × 27,85). Celle-ci est bordée de trois côtés par de longs locaux stabulaires, un portail d'entrée avec vestibule et logis de gardien formant son accès extérieur au Nord. Ces nouveaux locaux, de largeur raisonnable bien que bâtis en gros murs (1,10), ne résistèrent pas au seïsme qui ruina tout l'ensemble. Il ne semble pas qu'à l'époque safavide on ait effectué d'autres modifications ou réparations aux constructions antérieures (sauf au hammam).

(1) Les principaux investissements d'Ispahân eurent lieu successivement : sous Nasr II le Samanide (201 H.); sous le Ziyaride Mardawidj b. Ziyar (316 H.) pendant un siècle environ; sous les Buyides (320-347 H.) qui étendirent leur domination jusqu'au Fars; de cette dynastie, Azod-ed-Dowleh fut un grand constructeur; enfin Mahmud de Ghazna fit un raid sur Ispahân en 420 H.

(2) Les voûtes de ce hammam, typiquement safavides, sont les seules à être conservées.

L'occupation safavide fut sans importance; l'endroit n'était plus utilisé par les convois militaires ou civils : Robât-e-Soltân devint exploitation agricole, avec logis seigneurial. L'approvisionnement en eau devenait déficitaire; pour éviter la traversée du kévir, on préférait alors emprunter la piste nouvellement rééquipée qui passait par Ghomicheh-Dombi et Behdjatâbâd.

Une tentative avortée de redonner vie à cette oasis eut lieu à la fin du siècle dernier : le petit caravansérail kadjar, édifié à 260 m. à l'Est des antiques casernements, ne fut jamais achevé. Cette construction en terre, flanquée de six tours et d'une saillie placée sur la façade Sud, prévoyait deux corps de bâtiments latéraux et une grande salle axiale vis-à-vis de l'entrée. Les brigandages, fréquents jusqu'au règne de Châh Rézâ le Grand, entravèrent le projet, qui ne fut jamais repris : lorsque la sécurité revint, les transports automobiles avaient fait leur apparition. Les murs à l'abandon protègent maintenant les troupeaux des attaques des loups, une bergerie souterraine fut creusée au milieu de la cour.

Robât-e-sangui de Natanz (Adjonctions (site 6). L'implantation particulière de Robât-e-sangui a déjà été précisée (site 2) : c'est à la fois une frontière et un point stratégique. Dès l'origine, le fortin reçut l'adjonction de quelques annexes, indispensables à sa petite garnison (2 corps de gardes et quelques locaux).

A une époque indéterminée, mais antérieure à l'époque seldjoucide, les nécessités du trafic ou de l'armée, obligèrent à un premier agrandissement. Une cour carrée (en A, fig. 4) vint englober les annexes primitives dont ce qu'il en reste se trouve assez inopportunément placé au milieu de cette esplanade. A l'Est, au Sud, partiellement au Nord et à l'Ouest, des chambres en tunnel, précédées d'un petit eïwan, furent disposées. Les angles formaient de grandes pièces carrées, probablement couvertes en coupole; les murs étant suffisamment épais pour cette solution, qui est aussi celle de Robât-e-kérim [1].

Cet arrangement logique, plus élégant que ceux de Robât-e-Soltân, est assez rare. Les constructeurs du pays ne l'ignoraient pas; ces deux monuments en sont la preuve — mais pour le réaliser il fallait avoir à sa disposition des maçons spécialisés en ce genre de travail ce qui n'était pas toujours possible [2]. C'est pourquoi le plus souvent force était de se contenter d'une solution plus simple, n'offrant pas de difficultés : celle de Kunar-e-siyâh, de Robât-e-Soltân ou de la dernière adjonction au présent monument (cour B).

L'état presqu'informe des ruines rend tout à fait hypothétique les suppositions que l'on formulerait quant à la technique ou aux formes de ces voûtes et coupoles [3].

La deuxième adjonction (cour B) présente un caractère plus nettement commercial. C'est un long quadrilatère, limité par le bord même de la rivière. Le fortin primitif occupe tout l'angle Sud-Ouest, ce qui indique une époque pacifiée : autrement on se fut bien gardé d'encombrer les abords de cet ouvrage. Les petits côtés de la cour B comprennent quelques chambres précédées d'eïwans; les longs côtés sont uniformement composés de locaux oblongs, dépôts ou écuries.

[1] Cf. «Car.», p. 47, fig. 14. La seule différence notable est dans les entrées. A Robât-e-kérim, elles sont dans les angles de la cour et ici dans le local voisin.

[2] Les maçons spécialisés dans les coupoles ne sont pas nombreux. De nos jours encore, ces travailleurs, mieux payés que les autres, forment l'aristocratie du métier.

[3] Le simple relevé des murs a été fort difficile.

Les angles Nord-Est et Sud-Est reçurent la solution facile de pièces communiquantes. L'angle Nord-Ouest est trop ruiné pour en connaître la disposition. Contre le fortin, des éboulis indiquent un bâtiment adossé. L'espace vacant entre le fortin et le mur général d'enceinte (à l'Ouest en bordure de la route moderne) ne donne aucun indice de couverture, tel qu'une engravure dans la paroi du robât. S'il y en eut une, ce fut une voûte très légère, reposant sur un contre-mur.

Comme en cet endroit passe un caniveau (son passage est bien marqué dans le mur d'enceinte), il y avait vraisemblablement là quelques latrines disposées dans une courette. Dans la partie Est de la cour, un amas quadrangulaire de décombres indique l'emplacement soit d'une citerne couverte, soit d'une estrade pour le chargement des animaux de bât.

L'entrée dans la cour B s'effectue après avoir passé par la cour A; ceci laisse supposer une période de grand trafic où toutes les constructions de Robât-e-sangui étaient utilisées.

La cour A disposait de deux entrées, fait explicable, puisqu'elle est disposée en deux sections. L'une d'elles pouvait être affectée spécialement au fortin.

En résumant l'histoire de ce site, apparaît d'abord l'importance stratégique de ce défilé où l'on jugea bon d'édifier, sous les sassanides, un rempart d'interception et un poste de garde munis des annexes indispensables. Ultérieurement, lors d'une période belliqueuse, qui pourrait être située entre la fin du IIIe et le milieu du IVe H. [1] les maîtres de la province furent obligés de renforcer cette protection avancée d'Ispahân, en agrandissant les casernements, d'où la cour A et ses locaux. Enfin, en cet endroit frais en été, abondamment alimenté en eau excellente, il fut normal que lors d'une période prospère, le Robât devint caravansérail [2]. Les convois venant de Kâchân ou des pistes du désert central, trouvaient ainsi un bon abri en cas de tempêtes de neige, fréquentes et violentes en hiver. On serait tenté de voir en l'adjonction B des constructions datant des grands souverains que furent Arp Arslan et Malek Châh (entre 455 et 485 H. = 1063-1092 A.D.) [3].

Ces annexes A et B furent édifiées en gros murs de moellons, liés au mortier d'argile et plâtres. Elles ne purent à la longue résister aux intempéries, ni surtout aux séismes nombreux en cette zone qui est juste sur la faille longitudinale de cette chaîne de montagne. Lorsque les safavides (Châh Abbâs I) équipèrent la voie Ghomisheh-Dombi-Natanz, les voûtes étaient probablement déjà écroulées et les bâtiments ne furent pas réutilisés.

Robât-e-Turk (site 7). — Le voyageur toujours pressé, empruntant la récente et magnifique route asphaltée de Téhéran à Ispahân, vient de sortir d'un petit col sinueux. Anxieux de maintenir sa moyenne, il regarde le panneau : « Robât-e-Turk »; Ispahân est à 150 km. — il couvrira cette distance en 1 h. ½ — s'il ne lui arrive malheur... Que ne s'arrête-t-il en cet endroit ! Certes, les cinq tours poussiéreuses dominant le petit village ne retiennent guère l'attention : on les confondrait facilement avec des pigeonniers. Elles indiquent pourtant une des constructions militaires seldjoucides des plus caractéristiques.

(1) C'est-à-dire sous les Samanides ou les Buyides.

(2) Le brigandage, fut, des siècles durant, une pratique habituelle en ces montagnes; le petit fortin fut occupé par des gendarmes sans doute longtemps après l'abandon des installations caravanières.

(3) En 443 H. (1051 A.D.) Ispahân est occupé par les seldjoucides.

A première vue, après avoir difficilement contourné le monument (il est enserré par des habitations) le visiteur averti en connaît déjà l'époque, grâce aux tours massives (pl. VI, a, b, d). Après avoir passé le portail très abîmé par une malencontreuse réutilisation (pl. VI, c) on pénètre dans une ruelle centrale sur laquelle débouchent les issues de cours difformes, desservant des logis et des étables hétéroclites. Deçà delà, apparaissent quelques vieilles voûtes. Cet enchevêtrement incohérent, accentué par de nombreuses fosses à fumier (les habitants les creusent pour s'y procurer de l'argile) décourage le chercheur — bien à tort cependant — car derrière les parements lépreux, recouverts de boue, des salles entières et des vestiges précieux sont intégralement conservés.

En raison du morcellement des ruines entre plusieurs propriétaires et des locaux adventifs qu'ils ajoutèrent, il fut jugé indispensable de procéder au relevé total de cette « Kasbah » — seule façon de comprendre le plan initial (fig. 17) [1].

Primitivement, Robât-e-Turk, qui prend une surface de 76,30 × 71,60 fut derrière son épais rempart de 2,15 m., une sorte de caserne. Sa cour-esplanade est à peu près carrée (45,80 × 44,60), elle donnait accès à de longues salles voûtées, perpendiculaires aux façades (fig. 18).

En une deuxième phase, seldjoucide également, la vaste aire centrale fut tronçonnée par l'édification de bâtiments nouveaux qui délimitèrent deux petites cours et une troisième, en longueur à l'Est (fig. 19). En celle-ci, à la fin de l'époque, on vint encore (en 3, fig. 19) construire quelques pièces, dont ne subsiste qu'une partie.

A l'époque safavide, l'endroit fut encore utilisé : quelques voûtes furent refaites, d'autres reçurent un décor surajouté au goût du jour. En démolissant quatre salles anciennes, un hammam fut édifié (encore maintenant en activité) et un accès extérieur — vers le Sud — fut perforé [2]. Depuis, lors, le monument s'achemina vers sa destination actuelle, de plus en plus déformé par les habitants — voire même transformé en carrière de briques.

Le Rôbat Primitif fut implanté là, après mûre reflexion ; l'endroit est situé sur la piste la plus courte, joignant Golpaygân (à 71 km.) à Kâchân (80 km.), à l'intersection de la voie Qom (ou Saveh)-Ispahân-Chiraz. Un raccourci, venant de Nimvar (sur la route Golpaygân-Delidjân) aboutit aussi en ce point. La vaste steppe que suit la piste de Golpaygân est privilégiée par sa configuration géographique, entourée de montagnes ; les tempêtes de neige et les orages y sont fréquents, de sorte que les herbages restent verts presque toute l'année. Le vallon proche, d'où sort la piste de Delidjân, profite de sources permanentes, arrosant ainsi un pâturage de plusieurs kilomètres carrés, bien fourni. Le Robât, mieux qu'un lieu de cantonnement, fut une place militaire, habitée l'hiver comme l'été ; la cavalerie venait s'y reconstituer et les guerriers oublier leurs fatigues et soigner leurs blessures.

[1] En 1935, j'eus l'occasion de visiter l'endroit, mais sans avoir le loisir de le relever. Le plan ne put être dressé (fig. 17) qu'en 1963 et au cours de plusieurs séjours ; un dernier contrôle fut effectué en août de cette même année. Petit à petit, il fut possible d'entrer dans tous les locaux.

[2] L'axe déterminé par le portail et le grand eïwan fait un angle de 30° environ avec le Nord magnétique. Pour simplifier la description, nous le dirons arbitrairement, axe Ouest-Est.

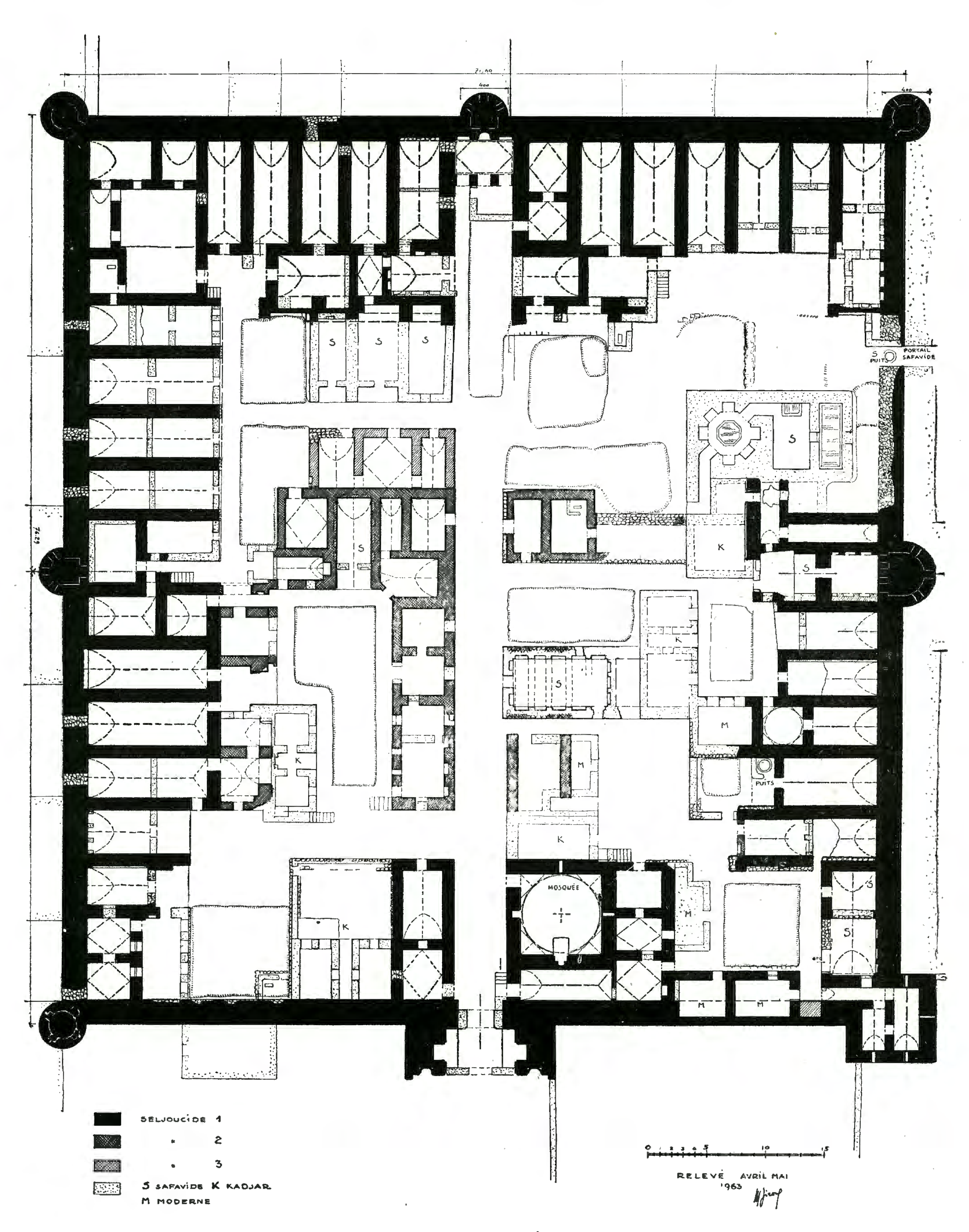


Fig. 17. Robât-e-Turk. État actuel.

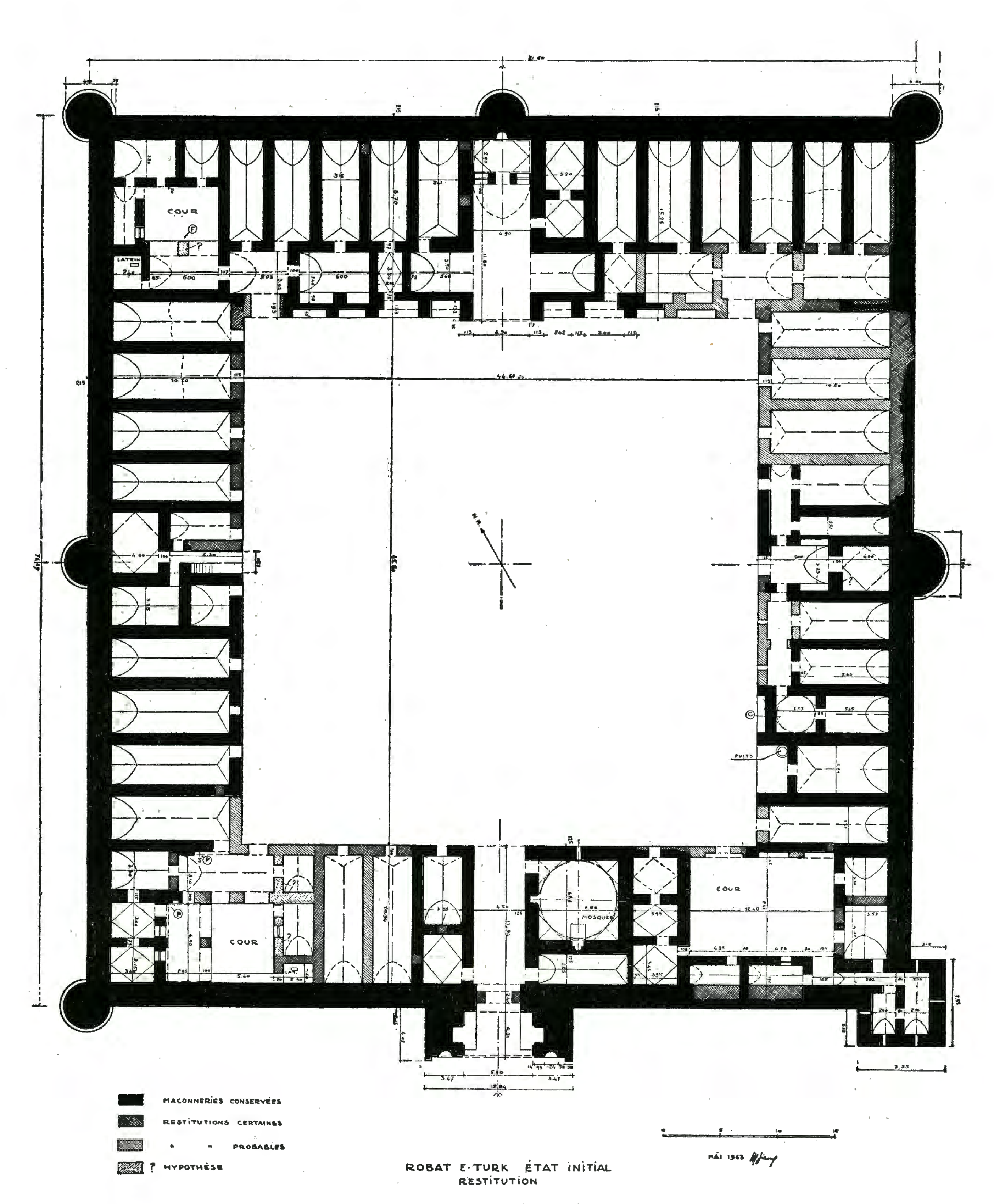


Fig. 18. Robât-e-Turk. État initial.

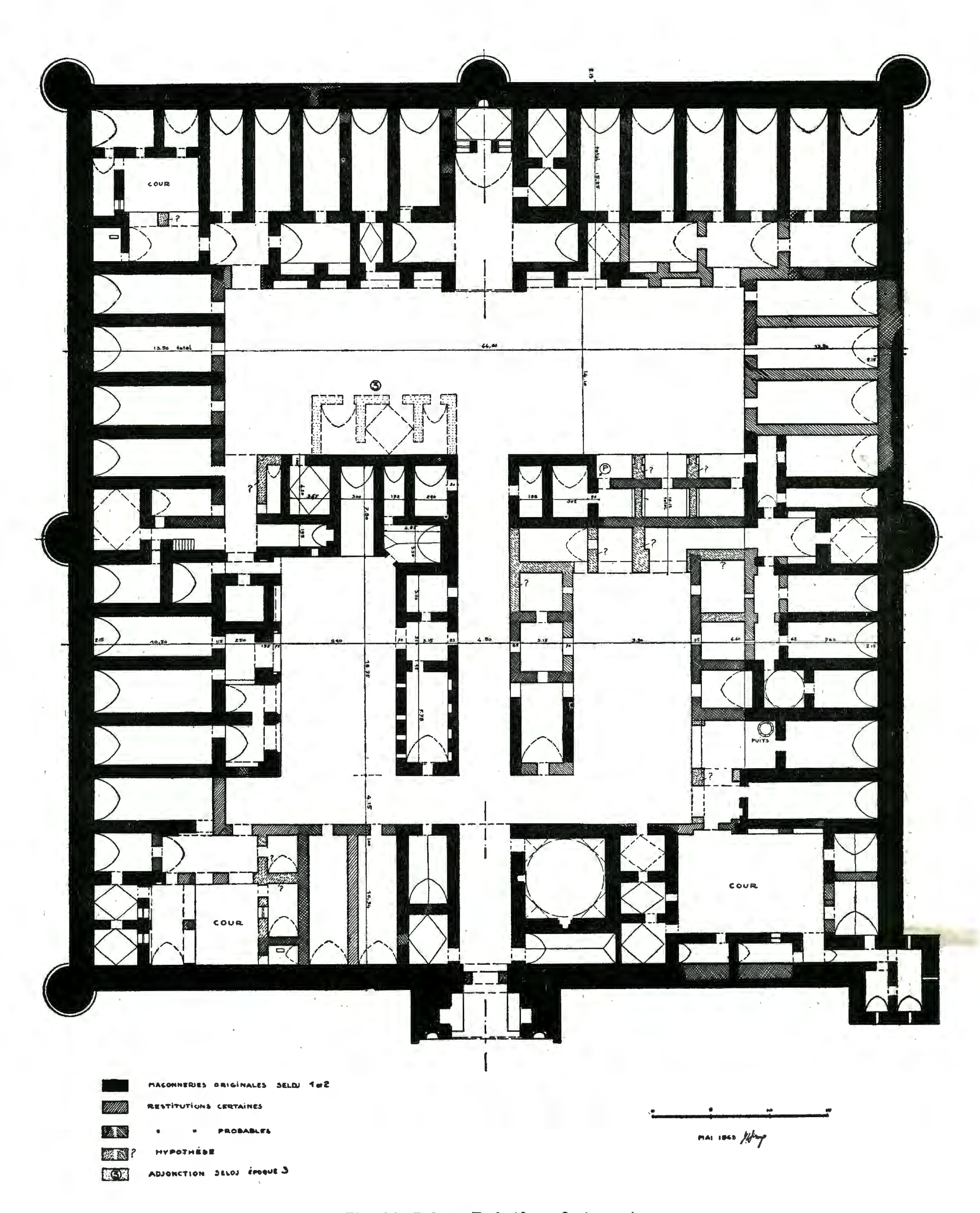


Fig. 19. Robât-e-Turk (2ᵉ et 3ᵉ époque).

Autour de l'esplanade, avons-nous dit, étaient disposées de longues salles (10,20 × 3,30 à 3,90) cela est surtout vrai pour les corps de bâtiment Nord et Sud, car à l'Est, derrière une façade agrémentée de profondes arcatures, plusieurs vestibules précèdent ces locaux oblongs. L'axe de cette façade est accusé par un profond eïwan — ou passage couvert (11,80 × 4,90) aboutissant à une petite chambre dont la voûte, habilement maçonnée, est presque plate. Près de l'ouverture extérieure de l'eïwan, et de part et d'autre, deux profondes alcôves sont visibles, l'une d'entre elles doit être traversée pour pénétrer dans une des salles-tunnels. La dernière arcature de la façade, au Nord, donne accès à un vestibule, desservant deux salles oblongues et une courette; la même disposition est adoptée au Sud — mais sans courette : les longues salles y forment une série continue jusqu'au mur extérieur Sud.

Dans l'eïwan central une porte est percée, commandant deux pièces bien conservées — la deuxième étant accessible par la première. Les voûtes de ces locaux sont remarquables.

Le corps de bâtiment Ouest, comprenant le portail, est davantage diversifié. Le pavillon du portail, en forte saillie devant le mur d'enceinte, lui est en somme accolé. Son arche large et puissante (5,90 × 3,95 m.) est épaulée par deux lourds calages. Chacun d'eux est allégé d'une niche rectangulaire à fond plat, dans laquelle prend place un mince voile circulaire de briques appareillées en résille. Le haut des niches est monté, triangulairement, en tas de charge (pl. VI, c) Bien au-dessus de ces défoncements — deux petites fenêtres (dont l'une demeure) de tracé analogue, éclairaient chacune une chambre d'étage, amenuisant ainsi ces considérables masses de matériaux. Une habitation villageoise vint se loger sous ce grand porche, ce qui empêche de voir le tympan caché sous les enduits; néanmoins, si l'on ne peut de ce fait établir une restitution graphique valable, on peut toujours s'imaginer l'effet plastique imposant de ce pavillon, encadré d'un large bandeau saillant (0,58 × 0,30 m.) Latéralement, les parois intérieures du porche étaient creusées de deux autres niches (1,30 × 1,03) faisaient office de guérites pour les sentinelles; cependant que les traditionnelles banquettes facilitaient la mise en selle des cavaliers. Ayant franchi cette première barrière, le nouvel arrivant se trouvait sous une longue et haute galerie (4,50 × 11,95), immédiatement à sa gauche il avait à subir le contrôle du poste de garde. Ce dernier disposait d'un dortoir (avec accès sur le poste et sur la cour) et de l'autre côté du passage d'une écurie pour des chevaux tout sellés.

Avant d'atteindre la vaste cour, on passait devant la mosquée. Toujours utilisée, cette salle carrée (6,86 × 6,86 m.) est couverte d'une habile coupole, peu bombée, exécutée en briques soigneusement calibrées. Le passage du plan carré au cercle est effectué par quatre vastes trompillons et une zone intermédiaire garnie de seize petits arcs. Le mihrab est une profonde et large niche de fond pentagonal, précédée de deux défoncements. Cette salle par ses heureuses proportions, la rigueur de ses tracés et l'excellence de ses maçonneries, est un bon exemple d'architecture seldjoucide.

A droite de la mosquée, une enfilade de trois pièces carrées fait partie de la résidence que nous examinerons plus loin.

Le corps de bâtiment Nord, composé de longues salles, n'est marqué en son centre que par une baie un peu plus large, correspondant à l'axe Nord-Sud, matérialisé par deux tours saillantes. Cette baie donne naissance à une courte galerie, encombrée d'un escalier, un des rares accès aux

terrasses conservé. La présence de cette petite galerie détermine la combinaison curieuse et intacte de quatre locaux dont deux furent probablement affectés à l'habitation.

Dans le corps de bâtiment Sud toute une section a été détruite pour la construction du hammam safavide (fig. 17); il reste cependant à l'Est de cette construction tout le soubassement de l'ancienne façade sur cour. Les mesures étant concordantes, nous pouvons supposer là trois locaux oblongs, analogues aux autres. La partie axiale du bâtiment Sud, largement remaniée à l'époque safavide, est cependant lisible. Un vestibule précédait immédiatement une salle carrée (voûte conservée, mais rechargée en plâtre, suivant le goût safavide), légèrement décalée par rapport à l'axe principal; sur le vestibule, deux galeries prenaient leur accès : celle de l'Est desservant un long et étroit dépôt, ainsi qu'un autre de largeur normale, mais moins long. Latéralement, au fond de ce couloir on voit encore une porte directe sur la cour. La galerie Ouest, qui commande aussi deux salles oblongues (voûtes bien conservées), aboutit à une petite pièce carrée, sur laquelle donne un dépôt. La paroi sur cour de cette galerie a disparu, mais son soubassement conservé, forme margelle d'une fosse : il ne fait pas de doute que le parement extérieur suivait l'alignement général. La petite chambre carrée est couverte d'une coupole, reposant non sur des trompillons, mais sur d'épaisses dalles de calcaire franchissant les angles [1].

Ce groupement de plusieurs locaux contrôlés par un seul vestibule, était destiné à un usage spécial : logement d'officier ou trésorerie.

Au-delà de ce petit ensemble on rencontre, donnant directement sur la cour, deux salles oblongues, l'une précédée d'un eïwan profond, abritant un puits [2]; à gauche de cet eïwan, la prolongation des murs de la chambre carrée, forme une niche avec banquette. Il est très vraisemblable que dans la cour et devant le puits se trouvait l'abreuvoir.

Une des particularités du robât est dans l'arrangement des coins morts formés par les angles. L'un au Sud-Est, reçoit la solution classique, déjà vue à Robât-e-Soltân et à Robât-e-sangui de Natanz. Les autres reçurent tous des solutions identiques en leur principe, mais différentes par leur détail.

Au Nord-Est, une courette éclairait directement trois chambres accolées à l'enceinte — probablement des pièces de séjour. L'accès à la courette se fait par le dernier vestibule ouvrant sur l'esplanade. La porte d'entrée donnait sur une plate-forme, en bout de laquelle sont encore en usage des latrines. La plate-forme était vraisemblablement couverte et largement dégagée par deux arcades du côté de la courette : un décrochement des maçonneries au Nord indique l'amorce de ces arcatures.

Au Sud-Ouest, une cour plus vaste ($12{,}48 \times 8{,}45$), actuellement encombrée d'un logis en terre et défoncée par une fosse à fumier, laisse voir apparemment ses façades originales. Les installations comprenaient, au Sud, deux pièces de séjour; au Nord, les trois chambres carrées,

[1] A 40 km. à vol d'oiseau est situé le grand gisement de travertin d'Atesh-kouh. La coupole du tchahar-taq d'Atesh-kouh fut vraisemblablement appuyée sur des dalles. Dans les collines beaucoup plus proches de Robât-e-Turk, quelques bancs de beau calcaire sont toujours en exploitation (à 3 ou 4 km.).

[2] Le Robât dispose actuellement de deux puits. L'un récent, est creusé près du hammam au milieu de la brèche du rempart. L'autre, ancien, est celui cité présentement. Il n'est pas exclus qu'il y en ait eu d'autres (dans les patios), car la nappe phréatique est à 8-10 m. de profondeur seulement.

intercommunicantes, accolées à la mosquée; à l'Ouest, deux pièces oblongues, élargies depuis par des forages dans les maçonneries extérieures, et un dégagement vers deux pièces voûtées, menagées dans la tour d'angle. L'escalier d'accès à l'étage de la tour se faisait par de hautes marches, placées dans le fond du petit dégagement : il existe là un défoncement assez dégradé qui en marque la place. La présence de la tour — à examiner plus loin — l'ampleur de la cour qui fut probablement ornée d'un bassin, incite à croire que cette résidence fut celle de l'officier commandant la place.

Au Nord-Ouest un relevé laborieux des moindres indices, permit la restitution plausible des installations.

Notons d'abord qu'au Nord du corps de garde une maison fut édifiée au siècle dernier : on ne peut donc rien voir d'ancien sur cet emplacement totalement modifié, mais la largeur totale de ce logis correspond à deux salles normales. La limite Nord du logis et de son enclos est sur le soubassement d'un ancien mur. On est donc en droit de supposer — entre autres dispositions plus hypothétiques — la solution la plus simple de deux magasins ou dortoirs en longueur.

La dernière salle oblongue, perpendiculaire au mur d'enceinte Nord, est, comme celles qui la précèdent, parfaitement conservée; son mur extérieur Ouest présente la particularité d'une saillie, sorte de pilastre dont le nu coïncide exactement avec le parement intérieur du mur de façade Ouest de l'esplanade. L'angle de celle-ci se trouvait donc bien à l'intersection des deux façades Nord et Ouest, mais comme par un petit écart d'implantation, le mur de façade Ouest ne coïncidait pas avec celui de la salle oblongue, on usa d'un expédient : créer, en l'appuyant, sur le pilastre, une arcade peu profonde, rattrapant la différence imprévue. La porte de la dernière salle oblongue était non sur la grande cour, mais sous cette arcade où l'un de ses piédroits est bien conservé. Jusqu'à l'angle Nord-Ouest du robât, trois pièces communicantes sont disposées dont deux couvertes en voûtes sphériques et la troisième vers l'Est en berceau. Le mur commun à ce local et à la chambre précédente, fait une saillie de 1,50 m. par rapport à la façade Nord de la courette. Cette excroissance est significative : la tranche bien en place est lisse; sa face Ouest porte une petite niche et dans l'angle fait avec la façade, on voit un petit pilastre de 0,35/0,15 m. D'autre part, devant les deux chambres extrêmes est un terre-plein, clos par quatre arcades qui sont de style kadjar, mais reposent sur un ancien soubassement (fig. 17). Ces éléments permettent la restitution exacte que voici : en venant de l'esplanade, on pénétrait sous une galerie voûtée, ouvrant sur un patio (par une, ou mieux, par deux arcades). En bout de cette galerie, par une ouverture (dont la saillie précitée de 1,50 m. formait un des piédroits), on atteignait une autre terrasse couverte ou galerie, desservant les deux pièces carrées. Deux arcades également formaient la façade extérieure Nord du patio (il existe un pilastre sur la façade protégée au droit du mur séparatif des deux chambres : ce fond était donc allégé par deux arcatures faiblement défoncées).

Au Sud du patio, un local à l'usage de latrine, bien que fort ruiné, est toujours en activité. Il est probable qu'une autre pièce jointive de même largeur prenait aussi jour et accès sur le patio, cependant qu'à l'extrémité de la première galerie était située la loge du gardien.

Suivant la précédente description, on voit que la disposition du rez-de-chaussée du robât est très strictement conçue — rien n'y fut laissé à la fantaisie. Il serait bien entendu nécessaire

de connaître l'organisation interne des armées seldjoucides pour avoir une meilleure intelligence de ce château, plusieurs particularités sont cependant assez significatives pour s'en faire une idée approchée.

Hormis ces longues salles en tunnel, d'accès direct, bien aptes à servir de magasins à fourrages et d'écuries, toutes les autres témoignent d'un souci de contrôle évident. Les locaux environnant l'entrée sont trop explicites pour y insister (corps de garde et son dortoir, petite écurie de chevaux de relais, mosquée); ceux qui forment l'aile Est, de part et d'autre du grand eïwan, sont tous munis d'une antichambre. Ce sont des magasins d'intendance où les troupiers n'entraient pas, étant seulement admis dans les antichambres. Tout le petit complexe formant le centre de l'aile Sud concentre les moyens d'une surveillance encore plus étroite : les allées et venues de ceux qui y pénétraient sont contrôlées par le bureau central (sur l'axe Nord-Sud). C'était peut-être là l'armurerie.

Trois des angles du robât sont différenciés. Les courettes-patios déterminent deux logements complets, à l'abri du brouhaha de l'esplanade. Leur accès est bien surveillé. Ce furent, on ne peut guère en douter, les appartements d'officiers supérieurs. L'angle Sud-Ouest, flanqué de sa grosse tour carrée (la seule à abriter des locaux en rez-de-chaussée), est encore plus spécialisé : on peut y voir le poste de commandement et résidence du chef de la place.

En toutes ces attributions, où sont — se demandera-t-on — les casernements ? Le robat possédait un étage dont les vestiges sont nombreux, bien que souvent défigurés par les réutilisations.

Le rez-de-chaussée du château est bâti à l'épreuve des siècles, il pouvait supporter n'importe quelle surélévation. Le mur d'enceinte (2,15 m. d'épaisseur !) édifié sur un soubassement en blocage de gros moellons liés au mortier de chaux et sable (et *non* d'argile) est parfaitement homogène. Les percements pratiqués ultérieurement ne laissent voir aucune lacune, ni bourrage hâtif. Il en est de même pour l'élévation, qui, au-dessus de ce robuste socle, est en excellentes briques cuites, maçonnées très régulièrement, posées sans emploi de déchets sur toute l'épaisseur (toujours 2,15 m.). Le mortier employé est de latérite (ou argile rouge) et plâtre. Ce mur garde son épaisseur initiale jusqu'à l'arase des terrasses, les extrados des voûtes étant soigneusement bourrées.

Au-dessus de ce niveau, le mur s'élève encore de 3,50 m. environ, son épaisseur étant réduite à 1,03 m. En plusieurs endroits, ce haut mur est conservé, percé de place en place de fenêtres de 1,00 m. et de meurtrières. Sa partie supérieure vient exactement sous le tambour décoré et saillant des tours : il est d'ailleurs parfaitement lié à celles-ci : ceci prouvant qu'il fut édifié en même temps (pl. VI, a et d).

Les tours d'angle et celles se trouvant sur l'axe des façades ont toutes le même diamètre (4,00 m.) sauf celles du Sud (5,50 m.). Massives et cylindriques juqu'au niveau des terrasses, elles deviennent ensuite creuses et légèrement coniques à l'étage. En leur partie haute, au-dessus du mur de 1,03, par une série de galons en encorbellement, décorés de denticules ou de petits merlons, elles reprennent leur diamètre initial de 4,00 m. puis forment comme il a été dit — tambours ornés de jeux de briques, dessinant losanges et résilles. Au niveau du premier étage, les tours d'angle contiennent chacune une chambre octogonale (2,00 × 2,00 m.) chaque

face étant allégée d'une niche. Les chambres situées au milieu des façades, sont hexagonales. Un deuxième étage est pratiqué dans les tambours supérieurs, qui dominaient de 2,50 à 3,00 m. l'enceinte générale : ces pièces hautes étaient protégées d'une couverture légère et étaient accessibles. On ne remarque pas de meurtrières, mais la tour Nord-Ouest est percée d'une assez large baie (pl. VI, a) peut-être destinée à des signaux optiques [1].

La chambre du 1er étage de la tour axiale de l'Est, est plus longue que les autres, étant prolongée au-dessus de la pièce inférieure, située au fond du grand eïwan.

Il ne demeure rien de l'étage de la tour carrée; il est vraisemblable qu'elle s'élevait au moins aussi haut que les autres et possédait également deux étages supérieurs. La surface de ce petit donjon est assez vaste (7,55 × 7,55 m.) pour qu'à chaque niveau deux pièces y aient existé, suivant la disposition du rez-de-chaussée.

On ne sera pas sans remarquer la forte saillie de ce donjon (3,15 m.) par rapport à l'enceinte : de cette défense, rappelant de très près celles des châteaux syriens [2] on a une excellente vue panoramique sur les steppes voisines; il est aisé de distinguer les villages situés à trois heures de marche (ceux de Varkand et de Moutah par exemple). Ce dispositif confirme bien, par la facilité offerte à la transmission des signaux que tout l'angle Sud-Ouest du robât était destiné au poste de commandement.

Les terrasses du 1er étage, efficacement protégées par le haut mur extérieur, sont fort larges : 12,50 m. Elles sont encombrées d'habitations en terre, édifiées à différentes époques. Parmi cet enchevêtrement on distingue toutefois d'anciens murs réutilisés (les briques crues seldjoucides sont d'un format différent et de meilleure pâte que les autres). L'interprétation de ces vestiges indique des salles de même largeur que les locaux inférieurs, voûtés également, mais n'occupant pas toute la largeur disponible. Ces casernements, dégagés sur la cour étaient précédés d'un espace à l'air libre ou abrité par une galerie ouverte, leur donnant accès. L'état des ruines ne permet plus de savoir s'ils étaient doublés d'un chemin de ronde courant derrière le mur de façade. A part les deux escaliers précités, on ne voit les traces d'aucun autre; cette question, il est vrai, n'a jamais tracassé les constructeurs iraniens : quelques échelles de meunier ou quelques degrés accolés aux façades de la cour pouvaient suffire.

L'état du mur d'enceinte est à l'étage trop dégradé pour savoir si des meurtrières étaient partout ménagées; précédemment, nous en avons noté quelques-unes, mais elles peuvent avoir été faites après coup.

Les tours possèdent des chambres supérieures; il est bien certain que les terrasses de l'étage étaient accessibles aux défenseurs : s'il y a eu des meurtrières, c'est là qu'elles se trouvaient, dans le parapet.

L'étage supérieur des tours étant praticable, les terrasses courantes l'étaient aussi (voir un des accès pl. VI, b).

Les structures du robât attirent enfin une remarque générale : toutes les couvertures telles que coupoles, voûtes plates, voûtes d'angle avec calottes centrales etc... furent réalisées très

(1) Elle est juste dans l'alignement de la piste de Golpaygân.

(2) Cf. « Crusader Castles » by Robbin Fedden et J. Thomson; J. Murray London éd.; voir p. 43 — « le château rouge ».

soigneusement et avec grande habileté par des maçons spécialisés. Les voûtes en berceau des longues salles furent exécutées avec une main d'œuvre correcte mais ordinaire, suivant la méthode bien connue d'arceaux successifs, inclinés, prenant appui sur le gros mur extérieur, le vide final étant comblé par un voûtage inversé, en section de cylindre. Cette répartition du travail entre des équipes diversement entraînées est traditionnelle; nous la retrouverons en d'autres monuments et jusqu'à nos jours.

La Deuxième Phase Seldjoucide, bien proche de la première, effectua de nouvelles constructions, dont l'architecture, sans apporter de nouveauté dans les structures, témoigne d'une ambiance toute différente. A la rigoureuse organisation militaire, qui préside à l'édification du robât, probablement sous le règne de Toghrul Beg (429-455 H. = 1038-1063 A.D.), succède sous les règnes d'Alp Arslan (455-465 H. = 1063-1072 A.D.) et de Malek Shah (465-485 H. = 1072-1092 A.D.) la trame d'un empire judicieusement assis. L'ordre est alors bien instauré, il s'agit maintenant de mettre en valeur les richesses du pays et de tirer profit des hommes et des marchandises en transit.

La citadelle devint caravansérail; la grande esplanade n'étant plus nécessaire fut scindée de telle sorte que trois cours, encore assez vastes, permirent la construction de locaux supplémentaires. Une telle disposition n'est pas rare à l'époque seldjoucide : ce que nous voyons réalisé ici par modification, le fut en un seul programme, au grand édifice de Zaffarounyeh (malheureusement détruit) [1] et au caravansérail royal de Robât-e-Sharraf [2].

A Robât-e-Turk (fig. 19) un passage central à l'air libre, fut poursuivi jusqu'au deux tiers de l'esplanade dont la partie Est resta vacante. De part et d'autre de cette rue, deux corps de bâtiments en U inversé, délimitèrent deux cours. Ce faisant, devant les dépôts couverts en tunnel, quelques vestibules et pièces carrées, formèrent de nouvelles façades. Il est assez probable que les anciennes salles oblongues furent dès lors uniquement utilisées comme dépôts, puisque deux nouvelles écuries furent prévues, desservies à partir des passages d'accès aux cours.

La nouvelle cour Nord-Ouest et ses bâtiments sont à peu de choses près, intégralement conservés : on y note quelques locaux habitables et un profond eïwan (ses voûtes ont été replâtrées suivant le goût safavide).

La cour Sud-Ouest eut un sort moins heureux; néanmoins nous avons pu trouver dans les habitations actuelles et leurs soubassements, des éléments suffisants pour restituer les alignements et divisions principaux : les dispositions et volumes sont très comparables à ceux de la première cour. Certains murs demeurent forcément hypothétiques, sans toutefois altérer le tracé général.

Le vieux puits est encore en activité, mais son eïwan fut considérablement allongé. Toute cette cour dut rester à peu près intacte jusqu'à l'époque safavide, qui en changea profondément l'aspect, notamment par la création d'un grand salon (en S, fig. 17).

[1] Il existe de bonnes descriptions de ce monument (de Fraser et de Khanikoff). Suivant le «Surveys of Persian Art», p. 998, note 4, le Professeur E. Herzfeld avait procédé à la restitution de son plan, qui n'était pas encore publié, lors de l'impression de «Carav. d'Iran»; cf. cet ouvrage p. 49, note 3. Nous n'avons pas encore eu connaissance de ce document.

[2] Cf. «Athar», 1949, t. IV, p. 7 et sq. : «Robât-e-Sharraf» par A. Godard.

La cour oblongue, à l'Est, ne changea absolument rien aux constructions primitives. La partie arrière des nouvelles constructions de la cour Nord-Ouest, formait une façade plate, sans agrément, tandis que symétriquement au Sud-Est, il existait soit une sorte de quai couvert, soit une série de trois eïwans — ce que donne à croire le départ d'un arc. Le mur de fond de ces eïwans est bien visible (en soubassement).

En cette transformation du robât, il est très remarquable qu'aucune destruction n'ait été apportée aux anciens locaux — ceux-ci étaient d'ailleurs récents. Les courettes d'angle et leurs appartements furent conservés, tous les locaux demeurèrent accessibles en créant des dégagements suffisants. Les nouvelles structures furent adossées aux anciennes et quand il fut nécessaire d'établir des liaisons, les maçonneries furent réparées avec grand soin. Nous n'avons aucune indication quant à l'utilisation du premier étage; les locaux stabulaires étant visiblement nombreux et vastes par rapport aux pièces habitables, il est certain qu'au moins une partie des casernements de l'étage furent occupés.

Tel qu'ainsi disposé, ce caravansérail improvisé, n'est pas aussi logique qu'un édifice créé uniquement pour cette fonction. Robât-e-Turk était cependant fort vaste, propre à recevoir simultanément et sans inconvénient, plusieurs convois et même des cortèges officiels.

Il fut très fréquenté; vers la fin de l'époque seldjoucide, *en une troisième phase,* l'on vint encore l'encombrer de quelques adjonctions supplémentaires. De celles-ci ne subsistent que trois chambres (en 3, fig. 19) empiétant sur la cour Est [1]. On ne peut dire comment étaient placées les autres.

Par la suite, le caravansérail, très bien construit, fut encore utilisé, mais les transformations déformèrent petit à petit, son aspect. L'époque safavide acheva de lui enlever la noblesse que lui conférait le stricte tracé seldjoucide. Au salon déjà mentionné furent accolés des logis. Toute une section fut abattue, faisant place à un hammam [2]. D'anciens locaux reçurent de nouveaux décors, tout en laissant intactes les voûtes initiales. Plusieurs pièces fort bien décorées, vinrent encombrer la cour Est (en S, fig. 17); le gros mur d'enceinte — en sa section Sud-Est — fut perforé pour y pratiquer un portail, etc....

A l'époque safavide, le grand trajet Nord-Sud, ne passait pas en cet endroit; les transformations précitées indiquent que le monument devint domaine seigneurial; la résidence principale étant à l'étage sur les terrasses où des nombreux vestiges safavides sont explicites.

En une dernière phase, cette ruine intéressante, exemple presque complet et unique de l'architecture militaire de la première moitié du XIe siècle A.D. [3] devint la kasbah chaotique actuelle : les moutons prirent la place des palefreniers.

Les deux robâts suivants, partiellement bâtis en énormes murs de briques crues, sont vraisemblablement contemporains de Robât-e-Turk. Créés pour l'armée, ils devinrent aussi lieux d'étape. Ils sont dans un tel état de décrépitude que le temps suffisant manqua pour en effectuer des relevés corrects.

[1] La chambre centrale était couverte d'une très belle voûte, encore visible en Mai 1963 et démolie pour ses briques en Septembre de la même année.

[2] Toujours en activité mais mal entretenu. La voûte de la salle octogonale, fort réussie, menace ruine.

[3] Les forteresses de montagne, antérieures à cette époque, ou lui étant imputables, sont nombreuses : elles sont peu connues, car fréquemment démantelées et d'ascensions périlleuses. Leurs dispositifs intérieurs, adaptés aux lieux et à leurs fonctions, sont très différents.

Bagh-e-Mirân est une minuscule agglomération sur le tronçon de piste, compris entre Kolaroûd et Mahmoud-âbâd. Cette halte était déjà presque abandonnée au moment où Hamd-allah Mustawfi déconseillait ce trajet trop pénible. En cet endroit, à l'issue d'un ghanat aux eaux glaciales, fut édifié sur plan carré un robât ceint d'un très épais mur de briques crues et de terre compactée (plus de 2,00 m.). De longs tronçons de ce rempart et des installations qu'il protégeait sont encore intacts, englobés dans les habitations. De place en place des superstructures — antiques également — sont toujours utilisées.

En ce chaos, il apparaît que le mur d'enceinte était parfois doublé de longues salles en tunnel sur lesquelles, à angle droit, en donnaient d'autres, moins longues, couvertes de la même façon. C'est une disposition différente et plus évoluée que celle de Robât-e-Turk. Le pavillon d'entrée était au Sud (il n'en reste presque rien); dans l'aile opposée, au Nord, un complexe comprenant une courette, des dégagements, plusieurs salles carrées voûtées en «bonnet d'évêque», paraît avoir été la partie résidentielle du château. A l'instar de Robât-e-Turk, les casernements étaient à l'étage.

Sous leur épaisse couche de suie, les voûtes, excellemment œuvrées, sont en briques cuites sur des murs souvent en briques crues. Ce fait n'est pas surprenant : il ne pleut jamais en cette zone, balayée par des vents violents, tour à tour glaciaux et torrides suivant les saisons — ce qui fut la raison de l'abandon de ce trajet que nous avons expérimenté en juillet 1963.

En résumé, Robat-e-Miyân [1] est une station militaire, un peu moins importante que Robât-e-Turk, mais conçue suivant les mêmes principes.

Robât-e-Mourtcheh-Khort. (Qaleh Mourtcheh-Khort). — Celui-ci est édifié presque en bordure de l'ancienne voie antérieure au chemin safavide, dont la route moderne emprunte l'emplacement. Cette antique voie, à 300 m. environ à l'Ouest de la route asphaltée, au-delà de jardins, est une large avenue, bordée par diverses ruines en terre dont plusieurs vastes installations, apparemment ilkhanides. Légèrement à l'écart de cette avenue dont ils sont séparée par les vestiges d'un rempart protégeant un village disparu, on aperçoit surmontant un haut mur les restes d'une importante résidence (de la route moderne on peut voir les structures supérieures) [2].

Ayant franchi une poterne, on constate rapidement, qu'il s'agit là de plusieurs salles d'apparat, datant de l'époque timouride — ou au plus tard des safavides. Ces salons, élégamment traités en architecture légère, couverts par des arcs rapprochés, dégageant de nombreuses fenêtres et niches, forment un long pavillon dominant le jardin : le tout est édifié sur un très robuste rez-de-chaussée, qui lui est de plusieurs siècles antérieur.

Le principal intérêt de la ruine réside en cet étage inférieur et dans les vestiges, formant clôture du jardin. Il y avait là un vaste quadrilatère dont le grand axe est Nord-Sud. Sur le petit axe et vers l'Ouest était le pavillon d'entrée dont à peine quelques traces demeurent. Suivant la disposition de Robât-e-Turk, les angles étaient renforcés de tours aux trois quarts dégagées: on les voit encore, fort remaniées. Trois autres marquaient le milieu des façades latérales.

(1) Le vrai nom de l'endroit est en effet Bâgh-e-Miyân — «Mirân» est une déformation. La route s'appelait : la voie du milieu (miyân), les deux autres trajets étaient ceux de Kolaroûd—Mourtcheh-Khort, et Kolaroûd—Robât-e-Soltân.

(2) La voie caravanière longeait l'ancien village, sans y pénétrer.

Actuellement, le vaste rectangle clos par l'ancienne enceinte (épaisse de 2,00 m.) est fractionné en deux jardins, un mur sur l'axe Ouest-Est formant leur séparation. Je n'ai pu visiter que le jardin Nord où contre la paroi intérieure du rempart on voit les arrachements de nombreuses salles. La partie Ouest, formant rez-de-chaussée de la résidence timouride voisinait avec le portail d'entrée. Elle constitue une bande de 25,00 m. de long sur 12,00 m. de large, des locaux étant disposés en double épaisseur. On y voit plusieurs salles carrées, des couloirs et quelques locaux oblongs. Les murs sont très épais (1,50 à 2,00 m.) et une grande variété des voûtes préside aux couvertures : arcs de cloître, grands trompillons d'angle, berceaux, ... etc. Toutes ces formes, très typiques de l'époque seldjoucide sont réalisées en briques cuites, soigneusement maçonnées lorsque les portées sont grandes. Ailleurs la brique crue de bonne qualité est employée. Sur ces couvertures robustes, un dense bourrage de plus de 1,00 m. d'épaisseur fut réparti; celui-ci supporte le pavillon supérieur dont l'implantation des murs ne tient aucun compte des infrastructures : fait qui atteste la solidité de celles-ci.

Les renseignements livrés par ces ruines sont évidemment indigents, ils demanderaient à être complétés par des investigations dans le jardin voisin.

Outre la robustesse et la perfection des maçonneries seldjoucides, ils montrent cependant quel fut le tracé général qui est analogue à ceux de Robât-e-Turk et Robât-e-Miyân. Ils indiquent également que dans leur architecture militaire, les seldjoucides ne se contentaient aucunement de locaux utilisables à toutes fins : ils cherchaient au contraire — ces vestiges le prouvent — par des programmes librement étudiés, à remplir exactement les desiderata d'une organisation minutieusement établie. Cela est la marque d'esprits en évolution vers un mode de pensée logique et moderne. C'est chose assez rare en Orient où la confusion masquée par de trompeuses symétries l'emporte souvent sur la raison.

Le Nârendj-Qaleh de Bisyoun (site 23 B, fig. 20) est, a-t-il été dit au chapitre III, un monument décagonal. Toute la plaine environnante est composée de terrains salés, l'eau est à fleur de sol et les moindres dépressions demeurent marécageuses plusieurs mois de l'année [1] cette situation était, il y a un millénaire, beaucoup moins avantageuse que de nos jours : la grande lagune de Gâv-Khâneh se retirait à peine et les précipitations atmosphériques étaient plus abondantes. Le qaleh fut donc établi sur une plate-forme circulaire, surélevée de 1,00 m. par rapport au sol naturel. Les talus de cette aire, à 4,00 m. des murailles constituent aussi le bord de douves d'une dizaine de mètres de largeur. Cette protection annulaire, conservée en grande partie, servit de carrière de matériaux. Rigoureusement implantée, l'enceinte est d'une épaisseur considérable — entre 2,60 et 2,70 m. La maçonnerie est de terre bien malaxée, compactée, posée par couches de 1,03 m. (1 zar); avant la pose de chaque nouveau lit, une couche d'argile de 0,03 préparait la surface.

Chaque angle était renforcé d'une tourelle dont les murs sont un peu moins épais (environ 1,60 m.). Une pièce ronde couverte en coupole, accessible par une porte située sur la bissectrice de l'angle, en allégeait la masse.

[1] Depuis 1960, la remise en valeur de ces grands espaces est en cours; de profonds fossés de drainage ont été creusés et des moto-pompes pour l'irrigation ont été mises en place.

La hauteur totale de la muraille est encore de 7 assises, soit environ 7,40 m. à partir du sol intérieur (remblayé d'environ 0,50) les parois ne comportent aucune meurtrière, ni baie d'aucune sorte, ce qui nous vaut une assez bonne conservation de la moitié de l'enceinte [1]. La deuxième moitié, ainsi que les constructions intérieures ont disparu, leurs terres tamisées étant excellentes pour les cultures.

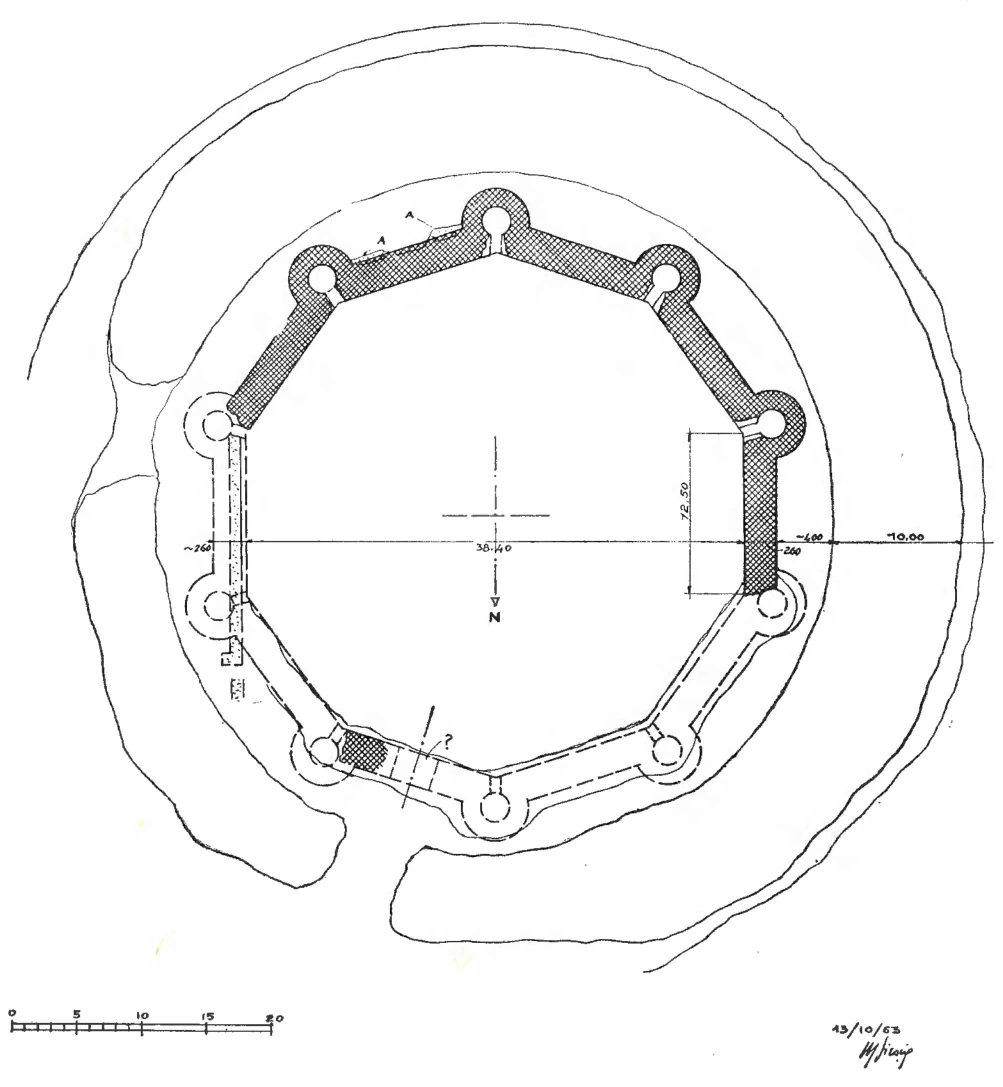


Fig. 20. Nârendj-Qaleh de Bisyoun.

L'unique portail était vraisemblablement au Nord, car à cet endroit le fossé est interrompu par un petit terre-plein.

On ne peut que supposer la disposition intérieure : le décagone actuel (entre faces parallèles) a un diamètre de 38,40 m.; il est probable que les logements et écuries, édifiés parallèlement au rempart, laissait libre une cour de env. 28 m. de diamètre. La hauteur de 7,40 m. incite à croire que ces bâtiments avaient un étage sur rez-de-chaussée, ainsi que cela se passait dans les

[1] Les meurtrières et petites baies provoquent toujours des fissures dans ces constructions de terre.

bâtiments précédents : la défense étant assurée à partir de la terrasse supérieure, protégée par un mur-parapet moins épais et ajouré de créneaux.

Il est peu aisé de dater Nârendj-qaleh. Toutefois, certains indices sont d'intérêt. Il existe 1,500 m. plus loin, de l'autre côté du village de Bisyoun, (voir chapitre III) un qaleh carré, datant au moins du début de l'hégire. D'autre part, sous les seldjoucides fut édifiée la mosquée Djum'a (en 491 H. = 1098 A.D.) et sous le règne de Châh Abbas I (vers 1000 H.) le caravansérail voisin (site 23). Nârendj-qaleh (nom fréquent sur la limite du désert entre Natanz et Yezd) peut avoir été fondé lorsque le premier qaleh devint inutilisable, c'est-à-dire au cours du IVe siècle H. (Xe A.D.) sous la domination des Buyides. Il fut certainement en pleine activité sous les seldjoucides (XIe A.D.) et tomba en décrépitude avant la dynastie safavide — soit au XVe A.D. ce qui obligea à la construction d'un nouveau lieu d'étape. A notre sens et sous toute réserve, cette œuvre, par ses caractéristiques est probablement et au plus tôt contemporaine du Ka-Koyide-Zahir-Al-Din-Abu-Mansour-Faramarz, qui échangea Ispahân contre Yezd en 438 H. (1097), ce qui le situerait par exemple, entre 433 et 450 H. (1041-1058 A.D.). Quoi qu'il en soit, Nârendj-qaleh montre qu'à cette époque éloignée, les formes polygonales étaient déjà usitées. Il est en cela un des rares précurseurs connus de Tchâhâr-âbâd (site 12) et des caravansérails polygonaux de la route de Chiraz. (Voir chapitre X, Deh-bid, Amin-âbâd et Khân-e-Khurra) (1) (2) (3).

L'Évolution des lieux d'étapes jusqu'au XIIIe siècle A.D. — Les monuments révélés par d'autres auteurs, ceux que j'eus l'occasion de présenter autrefois et les exemples inédits de la présente publication, permettent de parcourir, avec une précision accrue, l'évolution des lieux d'étapes depuis l'ère sassanide jusqu'à la fin du XIIe siècle A.D.

(1) Il n'est pas sans intérêt de comparer Nârendj-kaleh à l'installation de Koï-Krylgan-Kala, situé dans le désert de Kyzil-Kum. Ce site est décrit par A.L. Mongait en son ouvrage « Archéologie in URSS » (traduit par M.W. Tompson, collection « Penguin book » 1961). L'établissement comprenait un château polygonal de 42,00 m. de diamètre, placé au centre d'une enceinte polygonale également (9 côtés). Entre celle-ci et le qaleh se trouvaient les bâtiments utilitaires, de nombreux dépôts et des logements d'esclaves (?) ; tandis que la citadelle comprenait un vaste hall, des logements et des dépôts, ainsi que d'autres magasins disposés à un étage supérieur. Le site est daté du IIIe siècle A.C. par une inscription araméenne, gravée sur une jarre ; ce texte est le plus vieux document connu de Chorasmie. Les derniers travaux concernant Koï-Krylgal-Kala font croire que le château central fut un lieu de culte funéraire ou peut-être un observatoire (voir dans cet ouvrage la photo aérienne (pl. 16 b).

On ne peut faire remonter aussi haut Nârendj-qaleh, ni dans l'état actuel de ses environs dire qu'il ait été également entouré d'une enceinte décagonale : nous en retiendrons seulement que sa forme particulière trouve vraisemblablement origine dans les lointaines provinces de l'Iran extérieur où elle était depuis longtemps pratiquée.

(2) Dans son bel album « Flights over ancient cities » (Institute of the University of Chicago ; John A. Wilson and Thomas G. Allen, ed.), le Pr. Erich F. Schmidt donne en pl. 84 la vue aérienne d'une ruine octogonale sise dans la plaine de Guchi. Cet édifice qui est, semble-t-il, une forteresse en terre, disposait d'une seule entrée, Intérieurement des amas de décombres indiquent des vestiges de bâtiments formant une bande parallèle au mur extérieur, laissant libre une vaste cour également octogonale. Cette ruine qui n'est pas datée remonte au moins à la même époque que Nârendj-qaleh.

(3) Les châteaux polygonaux ne furent pas inconnus en Europe, par ex. : En France, à Ainay-le-Vieil (Cher), le château octogonal du XIIe-XIIIe A.D. remplace une construction bien antérieure, d'un tracé vraisemblablement analogue. A Boulogne s/mer, château polygonal du XIIIe. En Italie, près d'Andria, Castel-del-Monte du XIIIe.

Les deux schémas initiaux, que nous avons rappelés au début du chapitre IV, eurent chacun une carrière indépendante, prolongée même au-delà du moment où leur synthèse parvint à un type immuable. L'exemple de Darvâzeh-Gatch, où de longues salles périphériques encadrent une cour, réapparaît orné de galeries à Tchâh-e-siyâh-qadim au VIIIe A.D.; jamais abandonné, on le revoit en toute sa simplicité au caravansérail Abbassi (fig. 21).

L'autre disposition, par laquelle de longues salles voûtées sont perpendiculaires à la cour, semble plus fréquente, en Iran. Les édifices sassanides de *Kunar-e-siyâh,* de *Bisoutoun,* de *Tang-e-Maliun,* de *Kouh-pâyeh* ont leur homologue à l'extérieur, à *Kasr-el-Beïda*. Ce tracé apparaît aussi loin que *Sousse,* où il s'agrémente de galeries ajourées (206 H. — soit 1er tiers du IXe A.D.).

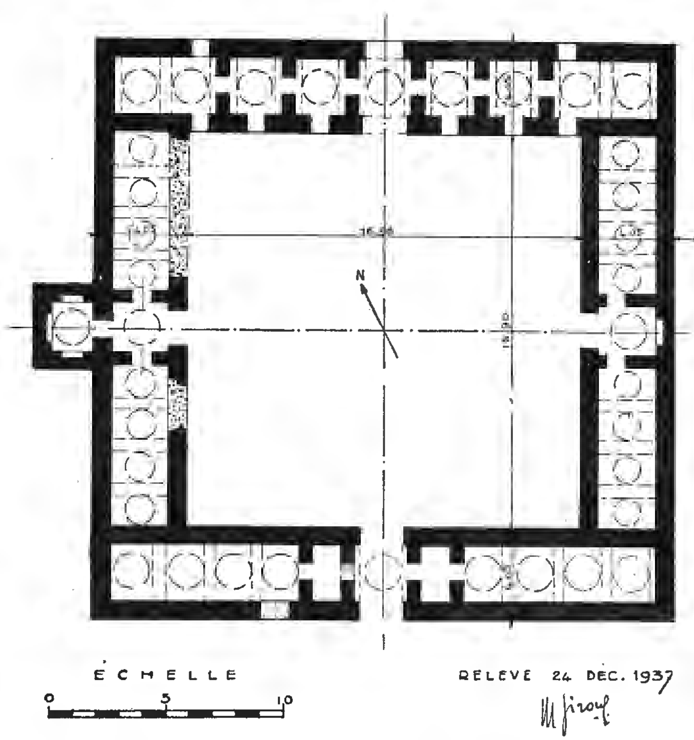


Fig. 21. Caravansérail Abbassi.

Il poursuit sa carrière en Perse, à Robât-e-Kerim (2e moitié du Xe A.D.) et au même moment au Robât-e-sangui de Natanz dans les adjonctions de la cour A. Un peu plus tard et simultanément il préside aux plans de Robât-e-Soltân et de Robât-e-Turk (entre 429-447 H. = 1038-1056 A.D.) sous les seldjoucides. Pendant cette longue période, la galerie ajourée, d'esprit méditerranéen, utilisée dans les châteaux arabes de *Minya* (90-126 H.), d'*Ukhaïdir* (161 H.) après avoir été à l'honneur à Tchâh-siyâh-qadim (entre 136-169 H.) ne fut pas totalement oubliée en Iran. On en voit les réminiscences dans les galeries fragmentaires de Robât-e-Turk, de Robât-e-sangui d'Ali-âbâd et sa pleine utilisation au Robât-e-Sharraf (en 508 H.) caravansérail royal. Sa dernière et belle apparition (parmi les monuments jusqu'à présent connus) sera à Robât-e-Sartchem (733 H.-1334 A.D.).

Bien avant l'époque seldjoucide, un des éléments caractéristiques des caravansérails classiques apparaît : la cour accusée de quatre eïwans axiaux. Qaleh Atabaki et Tchâh-e-siyâh en sont exemples que Robât-e-Kerim offrira à son tour. Il semble ainsi que cette disposition

connue depuis longtemps, avant d'être usuelle dans la construction des madressehs et mosquées le fut pour celle des lieux d'étape.

Peu avant et pendant l'époque seldjoucide, deux éléments classiques sont innovés. Le premier est le petit eïwan individuel, précédant chaque chambre que l'on note à Robât-e-Soltân et Robât-e-sangui de Natanz. Le second, plus important, préfigure la synthèse finale des deux schémas initiaux : ce sont les galeries périphériques (fragmentées il est vrai) de Robât-e-Miyân, doublées par des locaux perpendiculaires.

A la fin de l'époque seldjoucide, un problème restait toutefois à résoudre : celui des angles, qui se posait surtout dans l'édification de monuments appartenant au 2e schéma (locaux perpendiculaires aux cours). La première solution, peu satisfaisante comme nous l'avons vue consiste à juxtaposer les locaux, de telle sorte que ceux des extrémités sont interdépendants (Kunar-e-siyâh, Robât-e-Soltân, Robât-e-sangui de Natanz en sa cour B, Robât-e-Turk); ce dispositif est aussi usité dans les constructions arabes (Robât de Sousse, Palais de Minya, Kasr-al-Haïz). La deuxième solution, plus valable, est celle de Kasr-el-Beïda : elle consiste à couvrir d'une coupole l'espace carré des angles du bâtiment. Nous la voyons, en Iran, probable en l'un des édifices sassanides de Tang-e-Maliun et certaine à Robât Kérim et dans les bâtisses de la cour A du Robât-e-sangui de Natanz; elle figure aussi au Robât-e-Sharraf et à Robât-e-Sanchés [1]. En l'état actuel des recherches, on ne peut, à notre sens, prétendre que l'une de ces solutions est plus iranienne que l'autre. Les formules, au cours du Ier millénaire de notre ère, étaient déjà si universellement répandues qu'il est assez illusoire en l'absence de beaucoup d'exemples, d'en chercher les origines. Je crois qu'en Iran, le choix d'établir ou non des coupoles dépendait surtout de la main d'œuvre, plus ou moins spécialisée, participant aux travaux.

En raccourci et pour ne plus citer indéfiniment les exemples précédents, on peut dire que le schéma iranien usitant les locaux perpendiculaires à une cour, fut — apparemment — le plus employé en Iran et à l'extérieur [2] : il poursuit toujours sa carrière en de modestes garages provinciaux. L'autre schéma — dit méditerranéen — moins fréquent, reste également vivant; sa réapparition épisodique au caravansérail abbassi, puis au caravansérail kadjar inachevé de Robât-e-Soltân et enfin en des greniers villageois modernes, montre sa vitalité.

En dépit de la permanence opiniâtre de ces deux lignées, la tendance à une synthèse unissant les avantages de chacune d'elles, utilisant les nouveaux éléments précités, s'affirmait. Le résultat déjà très appréciable à Robât-e-sangui d'Ali-âbâd (depuis le VIIIe H.) devient apparent à Sartchem (733 H.). Débarrassé de ses galeries-promenoirs, ce monument a déjà l'allure d'un caravansérail classique, comme le prouvent d'ailleurs les transformations safavides. Cette phase importante ne fut pas sans essais, ainsi que le montre Robât-e-Sharraf et que l'eussent montré, sans doute, des édifices non inventoriés, malheureusement démolis [3].

(1) *Robât-e-Sanchés :* Cf. « A Survey of Persian Art »; vol. II, p. 250 où le plan du robât est reproduit d'après Diez.

(2) Cf. Creswell, *op. cit.,* p. 111 et sq. L'auteur date le château de Kasr-al-Haïz de 110 H.

(3) Cf. « Car. », p. 57, note 1 : Mustawfi signale plusieurs monuments sur la piste de Qarabagh à Tabriz, via Ahar. Ces édifices un peu antérieurs à celui de Sartchem, sont tous détruits. Le caravansérail d'Aïrândibi dont le portail est reproduit dans « Caravan. d'Iran » (pl. IV-3) ne laissait plus voir ses dispositions intérieures. Cette œuvre datant des Ildégisides d'Azerbaïdjan est également publiée par D.N. Wilbert, *op. cit.,* p. 176, n° 85.

Les trop rares exemples du chapitre suivant [1] manifestent que les résultats visibles du Qaleh-e-sangui d'Ali-âbâd continuèrent à être améliorés, pour atteindre la forme classique. Si des éléments nouveaux furent peu à peu incorporés, en revanche d'autres dispositions paraissant d'intérêt, tels que cours multiples, mosquées, appartements particuliers, galeries-promenoirs, écuries, à plusieurs travées, furent généralement éliminés. Sans disparaître totalement ces éléments qui ne correspondaient plus aux exigences courantes, furent réservés à des cas particuliers.

Au même moment, l'ambiguïté [2] résultant du double usage, civil et militaire que l'on pouvait faire de ces lieux d'étape (Robât-e-sangui de Natanz, Robât-e-Turk, en sa deuxième phase Robât-e-Soltân, etc.) disparut complètement. Les campements et casernements militaires reprennent une allure différente, comme on le verra plus loin au Qaleh de Moutah (site 28 E, fig. 29).

[1] Après les seldjoucides et jusqu'à l'époque safavide, les constructions routières furent très mal bâties : totalement en argile ou en moellons et mortier d'argile.

[2] Cette ambiguïté apparaît seulement pendant la deuxième phase seldjoucide. Robât-e-Turk est uniquement militaire. Pendant cette première période, le commerce international était ralenti, ce qui explique l'absence de vrais caravansérails.

CHAPITRE V

LES CARAVANSÉRAILS DU MILIEU DU XIIIE AU XVIE SIÈCLE A.D.

La période suivant celle des seldjoucides, fut confuse; cependant les Ildégizides furent, en Azerbaïdjan, encore actifs, les atabegs de Yezd également. Si l'on peut dater des premiers quelques monuments maintenant démolis (dont le robât d'Aïrândibi près de Marand) ceux qu'édifièrent les seconds n'ont laissé que monceaux de terre. Il en fut de même dans les plaines proches d'Ispahân.

Le monument de Sartchem, en Azerbaïdjan date de 733 H. — c'est déjà une œuvre évoluée. *Le caravansérail de Sin* (au Nord de la ville d'Ispahân) dont on ne sait à peu près rien, devait aussi présenter des signes d'évolution. Les photographies de façade et le relevé du portail, effectués par M. D.N. Wilbert, témoignent d'arrangements peu courants [(1)]. Le vestibule est en effet hexagonal (il date de 730-731 H.) tracé manifestant qu'à cette époque et en cette région les constructeurs savaient prouver leur fantaisie. L'examen des emplacements des murs — véritables empreintes en creux — montre qu'il existait des galeries périphériques doublées de chambres sur cour, mais la connaissance des autres éléments, tels que les angles, les façades intérieures, etc. ne peut plus être déterminée.

Les petits monuments suivants, plus modestes, conservés grâce à leur éloignement en zone montagneuse, donnent de bien meilleurs renseignements.

Le caravansérail Tchâhâr-Bordj (site 8, fig. 22) appartient au groupe des « Tchâh-e-Siyâh ». A propos de Tchâh-e-Siyâh qadim, il fut dit que les récents tessons recueillis sur son site (de beaux débris de poteries, provenant des ateliers de Saveh ou de Kâchân, de la deuxième moitié du XIIe A.D.) marquent la fin de l'utilisation du monument.

En admettant que le premier site ait été à peu près délaissé à la fin de ce siècle et en tenant compte que la nouvelle installation en terre crue, située 500 m. plus bas, ait été utilisable durant une centaine d'années, la fondation de Tchâhâr-Bordj (qui est en vis-à-vis) serait à placer au début du XIVe A.D., sous le règne d'Uldjaïtou ou de son fils Abu-Saïd.

(1) Cf. D.N. Wilber : « Architecture of Islamic Iran ». Plan de l'entrée n° 86, texte p. 189. L'auteur ne donne pas la moindre explication des dispositions intérieures. Lors de notre visite, en Juin 1963, la démolition méthodique, commencée en 1961, venait de s'achever. Tous les matériaux, sans exception, furent récupérés même dans les fondations, figurées dorénavant par des tranchées. Il est regrettable que notre prédécesseur n'ait eu le loisir d'examiner, en avril 1943, les ruines discernables.

Le site de Tchâhâr-Bordj (croquis d'ensemble fig. 22) comporte l'emplacement d'une vaste citerne couverte, alimentée par un ghanat, venant du point d'eau amélioré de Tchâh-e-Siyâh qadim. Tout près et du même côté du ravin, sont les vestiges de l'établissement en briques

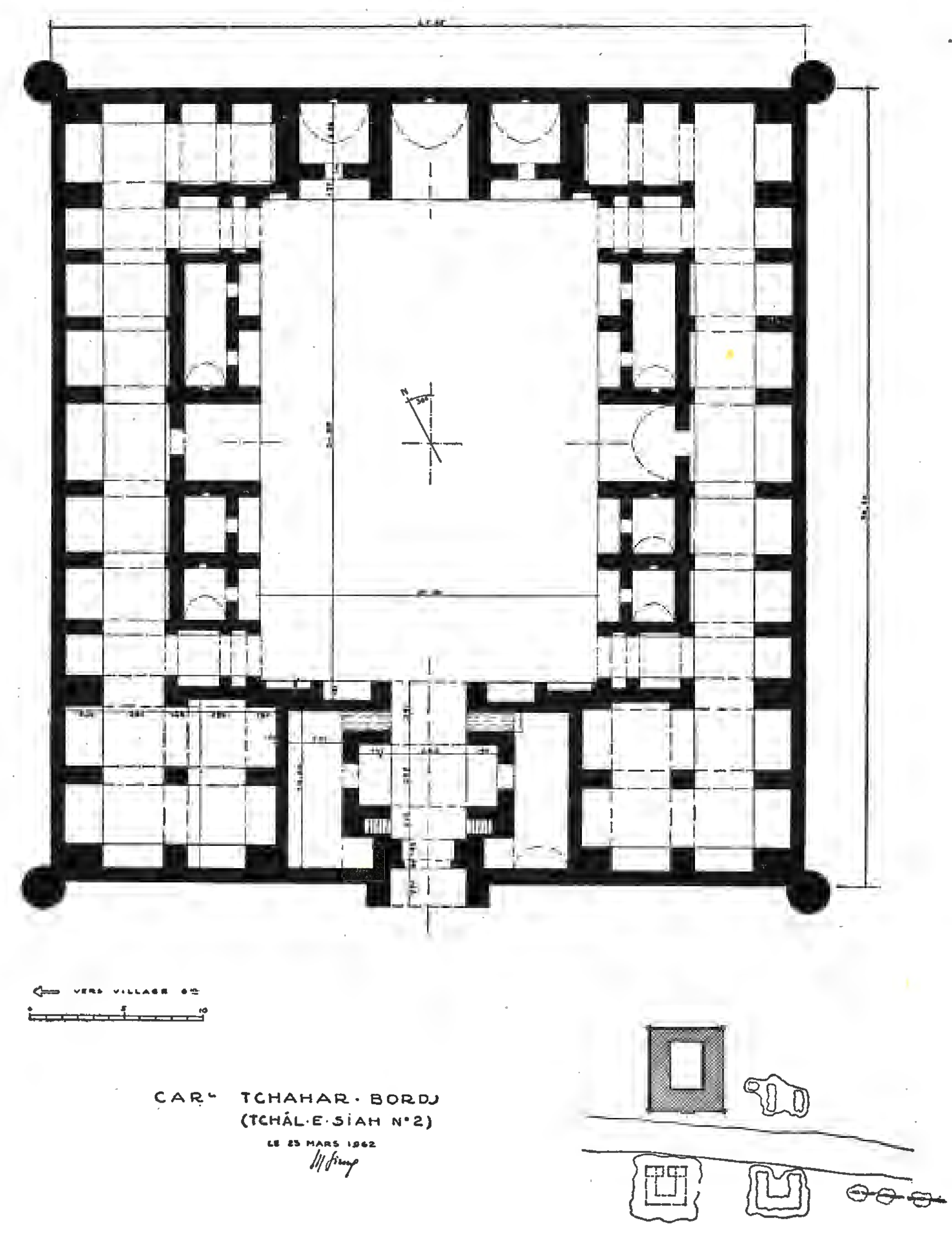


Fig. 22. Caravansérail Tchâhâr-Bordj.

crues (Tchah-e-Siyâh n° 3). C'était une halte à cour carrée, composée de quatre corps de bâtiments, celui de l'entrée, au Nord, était orné d'un portail saillant, flanqué de deux loges. Cette construction, impossible à mieux connaître sans quelques dégagements était de petite dimension (environ 35,00 × 35,00 m.) et édifiée en pauvres matériaux : elle dénote une période troublée, sans doute celle des Atabegs du Fârs ou de Yezd.

Le caravansérail Tchâhâr-Bordj dont les alentours sont parsemés de traces de modestes édifices (des boutiques) fut construit lorsque le petit qaleh voisin devint insuffisant pour un trafic actif. Plus vaste, il fut aussi mieux réalisé. Les murs extérieurs en moellons hourdés au mortier d'argile et plâtre, sont épais et correctement dressés. Quatre petites tours d'angle, pleines (qui donnèrent le nom au monument) plus décoratives qu'utiles, viennent avec un portail saillant de 1,35 m. animer la masse sévère des façades (pl. VII, c). Intérieurement, les murs sont maçonnés de même façon jusqu'à la naissance des voûtes. Celles-ci en briques cuites ont toutes disparu, mais on voit leurs empreintes sur les murs contre lesquels elles prenaient appui. En berceaux, beaucoup trop tendus, elles durent, tout au moins celles des grands eïwans, se dégrader très vite : les villageois à l'époque safavide, se chargèrent, pour récupérer les briques, d'en finir avec les autres. D'autres voûtes sont ogivales, mais de tracé écrasé.

La solide muraille extérieure (0,85) dessine un quadrilatère de 47,95 m. de large sur 50,60 m. de long, abritant une cour rectangulaire de 21,50 × 30,55 m.

La disposition intérieure rappelle celle de Robât-e-Sanchés : les deux longs côtés de la cour comprennent chacun un vaste eïwan carré de 4,90 × 4,90 m. De part et autre de cette arche centrale se trouvent trois arcatures de 2,33 m. dont l'une donne sur les écuries. Les deux autres sont de petits eïwans, qui pour la partie Nord desservent une seule salle en longueur, et au Sud deux chambres. Les écuries latérales sont composées de travées successives de même largeur que les eïwans des façades. Du côté du mur extérieur, de profondes niches servaient de dépôts aux ballots de marchandises.

Le corps de bâtiment de l'entrée comporte de chaque côté du passage central (largeur de 4,83) deux larges et profonds soffehs surélevés, communiquant avec deux salles prenant toute la largeur du bâtiment (3,52 × 10,00 m.). Ces locaux couverts en berceau surbaissé, étaient réservés au gardien-cantinier et aux caravaniers. Directement sur le passage sont d'autres accès directs à ces locaux et le départ des escaliers des terrasses.

Les extrémités de ce corps de bâtiment sont de vastes écuries, composées de quatre travées, reposant sur une grosse pile centrale. Trois des faces latérales, disposent, comme les autres écuries, de profondes alcôves pour les chargements. La façade sur cour de cette aile comprend de chaque côté de la voûte axiale, deux niches aveugles de dimensions inégales (3,08 × 1,21 et 2,91 × 0,50 m.).

Le corps de bâtiment Nord, peu épais, est seulement composé d'un eïwan central (4,90 × 6,10) flanqué de deux chambres, précédées de petits eïwans. Les retours des écuries, par deux travées, achèvent de compléter cette aile Nord.

Cette façade est peu heureuse : plutôt que de créer quatre chambres et un eïwan axial large, il fut préféré de conserver à celui-ci la même dimension (4,90 m.) qu'au deux autres. Dès lors, les deux chambres devinrent trop vastes, il fut nécessaire d'intercaler deux niches aveugles pour atteindre toute la largeur de la cour. Malgré la surépaisseur des murs, les voûtes excessives et sans doute trop minces, furent, en cette partie du bâtiment, comme pour l'entrée et les deux grands eïwans, les éléments déficients de cet édifice (pl. VII, d).

Tchâhâr-Bordj comprend seulement huit locaux habitables dont deux dortoirs, ce qui est peu pour le nombre d'animaux de bât, s'élévant à 110-120 au minimum, et pouvant atteindre 150.

Ce qui dénote à cette époque et pour ce trajet un trafic plutôt réduit et un petit nombre de voyageurs. Le confort est restreint : une cheminée par local habitable semble suffisant; les latrines par contre font défaut.

Tchâhâr-Bordj fut abandonné sous le règne de Châh Soleyman, à la fin du XIe H. — ses ressources en eau étant devenues insignifiantes.

Le Qaleh-sangui d'Allahvidjeh (site 9, fig. 23) situé sur la même piste, une quarantaine de kilomètres plus loin, fut implanté sur le versant d'un petit col, non loin d'un ravin dont les eaux souterraines furent captées. Légèrement plus petit que le précédent (43,50 × 44,50 m.) il offre avec ce dernier beaucoup d'analogies et est construit exactement suivant les mêmes procédés; il est probablement dû au même constructeur et on peut lui attribuer la même ancienneté (début XIVe J.C.).

Ici le corps de bâtiment Nord comprend, de part et d'autre d'un grand eïwan (4,90 × 4,45 m.) deux chambres, chacune précédée d'un petit eïwan.

Les deux grands eïwans latéraux, moins larges (4,00 × 3,20 m.) donnent accès à de grandes salles (4,00 × 5,75) butant contre le mur extérieur, (ép. 0,90). De cette façon les galerie-écuries sont recoupées en quatre tronçons. De chaque côté des grands eïwans latéraux prennent place trois arcatures : l'une est l'entrée d'écurie, et les deux autres sont seulement de profonds eïwans (2,60 m.) ne précédant aucune chambre (pl. VII, f).

Le corps de bâtiment Sud (celui de l'entrée), est précédé d'un puissant portail (arche de 4,90) solidement calé de deux grosses piles (1,95). Il a une profondeur de 2,10 m., une bonne protection est nécessaire en cet endroit, constamment balayé par des vents violents (pl. VII, e). Le passage intérieur, de même largeur que le portail, est latéralement bien dégagé par deux profonds soffehs : l'un communique avec un grand corps de garde ou boutique. Immédiatement en tête du passage sont les escaliers de la terrasse et à l'autre extrémité, deux alcôves surélevées par où on pénètre dans deux chambres sans fenêtre, qui sont les loges des gardiens. Au bout de ce bâtiment Sud sont les retours — inégaux — des écuries. Sa façade sur cour est la réplique de celle qui lui fait vis-à-vis — au Nord. On y voit de chaque côté de la grande arche du passage deux arcatures, l'une d'elle donnant jour à une chambre de voyageur.

La particularité de ce caravansérail consiste surtout en l'apparition de locaux spéciaux pour les tcharvadars chameliers et âniers [1]. Ceux-ci profitent de petites chambres, placées à l'entrée des écuries; ces pièces sont disposées de telle façon qu'elles ont la même épaisseur totale que les eïwans latéraux de la cour.

Le confort est un peu plus grand qu'à Tchâhâr-Bordj, outre quelques cheminées (7 pour les chambres, 10 pour les écuries et le corps de garde) les tourelles d'angle abritaient des latrines.

Le nombre des locaux disponibles pour les voyageurs est faible : 6 chambres et deux grandes salles servant de dortoirs [2]. La capacité de l'établissement varie de 70 à 110 animaux de bât (en ce cas avec stationnement dans la cour).

[1] Voir en « Car. » p. 33. L'organisation des caravanes.

[2] Le même fait a été remarqué à Tchâhâr-Bordj : le gros trafic, vers Soltânyeh, empruntait peu cette voie.

La ruine de ce lieu d'étape provient — comme à Tchâhâr-Bordj — du même vice de construction. Les voûtes étaient beaucoup trop tendues pour leurs portées. Réalisées en lamelles de pierre liées au mortier d'argile et plâtre elles se fissurèrent sans doute rapidement. Dégâts qu'aggravèrent les fortes chutes de neige de ce col placé à 1900 m. d'altitude.

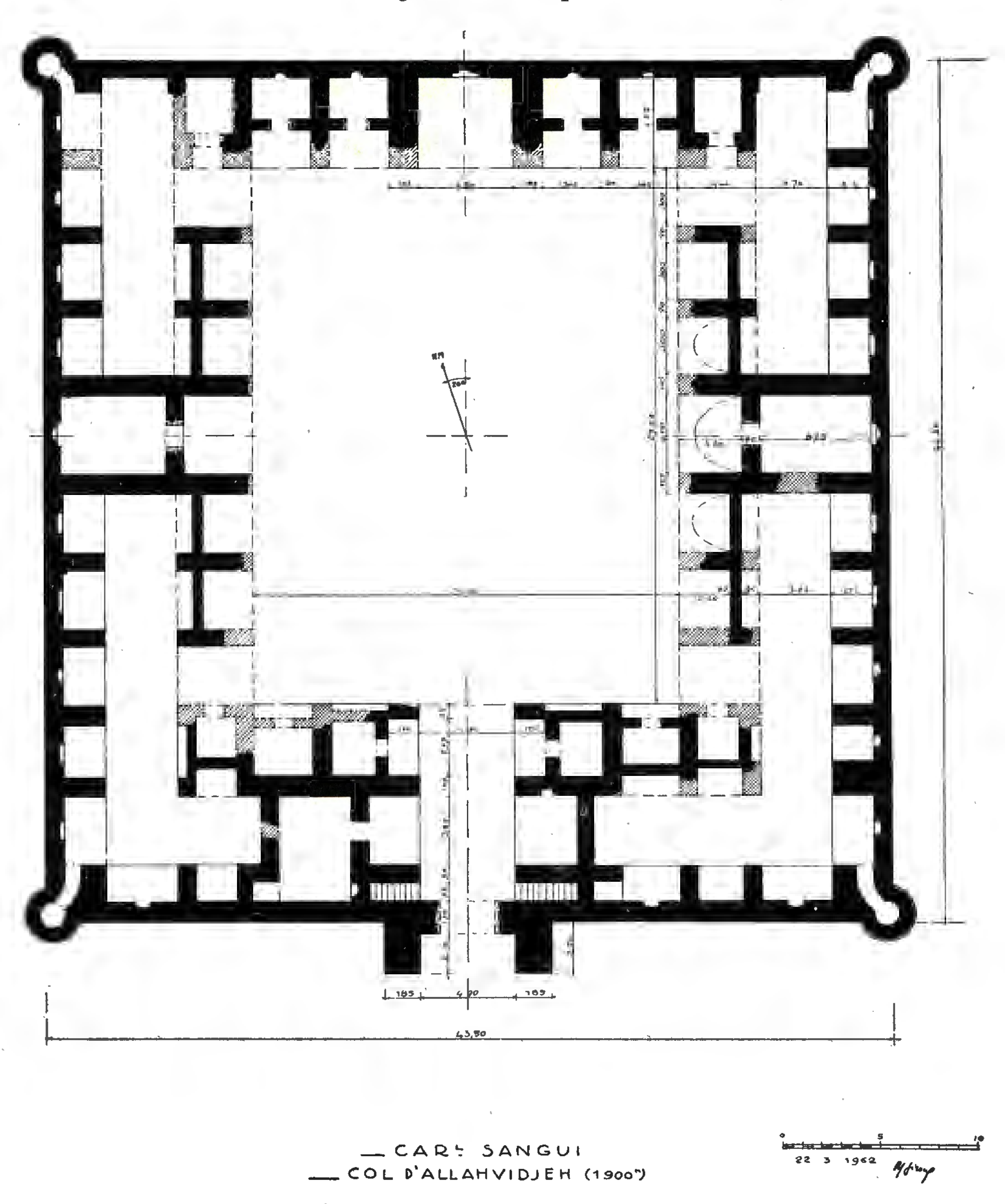


Fig. 23. Caravansérail Qaleh-sangui du col d'Allahvidjeh.

Nous retrouverons, plus loin, peu avant et au début de l'époque safavide, quelques dispositions décrites ici.

Tchâhâr-âbâd B (site 10). — Placé sur la piste Ispahân-Natanz qui, par Dombi et Behdjat-âbâd, évite partiellement l'ingrate traversée du Kévir, ce monument fait partie d'un curieux ensemble. (fig. 24).



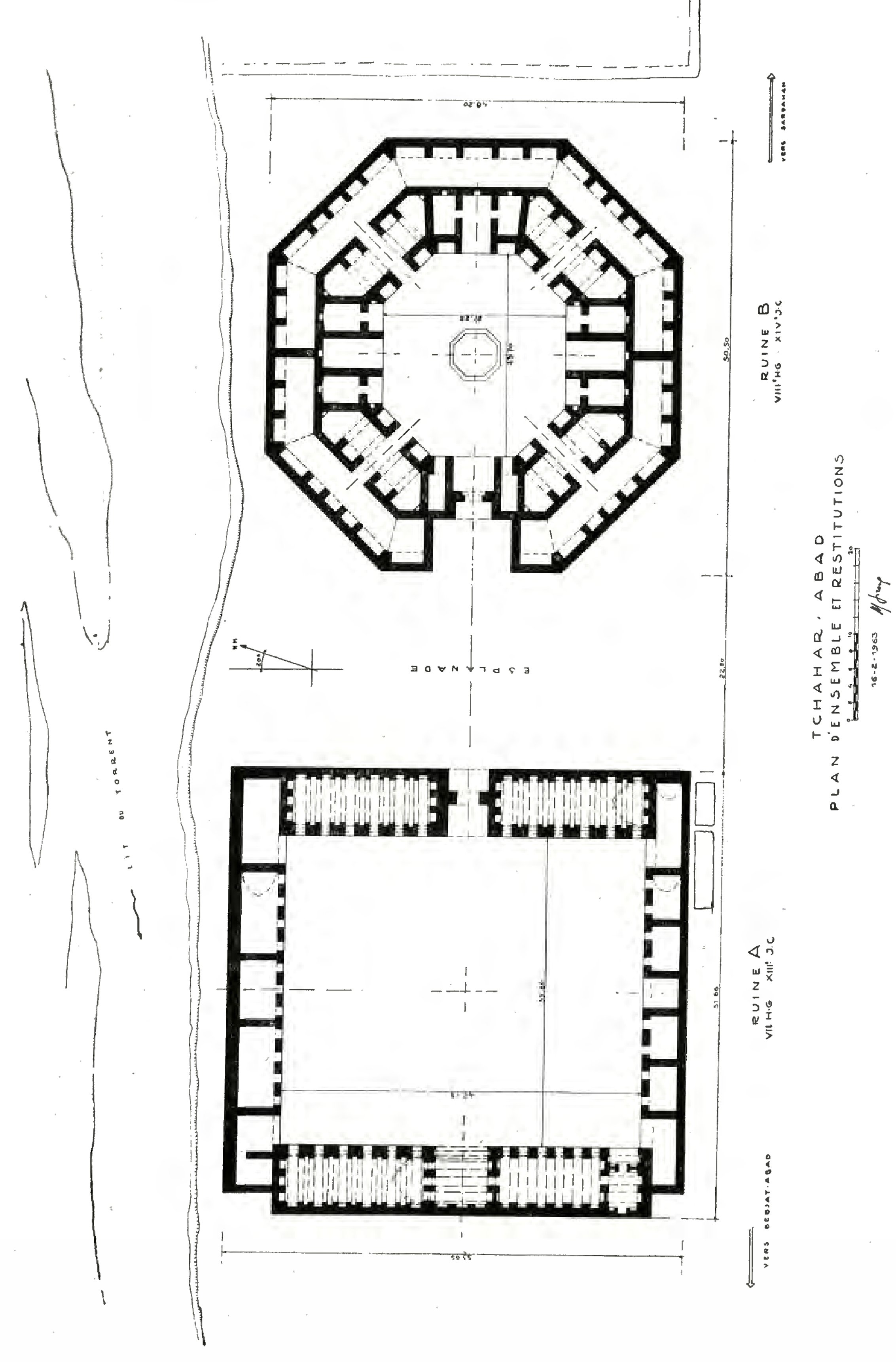


Fig. 24. L'ensemble de Tchâhâr-âbâd, restitution.

Dans une vallée, qui ne fut pas aussi aride que de nos jours, en un large lit de rivière où l'on voit subsister quelques tamaris, un puits fut creusé, atteignant un maigre filet d'eau : c'est la seule ressource à 12 km. à la ronde. Il fut l'origine de cette halte qui, dès l'utilisation de cette piste, reçut une construction militaire (ruine A). Il fut bientôt nécessaire pour les convois civils, d'y créer un gîte d'étape spécial (ruine B) que voici.

Le bâtiment est un octogone irrégulier (fig. 25) tracé suivant deux axes de longueurs inégales (48,20 et 50,50 m.). Son architecture élaborée et savante fait pressentir celles des monuments bien connus de la route de Chiraz (Amin-âbâd, Khân-e-Khurrâ et Dehbid) et les arrangements palatiaux d'Ispahân. Si ce n'est le portail (pl. VIII, a) on serait, en effet, tenté d'attribuer ces structures en état déplorable à l'époque safavide.

A l'exception de ce portail bien bâti (l'arc de la porte est même appareillé), toutes les voûtes des constructions intérieures, étaient en briques crues, reposant sur des murs faits de blocs arrondis, ramassés dans le fond de la rivière, liés au mortier d'argile. On peut concevoir ce qui en résulta en ce lieu enneigé l'hiver et en proie à de fréquents seïsmes. Dans l'amas informe des éboulis nous avons rencontré les plus grandes difficultés au cours du relevé : opportunément tous les éléments nécessaires à la restitution ont pu être décelés; le bâtiment étant tout à fait symétrique il en résulte en bonne certitude le plan de la fig. 25.

Les vents étant violents en cette vallée, le caravansérail fut placé en face du casernement existant, à 22,80 m. de distance, ce qui créa une esplanade protégée. Pour améliorer cette zone calme, une sorte de prévestibule à l'air libre (de $9{,}20 \times 6{,}20$ m.) fut pratiqué devant le porche. La cour est à l'instar du plan, octogonale : la façade abritant l'entrée et celle qui lui fait pendant, sont moins étendues que les deux autres — Nord et Sud. De chaque côté de l'entrée, et donnant sur la cour, sont les loges des gardiens; en vis-à-vis un eïwan donne accès à deux chambres qui n'ont pas d'ouverture sur cour; les faces Sud et Nord comprennent chacune un grand eïwan, flanqué de deux chambres habitables avec accès direct. Les quatre pans coupés complétant l'octogone sont tous égaux, composés de trois arcatures dont celle du milieu communique avec une salle, « conçue à la demande » — servant de vestibule aux écuries. Ces vestibules qui, à l'occasion, pouvaient aussi abriter des bêtes de bât, étaient plus couramment dépôts de marchandises et logements des conducteurs : les fonds triangulaires de ces locaux ont tous des cheminées. Les six chambres habitables profitent aussi de ce confort qui était également attribué à leurs eïwans. Un bassin central servait d'abreuvoir et de lieu d'ablution. Une profonde excavation (fig. 25), prend l'emplacement de l'écurie du pan coupé Nord-Ouest. Comme ses parois sont en pierres calcaires blanches (carrière à 12 km. près de Sardahan) bien taillées et ajustées, il est probable qu'une vaste citerne était aménagée juste sous l'écurie; l'état bouleversé des abords n'a pas permis d'en déterminer à coup sûr l'accès : d'après l'état des lieux, il dut être directement sur le prévestibule.

Tchâhâr-âbâd, pour une petite surface, pouvait abriter un nombre considérable d'animaux, 120 environ, sans compter l'utilisation des vestibules d'écuries qui porterait le total à 160. Cette forme est donc avantageuse, mais présente plus de difficultés à réaliser par suite de nombreuses voûtes triangulaires. Sans doute le choix de ce plan octogonal est plutôt dû à une fantaisie esthétique qu'à toute autre raison. La construction fut certainement influencée par de

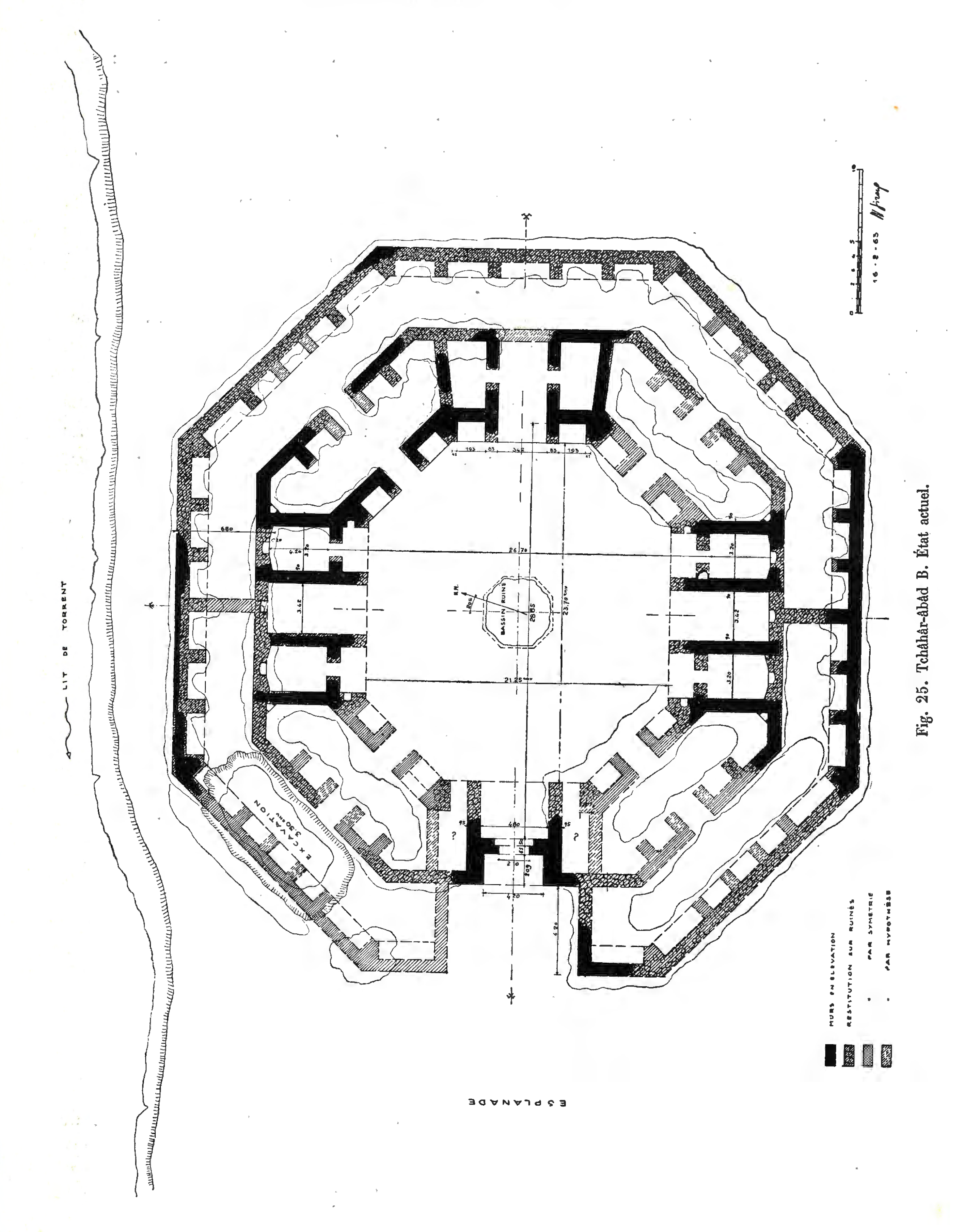


Fig. 25. Tchâhâr-âbâd B. État actuel.

proches exemples polygonaux dont Nârendj-qaleh (site 23 bis). Si dans les tracés des caravansérails octogonaux safavides, plus haut cités, intervint quelque idée défensive [1], on ne la voit guère ici. Aucune tour ne vint renforcer les angles, la présence du casernement voisin était par ailleurs suffisante pour éloigner les pillards. L'époque ilkhanide et celles qui la suivirent (cette région fut régentée par les Mozaffarides et les Timourides) furent assez portées aux constructions polygonales et rondes [2], formes peu usitées ultérieurement.

Son implantation près d'un stationnement militaire, sa disposition intérieure, adaptées à des besoins caravaniers, n'excluent pas que Tchâhâr-âbâd B, n'ait pu servir à l'occasion à quelque haut personnage ou officier supérieur en déplacement.

La ruine voisine, Tchâhâr-âbâd A, est, verrons-nous, datable de la 1re moitié du VIIIe H. Celle-ci paraît moins ancienne — elle peut être placée dans le troisième quart de ce même siècle, au moment où le mozaffaride Mozaffar Kashi était gouverneur d'Ispahân, ou un peu plus tard, sous les feudataires timourides [3].

Par sa curieuse disposition, cette œuvre marque une intéressante tentative de s'évader des tracés rigides. Si tous les problèmes ne sont aussi convenablement résolus que dans les monuments polygonaux de la route de Chiraz, il n'en demeure pas moins que la formule en est déjà posée. Il est fort probable que durant le siècle séparant ce monument de ses successeurs connus, d'autres œuvres, aussi exécrablement édifiées, formèrent une transition évolutive.

[1] Cf. « Car. », p. 73, fig. 30-31. Ces édifices sont placés en une zone où les brigandages étaient fréquents.

[2] Par exemple le qaleh circulaire de Kâj, mentionné précédemment au Chap. III.

[3] Ispahân, fut jusqu'en 795 H., sous la férule des Mozaffarides qui étaient en incessants déplacements. Ce va-et-vient continue plus tard, après l'invasion de Teymour, sous les feudataires du Djebal (de 807 à 812).

CHAPITRE VI

LES CASERNEMENTS SOUS LES ILKHANS
ET JUSQU'À L'ÉPOQUE SAFAVIDE

L'immense mouvement de troupes qui marqua l'intrusion mongole (686 H. = 1287 J.C.) et que nécessita le maintien de la dynastie obligea à des lieux d'étape organisés, distincts de ceux destinés au trafic commercial.

La province d'Ispahân, centre important, lieu de passage indispensable et inévitable entre les provinces du Nord et le Fars, entre le Seïstan et les deux Irak, nous a conservé, fort heureusement, les constructions solides de plusieurs camps militaires.

Ces édifices, tout à fait inédits, sont assez curieusement apparentés, par hasard ou non, aux grands halls visibles à la mosquée Djum'a de Yezd et au Khan Orthma de Bagdad [1]. La première de ces villes étant en bout du trajet où l'on trouve deux de nos monuments et la seconde étant tombée aux mains des mongols en 656 H. (1258 J.C.).

Tchâhâr-Âbâd A (site 10, fig. 26). — Le site a déjà été décrit — il n'est point nécessaire d'y revenir. Sur la rive plate de la rivière intermittente furent édifiés deux longs bâtiments parallèles, distant entre eux de 38,80 m. Peu après et sans doute même avant que ces constructions fussent achevées, le quadrilatère fut refermé par des corps de bâtiments moins épais. La construction située à l'Est, est formée de deux grands halls égaux, placés de part et d'autre d'un porche couvert, ouvrant sur un grand eïwan. Le bâtiment qui lui fait vis-à-vis, comprend aussi un grand eïwan axial vers le Nord communiquant avec une grande salle et au Sud, avec une autre, moins vaste, précédant une chambre réduite, munie d'un porche-eïwan spécial.

Toutes ces bâtisses, comme à Robât-e-Soltân, indiquent un programme précis et une grande vitesse d'exécution, ce qui fut sans peine atteint par des procédés choisis, permettant le travail simultané de nombreuses équipes de maçons.

Les longs murs des salles sont d'épaisseur variable (1,35 à l'extérieur, 1,85 et 1,32 sur cour), tous matériaux les composèrent : moellons bruts, briques pour les piédroits des baies, le tout lié au mortier d'argile, faiblement additionné de plâtre (pl. VIII, b). Chaque pile séparant les baies sur cour, porte deux arcs légers, en briques crues, réunis entre eux par un voûtin.

[1] Les salles de Yezd furent construites entre 764 et 777 H.; cf. «La mosquée de Yezd», par M. Siroux, p. 169, dans le *Bulletin de l'I.F.A.O.*, t. XLIV. — Le Khân Orthma de Bagdad est de 755 H. = 1356 A.D.

Il résulte de cette structure une série de ponts, entre lesquels des voûtes presque plates étaient rapidement maçonnées. Dans le corps des piliers sur cour des niches allégeaient la masse consi-

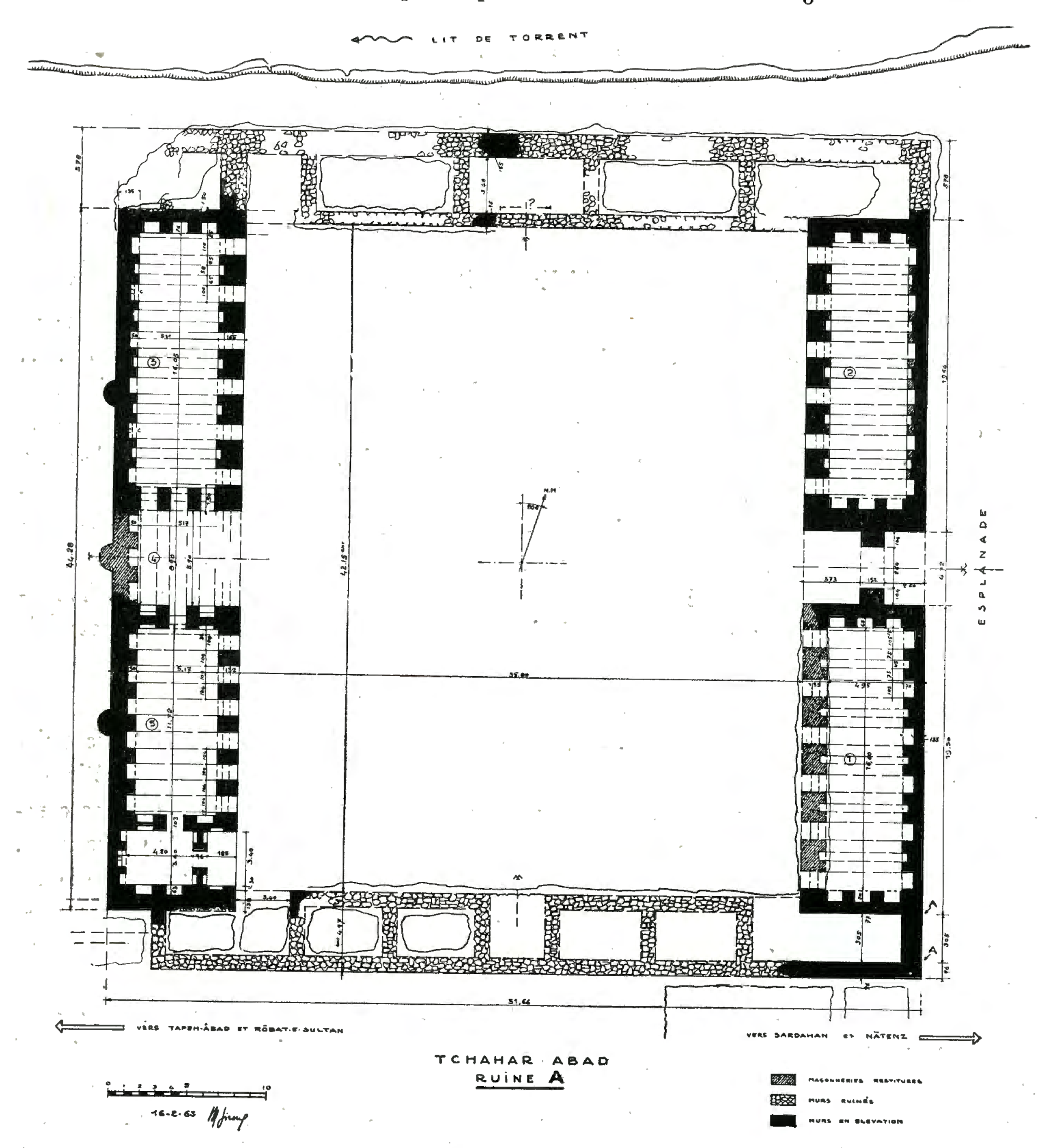


Fig. 26. Tchâhâr-Abâd A. État actuel.

dérable des matériaux. Dans les murs extérieurs des niches plus profondes, en face des fenêtres, tenaient le même rôle, cependant que de nombreuses cheminées permettaient d'adoucir la température de ces grands halls. Les baies montaient très haut, les ogives extérieures étant plus élevées qu'intérieurement formaient voussures inclinées.

Ces ouvertures élancées, montées en une seule fois, furent recoupées ensuite d'un léger linteau rapporté. La section inférieure formant porte et la partie supérieure, ogivale, constituant imposte pour l'éclairage et la ventilation.

Ce procédé de couverture des salles fut également usité pour le grand eïwan Ouest et bien certainement pour celui du porche d'entrée. La petite pièce, précédée d'un eïwan, située en l'extrémité du bâtiment Ouest, semble avoir été destinée au chef du détachement ou au poste de commandement. Les corps de bâtiment fermant la cour au Nord et au Sud, comprennent des chambres en longueur (largeur 3,50 au Sud et 3,48 au Nord). Ils étaient nécessairement moins hauts que les deux autres et destinés à des utilisations secondaires. Leurs extrémités Ouest, qui ne sont pas à l'alignement du grand corps de bâtiment, étaient vraisemblablement occupées par des latrines, car dans l'angle mort extérieur des traces de fosses maçonnées sont bien visibles.

Il est évidemment difficile d'assigner à chaque local un emploi déterminé ; même en Occident, les bâtiments militaires ont été et sont encore polyvalents, à plus forte raison en Orient où une construction est avant tout un abri couvert.

De fait, à la comparaison de nos modernes lieux de camping, il faut voir là des bâtisses formant le noyau d'un stationnement important, composé de tentes, implantées dans la cour et à l'extérieur de l'enceinte.

Ces grands halls (16,05, 16,60, 11,72 — sur 5,11, 4,95 et 5,17) chauffables, peuvent être aussi facilement chambrées, que dépôts ou même écuries. Les corps de bâtiments secondaires comprenaient des magasins et dans leurs extrémités Est des cuisines. Des abreuvoirs et emplacements pour le pansage des chevaux sont marqués extérieurement par quelques murets et dépressions.

Dombi (site 11) est, à une trentaine de kilomètres, sur la même piste, en direction d'Ispahân. L'endroit, alimenté en eau depuis le hameau de Magh (à 7 km.) par une source saumâtre, eut subi le même sort que le caravansérail safavide voisin, s'il avait été construit en meilleurs matériaux.

La disposition d'ensemble est exactement la même qu'à Tchâhâr-âbâd A ; les deux bâtiments sont en tous points comparables en dimensions et en construction. Les seules différences sont, en ce que la première bâtisse est munie d'un eïwan en lieu et place d'un portail ; ceci parce qu'une avant-cour le précédant possède déjà une entrée composée d'un double porche (fig. 27).

Les annexes de la deuxième cour sont réduites à un bloc de 2 pièces (sans doute cuisines) faisant saillie hors du mur de clôture Ouest et à une chambre oblongue, saillante également, placée en symétrie. La première cour, bâtie en dernier lieu, marque un repentir : on profita de la construction de deux locaux secondaires, en bout du bâtiment Sud pour lui donner plus de largeur. Les dimensions des cours, respectivement 38,82 × 19,07 et 46,58/25,06, permettent déjà des évolutions aisées, mais il est improbable qu'elles aient été utilisées pour le campement : en effet à l'extérieur et tout près, de spacieux enclos autrefois ceints de murs en terre en étaient l'endroit. Ces grandes aires aplanies montrent par place des débris terreux, des tessons de poteries grossières et des fragments de briques : ce qui indique de petits bâtiments utilitaires et explique pourquoi les deux grands casernements en sont dépourvus. En meilleur état que

Tchâhâr-âbâd A, les casernements de Dombi ont encore intérieurement grande allure. Les façades, toujours revêtues de leurs parements de briques cuites, donnent un aspect strict convenant aux édifices militaires (pl. VIII, c et d).

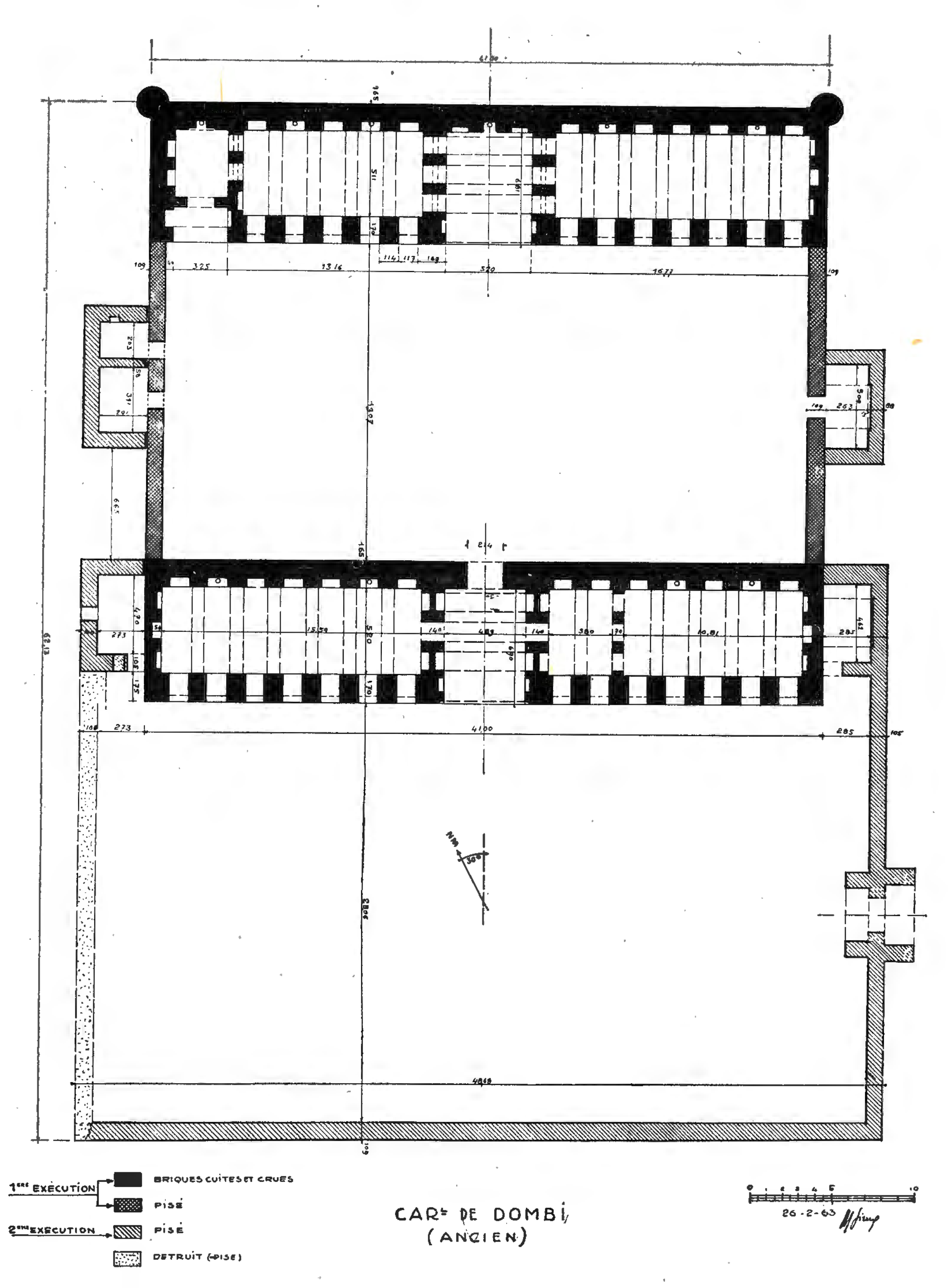


Fig. 27. Les casernements de Dombi.

Par une grande chance, la dernière pièce précédée d'un eïwan, située à l'extrémité du bâtiment Nord, a conservé, en parfait état, sa cheminée. Celle-ci, dont le foyer est en brique cuite, possède encore ses encadrements intacts.

Par le caractère très particulier de ses moulurations en plâtre, cette œuvre appartient à coup sûr premier au quart du VIII[e] H. et, pourrait-on préciser de 715 à 725 H.

Ainsi se trouve daté cet ensemble et celui de Tchâhâr-âbad, qui appartient au même programme. (Comparer en pl. VIII — les vues b, e, et f).

Le Qaleh de Gourgâb (site 28 B). — Situé à une trentaine de kilomètres d'Ispahân, sur une des voies parallèles, issues de Gez et Sin, se dirigeant vers Mourtcheh-Khort, ce monument, à la connaissance des paysans de Gourgâb, fut à la fois glacière et silo à blé. Utilisation certainement la sienne au cours du dernier siècle et cause de sa ruine, mais qui ne fut certes pas le but de sa création [1] (fig. 28).

Qaleh Gourgâb est composé de deux bâtiments de dates différentes. Le premier, qui est presque ruiné, est une construction d'un seul rez-de-chaussée, long de 62,80 m. large de 10,80 m.; composé de deux galeries jointives, de 14 travées chacune. La deuxième construction qui lui fut accolée en respectant les axes des travées, ne comporte qu'une seule galerie (pl. IX, b), mais est surmontée d'un étage respectant exactement les dispositions inférieures — à cette variante près — que des baies pour l'éclairage et la ventilation lui furent données sur chaque longue face.

Ainsi composé, ce casernement frustre était compris dans un enclos général qu'il divisait en deux parties, non sans laisser à l'Est un espace libre pour la communication.

Placé tout près de la piste joignant Sin à Gourgâb, alimenté par un ghanat voisin peu profond (8,00 m. environ) l'enclos profitait de deux portes, situées dans la cour Sud, l'une en face de l'autre et ménagées dans des murs en terre crue de 2,00 m. d'épaisseur. La première cour est conservée, mais non la seconde, remplacée par des cultures maraîchères, venant jusqu'au pied des ruines, tout en respectant les murs de soutien d'une large rampe (4,30 m.) ou d'un escalier droit. Par celui-ci, les usagers passant sur la terrasse des doubles galeries, pouvaient pénétrer dans le casernement de l'étage (pl. IX, a).

En contemplant ce bâtiment tout en briques crues et en pisé on peut s'étonner que tant d'habileté dans ses voûtes soignées ait pu être dépensée en de si pauvres matériaux (pl. IX, b). Mais en cette région d'Ispahân il en fut toujours ainsi — la preuve en est au village de Gourgâb, actuellement en pleine reconstruction, suivant des plans bien élaborés, mais réalisés avec force briques crues : l'argile légèrement sableuse est ici excellente.

Comme aux précédents endroits, il s'agit ici du bâtiment central d'un campement. L'édifice initial qui tombe en ruines après avoir été utilisé comme glacière, n'est qu'un lieu couvert, bon à toutes fins. Après l'adjonction, il fut vraisemblablement et uniquement à usage d'écuries, accessibles par deux portes au Nord et au moins une à l'Est. La grande galerie Sud avec laquelle les écuries communiquaient par deux portes (insuffisantes pour le passage d'un cheval) et deux petites ouvertures, étaient des greniers à fourrage, des dépôts de harnachements et en cas de besoin des dortoirs. Cette galerie à qui fut épargnée l'humidité de la glace fondante est bien conservée (pl. IX, b), deux portes au Sud et une autre à l'Ouest forment ses accès.

[1] En « Car. », *op. cit.*, p. 131 et sq. les glacières ont été décrites, ces constructions parfaitement adaptées à leur rôle, encore en usage il y a à peine 20 ans sont très différentes de ce que l'on voit à Qaleh Gourgâb.

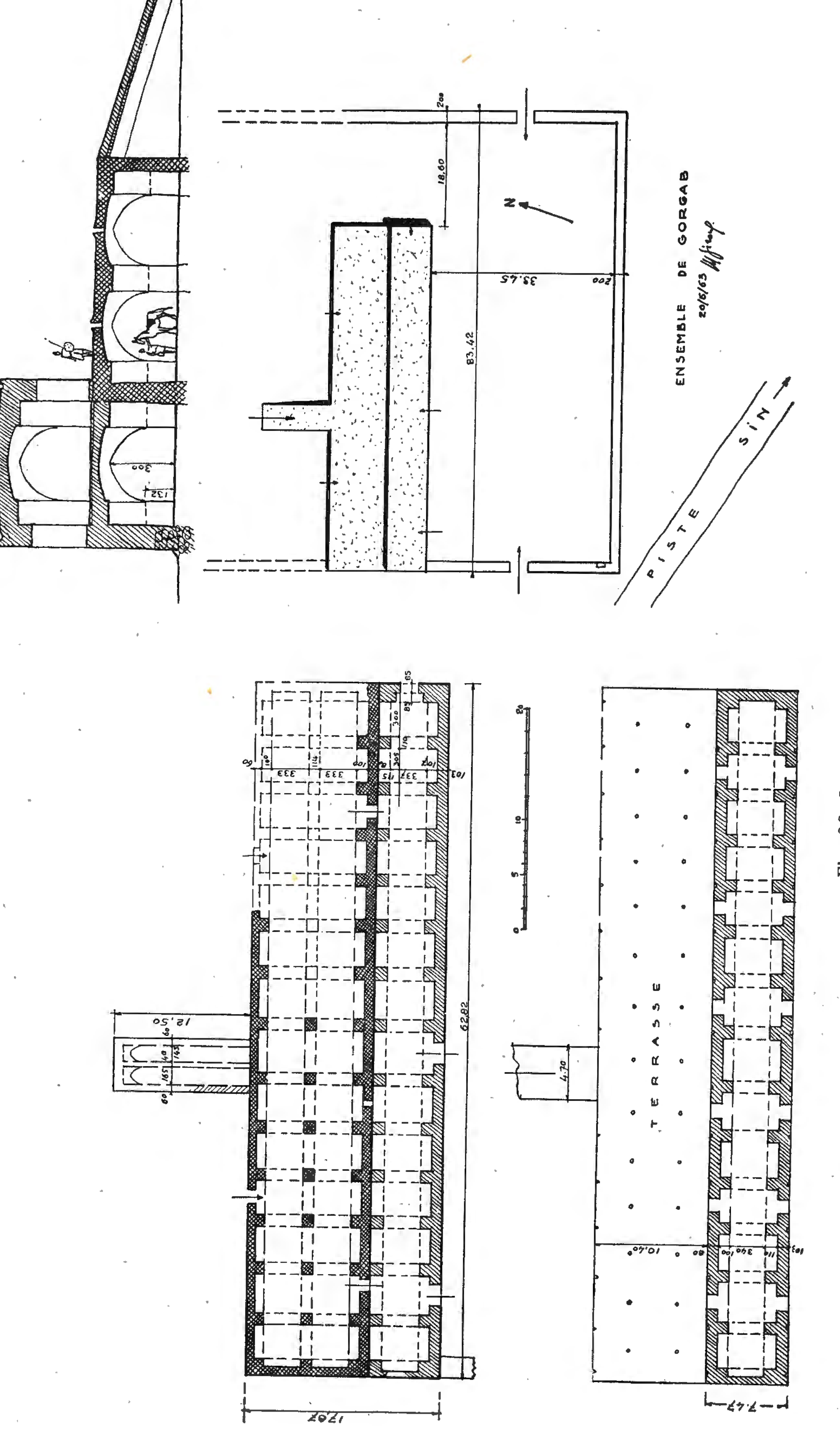


Fig. 28. Le casernement de Gourgâb.

L'étage supérieur, auquel on parvient maintenant difficilement par escalade, bien éclairé et puissamment ventilé, constitue une excellente chambrée.

Les possibilités de casernement peuvent être d'environ 100 à 120 chevaux hébergés à l'abri.

Le bâtiment à étage, seul bien conservé, est couvert de voûtes, usitées déjà avant les safavides et qui le sont encore maintenant : elles ne sont donc pas d'une bonne indication. Par contre les arcs des deux portes donnant sur la cour Sud sont inhabituels à l'époque safavide, mais courants à l'époque mongole. Aussi peut-on, sans grand risque d'erreur, attribuer cette partie à la première moitié du VIIIe H. et à fortiori au bâtiment initial une date légèrement antérieure.

Ce casernement fut certainement longtemps utilisé et entretenu comme on le voit par des réparations. Ainsi que les deux précédents exemples, il fut le modèle, au cours des siècles suivants, de nombreuses installations similaires.

Le Qaleh Moutah (site 28 E, fig. 29). — C'est à Moutah que la piste venant de Golpaygân se divise en deux voies : l'une gagnant Robât-e-Turk, Delidjân, et Kâchân; l'autre atteignant le même but, en empruntant, au-delà de Varkand, le col de Bâgh-Sok. Moutah, seul point d'eau de la steppe verte une partie de l'année, mais sans source, avait donc son importance. Celle-ci est bien reflétée par un considérable Qaleh, construction plutôt militaire que civile, lieu de garnison et aussi d'abri pour les caravanes, qu'il eut été imprudent de laisser bivouaquer au milieu d'une plaine éminemment propice aux raids de pillards.

Nous n'avons malheureusement pas eu le temps de procéder au relevé rigoureux, mérité par cette œuvre, réalisée d'un seul venant et non déformée par des transformations et des adjonctions. Déjà les locaux non habités ou non utilisés en guise de grange sont devenus une carrière de terre ameublie pour les jardins.

Le croquis de la figure 29, n'a que le seul dessein de donner l'esprit de la composition, sans entrer dans les petits détails. Il montre cependant l'influence exercée par l'édifice voisin de Robât-e-Turk (en sa deuxième phase) et ce que devient le rudimentaire schéma de galeries-tunnels perpendiculaires au mur de clôture, lorsqu'il entre en combinaison avec celui des Qalehs classiques, disposant d'un donjon. (Voir Chapitre III et IV).

Extérieurement, Qaleh Moutah ne diffère pas des autres constructions de même nature : hautes et épaisses murailles, tours latérales et d'angles. Le portail est insignifiant. Intérieurement, on remarque immédiatement la régularité et la similitude des tracés et de la mise en œuvre — c'est une standardisation très poussée. Sur les côtés de l'enceinte, les locaux oblongs sont disposés par éléments de trois. Celui du milieu formant eïwan et tenant lieu de vestibule et d'abri couvert, communiquant avec les magasins latéraux, eux-mêmes scindés en deux pièces. Dans les corps de bâtiments Est et Ouest, sont ainsi placés cinq éléments indépendants; le grand axe transversal coïncidant avec l'eïwan de l'élément central (un peu plus large). Dans le fond de la cour, les locaux sont aussi placés perpendiculairement, mais deux d'entre eux forment saillie sur la cour. Près de l'entrée on voit une seule rangée de locaux; la deuxième est remplacée par une ruelle, la séparant de la troisième qui est ainsi éclairée de deux côtés. Le centre de la cour est pris par un édifice indépendant, tracé en damier dont malencontreusement les parties Est et Ouest viennent tout récemment d'être démolies. Ce petit château édifié dans le grand, est lié

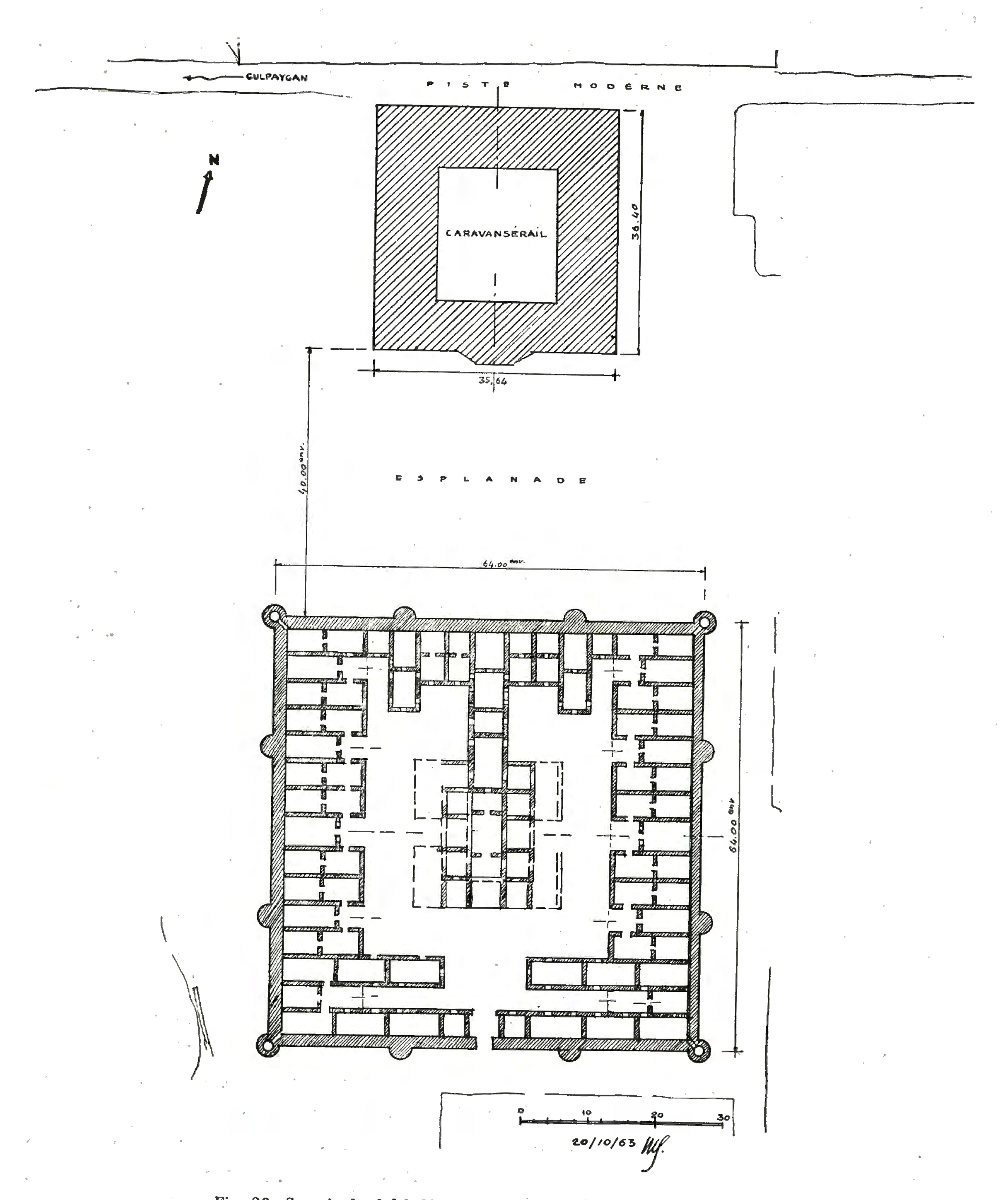


Fig. 29. Croquis du Qaleh Moutah (au nord le caravansérail — site 14 B).

avec le corps du bâtiment Nord par sa travée centrale, divisée par des murs de refend en un vestibule et deux salles en longueur se commandant. L'impression de confusion tout d'abord ressentie en visitant les lieux (l'état de ruine en est cause) fait bientôt place à celle d'une organisation rationnelle très stricte : malgré la densité des constructions l'étouffement est évité, les circulations, larges, sont suffisantes pour l'évolution des gens et des animaux — tous les locaux devant être éclairés et ventilés le sont. Le bâtiment central était muni de plusieurs eïwans, tamisant le lumière crue de la steppe et servant de vestibule aux pièces intérieures.

Comme on le voit, les dispositions ingénieusement adoptées, pouvaient convenir aussi bien à une forte unité militaire isolée, qu'à des convois commerciaux. Les pièces voisinant l'entrée, toutes largement éclairées, convenaient au détachement sous les armes, tandis que les éléments latéraux autonomes (eïwan et 5 pièces) aux magasins et écuries, le bloc central conservant son rôle de poste de commandement et de services généraux. L'hébergement était à l'étage dont il reste de très importantes parties (pl. IX, c et d). Les chambres-dortoirs et au-dessus des eïwans les petits appartements, étaient adossés au mur extérieur, sans venir à l'alignement des façades sur cour, réservant ainsi une large terrasse-déambulatoire. Nous n'avons pu déterminer les escaliers qui existaient certainement : ce sont des aménagements périssables, enfouis sous les décombres.

Le système de couverture, très rapide et efficace, est partout le même. Chaque pièce est divisée en trois sections égales, quelquefois 4, lorsque la pièce est longue. Dans les locaux où les parties centrales sont franchies par deux arcs transversaux (sur lesquels repose une voûte auxiliaire mince) les sections extrêmes sont recoupées par deux demi-arcs perpendiculaires aux premiers : ceci délimite donc trois sections dont celle du centre, couverte par une voûte légère (prenant son départ assez haut contre le mur de fond sur une petite arcade) et les deux autres par des voûtes d'angle (pl. IX, d). Ce procédé rationnel, inspiré à la fois de celui bien connu d'Eïwan e-Kherka (que l'on retrouve si fréquemment aux époques mongoles et mozaffarides) et du procédé courant des voûtes d'angles (par exemple dans l'extrémité des salles-tunnel de Robât-e-Turk) préfigure, non sans quelque lourdeur, le système classique safavide. Débarrassé de la contrainte de gros murs porteurs, le constructeur sut profiter de la localisation des charges pour pratiquer des niches et des fenêtres et remonter le plus possible les voûtins auxiliaires en les jetant à partir et au-dessus des petites arcatures de décharge : par cela l'impression d'écrasement occasionnée par les voûtes en berceau disparaît complètement et le gain de matériaux devient appréciable.

Le procédé de couverture du Qaleh de Moutah est plus évolué que celui employé à Tchâhâr-âbâd A et à Dombi, mais il l'est moins que ceux de l'époque safavide.

La disposition générale de son plan vient très logiquement à la suite du processus évolutif, accompli depuis les édifices sassanides jusqu'à Robât-e-Turk (ainsi qu'à Robât-e-Miyân).

Aussi peut-on avec grande vraisemblance attribuer le monument aux feudataires timourides qui régnèrent sur le Djebal pendant les deux premières décades du IXe H. (début XVe A.D.).

Le Qaleh de Moutah, édifice, parfaitement conçu et réalisé, malheureusement en briques crues (périssables bien que de bonne qualité), mériterait un relevé détaillé : il représente le terme définitif d'une des deux branches issues d'une souche initiale. La première, celle des caravansérails déjà très différenciée, devait poursuivre pendant trois siècles encore, son évolution. La

deuxième, celle des Qalehs et Robâts, de fonction principalement militaire, atteint sa forme définitive en ce monument — parfaitement adapté à des besoins déterminés : on ne pourrait, de nos jours, faire mieux dans l'agencement général, ni dans l'emploi de très pauvres moyens locaux.

Qaleh Moutah fut utilisé, sans remaniement, jusqu'à ces dernières années, mais très vite son emploi à d'éventuelles fins commerciales s'avéra peu pratique; c'est pourquoi, lors du premier siècle de la dynastie safavide fut édifié à son immédiate proximité (fig. 33) un petit, mais excellent caravansérail, répondant aux nécessités des convois parcourant la piste de Golpaygân à Kâchân.

CHAPITRE VII

ÉVOLUTION DES FAÇADES, DÉCORATION ET AMÉNAGEMENTS, JUSQU'AU X[e] SIÈCLE H. = XVI[e] A.D.

Les monuments routiers, caravansérails et casernements ont eu depuis leur origine les fonctions d'abriter et de protéger. De par ce dernier rôle, les façades ont forcément un aspect sévère : les seuls motifs capables de recouper par des ombres puissantes la monotonie de leurs hautes murailles, furent les portails et les tours. L'ornementation accessoire des façades, obtenue par des jeux de briques et leurs ombres légères ne vinrent qu'assez tard, sous les seldjoucides, au moment de leur puissance. Il faut presque atteindre la période safavide, pour voir l'ornementation s'intéresser réellement aux grands porches extérieurs et atténuer la rigueur des couronnements des murs et tours.

Antérieurement à cette période, que nous examinerons ultérieurement, dans la région d'Ispahân une évolution effectuée par à coups, non sans persistance de prédilections locales, tend vers le monumental.

LES PORTAILS

L'ère sassanide, par les monuments que nous en connaissons, livre peu d'exemples. Kunar-e-siyâh ne possède qu'une simple porte ménagée dans un mur plat. Nous ignorons s'il en fut de même pour les autres caravansérails de cette même piste du Fars. Il semble que Darwâzeh-gatch eut aussi une entrée très simple. Jusqu'à de plus amples informations, on ne peut rien dire du Qaleh-qadim de Kouh-pâyeh. La château arabe de Kasr-el-Beïda, que l'on pense être pré-islamique, ne comprend suivant le plan schématique qui en a été publié, aucun motif spécial, mais celui de Khubbaz est muni d'un porche saillant et plat. Seul le monument de Bisoutoun montre, bien conservé, le soubassement d'un lourd portail (fig. 6) : au milieu d'une avancée plate de la muraille (environ 10,00 × 0,90 m.) est ménagée une ouverture suffisante pour laisser passer deux chevaux de front. Les superstructures de ce lourd portail demeurent inconnues. Au Robât-e-sangui de Natanz, petite construction sassanide, la porte étroite et basse, se trouve dans une tour aplatie — unique agrément des façades (pl. II, e).

Ces trois et insuffisants exemples, indiquent cependant qu'il y eut au moins trois types d'entrées.

Le premier, une simple baie plate, le deuxième un porche plat et saillant, le troisième un porche également saillant, mais où la dureté des angles est atténuée par des arrondis.

Au début de l'Islam, l'exemple du château d'Al Walid à Minya [1] montre en 90-120 H., un pavillon volumineux, comportant un porche central flanqué de deux demi-tours rondes. Ce motif d'architecture arabe est évidemment lointain, mais peut être cependant pris en considération : le jeune empire brassa des éléments divers.

Plus proche, à Ukhaïdir (161 H.) la partie centrale du palais, englobée un peu plus tard dans une enceinte générale, offre, adoucie de deux calages arrondis une entrée très comparable à celle de Robât-e-sangui de Natanz, mais naturellement plus ample.

Ce portail fut caché par la construction de l'enceinte qui lui substitua un avant-corps formant vestibule extérieur, flanqué de deux corps de garde.

L'enceinte par ailleurs, dispose à l'Est d'un autre portail, en tous points semblable au premier : un porche ménagé entre deux quarts de cercle [2].

Nous ne prendrons pas en considération l'avant-corps surajouté d'Ukhaïdir, celui-ci ainsi que l'entrée du Robât de Sousse témoigne de la grande influence des castella romains du limes, partout où la conquête arabe s'étendit [3].

Ainsi, au début de l'Islam, deux archétypes saillants existèrent, dont dérivèrent tous les portails d'époques ultérieures. Il est à peu près inutile d'en chercher les origines : d'autres exemples seraient, pour cela, à connaître.

Le grand portail saillant de Bisoutoun peut être aussi bien issu de l'architecture assyrienne, de celle des achéménides [4] que rentrer dans la catégorie d'autres monuments sassanides contemporains, maintenant démolis et peut-être influencés par les constructions romaines. Le portail, agrémenté de quarts de tour ou de pans arrondis qui fera par la suite quelques rares apparitions à différentes époques (Robât-e-Sharraf, Sartchem, Sin, Dombi) semble plus spécifiquement iranien : on n'ignorait pas, dès l'époque sassanide, la façon d'atténuer la rigueur d'une saillie en arrondissant les angles (colonnes de Sarvistan, de Ctésiphon, du temple d'Ateshkouh de Délidjân, etc.).

A Tchah-e-siyâh qadim, le portail saillant, peu volumineux, orné de voussures emboîtées est dérivé du second type (fig. 12); ce même principe est suivi au Robât-e-Soltân où l'arche prend une grande ampleur (ép. seldjoucide — pl. V, a) et également à Tchâhâr-Bordj et au Qaleh sangui d'Allahvidjeh (ép. mongole — pl. VII, c et e). Ce fut donc disposition commune et persistante dans la région.

A Robât-e-Turk (seldjoucide — pl. VI, c) le puissant portail est encore de ce type, mais la lourdeur des deux piles est atténuée par deux niches ornementales surmontées de deux petites

(1) Cf. Creswell, *op. cit.*, p. 83.

(2) *Ibid.*, p. 208-209.

(3) Cf. Fossatum Africae, *op. cit.*, p. 222, 223 : « Castellum ad acquas Herculis ». Quand les caravansérails iraniens possèdent des corps de garde, ceux-ci sont accessibles seulement de l'intérieur et non sur un vestibule extérieur. C'est seulement (et rarement), à l'époque safavide que nous en rencontrerons des spécimens (Gâbr-âbâd et Kouh-pâyeh) et encore ces locaux sont-ils destinés à quelques boutiques.

(4) Les portails saillants et plats remontent à la haute antiquité. On voit une de ces dispositions dans l'enceinte du temenos de la ziggourat de Tchoga-Zambil (cf. « Arts asiatiques », t. VI-4, 1959, *Rapport sur Tchoga-Zambil*, par R. Ghirshman); plus tard les portails de même type sont visibles dans les murailles de la ville et du palais de Sargon II (721-705 av. J.C.) (cf. fig. 22, p. 91 in « Orient ancien » de J. Wiesner, petite Biblio-Payot) et également au château royal Sud de Babylone (porte donnant sur le chemin des processions) ainsi qu'au château royal chaldéen de la vieille ville sur la colline de Kasr (sous Nabuchodonosor II, 652-604 av. J.C.), (cf. fig. 24, p. 103 de l'ouvrage précité).

fenêtres, ce qui préfigure timidement les niches superposées caractéristiques des portails safavides. En ce même monument apparaissent également dans les piles de chaque côté et à l'intérieur du porche, deux hautes niches. Ce Robât, malgré son strict caractère militaire, outre de grands effets plastiques, commence à admettre les jeux de briques qui atténuent la sévérité des parements.

Cependant, les entrées plates (1er type) pratiquées au même nu que les murs extérieurs, sont encore à cette époque en usage dans la région (par exemple à l'enceinte extérieure du Robât-e-sangui de Natanz), elles le seront d'ailleurs jusqu'à nos jours. Une observation identique peut être faite à Aïrandibi, près de Marand, où dans la deuxième moitié du VIe H. le porche est légèrement en retrait sur l'alignement. Il est toutefois orné d'un double cadre dont la décoration est fortement influencée par les exemples de la proche Anatolie.

En 508 H., à Robât-e-Sharraf, édifice à double cour, on observe deux portails relevant chacun des deux types saillants. Le premier, donnant sur la piste est plat : l'arche centrale, dominante, est épaulée d'arcatures plus basses, percées de niches trilobées. Le deuxième à l'intérieur du monument, comprend une arche entourée d'un large cadre plat, la saillie générale est adoucie par des calages, modelés en quart de cercle.

On voit ainsi qu'à l'époque seldjoucide, les trois archétypes sont toujours en usage.

Bien qu'hors d'Iran, on ne peut passer sous silence les caravansérails anatoliens, datés de 578 à 667 (1182-1268 J.C.), présentés dans le bel ouvrage de M. Kurt Erdmann [1]. Ce sont presque tous édifices comprenant un grand hall à trois travées, donnant sur une cour libre ou bordée de bâtiments [2]. Les portails, comme toutes les constructions, sont exécutés en belle maçonnerie de pierre de taille, soigneusement appareillée. Ils sont presque tous du type saillant, comprenant une arche décorée, encadrée de puissants calages. Les parois intérieures du porche sont souvent allégées de niches élaborées.

Parfois, presque au nu de l'enceinte, de faibles reliefs, finement ciselés, accompagnent le motif central, comme au portail précédemment cité d'Aïrandibi.

Cette époque qui marque la fin de la période seldjoucide (un peu moins incohérente qu'en Iran) montre la pratique exclusive d'un type de portail, alors que dans le pays voisin il était parfois concurrencé par les autres dispositions plates ou arrondies et par une innovation de grande conséquence.

En effet, à Robât-Kérim [3] au cours du IVe H. (Xe J.C.) et plus tard à Qaleh-sangui d'Ali-âbâd [4] (début VIe H., début XIIe J.C.) le portail fortement saillant et plat, est affiné par deux grands pans coupés. L'aspect en est encore bien lourd au premier, mais au second (fin de la belle période seldjoucide iranienne) des niches superposées allègeront considérablement la masse : on sait quel brillant avenir eut cette solution à l'époque safavide.

A l'époque mongole et timouride, nous nous trouvons donc dans la province d'Ispahân en présence de diverses traditions bien vivantes.

D'abord celles des portails saillants et plats (Tchâhâr-Bordj et Qaleh sangui d'Allahvidjeh, portail extérieur de la caserne de Dombi), puis celles des portails au ras des murs extérieurs avec

[1] «Das anatolische Karavanseray», par Kurt Erdmann, Verlag Gebr. Mann, Berlin 1961, 2 vol.

[2] Voir ci-dessus Robât-e-Turk.

[3] Cf. «Car.», pl. III, n° 4.

[4] Cf. «Car.», pl. III, n° 6.

porche en retrait (caserne A et caravansérail B de Tchâhâr-âbâd) et enfin portail à large cadre et arrondi de Sin (730 H.) identique à celui de Sartchem (733 H.) et Dombi [1].

Les deux premières formules demeurent valables (de même que celle innovant les pans coupés) au départ de la période safavide, mais elles évolueront très vite, vers le grandiose. Ceci à tel point que le portail deviendra souvent l'œuvre de maîtres-maçons spécialisés.

LES TOURS.

Les caravansérails iraniens sont souvent, mais pas toujours, munis de tours. Durant la période intéressée (jusqu'au XIIe J.C.) ces éléments ne présentent que rarement un caractère belliqueux. Ce sont plutôt des saillies rompant la monotonie des parois ou des contreforts. En ce dernier cas, les tours remplissent assez mal leur rôle : combien d'entre elles avons-nous vues, entraînant la paroi qu'elles auraient dû maintenir, parce que le constructeur, soucieux d'économiser, les constitua massivement de n'importe quel mauvais matériau et surtout de terre.

Survivance d'une fonction guerrière, les tours ne sont que trop souvent une caricature de leurs ancêtres.

A Bisoutoun, elles sont figurées par des redans massifs et peu saillants et il n'est guère possible que leurs superstructures disparues aient été évidées (saillies 0,90, épaisseur du mur d'enceinte 2,00 m.).

A Kouh-pâyeh, le cas est différent; il s'agit d'un vrai château fort, les tours carrées comprennent des réduits avec meurtrières, mais cet exemple ne rentre pas dans la catégorie des caravansérails.

Le palais d'Ukhaïdir, en ses deux enceintes, ne possède que des tours demi-circulaires, pleines et surtout ornementales. Tchâh-e-siyâh qadim ne comporte aucune tour et plus tard à Robât-e-Soltân ce sont de piètres demi-cylindres, de 1,00 de rayon, nuisibles à la construction. Elles manqueront totalement à la vaste enceinte de Robât-e-sangui de Natanz.

A Robât-e-Turk, centre militaire organisé, très robustement construit, trois tours d'angle et deux médianes, sont de rayon plus large (2,00 m.) et une troisième, au Sud, est notoirement plus forte (rayon = 2,75 m.).

Jusqu'à l'arase de la terrasse du rez-de-chaussée, sur 5,00 m. de hauteur environ, ces constructions sont pleines. Leurs bases en maçonnerie de moellons sont évasées. Au-dessus de ce socle, la maçonnerie, très soignée, est entièrement en briques cuites. Au niveau de la terrasse (occupée par des structures plus légères), les tours deviennent creuses, aptes à la défense. Les terrasses, surmontant ces chambres étaient également pratiquables, bien protégées par de hauts parapets. La dernière tour Sud-Ouest est carrée, elle contient deux longues et étroites pièces, qui certainement avaient leur pendant dans un étage disparu. Nous avons précédemment décrit cet angle de ce monument, qui n'est pas une construction caravanière : des analogies sont à trouver dans des châteaux forts d'époques antérieures.

[1] Le caravansérail de Dombi, safavide, réutilise en grande partie des maçonneries mongoles. — Voir plus loin description du monument.

A Robât-e-Sharraf, caravansérail royal, les tours sont décoratives : polygonales sur la façade principale; par groupe de trois aux angles postérieurs, elles sont pleines. A la jonction des deux corps de bâtiments, elles sont creuses et en plan dessinent une accolade.

A l'époque préseldjoucide, à Robât-e-Kerim, les trois demi-tours médianes sont pleines, cependant que dans les angles elles sont faiblement évidées. — il s'y trouvaient probablement des latrines. A la fin de la période seldjoucide, des tours rondes et pleines réapparaissent à Qaleh-sangui d'Ali-âbâd.

A l'époque mongole, à Tchâhâr-Bordj, quatre tours pleines (ainsi qu'à Sartchem), renforcent les angles, alors qu'à Qaleh sangui d'Allahvidjeh elles seront creuses (latrines).

Au casernement de Tchâhâr-âbâd, trois petites tours pleines, plantées là on ne sait pourquoi, sont censées renforcer un mur qui n'en avait nul besoin. Même fait à Dombi où deux cylindres forment excroissances aux angles extérieurs du 2e bâtiment. Le caravansérail octogonal de Tchâhâr-âbâd B ne reçoit aucun renfort. Le caravansérail d'Aïrandibi en comportait neuf et celui de Sin, sept : impossible de dire si elles étaient pleines ou creuses.

Par les exemples que nous en citions, les tours durant cette longue période considérée, sont donc pour les caravansérails iraniens, généralement peu puissantes, creuses ou pleines, au gré du constructeur et presque toujours rondes. Par ailleurs, elles font souvent défaut.

Ce manque de variété semblerait peu explicable, si l'on ne considérerait les matériaux entrant en œuvre : maçonnerie de moellons bruts, briques crues, briques cuites, bourrage en terre. Ils se prêtent beaucoup moins bien que la pierre de taille aux fantaisies remarquables que laissent encore voir intactes les caravansérails anatoliens [1]. En un seul de ceux-ci, Karataz Hân (daté de 638 H. = 1230-1236 J.C.), on trouve des tours rondes, carrées, à pans coupés et en forme d'étoile! En d'autres monuments, elles sont en goutte de suif, octogonales, triangulaires.

L'influence des fortifications byzantines entre pour une bonne part en cette grande variété qui cependant eut été impossible à réaliser avec de moins bons matériaux.

LA DÉCORATION.

Le rare et royal exemple de Robât-e-Sharraf [2] indique, comme d'ailleurs les ouvrages religieux, que les constructeurs étaient capables de tirer le meilleur effet de briques cuites (voir pl. VII, b) mais ces solutions, pour être belles, doivent être d'une réalisation irréprochable. Elles furent jugées beaucoup trop coûteuses pour être d'usage courant.

Antérieurement à la fondation de Robât-e-Sharraf, les exemples que nous connaissons, ne révèlent intérieurement aucune décoration notable. Nous ne savons rien du décor des caravansérails sassanides, ni même s'il y en a eu jamais. Tchâh-e-siyâh, dans ses enduits de plâtre, montre seulement, et par endroits (grand eïwan Sud, couloir d'entrée et portail, grande niche sur cour) de petits ressauts de 2 à 3 cm., soulignant le départ d'une voûte ou le bord d'un arc.

(1) Cf. le volume II de « Das anatolische Karavanseray », *op. cit.*

(2) Le car. de Zaffarounyeh, malheureusement détruit, de construction seldjoucide, était semble-t-il, très beau. (Cf. « Car. d'Iran », p. 49).

A Robât-e-Soltân où les enduits très copieux égalisaient les grossiers parements de moellons, on ne décèle aucun effet de détail. Les arcs des portes des chambres (pl. V, b) semblent avoir été accusés d'une voussure rapportée en plâtre, remplaçant le cintre directeur en roseau et plâtre. A Robât-e-Turk, construction militaire cependant, les seuls effets décoratifs intérieurs sont obtenus par l'excellence du briquetage des voûtes et des coupoles; il se peut que les façades sur cour aient été ornées de quelques jeux de briques : les élévations sont trop abîmées pour que l'on en soit tout à fait certain.

En ce même monument, avec grande sobriété, des jeux de lumière obtenus par briquetage, animent légèrement les façades; les niches du portail sont décorées d'une résille en nid d'abeilles; il est probable que le fond du porche [1] dans sa partie haute et les parois de la voûte offraient quelques dessins chevronnés à la mode du temps. Le haut des tours rondes de ce monument, par de petits encorbellements ornés de denticules (pl. VI, a, b, d), surplombe les parois inférieures. Tous les murs-parapets supérieurs sont allégés par l'effet de larges damiers en creux ou de chevronnages denticulés, construits en briques non retaillées.

L'usage de ces décors s'est poursuivi presque jusqu'à nos jours en certaines régions du plateau pour des qalehs seigneuriaux, et même pour des habitations urbaines dans la Susiane [2].

L'époque mongole demeure très rustique en ses petites réalisations (Tchâhâr-Bordj, Qaleh-sangui d'Allahvidjeh) qui n'attirent aucune remarque. Peu avant cette période, le portail d'Aïrandibi montre un souci décoratif influencé par le pays voisin et l'amorce de son mur d'enceinte laisse apparaître un large bandeau horizontal de briques diversifiées [3]. Postérieurement, à Sartchem (733 H.) la maçonnerie de briquetage du portail, très soignée, fait supposer que les murailles générales étaient de la même qualité et avaient une certaine ornementation [4]. Ce point de vue semble confirmé par les photographies du caravansérail de Sin (730-731 H.) qui, subrepticement démoli, échappe à une étude détaillée. A Sin, les deux contreforts arrondis, flanquant le portail, sont ornés de losanges alternés sur fond de briques uni et la muraille, parvenue au niveau des terrasses, reçoit une frise de motifs en forme de T, indéfiniment répétés. L'interprétation des photos [5] ne permet pas de définir le décor de la partie haute des tours.

Les autres monuments de cette époque présentent un tout autre mode de décoration : les casernements de Dombi et de Tchâhâr-âbâd dont les voûtes sont en terre, comme tant d'autres constructions contemporaines de cette région, étaient intérieurement enduits au plâtre, fort soigneusement d'ailleurs; ce parachèvement régularisait les tracés architecturaux, mais sans décor important : seuls quelques minces filets bleus ou verts ont été aperçus à Dombi, notamment dans la petite chambre parée de la cheminée caractéristique. Il est à remarquer que cette chambre du bâtiment Nord, comme celle existant encore à Tchâhâr-âbâd, était reservée à un usage spécial ou à un officier supérieur.

Le caravansérail B de Tchâhâr-âbâd, en ruine, ne peut livrer aucune indication.

(1) Nous n'avons pu le visiter, car toute la partie haute comprend un petit logis.

(2) Dizful et Shushtar offrent une très grande variété de portails décorés de cette façon.

(3) Cf. photo 179 dans « Architecture of Islamic Iran » de Wilbert; voir également la planche IV, fig. 3 dans « Caravansérails d'Iran ».

(4) Voir portail de Sartchem : ph. 188 dans « Architecture of Islamic Iran »; ph. pl. IV-1 dans « Car. »; ph. 104, p. 176 dans « Athar-e-Iran », 1936, vol. 1.

(5) Photos 185 et 186 dans « Architecture of Islamic Iran ».

AMÉNAGEMENTS SPÉCIAUX.

Ceux-ci ont été assez longuement décrits antérieurement [1] pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Les monuments inédits présentés ici sont tous placés, soit directement à des points d'eau (Bisoutoun, Tchâh-e-siyâh, Robât-e-Turk, Tchâhâr-âbâd), soit alimentés par des caniveaux ou petits ghanats comme Tchâhâr-Bordj, Qaleh sangui d'Allahvidjeh, Robât sangui de Natanz, Dombi, etc.; en ce dernier cas, des bassins extérieurs ou des citernes, étaient prévues pour garder une provision suffisante. Il est possible que parfois des bassins intérieurs aient existé, les traces en sont certaines à Tchâhâr-âbâd B et vraisemblables à Tchâh-e-siyah Qadim; ailleurs les cours ont été trop bouleversées par les bergers pour en être sûr. En un seul site : Tchâhâr-âbâd B, une citerne existait sous le bâtiment, mais avec accès à l'extérieur.

Les latrines sont très rares, quelque section des écuries devait en faire office. Ces commodités n'apparaissent en pleine certitude qu'à Robât-e-Turk (en 2 ou 3 endroits) et aux casernements de Tchâhâr-âbâd A.

Ils sont très probables dans les tours creuses de Qaleh sangui d'Allahvidjeh. Cette solution sera reprise dans les caravansérails safavides.

[1] Voir « Car.», Annexe II « Eau et Hygiène», p. 120.

CHAPITRE VIII

LES CARAVANSÉRAILS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN

AU XVI[e] ET XVII[e] SIÈCLE A.D. — JUSQU'AU RÈGNE DE CHÂH ABBÂS I.

Antérieurement à l'avènement de la dynastie safavide (Châh Esmaïl I de 907 à 930 H. = 1502-1524 A.D.) loger en un même bâtiment, mais en locaux différenciés les voyageurs et leurs cortèges, était problème trouvé depuis longtemps.

Les caravansérails édifiés par Châh Abbâs le Grand furent si nombreux que la croyance populaire lui attribue la paternité de tout leur ensemble ! Naguère j'eus l'occasion, tout en commentant cette assertion de dire des édifices de cette période « les plus simples sont copiés fidèlement sur des modèles antérieurs ». Opinion à laquelle rien n'est à changer. Jusqu'au règne du grand roi, les constructions ici inédites de cette région — comme celles publiées antérieurement, montrent pleinement que le schéma des exemples précédents ne varie guère. L'évolution se manifeste pour des portails plus recherchés, ou par des entrées un peu plus larges.

A partir de Châh Abbâs (989-1038 H. = 1581-1628 J.C.) sous l'impulsion de la munificence royale, les plus grandes de ces constructions prennent un aspect tout à fait monumental : les portails et les vestibules, couverts de larges coupoles, deviennent des pavillons que l'on pourrait étudier séparément et qui en plusieurs cas ont été conçus par des maîtres spécialisés. C'est encore sous le signe de ce roi que de nouvelles formules sont appliquées aux angles des cours, dans le but d'améliorer l'accès des écuries. En cette recherche, atteinte un peu plus tard, à la fin du règne, d'une façon satisfaisante, des résultats intéressants, souvent très proche de l'esprit occidental, font d'éphémères apparitions.

Ces essais, tentés par certains constructeurs, ne laissaient pas moins le schéma connu continuer sa carrière. Sous les derniers safavides, outre l'acquisition des entrées d'angle, réapparaissent, en un dessein bien déterminé, des dispositions depuis longtemps abandonnées : telles qu'écuries à plusieurs travées et appartements particuliers.

La présente publication étant à la fois une étude complémentaire de celle qui fut autrefois éditée et une nomenclature des monuments routiers d'Ispahân, le lecteur excusera la présentation d'un ensemble de plans dont certains ont déjà été publiés, cependant que d'autres forment une répétition monotone.

Le caravansérail Mâhyâr (site C, fig. 30) [1] est le plus ancien; il fut édifié sous le règne de Châh Esmaïl (907-930) mais l'inscription qui nous donne ce renseignement, ne précise pas

[1] Cf. « Car. », p. 58, voir pl. V-2.

à quel moment du règne il fut procédé à son édification [1]. Il fut reparé sous Châh Soleyman et à cette époque il lui fut ajouté un bazar au Sud et la curieuse entrée, rappelant celle du grand bazar d'Ispahân [2].

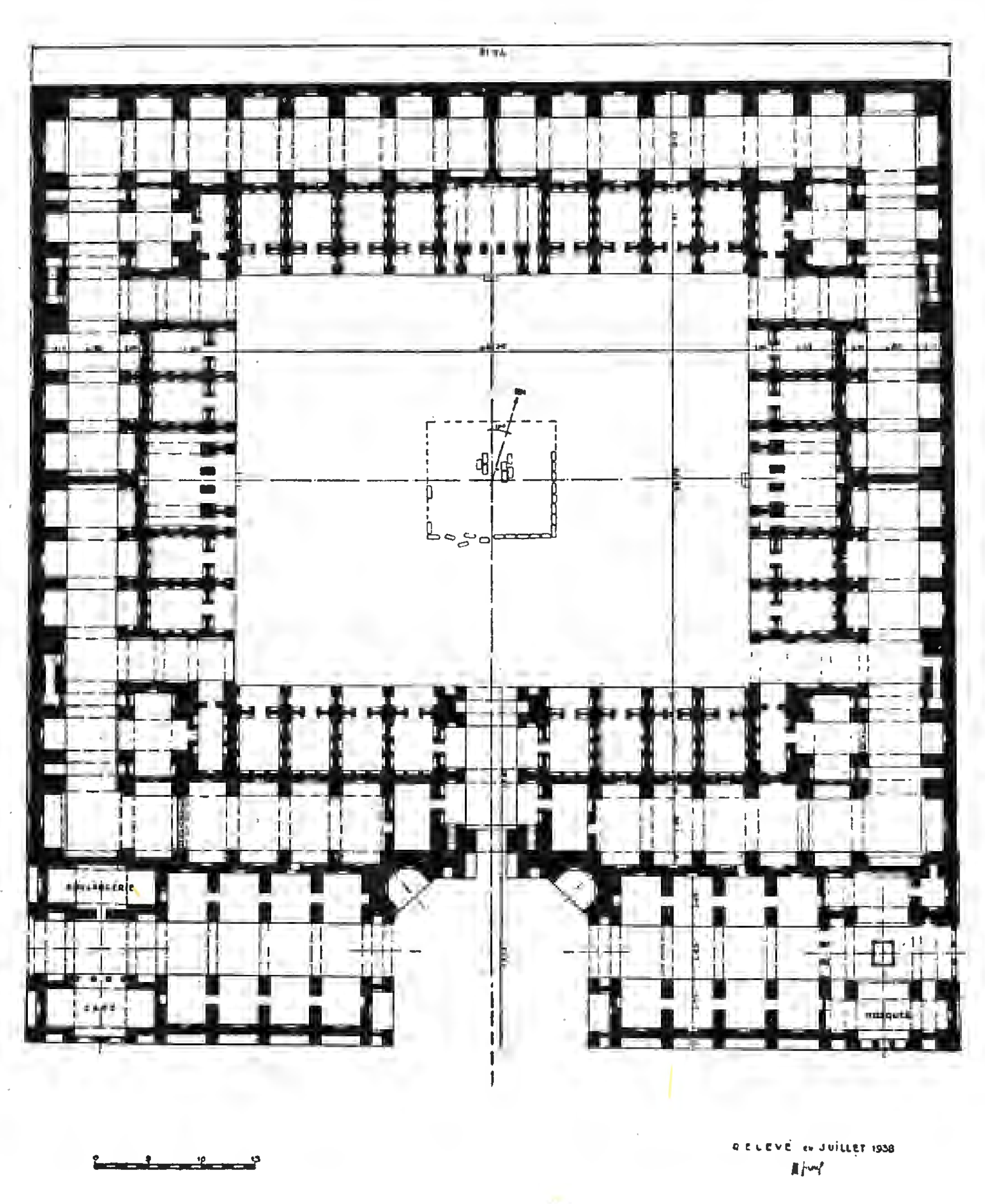


Fig. 30. Caravansérail Mâhyâr.

[1] Tous les caravansérails safavides portaient de belles inscriptions, datées en chiffres et parfois, à part, de petites inscriptions sur de modestes dalles de pierre rappelaient le nom du constructeur et la date. Quelques-unes de ces dernières nous sont parvenues mais tous les bandeaux en kachis, non détruits par les intempéries, ont été méthodiquement et habilement démontés par des amateurs. Il en est ainsi pour tous les caravansérails de la voie de Kâchân par Kouhroûd ; ces dégâts ont été opérés en grande partie entre 1930 et 1933 ; les dépouilles ornent certainement quelques belles collections.

[2] Un examen récent des lieux m'incite à reviser l'opinion précédente, indiquant que le Bazar et l'entrée étaient de la même venue que le caravansérail. A l'origine, l'entrée devait être du type saillant et plat.

En son principe, la disposition du caravansérail ne diffère pas du schéma habituel qui cependant est amplement développé. De la cour rectangulaire, comportant dans son milieu une citerne alimentée par un puits, on pénètre dans les écuries par quatre entrées perpendiculaires, situées sur les petits côtés, près des angles. Sur ces entrées débouchant sur quatre écuries, donnent quatre chambres de garde; celles-ci communiquant directement avec des dortoirs (ouverts sur les écuries) destinés aux conducteurs. Les écuries comportent les profondes alcôves pour le dépôt des charges. Un grand nombre de niches rend également plus habitables les chambres et les eïwans sur cour. De nombreuses cheminées apportent un confort accru aux voyageurs comme aux gens de service; les petits eïwans (sur cour) ainsi que les écuries en profitent pareillement. Une certaine amélioration est ajoutée par quatre groupes de latrines, judicieusement placées en vis-à-vis des accès aux écuries.

Toute l'exécution est parfaitement soignée et les réparations de Châh Soleyman y apportent un complément de perfection dans les couvertures des terrasses et dans l'écoulement des eaux par des gargouilles en pierre. La réfection totale des façades intérieures fut réalisée avec de menues briquettes, admirablement ajustées, suivant des dessins variés (pl. X, d).

L'entrée, encore simple, comporte deux travées, chacune munie de soffehs latéraux. Les escaliers d'accès aux bala-Khanehs et aux terrasses, prennent leur départ dans les premiers et par le fond des seconds, on peut entrer dans deux chambres donnant sur cour.

Mâhyâr, rappelons-le, était l'étape définitive au départ d'Ispahân [1]. Les caravanes s'y formaient en leur composition de marche; nombreux étaient les voyageurs qui s'y rendaient directement, accompagnés de leur famille et amis, suivant l'usage. Grande était également l'affluence de ceux, y attendant le retour d'un familier d'un de ces interminables périples. Ainsi les locaux furent prévus vastes. Les salons postérieurs aux grands eïwans axiaux ont été agrandis par l'artifice d'utiliser toute la longueur de façade du motif des eïwans; or ceux-ci sont flanqués d'ouvertures plus petites, par lesquelles s'effectue l'accès normal. Ces motifs d'eïwans axiaux sont fort rares à la période safavide; parmi les monuments présentés ici on ne les rencontre qu'une autre fois à Sagzi, antérieurement à la période kadjare qui en fit grand usage.

Par anticipation et pour ne point revenir sur ce site, voici quels furent les travaux de Châh Soleyman (1077-1105) = (1628-1642) tels qu'ils apparaissent au dernier et récent examen [2]. Une esplanade carrée, de même largeur que le caravansérail fut édifiée au Sud; elle comportait sur ses axes de spacieuses avenues, bordées de murs. De part et d'autre de ces voies étaient de grands enclos, lieux de campements, petits caravansérails privés. Les avenues Ouest et Est étaient respectivement celles d'Ispahân et de Chiraz; celle du Sud était l'aboutissement d'une des branches de la piste de Ram-Hormuz.

Les façades de la place, sauf à l'embouchure des avenues, étaient entièrement garnies d'arcatures, très régulièrement implantées, formant devantures de boutiques.

Dans la partie droite de la place et sur celle-ci se trouvait la combinaison de citernes et d'un hammam. (Il semble que ce complexe ait été implanté là ultérieurement).

(1) *Ibid.*, p. 59-60.

(2) Depuis le relevé de 1938, le monument, faute d'entretien, s'est considérablement déterioré. A fortiori les aménagements extérieurs, bâtis en terre (sauf le bazar) sont devenus presque illisibles.

La place étant à un niveau inférieur, un quai en pierre s'étendait à quelques mètres devant le bazar dont la lecture du plan et les commentaires antérieurs dispensent d'une nouvelle description.

L'agglomération, uniquement caravanière de Mâhyâr fut réellement immense. Elle fut totalement abandonnée après la première guerre mondiale : il ne demeure plus là que de rares villageois, vivant de maigres cultures. Il serait souhaitable que ce monument, très accessible de la route moderne soit conservé à titre d'exemple pour les touristes futurs.

Le caravansérail de Dhor (site 13). — Sur la route de Golpaygân se trouve un monument d'aspect sévère (fig. 31), utilisé par les habitants auxquels il doit son bon état de conservation. Il est daté successivement de deux règnes — des inscriptions sur pierre sous le porche donnent 958 et 1090. Il est patent que l'ensemble fut édifié sous le règne de Châh Tahmâsp I (930-984 H. = 1524-1576 A.D.), que les réparations et une modification du portail et de la façade eurent lieu sous Châh Soleyman (1077-1105 H. = 1666-1694 A.D.). En effet, ce type de portail n'a jamais été usité en même temps que le schéma de plan réalisé ici. Le caravansérail bâti en briques cuites (dimensions extérieures 55,55 × 47,50 m.) était renforcé à sa base par de grandes dalles de pierres (toutes arrachées). Le plan, très franc, dispose d'une cour rectangulaire dont les axes sont affirmés par trois eïwans, celui du Nord prend toute la profondeur du bâtiment (12,22 pour une largeur de 4,66 m.) (pl. IX, f); cinq cheminées permettaient de réchauffer ce vaste volume. Les deux autres eïwans (4,52 × 5,60 m.) précèdent deux salles de séjour. Par ce dispositif, les écuries sont au nombre de quatre, chacune en forme de L; pour chaque écurie une entrée, placée comme à Mâhyâr. Sur ces passages, situés près des angles, ouvrent les chambres des conducteurs; de forme carrée au Nord, elle deviennent oblongues au Sud, disposant d'une alcôve récupérant une partie de l'emplacement pris par les escaliers des terrasses, ménagés à cet endroit.

Le vestibule faisant suite au portail, comporte deux travées. Sur la première, couverte d'une coupole réduite, mais prononcée, sont greffées deux galeries de deux travées chacune : ces emplacements peu confortables, réservés aux gardiens et à quelques cantiniers, disposaient de deux profondes niches surélevées, soffehs un peu mieux protégés des courants d'air.

Les chambres des voyageurs sont d'un confort élémentaire; leur eïwan profite d'une cheminée pour la cuisine, et intérieurement se trouvait un autre foyer et une niche.

Des cheminées et quelques niches sont également placées dans les locaux des conducteurs; deux latrines se trouvent près des tours Nord.

L'épaisseur des maçonneries bien exécutées — mais sans raffinement — est à peu près constante (murs intérieurs 1,02 et 0,85 m.). Les tours sont toutes massives; celles situées sur les axes sont percées de conduit de fumée.

Le portail extérieur qui date, comme la façade, de Châh Soleyman, est une haute arche dominant franchement les arcatures voisines. Celles-ci incluses dans le portail, comprennent un élément au même nu que l'arche centrale et un pan coupé avec niche polygonale, établie de justesse dans l'épaisseur des maçonneries. C'est le propre de ces portails — ainsi que nous le constaterons, souvent — de présenter d'énormes surépaisseurs proches de dangereux

amincissements. Les trois arcades, placées de part et d'autre du motif central sont de la même hauteur que celles des pans coupés (pl. IX, e et pl. X, a).

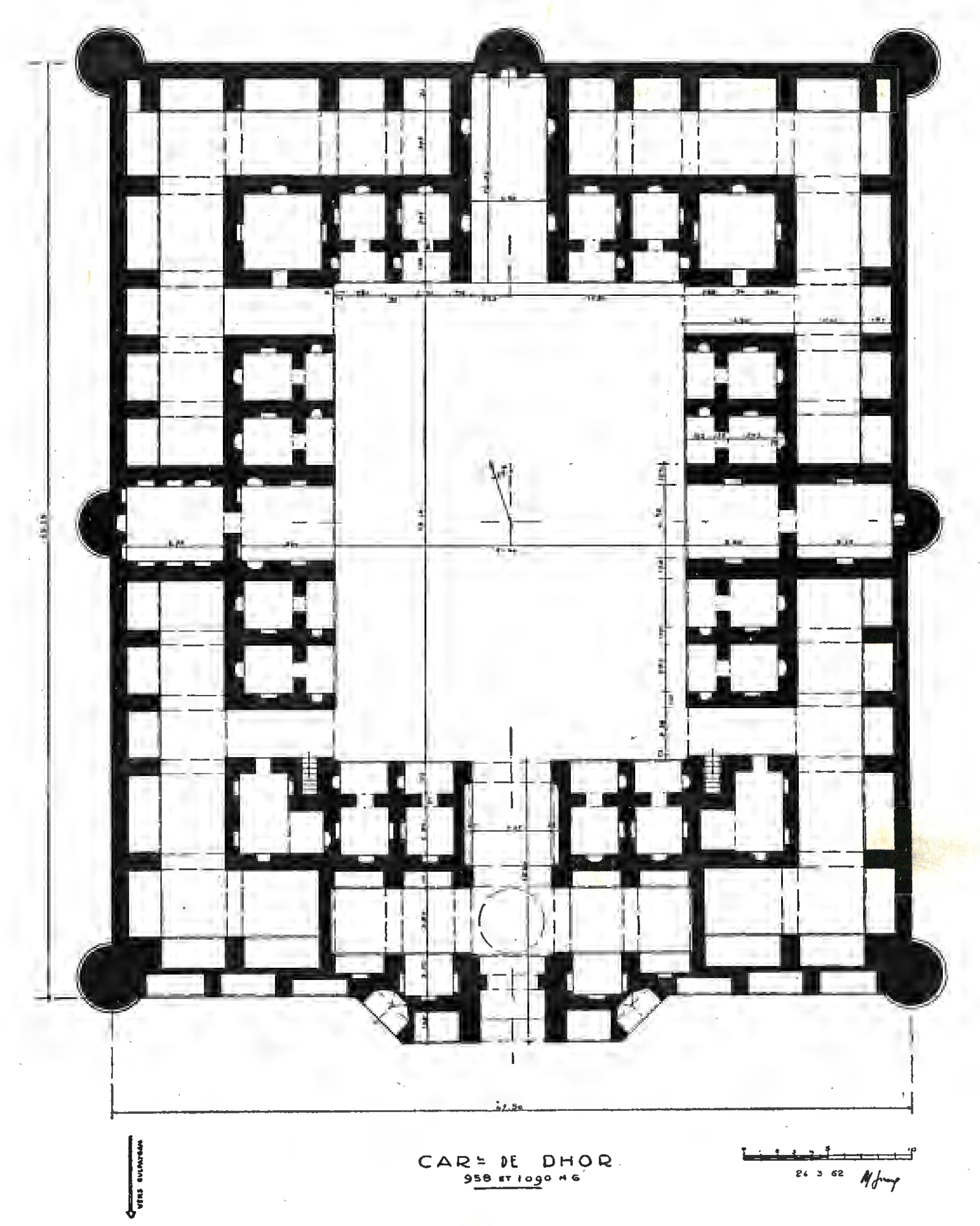


Fig. 31. Caravansérail de Dhor.

La porte d'entrée, surmontée d'une baie, est située comme toujours dans le fond du porche; il y a tout lieu de croire qu'elle date de la fondation du monument. Cette large porte (3,05 m.) était agrémentée d'une inscription maintenant disparue, contribuant à la décoration générale.

Deux banquettes latérales, étroites, également évanouies, servaient de marchepied aux cavaliers.

Le caravansérail de Riâvad-e-Bostân (site C) sur la route de *Naiyn* (publié antérieurement) [1] suit exactement le même schéma que celui de Dhor. Les seules différences sont dans la cour qui est ici parfaitement carrée et dans l'entrée. La façade comporte entre les tours d'extrémité des arcatures plaquées contre le mur extérieur; en son milieu un motif plat et saillant comprend de chaque côté de l'entrée, plus large, deux profondes niches.

Le vestibule d'entrée est disposé en deux travées; sur la première, curieusement couverte d'une voûte très plate, prennent deux profondes alcôves, destinées aux gardiens-cantiniers. La seconde travée monte de fond. Comme les chaleurs d'été sont presque insupportables en cet endroit, le bala-khâneh, placé au-dessus de la première travée est ventilé au maximum. Ce même souci est évident pour la salle de séjour, située derrière le grand eïwan, vis-à-vis de l'entrée.

Les façades droite et gauche de la cour sont marquées par deux autres eïwans, un peu plus larges que tous les autres : ils ne donnent d'ailleurs accès qu'à des chambres de profondeur courante. Il en résulte que les écuries sont seulement au nombre de deux, chacune nantie de deux entrées, exactement comparables à celles de Dhor. Directement sur leur passage ouvrent les mêmes dortoirs des conducteurs. Ces locaux sont tous semblables, car les escaliers sont placés immédiatement sous l'entrée.

Les murailles extérieures, très épaisses (1,50 m.) sont flanquées de tours demi-rondes et aux trois quarts dégagées dans les angles. Ces dernières abritent des latrines.

Toute la construction est en briques cuites, sur socle de pierre de taille. Grâce à sa bonne mise en œuvre elle a pu résister aux rigueurs d'un climat très dur, été comme hiver. L'alimentation en eau était effectuée par un caniveau d'eau vive.

Précédemment j'ai daté cette œuvre antérieurement à Châh Abbâs Ier; cette conviction est renforcée par un examen récent comme par la comparaison avec d'autres monuments. Elle fut, ai-je aussi dit, reparée sous Châh Abbâs II : il y a peut-être lieu de reculer ces travaux (décors festonnés surmontant les tours et murs) jusqu'au règne de Châh Soleyman.

Le caravansérail Bahrâm (site 14) sur la piste directe d'Ispahân à Ardestân est si analogue au précédent (Riâvad-e-Bostân), qu'il est très certainement du même constructeur et de la même époque (fig. 32). Sur une voie moins empruntée par les grands convois, il est encore plus réduit que Riâvad-e-Bostân; ses dimensions extérieures sont de $38{,}08 \times 38{,}88$ m. et ses aménagements plus modestes. Edifié également en bonnes briques cuites sur soubassement de pierre de taille, il serait intégralement conservé si les villageois n'avaient commencé récemment à enlever ces grosses dalles, dans les écuries. La récupération toute récente du monument pour en faire une école, provoquera peut-être les réparations indispensables.

La cour carrée laisse par ses proportions une impression de parfaite harmonie. Ici les eïwans axiaux ne précèdent aucune chambre, mais s'arrêtent au mur latéral des écuries. En conséquence, il n'existe en fait qu'une écurie, munie de quatre entrées, chacune d'entre elles surveillée par une alcôve assez large.

[1] Cf. Description en « Car. », p. 60, fig. 20-21.

La façade principale limitée par deux des quatre tours d'angle, ne reçoit d'autre décor que le motif plat et saillant de la large arcade centrale, encadrée de deux plus petites. Le vestibule

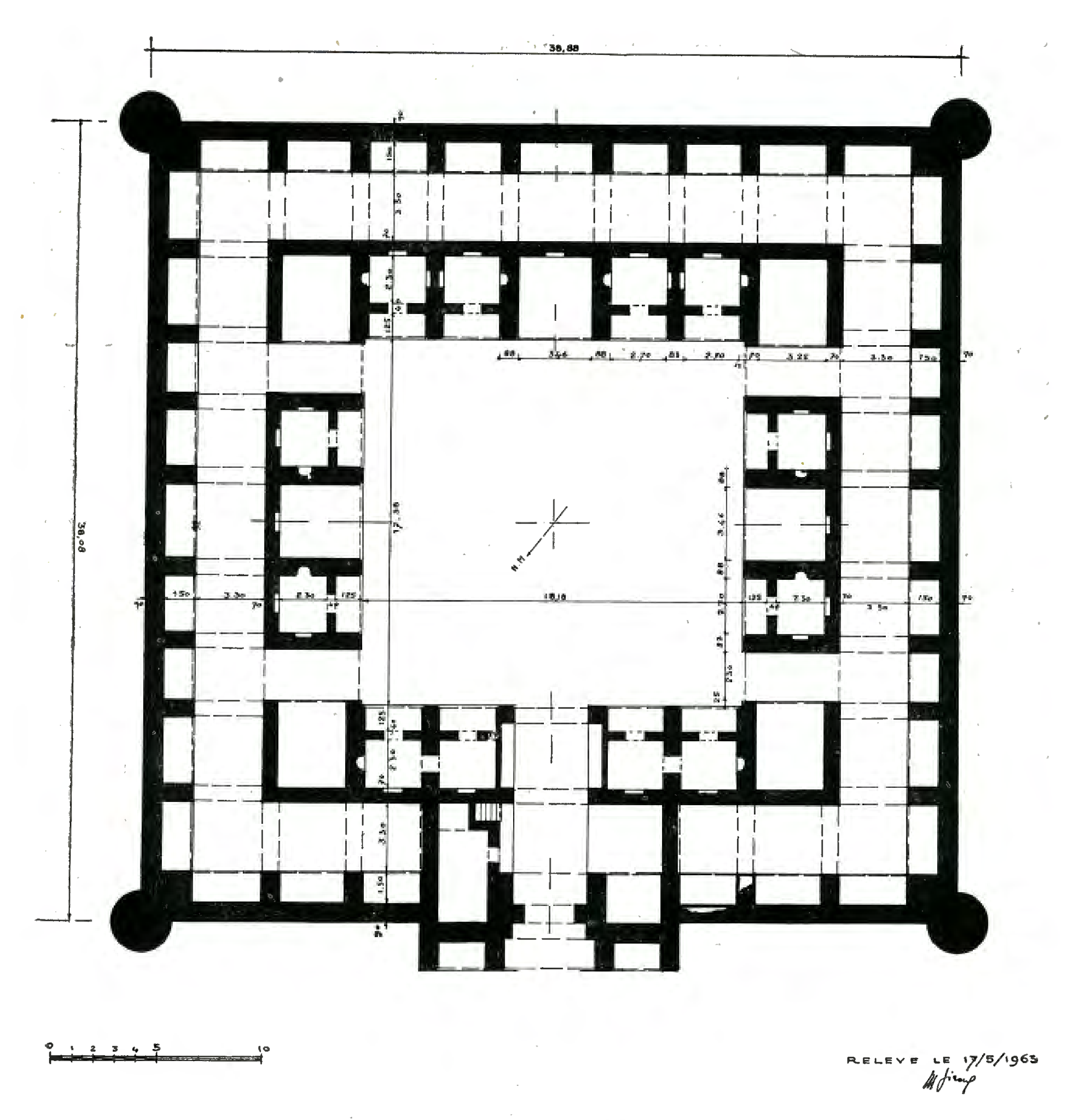


Fig. 32. Caravansérail de Bahrâm.

d'entrée comporte deux travées. A droite de la première, ouvre largement le local du cantinier, tandis qu'à gauche à côté du corps de garde débouche l'escalier menant à la terrasse. Le bala-khâneh, sans doute inutile, n'existe pas.

L'eau cristalline d'un petit ghanat, creusé spécialement, sourd juste devant le portail.

Ce monument, par son nom, laisse supposer qu'il y eut là, bien antérieurement, une autre installation, antique, probablement pré-islamique.

Toujours établis suivant le même principe de composition et très certainement de la même époque, sont les petits caravansérails suivants, déjà publiés :

Le caravansérail *Guilak* [1] dont le plan offre de grandes similitudes avec ceux, plus anciens de Tchâhâr-Bordj et Qaleh sangui d'Allahvidjeh. En ce lointain monument (il est sur la grande route de Tabriz, non loin de Ab-garm) où les convois ne séjournaient qu'occasionnellement, les chambres sont supprimées et ne sont conservées que les salles postérieures aux eïwans axiaux. La cour est rectangulaire, les quatre entrées d'écuries sont sur les longs côtés, parallèles à la façade principale. Etant donné l'absence des chambres les eïwans sur cour, profonds, suffisants pour le séjour de 4 à 5 personnes, sont munis de cheminées. Dans les angles, l'intersection des murs d'écuries et des eïwans circonscrit de très petites pièces closes. Les écuries sont disposées comme au caravansérail de Dhor. La façade plate, très simple, est ornée d'arcatures peu défoncées; seul le porche central, plus large et en retrait, domine le couronnement des murs. Ceux-ci sont renforcés de huit tours pleines, grosses et nombreuses pour une aussi petite construction (dimensions extérieures 56,26 × 27,70 m.).

L'entrée, plus étroite que le porche, n'est large que de 3,95 m.; à mi-parcours deux profondes alcôves à pans coupés, aboutissent aux habituelles pièces de service qui ici sont longues et étroites. L'accès aux terrasses s'effectue sur le pan coupé d'une des alcôves.

Le confort est figuré par des latrines, ménagées dans les écuries, à l'intérieur des gros massifs d'angle; les alvéoles des écuries sont profondes (3,42 × 3,15 m.) : elles doivent abriter conducteurs et marchandises, toutes disposent de cheminée. Toute la construction est très soignée, (briques cuites sur soubassement de pierre de taille).

Beaucoup plus près d'Ispahân, entre Qom et Kâchân, se dresse encore, près de deux âb-ambars mongols (pl. X, b) le caravansérail de *Passengân* [2] dont j'ai autrefois reproduit le plan d'après Pascal Coste. C'est un édifice de la même série que Qaleh sangui, Tchâhâr-Bordj et Guilak. Ici les écuries sont au nombre de quatre et chacune profite de deux portes. L'absence de chambres (seulement deux grandes salles derrière les grands eïwans latéraux et les deux pièces de service près de la porte) en font un lieu d'arrêt occasionnel, motivé par le point d'eau. La façade d'entrée sobre et plate, est dominée par le porche central, qui est flanqué de niches plus petites que les arcatures voisines.

Ainsi qu'il fut noté jadis, ce monument est antérieur à Châh Abbâs I. Un examen plus complet incite à le placer sous le règne de Châh Tahmasp, tout au moins pour certaines parties. Il est même fort possible que des fondations antérieures à cette époque et des murs aient été réemployés [3].

(1) Cf. « Car. », p. 62, fig. 22.

(2) *Ibid.*, p. 64, fig. 24. Ce monument où descendirent M. et Mme Dieulafoy, reçut, après leur passage, l'adjonction d'un bala-khâneh. Le caravansérail de Passengan remplace certainement un ouvrage mongol dont il épouse même une partie des structures. A quelques kilomètres, dans une vallée est édifié un barrage mongol, découvert par M.H. Goblot. C'est le plus ancien barrage-voûte connu. (Conférence de M. H. Goblot du 8 Novembre 1960 à l'Aghtm.). Une canalisation amenait les eaux jusqu'aux citernes du caravansérail.

(3) On notera sur la coupe dessinée par P. Coste, les structures de la voûte de l'eïwan axial, elles sont d'un emploi courant à l'époque ilkhanide.

Les façades sur cour ont, à coup sûr, été refaites à partir du règne de Châh Abbâs Ier ; on y remarque notamment les pans coupés des angles. Cette disposition, ici peu pratique, car elle complique les entrées, fut en faveur durant le règne du grand roi. La façade extérieure fut refaite au même moment et reçut bien plus tard l'adjonction du bala-khâneh.

Le petit caravansérail d'*Haouz-e-Soltân* (1) encore plus réduit, puisqu'il ne comporte qu'une pièce habitable, n'est en vérité qu'un abri, situé près d'un point d'eau. Les caravanes, en provenance de Téhéran, venaient de parcourir une zone particulièrement aride et s'apprêtaient à traverser la dépression étincelante de sel d'Haouz-e-Soltân, avant d'atteindre à 30 km. de là, le grand caravansérail de *Sadr-âbâd* (2). Une grande citerne safavide, construite à proximité, conserve les eaux venant du lointain caravansérail Qaleh-sangui d'Ali-âbâd. Abri de quelques heures pendant la saison sèche, tout l'édifice est, peut-on dire, réservé aux animaux. Il est fort possible d'ailleurs que le grand caravansérail Kadjar, qui lui est accolé, ait remplacé une installation ancienne. En effet, les étapes à parcourir étaient assez longues pour le motiver. Le voyageur anglais Ouseley passant là en 1811 mentionne la citerne et le caravansérail en pierre mais non l'édifice Kadjar.

Ce petit monument comprend une cour agrémentée d'un seul grand eïwan, ses longs côtés, fait rare, sont composés de quatre arcatures dont deux sont les accès aux écuries. Celles-ci sont nettement séparées (3). Un avant-corps, précédé d'un portail très simple, assez saillant, comprend deux galeries que j'ai dit être des écuries supplémentaires, mais qui peuvent être également un petit bazar à l'usage de boutiquiers; les alvéoles latérales se prêtent assez à la vente de fruits, de melons et d'autres vivres.

Le caravansérail de Moutah (site 14 B) est très comparable à celui de *Bahrâm;* comme lui il dessert une piste secondaire, de ce fait, ses dimensions sont réduites (36,40 × 35,65 m.). Il fut créé en cet endroit, lorsqu'il parut nécessaire d'éviter toute confusion entre convois commerciaux et la garnison du château, au moment où Kâchân redevint centre artisanal important. La voie qui passe par là est, hormis le col de Bâgh-sok, la plus rapide et facile entre Kâchân et Golpaygân-Boroudjerd. Moutah, à égale distance de Varzaneh et Varkand (28 et 27,5 km.) est le seul point d'eau sur le parcours (un petit ghanat). L'endroit est balayé par de violents tourbillons de poussière pendant la saison sèche et de sévères blizzards en hiver; c'est aussi une des rares régions du plateau (1750 m.) sujette aux orages et chutes de neige. Ces conditions sont reflétées dans la composition du plan et sa construction.

Ainsi qu'à Bahrâm, les chambres des voyageurs sont peu nombreuses — six seulement — les grands eïwans axiaux ne précèdent aucune salle de séjour; aussi les écuries sont-elles disposées en galeries périphériques ininterrompues (fig. 33). Les tchavardars, en plus des deux alcôves surélevées, placées sur la galerie même (deux au Nord-Est et Nord-Ouest) disposent de deux dortoirs

(1) Cf. « Car. », p. 67-68, fig. 27 ; voir en annexe III de cet ouvrage, p. 140, la carte de cette région et l'historique de la dépression d'Haouz-e-Soltân.

(2) Ce monument safavide n'a pas été relevé.

(3) Les écuries, qui sont, comme on l'a vu, presque toujours séparées, ont cette disposition moins pour isoler différentes parties d'une caravane que pour éviter de mêler des animaux : les chevaux ne peuvent supporter l'odeur des chameaux et parmi les équidés — ânes, chevaux, mulets — les bagarres ne sont pas rares.

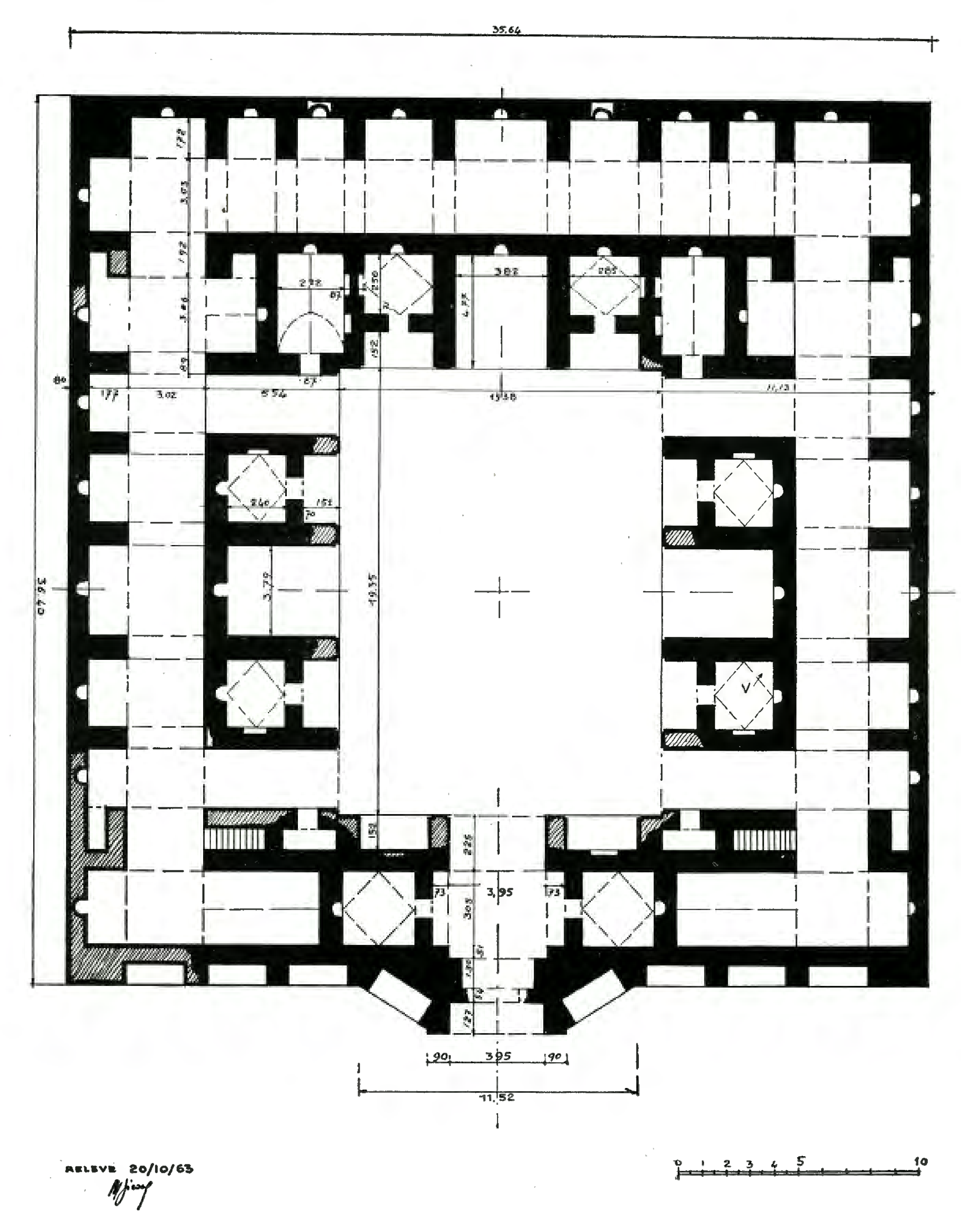


Fig. 33. Caravansérail de Moutah.

clos. De chaque côté du petit hall d'entrée, très simplement traité, sont les deux pièces de service habituelles. Dans ce corps de bâtiment Sud, la galerie fait double retour, couvert en tunnel : il n'y a là aucun dispositif pour accrocher les brides des animaux, ces emplacements étaient utilisés en grenier et dépôt à fourrage (la neige peut séjourner longtemps sur la steppe). La

façade Sud de la cour est ornée de deux eïwans qui ne desservent aucune chambre; cette disposition a déjà été remarquée en d'autres monuments (Qaleh sangui d'Allahvidjeh, Guilak, Passengân, etc...).

La façade extérieure présente pour la première fois à cette époque un portail saillant à pans coupés, défoncés de profondes niches (1,21 m.). Le tracé du motif est indécis, les pans coupés ne sont pas à 45°. Le porche est flanqué de deux pilastres en briques, assez saillants, qui étaient probablement le seul ornement architectural. (Le haut de la voûte est démoli (pl. X, e). Les ailes de la façade sont, de chaque côté, agrémentées de trois niches; plusieurs barrettes en pierre pour accrocher les brides sont prévues; l'esplanade, large de 40 m. environ, abritée par le qaleh voisin, permettait le stationnement des caravanes.

La construction de l'édifice est remarquable. Toutes les maçonneries sont en excellents moellons hourdés au mortier de chaux; on ne remarque aucun bourrage hâtif; ce procédé a permis des murs et points d'appui relativement minces (murs extérieurs de 0,80 m.). Toutes les parties verticales sont en moellons, ainsi que les voûtes en berceau, les couvertures des chambres (pl. X, f et pl. XI, a et b) et les voûtes des alvéoles des écuries. Les briques cuites, excellentes, ont été réservées à l'entrée et aux pilastres décoratifs de la cour. Les écoulements d'eau sont prolongés vers l'extérieur par des gargouilles en pierre. En égard à la rigueur hivernale du site les cheminées sont généreusement prévues : chaque alvéole d'écurie en possède. Par contre les niches sont rares : il n'est pas aisé de les réaliser en maçonnerie de pierre.

Le caravansérail de Moutah, outre ce confort élémentaire, était muni de quatre latrines, ménagées dans les écuries (dans la surépaisseur des travées d'angle) et sa cour était pavée. On y remarquera encore une anomalie : les alvéoles des écuries sont de plain-pied avec les galeries; il n'y eut jamais de banquette surélevée comme on le voit ailleurs.

Par son architecture, ce petit édifice peut être daté du règne de Châh Tahmasp Ier (930-984 H.) vers la fin de sa souveraineté. C'est un des mieux construits que nous connaissons; il serait certainement parfaitement conservé, si les habitants du hameau ne l'avaient converti en carrière — à l'exception de la galerie Nord — transformée, elle, en logis de paysans.

Le caravansérail de Sagzi (site 15, fig. 34) implanté sur la voie principale de Yezd via Naiyn, est à 43 km. d'Ispahân. Bien que la tradition l'attribue, comme tant d'autres, à Châh Abbâs le Grand, il lui est très probablement antérieur et date, sans doute, du règne de Châh Esmaïl II (984-989 H. = 1578-1581 J.C.).

Par la suite, le monument demeuré en bon état, a subi un petit remaniement en l'adjonction de deux pans coupés de chaque côté du motif principal de la façade (pl. X, c). Une autre réparation, grossière, fut effectuée sous les Kadjars : les parties hautes du porche reçurent une nouvelle couverture. Bien que Sagzi se trouve peu éloigné des sources d'Ab-garm, endroit fréquenté à la période safavide, il n'est pas sur le trajet direct qu'empruntait la cour royale pour se rendre en cet endroit. (Le chemin passait par Haftchouyeh et Varun). Il n'est pas non plus comme Mâhyâr un lieu de formation de caravanes, mais un édifice routier courant [1].

[1] Les sources d'Ab-garm sont à 24 km. (Voir Chapitre XVII, site A-47). La formation définitive des caravanes était opérée à Gavart ou à Golnâbâd, à une douzaine de kilomètres de la ville.

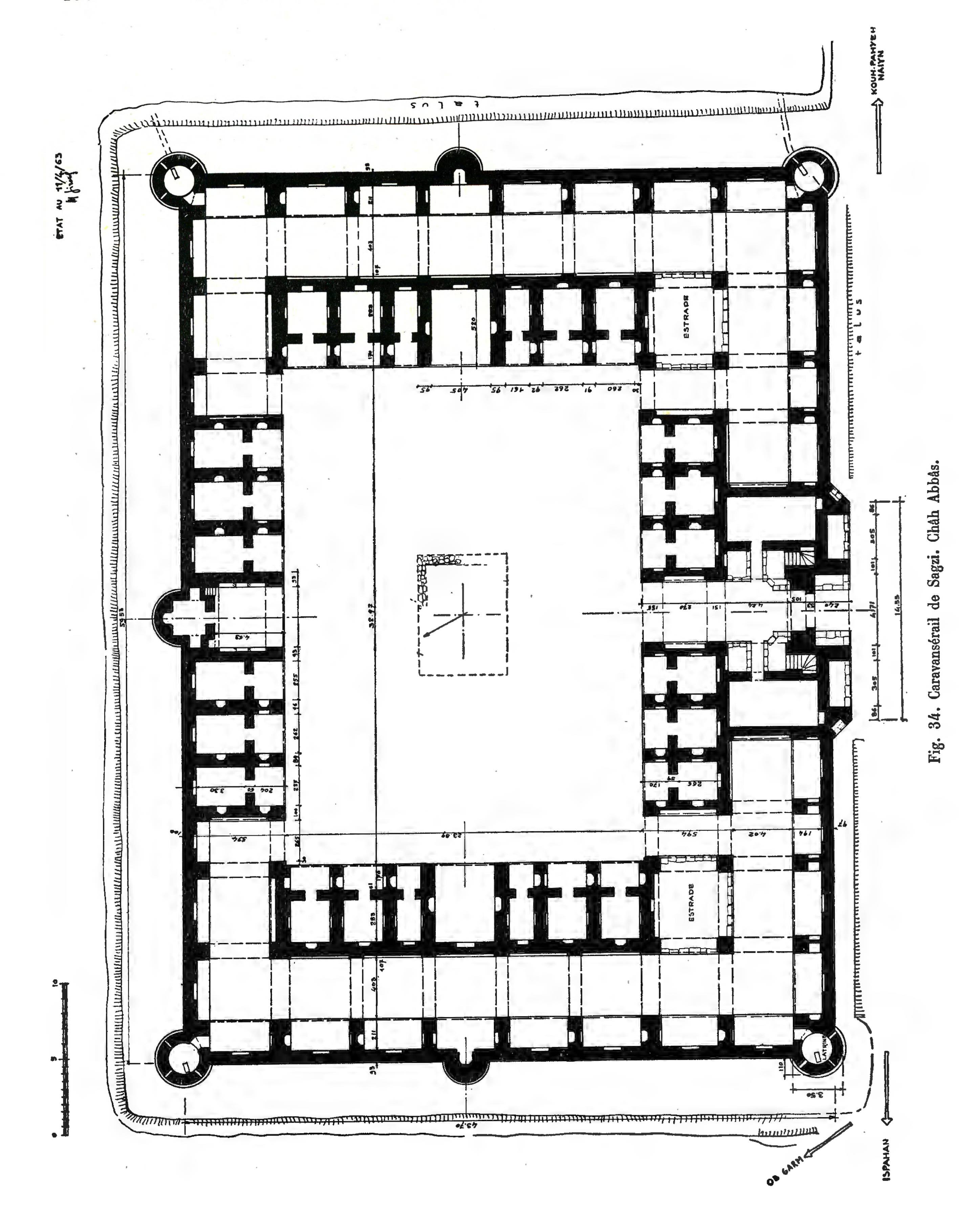


Fig. 34. Caravansérail de Sagzi. Châh Abbâs.

Toujours de la même famille que les précédents, ce monument oblong (43,70 × 59,53 m.) rappelle par ses dispositions celles de Tchâhâr-Bordj ; il n'existe pas d'écurie complète dans le fond de la construction. Le choix de cet arrangement semble dû à la présence toute proche de nombreux puits de ghanats qui restreignaient l'espace disponible. L'inconvénient en apparaît dans la disposition du plan : on fut obligé de raccourcir la largeur de la cour, de sorte que les chambres des petits côtés sont inégales. Placer six chambres normales et un grand eïwan était aussi impossible que de rétrécir le grand eïwan (il serait devenu un simple couloir). Le constructeur prit donc le parti d'opérer la réduction sur deux chambres, ce qui aboutit à une composition de façade déjà vue à Mâhyâr et que le XIX[e] siècle emploiera couramment (pl. XI, c).

Dans les parties Sud-Ouest et Sud-Est des écuries, il est de nouveau fait usage de points d'appuis isolés. C'est une solution employée à l'époque seldjoucide et encore pratiquée à Tchâhâr-Bordj. Mais ici le quadrilatère délimité par ces deux piles et le mur de fond des chambres donne lieu à une estrade surélevée, réservée aux conducteurs. Cette amélioration dans la surveillance des galeries sera désormais fréquente.

Le motif central de la façade principale, plate et peu saillante, comporte à l'instar de Guilak, de Riâvad-Bostân et de Bahrâm, trois arcatures dont la centrale, plus importante, est le portail d'entrée. Le vestibule, large de 3,90 m., possède deux travées et comme toujours, la première est amplifiée par deux eïwans latéraux, donnant accès aux pièces de service et aux escaliers de la terrasse : le grand eïwan, en face de cette entrée se termine par une petite chambre (avec cheminée) ménagée dans une tour ; un escalier étriqué permet de parvenir à une sorte de tribune supérieure. Ceci est une disposition que nous verrons souvent et mieux développée.

Les quatre tours rondes des angles servent de vastes latrines et deux des tours médianes sont échancrées de profondes cheminées, chauffant deux soffehs des écuries.

Au milieu de la cour est demeurée l'estrade de chargement ; celles-ci existaient dans tous les caravansérails importants, mais de construction légère, elles ont généralement disparu.

A proximité du monument, le ghanat le plus important de la petite agglomération fait surface ; l'endroit, a-t-il été dit, est bouleversé par d'anciens tracés de ces aqueducs souterrains et de surcroît le lit d'une rivière asséchée forme le site général : en conséquence le caravansérail est édifié sur une plate-forme, renforcée au Sud par un mur et en moellons. Tout autour du mur extérieur, pour profiter de cette plate-forme, de place en place sont disposées de petites logettes où sont encastrés les barreaux de pierre auxquels on accrochait les brides des animaux [1].

[1] Voir fig. 74, dans « Car. ». A l'intérieur des écuries et dans les cours, ces barrettes de pierre remplissent le même office.

CHAPITRE IX

CARAVANSÉRAILS TRADITIONNELS
À PARTIR DE L'AVÈNEMENT D'ABBÂS IER.

L'avènement d'Abbâs Ier en 989, confirmé par le Djulus définitif de 996 H. = 1587 J.C. à Ispahân, n'apporta, bien entendu, aucun changement à la conception des caravansérails.

Mais par le dynamisme du jeune roi toute l'activité du pays s'en trouva rénovée. L'industrie prit de l'essor, les meilleurs artisans furent à l'honneur; des spécialistes étrangers introduisirent des procédés améliorés ou inconnus. Le commerce intérieur et les exportations devinrent florissants. La capitale, brillant séjour de la cour, parée de fastueux monuments, fut aussi le grand marché et le plus gros entrepôt du pays. Les voies rayonnant de ce centre furent l'objet de soins attentifs. Il se devait que les édifices routiers les jalonnant, fussent à la fois aptes à satisfaire voyageurs et convois et assez représentatifs de la grandeur du règne.

Le type traditionnel de caravansérail continua donc à être usité, mais à côté de lui furent créés, par innovations en certains détails de composition, des types divergents, témoignant de l'esprit créateur des maîtres d'œuvre. Qu'il s'agisse du type désormais classique ou de ces nouveaux modèles, tous tendent à un aspect franchement monumental, ceci sans porter atteinte aux bonnes règles de la construction. En cela, parmi les innombrables édifices safavides, palais, mosquées, etc. impérieusement commandés, généralement hâtivement construits en exécrables matériaux (mais magnifiquement parés), on peut assurer que les caravansérails sont une exception, prouvant après trois siècles et demi, que les bâtisseurs du grand roi étaient excellents lorsque l'on leur en laissait le temps et les moyens. Il est vrai qu'il eut été d'un mauvais calcul de mal construire en ces endroits éloignés, généralement soumis à de très dures conditions climatiques.

La permanence du type traditionnel est affirmée par les sept monuments suivants, qui peuvent être attribués avec certitude au règne d'Abbâs Ier.

Plusieurs d'entre eux sont certainement œuvres des mêmes maîtres ou de leurs élèves. Les trajets, les particularités des plans et les détails d'exécution suffisent à dater ces monuments, lorsque les inscriptions ont été démontées — cas malheureusement trop fréquent.

Le caravansérail de Yezd-i-Khâst qui a été l'objet d'une étude précédente [1] est, son inscription le prouve, une œuvre du règne de Châh Abbâs, mais non comme il fut dit de la fin de ce règne. Je crois en effet que l'inscription composée par le calligraphe Muhammad Réza a bien été réalisée

[1] Voir présentation en «Car.», p. 66 et fig. 25 ; en note 2, p. 65, toute la dissertation concernant les voyageurs qui y passèrent ainsi que l'inscription monumentale y sont détaillées. A ce sujet il est à rappeler que l'argumentation de Mr B. M. Smith, quant à l'assignation du monument, garde tout son poids.

au début de la carrière de celui-ci, mais longtemps après la construction du monument. C'est là chose très courante, certains souverains n'hésitaient même pas, sous le couvert de quelques réparations, à s'attribuer l'œuvre d'un prédécesseur. Sans prétendre ici à un tel fait, il paraît certain que l'édifice fut elevé au début du règne et que l'inscription fut tardivement placée après des embellissement (dont les arcades ornant la façade latérale Nord). Le bâtiment, doit-on rappeler,

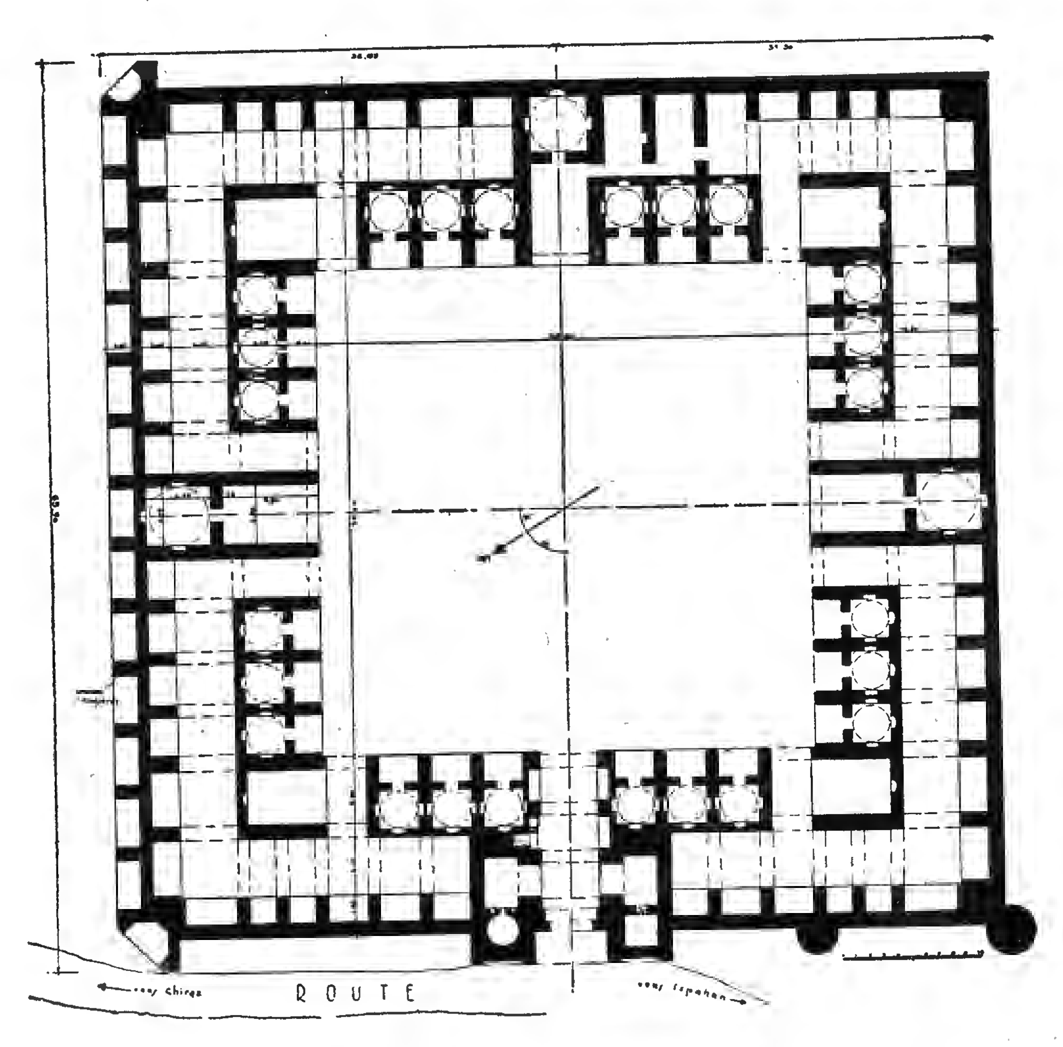


Fig. 35. Caravansérail de Yezd-i-Khâst.

est placé dans le fond d'un petit canyon, où se dresse encore, sur un îlot-témoin, l'antique village de Yezd-i-Khâst [1]. Dans cette vallée encaissée, passant d'Ouest en Est, une piste joint le pays Bakhtiari à la région de Yezd, la grande voie d'Ispahân-Chiraz vient en cet endroit la recouper. Ce caravansérail se trouve donc à un important carrefour. Le plan du monument (fig. 35) d'une grande franchise, rappelle celui de Dhor. Autour d'une cour carrée dont les

[1] Le nom du pays signifie en persan « Dieu le veut ». Il y eut là un village fortifié dont on voit les ruines et parmi celles-ci, un petit temple du feu, transformé plus tard en mosquée, que j'eus la chance de découvrir en assez bon état. Voir « la Mosquée Djum'a de Yezd-i-Khâst », par M. Siroux, dans le *Bulletin de l'I.F.A.O.*, t. XLIV. Actuellement, une grande partie de ce curieux îlot s'est effondré et avec elle la moitié du temple.

axes sont affirmés par l'entrée et 3 eïwans axiaux, possédant chacun une salle de séjour, sont disposées 24 chambres. Au Nord et au Sud, deux entrées d'écuries flanquent chaque eïwan axial, mais à l'Est et à l'Ouest, ces entrées sont rejetées aux extrémités des façades. Les logis réservés aux conducteurs, sont de vastes alcôves, entièrement ouvertes sur ces passages Est et Ouest. Cette disposition a déjà été notée au caravansérail Bahrâm.

Le motif principal d'entrée prend un grand développement : c'est toujours une combinaison de trois arcatures dans une façade plate, mais très saillante. Tout le motif, très haut, domine largement les murailles voisines. Le porche central prend ainsi un élancement considérable, très monumental, lorsque le voyageur arrive par le pont qui se trouve juste vis-à-vis. La piste de Chiraz, arrivant parallèlement à la façade d'entrée, il a été jugé nécessaire, aux cours des embellissements, de garnir de niches profondes la façade Nord, exposée à la vue. Pour achever ce décor, aux deux extrémités sont construites, en saillie, deux logettes à pans coupés. Les alentours du monument, débarrassés des éboulis de la falaise, sont aplanis; ainsi les niches pouvaient, en cas d'affluence, contribuer à un stationnement extérieur.

L'entrée ne diffère pas de celles des monuments précédents, mais la hauteur des voûtes est beaucoup plus considérable : le passage comprend trois travées au lieu de deux et deux chambres sont inscrites dans les calages du portail. Près de la salle située au fond de l'eïwan axial (en face de l'entrée) l'écurie a été fractionnée en deux salles. Ces travaux ont eu lieu au moment de l'embellissement.

A l'époque Kadjare, des réparations furent entreprises : elles n'intéressent que le bala-khâneh, la réfection des piles de la façade Nord, les terrasses, etc...

Le caravansérail de Chourgestân est le double exact [1] de celui de Yezd-i-Khâst. Le chevalier de Mendeslo y fut logé en 1639, sous le règne de Safi Ier, 11 ans après le règne de Châh Abbâs. Cette œuvre est probablement du même architecte.

Le caravansérail de Behdjat-âbâd (site 16, fig. 36-37) situé sur la piste d'Ispahân à Natanz, est implanté en une zone de dépôts et concrétions blanchâtres d'où s'échappe une petite source saumâtre. Un large emplacement, aplani et remblayé de deux côtés, forme esplanade devant ce petit monument (ext. 48,20 × 36,90 m.). Au Nord de cette aire demeurent des ruines en terre, informes, d'un autre bâtiment, plus réduit. C'est à Behdjat-âbâd qu'aboutit également la voie provenant de Robât-e-Soltân.

Toutes les maçonneries sont en briques cuites sur soubassement en moellons. Les parements extérieurs, les pilastres, arcs et voûtes, sont d'une stricte exécution. Les locaux sont tous couverts en terrasses, à l'exception de la petite coupole du passage.

Afin d'éviter la trop forte charge de remplissage de l'extrados des voûtes, celles-ci supportent de petits tunnels intermédiaires (pl. XI, d) [2], vides, qui allègent la masse. Malheureusement, le remplissage fut réalisé avec la terre trouvée sur place, fort sableuse. La terrasse composée de deux couches de briques à plat, étant en mauvais état, les eaux fluviales, profitant de fissures

[1] Cf. « Car. », p. 67 et fig. 26.

[2] Ces petits tunnels d'allégement, très fréquents à partir du règne de Châh Abbâs, sont appelés « gourbeh-ra » = passage du chat ».

vinrent démanteler les structures portantes. Aux dégâts irréparables ainsi causés, s'ajoute ce vice général : les points d'appui des écuries ne sont aucunement liés au gros mur extérieur (pl. XI, d). Les façades Sud-Ouest et Sud-Est, exposées aux intempéries, étant dissociées par les infiltrations, les structures intérieures se sont effondrées. Les matériaux récupérés ont pris le

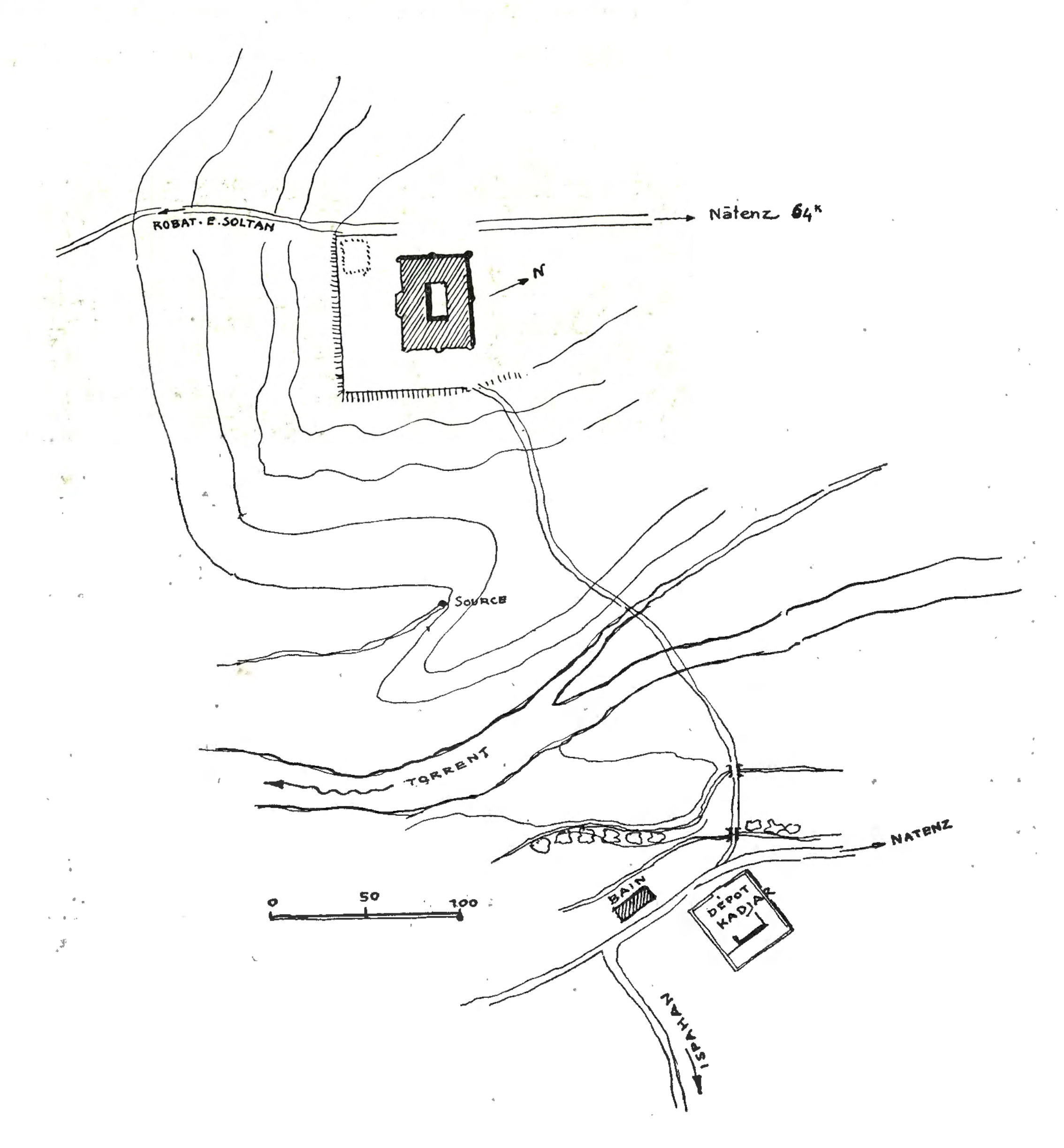


Fig. 36. Caravansérail de Behdjat-âbâd. Situation.

chemin d'un hammam voisin que l'on terminait lors de notre visite. Le portail réalisé en excellente briques était en cours de démolition pour compléter l'achèvement de ce lieu d'utilité publique.

La cour, très réduite (19,55 × 11,00 m.) rectangulaire, donne jour à 9 chambres seulement, car la dixième, près de l'entrée, servant le corps de garde, ne possédait qu'un accès sur le passage.

Sur les longs côtés de la cour et à leurs extrémités sont les entrées des quatre écuries. Les locaux des conducteurs, placés sur ces mêmes entrées, sont de vastes salles carrées (4,70×4,70m.).

couvertes en coupoles, réalisées sur trompes d'angles[1]. Les chambres (2,95 × 2,85 à 3,50 m.) sont également couvertes de la même façon.

Le portail d'entrée, monumental, comprenait un ample porche dont la saillie est atténuée par des pans coupés, garnis de larges niches qui sont aussi à pans coupés.

Il semble que ce motif de portail (réalisé en même temps que l'ensemble) a été collé contre le mur extérieur — ce qui indique un maître-maçon différent. L'entrée encore bien modeste,

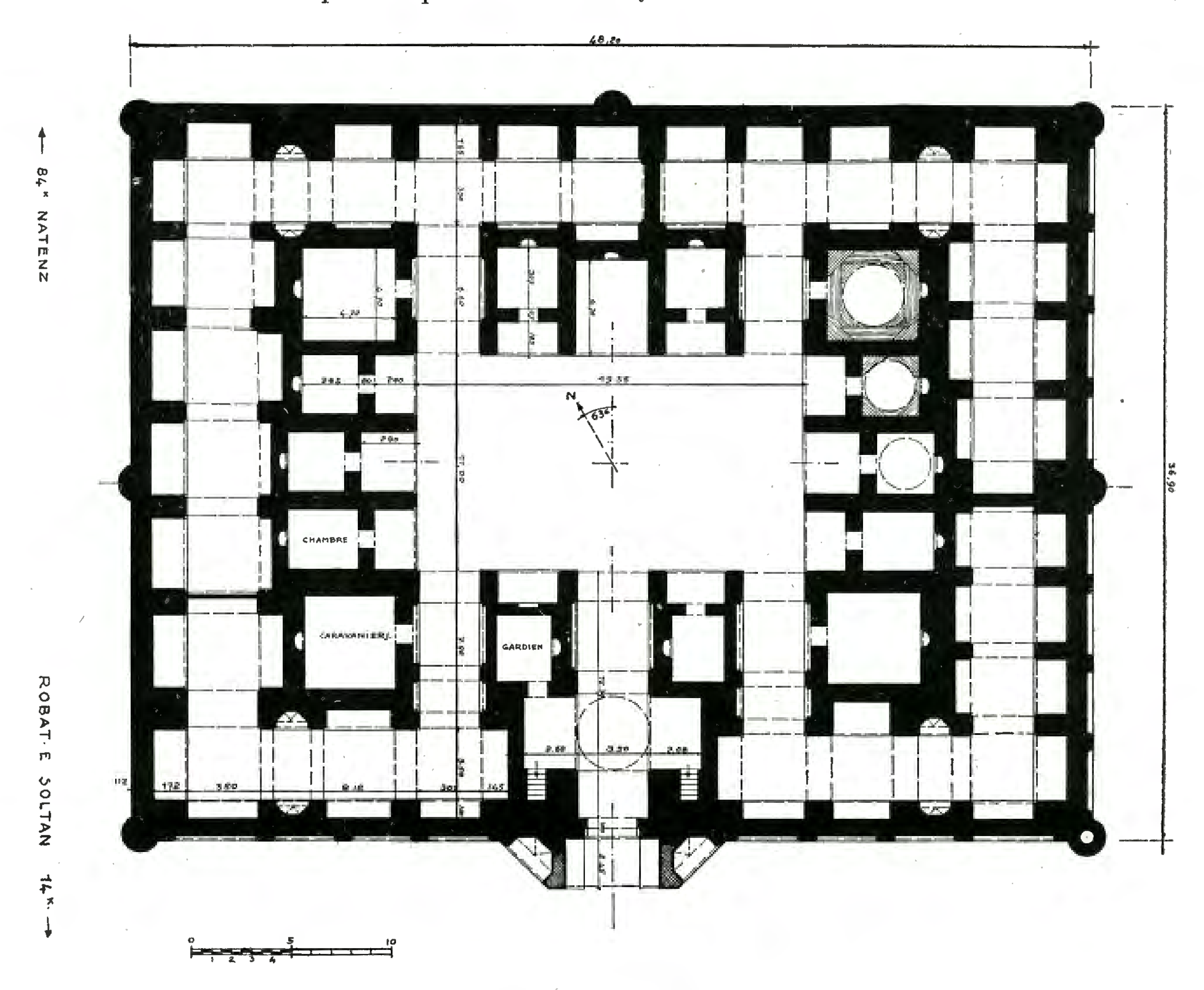


Fig. 37. Caravansérail de Behdjat-âbâd.

prend une allure différente de ce que nous avons vu jusqu'à maintenant. La première des deux travées la composant, singulièrement gonflée par de profonds soffehs latéraux, est couverte par une coupole, de même largeur que le passage, mais dépassant de beaucoup la voûte normale de la deuxième travée.

Le plan, comme on le voit, est du même principe que les précédents; le portail y introduit un élément nouveau.

La partie supérieure de cette haute arcade était ornée d'une voûte nervurée, légère, où des briques naturelles et d'autres vernissées bleu-vert, jaune, animaient les arêtes. D'après les

maçons du hammam voisin, le bandeau portant inscription, qui faisait le tour du portail (disparu voici quelques décades) portait le nom de Châh Abbâs le Grand.

Avant de quitter cette ruine, on ne manquera pas de remarquer dans les écuries, la hauteur anormale (1,40 m. environ) des banquettes, équipant les alvéoles latérales. Il en est de même au caravansérail de Dombi et Sardahan, placés sur ce trajet, qui était surtout suivi par des formations chamelières.

Le caravansérail de Kouh-roûd (site 17, fig. 38) sur la piste safavide d'Ispahân à Kâchân la plus fréquentée, est au milieu des montagnes, à l'entrée du gros et pittoresque village (pl. I, a). Le fond de vallée est aussi étroit que précieux pour les cultures, aussi ce monument (51,50×56,50 m.) placé en un endroit de forte pente, est-il à moitié enterré. Le flanc de la vallée a été entaillé pour pratiquer une plate-forme. La fouille coupée net, au Nord-Ouest, tient lieu de mur et ne reçoit intérieurement qu'un parement de briques cuites. La vallée de Kouh-roûd est à 1950 m. d'altitude et est fort enneigée en hiver : les eaux de fonte ruisselant sur les pentes, hâtèrent la ruine qui est très avancée (pl. XI, f). Dans les éboulis il ne reste d'ailleurs aucune brique, toutes de bonne qualité elles trouvèrent un nouvel emploi au village.

Le plan du bâtiment n'offre que peu de différence avec les précédents (cf. Dhor). Ici le grand eïwan axial ne recoupe pas l'écurie qui lui est postérieure. Les escaliers d'accès à la terrasse sont, comme à Dhor, ménagés en des surépaisseurs proches des dortoirs des conducteurs (un escalier au Nord-Est, l'autre au Sud-Ouest).

Le pavillon d'entrée, majestueux, est orienté au Nord, protégeant les usagers des vents glaciaux de la vallée. L'arcade du porche, profonde et haute est calée par deux fortes piles ornées de pilastres et de niches superposées, qui en atténuent la lourdeur. De part et d'autre, deux pans coupés, évidés par des loggia, forment transition, rejoignant les ailes de la façade. Celles-ci, butées en extrémité par des tours rondes, disposent de huit profondes niches, utiles pour le chargement des mulets [1].

En ce caravansérail, nous voyons l'entrée prendre une ampleur jusqu'alors inconnue. Intérieurement, passé le portail, un vaste hall couvert en rotonde (la coupole est effondrée) est, parfaitement dégagé selon ses axes principaux. Latéralement, deux grands soffehs étaient utilisés par les boutiquiers; les loges des gardiens donnaient sur ces alcôves, dont le sol était surélevé de 1,20 m. environ.

Les façades de la cour furent soigneusement étudiées par l'architecte : l'ouverture béante du passage d'entrée, risquait d'écraser par sa grande hauteur l'ordonnancement des eïwans courants. Aussi fut-il imaginé (de même que pour l'arche de la façade extérieure) d'atténuer cette fâcheuse impression en élargissant, par des calages (ornés de niches), tout le motif central. La même subtilité fut déployée pour le grand eïwan au fond de la cour. Extérieurement, le monument est flanqué de quatre tours d'angle, dont trois sont fonctionnelles (latrines). Au milieu des façades on en comptait trois autres, pleines. Celles qui étaient édifiées vers le Nord sont pour ainsi dire postiches, étant fondées directement, au niveau des terrasses, sur la pente.

[1] D'après la gravure pl. 87 que donne E. Flandin dans son 4ᵉ Tome de « L'Orient », la façade était précédée d'une esplanade, limitée vers le Sud par une autre construction dont on aperçoit le portail de style identique (un grand porche, calé par des niches). Il ne reste rien de ce dernier monument.

Toute l'édification a été conçue logiquement et très souplement : les murs séparant les chambres sont porteurs, ainsi que ceux des alvéoles-dépôts des écuries, mais tous les autres ne sont que remplissages, parfois fort minces. L'hiver est long et froid en cette étroite vallée ; les nuits d'été

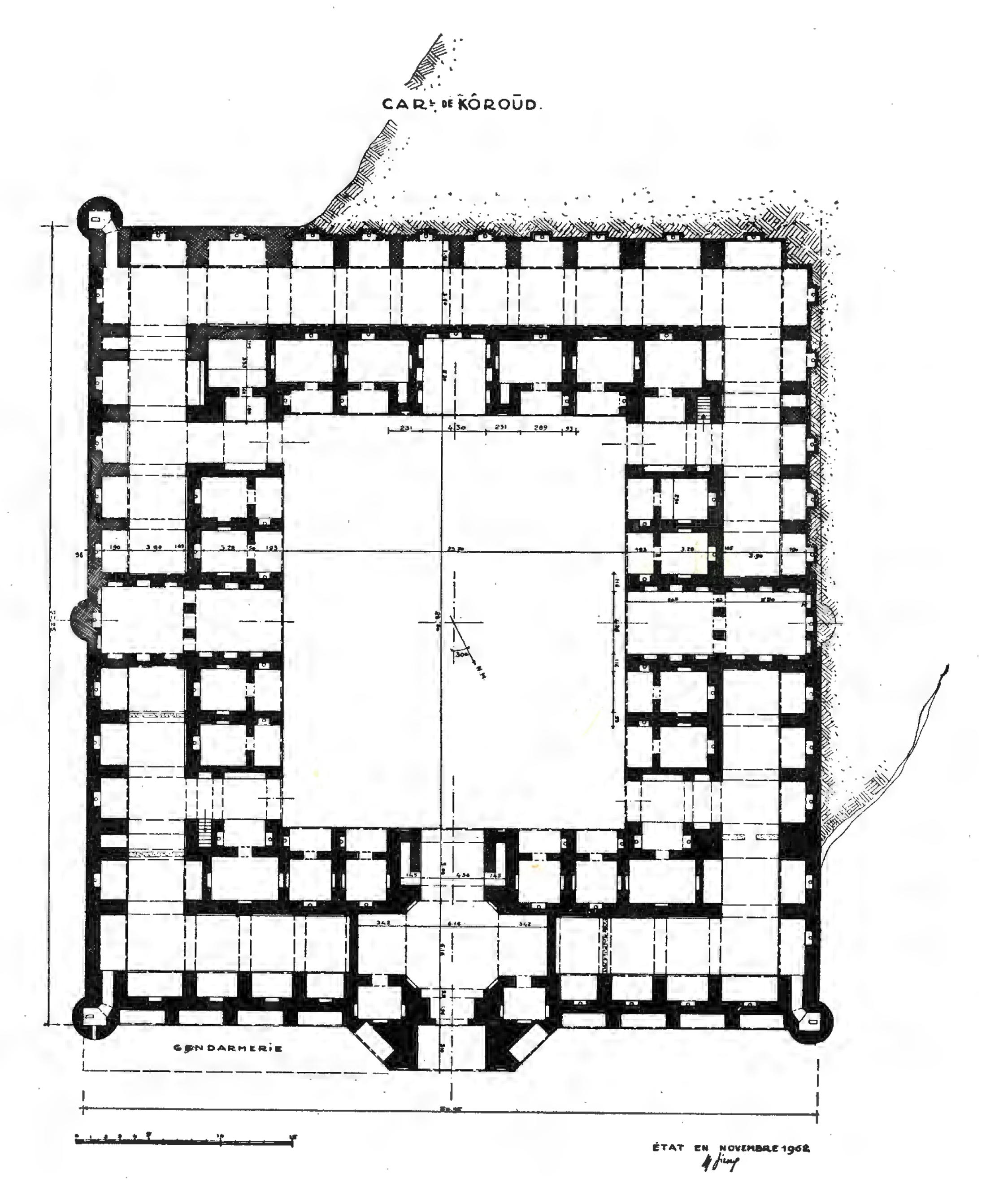


Fig. 38. Caravansérail de Kouh-roûd (Kou-roud).

y sont fraîches, aussi les cheminées furent-elles généreusement prévues dans tous les locaux, y compris eïwans et écuries. Par sa technique constructive, les habiletés de tracé, les soucis esthétiques, le caravansérail de Kouh-roûd paraît relever de la science d'un maître réputé d'Ispahân. Certains détails (voûtes, cheminées, niches décoratives des calages) permettent de le situer vers

le milieu du règne d'Abbâs Ier (deuxième décade du XVIIe A.D.) imputation d'ailleurs conservée par la tradition locale.

Il est sans doute inutile de le préciser, l'alimentation en eau était surabondante : un ruisseau cristallin coule à 20 m. du portail.

En quittant ce beau village, 8 km. seulement d'une rude montée restent à franchir pour atteindre le col (2440 m. d'altitude); sur le revers Nord de celui-ci, près d'une grosse source prise dans les glaces huit mois sur douze, demeure la trace d'une plus ancienne installation, seldjoucide, à en juger par les briques éparses. Ce fut un établissement carré, d'une quarantaine de mètres de côté où quatre corps de bâtiments circonscrivaient une cour. Cette halte ou poste militaire semble avoir été abandonnée en raison des rigueurs de son emplacement; elle n'existait déjà plus au moment du passage de Ouseley (Oct. 1811), qui, observateur minutieux, l'eut signalée.

Le caravansérail d'Aznidjeh (ou Asnidjeh) (site 18) se trouve sur la grande piste de Golpaygân. Ce monument (fig. 39) (50,03 × 58,30 m.) passerait pour une copie exacte du caravansérail de Dhor, situé quelques dizaines de km. plus loin, s'il ne s'en distinguait par l'importance et le tracé différent de son avant-corps.

Le grand eïwan axial Nord ne forme plus un long tunnel : recoupé par un mur percé de trois baies il comprend, en sa partie arrière, une belle salle de 6,70 × 4,85 m. Les grands eïwans latéraux ne sont plus poursuivis jusqu'aux murs extérieurs de l'édifice, la paroi générale qui est celle des chambres, forme leur limite. Les écuries n'en sont pas moins séparées au moyen d'un simple mur sur l'axe transversal.

Les maçonneries sont moins épaisses qu'à Dhor, mais de mauvaise exécution.

La façade extérieure (pl. XII, a), est littéralement écrasée par le pavillon d'entrée — lourd et trop important qui est toutefois d'une exécution très supérieure à celle de l'ensemble courant du bâtiment.

A l'analyse faite sur place il apparaît aussi bien par l'exécution que par les discordances d'architecture que l'édifice fut réalisé par deux maîtres d'œuvre différents — l'un chargé du gros travail courant — et l'autre du morceau de choix qu'était le pavillon d'entrée.

Le premier s'inspire visiblement de l'exemple proche de Dhor [1] tandis que le second, sans doute un jeune « memar-bachi » dynamique, alla trop loin, afin de prouver sa récente maîtrise. L'arrangement du hall de ce pavillon d'entrée est certes adroit : les pans coupés sont ingénieusement employés par deux vestibules intercalés entre les chambres sur cour et les pièces de garde, ainsi que par les escaliers, mais les hauteurs sont disproportionnées, la coupole dont la base est festonnée est d'une forme ovoïde désagréable de l'intérieur comme de l'extérieur. Nous sommes loin de l'élégance raffinée de Kouh-roûd (coupe fig. 39). Les quatre tours d'angle, aux trois quarts dégagées, circonscrivent des pièces carrées, trop grandes pour être des latrines. De nombreuses cheminées équipent eïwans et chambres. L'eau, correctement canalisée en un caniveau était assez abondante mais quelque peu saumâtre.

[1] De tels exemples d'imitation sont fréquents — même à plusieurs décades d'intervalle comme on le verra plus loin à *Sôh* (site 29).

Enfin, le sol des environs étant un mélange d'argile et de sels minéraux, particulièrement désagréable durant la mauvaise saison, la cour fut soigneusement pavée de gros galets de rivière et parfaitement asséchée par des drains souterrains.

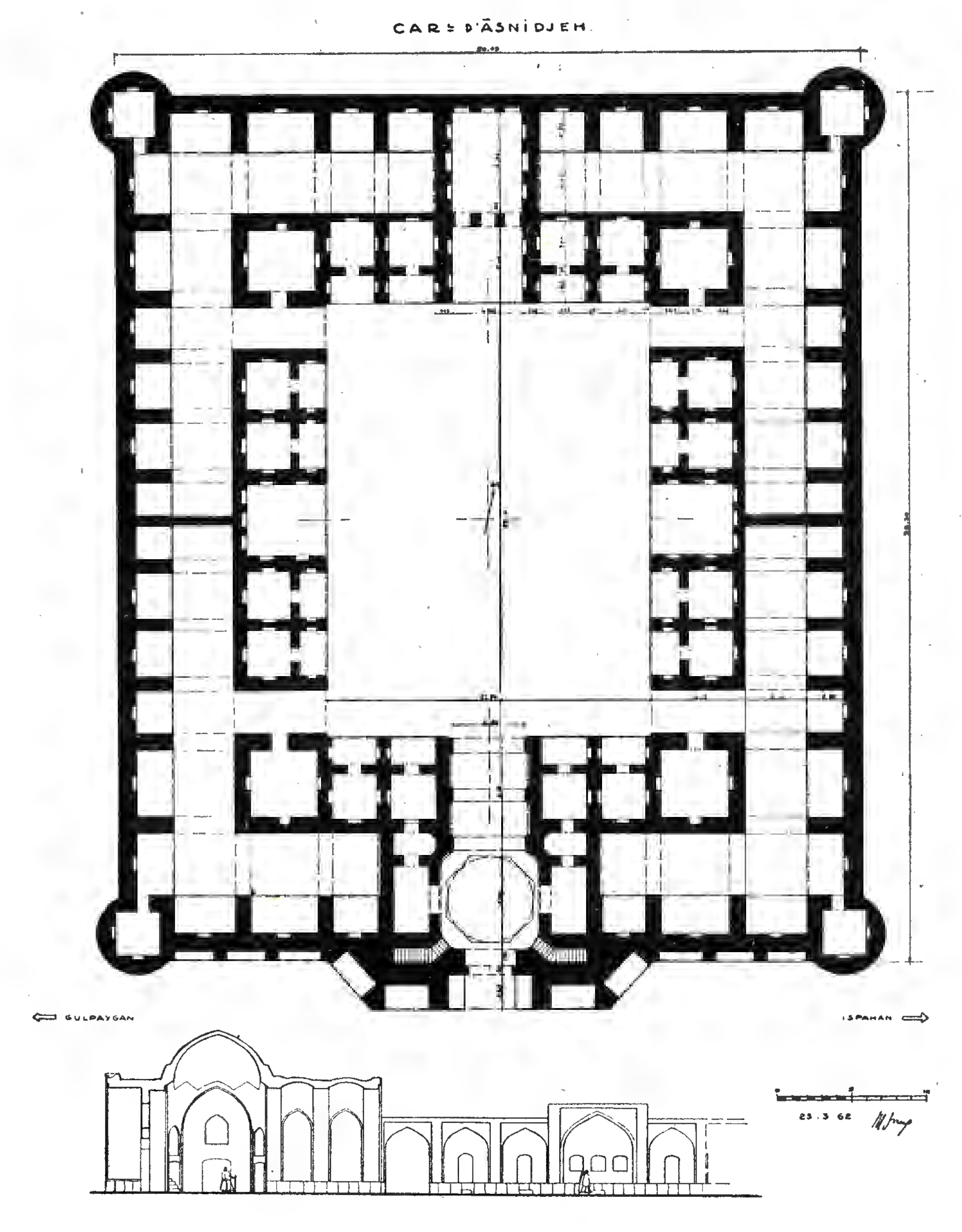


Fig. 39. Caravansérail de Aznidjeh.

Le caravansérail de *Dombi-B* (site 19, fig. 40) était un lieu d'étape important sur la route de Natanz. Il fut, sous les safavides, très fréquenté.

Ce curieux monument (presque carré 57,20 × 55,90 m.), safavide sous sa dernière forme que nous voyons, résulte de la réutilisation d'un édifice mongol. C'est sans doute pourquoi,

tout en suivant le schéma abondamment illustré par les exemples précédents, son plan, en plusieurs points, présente de fâcheuses déficiences. On ne sera pas sans remarquer l'exiguïté des accès aux écuries; la disposition de l'entrée principale, sur laquelle donne directement une large galerie; l'absence de corps de garde. On y note également des anomalies dans les écuries latérales : les accès étriqués mentionnés plus haut, n'empruntent que la demi-ouverture des travées leur correspondant; dans le fond de ces mêmes galeries, les alvéoles classiques sont disposées des deux côtés.

Le portail, extérieurement très ruiné (pl. XII, c) est en majeure partie mongol, les gros calages arrondis contre-butant le cadre saillant du porche sont demeurés intacts [1]. Tout le décor intérieur de la grande arche fut safavide (il a été pillé) quelques vestiges en demeurent, ce sont des éléments de briques de petit format (outremer, turquoise, jaune, noir) qui soulignaient les nervures d'une voûte postiche décorative.

Le gros mur extérieur en moellons, ainsi que les quinze tourelles contreforts appartiennent au monument primitif mongol, ce qui donne l'assurance que les transformations furent limitées aux arrangements intérieurs.

A l'époque safavide, ce haut mur fut surmonté d'un mur-parapet, composé de panneaux, maintenus par de petits pilastres; l'une des tourelles fut, sur l'ancienne maçonnerie en pierre, surélevée et coiffée d'une lanterne (pl. XII, e). Cette curieuse construction n'est autre qu'un phare : la traversée du Kévir, qui s'étend entre Chapour-âbâd ou Ghomisheh et Dombi, était pratiquée surtout la nuit. La réverbération du sol, imprégné de sel est en effet insupportable de jour pendant plusieurs mois de l'année, mais la nuit il est risqué de s'y aventurer. Les petites ravines et les orifices des ghanats peuvent inciter à une fausse direction. Il existe, comme nous le verrons, un autre phare à Gez et il y en avait sans doute deux un peu en avant de Mahmoud-âbâd, édifiés sur deux mamelons où se trouvent leurs débris. Le fanal était simplement alimenté par un feu de broussailles et d'herbes sèches [2].

Le passage d'entrée donne sur une galerie; immédiatement au départ de celle-ci sont placés les escaliers de la terrasse. En continuant vers la cour, le passage est flanqué de deux soffehs — inconfortable séjour des gardiens; la travée recevant ces alcôves est couverte d'une petite coupole simple, d'un travail très soigné. La cour est carrée, ses axes sont accusés par de grands et beaux eïwans, qui datent certainement à en juger par leurs voûtes de l'époque mongole (pl. XII, d), tandis que tous les petits eïwans — malheureusement presque tous démolis — ont été refaits sous les safavides.

Toute la construction fut réalisée par de bons maçons, employant d'excellents briques, ce qui vaut à cet intéressant monument d'être transformé en carrière de matériaux : bientôt, il n'en restera plus rien.

Il nous a été cependant assez aisé de pratiquer le relevé (car on démolit d'abord les parties hautes) mais non de pouvoir analyser, ainsi que nous le faisions autrefois à Sartchem, les recons-

(1) On aperçoit ces calages arrondis sur la photo «c» de la pl. XII. Les mêmes éléments existaient au portail disparu du caravansérail de Sin et également à Sartchem.

(2) Avant l'été et en automne, le désert est passablement poussiéreux dans la journée; ce sont donc les fumées qui guidaient les caravanes.

tructions safavides. Ces deux exemples, comme celui du caravansérail de Passengan, indiquent clairement, que sous Châh Abbâs Ier, on n'hésitait guère — lorsque cela en valait la peine — à remettre au goût du jour les anciens édifices.

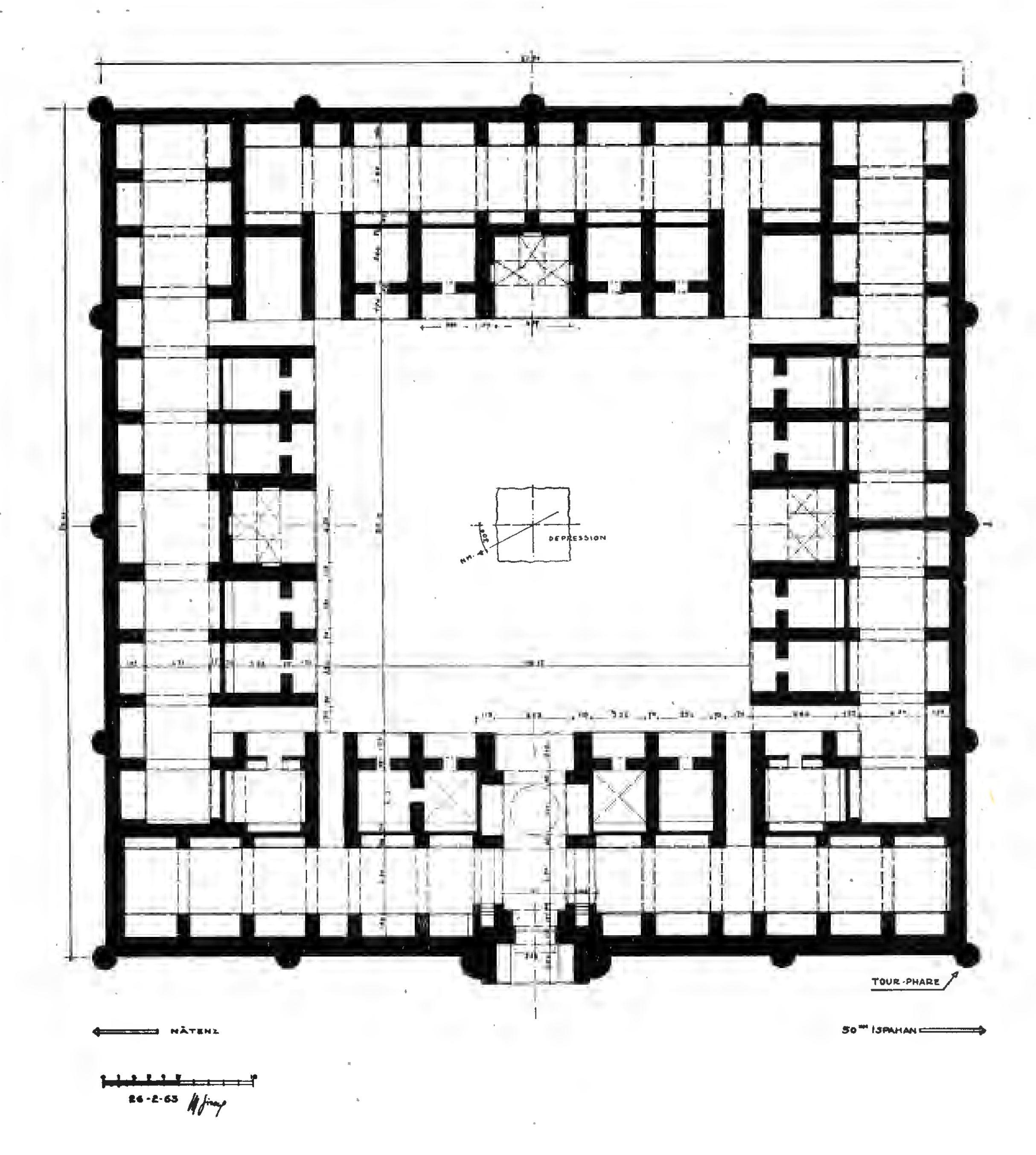


Fig. 40. Caravansérail de Dombi.

Le caravansérail de Dombi, suivant ses anciens vestiges est datable — approximativement — de la fin de la troisième décade du VIIIe siècle H. (troisième décade XIVe A.D.). Cependant que les modifications safavides, d'après les fragments de décor, appartiennent au règne de Châh Abbâs Ier.

Le caravansérail Tchâh-gadeh ou Aghâ-Kemâl bala (site 20, fig. 41)[1] est un édifice tracé suivant un plan précis — très volontaire — qui ne décèle aucune hésitation. C'est aussi une œuvre qui montre à quoi devait aboutir la formule de Sartchem, après élimination des galeries-promenoirs et mise au point du bloc de l'entrée. La réalisation est très soignée aussi bien dans le briquetage des parois que dans celle des voûtes : elle montre le savoir-faire d'un maître-artisan rompu à toutes les difficultés. Celles-ci furent nombreuses et toutes résolues, bien entendu avec les moyens iraniens, mais dans un esprit très proche de celui observé en Italie. Il est très possible que le conducteur des travaux ait été un de ces hommes de la péninsule, vivant à Djoulfa d'Ispahân.

Les écuries sont sur leurs deux parois, garnies d'alvéoles, ce qui laisse une impression d'espace. Les huit accès à ces locaux dégagent complètement les salles-dortoirs des conducteurs, qui toutes sont traitées différemment : en leur dimension, en leur couverture et en fonction de leur usage. La salle Nord-Est, qui est la seule à être surmontée d'un étage accessible par un escalier pratiqué à l'intérieur des maçonneries était équipée pour l'hiver. Dans la salle basse et dans la salle haute, toutes deux couvertes d'habiles voûtes surbaissées (l'une s'est effondrée car trop tendue) des cheminées et de bonnes ventilations sont réalisées. La salle placée dans l'angle Sud-Ouest était surtout équipée pour l'été : trois grandes cheminées de ventilation (les bad-gerd) — captant sur la terrasse les filets d'air, assez frais à 5 ou 6 m. du sol, en ce lieu qui est à 1840 m. d'altitude.

La salle Sud-Est, plus large que les autres, est couverte d'une coupole basse, les alcôves n'y existent pas.

Les eïwans axiaux, profonds, précèdent chacun de vastes salles de repos. Celle du Sud est couverte en deux travées (probablement du fait d'une réparation opérée en 1811 ainsi que le rapporte Ouseley qui vit les maçons au travail; cette consolidation ayant été commandée par le ministre Amin-ed-Dowleh).

La façade principale, d'une rigoureuse ordonnance est arrêtée à ses extrémités par deux niches à pans coupés et les saillies de deux tourelles pleines. Dans l'axe se détachait la haute arche du porche (pl. XII, f). Il ne semble pas qu'il y ait eu un décor, sauf peut-être dans le fond où le briquetage, volontairement moins soigné, aurait pu convenir aux épais enduits porteurs de kachis. Cela n'est qu'une supposition. Pour atténuer la rigueur du tracé de l'arche, un méplat à 45°, cerné de ressauts de 0,10 m., accompagne tout le contour, en ménageant de légères ombres formant transition. En 1811 les deux calages du portail supportaient deux bala-Khânehs superposés dont Ouseley donna un croquis.

Deux épaisses dalles de travertin (ép. 0,30 m.) dans lesquelles un arc du plus pur tracé safavide est découpé, forme le linteau de la porte; (pl. XII, f). Les piédroits étaient du même matériau[2]. Aucune enjolivure ne trouble la franchise de l'arc.

[1] Ainsi désigné du nom du village voisin (1 km. environ) son appellation réelle est Robât-e-Aghâ-Kemâl. Relevé en novembre 1962, le monument était en démolition méthodique lors de notre deuxième passage (24 Août 1963) et les matériaux transportés par camions... Quelques paysans désignent aussi cet édifice sous le nom de « Qaleh Shaïkh-Hadi». Robât-e-Kemâl bala (Tchâh-gadeh), Robât agha-Kemâl Païn (car. de Vendâd-deh) et le car. de Gez sont dus, tous les trois, au même agha Kemâl grand eunuque de Châh Abbâs Ier (voir plus loin car. de Vendâd-deh).

[2] En toutes ces montagnes, la ligne de fracture est jalonnée de bancs de travertin. Une inscription était, dit-on, sur un des piédroits du portail mais l'un comme l'autre ont disparu récemment.

L'entrée est un hall carré, à pans coupés, couvert d'une coupole classique sur pendentif. De part et d'autre, de même qu'à Aznidjeh et Kouh-roûd, des soffehs aussi larges que les passages, desservaient les deux loges de gardiens.

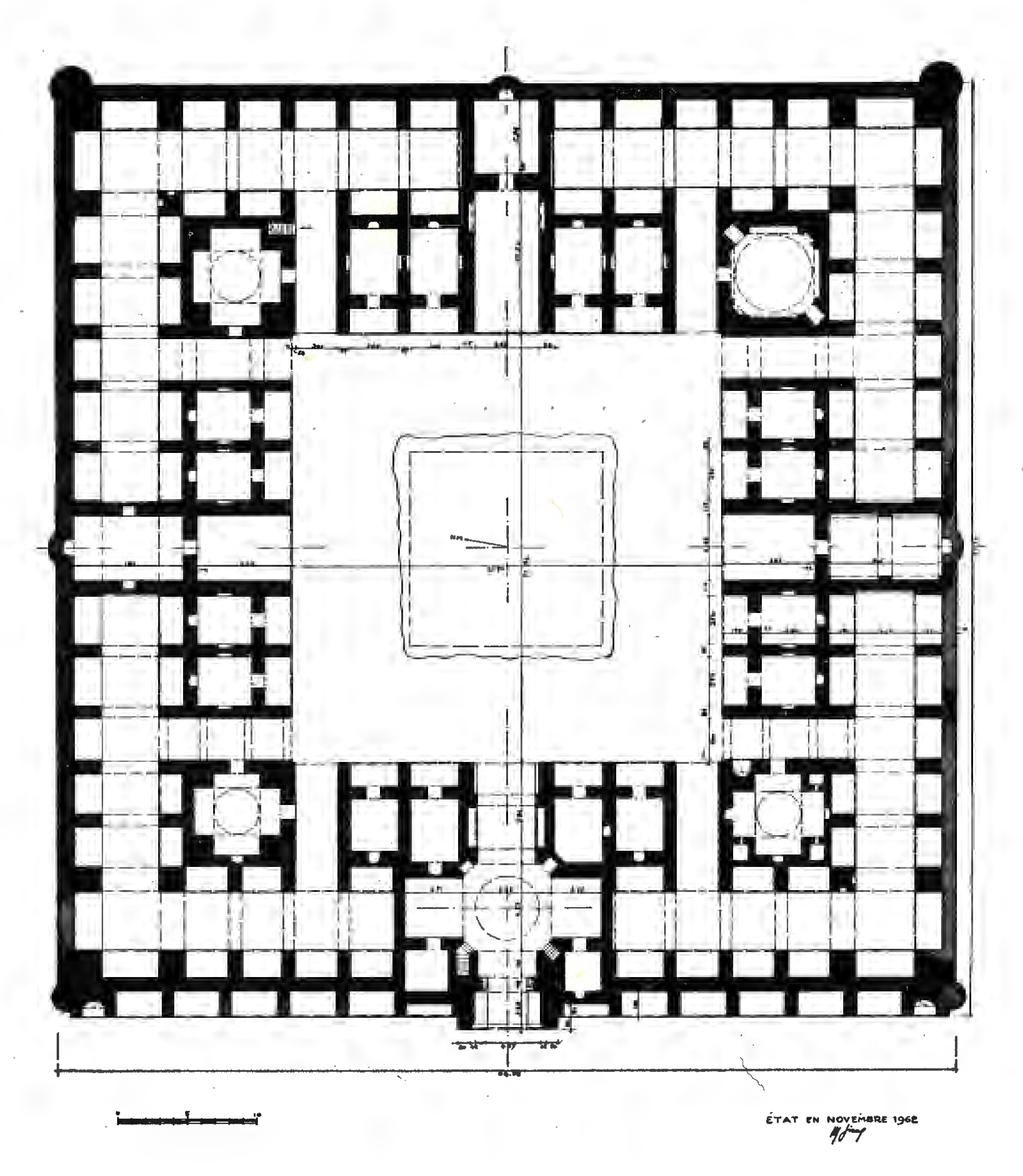


Fig. 41. Caravansérail de Tchâh-gadeh.

Comme la piste de Kâchân longe la façade latérale Nord, celle-ci est décorée d'une douzaine d'arcatures plaquées, de faible saillie. Les tours d'angle sont de rudimentaires protubérances, celles sises à l'arrière des grands eïwans servent aux conduits de cheminée. Au milieu de la cour, une vaste estrade centrale est maintenant effondrée.

Les voûtes sont toutes de briquetages variés, même dans les passages d'écurie. Un des eïwans des chambres, celui qui est à droite de l'axe de la façade, est traité en voûte nervurée, ceci sans

raison apparente (pl. XIII, a). En deux autres petits eïwans près de l'entrée, un quadrillage en brique rouge anime les voûtes qui sont de tonalité générale ocrée. Tous les écoinçons des petits et grands eïwans sont traités en surfaces plates, mais les briques posées différemment, dessinent d'agréables motifs.

En ce grand caravansérail (64,30 × 56,75 m.) construit dans un site de climat brutal, les cheminées sont bien réparties, la ventilation, importante pour l'été, est logiquement prévue. Toutes les chambres sont munies d'une ouverture en imposte. On ne voit cependant pas de latrines spécialement aménagées. Quelques traces devant l'entrée marquent un abreuvoir et un grand bassin alimentés par quelque puits. Le monument peut être daté du début du règne de Châh Abbâs, antérieurement aux caravansérails de Vendâd-deh (1603 A.D.) et de Gez.

Par une ironie du sort, en 1811, Tchâh-gadeh fut délaissé pour un nouvel établissement, bâti à proximité (par Amin-ed-Dowleh) : de cette œuvre de terre il ne reste presque rien.

Le caravansérail de Gâbr-âbâd (site 21, fig. 42). — Cet édifice, placé sur la même piste que Tchâh-gadeh est le premier point d'étape à partir de Kâchân, distant de 24 km. En cet endroit que l'on atteint en venant de Kouh-roûd par une gorge sévère, la rivière est d'habitude sèche, mais sujette parfois à de terribles crues. Le constructeur prit grand soin d'établir le caravansérail à l'abri de ce danger.

Les rives de ce torrent capricieux sont taillées dans une épaisse couche d'alluvions caillouteuses; l'une d'elles fut aplanie depuis longtemps pour porter quelques cultures [1]. C'est en avant

[1] Gâbr-âbâd signifie « l'endroit des Guèbres », ce qui peut être interprété de deux façons. L'aire aplanie sur laquelle est édifié le caravansérail peut avoir été l'emplacement d'un village guèbre : dans ces parages, plusieurs d'entre eux furent abandonnés au début de la dynastie safavide. D'autre part cela peut signifier qu'un bâtiment de même nature aurait précédemment été bâti là par des marchands guèbres.

Jackson (Bishop Journey in Persia, I, p. 232) discute du nom Gabar-âbâd, qui serait ou celui de Qom ou de Kâchân ou de Nâiyn et ajoute-t-il « je pense que ce serait une ville désertée sur la route d'Ispahân, à 20 km. de Kâchân ; il y a là les ruines d'un magnifique caravansérail ». Cet édifice est celui présenté ici et s'il y eut sur cette aire une agglomération, ce ne fut qu'un petit hameau et non une ville. En faisant la part de l'exagération des récits locaux, on doit toutefois remarquer qu'à quelques centaines de mètres vers le Sud-Ouest, on voit toujours une petite ferme, entourée de peupliers qui est sans aucun doute le site de ruines villageoises que vit le 26 Octobre 1811, Ouseley. Ce voyageur qui explora les environs dans un rayon de 5 à 6 miles (sans rien trouver) établit son campement près des ruines de ce village en terre: « once the abode of the fireworshippers, and on that account styled Gabra'abad », soit à 3/4 de mile du beau caravansérail « construit du temps de Châh Abbâs par une personne appelée *Mir-sa'ber* ». Dans les ruines même il ne découvrit rien — si ce n'est les restes assez bien conservés d'un hammam et non loin quelques vestiges d'un bâtiment en pierre. Si les ruines, dit-il, peuvent être une indication d'ancienneté, cela peut signifier plusieurs siècles, « but on the inconsiderable space which they cover may have once stood a fire-temple; or perhaps one of those edifices wherein Gabres are accustomed to expose their deads » (Ouseley, *op. cit.*, vol. III, p. 86).

De tout ceci il est à retenir qu'en cette sortie de vallée, il y eut sur la vaste aire où se trouve le caravansérail, quelques logis parmi des cultures irriguées et un peu plus haut, à 1 km. environ, un village zoroastrien (celui que Jackson et Ouseley mentionnent) nanti d'une assez importante construction — temple ou résidence — en pierre que nous n'avons pas eu le loisir de rechercher.

Nous ne pensons pas que cette agglomération désertée puisse avoir mérité le nom de ville, s'il y en eut une dans ces parages (ce dont on ne peut guère douter) c'est plutôt à *Djahar-Oliar,* à quelque 25 km. plus haut qu'*Âby-aneh* qu'il faudrait la chercher. (Cf. IIIe partie, chap. XIV).

de ce plateau (pl. XII, c), en prenant soin de conserver une esplanade, autrefois maintenue par un gros mur de soutènement, que fut bâti le monument (60 × 60 m.). Un puits profond d'une

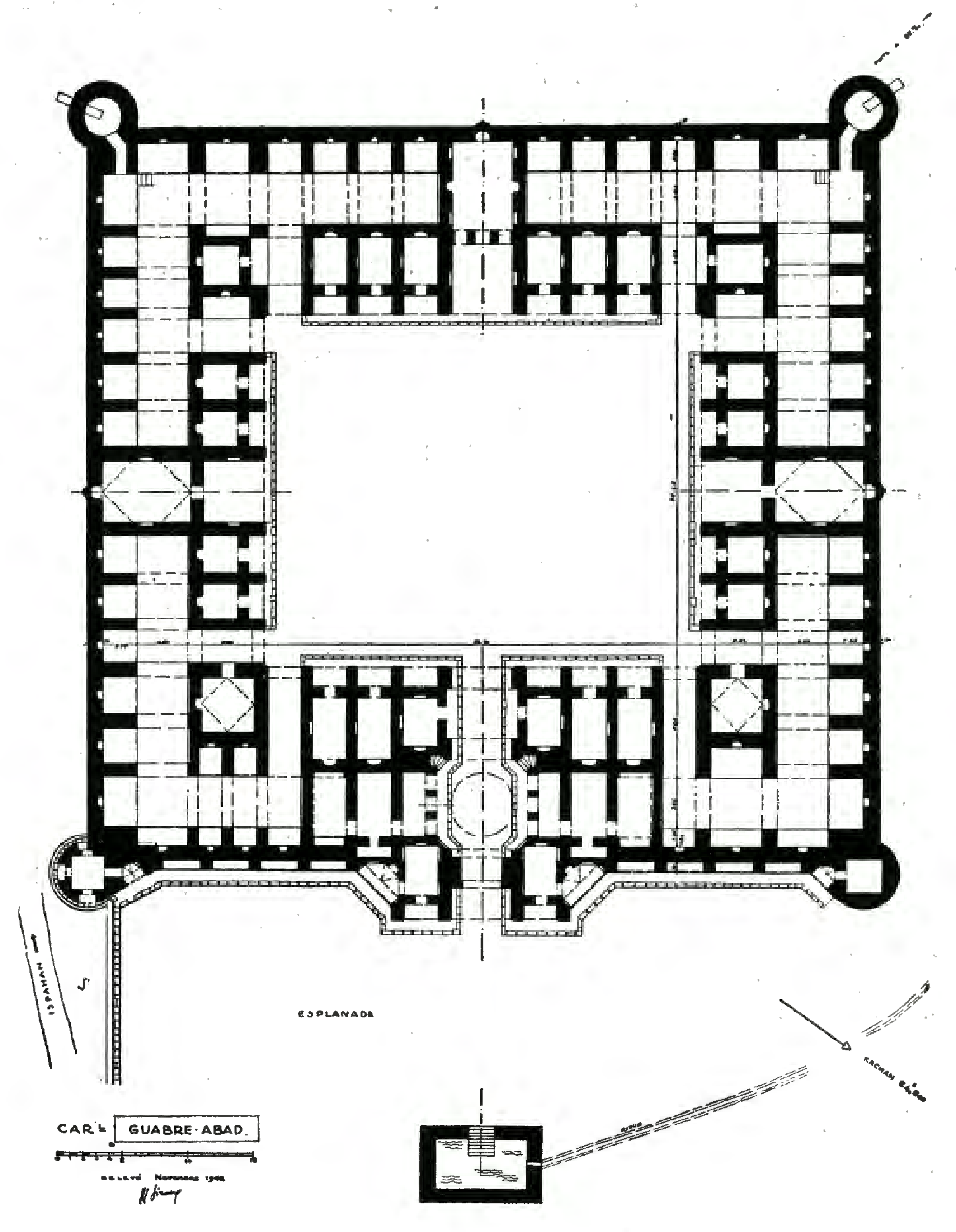


Fig. 42. Caravansérail de Gâbr-âbâd.

quarantaine de mètres, encore utilisé pour les cultures, alimentait par un caniveau couvert de grosses dalles une citerne creusée en face du grand portail.

Réduit à son schéma, le plan de Gâbr-âbâd est analogue à celui de Tchâh-gadeh. L'ampleur donnée au corps de bâtiment Nord et les aménagements spéciaux, marquent seulement l'importance de cette halte.

En effet, c'est ici que les voyageurs, échappant à la chaleur torride du désert central ou s'apprêtant à la subir, reprenaient leur souffle. C'est également ici que l'on venait de la ville florissante de Kâchân attendre ou accompagner les voyageurs.

On y reformait les caravanes, sans oublier de compléter les vivres par les fournitures qu'offraient les riches villages des vallées voisines. L'esplanade d'où l'on embrasse l'immense panorama du désert, était le lieu d'un grand marché.

Par une abondance de grosses dalles calcaires, le pourtour de la cour intérieure est bordé d'un quai-promenoir, large de 0,90 m. Ce dispositif que l'on ne voit nulle part ailleurs, rend beaucoup plus aisées les allées et venues. Le même quai, plus développé, court d'un bout à l'autre de la façade extérieure en épousant ses contours. On le retrouve encore dans le hall d'entrée.

La façade Nord, par endroits très abîmée, garde grande allure. Sur un fond de profondes niches, calé aux extrémités par deux tours en « goutte de suif », un portail imposant, flanqué de loggia disposées en deux étages (pl. XIII, d), met en valeur les lignes d'une architecture sans mièvrerie. Des arcatures en pans coupés relient l'avancée de ce portail aux ailes latérales. Tout l'intérêt a été attiré sur la partie haute de l'arche centrale qui reçut, sous sa structure réelle, les décors d'une demi-coupole nervurée dont les segments reçoivent les jeux de couleur de damiers variés (noir, bleu, jaune) (pl. XIII, e). Afin d'accuser l'effet vertical de toute la façade, les loggia de l'étage dominent nettement celles du rez-de-chaussée, qui forment porche de deux pièces rectangulaires (probablement des boutiques). Les tours trapues prolongent les ailes de la façade, tout en ayant la même hauteur. Celle qui est à l'Ouest, accessible par un des pans coupés d'un porche pentagonal, contient un petit local carré dont on ne voit guère l'usage. L'autre, à l'Est, est plus intéressante : son entrée est d'une disposition analogue, mais la pièce carrée, par trois baies étroites prend vue sur la vallée. De ce belvédère, posé sur un gros socle tronconique, on surveille aisément la piste sortant de la montagne et l'approche de convois venant du Nord : ce qui laissait largement le temps de se préparer à recevoir ces hôtes rémunérateurs (en pl. XIV b, le départ du mur de soutènement de l'esplanade est bien visible).

Les deux tours Sud sont également évidées, ce sont là des lieux d'aisance d'une dimension inusitée. Les axes des façades ne sont pas affirmés par ces saillies pacifiques, les parois portent seulement un petit contrefort triangulaire, renforcement du mur affaibli intérieurement par un conduit de cheminée.

Le hall d'entrée, légèrement oblong, n'en est pas moins couvert d'une coupole assez peu prononcée, reposant sur seize petits trompillons classiques, qui sont cernés par un filet constitué d'une seule brique vernissée noire.

Le motif formant calotte est rehaussé de la même façon. Bien entendu, sous la couronne dessinée par les seize petites arcatures, les maçonneries issues des piles porteuses, sont modelées de telle sorte qu'elles atteignent aisément, sur le même plan, le cercle de base des trompillons.

Les quatre petits pans coupés angulaires sont, du côté de l'entrée, affinés par des niches peu profondes, mais en symétrie ce sont les départs des escaliers du bala-khaneh qui jouent ce rôle.

Les grands soffehs latéraux sont recoupés à mi-hauteur. Leur partie supérieure est disposée en loggia cependant qu'en dessous un mur plein est percé de 3 baies. Par là s'éclaire un vestibule qui communique lui-même avec deux salles en longueur. Ces locaux (dont l'un est muni

d'un réduit gagné sur la surépaisseur des maçonneries) sont des logements d'escorte ou plus probablement des arrière-boutiques de commerçants : l'une d'elles, à droite, a certainement été un fenil. Les deux loges de gardien ne prennent pas place en ces arrangements : elles sont placées sur la dernière section du passage, supprimant ainsi deux chambres à voyageurs.

La bala-khâneh comporte deux salles rectangulaires que l'on atteint en traversant les loggia du hall central. Ces logements de choix, communiquant entre eux par une passerelle sise au-dessus de la porte centrale, sont à l'étage dans les calages du portail, ils profitent des loggia de celui-ci : le grandiose panorama du désert central, vu de cet endroit au crépuscule, est un spectacle féerique sans égal — ainsi que nous avons eu la chance de l'apprécier.

Le confort de Gâbr-âbâd était aussi poussé que pouvait l'offrir l'époque. Aux éléments déjà précisés, eau et commodités, il convient d'ajouter les nombreuses cheminées, réparties au maximum. Les niches cependant ne sont pas abondantes (une par chambre) : quelques années plus tard les constructeurs en prévoiront davantage.

Tout l'édifice fut réalisé suivant les meilleures règles, les maçonneries de briques bien montées, la pierre employée à profusion dans les quais, les socles extérieurs et d'écuries, en font foi. Les voûtes sont simples, mais habiles; les chambres, les grandes salles de séjour postérieures aux eïwans axiaux, les dortoirs des tchavardars, sont couverts suivant le procédé classique de voûtes d'angle (en fait de grandes trompes) jetées suivant les axes des petits côtés, l'espace central étant ensuite rempli progressivement [1].

La tradition attribue Gâbr-âbâd à Châh Abbâs Ier, l'inscription soigneusement démontée (pl. XIII, e) qui formait bandeau au pourtour du porche, ne peut plus en témoigner. Les empreintes des éléments la composant en sont la trace : c'étaient de grands kachis de 0,25 × 0,25 m. Cela, ainsi que le décor général, place l'achèvement du portail vers le milieu du règne de ce grand roi — c'est-à-dire, vers la deuxième décade du XIe H. (entre 1600 et 1615) lorsque les commandes devinrent trop nombreuses pour laisser le temps de fignoler des inscriptions en mosaïque de Kachis. Ouseley qui rapporte ce bâtiment à Châh Abbâs, en attribue l'édification à un certain Mir Sa'ber (promoteur ou constructeur ?) [2].

On peut regretter que ce bel édifice disparaisse progressivement : sur place il ne reste guère de dalles ou de briques récemment tombées de la ruine. Gâbr-âbâd est un des caravansérails les plus représentatifs; il serait souhaitable de le voir conservé, d'autant qu'il est sur la route en modernisation de Qomsâr, endroit de villégiature de plus en plus recherché.

Au sortir de l'esplanade, la piste de Kâchân enjambe un petit ravin par un ponceau en briques contemporain du caravansérail.

[1] Cf. « Athar », 1949-II; les figures 184, 185, 186 en donnent de bons exemples.

[2] James Morier (Cf. « A Journey through Persia in the year 1808 », London 1812, p. 175 et sq.), passant à Gâbr-âbâd, dit que l'inscription rapporte la construction du monument à « Meer-Sakee » (Mir-Saqi ?), un des généraux de Châh-Abbâs.

CHAPITRE X

LES CARAVANSÉRAILS DE TYPES ÉVOLUÉS, DU RÈGNE DE CHÂH ABBÂS Ier À LA FIN DE LA DYNASTIE.

Concurremment aux monuments précités, appartenant à un type traditionnel unique, en apparurent d'autres dont quelques-uns ont été précédemment publiés [1]. Ceux qui vont l'être leur sont antérieurs et les expliquent.

Certains constructeurs soucieux de remédier à la turbulence que provoquait, en cas d'affluence de plusieurs convois, la disposition des entrées d'écurie, situées jointivement dans les angles des cours, cherchèrent à éliminer ce défaut. Il suffisait pour cela de supprimer tout simplement les angles, en leur substituant des pans coupés. La solution est certes bien préférable, mais néanmoins ce nouvel arrangement où l'accès direct est possible, rencontre de fortes difficultés, car à l'intérieur des bâtiments, les dispositions traditionnelles de jonction des écuries, demeurèrent inchangées. Autrement dit, le défaut de circulation supprimé à l'extérieur, fut transféré, toutefois à un degré moindre, à l'intérieur. C'est progressivement et non sans compromis bâtards que le problème fut plus tard résolu.

Cours à pans coupés. — Dans les monuments où cette recherche fut pratiquée, l'esthétique tint également son rôle. Il est perceptible, que pour les premiers d'entre eux, si l'avantage matériel des pans coupés est encore minime, l'impression austère que donnent ces vastes cours est fort atténuée par ces plans formant transition entre les façades fortement éclairées et celles qui sont à contre-jour. C'est aussi dans ces caravansérails que par le développement jusqu'alors inusité des halls d'entrée et des portails, le caractère monumental, presque théâtral, est vraiment atteint.

Quelques-uns de ces beaux édifices sont œuvres d'un même maître, d'autres apparemment (le caravansérail d'Aznidjeh en fut déjà un cas) sont résultats d'une collaboration, ce qui nuit parfois à leur unité.

On prétend trop souvent que les plus beaux caravansérails safavides reçurent une ample aide technique européenne. Encore que cela ne soit pas complètement prouvé, cette assertion ne pourrait être avancée que pour trois ou quatre monuments [2].

[1] « Caravansérail de Natanz et de Zavâreh » (Cf. fig. 28, 29 dans « Caravansérails d'Iran »).

[2] Le caravansérail de Tchâh-gadeh en est un cas.

Le caravansérail de Kouh-pâyeh (site 22, fig. 43 et 44). — La masse impressionnante de cet édifice, ainsi que deux ou trois tombeaux safavides est tout ce que retient, bien hâtivement entrevu, le voyageur passant en cet endroit désolé. La bourgade antique est en effet abritée derrière une haute muraille de terre où nul ne s'avise de la découvrir [1].

A l'Ouest de ce rempart et vis-à-vis du Qaleh-qadim, se dresse l'imposante façade du monument (pl. XIV, a-b) en retrait d'une spacieuse esplanade, munie d'une grande citerne, encore en activité (pl. XIV a et c).

Très récemment abandonné par la gendarmerie qui y était installée, ce caravansérail bien conservé, commence déjà à se dégrader. Il fut élevé là en 999 H.-1591 A.D. sous Châh Abbâs Ier, ainsi que l'indiquait un large bandeau en Kachis dont tout le monde se souvient dans le pays, mais qui fut malheureusement enlevé il y a quelques années.

Il semblerait anormal de rencontrer une œuvre aussi importante en un tel endroit, sur la piste de Yezd à Ispahân par Nâiyn, si l'on ignorait qu'une autre voie, provenant d'Ardestân, après avoir traversé la chaîne de montagne bordière du désert central, gagne Qomichâh via Varzaneh. A 11 km. au Sud-Ouest passe également une piste directe, issue de Sagzi vers Varzaneh, pour joindre par un itinéraire désertique la région de Yezd. C'est à cette faible distance que se trouve la cité fantôme de *Gehi*, autrefois capitale chamelière de tout l'Iran central.

La composition générale du caravansérail ne s'éloigne pas du principe courant; les chambres sur cour sont doublées par les écuries, mais celles-ci dans les angles comprennent des doubles travées, abritant les plates-formes surélevées des surveillants et conducteurs. Cette disposition a été déjà mentionnée à Tchâhâr-Bordj et plus près au caravansérail de Sagzi.

L'intérêt du plan réside dans l'arrangement des angles de la cour, dans la disposition des grands eïwans et surtout dans l'ampleur sans précédent du pavillon d'entrée. Importance telle que les chambres réservées aux voyageurs s'en trouvent étriquées et parfois réduites, près de l'entrée, à de simples cellules. Ici le goût du monumental a éclipsé le rôle fonctionnel. Les entrées d'angle déjà rencontrées à Sartchem et à Passengân où elles sont embellissement et réadaptation, deviennent ici réalité constructive : les accès qu'elles libèrent n'en sont pas moins peu pratiques. L'architecte en décida ainsi certainement pour l'aspect extérieur. Ces pans coupés donnent naissance à des arcs biais d'inégale épaisseur; la surveillance est bien assurée par les corps de garde et les estrades prenant vue sur les passages, mais l'évolution des animaux de bât est malaisée. Les grands eïwans axiaux qui précèdent les salles de séjour comportent chacun une tribune (pl. XV, a). De surcroît, la salle axiale Ouest profite d'une tribune supplémentaire. La réverbération à hauteur du sol est en effet insupportable en été, et la moindre surélévation est un bienfait que procurait ce balcon.

Le beau morceau d'architecture que forme tout le corps du bâtiment Est, ainsi que celui de l'entrée, témoigne d'une réelle maîtrise. Il fut, semble-t-il, composé (ainsi que les grands eïwans) par un architecte, qui laissa à d'autres le soin d'édifier les parties courantes de l'ensemble (pl. XIV, b et e). Toute la composition est centrée sur le grand hall, couvert

(1) Voir description des monuments de cette ville et celles de Gehi et d'Akhand dans la publication spéciale, intéressant cette localité (*Annales Islamologiques de l'I.F.A.O.*, t. VI, 1966).

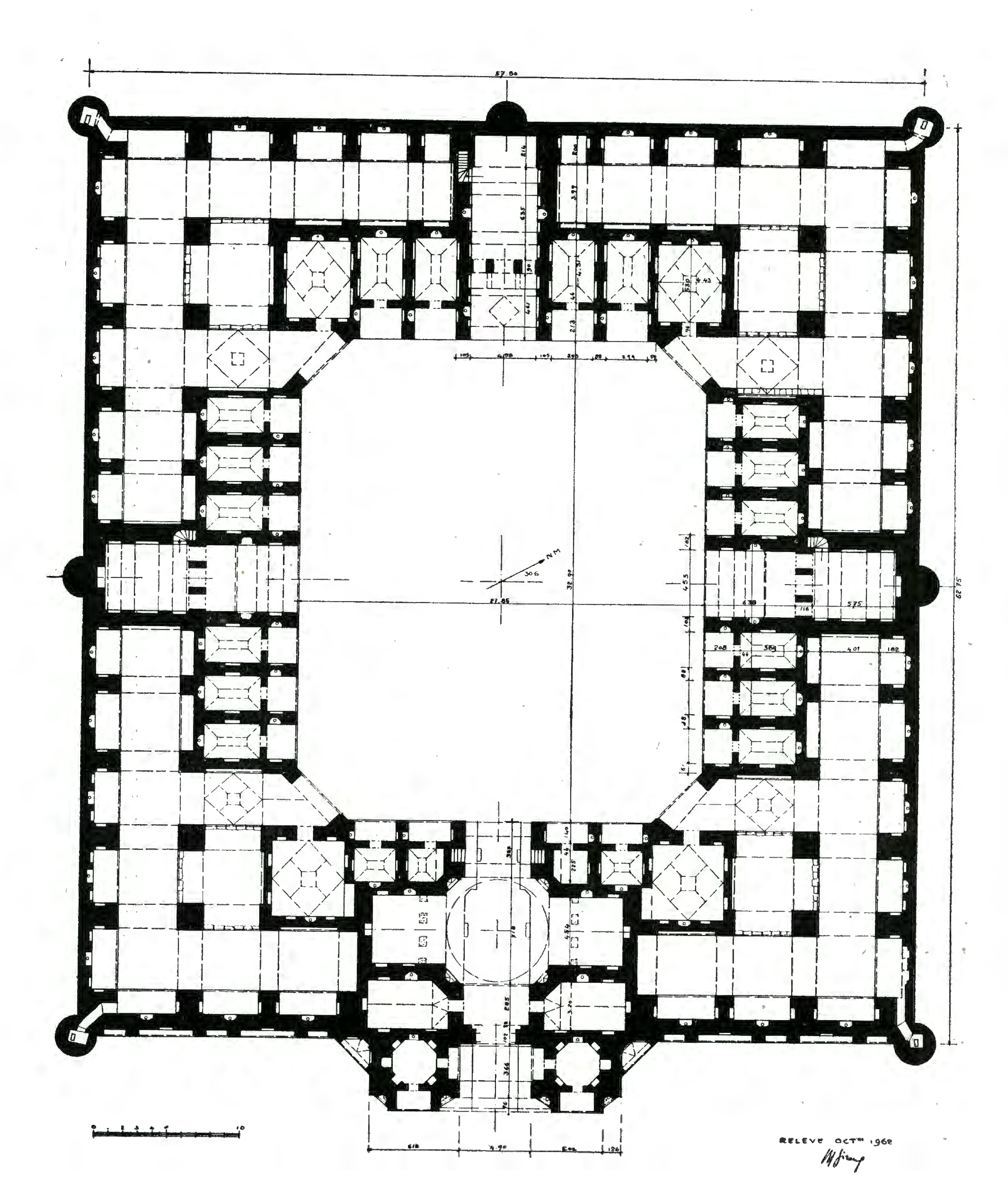


Fig. 43. Caravansérail de Kouh-pâyeh.

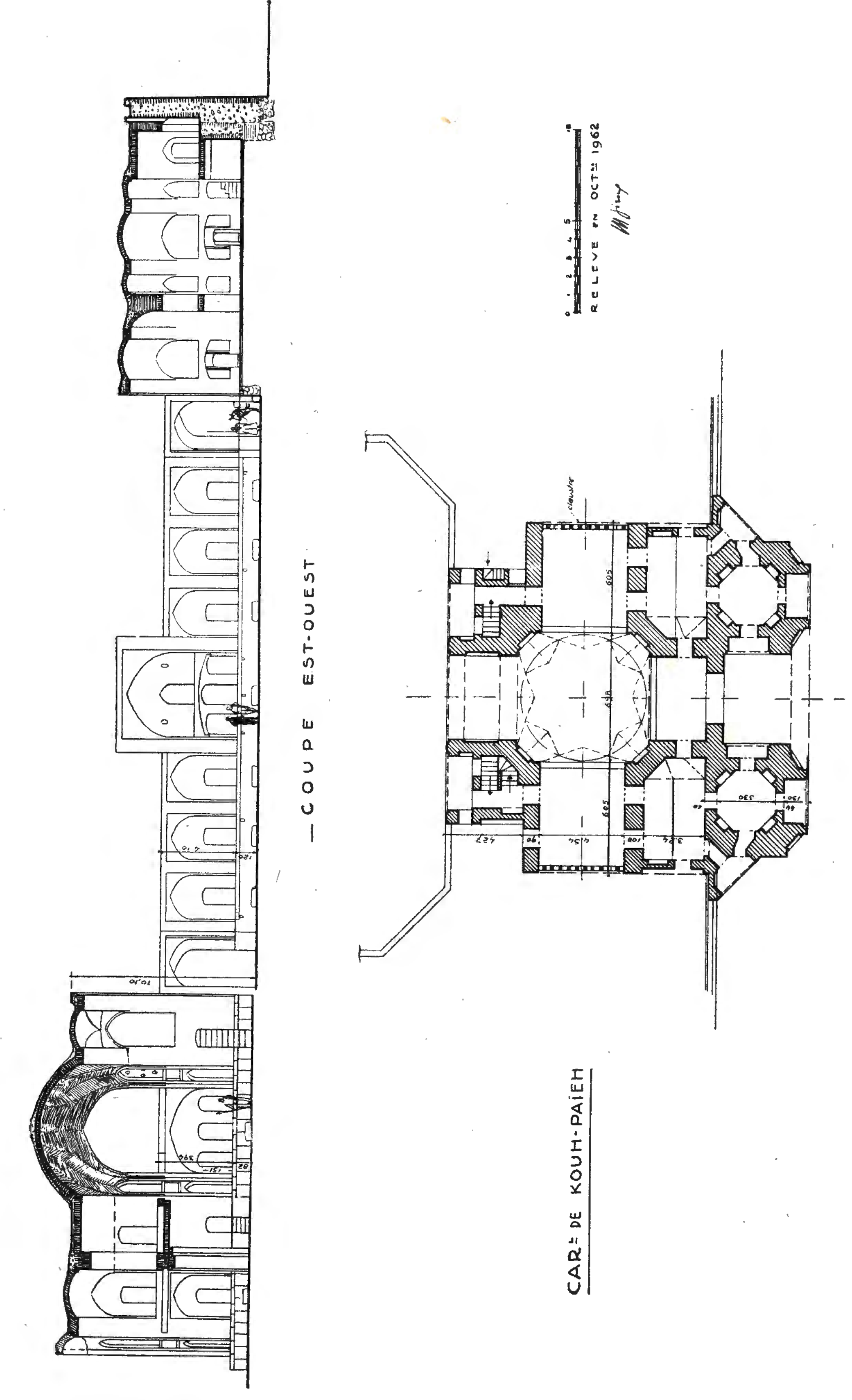


Fig. 44. Caravansérail de Kouh-pâyeh. Coupe longitudinale et plan du bala-Khâneh.

d'une coupole parfaitement proportionnée, largement dégagée sur deux profondes alcôves, aussi hautes que les passages.

Deux vastes salles sont destinées aux gardiens. L'avant-corps, très saillant, abrite de chaque côté deux pièces octogonales, échoppes de cafetier ou guérites de surveillant.

La façade extérieure monumentale est intacte, à l'exception de la partie antérieure du porche qui, formée d'une gigantesque voussure, s'effondra, étant contrebutée par un arc de tête insuffisant. Cette façade, une des plus considérables de l'architecture safavide, écrase sans doute les arcades qui sont adossées aux murs latéraux (pl. XIV, d) dont elle ne tient aucun compte [1]. En lui restituant la partie disparue du portail, on doit convenir que l'aspect imposant désiré a été obenu sans excès de lourdeur. Sur la cour intérieure, la façade Ouest du pavillon ne fut pas négligée; beaucoup plus simple elle rappelle de très près celles, extérieures, de Yezd-i-Khâst, d'Aznidjeh, de Gâbr-âbâd et de Gêz (voir ci-dessous).

Il paraîtrait anormal qu'un tel caravansérail où de hauts personnages pouvaient faire étape, ne posséda pas d'appartements particuliers. Ceux-ci existent à l'endroit le mieux ventilé, dans un bala-Khâneh, formant l'étage du pavillon (fig. 44). Son plan reproduit exactement les dispositions inférieures à cette différence près que les deux grandes alcôves sont terminées à leurs extrémités par des claustra en briques, assurant courant d'air et discrétion.

Toute la construction est fort soignée, les voûtes, même celles des chambres, des lieux de repos des conducteurs et des passages sont très exactement montées par le procédé usuel de trompes d'angle successives; malheureusement, ce beau travail reçut un épais remplissage de ce que l'on trouvait sur place : un gravier presque pur. A la moindre infiltration, traversant les joints du double briquetage de la terrasse, les eaux gagnent immédiatement les œuvres vives et rongent les mortiers au plâtre; malgré la forte pente des terrasses et les très nombreuses gargouilles en pierre situées à l'extérieur du bâtiment, celui-ci ne peut résister (pl. XV, b) sans un entretien sérieux.

Il serait souhaitable que ce remarquable édifice, placé en bordure immédiate d'une voie qui sera bientôt autostrade internationale (elle joint l'Occident aux Indes) soit conservé, pour pouvoir être visité par des touristes qui ne manqueront pas de s'y arrêter.

Le caravansérail de Bisyoun (ou *Bisiyoun*) (site 23, fig. 45) loin d'avoir l'importance de celui de Kouh-pâyeh, s'en trouve distant — à vol d'oiseau — de 60 km., placé sur la piste d'Ispahân à Varzaneh. (Itinéraire du Zâyandeh-roûd). C'est une œuvre d'intérêt local, dont l'emplacement limitait la construction (49,82 × 40,32 m.). Elle est en effet toute proche de la butte supportant l'intéressante mosquée seldjoucide [2] située à l'Est, cependant qu'une dépression interrompt, à l'Ouest, le terrain disponible.

[1] Les parties latérales de la façade comprennent (pl. XIV, b, d, e, f) alternativement de petites et de grandes niches, peu défoncées. Le haut bandeau crénelé et percé de meurtrières a été ajouté après coup par le corps de gendarmerie. Il en est de même des petits réduits (dont les parois sont munies de banquettes de tir) surmontant les tours. Ces travaux sont antérieurs à 1920.

[2] Dans sa traduction du Nuzhat-al-Qulub d'Hamd-Allah Mustawfi, *op. cit.*, p. 58, G. Le Strange donne la transcription « Barsiyân ». M.B. Smith étudiant le minaret de la mosquée en « Athar-e-Iran », 1936, p. 316, écrit « Barsiân ». Nous suivons ici la prononciation locale.

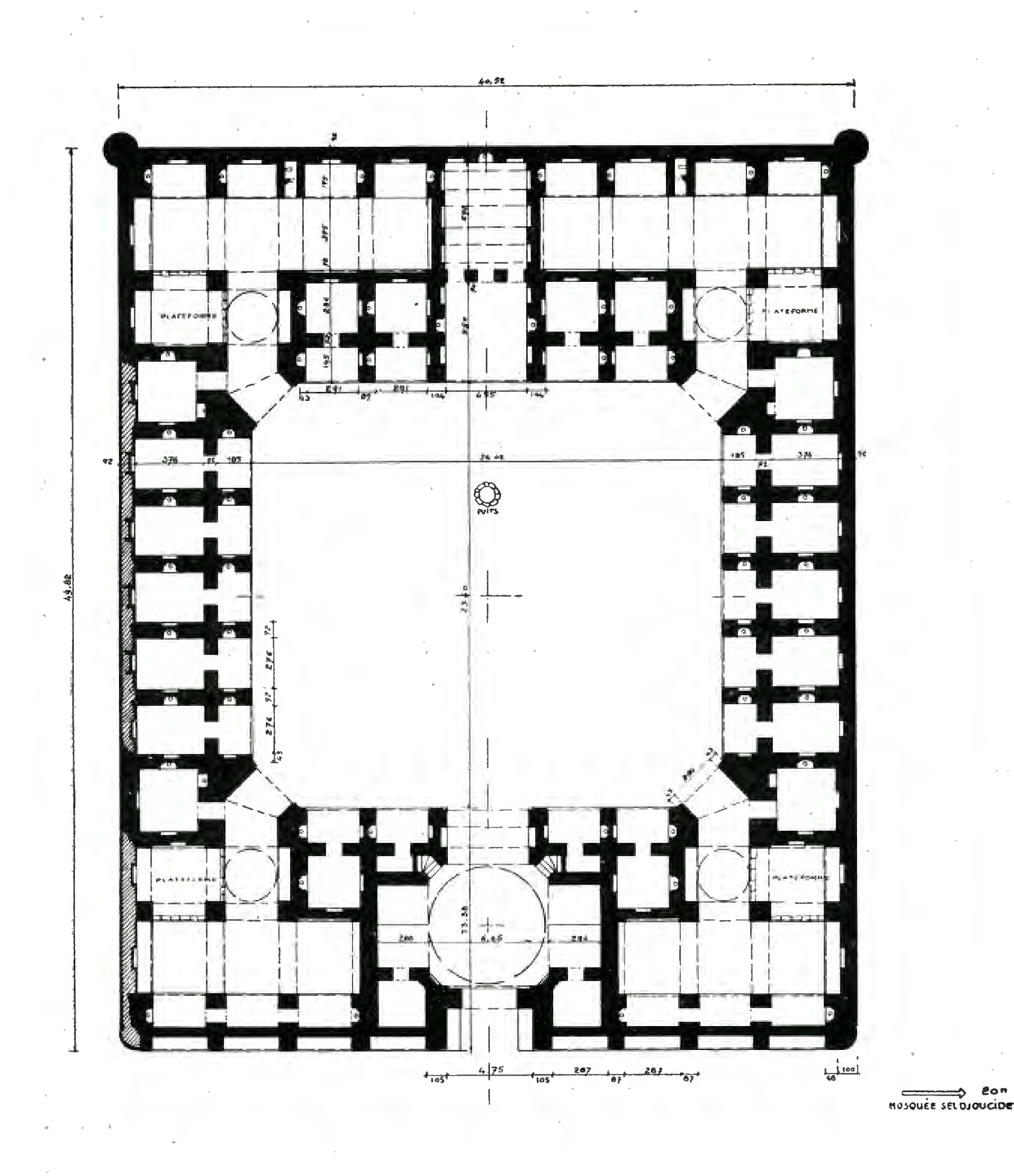


Fig. 45. Caravansérail de Bisyoun.

Cet édifice est un des rares à ne disposer que d'un seul eïwan axial, précédant une salle de séjour en vis-à-vis de l'entrée (le cas a déjà été rencontré à Haouz-e-Soltân). L'étroitesse du lieu fit que les deux galeries Est et Ouest durent être éliminées du programme. Par des entrées d'angle, cette fois-ci largement coudées, on entre sans difficulté dans quatre écuries, chacune aisée à surveiller depuis l'estrade des caravaniers. Cette disposition n'empêche pas ces derniers de profiter, pour l'hiver, de corps de garde facilement accessibles.

Le hall d'entrée, de forme désormais classique, est de dimensions proportionnées à l'importance du monument (6,65 × 6,65 m.). Il est couvert d'une sobre coupole. Latéralement, les deux soffehs communiquent avec les deux loges de gardiens. Les terrasses sont accessibles par deux escaliers naissants dans les pans coupés du hall; l'épaisseur de ce corps de bâtiment étant assez réduite, il en résulte que ces escaliers suppriment deux des chambres sur cour, qui sont remplacées par des réduits (sous emmarchement). La façade très simple et plate (pl. XV, c) comporte sur un soubassement de dalles de pierre, apportées de loin, une série de huit profondes niches, dominées par l'arche du porche. Devant cette façade passe la route, assez étroite : aucun recul ne fut possible pour édifier un portail saillant. Pour la même raison, les angles furent arrondis, afin d'encombrer au minimum un emplacement déjà bien réduit pour les rassemblements. Au Nord, deux tourelles pleines contrebutent les angles.

Le confort est celui de l'époque : de nombreuses cheminées là où elles sont indispensables, deux latrines ingénieusement ménagées dans deux épaisses piles. Un puits, peu profond, garni d'une margelle de pierre, dispense une eau légèrement saumâtre, mais buvable.

Le caravansérail de Bisyoun est une œuvre très harmonieuse, dressé suivant un plan certainement préconçu. Rien n'y est laissé à l'improvisation. Les dimensions des locaux, les dispositions des différents éléments de la composition sont toutes sagement élaborées par un seul maître d'œuvre. De nombreuses analogies d'exécution et de conception (les entrées d'angle par exemple) incitent à croire que ce monument, sans aucun doute contemporain de celui de Kouh-pâyeh, est probablement dû à l'un des deux architectes, qui édifièrent ce dernier.

RECHERCHES DANS LES ARRANGEMENTS D'ANGLES DES COURS.

Ispahân, capitale du Royaume était le lieu de rencontre et d'émulation des meilleurs artistes et architectes. L'irritant problème de circulation que posait l'accès aux écuries, avait à l'époque une importance insoupçonnable de nos jours [1]. La solution passable imaginée à Kouh-pâyeh, meilleure à Bisyoun, ne contentait nullement les chercheurs ispahanais. Beaucoup plus loin, en Azerbaïdjan, deux exemples précédemment publiés [2] et sur lesquels nous reviendrons, montrent que, pris de la même façon, l'écueil étant encore plus mal contourné. En fait, il ne devait l'être que plusieurs années plus tard, dans la région d'Ispahân, lorsque l'on s'avisa de respecter l'axe direct des entrées.

[1] La confusion entre deux convois a, en dehors des heurts fâcheux pour les marchandises fragiles et coûteuses, du bruit résultant des querelles inévitables, le risque de provoquer de véritables batailles entre animaux.

[2] A Nikpey et à Jam; voir « Car. d'Iran », fig. 34, 35, p. 77, 78.

En attendant un autre stratagème, assez satisfaisant, fut inventé par l'architecte de deux beaux monuments de la voie, alors la plus fréquentée, conduisant à Kâchân. Il consiste à utiliser les pans coupés des cours comme accès à des locaux d'hébergement, et à faire passer les animaux de part et d'autre de ceux-ci. L'angle droit, sur lequel aboutissaient par exemple, les entrées jumelées de Tchâh-gadeh (fig. 41) est ainsi éliminé et l'espace, fauteur de turbulence, bien amélioré.

Les deux monuments suivants sont certainement du même maître; le premier, à en juger par les améliorations apportées lors de la construction du deuxième, doit être le plus ancien.

Le caravansérail de Vendâd-deh (ou Âghâ-Kemâl-Païn) (site 24, fig. 46) [1] est par une inscription sur pierre, heureusement conservée, datée en chiffres de 1013 H. = 1603 A.D. L'inscription du bandeau en kachis a disparu avec celui-ci.

Ce caravansérail (56,30 × 64,80 m.) solidement construit sur soubassement en pierre, est d'un tracé rigoureux qui ne s'écarte guère, pour l'essentiel, du schéma classique. Les écuries forment une seule galerie périphérique, interrompue seulement par la salle de séjour postérieure au grand eïwan Est. Les séparations que l'on voit maintenant sont toutes postérieures à l'édification. Assez exceptionnellement le hall d'entrée, qui est couvert d'une belle coupole reposant sur de multiples nervures entrecroisées, ne reçoit pas de soffehs latéraux, ni de loges de gardiens. Cette particularité déjà observée à Dombi et qui fut aussi, initialement, usitée à Kouh-roûd, le sera, une nouvelle fois, à Sardahan.

Les blocs de locaux habitables, composant les angles intérieurs de la cour, sont les notes dominantes du plan. Des salles carrées en forment le noyau, flanquées de chambres oblongues; ces trois logements donnent sur un eïwan commun, traité en niche à pans coupés, qui lie à 45° les deux arcatures d'entrées des écuries (pl. XVI, c).

Le motif du portail d'entrée, un peu étriqué, laisse dominer le porche élancé (pl. XVI, d et f) dont la partie haute était ornée d'une fausse demi-coupole nervurée. Les lignes essentielles de celle-ci et quelques discrets dessins étaient réalisées en briques émaillées. Cette ornementation a déjà été vue à Gâbr-âbâd, à Dombi et d'autres endroits.

L'arche du porche est accompagné de deux pans coupés, lesquels comprennent près du sol de profondes niches et à l'étage deux arcatures, englobant deux baies jumellées et leurs hautes impostes, arrangement assez peu plaisant qui éclaire deux chambres hexagonales composant le bala-khâneh.

[1] Le monument qui appartient aux biens Waqfs est assez éloigné du village dont il porte arbitrairement le nom (faute d'un autre...) avec qui il n'a rien à voir. Le village est, dit-on, ancien, la vieille consonnance du nom incite à le croire (voir IIIe partie, site A 45).

En venant à Ispahân le voyageur Ker Porter passe par Soh et Deh-lor, puis aperçoit à sa droite le car. de Vendâd-deh qu'il nomme à tort « Âghâ-Kemâl-Bala », appelant « Âghâ-Kemâl-Païn » un édifice kadjar, actuellement très ruiné, situé sur l'actuelle route de Téhéran (voir p. 6). — En réalité Aghâ-Kemâl-Bala que ne pouvait apercevoir Ker Porter (à cause de multiples collines) est le car. de Tchâh-gadeh; Aghâ-Kemâl-Païn est celui dit de Vendâd-deh. — Ces deux édifices et le car. de Gêz furent commandés par le grand eunuque de Châh-Abbâs ainsi que le gardien de Gêz le dit à Ker Porter (Cf. Travels in Georgia, Persia,... London 1821, vol. I, p. 400) et que le confirme Ouseley.

Les car. de Gêz et Vendâd-deh sont du même architecte, qui sans doute quelques années plus tôt fut chargé de celui, un peu moins évolué de Tchâh-gadeh.

La porte d'entrée est couronnée au-dessus de deux piédroits monolithes en travertin, par un faux arc, découpé en deux épaisses dalles, du même matériau. Cette particularité a également été notée à Tchâh-gadeh. C'est sur le parement du montant gauche qu'est gravé, en plusieurs registres, l'inscription, livrant le nom du constructeur et la date 1013 (pl. XVI, e).

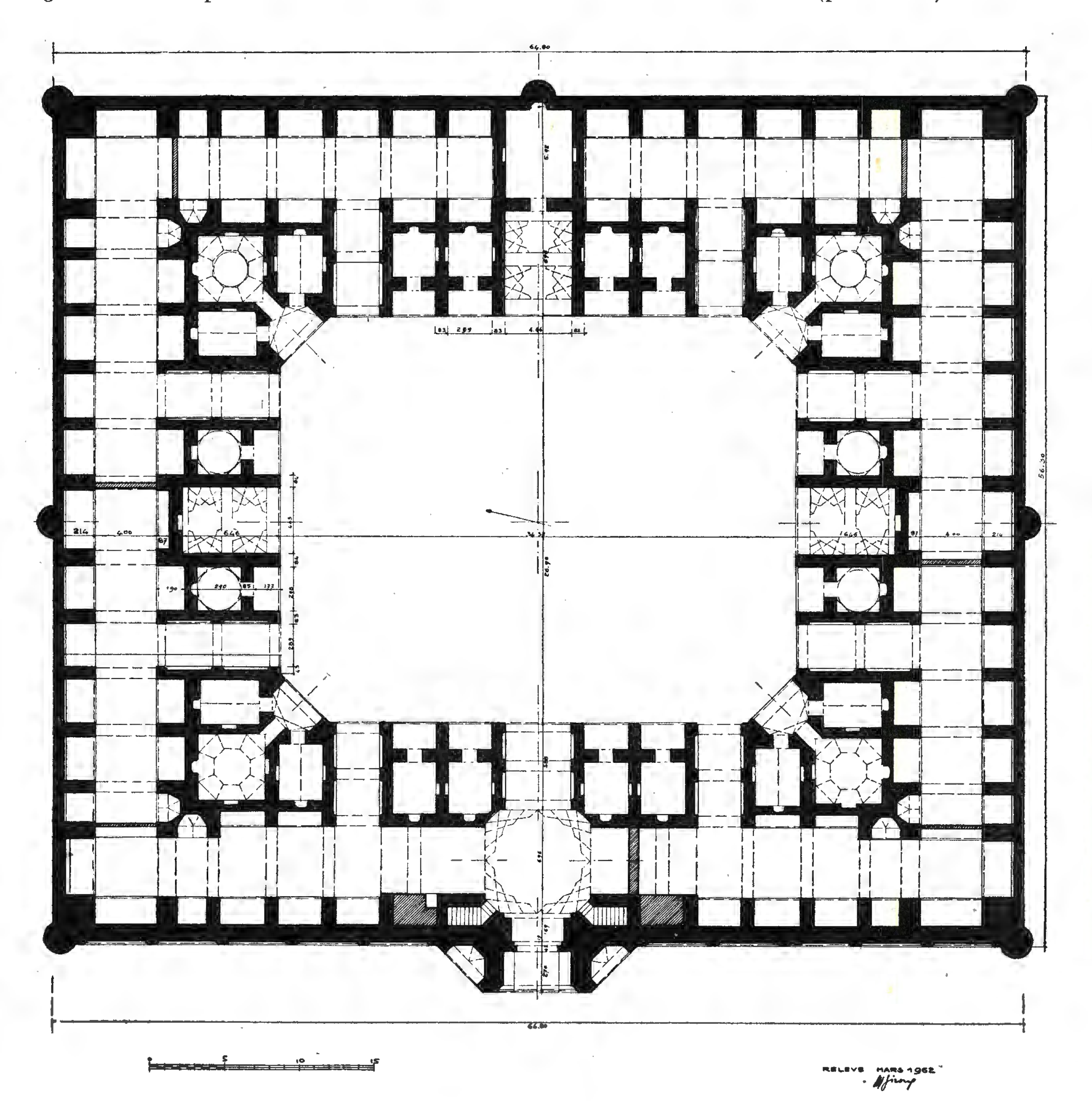


Fig. 46. Caravansérail de Vendâd-deh (Âghâ-Kemâl-Païn).

Les ailes de la façade qui bordent une vaste esplanade, sont agrémentées d'arcatures peu saillantes, elles-mêmes surmontées d'un mur-paravent. Celui-ci est réalisé par panneaux — à raison de trois panneaux par élément d'arcature — où la disposition du briquetage compose le décor. Il protège les dormeurs des vents de la steppe sableuse environnante.

L'esplanade large d'une cinquantaine de mètres est bordée à l'Ouest, en vis-à-vis du monument, par une dépression quadrangulaire, ourlée d'un talus. Il y eut là, antérieurement au caravansérail safavide une autre installation, plutôt qu'une pièce d'eau. Celle-ci eut été d'une dimension inaccoutumée et bien inutile : l'eau est rare en cette plaine excessivement perméable. Tout près du caravansérail passe le lit desséché d'un torrent épuisé dès sa sortie des montagnes [1]. Toutefois, sous les graviers s'écoule encore un petit cours souterrain; quelques puits, en amont, ont été creusés par les pasteurs. Le caravansérail était alimenté de la même façon — on ne voit aucune trace de puits sur l'esplanade — bien qu'à côté une dépression indique un abreuvoir. L'esplanade comprend également quelques indices de bâtiments indéterminables : l'endroit fut occupé pendant la guerre 1914-1918 par les troupes britanniques qui y édifièrent, à côté d'anciens vestiges, des baraquements provisoires. Le four à briques, encore visible au Sud, date de ce moment.

Toute la construction et spécialement les voûtages sont très soignés. Chaque couverture est différente, même dans les écuries (pl. XVI, c-d). L'endroit constitue un vrai musée de la technique du voûtage. L'habileté y rejoint la fertilité d'invention; les qualités et caractéristiques sont très semblables à celles appréciées au caravansérail de Tchâh-gadeh, aussi pensons-nous, qu'elles relèvent du même constructeur de travaux — peut-être un italien.

Le caravansérail de Gez (site 25, fig. 47 et 48) édifié au Nord de l'agglomération, autrefois si importante, était, de même que Mâhyâr un lieu de formation de caravanes. Le monument remplace une autre construction [2] qui était elle-même protégée par une vaste enceinte quadrangulaire. Les vestiges de celle-ci subsistent sous l'aspect d'un haut et épais talus. Ce gros mur était encore en bon état lors de la construction du caravansérail safavide, protégeant des vents les convois qui stationnaient à ses alentours : celui-ci est en effet, sur toutes ses façades, garni de 67 niches profondes, munies de hautes banquettes et d'emplacements pour attacher les animaux, près de 150 bêtes de faix pouvaient ainsi être réparties, sans compter celles qui étaient entravées au milieu de l'esplanade (pl. XVI, e).

Au Nord, l'enceinte primitive était bordée d'un fossé profond de 2,00 m. environ; cette protection, comblée maintenant, sauf au Nord-Ouest, faisait le tour de l'installation. Un canal, toujours en activité, alimentait le fossé. Dans l'axe de l'entrée du caravansérail se trouve un ponceau, enjambant ce canal; de là part la piste de Kâchân via Mourtcheh-Khort. Quelques installations, toutes kadjares, environnent ce pont : ce sont des boutiques et un assez grand tchaparkhaneh (en cours de démolition en février 1963).

Par ses dimensions (90,36 × 80,72 m.) le caravansérail de Gêz est un des plus vastes construits en cette région : il est également un des meilleurs. Nous retrouvons là, en plus grand,

[1] Entre 16 et 26 km., les cultures des pittoresques villages de Deh-Lor, Bidacht et Sôh, naissent des eaux de ce torrent.

[2] A l'époque de Mustawfi, Gez était une importante étape. Il est probable que la construction initiale était un robât seldjoucide, situé aussi au Nord-Ouest de l'agglomération (qui possède deux mosquées de cette époque). De gros mouvements de terre et la trace de rues sont visibles sur 1,500 km. au Nord du caravansérail : ce sont les vestiges de l'agglomération sassanide, où j'ai pu identifier l'emplacement du temple (à 1,200 m.) mentionné par Mustawfi. Le changement de site de cette agglomération a été nécessité par la modification des aqueducs souterrains.

le plan exact de Vendâd-deh, dessiné avec une rigueur et une logique sans défaut : les détails que nous en donnons (fig. 48) suffisent à l'attester.

Les quelques différences d'avec Vendâd-deh sont dans le pavillon d'entrée. Le hall, très classique, a été décrit déjà plusieurs fois (Kouh-roûd, Kouh-pâyeh, Bisiyoun) et le portail qui

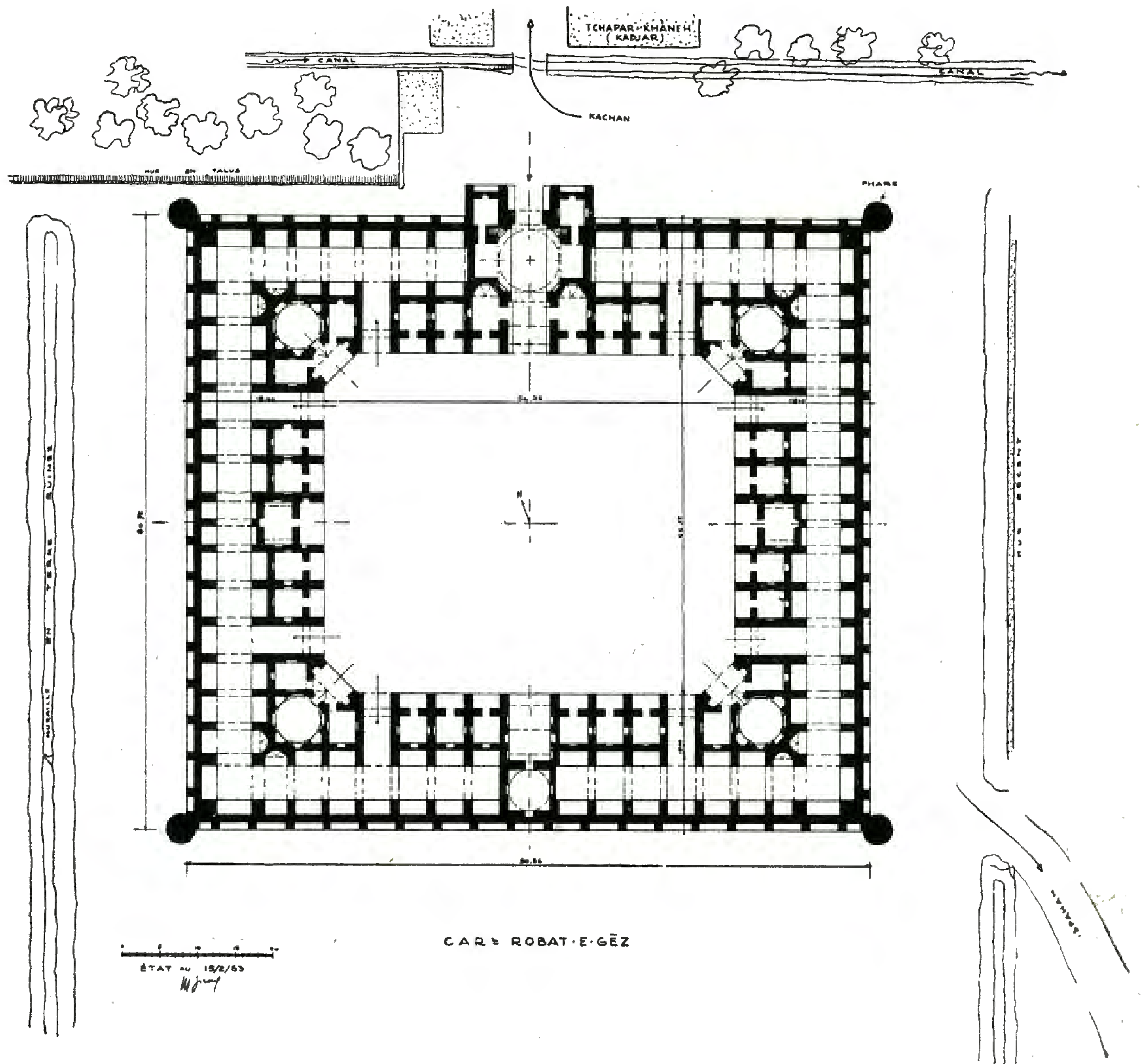


Fig. 47. Caravansérail de Gêz.

est du type plat et saillant, l'a été également (Yezd-Khâst, Meravand, façade intérieure de Kouh-pâyeh). Les deux loggia latérales du porche sont ainsi qu'à Vendâd-deh percées de baies jumelées. L'effet en est ici moins choquant, car elles sont en retrait. Ces baies éclairent deux chambrettes, seuls locaux du bala-khâneh (pl. XVII, a) [1].

[1] On remarquera l'habile demi-coupole nervurée, couvrant le haut du porche. Les briquettes vernissées animent les fonds et les nervures (pl. XVII, a). Les pilastres de la façade et les écoinçons des arcs devaient être décorés entièrement d'éléments de céramique bleu-turquoise préfabriqués : ce travail demeura inachevé et cantonné aux parties hautes (pl. XVII, a).

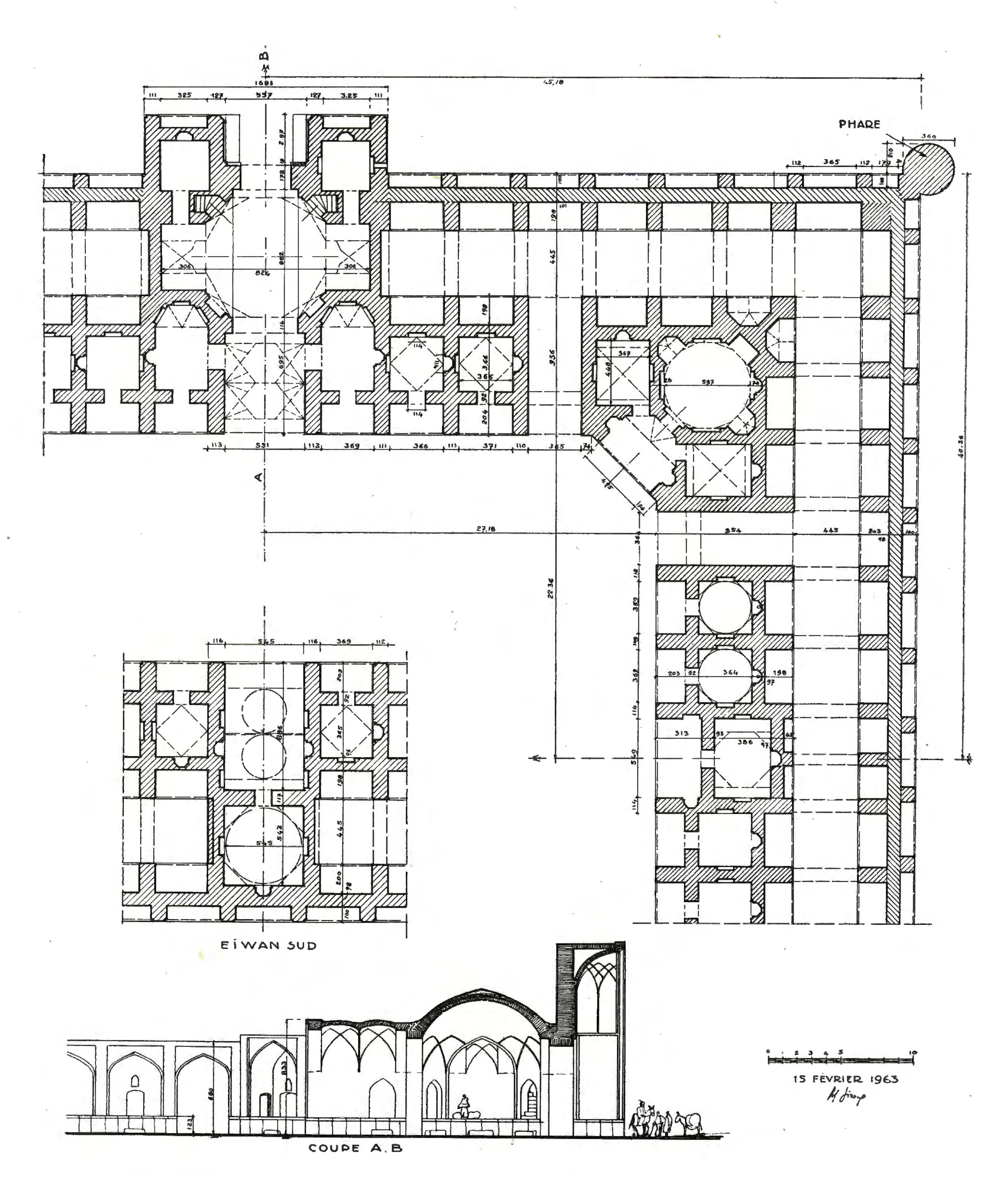


Fig. 48. Détails du Caravansérail de Gêz.

Le hall d'entrée aboutit à la cour par un haut passage (de largeur égale aux grands eïwans (pl. XVII, b). Deux débits de café et victuailles donnent directement sur ce passage, les deux loges de gardiens étant dans les calages du porche.

Toute l'architecture du monument est fort recherchée, les proportions des façades intérieures sont élégantes, celles des salles d'angle, des chambres, du hall d'entrée sont très étudiées (coupe fig. 48), des coupoles et voûtes sont variées et d'un tracé très pur. Ces caractéristiques et de nombreuses analogies de détails confirment que les mêmes maîtres d'œuvres et artisans exercèrent leur talent, ici comme à Vendâd-deh et à Tchâh-gadeh.

Hormis le confort minimum apporté par les niches et cheminées, placées dans les locaux habitables (il n'y en a pas dans les écuries) on ne voit aucune latrine, ni bassin. Cette carence est explicable : très près de ce gros monument des constructions d'initiative privée offraient certainement ces aménagements, ainsi que hammams, boutiques, etc.

Gêz est immédiatement sur la frange Sud de la grande plaine désertique, coupée de Kévir, ponctuée de milliers de puits de ghanats, qui s'étend au Nord de la zone cultivée d'Ispahân. Cette solitude pousse une pointe de Mahmoud-âbâd jusqu'à Gêz. Il est aisé de s'y perdre, même pour les personnes connaissant les lieux, aussi un phare a-t-il été prévu (pl. XVII, d). Il est placé sur la tour Nord-Est, dont il épouse exactement les contours. Les quatre baies percées dans sa partie cylindrique sont orientées suivant les voies parvenant au caravansérail.

Un petit dôme en briques bien appareillées coiffe ce signal, d'où l'on pouvait le jour voir de très loin les convois et la nuit les guider à la lueur d'un brasier.

Le caravansérail de Gêz, utilisé jusqu'aux derniers jours, peu lointains, du transport caravanier et des voyages par calèches, est encore en bon état, mais l'entretien minimum qu'il devrait recevoir de ceux l'employant en guise de dépôt agricole ne lui est pas accordé. Quelques voûtes souffrent grandement des infiltrations, la ruine a commencé son œuvre. A 24 km. d'Ispahân, accessible de la ville par une route sans cesse améliorée, traversant une belle campagne, on souhaiterait voir ce bel exemple préservé et mieux apprécié.

Le caravansérail de Sardahân (site 26, fig. 49, 50) est un nom toujours fameux. C'est un des rares lieux à être indiqués sur les cartes, revenant fréquemment dans les relations de voyageurs. Il est un repère géographique pour les gens des oasis, perdus dans ces solitudes au relief compliqué. Au-delà du col de Tchâhâr-âbâd, sur la voie de Natanz (qui de place en place offre des tronçons larges et bien pavés), le site est une petite plaine abritée, en bordure d'un gros gisement de travertin. A travers les épais dépôts et concrétions suintaient encore, lors de notre passage, quelques petites sources : ici passe en effet la longue fracture terrestre à laquelle on a déjà souvent fait allusion. Connaissant le penchant des safavides pour les sources thermales, on ne saurait s'étonner de trouver là une halte dont le caractère royal est bien affirmé (1).

Conçu suivant le même schéma que Vendâd-deh, l'édifice est cependant d'esprit tout différent : il vise beaucoup moins à la rigueur et à la savante technique qu'à l'effet monumental. De tous

(1) Il y eut là, très probablement, un hammam royal, mais on n'en voit plus trace. Les matériaux du caravansérail suivent apparemment le même destin : à proximité sont deux ou trois exploitations agricoles, édifiées en partie avec les excellentes briques safavides. Par suite du tarissement des sources (sécheresse totale depuis 1958) les cultures et ces fermes sont abandonnées.

les exemples où l'Occident marque son influence, c'est certainement celui-ci — avant Tchâh-e-siyâh now, qui peut le mieux évoquer ce parrainage.

Dès que l'on a franchi le portail, à la croisée de la première galerie, l'impression d'être en quelque palais italien l'emporte sur celle de visiter une œuvre iranienne, perdue en de revêches montagnes. En poursuivant la visite des galeries ce sentiment s'affirme davantage : très savamment, au détour d'une sombre arcade, l'effet d'une belle voûte couvrant une salle oblongue offre ses plans contrastés (pl. IX, f). Dans la cour centrale, l'ombre progressive du grand eïwan axial ménage une habile transition entre la lumière éblouissante réverbérée par le sol blanchâtre et la pénombre d'une grande salle cruciforme. Celle-ci, ample (11,10 en sa plus grande longueur) (5,90 × 5,90 m. en sa partie centrale) est couverte de hautes voûtes et d'une stricte coupole (fig. 49) contribuant à faire paraître les volumes plus considérables qu'ils ne le sont. Le monument est riche en effets théâtraux de ce genre, même en des places secondaires, telles que les écuries.

Celui qui élabora les plans fut certes un constructeur et un homme avisé, ayant scruté ce qu'offrait de remarquable les édifices contemporains dans les moyens mis en œuvre et l'effet esthétique que l'on pouvait en tirer.

Les points d'appui sont prévus à leurs exacts emplacements et néanmoins, afin de provoquer les effets qu'il imaginait, ce maître n'hésitait pas, très sciemment, à user de fortes surépaisseurs. Ainsi chez ce réalisateur, le plasticien prit le pas sur l'architecte. Sur le chantier, les formes et les volumes, cherchés pour eux-mêmes, l'emportèrent sur la technique rationnelle.

Il ne s'agissait pas malgré tout d'user coûteusement de grosses quantités de matériaux, bien souvent le souci d'économie apparaît : les énormes piles de la salle cruciforme sont allégées par des in-pace; la plupart des murs ou soutiens visiblement excessifs, ne comportent qu'un parement de briques, intérieurement la masse est un bourrage d'argile sableuse; le remplissage compris entre l'extrados des voûtes trop minces (et souvent trop tendues) et la surface plane des terrasses est aussi composé hâtivement de ce matériau peu coûteux, mais bien dangereux. Ces grandes défectuosités, aggravées d'autres, fréquentes dans les monuments de l'époque, par exemple le défaut de liaison entre les murs extérieurs et les structures internes, fut que Sardahân, œuvre spectaculaire, est en état de ruine irrémédiable.

Les angles de la cour du monument sont adoucis par des pans coupés. Au Nord et à l'Ouest leur arrangement emprunte la même solution qu'à Gêz et Vendâd-deh, mais au lieu de trois salles, il n'en existe qu'une, couverte par une voûte en arc de cloître, reposant sur trois grandes trompes d'angle, le quatrième côté de la base étant directement appuyé sur le mur du pan coupé extérieur. Les deux autres angles de la cour sont traités différemment, ils n'abritent que deux niches pentagonales et ne sont accompagnés que d'un passage d'écurie. Le corps de bâtiment de l'entrée, sans loge de gardien, dispose d'une galerie recoupée en deux ailes par le passage axial. En bout de ces écuries particulières, deux grands dortoirs en forme de « L » contournent les angles de la cour et leurs profondes niches. En avançant vers la cour, on passe devant deux soffehs, assez profonds qui sont les antichambres de deux salles oblongues (l'une est totalement ruinée) couvertes par une série de petites voûtes nervurées, très finement montées (pl. XVII, e). C'étaient là deux corps de garde. Les ailes latérales ne comprenaient que quatre chambres, plutôt réduites et deux eïwans axiaux.

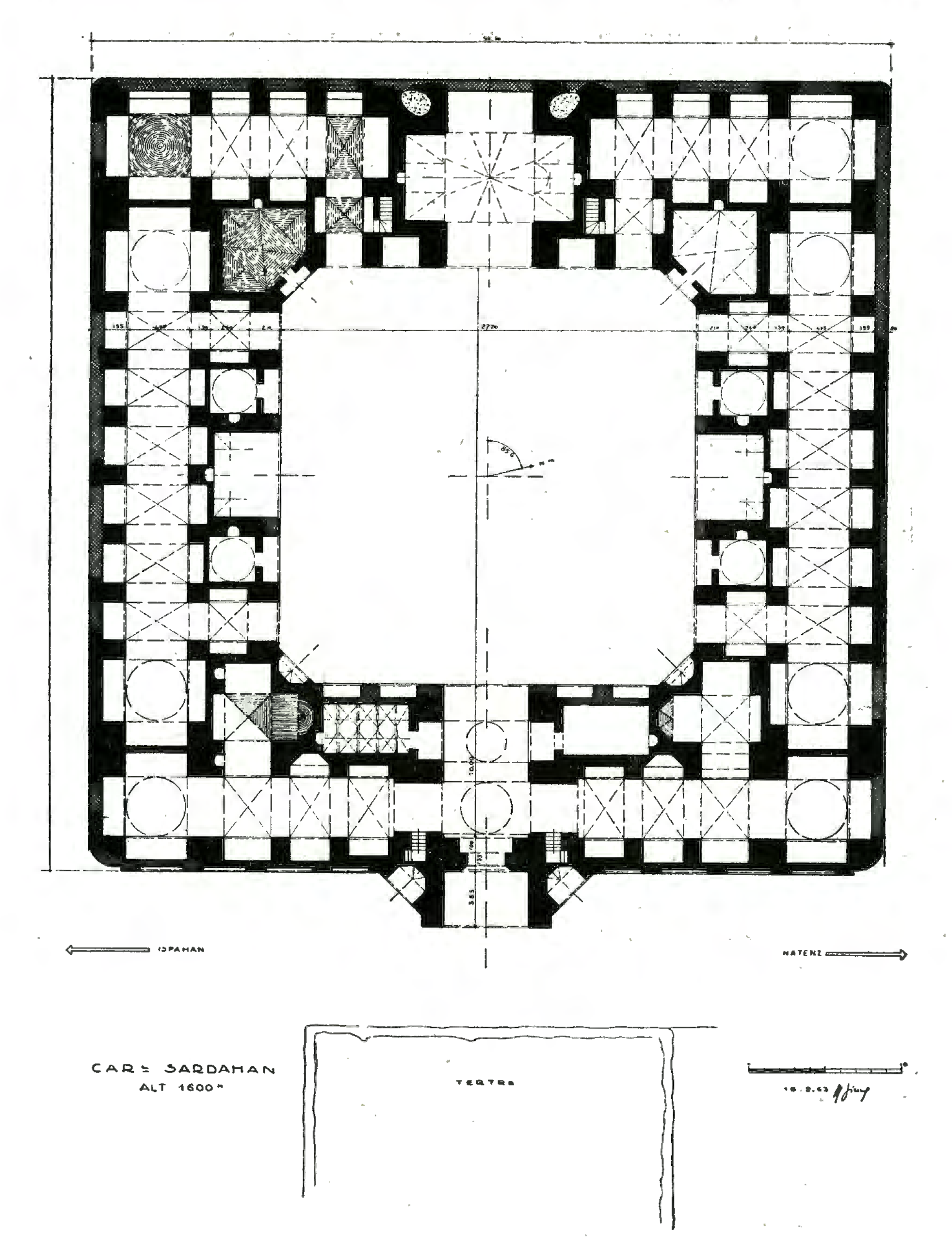


Fig. 49. Caravansérail de Sardahân.

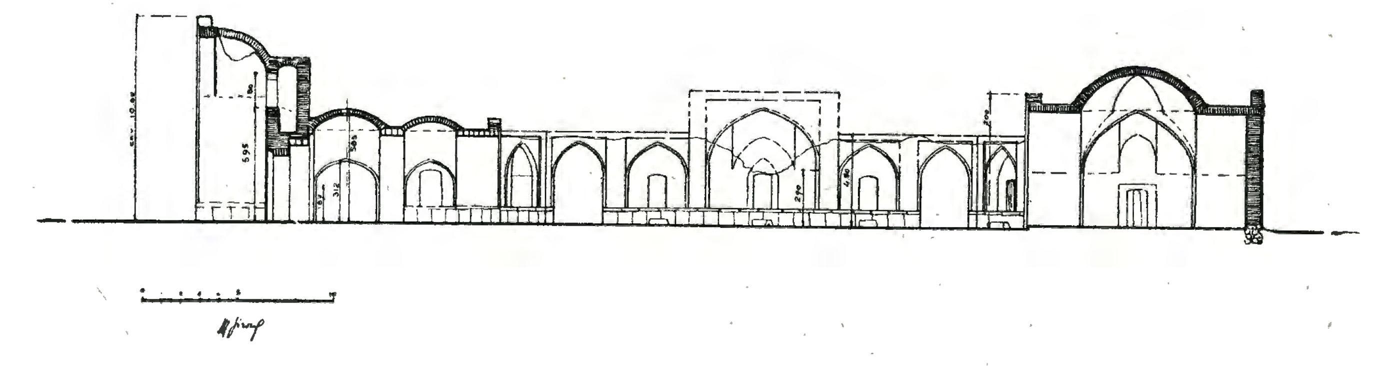


Fig. 50. Coupe du Caravansérail de Sardahân.

Les voûtes de ceux-ci, trop tendues et poussant au vide, sont en majeure partie effondrées (fig. 50). Les écuries latérales sont vastes et les alvéoles, placées des deux côtés, amplifient les volumes généraux.

Le pavillon d'entrée, faisant saillie sur les ailes latérales, agrémentées d'arcatures peu profondes; est très élancé. L'arche centrale, haute et large, retient tout l'intérêt; les pans coupés qui lient ses piles proéminentes au mur de façade sont ajourés de profondes niches et à l'étage, de loggia : les lignes générales tendent trop à l'effet vertical, il en résulte un aspect étriqué, peu agréable.

Tout le motif de cette entrée monumentale n'est qu'un décor; en effet, postérieurement, il ne protège qu'un couloir étroit (fig. 50) desservant les loggia d'étage et certainement deux petites pièces (ou loggia) situées au-dessus des premières niches plates des ailes latérales de la façade — l'effet ne devait pas en être fort heureux (pl. IX, e).

Le maître qui édifia Sardahân fut certainement influencé par les vestiges mongols du caravansérail de Dombi : les proportions et les tracés du grand portail le montrent bien, ainsi que certains jeux de briques saillants, en losanges écrasés, ornant le parement extérieur des grosses piles.

Les commodités sont réduites à peu de choses : quelques cheminées seulement. L'eau provenait d'une rigole, passant devant l'entrée. On ne voit pas de latrines.

Devant le portail, et fort près, subsiste un tertre rectangulaire, maintenu par un mur de soutènement ou soubassement. Sans pratiquer quelques tranchées, il est impossible de connaître avec certitude quel est ce vestige. Trop haut pour être une estrade de chargement (environ 2,00 m). il fut, peut-on supposer, un petit groupe de boutiques, surmontant une citerne.

A notre sens, Sardahân, avant d'être le caravansérail que fréquentèrent tant de voyageurs, fut d'abord une halte royale : le petit nombre de chambres, les locaux d'escorte développés, les écuries spécialisées pour les différents détachements d'un cortège, l'indiquent bien. Le goût affirmé d'un décor un peu théâtral, ainsi que cette grande salle cruciforme, bien propre à recevoir les tapis luxueux, accompagnant les déplacements du monarque, corroborent ce point de vue.

Les espaces aplanis environnant le monument étaient propices à la répartition d'un grand campement [1].

Fait fréquent aux étapes placées sur les parcours pénibles, un cimetière éparpille ses tombes au Sud de l'édifice. Du côté opposé, quelques monticules sont des dépotoirs, parsemés de tessons [2]. Les traces de l'établissement thermal — s'il y en eut un, n'ont pu être retrouvées.

La datation exacte de ce monument bien particulier est incertaine; il peut vraisemblablement appartenir aux deux premières décades du XVIIe A.D. Oléarius passa à Sardahân le 24 Décembre 1637 (sous Châh Safi).

SOLUTIONS DÉFINITIVES.

C'est pendant la deuxième partie du règne de Abbâs Ier et celle du début de celui de son successeur (Safi Ier 1038-1052 H.=1628-1642 A.D.) que dans la province privilégiée d'Ispahân, le problème

(1) Châh Abbâs avait une prédilection pour cette région, «le Chourgestân», voisine de Natanz, endroit giboyeux.

(2) Beaucoup de voyageurs âgés, surtout des pèlerins, succombaient après avoir traversé le désert. On trouve aux alentours du monument quelques tessons de belles poteries safavides. Les chargements cassés étaient abandonnés sur place.

irritant des accès d'écurie trouve sa solution logique et définitive. Le caravansérail déjà publié de *Natanz* (site C, fig. 51) (1) en montre l'utilisation.

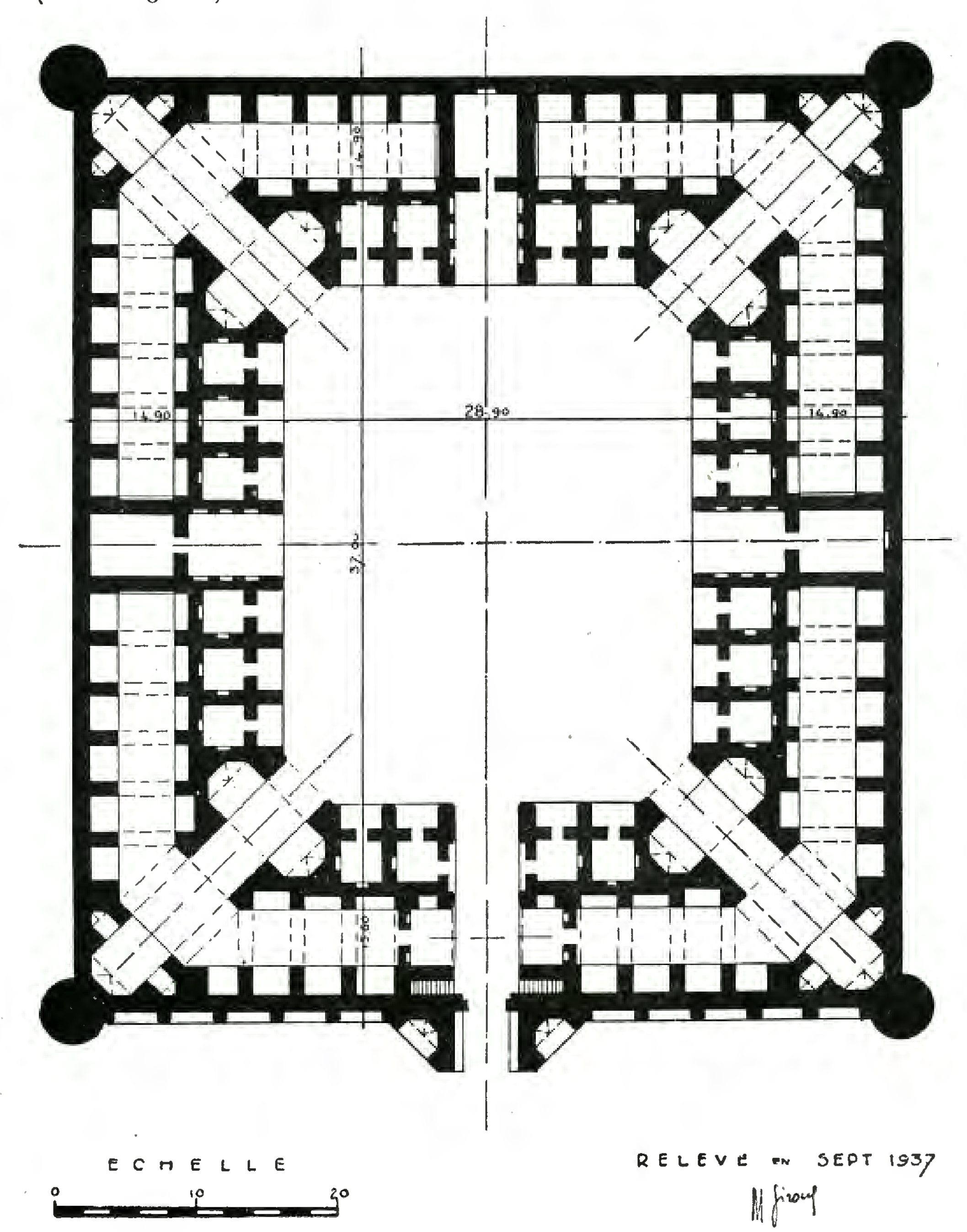


Fig. 51. Caravansérail de Natanz.

Cette disposition fut localement imitée, mais d'autres provinces lointaines semblent l'avoir ignorée.

(1) Voir « Car. », p. 69, fig. 28, reproduite ici. En 1937, lors du relevé, le bandeau portant inscription et la date du monument existait encore ; mais un contre-mur le rendait inaccessible. N'ayant pas eu l'occasion de retourner à cet endroit, j'en demeure à mon ancienne opinion d'attribuer cette œuvre à la fin du règne Châh Abbâs Ier (voir note 2, p. 69 de l'ouvrage précité).

Ses avantages évidents exigeaient une grande dextérité dans l'édification de certaines voûtes atteignant une grande portée, aussi lors de la période trouble suivant l'époque safavide fut-elle abandonnée ou mal interprétée.

Il fut imaginé d'établir les passages suivant les bissectrices des angles du monument, ce qui implique, pour donner un bon résultat, de bâtir de même épaisseur les quatre corps de bâtiment. Le pan coupé, situé dans la cour, est répété à l'angle externe de l'intersection des écuries; il en résulte latéralement au passage et à l'arrière du pan coupé terminal, des espaces morts. En ceux-ci de larges alcôves sont ménagées, remplissant l'office de ces grandes loges ouvertes, remarquées dans les caravansérails traditionnels de Bahrâm, de Yezd-i-Khâst, etc.

Aucune critique ne peut être adressée à cette excellente solution, suivant laquelle circulation et surveillance deviennent aisées, le seul inconvénient réside en ce que la travée biaise formant jonction entre les écuries, atteint une grande portée pour une hauteur identique à celles des travées normales.

Au peu lointain caravansérail de *Zawâreh* (site C) dont le si habile plan (fig. 52) [1] a précédemment été publié, le schéma de Natanz est reproduit, traité sans doute avec plus de science, mais la difficulté de la réalisation de la travée d'angle devient encore plus évidente.

La solution déjà osée ici s'avère tout à fait déraisonnable à *Ardakan* [2]. Ce monument kadjar, copié ainsi que beaucoup de ses contemporains sur des œuvres safavides, présente à côté d'améliorations d'équipement, des défauts dont celui que nous mentionnons est le principal — : la voûte d'intersection, distendue, mal compartimentée, est dangereuse. Plus tard, à *Qaleh Chour* (site 30) les avantages de la solution sont anéantis par une pile absurde, ainsi qu'on le verra ultérieurement.

SOLUTIONS D'AZERBAÏDJAN.

En cette lointaine province, pour des raisons mal connues, probablement l'absence de ces meïmars-bachi d'Ispahân, trop attachés à la capitale, leur belle solution ne fut pas pratiquée. On continua à chercher une combinaison respectant la jonction à angle droit des galeries.

Le schéma de Nikpey [3], œuvre datable de Châh Abbâs Ier, donne une solution recherchée, mais pratiquement peu satisfaisante.

A peine entré dans le passage tracé suivant la bissectrice de l'angle de la cour, le visiteur se heurte (après être passé devant deux alcôves latérales) à un mur qui le contraint à obliquer, pour aboutir, sous la première travée d'une des écuries.

La turbulence évitée à l'extérieur est transportée à l'intérieur, ce qui est pis. Dans la même région, au *caravansérail de Jam,* plus tardif — il est datable de Châh Abbâs II [4], l'inconvénient est amoindri, puisqu'il existe deux larges passages latéraux, au lieu d'un. Toutefois, sur l'axe principal, un «bouchon», orné d'une profonde niche de gardien, est bien encombrant. Ce dispositif, est lui aussi, en quelque sorte, la transposition intérieure de ce qui fut adopté à

(1) Cf. «Car. d'Iran», p. 70-71.
(2) *Ibid.,* fig. 44.
(3) Cf. «Car. d'Iran», p. 77, fig. 34.
(4) *Ibid.,* p. 78, fig. 35.

l'extérieur aux édifices de Vendâd-deh, de Gêz et de Sardahân. Sans aller si loin, il est probablement inspiré par les transformations safavides, du caravansérail de Sartchem [1].

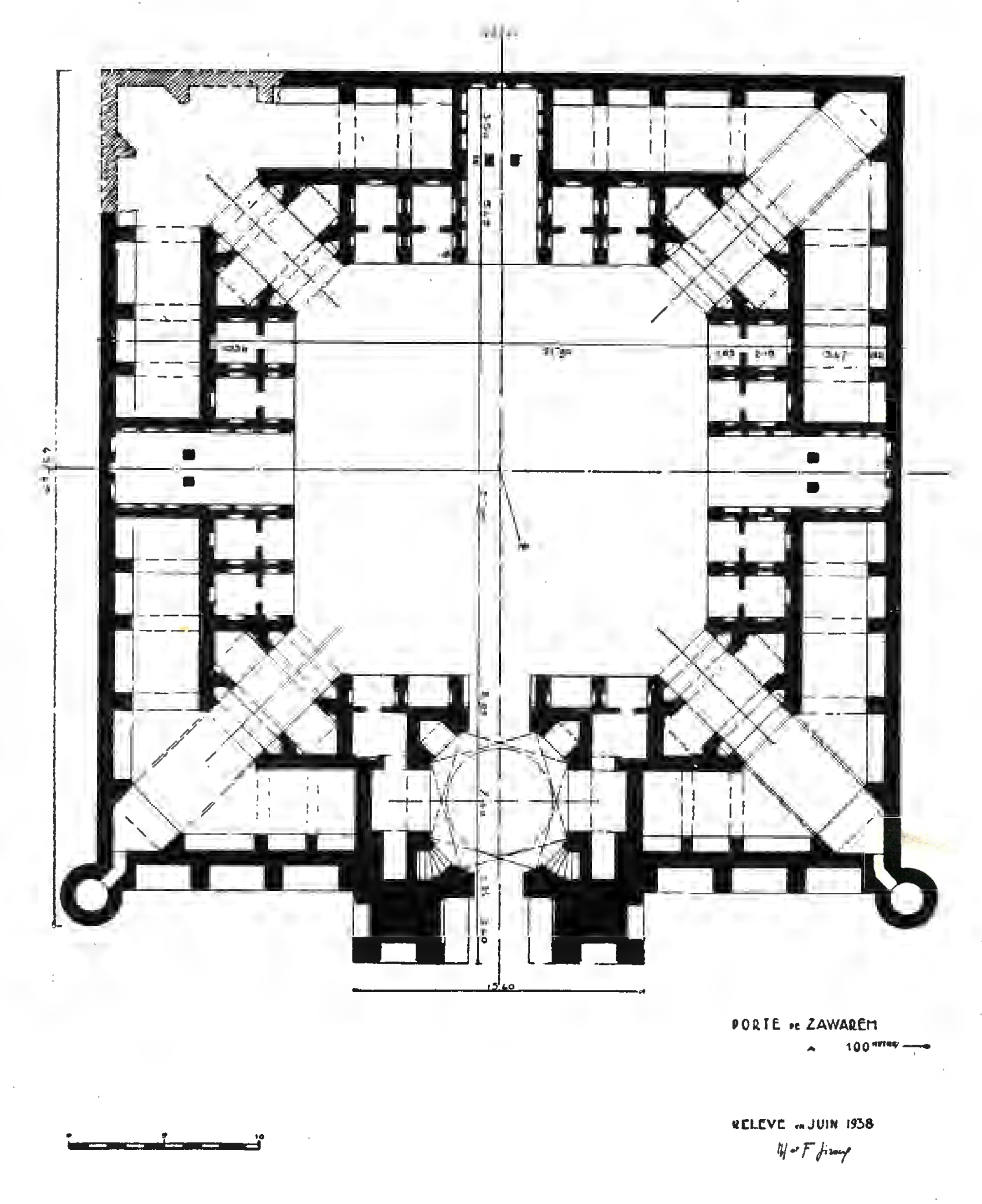


Fig. 52. Caravansérail de Zawâreh.

Sous Châh Abbâs II, en 1065 = 1634 A.D., le caravansérail de *Djemal-âbâd,* situé non loin de Mianeh [2] offre un plan de compromis déjà décadent où les angles Nord-Ouest et Nord-Est utilisent la solution de Vendâd-deh, tandis que ceux du Sud-Ouest et du Sud-Est sont inspirés de celle — bien médiocre — de Nikpey.

[1] *Ibid.,* p. 54, fig. 16. [2] *Ibid.,* p. 76, fig. 32.

Dans la figure 53, nous schématisons ces différentes solutions d'Azerbaïdjan, toutes plus ou moins déficientes.

En retournant dans la région ispahanaise que nous étudions particulièrement, la nomenclature des monuments routiers nous indique qu'à la suite du règne de Châh Abbâs I les œuvres

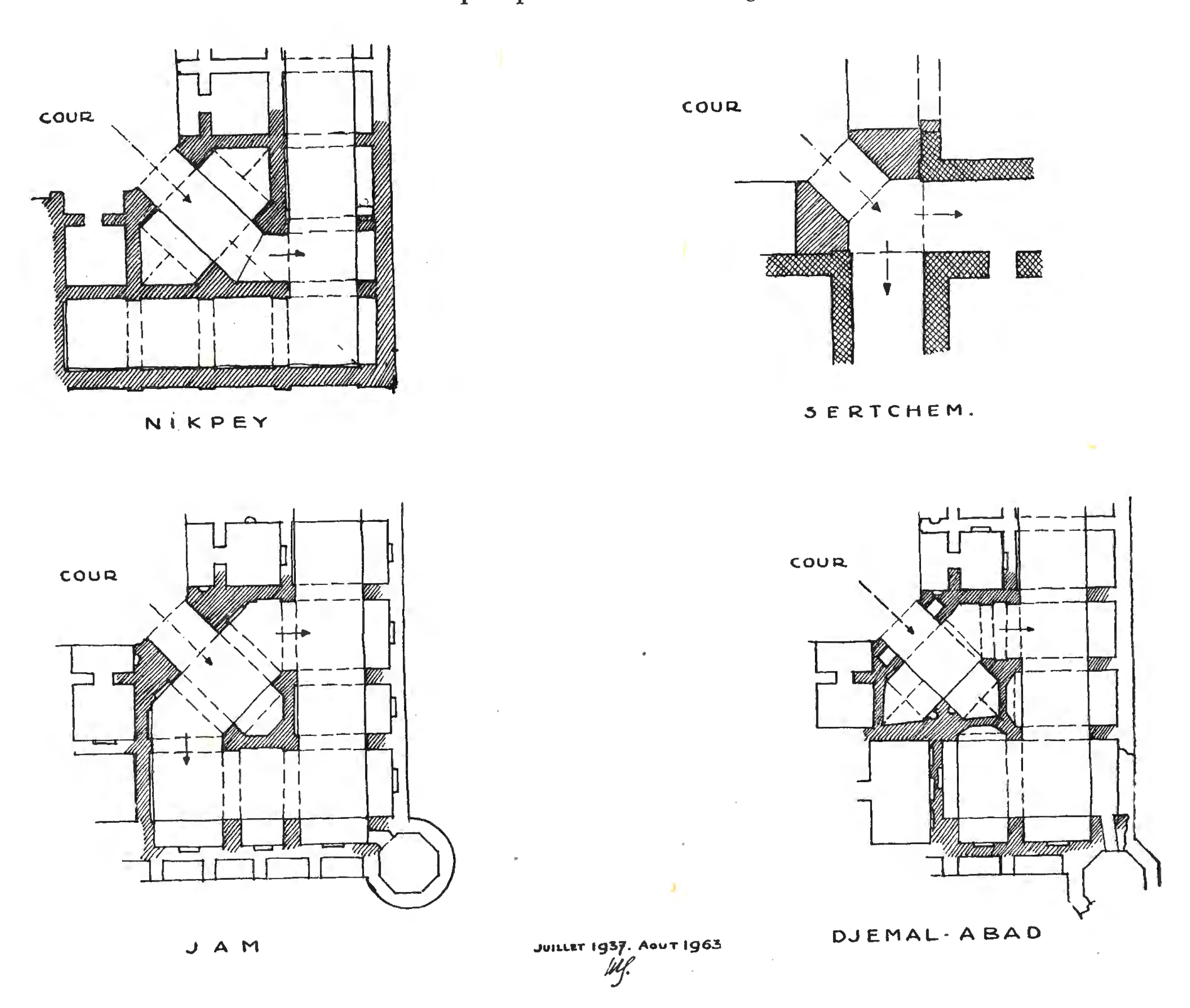


Fig. 53. Schéma des combinaisons d'angle en Azerbaïdjan.

furent désormais rares. Le gros programme réalisé sous le grand roi était suffisant, les édifices, en bon état, n'exigeaient qu'un entretien réduit. Désormais les idées fastueuses des souverains furent limitées plus à leur intérêt propre qu'à celui du pays.

CARAVANSÉRAILS ROYAUX.

Les quelques monuments, tous importants, qu'édifièrent les derniers souverains, le furent surtout pour leur usage particulier ou encore celui de la cour.

Le caravansérail royal de *Mâder-e-Châh* (site C, fig. 54) [1], situé à 10 km. de Mourtcheh-Khort, en venant d'Ispahân, relevé et décrit avant qu'il ne fût, depuis, transformé en caserne, était destiné aux grands cortèges. Ceux des ambassadeurs étrangers y effectuaient leur dernière escale, avant d'aborder, dûment empanachés, la capitale royale. Ses dimensions imposantes, son hall majestueux, la répartition compartimentée des locaux stabulaires, les grands corps de garde, matérialisent bien son rôle. Le confort de l'époque était complété à l'extérieur par un grand hammam (qui existe toujours), et des annexes (disparues).

Ici les quatre pans coupés de la cour donnent accès à quatre grands halls couverts de 9 voûtes, reposant sur quatre piliers centraux : on peut suivant toute vraisemblance les estimer réservés aux éléphants [2], tandis que les deux autres écuries dans les longs côtés du monument, accessibles par des entrées placées à côté des pans coupés, étaient destinées à la cavalerie.

J'ai précédemment attribué cette construction à Châh Abbâs II (1052-1077 = 1642-1666 A.D.) ce qui est toujours soutenable (vers la fin de son règne), mais l'étude des deux monuments suivants, bien datés, me conduit à en douter et à repousser cette datation de quelques années, c'est-à-dire au début du règne de Châh Soleyman I (1077-1105 = 1666-1694 A.D.).

Au caravansérail proche du précédent, de *Tchâh-e-siyâh now* (site 27, fig. 55) dont le beau dessin de Texier rendit le plan célèbre [3], ce faste apparaît davantage.

Précédemment, à l'occasion de la description de tchâh-e-siyâh qadim, les raisons de la confusion de Texier et des grandes inexactitudes de son dessin ont été expliquées. Erreurs motivées par les difficultés de son voyage et surtout par le fait qu'il ne pouvait, à une époque où le monument était en pleine activité, pénétrer dans des locaux réservés aux nobles dames.

Nous donnons donc ici un relevé exact, bien différent du tracé restitué à l'époque romantique. Il aidera dans sa réalité à rectifier les commentaires d'autrefois.

Ainsi qu'il a été dit, l'antique lieu de halte de Tchâh-e-siyâh qadim dut, au moment où la sécheresse du plateau iranien s'accentua, être transféré un peu plus bas, à Tchâhâr-Bordj (ceci se passa au XIVe A.D.). La nappe d'eau supérieure s'était en effet appauvrie. Cette disette alla en s'aggravant, à tel point que lorsque le puissant et actif ministre de Soleyman I, le Sheikh Ali Khan Zangueneh (grand chef kurde, maître de la région s'étendant de Nehavend jusqu'au-delà de Kasr-e-Chirine) voulut améliorer la voie menant à ses terres, il ne put compter sur l'ancienne source.

A 1 pharsak (6 km.) de Tchâhâr-Bordj, un nouvel emplacement fut choisi en une vaste plaine entourée de montagnes. Deux longs ghanats convergents y furent forés, récoltant les infiltrations qui, jusqu'alors se perdaient en un marécage saumâtre, quelques kilomètres plus au Nord.

Les besoins en eau étant ainsi largement assurés, l'énorme construction (toujours sous le nom de tchâh-e-siyâh), fut entreprise, pour être achevée en 1098 (1687 A.D.) comme l'indiquent plusieurs inscriptions [4].

[1] Cf. « Car. », p. 79 et 59 ; le lecteur est prié de se reporter à la description de cette précédente publication.

[2] Les cortèges étaient accueillis par une escorte envoyée par le roi ; les éléphants rehaussaient le décorum.

[3] Texier : « Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie », Firmin Didot, Paris, éd. 1842. Le nom de tchehel-hessieh, que lui donne l'auteur, ainsi qu'expliqué plus haut (voir tchâh-e-siyâh-qadim) est erroné.

[4] Celles-ci ont été relevées par le Dr. Honarfar, qui les a publiées dans sa thèse relative aux inscriptions de la région d'Ispahân.

Un village, des cultures et vergers, vinrent bientôt l'environner : les produits du sol trouvant un écoulement facile auprès des usagers du caravansérail. Dans la construction du village disparurent toutes les briques cuites de Tchâhâr-Bordj désaffecté.

L'immense édifice de Tchâh-e-siyâh now offre des particularités qui le rendent unique. Celles-ci par l'aisance des solutions et la liberté d'esprit du maître d'œuvre se rapproche beaucoup plus de la subtilité des constructions italiennes que des rigueurs traditionalistes iraniennes. Certes, le programme général, les moyens de mise en œuvre sont iraniens; mais comme à Gêz et aussi à Sardahân, l'esprit est autre, la rigueur des plans préalables décèle que rien ne fut laissé au hasard par un constructeur avisé et hautement entraîné aux abstractions et à la synthèse des grandes compositions.

Le caravansérail comporte trois cours. La grande cour (49,96 × 40,70 m.) est du type classique. Le problème des angles est au Nord-Est et au Nord-Ouest, brillamment résolu par deux magnifiques rotondes, assez basses, mais bien proportionnées, reposant sur huit pans coupés, dédoublés par huit trompillons auxiliaires, pleinement modelés. Sans heurt, les maçonneries des grosses piles, implantées sur tracé octogonal, se fondent dans la forme parfaite des dômes. Chaque face de l'octogone donne aisément naissance au passage d'entrée, à ceux des écuries et à plusieurs loges, destinées à un nombreux personnel d'escorte. Les surépaisseurs sont évidées le plus possible : quatre latrines sont prévues en leur masse.

Aux angles Sud-Ouest et Sud-Est, les passages menant aux écuries sont coudés et assez larges pour être aisément praticables. Cette disposition biaise présente ici quelque avantage, puisque les allées et venues sont bien surveillées par deux profondes niches pentagonales, guérites (chauffables) de gardiens et que plus loin, en vis-à-vis d'une profonde alcôve, également lieu de stationnement d'une petite garde, s'ouvre le passage biais d'une des cours réservées aux dames. La surveillance était parfaite, bienheureux celui, qui pouvait glisser un regard curieux!

Chaque cour (14,55 × 10,22 m.) (pl. XVIII, f) est également à pans coupés. Les longs côtés Sud et Nord sont agrémentés d'eïwans de diverses profondeurs (l'un dessert une chambre). Les petits côtés sont ornés de même façon, mais par une seule de ces niches dont l'une précède une pièce. Deux des pans coupés sont défoncés de soffehs pentagonaux, porches de chambres; le troisième est analogue, c'est un accès discret aux latrines. Le quatrième enfin est l'entrée générale. Une des pièces tenait lieu de cuisine et est équipée en conséquence (respectivement au Sud-Ouest, et au Sud-Est).

Le pavillon d'entrée, ici parfaitement intégré à l'ensemble, est, vu de l'extérieur, fort imposant (pl. XVIII, c-d). Son arche centrale est bordée d'un large chanfrein mouluré qui ourle sans lourdeur une ombre fragmentant progressivement les arêtes d'une demi-coupole nervurée. Les deux piles, épaulant cette arcature, larges bien sûr, sont également affinées par des niches et cadres superposés, peu profonds, mais suffisants pour rendre élégants ces points d'appui. Les profondes niches pentagonales des pans coupés sont bien proportionnées, les écoinçons accompagnant les arcs (ceux-ci plus amples et moins sévères que ceux réalisés sous Châh Abbâs) sont ornés de jeux de briquetage et de petits éléments de terre cuite estampée, caractéristiques de l'époque (on les rencontre dans les façades de Mâhyâr et de certaines vieilles habitations de Djoulfa). Ce procédé décore également toutes les arcatures de la cour.

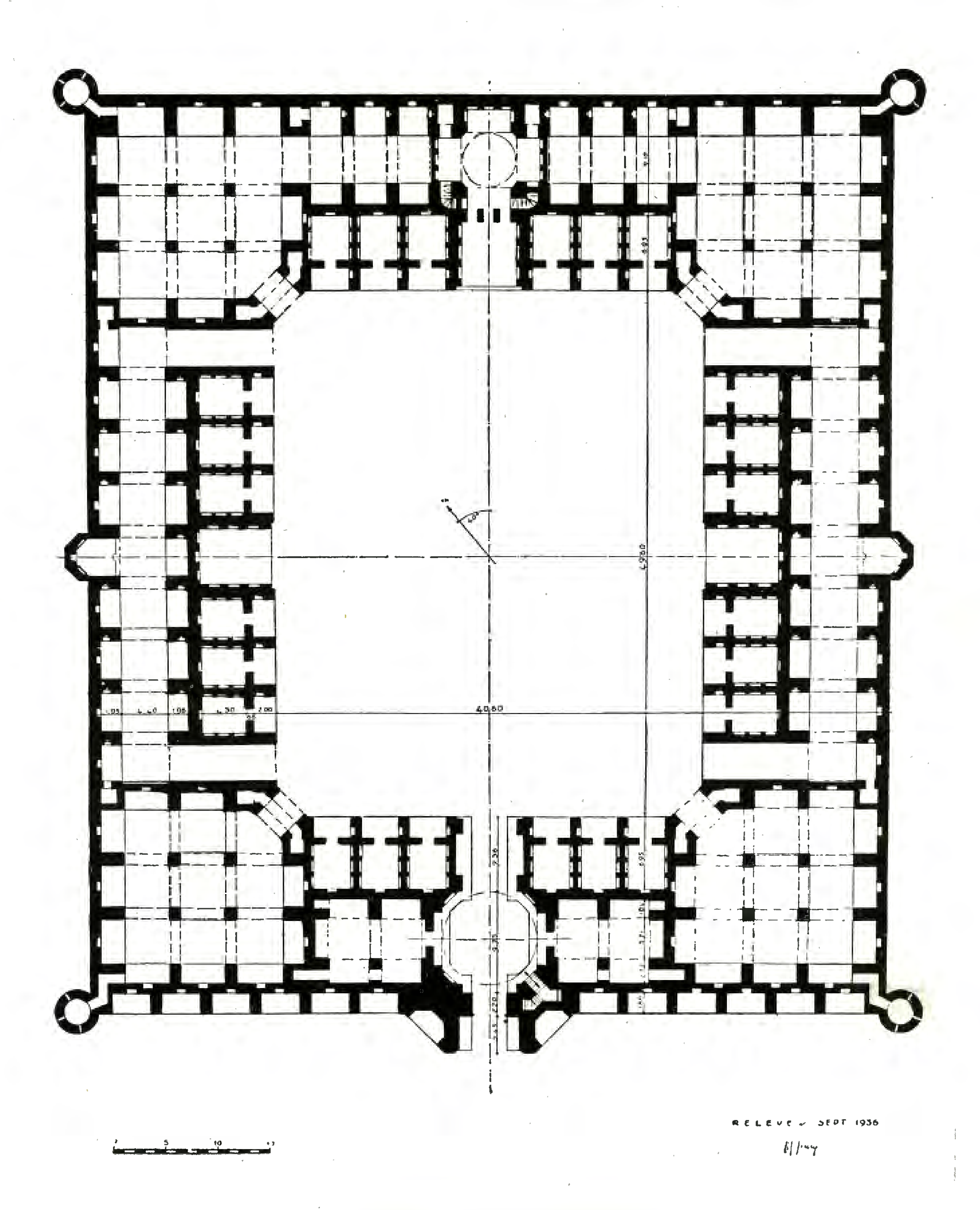


Fig. 54. Caravansérail Mâder-e-Châh de Mourtcheh-Khort.

TCHĀH-E SIĀH 1098 H-G

Fig. 55. Caravansérail de Tchâh-e-siyâh now.

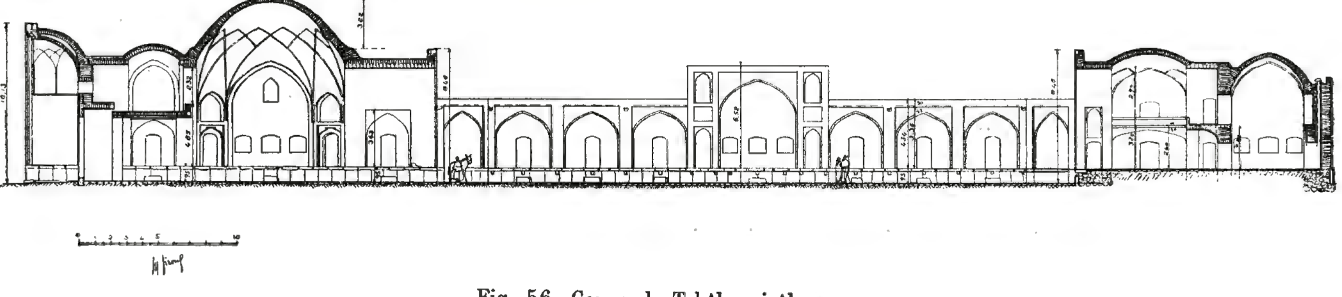


Fig. 56. Coupe de Tchâh-e-siyâh now.

Un jeu de quatre niches profondes, puis de deux à faible relief, orne de part et d'autre du pavillon les ailes de la façade, attirant progressivement le regard vers les angles extrêmes, qui sont largement arrondis (pl. XVIII, c).

Intérieurement, le hall de ce pavillon, spacieux, bien dégagé, est couvert d'une coupole, reposant sur une série de trompillons nervurés et curvilignes (fig. 56). L'important bala-khâneh, accessible par deux escaliers faciles (ce qui est rare) comprend plusieurs pièces et une loggia éclairée sur le porche, dominant intérieurement le hall. Le même raffinement indiqué ici par un briquetage parfait et l'exécution de moulurations, difficiles à réaliser en ce matériau, se retrouve dans le grand eïwan axial au fond de la cour. Celui-ci dispose d'un balcon central et de deux latéraux, évoquant la présence de musiciens; ce vaste dégagement précède un grand salon, couvert d'une haute voûte barlongue. Dans toute la maçonnerie apparaît le souci d'employer les matériaux juste dans la proportion voulue : pas de surépaisseur inutile; les murs non portants sont minces et allégés de maintes niches. A profusion, celles-ci apportent à toutes les pièces et même aux alvéoles des écuries leur confort que complète celui de cheminées. Partout où cela fut possible des réduits sont prévus pour les bagages. La boue et la poussière sont évitées dans la cour par un pavage compartimenté et judicieusement drainé.

Tchâh-e-siyâh, actuellement propriété privée est à la limite du bon état de conservation. Une petite école primaire occupe le grand eïwan. Il serait souhaitable que ce monument unique, une des meilleures œuvres safavides, soit régulièrement entretenu, d'autant qu'il est placé sur une voie naturelle, appelée, tôt ou tard, à devenir une route carrossable.

C'est justement sur cette voie, au col de Dhor (site 28, fig. 57 et 58) que le caravansérail *Mâder-e-Châh* dut remplacer des installations plus anciennes.

A 1950 m. d'altitude, légèrement en contre bas du col même, la piste traverse une sorte de plate-forme, large de 3 à 400 m., entre les pentes de la montagne. A droite du caravansérail sont les ruines de deux autres bâtiments que nous n'avons pas eu le temps de scruter longuement mais qui nous ont paru mongoles. A gauche, un Imam-zadeh dont la salle principale est encore couverte, cependant que le porche (qui était aussi couvert par une coupole) est presque ruiné, semble de la même époque. Un puits maçonné en moellons, à sec, est foré entre l'imam-zadeh et le monument. Devant celui-ci, un âb-ambar, composé de deux travées a été construit en même temps que le caravansérail. A proximité, deux excavations, carrées et jointives, ainsi qu'une grande aire carrée également, figurent plutôt les dernières traces des plus anciennes installations que celles de bassins, que l'on imaginerait à première vue.

Un étranglement de la vallée à 600 m. environ, peu avant d'atteindre le col, fut aménagé en petit barrage long à la base de 4 à 5,00 m., il en mesure une quinzaine à son sommet. La maçonnerie de gros moellons, très bien liés au mortier de chaux, est très épaisse (env. 3,50 m. à la base). La hauteur totale de l'ouvrage n'excédait pas 6 à 6,50 m.

La piste actuelle passe à travers une brèche, juste suffisante, ouverte dans ce gros mur.

Par l'aspect de ses maçonneries, ce barrage est mongol. A l'époque safavide il était certainement déjà colmaté, puisqu'un ghanat, prenant naissance à son aval, alimente l'âb-ambar.

La façade principale de Mâder-e-Châh est dominée par un important pavillon central, réplique moins soignée de celui de Tchâh-e-siyâh-now. En dépit de l'ampleur de cet élément, il n'en

résulte pas de lourdeur dans l'aspect général. En effet, les ailes latérales de la façade, animées par cinq arcatures, sont surmontées de murs paravents en briquetage ajourés (pl. XIX, b).

Nous ne décrirons pas longuement le pavillon d'entrée (voir coupe fig. 58). En sa composition, il ne diffère pas de celui de Tchâh-e-siyâh-now. Le motif extérieur, classique, n'est pas assez saillant pour recevoir des pièces en avant-corps; les deux escaliers servant uniquement à atteindre les terrasses et deux loggia communiquant par un passage au-dessus de l'entrée. Un des deux soffehs dessert un corps de garde, l'autre une boulangerie.

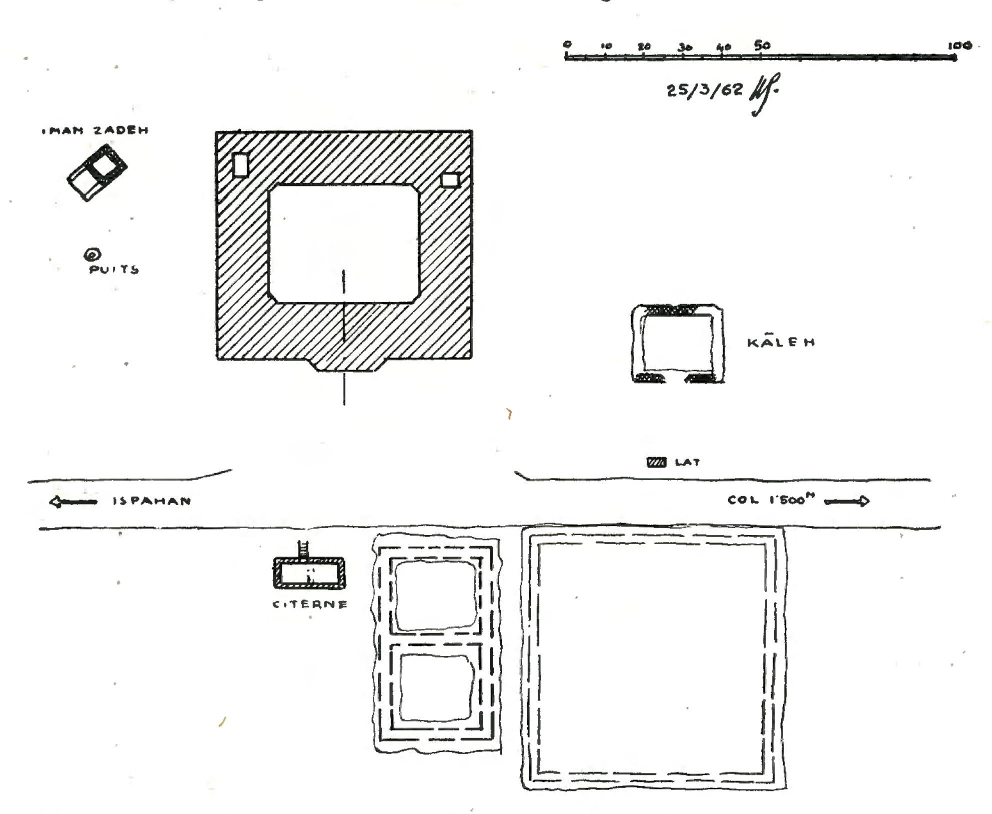


Fig. 57. Site de Caravansérail Mâder-e-Châh du col de Dhor.

Intérieurement, les proportions du pavillon, très accentuées en hauteur, visent au monumental et y parviennent. Ce même goût de l'apparat pointe également dans les trois grands eïwans de la cour.

Les entrées d'angle de la cour donnent naissance à des passages coudés, ce qui ici n'a pas d'inconvénient sérieux. Le monument est, en effet, destiné aux déplacements organisés de hauts personnages. Tout le corps de bâtiment Sud, ainsi que les écuries, offrent deux résidences complètes, bien séparées, pour deux groupes distincts. Au Sud-Est une courette rectangulaire, à pans coupés desservait deux grands eïwans et trois pièces habitables, deux autres locaux sont respectivement destinés aux lieux de commodité, à la cuisine, une troisième pièce figure la loge du gardien-surveillant qui — le couloir étant coudé — ne pouvait voir ce qui se passait dans la courette.

En symétrie, moins important et tout à fait à l'abri des indiscrets, (son couloir d'entrée est très contourné) un autre logement dispose de deux chambres et d'un salon éclairés par une

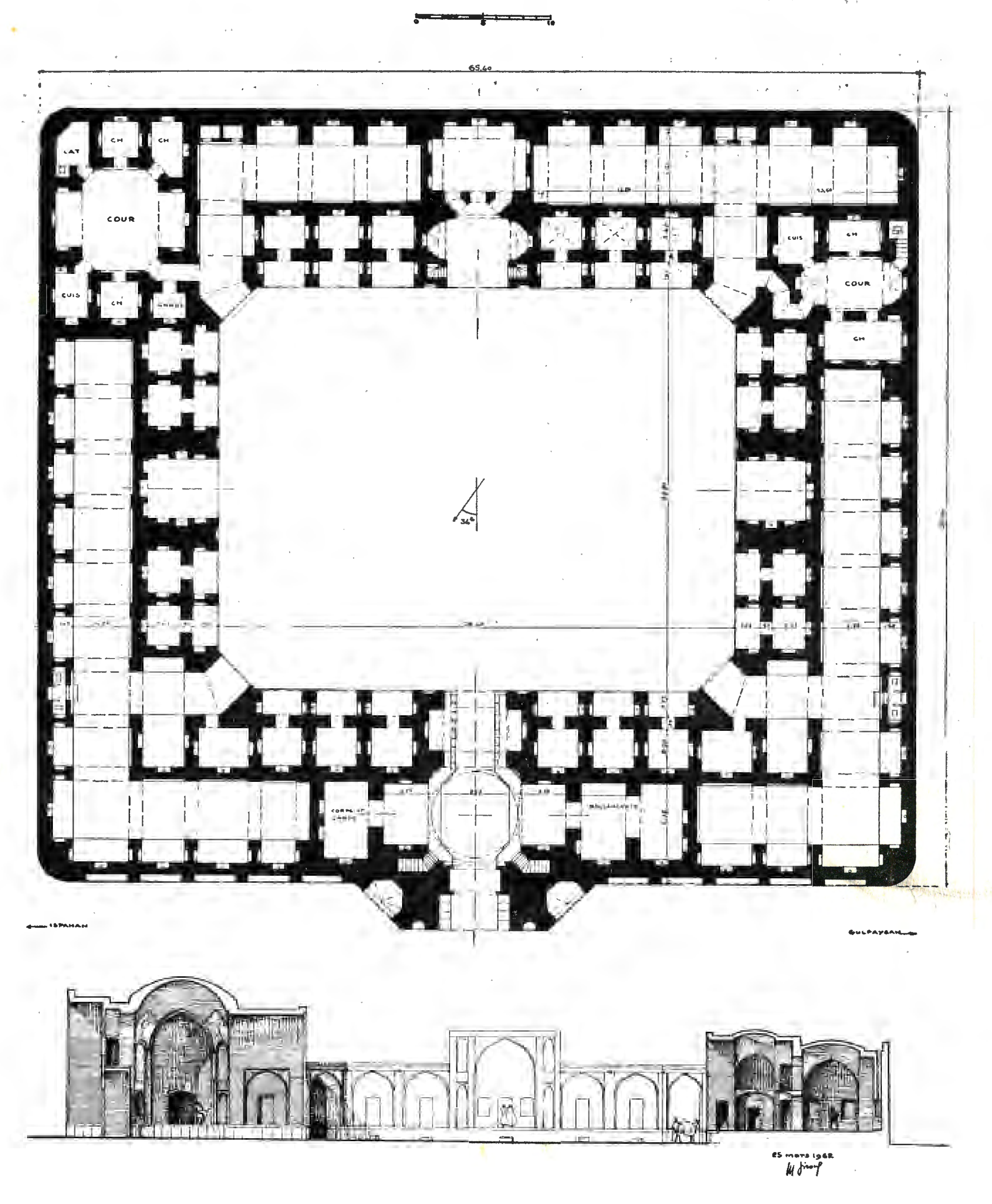


Fig. 58. Caravansérail Mâder-e-Châh du col de Dhor.

courette oblongue. Les extrémités de celle-ci dessinent des eïwans pentagonaux, desservant une cuisine et une latrine.

L'eïwan axial, en face du pavillon d'entrée, est très recherché. Sa première section est agrémentée de deux niches pentagonales, basses, car surmontées à l'étage de deux tribunes; une troisième les fait communiquer, ménagée au-dessus des trois portes menant à un beau salon postérieur. Celui-ci était certainement le lieu de détente et de conversation des hauts personnages en déplacement. Quelques musiciens, placées sur les balcons, pouvaient distraire l'assistance. Le touriste occasionnel ne manquera pas de remarquer les voûtes nervurées et plates, d'une exécution acrobatique, soutenant les tribunes.

En cette œuvre, qu'une dalle gravée encastrée dans la paroi du porche, date de 1112 H. = 1701 A.D., c'est-à-dire du règne du dernier safavi régnant réellement, Châh Soltân Hosayn (1105-1134 H. = 1694-1722 A.D.), le souci du confort et d'un certain luxe est évident. Ils furent obtenus, certes, en empiétant un peu sur la logique et la science dont témoigne si fréquemment le constructeur. Mais qu'importe, le monument n'usurpait pas son nom, la reine-mère, historiquement si puissante, y logea au moins une fois... Cela valait bien, pour l'effet, de se permettre de considérables surépaisseurs de maçonneries — chose que, 14 ans plus tôt, ne se fut permis l'architecte de Tchâh-e-siyâh now.

Cet intéressant monument qui dans la province d'Ispahân clôt la série des caravansérails safavides rectangulaires, laisse apparaître par les appartements privés un souci de confort disparu depuis les seldjoucides. Au cours des règnes échelonnés des souverains safavides, peu à peu le souci de programmes efficients avait réapparu. Pendant les malheurs qui suivirent cette longue période brillante, il ne fut pas oublié, ainsi que nous l'avons montré dans la précédente publication : il sera pratiqué de plus en plus durant l'époque kadjare, mais en revanche les règles de la bonne construction passeront au second plan.

CARAVANSÉRAILS OCTOGONAUX.

Bien qu'en dehors des limites territoriales de la province d'Ispahân et déjà présentés précédemment [1] on ne saurait passer sous silence ces édifices peu lointains : les souverains safavides ignoraient les frontières provinciales et les trois monuments suivants, eurent d'autre part des prédécesseurs en Nârendj-qaleh, en Tchâhâr-âbâd B, examinés précédemment.

En ce dernier, auquel nous avons accordé la datation — approximative — du troisième quart du VIIIe H. (sous les Mozaffarides ou sous les Timourides) les axes principaux déterminés par le portail sont ceux des grands eïwans. Les axes secondaires des quatre autres façades sur cour, sont ceux des écuries et de leurs vestibules.

Cet arrangement est d'une grande franchise; il permet une bonne circulation, mais a l'inconvénient de provoquer dans le fond des vestibules des espaces angulaires de fâcheuse apparence et peu logeables. Le constructeur ne sut pas arranger les angles morts.

(1) Voir « Car. », p. 73 et fig. 30 et 31, p. 74 et 75.

Sur la route d'Ispahân à Chiraz, les caravansérails de *Deh-bid,* d'*Amir-âbâd* et de *Khân-e-Khurra,* tous les trois octogonaux, montrent de quelle ingénieuse façon les bâtisseurs éliminèrent ce défaut.

Beaucoup plus vastes que Tchâhâr-âbâd, ces monuments profitent de cours spacieuses. Les huit façades égales sont donc plus développées. Celles correspondant aux axes principaux comprennent chacune un grand eïwan, deux chambres et deux entrées d'écuries (sauf celle faisant suite au portail, où le grand eïwan est remplacé par le passage cocher). Sur les quatre autres façades donnent seulement des pièces de séjour. Les angles morts sont à Deh-bid (démoli, mais dont Texier a relevé les plans) résorbés par une alcôve circulaire dont bénéficie la dernière chambre. A Amin-âbâd ce sont de petits dépôts angulaires, d'accès extérieurs presque invisibles (ils sont sous les eïwans des dernières chambres) qui occupent l'espace perdu.

A Khân-e-Khurra (où l'on ne peut toujours pas pénétrer) la solution est probablement l'une des deux précédentes.

Ces trois monuments montrent la subtilité des constructeurs qui résolurent les difficultés nombreuses, imposées par le choix du tracé octogonal. Celui-ci, pensons-nous maintenant comme autrefois, ne fut pas uniquement déterminé par fantaisie : la région a toujours été — plus ou moins suivant la force du Gouvernement de l'époque, zone de pillage pour les turbulentes tribus voisines. Il est plus aisé d'assurer la défense de bâtiments denses, flanqués de tours bien placées comme c'est le cas ici, que de vastes quadrilatères ornementés d'excroissances décoratives. On notera à Amin-âbâd, les petits corps de garde, desservant intérieurement chaque tour d'angle [1].

Ce dernier édifice a été vu par le chevalier de Mendeslo en 1639; il fut donc construit sous Châh Abbâs Ier ou Safi Ier. Plus probablement sous le premier roi, à en juger par le portail, fort semblable à celui de Yezd-i-Khâst. Les deux autres monuments lui sont contemporains et sans doute du même maître d'œuvre.

Ce type de plan octogonal, à notre connaissance, ne se rencontre pas et ne nous a pas été signalé ailleurs.

[1] Le caravansérail de Mirzâ-el-Rezâ, quelques kilomètres avant Mâhyâr, (en venant d'Ispahan — à 2 km. à gauche) est également polygonal.

CHAPITRE XI

ÉVOLUTION DES FAÇADES ET DÉCORATION SOUS LA DYNASTIE SAFAVIDE.

PORTAILS.

En fin du chapitre V, l'étude des portails a été interrompue au moment de l'apparition de la dynastie safavide. (Djulus d'Esmaïl Ier en 907 H.-1502 A.D.).

Les portails pouvaient alors être répartis en quatre types différents. Le premier étant un simple porche, en retrait ou non, sur l'alignement des façades; le deuxième formant une arche saillante, portée par deux grosses piles (allégées ou non de niches); le troisième analogue au second, mais les piles étant adoucies par des épaulements arrondis, les liant à la façade; le quatrième type également issu du second, évitait l'excès de lourdeur par des pans coupés.

Sous les safavides, les deux premiers types continuèrent à être employés — le troisième fut abandonné et le quatrième, qui avait été délaissé sous les mongols et leurs successeurs, revint à la mode, en nous laissant de magnifiques et nombreux exemples.

Pendant la longue durée de la dynastie, effectivement 220 ans, (du règne d'Esmaïl Ier à la destitution de Hosayn Ier) les portails prirent progressivement un développement considérable, pour atteindre un aspect très monumental. Ce but est si manifeste, que parfois il est fait appel à l'homme de l'art, spécialiste de ces pavillons d'entrée. Ils deviennent souvent hors de proportion avec les bâtiments qu'ils devaient orner. Mais, tout compte fait il n'existe pas d'innovation dans les principes déjà acquis (sauf peut-être dans la solution adoptée à Mâhyâr, à Sangbast [1], qui est dérivée du premier type (porche en retrait) amplifié au maximum).

Du début de la dynastie jusqu'au règne de Châh Abbâs Ier, les caravansérails que nous avons examinés, sont tous traditionnels et tous possèdent un portail saillant, rectangulaire du type 2.

Il en est ainsi au monument de Dhor (pl. X, a), de Riâvad-e-Bostân, de Haouz-e-Soltân. Mâhyâr échappe apparemment à cette catégorie, mais nous avons vu que cette partie est due à une transformation, sous le règne de Châh Soleyman : initialement, l'aspect ne devait guère s'écarter des cas précédents.

L'architecture du motif demeure simple, une certaine ampleur est accordée à l'arche cochère (Dhor, Riâvad-e-Bostân) parfois mise en valeur par des panneaux ornant les piles (Passengân).

(1) Cf. « Car. », pl. V, fig. 5. Ce portail est une transformation dans des structures mongoles, dont il reste latéralement deux contreforts arrondis.

Au caravansérail de Sagzi (pl. X, c) qui précède de peu le règne du grand roi, le portail accompagné de deux arcatures latérales plus basses, ressemble à celui de Bahrâm (les petits pans coupés latéraux furent ajoutés ultérieurement [1].

Sous le règne d'Abbâs Ier, les caravansérails de type traditionnel furent largement pratiqués (voir chapitre IX); toutefois, pour ceux-ci le choix de cet élément central des façades, semble laissé uniquement au gré du constructeur. On voit aussi bien des portails du type 2 que du type 4 (à pans coupés). Lorsque le type 2 est choisi, une grande ampleur lui est accordée : la haute arche centrale est latéralement flanquée d'arcades, formant niches profondes à l'étage inférieur et loggia au-dessus. Celles-ci sont annexées aux chambres du bala-khâneh en un arrangement qui n'est pas toujours heureux.

Sont de cette espèce le portail de Yezd-i-Khâst, qui est très haut [2]; celui de Chourgestân (identique au précédent); ceux d'Aznidjeh (pl. XII, a) et de Gâbr-âbâd (pl. XIII, d). En ces deux derniers on voit deux pans coupés, en rez-de-chaussée seulement, qui se raccordent assez mal aux ailes latérales de la façade. Les caravansérails munis de portails de type 2, dont le porche central n'est pas calé latéralement par des eïwans et loggia superposés, sont ceux de Tchâh-gadeh (pl. XII, f) et de Dombi (pl. XII, c), ce dernier réutilisant des structures mongoles de type 3.

Les caravansérails de schéma traditionnel utilisant les portails de type 4 (saillants et à pans coupés) sont les suivants : Behdjat-âbâd et Kouhroûd où l'arche majeure est immédiatement flanquée de pans coupés, percés de niches profondes, polygonales pour le premier et droites chez le second. La forme des niches est indifférente, dépendant du choix du bâtisseur. En ces deux monuments, les loggia d'étage sont détruites, leur existence ne fait cependant aucun doute : les vestiges de bala-khâneh et d'escaliers y sont visibles.

Les caravansérails safavides que nous disons évolués (chapitre X) firent montre du même éclectisme. On rencontre même à Kouh-pâyeh, les types de portails 2 et 4 employés en même temps.

Le considérable pavillon d'entrée de ce monument présente sur cour une façade analogue à celle de Yezd-i-Khâst. Les loggia latérales de l'étage sont de fond plat où deux baies masquent habilement un escalier compliqué (pl. XIV, e). Extérieurement (pl. XIV, b) le principe du type 4 est majestueusement affirmé; les pans coupés ne sont plus cantonnés au seul rez-de-chaussée, mais poursuivis à l'étage où deux loggia viennent les alléger : ils effacent le fâcheux effet perspectif que provoquaient à Aznidjeh et Gabr-âbâd deux plans verticaux fuyant en deux directions divergentes.

Le caravansérail de Bisyoun, réalisation probable d'un des maîtres d'œuvre de Kouh-pâyeh, exhibe une façade de type 1 (portail en retrait) explicable par le dégagement limité dont il disposait (pl. XV, c).

Le grand caravansérail de Gez (pl. XVII, a) reprend, un peu alourdi, la formule de Yezd-i-Khâst et celle de la façade intérieure de Kouh-pâyeh. Il en est de même à Zavâreh [3].

[1] Rappelons que cette adjonction fut effectuée sous les safavides et que toute la réfection du haut du porche est kadjare. Cette réparation a été par la suite consolidée par un maçon villageois, qui ajouta deux pendentifs d'allure très archaïque.

[2] Cf. « Car. », pl. VI-3.

[3] Cf. « Car. », fig. 29, p. 71.

Dans le lointain Azerbaïdjan, le caravansérail de Nikpey [1] est encore du même genre, mais les niches latérales, superposées, sont petites et confinées uniquement à l'étage.

S'il est évident qu'en certains monuments, par exemple à Bisyoun ou dans la cour de Kouh-pâyeh, le choix du modèle de façade fut imposé par la recherche du moindre encombrement; ailleurs cet argument est sans valeur; les fortes saillies visibles à Gez, à Nikpey sont aussi gênantes et moins pratiques que celles résultant du type 4, à pans coupés.

Ce dernier est étudié savamment à Kouh-pâyeh où il acquiert son plus bel aspect monumental que nous ne pouvons plus apprécier en son intégrité. En effet, le défaut structural de tous ces portails réside en une déficience statique. Tous les exemples que nous en connaissons (pratiquement tous les portails de cette époque) comprennent une voûte qui est la couverture réelle du porche, sous laquelle la demi-coupole n'est qu'un décor. Bien que léger, celui-ci est cependant assez épais (une vingtaine de centimètres). Les nervures en formant le squelette (0,18 cm.) prennent la charge en la reportant dans le mur de fond et sur l'arc de tête de la voûte. Cet arc ne peut à la longue et surtout à son sommet, résister à cette pression persistante. A Kouh-pâyeh, l'arc de tête était une immense voussure à 45°, montée en prolongement des ébrasures (on en voit les traces); une telle structure qui surmontait largement l'arase des gros calages, était naturellement instable, a fortiori le fût-elle, si, comme on peut le croire, un décor vint insidieusement lui infliger une poussée oblique [2].

A Vendâd-deh, nous retrouverons, 14 ans plus tard, le même aspect qu'à Behdjat-âbâd et Kouh-roûd, mais les loggia d'étage perdent leur qualité principale qui est de créer un effet d'ombre : les arcatures sont fâcheusement obturées (pl. XVI, a). Les quatre baies ménagées dans le masque (elles éclairent des chambres octogonales) nuisent grandement à l'unité de l'ensemble. A Natanz, la façade réapparaît dans sa pureté, sans cet accommodement douteux.

A Sardahân (pl. XVII, e) l'ampleur voulue de l'arche majeure est inclue dans la composition, toute en hauteur. Les pans coupés, un peu trop serrés, sont en retrait des grosses piles de l'arche centrale. Un décor en briques — à l'ancienne mode — ornait ces piles, cependant qu'une demi-coupole (dont il ne reste que les premières assises) occupait le haut du porche; nous ignorons malheureusement, de quel genre était ce décor et par quels matériaux il atteignait son effet.

Avec les monuments suivants, le type à pans coupés prend un aspect immuable, les proportions ne sont sujettes qu'à de faibles variations : le modèle sclérosé, est devenu classique. Il existe peu de différence entre ce que l'on voit à Jam, à Djemal-âbâd (1065 H.) et ce que montrent les monuments de la région d'Ispahân : Mâder-e-Châh de Mourtcheh-Khort, de Tchâh-e-siyâh now (1098 H.) (pl. XVIII, c), de Mâder-e-Châh du col de Dhor (1112 H.) (pl. XIX, b).

On ne saurait terminer ce bref historique, sans rappeler succinctement les caractéristiques de la solution illustrée par Mâhyâr.

Déjà à Tchâhâr-âbâd B, en ce monument octogonal, la disposition du plan obligea à reculer en deçà de la façade, le portail proprement dit. S'il fut impossible de couvrir d'une voûte assez large l'échancrure ainsi créée (les voûtes des monuments de Tchâhâr-âbâd sont déficientes) du moins son avantage principal, protéger des vents violents, fut-il conservé. A Mâhyâr, l'épais

[1] *Ibid.*, pl. VIII-3.

[2] L'examen des structures, surmontant les ébrasures, conduit avec certitude à cette forme rare dans l'architecture iranienne, mais fréquente en Europe à la même époque.

bazar ajouté à l'édifice primitif, rendit ce dispositif quasi obligatoire, afin de dégager les accès et de ne pas rendre tout à fait obscur le hall d'entrée. En ce fond d'esplanade monumental [1] il est bien certain que l'entrée de la mosquée du Châh comme celle du grand bazar sur la place royale d'Ispahân, marquèrent leur forte influence.

Si ce type d'entrée fut, pour les caravansérails, peu usité à la fin de l'époque safavide, c'est surtout parce que l'occasion ne se présenta plus : le programme des constructions routières, ayant été amplement comblé. La nouvelle mode ne dut cependant déplaire, puisqu'une réfection, celle du portail déjà cité, de Sangbast, s'efforça d'intégrer, plutôt mal que bien, cette forme en d'anciennes structures.

Postérieurement aux safavides en beaucoup d'endroits, antérieurement publiés [2], nous retrouverons cette disposition d'autant plus appréciée, qu'elle était aussi à la mode dans la Russie voisine et en Europe. On la voit alors précéder les entrées de demeures seigneuriales citadines, celles des caravansérails et remplacer parfois dans les résidences particulières et les caravansérails les grands eïwans coutumiers.

FAÇADES.

Dès le début de l'époque safavide, il est courant de voir les façades principales et même latérales, abandonner de leur sécheresse en s'ornant de niches, quelquefois faiblement en retrait, parfois assez prononcées. Dans le premier cas, le but est uniquement décoratif; dans le second il remplit le même rôle, mais est surtout utilitaire. Il est inutile d'en énumérer les exemples, les photographies et les plans y suffisent.

On remarquera cependant que les niches profondes sont toujours présentes aux lieux d'étape où de grands rassemblements étaient prévisibles : points de départ de caravanes, cols, etc.; également lorsque le monument était de dimension restreinte : Dhor, Yezd-i-Khâst, Kouh-roûd, Tchâh-gadeh, Bisyoun, Gabr-âbâd, Gêz, Tchâh-e-siyâh now, etc. en sont des exemples.

L'emploi de superstructures paravents au-dessus des parapets des terrasses fait son apparition à la fin du règne de Châh Abbâs Ier. Ces superstructures étaient déjà communes sous les seldjoucides et les mongols (Robât-e-Turk, et Sin) mais remplissaient, semble-t-il, un rôle tout à fait défensif et constructif, étant murs de parement pour de légers étages. Sous les safavides, ce sont des clôtures, maintenues par de petits pilastres, incapables de tout rôle de soutien, si ce n'est pour les panneaux en briques, ajourés ou pleins, crénelés ou lisses, qu'ils consolident.

En certains endroits, ils aident à l'esthétique, en relevant la hauteur des façades (Kouh-pâyeh, Vendâd-deh, Mader-e-Châh du col de Dhor), mais partout ils veillent au calme des dormeurs profitant des terrasses. Une certaine recherche tente généralement, d'alléger ces paravents, soit par la répartition des panneaux et de leurs jeux de brique (Vendâd-deh) soit par la forme des petites arcatures les composant (Riâvad-e-Bostân, Mâder-e-Châh de Mourtcheh Khort) soit par des créneaux et des ajours (Mader-e-Châh du col de Dhor, Kouh-pâyeh). A l'exception de ce dernier endroit et de Dhor, le rôle défensif semble exclu.

[1] On a vu plus haut que toute la façade du monument était dégagée sur une vaste place.

[2] Cf. « Car. » : Ali-âbâd, Manzarieh.

TOURS.

Au risque de répéter les commentaires du Chapitre VII, nous remarquerons que les tours réellement défensives sont fort rares; celles des caravansérails octogonaux, en zone perturbée, jouent ce rôle, comme celles de Kouh-pâyeh (encore reste-t-il à savoir, si en ce monument ce ne fut œuvre des gendarmes y tenant garnison). En général, quand elles ne font pas totalement défaut, les tours sont des simulacres pleins, plutôt nuisibles au mur voisin; ou encore si elles sont creuses, n'abritent-elles que des latrines ou pièces de dépôt. On notera le rôle de phare que purent avoir certaines d'entre elles, fonction tout à fait certaine à Dombi et à Gez.

DÉCORATION.

La décoration, outre ce que nous avons déjà mentionné pour les portails et les superstructures, est matérialisée dans les pavillons centraux et parfois dans les grands eïwans des cours. A l'effet plastique obtenu par les niches plates et les chanfreins, s'ajoute en quelques monuments la régularité et la variété du briquetage (Sardahân, Tchâh-gadeh) procédé souvent poursuivi pour les façades intérieures où un rang de briques rouges naturelles ou vernissées noir, ajoute un sobre accent. Parfois aussi, à partir de Châh Soleyman, l'effet de briquetage atteint une grande finesse par l'emploi d'éléments de petit format, très fréquemment estampés. Ainsi l'impression d'un fini parfait est atteinte aux façades intérieures et extérieures de Mâhyâr et de Tchâh-e-siyâh-now.

Dès le début du règne de Châh Abbâs I[er] les monuments (et les réparations importantes) firent partie de programmes d'ensemble. Les analogies entre plusieurs bâtiments nous l'ont montré. Il en fut de même pour certains éléments décoratifs, tels que les bandeaux à inscriptions en céramique, exécutés au début en kachis-mosaïque et bien vite sur carreaux de 0,25 × 0,25 cm. Ces œuvres démontées récemment, en un but lucratif, nous font cruellement défaut. Par contre il ne fait pas de doute que les demi-coupoles nervurées, conservées partiellement en maints endroits, furent apportées par fragments, d'ateliers urbains, quand le moment de les poser était venu.

Il existe une grande unité de style entre ces ornements visibles à Behdjat-âbâd, Dombi, Vendâd-deh, Gêz, Kouh-roûd, Gabr-âbâd, etc... Entre des nervures au plâtre, ou composées de trois rangs de briques à plat, il était facile de monter ces panneaux curvilignes tout préparés (exactement comme il était pratiqué pour les dômes de mosquées). L'ocre rose de la brique naturelle est élégamment soutenue de discrets filets en briques vernissées noir, outremer, jaune ou turquoise.

Assez curieusement, cette ornementation qui tient son origine de l'époque timouride, fut peu employée pendant la plus brillante époque safavide (sauf dans les caravansérails) pour réapparaître en de grands monuments lors du dernier monarque régnant (à la madresseh Mâder-e-Châh à Ispahân) : c'était un moyen peu coûteux d'orner honorablement de grandes surfaces.

Les éléments céramiques vernissés préfabriqués et de contours variés demeurent une rareté que l'on ne peut voir que sur la façade inachevée de Gez.

Nous n'avons pas retrouvé, même dans les pièces luxueuses, trace de peintures murales ou de fresques. Il est vrai que les enduits, fréquents dans les bala-khânehs, ont pu les recouvrir, s'il y en eut jamais.

La décoration intérieure des locaux, fut limitée à la diversité des procédés de briquetage, généralement pratiqués magistralement; pour plus de luxe, les farachs des voyageurs importants ne manquaient pas d'apporter tentures et tapis, faisant partie des impedimenta.

AMÉNAGEMENTS DE CONFORT.

Les aménagements de confort ne subirent pas de sensibles améliorations. L'alimentation en eau est toujours primordiale (ghanat ou ruisseau permanent, puits et en cas de besoin gros-âb-ambars (pour la réserve) mais aucune trace de bassins intérieurs.

Les latrines deviennent moins rares; outre celles classiquement placées dans les tours, on en voit d'autres bien situées et facilement accessibles. Elles suffisaient à l'usage nocturne. Pendant la journée elles étaient complétées par de légères installations extérieures, dont la coutume est continuée de nos jours.

Le sol des cours, lorsque la nature du terrain est trop argileuse, est constitué par un pavage de galets ou de petits moellons choisis. La pose est effectuée par panneaux limités par des pierres plus plates, posées de champs. L'évacuation des eaux est assurée par des drains (Tchâh-e-siyâh now, Aznidjeh). De tels sols pavés évitent la boue lors des pluies et facilitent en toute saison le nettoyage indispensable.

Vers la fin de l'époque safavide, les cheminées sont judicieusement prévues et le nombre des niches augmente constamment.

CHAPITRE XII

MONUMENTS ROUTIERS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN POSTÉRIEURS AUX SAFAVIDES.

Après le déclin de la dynastie safavide, l'ambiance incertaine du pays troubla gravement le commerce et les communications [1]. Lorsqu'au XIXe siècle la vie redevint plus normale, le trafic intérieur, les importations et quelques exportations redonnèrent une certaine activité aux routes tout en incitant les voyageurs aux déplacements. Ces mouvements furent cependant loin d'être ce qu'ils avaient été aux siècles antérieurs. Entre-temps, le grand transit international avait disparu pour toujours; les mœurs avaient évolué et parfois les trajets empruntés n'étaient plus les mêmes.

Les anciens monuments safavides encore en bon état — ils le furent presque jusqu'à nos jours [2] — continuèrent à être utilisés; de nouveaux lieux d'étape furent édifiés surtout le long de trajets nouveaux, ou sur ceux, anciens, les plus usités. D'autre part, les contacts de plus en plus fréquents avec l'occident, les voyages d'agents commerciaux, de diplomates étrangers et de personnes chargées de missions de tout genre, apportèrent avec le goût de déplacements plus rapides celui d'un confort jusqu'alors inconnu ou estimé superflu. Désormais le voyageur préféra de beaucoup emprunter le service des postes, bien réorganisé, rapide, ou tout au moins user de l'autorisation de stationner dans les relais officiels, les « tchapar-khânehs ». Un long parcours, par exemple celui de Téhéran à Ispahân, qui demandait autrefois 9 à 10 jours, n'en exigeait plus avec des calèches ou de bons chevaux que cinq.

Sous les safavides on construisit de plus en plus hâtivement et avec de mauvais matériaux les bâtiments officiels, sauf, par remarquable exception, les constructions routières. Au XIXe siècle celles-ci subirent le sort commun. Dans la région d'Ispahân où de tout temps on édifia beaucoup en briques crues, les défauts s'aggravèrent [3]. Le résultat en est que les environs de la ville et les principales voies extérieures sont encombrées de ruines informes, parfois récentes, en beaucoup plus mauvais état que d'autres, pré-seldjoucides, vestiges d'édifices pourtant en terre, mais en bonnes briques crues de composition judicieuse.

(1) Voir « Car. », p. 83 et 59.

(2) Les voyageurs européens de la fin du XIXe A.D. les mentionnent fréquemment.

(3) Très souvent, ces briques crues sont composées de première terre venue, sans souci de choix de l'argile et de la proportion de sable à y incorporer. Souvent aussi la brique crue est remplacée par de la terre compactée, posée par épaisseur de 0,40 à 0,50 m. Les murs sont en outre trop minces et les points d'appui réduits, à un minimum déjà très juste pour de la brique cuite.

TCHAPAR-KHÂNEHS.

Au Nord de la ville et un peu partout le long des voies, les tchapar-khânehs et auberges à voyageurs de même allure sont fort nombreuses. Nous n'en donnerons pas de relevé : celui d'Haouz-e-Soltân, précédemment publié [1], est presque un plan type qui suffit à l'entendement de ces pavillons héritiers des petits robats antiques; les variantes sont rares. Généralement de petite dimension (30,00 × 25,00 m.) le quadrilatère, protégé par un haut mur en terre est renforcé de quatre tours rondes. Le portail, sans prétention, comprend de chaque côté du passage d'entrée le poste de garde et les chambres du personnel; la cour est bordée par des pièces — dortoirs et au fond sont disposées des écuries séparées, ou une ou deux galeries en tenant lieu. Les hôtes de passage sont logés le plus souvent dans le balah-khâneh, édifié au-dessus de l'entrée. Cette demeure est généralement composée de deux ou trois pièces bien éclairées et ventilées, très habitables, auxquelles un eïwan ou balcon couvert ajoute souvent un peu d'agrément.

Ce type classique, sans autre variation que dans les détails, est, sans fantaisie, constamment utilisé [2] même lorsque le réemploi d'un autre bâtiment fonctionnel eut obligé à une adaptation mieux étudiée. Tel est le cas du *tchapar-khâneh de Bâgher-âbâd* (site 35, fig. 59). Cette halte, toute proche de la route moderne, était placée sur la voie Gez-Mourtcheh-khort, entre Amir-âbâd et la petite montagne proche de Mâder-e-Châh. Il s'agit là d'un ancien relais officiel ou petit poste de gendarmerie, composée d'une tour flanquée de deux salles oblongues et d'une écurie postérieure (en hachures croisées sur la fig. 59). On vint plus tard lui accoler une cour, munie d'un portail et d'une entrée indépendants. Deux corps de bâtiments assuraient quelques chambres aux voyageurs et des dortoirs pour leurs gens; cependant qu'une deuxième écurie vint doubler la première. Derrière le mur de clôture Est, on voit deux autres cours, réservées au pansage des montures.

Il est difficile de savoir si le poste de gendarmerie continua à être utilisé après l'édification de l'agrandissement : on peut le croire, car deux des travées de la première écurie furent découvertes afin de créer une courette; l'escalier d'accès au premier étage de la cour qui prenait naissance dans le local inférieur, fut dorénavant dans le fond de la courette. Par là on pouvait atteindre toutes les toitures et deux tourelles situées aux angles Nord de l'adjonction (pl. XIX, d).

Bâgher-âbâd, comme tous les tchapar-khânehs, était bien approvisionné en eau; chaque chambre disposait d'une bonne cheminée et de nombreuses niches. Des latrines étaient prévues; la cour était probablement ornée d'un bassin pour les ablutions.

CARAVANSÉRAILS.

Ces établissements fort nombreux dans la banlieue d'Ispahân et sur les principales voies y menant (voir Chapitre II) eurent le triste sort que réservait leur construction déplorable [3].

[1] Cf. « Car. », p. 68, fig. 27.

[2] Le tchapar-khâneh Amin-âbâd (ou Nezam-âbâd), sur la route moderne de Natanz, celui de la voie Mahmoud-âbâd Mourtcheh-khort, sont de ce type.

[3] D'après les récits des voyageurs du début du XIXe siècle, le ministre Amin-ed-Dowleh (Amir-e-Nezam) en construisit plusieurs (sur la route directe de Kâchân et sur celle de Natanz) tous maintenant très ruinés. Ce ministre fit également réparer de vieux car. safavides qu'il munit de bala-khânehs.

Ceux que nous donnons plus loin, doivent à leurs légers parements de matériaux durs, recouvrant la terre battue, d'échapper très provisoirement à la ruine, rendant déjà informe tous les autres.

En ces bâtiments, édifiés dans l'unique souci du rapport, par de riches commerçants, par quelques seigneurs et aussi par de dévots personnages au profit de fondations pieuses, nous

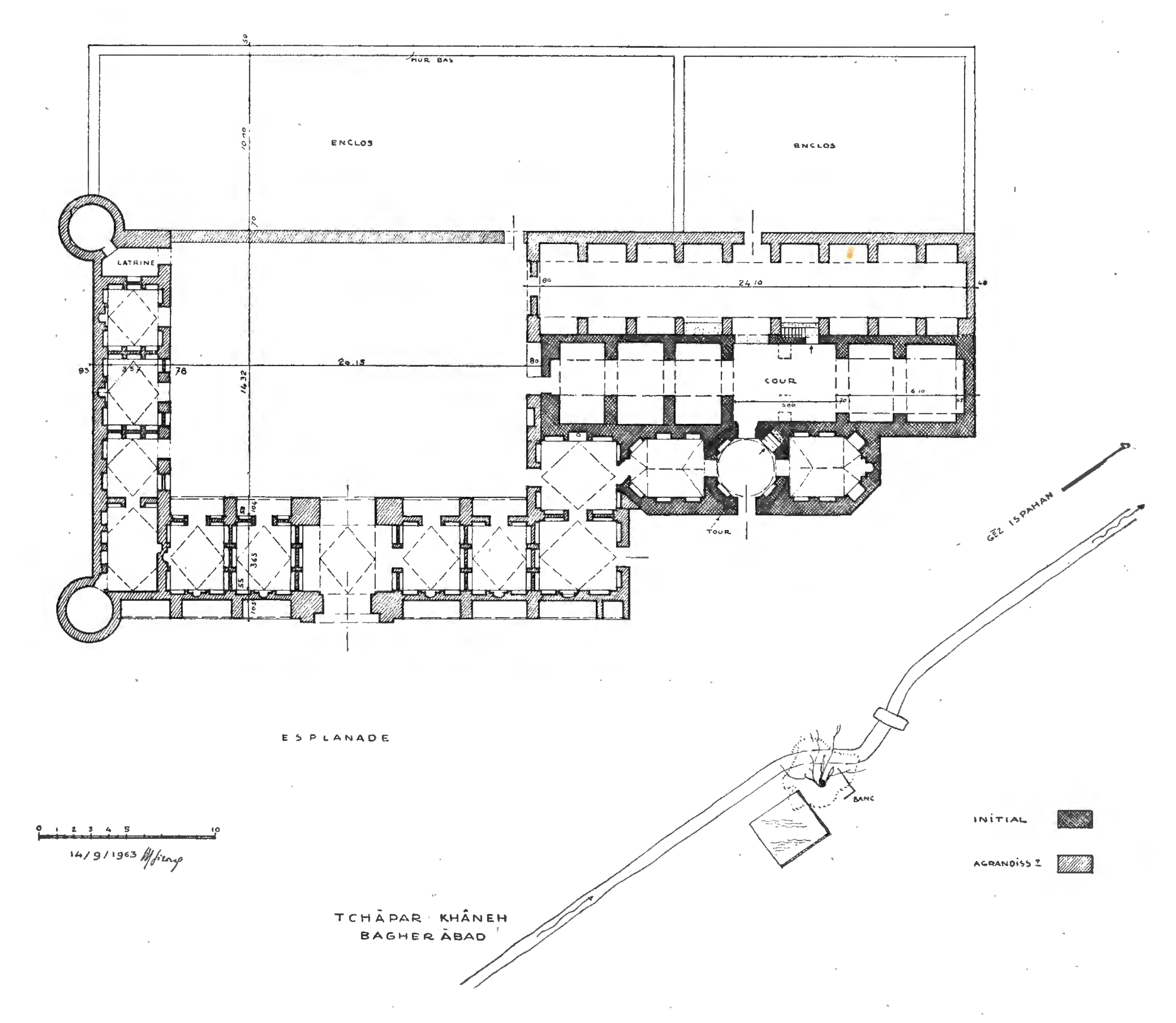


Fig. 59. Plan du tchapar-khâneh de Bâgher-âbâd.

retrouvons parfois le goût du monumental, mais le plus souvent celui du gain immédiat. Aucune innovation; on se contente de copier les exemples anciens. Ce plagiat peut s'intéresser aussi bien à des types déjà désuets qu'à des exemples à la mode à la fin de la période safavide, ou encore prisés à la cour kadjare de Téhéran. Toutefois, en cette abondance d'exemples anciens et modernes où le constructeur était tenté par des solutions différentes qu'il ne comprenait plus toujours, il oublia rarement d'apporter pour le voyageur les commodités qu'exigeait le progrès, Tous ceux appelés à circuler ne pouvaient descendre dans les tchapar-khânehs : transitaires

responsables de cargaisons de valeur, personnages nantis d'une nombreuse escorte, familles de pèlerins gagnant les lieux saints, purent disposer, au lieu de petites chambres classiques, d'appartements mieux aménagés et surtout mieux isolés.

Le caravansérail de Sôh (fig. 60, site 29) situé sur une des branches de la route de Kâchân, divergeant à partir de Mourtcheh-Kort, fut édifié en 1223 H. = 1808 A.D. sous le règne de Fath-Ali-Châh.

Son promoteur Abdol Kassem Ispahâni dont le nom figure sur deux inscriptions (sur pierre) du portail, fit imiter, avec quelques changements minimes, l'exemple tout proche de Kouh-roûd. Les grands axes de la cour sont à l'instar de ce dernier, ornés de grands eïwans classiques, flanqués de deux arcades plus petites que les eïwans des chambres courantes. Ces baies sont ici prolongées par des couloirs facilitant le service. Cette solution déjà ébauchée à Sagzi, près des grands eïwans latéraux, mais non poursuivie en d'autres édifices [1], sera très souvent employée sous le règne des kadjars.

L'accès au caravansérail s'effectuait par une ruelle parallèle à la façade, immédiatement limitée par une forte déclivité — la façade du pavillon ne put faire saillie : le type de portail 2 fut choisi (pl. XIX, e) très comparable à ceux d'Aznidjeh et de Gabr-âbâd. Les dépenses de la construction restèrent dans les limites raisonnables : l'architecte se garda bien d'édifier dans le pavillon d'entrée un hall coûteux, couvert d'une vaste coupole. On revint à la solution sans emphase d'avant Châh Abbâs Ier, où le passage cocher est simplement muni de deux soffehs latéraux, endroit de départ des escaliers pour atteindre un vaste bala-khâneh.

Ce monument, qu'en l'absence d'inscription, l'on prendrait bien facilement par sa conception et son exécution, pour une œuvre safavide, disposait de latrines, d'un hammam (à l'extérieur) et surtout d'un climat réputé pour sa clémence [2].

Le caravansérail Qaleh-Chour (fig. 61, site 30) indique par son nom la qualité des eaux l'alimentant. Un ghanat venant des montagnes voisines, traverse en effet, sur une petite distance, les terrains salés qui bordent les sols alluvionnaires du Zâyandeh-roûd. A 25 km. au Sud de la ville, sur l'ancienne piste de Chiraz, le bâtiment fut construit par Hadji Mohammed Ali Khan (sous Mouzaffar-ed-Din Châh). Ce haut personnage avait là une grosse propriété de campagne, maintenant très ruinée [3]. Bâti au même moment, il y a une centaine d'années, l'édifice caravanier ne fut pas totalement en terre; les parties verticales, un peu mieux construites, reçurent un parement de briques cuites. Les arcs sont d'une brique (0,22) et les voûtes d'une demi-brique. A part cette carapace infime, tout le reste n'est que bourrage de terre. Il semble bien que l'écurie arrière, ruinée, ne reçut même pas cette fragile protection.

(1) Elle fit une apparition au Caravansérail Mâhyâr, au début de l'époque safavide.

(2) Il n'est pas impossible que le car. de Sôh n'ait réutilisé certaines parties d'un monument safavide.

(3) C'est un enclos carré où de chaque côté d'une ruelle centrale, sont disposées quatre cours. L'une pour les services de la résidence, les autres pour les écuries, les paysans et la ferme. La résidence fréquentée à la belle saison, consiste uniquement en un vaste bala-khâneh. Le tout est en état de ruine avancée.

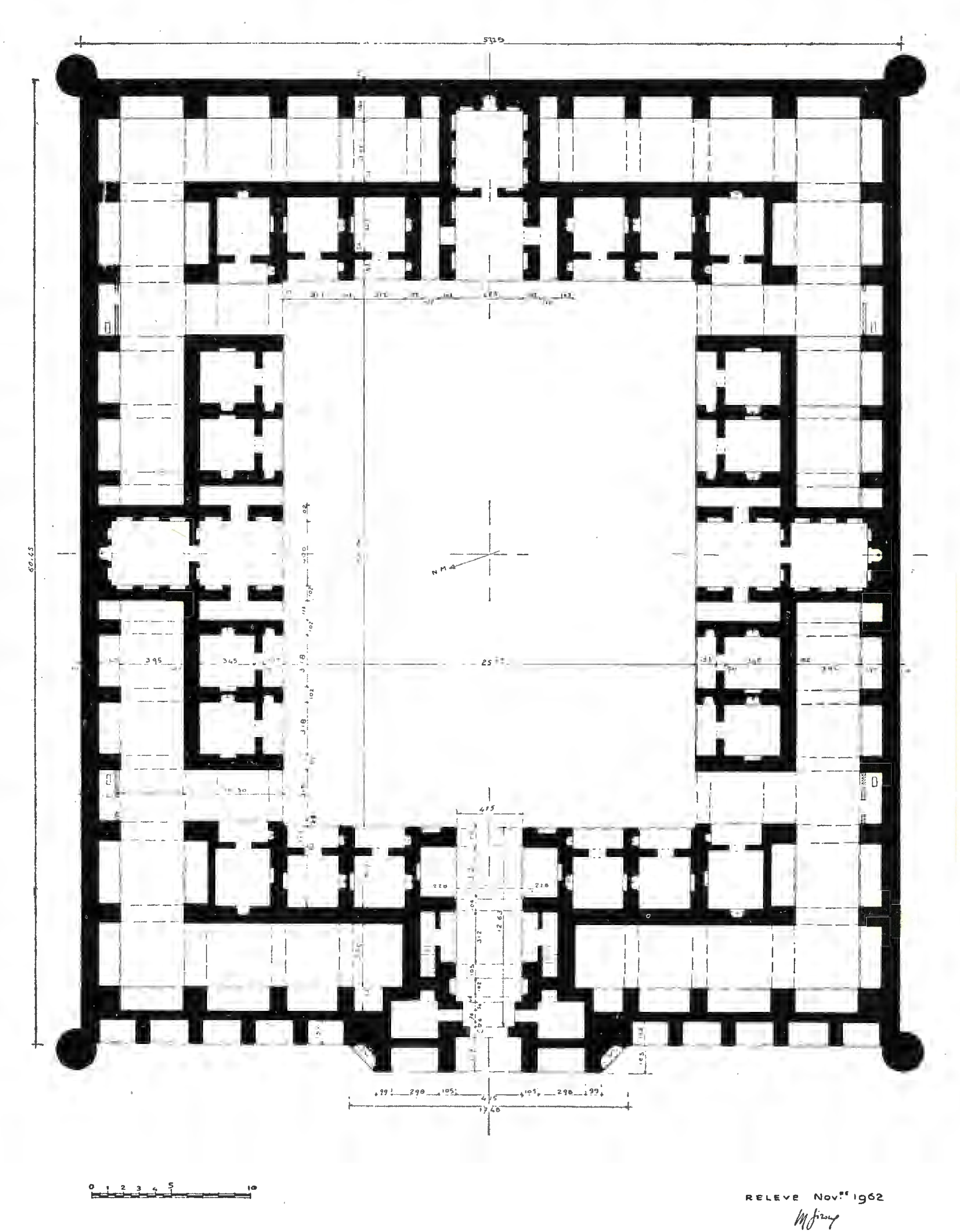


Fig. 60. Caravansérail de Sôh.

Le plan est inspiré de la belle solution de Natanz : les entrées d'écurie se font par les angles; de chaque côté des passages sont disposées les profondes alcôves des surveillants et conducteurs.

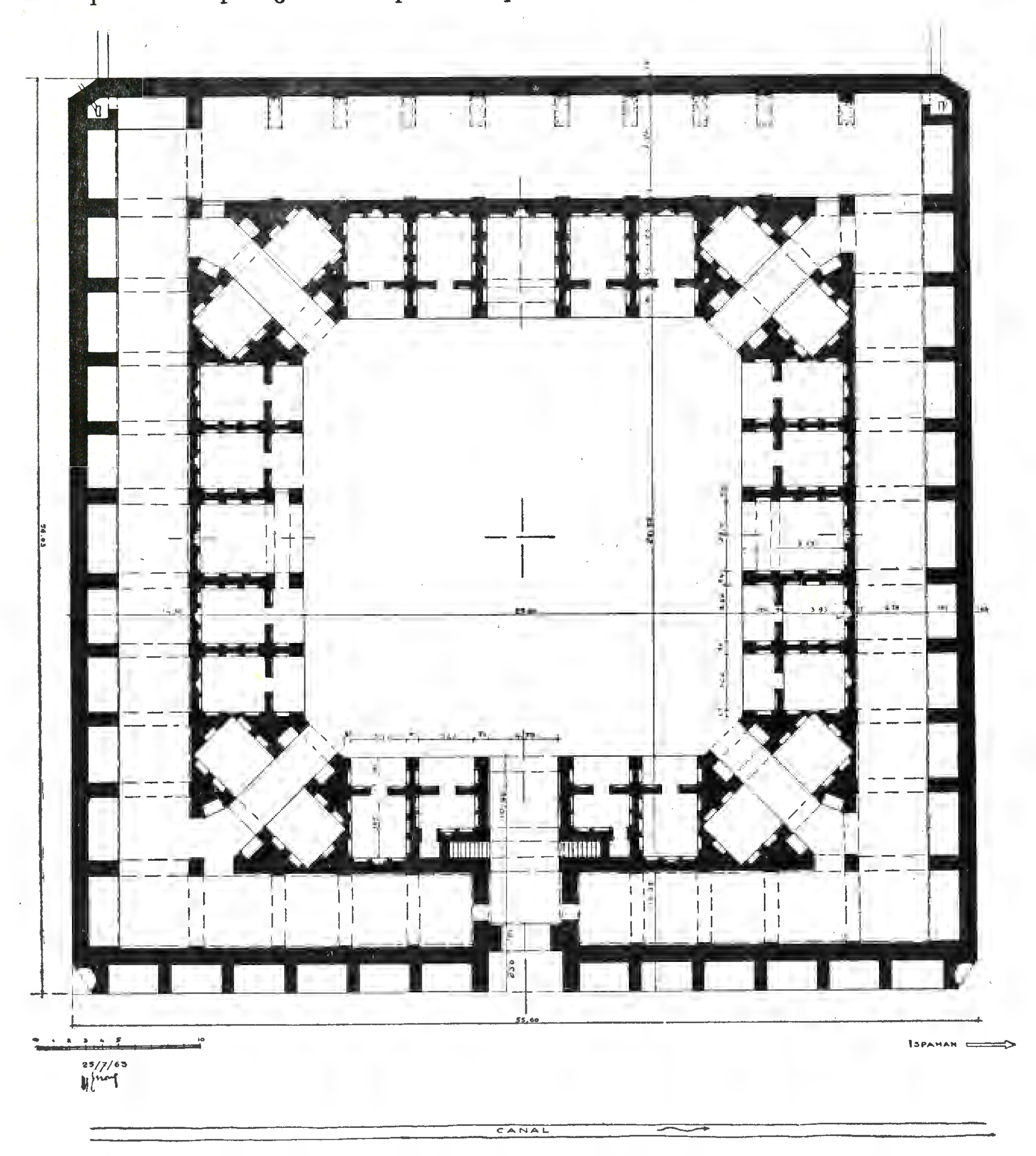


Fig. 61. Caravansérail Qaleh-Chour.

Le but de ce schéma, logique et élégant à la fois, a été totalement incompris, à moins qu'en cours de réalisation, l'édification difficile des voûtes d'angle ait rebuté le constructeur : les larges passages si bien amorcés sont brusquement interrompus par de grosses piles axiales;

cette modification rend les accès très incommodes et fait une chose absurde de ce plan par ailleurs si net. Toute emphase est supprimée dans la façade extérieure (pl. XIX, f et XX, b) comme dans l'entrée. L'édifice, compte tenu des alvéoles extérieures et de la cour, peut recevoir 275 animaux en stationnement — chiffre considérable.

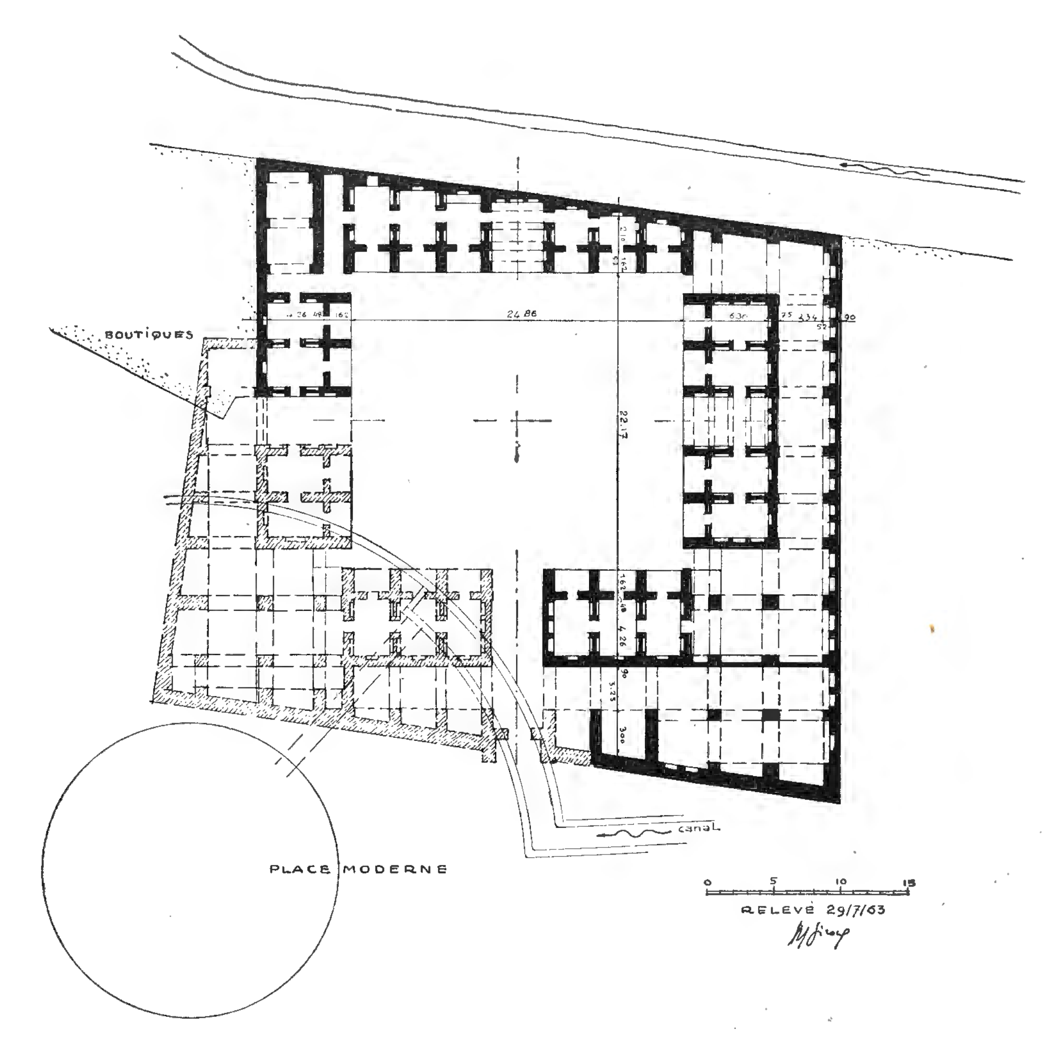


Fig. 62. Caravansérail Châhi.

Le caravansérail Châhi (fig. 62, site 31) un peu plus ancien que le précédent (il daterait du règne de Nasser-ed-Dine Châh) est implanté au Sud du pont de Vergoun sur le Zâyandeh-roûd. La bourgade groupée autour de ce pont safavide (réparé sous les kadjars) [1], distante de quelque 22 km. de Djoulfa, voyait l'aboutissement d'une des principales voies commerciales du XIXe siècle [1]. Les marchandises importées par quelques compagnies européennes passaient par Râm-Hormuz, gagnaient les abords du fameux Kouh-e-zard (alt. 4.550 m.) d'où, suivant les conditions climatiques, elles atteignaient Ispahân via Qomichah ou Chahr-e-Kord. De cet endroit, une voie, la plus fréquentée, aboutissait à la ville par Pol-e-Vergoun — l'autre par Nadjaf-âbâd. La localité de Pol-e-Vergoun comporta de nombreux enclos caravaniers. Le mieux conservé est

[1] De nouveaux travaux, à peine commencés, vont tenter d'améliorer son tracé sinueux (1963).

le caravansérail Châhi. Celui-ci, amputé voici deux ans d'un large fragment pour l'aménagement d'une place circulaire, est édifié suivant le type traditionnel safavide. On s'efforça dans un terrain en losange, de loger une cour quadrangulaire (24,80 × 22,17). Il en résulte partout des pièces tronquées, des écuries biaises, tant bien que mal régularisées par des niches et alcôves inégales. On chercherait vainement en cette bâtisse commerciale, presque uniquement construite en terre, un souci d'esthétique. Celui-ci est réduit à l'ordonnancement d'une cour symétrique, cependant que pour augmenter la capacité rentable, tous les recoins furent utilisés.

Le caravansérail Châhi dont j'ai pu restituer le plan en totalité, grâce aux visites antérieures à sa démolition partielle, est un des derniers monuments de la région à avoir été en activité.

Sur la même voie, à 70 km. d'Ispahân, le village de *Lahibit,* au pied d'un col très abrupt, était entièrement destiné au trafic caravanier. Chaque habitation ou presque, ainsi que de nombreux enclos, furent construits à cette fin, ce qui donne à ce petit bourg, placé en travers d'un vallon, un aspect bien particulier.

La voie, autrefois pavée, passait sur le rebord d'un val et on pensa, à peu de distance du village, la gratifier d'un caravansérail, lorsque la guerre de 1914 vint interrompre le début des travaux qui ne furent jamais repris.

Le Qaleh-Ali-Âghâ (fig. 63, site 32) n'offre du programme primitif que l'entrée prévue (en briques de terre crue). Sitôt abandonné, cet embryon reçut l'adjonction de deux galeries en longueur, à usage d'écuries et de dépôt (bâties en gros moellons et terre) et d'un café typique de l'époque. Ce dernier, garni de trois vérandahs couvertes, profitait largement d'un jardin, occupant l'emplacement du caravansérail avorté (pl. XX, c).

Qaleh Ali-Âghâ déjà en ruine, présentant le seul intérêt d'une modeste étape indique toutefois combien fut brutale la disparition des transports caravaniers, industrie plusieurs fois millénaires.

A peu près au même moment, voici 50 ans, toute velléité d'initiative privée n'était pas anéantie. Nous avons trouvé sur la piste de trafic intérieur, joignant Ardestan à Kouh-pâyeh au travers des montagnes, un véritable îlot de colonisation. En une vallée sèche, un riche personnage vint creuser un ghanat qui fut assez abondant pour permettre l'implantation d'un parc avec une résidence importante, d'un village et de cultures. L'endroit, *Taqi-âbâd* (site 33, fig. 64) trouvait un complément de viabilité en un hammam, un moulin et différents petits bâtiments; un verger en longueur prodiguait pêches, grenades et amandes. L'habitation, une large bande, prend un petit côté du parc. Huit grandes salles, précédées de profonds et larges eïwans forment quatre groupes de pièces séparées par des couloirs; l'axe du bâtiment est marqué par un eïwan encore plus haut et plus ample donnant jour à un salon central, agrémenté d'un bassin d'eau vive. Cette construction, déjà fort endommagée, a encore, malgré la tristesse des ruines récentes, une grande allure. Il est facile d'imaginer, depuis les eïwans, quelle vue grandiose offrait le panorama du désert central et des montagnes lointaines au-dessus des frondaisons du parc, établi en terrasses. Cette résidence temporaire suppose une nombreuse suite et implique la nécessité de force serviteurs et de toute une cavalerie. Pour cette dernière et aussi pour les convois réduits empruntant la piste, un petit caravansérail fut édifié (47,40 × 39,80 m.) (fig. 65). Son plan, très simple et logique, était suffisant pour abriter de 60 à 80 montures — sans compter celles mises à l'entrave dans la cour.

Ce petit exemple, bien dans la ligne traditionnelle donne — prise à leur ultime et récent développement — ce que furent les exploitations et les étapes des provinces éloignées.

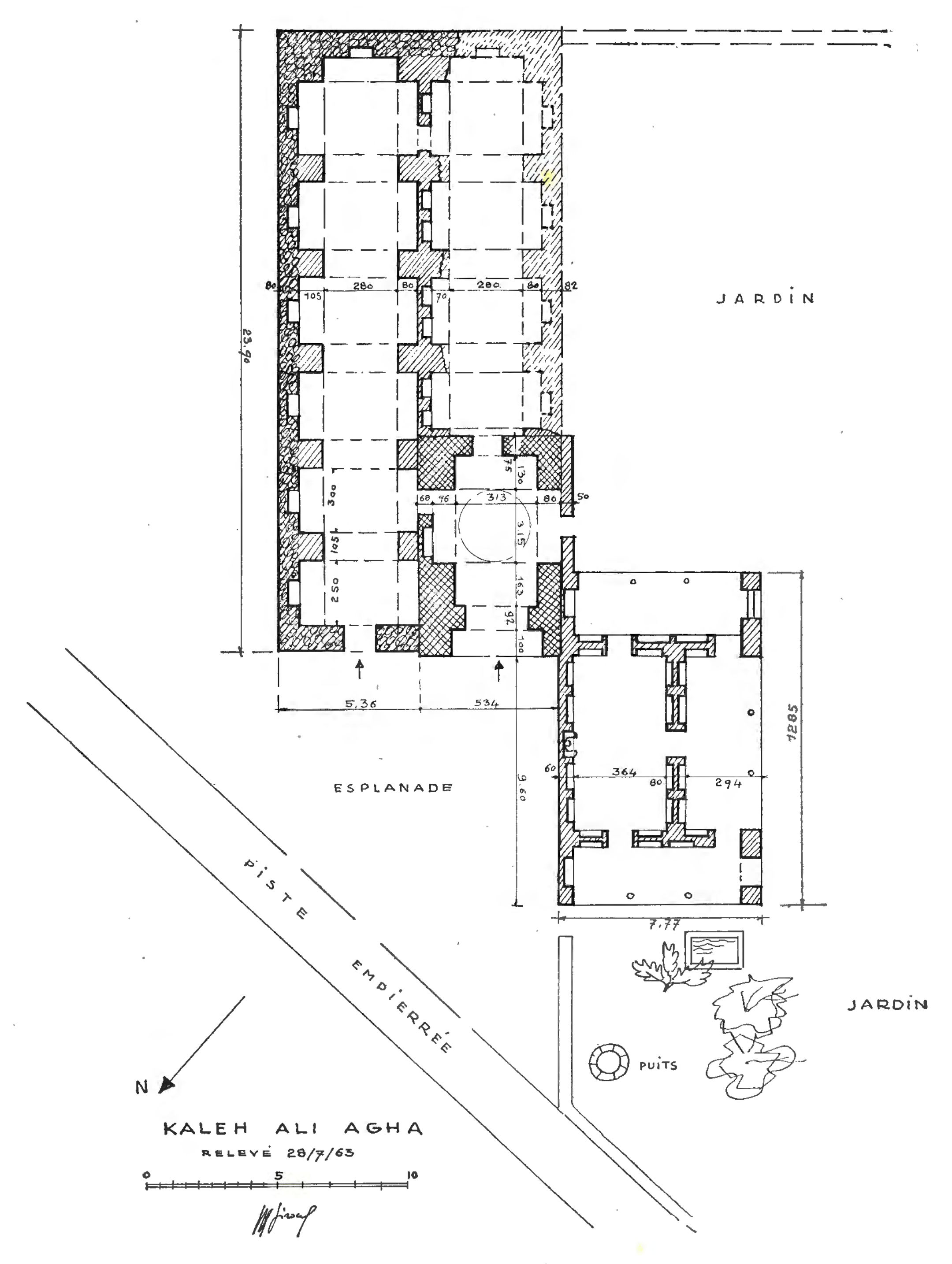


Fig. 63. Qaleh Ali-Âghâ.

La vie se retira de Taqi-âbâd au début du règne de Châh Rézâ Pahlavi, lorsque les eaux du ghanat furent dirigées à 45 km. de là, vers la bourgade de Zavâreh qui a toujours souffert de la sécheresse.

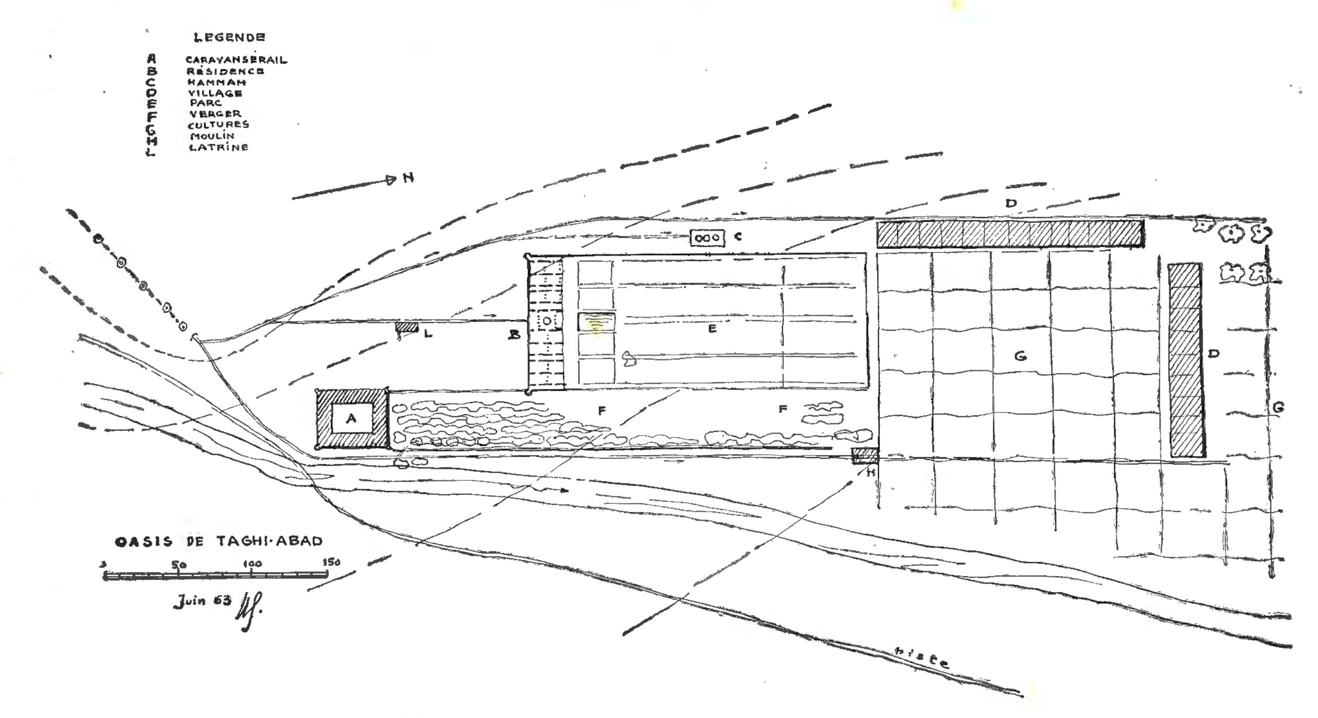


Fig. 64. Schéma d'ensemble de l'oasis. Taqi-âbâd.

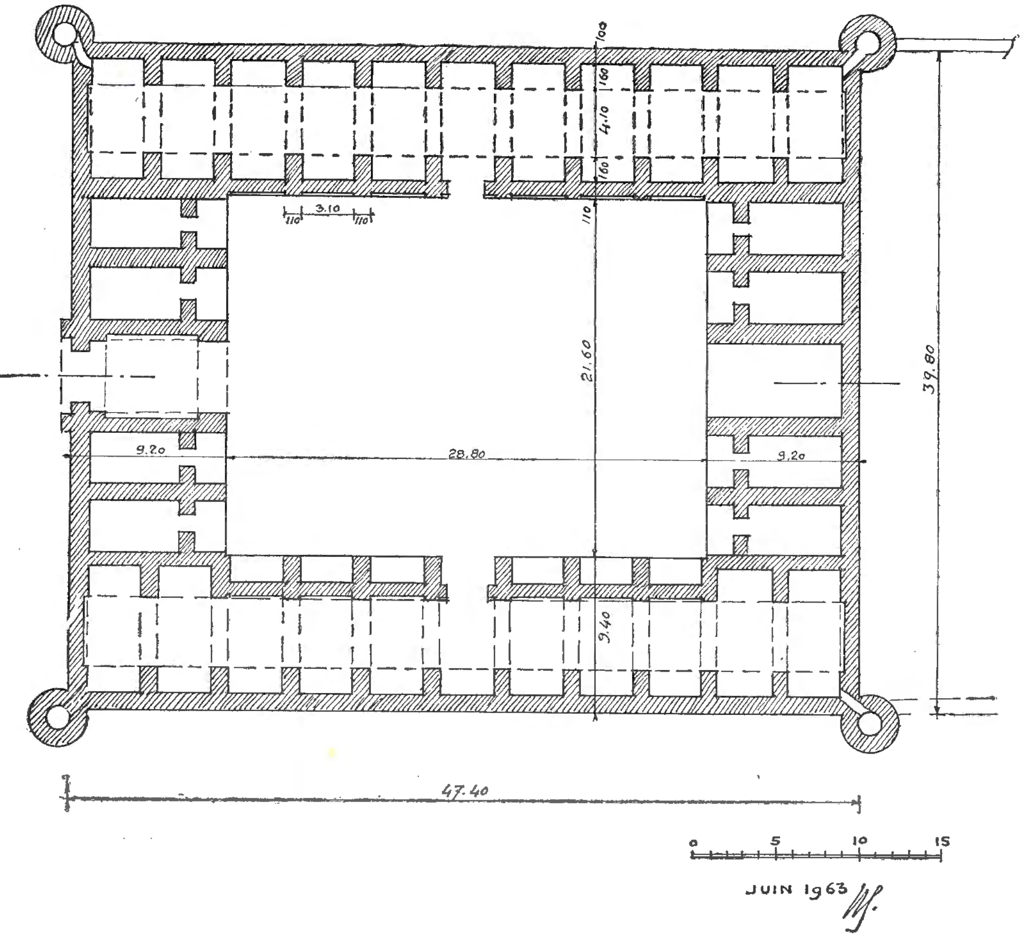


Fig. 65. Caravansérail-écurie de Taqi-âbâd.

La précédente publication a suffisamment donné d'exemples de constructions caravanières du XIX[e] siècle [(1)] ce qui nous dispense de longs commentaires. A Deh-bid nous avons à faire, comme à Sôh, à un plagiat d'un ancien type safavide, modernisé par adjonction de deux petits appartements; à Ardakân (en 1817-1818) un riche marchand de Yezd, reprend le principe évolué de Natanz — non sans imprudence — dans l'édification des voûtes délicates, couvrant l'intersection des écuries et des passages. Au caravansérail Atabaki près de Kâchân, la même solution, inspire cette construction en terre, mais est aussi mal comprise que par le constructeur de Qaleh-Chour. Le caravansérail *Perech* dans le Fars est une énorme bâtisse, largement inspirée du schéma concrétisé par Gâbr-âbâd et Tchâh-gadeh; il est probable que la ruine voisine d'un caravansérail safavide lui servit de modèle. Cette œuvre, non sans valeur, d'où toute emphase est strictement bannie [(2)] devait être d'une haute rentabilité, tant ses locaux stabulaires, tous dédoublés, sont vastes.

Dans la même région, le caravansérail Râh-dar [(3)] composé suivant le même principe, mais dénué de toute science (les surépaisseurs excessives voisinent avec des maçonneries insuffisantes) possède une petite hôtellerie et une annexe pour les convois particuliers.

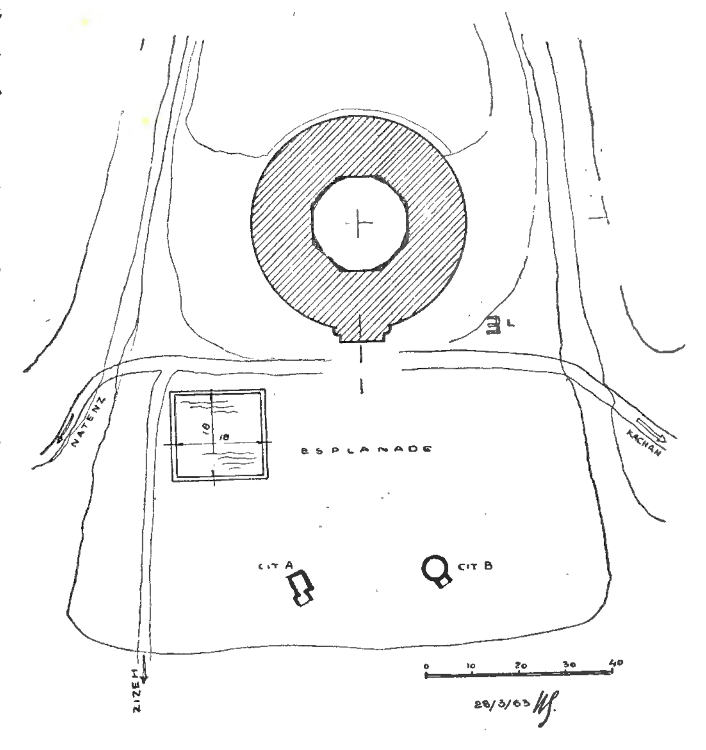


Fig. 66. Schéma de situation du Caravansérail de Zizeh.

Un peu partout d'autres œuvres en terre sont comparables à ces enclos, — auxquels allusion était faite plus haut, — nombreux autour d'Ispahân, sans aucun intérêt architectural : en un vaste terrain bordé de murs d'exécrable qualité, quelques tunnels et de pauvres chambres, sont laissés à la fantaisie du maçon.

Les dernières décades devaient cependant voir, sous l'impulsion d'importants personnages et d'anciens vizirs, quelques œuvres dont le souvenir doit être conservé. Il en est ainsi du caravansérail d'Haouz-e-Soltân [(4)] (entre 1855 et 1884) de Manzarieh (actuellement inaccessible, car transformé en dépôt de munitions) et surtout du bel ensemble d'Âli-âbâd. Celui-ci, englobé dans l'aménagement de toute une oasis, presque une œuvre d'urbanisme, maintenant très défigurée, est en voie de disparition depuis notre relevé de 1935.

Notre circuit dans la province d'Ispahân s'achèvera non loin de Kâchân par le curieux caravansérail circulaire de *Zizeh* (fig. 66, 67, site 34) à une quarantaine de kilomètres de la ville. Détecté par avion, mais difficile à retrouver sur le terrain (il est blotti dans un des nombreux

(1) Cf. « Car. », p. 83 et sq. — Deh-bid, fig. 41; Ardakân, fig. 44; Atabaki, fig. 47.

(2) Cf. « Car. », fig. 48, p. 88.

(3) *Ibid.*, fig. 86 et fig. 51.

(4) *Ibid.*, Haouz-e-Soltân, fig. 27; Manzarieh, p. 96; Ali-âbâd, fig. 55 et 56.

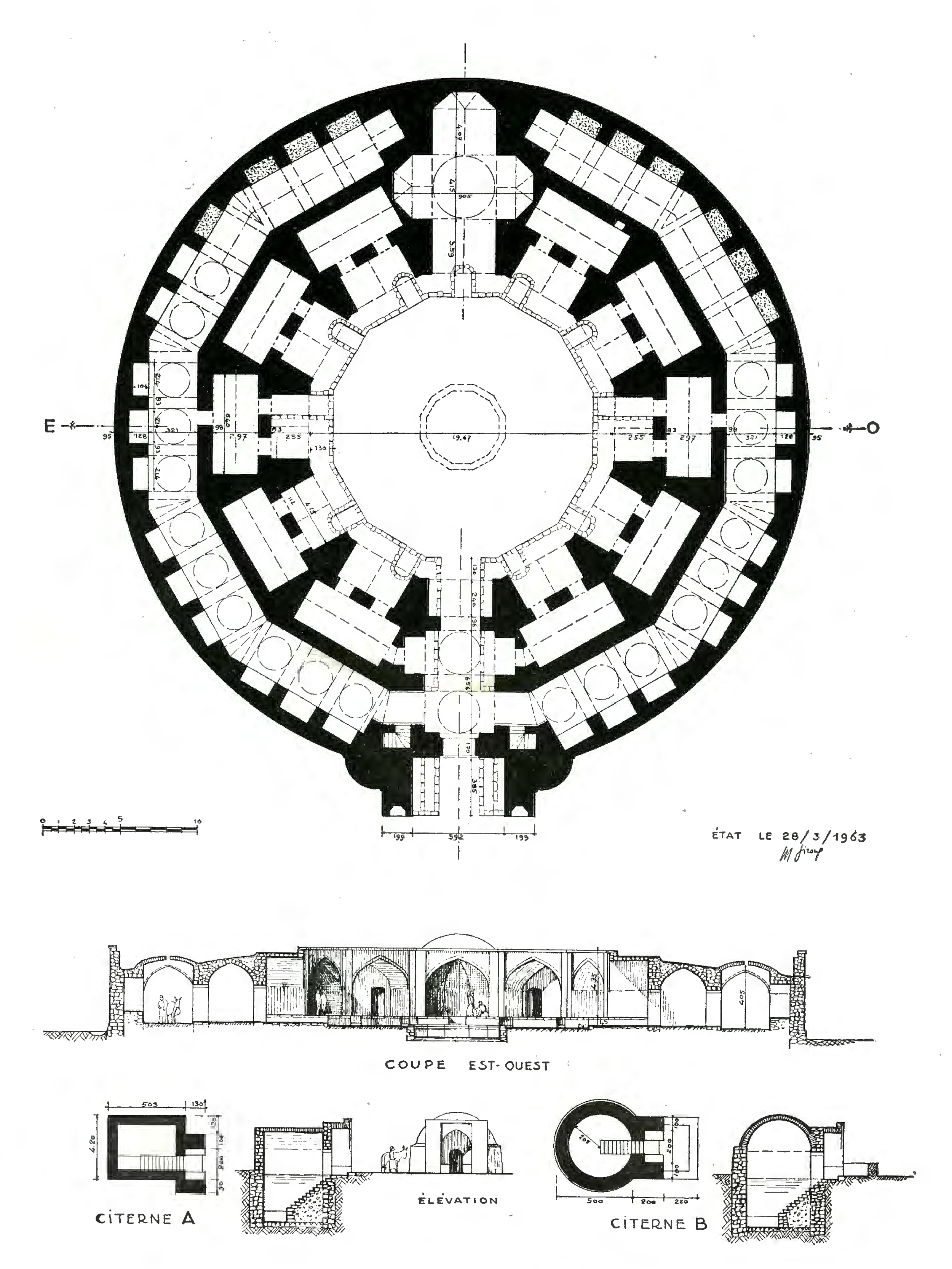


Fig. 67. Caravansérail de Zizeh.

vallons d'un cône de déjection de la montagne) l'édifice daté de 1270 H. = 1854 A.D. est dû à la munificence de Khadje-Kassem-Madjani. Ce personnage spécifie sur l'inscription que c'est là un don fait au bénéfice des voyageurs « pour le bien public ». L'entrée, orientée vers le Nord est précédée d'une esplanade. La piste joignant à cette époque Kâchân à Natanz, passe juste devant la porte. On pourrait s'étonner du trajet très accidenté de cette voie, qui escalade toutes les collines et ravins bordiers de la montagne, si on ignorait que le trajet moderne, relativement plat, situé à 5 ou 6 km. plus au Nord, est soumis à une chaleur intenable en été. Le trajet qui passe par Zizeh a l'avantage de recueillir quelques souffles d'air frais venus des hauteurs et de rencontrer de rares petites sources. L'esplanade d'environ 40,00 × 50,00 m. dispose, à sa gauche, d'un bassin de 18,00 × 18,00 m., profond de 2,50 m. et fort bien maçonné. Par surcroît de précaution, deux citernes (fig. 67) ont été ménagées au Nord, tandis qu'à l'Est un groupe de latrines ajoute au confort.

Le monument, en lui-même parfaitement circulaire, est formé de trois couronnes, centrées sur une cour à 12 pans (pl. XX, e). La première comporte 10 eïwans pour les chambres et un grand eïwan, accès couvert d'une salle cruciforme. Les chambres en longueur et perpendiculaires aux rayons, sont assez frustres (pas de niches, aucune cheminée) mais bien éclairées par deux portes. Les écuries occupent toute la troisième couronne; de profondes niches — inégales en profondeur, sont ménagées dans le mur extérieur. Ces locaux ingénieux, peuvent contenir 98 animaux : chiffre considérable pour le faible rayon (22,00 m. environ) de l'édifice. Les conducteurs étaient abrités dans les deux chambres Est et Ouest, en communication directe avec les écuries.

Le portail très saillant, flanqué de deux contreforts arrondis (pl. XIII, c) est probablement copié sur un monument mongol, autrefois dans le voisinage.

Ce petit monument, peut-être inspiré des écuries royales de *Dowchan-tapeh* [1] près de Téhéran, est un exemple unique : c'est pourquoi il fut relevé. Malgré les précautions prises dans les écoulements d'eau et la disposition étudiée des toitures, les dislocations dues aux séismes, aggravées par les infiltrations ont provoqué dans les épaisses maçonneries de moellons liées à l'argile et au plâtre, des dommages désormais irréparables.

La relation de longues pérégrinations à la recherche d'antiques voies de la province, la description de monuments parfois monotones et les comparaisons souvent fastidieuses, ont sans doute quelque peu lassé le lecteur. Il voudra bien à cela trouver quelques excuses, en considérant que notre but a été de dresser un mémorial d'édifices en rapide disparition, qui par leur nombre et par leur échelonnement dans le temps, offrent un tableau évolutif cohérent. Pour la région, autrefois si vivante d'Ispahân et dans les limites territoriales que nous avions déterminées, cette publication épuise — à peu près — le sujet des constructions routières. Nous espérons que la classification tentée ici pourra avoir un certain intérêt lors de l'étude de bâtiments analogues en d'autres provinces.

Il est à peine utile de résumer les étapes d'une vaste évolution au cours de laquelle deux types initiaux, augmentés progressivement d'éléments secondaires d'origines autochtone et étrangère,

[1] Cf. « Car. d'Iran », fig. 78.

donnèrent naissance pendant l'époque safavide à une formule parfaitement adaptée — non sans grandeur — aux mœurs et besoins du moment. On aurait pu croire que désormais plus rien ne pouvait changer ces plans fossilisés : les apparences semblent le confirmer. Mais peu de temps avant la révolution des transports modernes, une nouvelle adaptation faisait son apparition, elle fut brutalement interrompue. Il est souhaitable, comme il fut dit jadis, que l'Iran redevenant pays de transit grâce à l'autostrade internationale en cours de réalisation, trouve une solution satisfaisante, aussi bien pour les gros transports que pour les touristes.

La région d'Ispahân, par où doit passer cette grande voie, pourra retrouver alors son renom mérité de grand relais.

TROISIÈME PARTIE

MONUMENTS DIVERS
RELEVÉS
AU COURS DES INVESTIGATIONS ROUTIÈRES.

Les quelques édifices maintenant présentés, sont tous, à l'exception d'un seul, constructions villageoises; certains cependant, sont d'une importance disproportionnée d'avec les humbles hameaux où on les découvre. Le sort des agglomérations en Iran est en effet souvent lié à des circonstances éphémères. Aujourd'hui c'est la fierté d'être création d'un grand seigneur, de former lieu d'étape sur un parcours fréquenté, ou de posséder — grâce à des eaux abondantes — des jardins opulents. Demain, le maître sera disgracié; le commerce aura changé de route ou encore la source sera tarie. C'est pourquoi, bien souvent des ruines intéressantes sont découvertes en des endroits inattendus, déserts, où toute trace d'activité s'est évanouie depuis longtemps.

Le goût toujours très vif du pays pour la construction et le sentiment aigu de la fragilité des choses humaines firent que bien souvent de beaux programmes, habilement conçus, reçurent une réalisation déplorable en matériaux les plus pauvres. Cette tendance déjà apparente dès l'époque sassanide, ne fit que s'accentuer au cours des siècles. Si les caravansérails, pour des raisons indiquées plus haut, furent en général des constructions solides, bravant les siècles, il fut loin d'en être ainsi pour d'autres édifices imposants, tels les mosquées ou de grandes résidences. Dès l'époque seldjoucide, plus d'importance est attachée à l'apparat qu'à l'œuvre elle-même; pourquoi nous étonnerions-nous alors de voir, par exemple, en cette région qui est une des plus sèches du monde, le bel ensemble d'Echkarand édifié en boue quand les superbes kachis des monuments de la place royale d'Ispahân, sont collés sur ce matériau élémentaire ?

Cette façon de penser et d'agir où l'humilité envers le Créateur voisine avec le désir de grandeur peut sembler étrange à un esprit occidental. Mais elle n'enlève rien à la science des maîtres d'œuvre, astreints à des programmes, à des délais, à des moyens financiers et matériels qui limitaient leurs possibilités : en d'autres circonstances ils eussent œuvré plus raisonnablement pour la postérité — ce qu'ils ont d'ailleurs parfois démontré — aux Indes notamment.

CHAPITRE XIII

Tidjen-Vaneh-chour (site A 36) [1] (cf. description des voies vers l'Ouest, 1° a) est placé en un endroit remarquable où la rivière de Khonsâr, après avoir traversé une petite plaine, dut se frayer un passage à travers un chaînon montagneux pour continuer son cours en traversant le

[1] Sur certaines cartes orthographié : « Zowdjoun » et « Tizjan ».

plateau de Golpaygân. De beaux jardins sont paisiblement plantés au pied d'une haute crête, visible de très loin. En cet endroit se croisaient la piste de Golpaygân — Damaneh et celle, de commerce international, de Bagdad. Il est donc normal qu'un *château,* véritable nid d'aigle, ait été construit sur le sommet vertigineux de la crête. Nous n'avons pas eu le temps d'escalader celle-ci (1 h ½ environ d'ascension) par le sentier qui est situé au revers Sud-Est. De la route on aperçoit des pans de murailles en moellons, percés de deux ouvertures. Ce Qaleh inconnu, (aucun voyageur ne le signale) pouvait, en un vaste tour d'horizon, détecter les convois à deux ou trois heures de marche. Sans visiter les lieux, il est impossible de fixer une datation à cette forteresse; il est toutefois probable qu'elle fut construite, comme la plupart de ces édifices, lors de la période troublée, comprise entre le déclin des seldjoucides et la souveraineté mongole. Au milieu du défilé, à gauche de la route moderne, un abri en pierres sèches, marque selon les habitants, l'emplacement d'un ***atesh-gah.*** Une autre arête rocheuse (quelques minutes d'ascension) a été visiblement travaillée : il ne reste cependant rien, prouvant définitivement un lieu de culte zoroastrien. La tradition orale, l'emplacement bien accessible, très visible du village voisin et de la plaine, l'habitude ancestrale qu'ont les habitants d'y faire leur promenade vespérale, incitent à croire en l'authenticité de l'appellation.

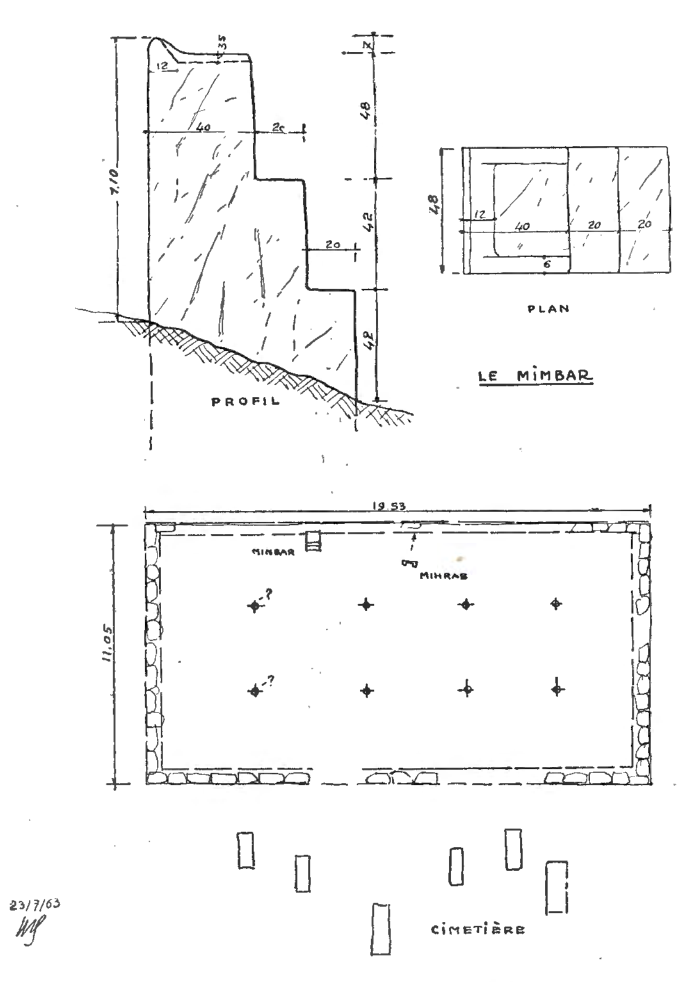


Fig. 68. Tidjen. Ruine d'une mosquée et mimbar en pierre.

En contrebas de cette arête et toujours du même côté de la route, sur le flanc de la montagne, une *chaire en pierre,* placée sur une plate-forme, maintenue par des blocs rocheux (19,53 × 11,05 m.) attire l'attention (fig. 68 et pl. XX, f et XXI, a). Un petit mihrab, également en pierre, se trouve en avant de la chaire. A première vue, ces vestiges semblent insolites, mais il suffit de savoir qu'une fois par an, une procession est organisée en cet emplacement et qu'à l'Est de la plate-forme, de nombreuses tombes islamiques (plusieurs sont de grosses dalles) sont parsemées. Ces faits enlèvent aux vestiges la haute antiquité que leur accorde les habitants. Il semble plutôt que les blocs bordant la plate-forme sont le soubassement d'une très simple mosquée à deux travées. Les murs étaient de terre et les supports intérieurs des travées probablement du même matériau ou faits de troncs d'arbres, ainsi qu'on le voit dessiné en fig. 68. La cathèdre, d'aspect primitif, est un minbar campagnard où deux hautes marches précèdent

le siège rustique. Celui-ci est muni d'un petit dossier et de deux accoudoirs de faible saillie. Le mihrab, taillé dans une dalle de calcaire gris est une sorte de meuble (il était beaucoup plus près du minbar en 1959 qu'en 1963), autrefois encastré dans le mur formant paroi S.-O. de la mosquée. Les ornements gravés entourant la niche creusée dans le bloc, date le minbar et l'édifice disparu de la fin du XII[e] ou début XIII[e] siècle A.D. Dans le village on visitera également un *imam-zadeh* du XIII[e] A.D., précédé d'une cour, sur laquelle donnent des abris couverts, formant salles de prière.

Varkand (site A 37), non loin de Robât-e-Turk et à 12 km. de la route moderne, (cf. Itinéraire vers le Nord II[e] a) est le plus grand des cinq villages (Varkand, Arendjân, Fandacht, Tadjareh et Azerand) qui d'Ouest en Est s'égrènent sur 6 km., dans le fond d'une vallée alimentée par les neiges d'une des plus hautes cimes de la montagne de Kâchân. C'est de là, abandonnant la vallée fertile, qu'une des pistes traversières joindra Kâchân (à 60 km.). Le trajet solitaire coupera à travers une steppe délicieusement fleurie au printemps, se glissera ensuite à travers des alluvions d'argile rouge d'aspect lunaire, pour atteindre l'abrupt col de Bâgh-sok, ainsi que ce village (à 24 km.). Par son emplacement en tête de vallée, par le point d'eau que l'on y trouvait (de part et d'autre 30 et 24 km. sans source), Varkand eut une importance que démontre son étendue.

Le vieux qaleh qui nous attira en cet endroit, n'avait pas l'importance attendue (fig. 69). Il n'était qu'un des ouvrages fortifiés de l'endroit. Malgré ses faibles dimensions (13,65 × 17,65 m.) imposées par l'implantation sur une dent rocheuse, il présente toutefois un certain intérêt : les donjons des qalehs et robats mentionnés au chapitre III — tous ruinés — étaient certainement très comparables. Opinion d'autant plus fondée, qu'autour de cet édifice des traces de murailles, inclues dans des habitations, attestent une plus vaste installation. En un étage inférieur très compact, cinq locaux voûtés en tunnels ovoïdes (dont deux longs de 7,50 m. environ) prennent accès sur une courette. Celle-ci n'est pas de dimension suffisante pour l'évolution des chevaux : d'ailleurs le chemin-escalier y menant ne l'eut pas permis ; le puits, les abreuvoirs et les écuries figuraient dans les installations extérieures disparues.

De la courette, des « degrés », tenant plus de l'échelle que de l'escalier, menagés mi sur l'extrados d'une des salles et mi sur un bloc de maçonnerie, permettent d'atteindre l'étage qui reproduit exactement les structures inférieures. On y remarque seulement que les pièces Est sont desservies par un balcon couvert (en dessous existent deux porches) et que la seule chambre orientée Nord-Sud, dispose d'une petite terrasse d'accès, non couverte. Les murs de cet étage sont anciens, mais sa terrasse supérieure, (constituée de rondins), ainsi que les enduits ont été refaits à d'innombrables reprises. C'est grâce à cette utilisation continue des lieux que ce petit qaleh doit de nous être parvenu presqu'intact (il est abandonné maintenant). On assure dans le village qu'il est pré-islamique ; rien dans sa conception, son mode d'exécution en moellons et mortier d'argile et chaux, n'empêche — au moins pour l'étage inférieur — de lui conserver cette attribution. L'étage supérieur est en terre compactée, fait déjà observé au Robât-e-Turk, qui est beaucoup plus récent, (ainsi qu'a Robât-e-Miyân). Aussi, sans lui dénier

aucunement son attribution antique, peut-on penser que cette construction fut également réutilisée à la période seldjoucide et au cours des suivantes [1].

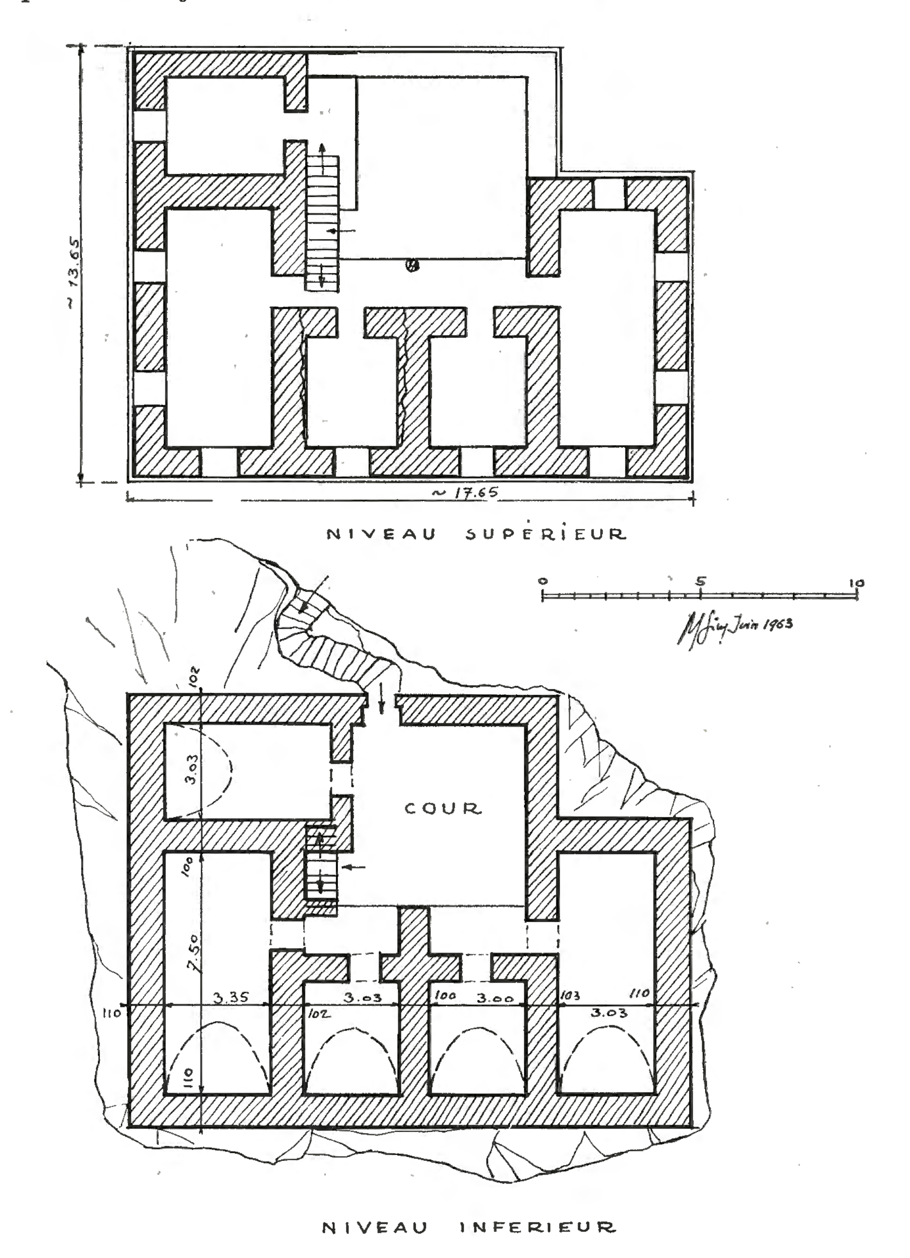


Fig. 69. Le Qaleh-Qadim de Varkand.

Le Qaleh now, déjà passablement démantelé, est situé au Nord de la bourgade, à la naissance de la piste de Kâchân. L'importance des fossés et des mouvements de terre, les restes d'épaisses murailles, témoignent que ce fut là une forteresse considérable. Les restes visibles consistent en une poterne et deux tours bien conservées, desservant des habitations (non visitables) parasitant les locaux secondaires de cette place forte. L'attention est surtout retenue par un

[1] Les superstructures en terre ont, semble-t-il, été pratiquées déjà sous les sassanides. Cf. F. Benoît, *op. cit.,* chap. LII, p. 7, fig. 5.

donjon, énorme tour circulaire, défendue par un chemin de ronde, un rempart et un profond fossé en couronne. Cet ouvrage (encore habité ou utilisé en grange) comprend trois niveaux. Une porte dessert l'étage inférieur, tandis qu'un pont-levis donnait accès au niveau intermédiaire.

Il nous a paru que les vestiges de ce château dataient de l'époque mongole — avec quelques remaniements postérieurs.

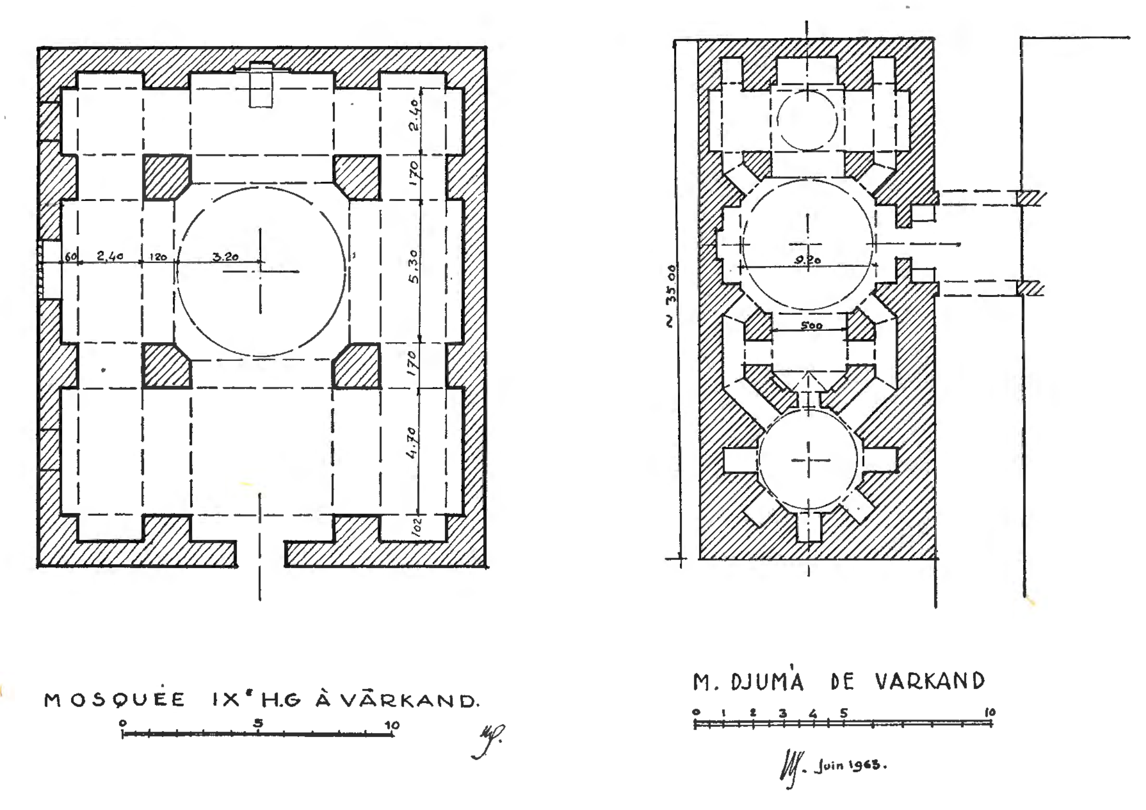


Fig. 70. La mosquée mongole de Varkand.

Fig. 71. La mosquée Djumʿa de Varkand.

Une des deux mosquées de l'agglomération date également de l'époque ilkhanide, (ou plutôt de celle qui suivit celle des grands Ilkhans) (fig. 70). C'est une construction en terre (briques crues) essentiellement formée d'une coupole centrale (diamètre 6,40 m. env. effondrée à la suite d'un séisme) encadrée de huit travées secondaires. Les trois travées voisinant l'entrée, sont plus amples que les autres; le mihrab — une simple niche — est dans la travée arrière, sur l'axe principal. Bien que privée de sa coupole, cette petite mosquée a grande allure, tant les proportions générales des volumes et des arcatures sont harmonieusement prévues. En cette œuvre, datable par son architecture de la fin du VIIIe H. (ou début IXe = fin XIVe début XVe A.D.) on décèle beaucoup plus le savoir faire d'un maître, appelé par le seigneur de l'endroit, que la main d'un maçon local.

Le monument est précédé d'un talar de construction récente.

La Mosquée Djumʿa, safavide, elle aussi amputée de sa coupole centrale, est d'un tout autre esprit. Le plan (fig. 71) très cherché, presque maniéré, évoque plus l'architecture décorative

de salons et de boudoirs princiers de quelque palais qu'un lieu du culte. La salle principale, octogonale, jadis coiffée d'une coupole, est accessible par un porche, précédé d'une travée couvrant, en cet endroit, la ruelle. Le mihrab occupe le centre d'une arcature peu profonde, faisant vis-à-vis à l'entrée. A gauche de cette salle centrale, par le fond d'une profonde alcôve et aussi par deux couloirs doublement contournés, ménagés dans d'épais massifs maçonnés (en briques crues) on parvient à une deuxième salle octogonale, mais plus petite. A droite, une large voûte et également deux couloirs latéraux (moins longs que les premiers) ouvrent

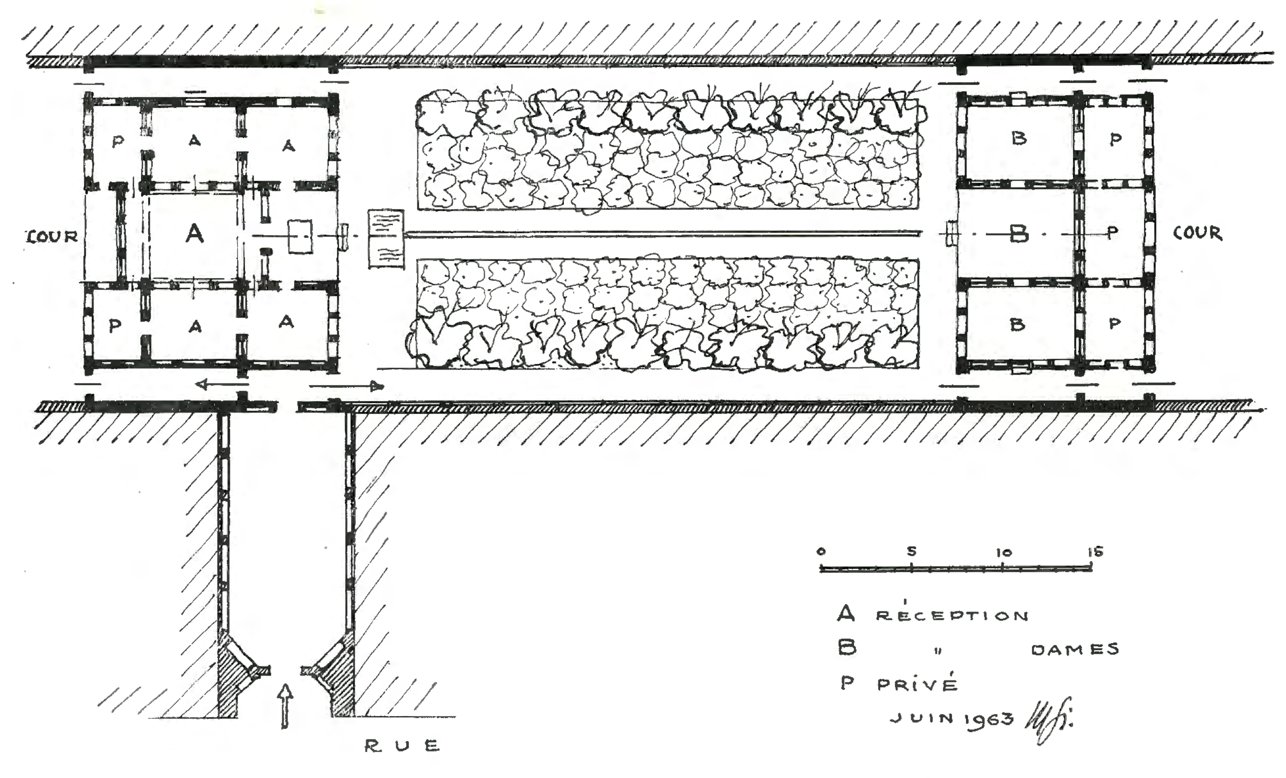


Fig. 72. Les pavillons de reception d'une résidence kadjare, à Varkand.

sur une salle de prière. Dans l'arcade formant le fond Nord-Ouest de l'édifice, une tribune est pratiquée à mi-hauteur.

Cette curieuse mosquée, jadis décorée d'ornements peints sur plâtre, s'écarte grandement des plans-types de mosquées, désormais fixés en cette époque safavide. On y remarque aussi l'aisance d'un maître, rompu aux commandes de la cour d'Ispahân, appelé à Varkand par le désir du haut personnage — courtisan sans doute — seigneur de l'endroit.

Une résidence kadjare (fig. 72) abandonnée depuis une quarantaine d'années, dans un état de ruine lamentable, vaut une rapide visite. Elle concrétise en effet très bien, (comme à Taqi-âbâd, site 33) ce que fut la vie des grands propriétaires provinciaux, avant l'avènement de S.M. Rezâ Pahlavi et les transformations importantes survenues pendant son règne — en particulier celles des transports.

En une avant-cour importante les hôtes laissaient leurs montures, puis ils pénétraient dans un couloir relativement étroit et aisé à contrôler. De ce défilé, on pouvait prendre deux

directions : d'un côté, on accédait aux communs (qui ne figurent pas sur notre croquis) d'un autre au jardin. Ce dernier, tout en longueur, est strictement tracé, son axe étant marqué par une rigole d'eau, aboutissant à un petit bassin. Il séparait le corps de bâtiment Nord — réservé aux hommes — de celui du Sud, destiné aux dames. Deux parterres, copieusement garnis de grenadiers, de saules et de fleurs vivaces, en faisait une oasis de fraîcheur, préservée par de hauts murs, décorés d'arcades aveugles.

Le bâtiment de réception du maître est une composition symétrique; le large eïwan central par où les visiteurs passaient obligatoirement en contournant un petit bassin de marbre (sous l'eïwan et en son milieu) donnait sur le grand salon d'honneur. Celui-ci, très vaste, couvert d'une coupole peu prononcée, était bordé de pièces latérales plus petites, sans attribution bien définies : salons secondaires pour l'hiver et chambres à coucher. A l'arrière, sur la cour de service : l'office pour le thé et la chambre des serviteurs principaux. Les communs abritaient les cuisines, dépôts, logements d'une multitude de gens de maison [1].

Le pavillon des dames à l'autre bout du jardin était un peu plus simple : un vaste eïwan et deux salons, prenant jour sur les verdures, formaient la réception; les pièces privées et les communs particuliers « l'endéroun » donnaient sur une cour postérieure. Fort vaste, cette résidence bipartite, fut aussi habilement construite qu'édifiée en mauvais matériaux. Plafonnées quand elles ne sont pas trop larges, voûtées quand la portée devient plus grande que les bois procurables, les couvertures reposent sur une multitude de points d'appui isolés, réalisés en briques crues. A l'achèvement, par de légères cloisons et des voûtins posés au plâtre, les espaces entre points d'appui donnent ces nombreuses niches, caractérisant, depuis les safavides, l'architecture civile iranienne. On conçoit que sous le climat assez pluvieux de Varkand (altitude 1800 m.) où passent tous les nuages traversant le centre du plateau, où la neige est fréquente, le moindre relâchement dans l'entretien des terrasses et le plus petit seïsme, aient les conséquences désastreuses observées en ces bâtisses.

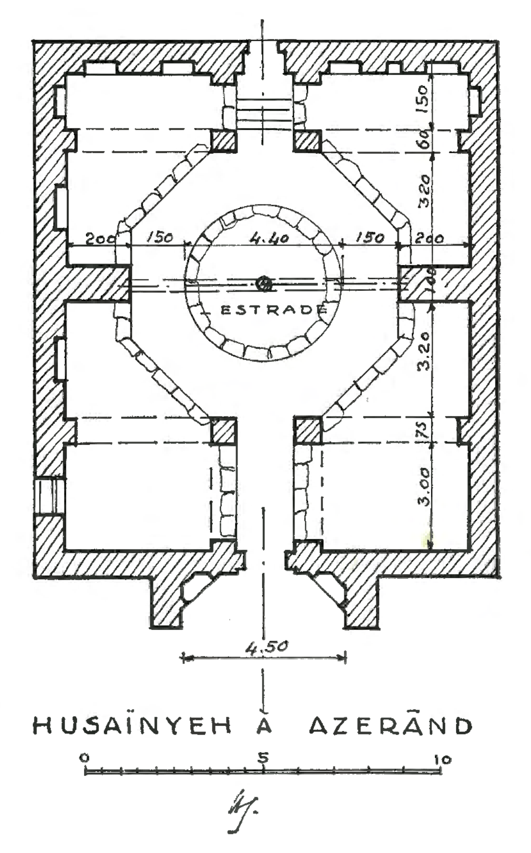


Fig. 73. L'hosaïnyeh couvert d'Azerand.

Les autres hameaux de la vallée n'offrent pas de monuments; toutefois, au dernier d'entre eux, *Azerand* (à 6 km. de Varkand — alt. 1860) un curieux hosaïnyeh couvert (fig. 73) tient plus du tchaïkhâneh que du théâtre religieux.

[1] En général non appointés, mais faisant partie de la maison; ils étaient logés, nourris et recevaient deux fois l'an, notamment au Now-Rouz, les vêtements et le linge nécessaires pour l'année. Ces avantages qui leur supprimaient les soucis matériels, étaient complétés par les menus cadeaux des paysans féodaux.

Au milieu d'une piste hexagonale, dont deux des côtés forment passage et les six autres loges surélevées, une estrade circulaire sert de scène aux acteurs et figurants des drames religieux qui commémorent la tragique disparition des Aliides. Cette disposition en cirque, moderne en somme, serait parfaite pour ce village froid, si un gros tronc d'arbre ne venait encombrer le point central.

Il existe 12 km. plus loin, en haute montagne et à la naissance de la vallée, un lieu dit « Kouhmou ». Auprès d'une source subsistent quelques ruines que nous n'avons pas visitées et pour lesquelles les renseignements sont vagues.

CHAPITRE XIV

Qomsar (site A 38). — Située au Sud-Ouest de Kâchân et à une trentaine de kilomètres de cette ville, la vallée de Qomsar est dans tout l'Iran célèbre pour l'essence de ses roses et la fraîcheur de son climat (pl. I, e). Il est aisé de gagner la longue bande de vergers et de champs de roses, qui ourlent la rivière de Kouh-roûd, en la prenant à revers : c'est-à-dire en empruntant la voie caravanière principale jusqu'au caravansérail de Gabr-âbâd, d'où un chemin spécial, franchissant un col de 6 km. aboutit au milieu de l'agglomération : ce trajet-là que nous avons suivi n'est pas le plus direct. A l'époque safavide, on prenait directement la vallée dès son débouché hors des montagnes — trajet parfois difficile, par endroits taillé dans le rocher, praticable seulement à pied ou à dos de mulet [1].

En le suivant, au bout de 5 km. environ, la vallée se rétrécit et l'on passe le fameux *barrage de Kouh-roûd;* nous n'avons pas pu voir ce gros ouvrage, entièrement maçonné. Il est, paraît-il, intact, si ce n'est une brèche à la partie inférieure de sa face aval. Toute la retenue amont est entièrement colmatée jusqu'à l'arase supérieure [2]. Quelque 5 km. plus haut, un nouveau rétrécissement de la vallée marque le site de *Âb-garm.* La montagne tranchée verticalement sur plusieurs centaines de mètres de hauteur, laisse voir une coupe géologique où d'épais bancs horizontaux de calcaire blanc de l'ère secondaire viennent en discordance sur les roches primitives déjà très érodées. C'est à l'extrémité du calcaire, qu'un très abondant dépôt de travertin laisse suinter la petite source d'Âb-garm. Ses eaux, considérablement refroidies, arrivent par une goulette à la plate-forme supportant le hammam.

On connaît le goût des souverains safavides pour les sources thermales : ils ne manquèrent pas d'édifier en cet endroit un bain complet. Nous ne pouvons malheureusement qu'en donner un schéma fragmentaire (fig. 74); une partie du monument a été transformée en logements par de pauvres familles et la section Ouest de l'édifice a été emportée par l'effondrement du rebord de la plate-forme. D'après ce que l'on voit : l'entrée et le premier lieu d'ablution, le caldarium et l'étuve (chauffée en hypocauste) qui sont encore en activité; la salle centrale cruciforme (le dôme a disparu) l'amorce d'un salon et de deux pièces annexes, (à moitié emportées par l'effondrement), on peut juger que l'établissement est d'un type très classique. Fort bien construit, en moellons, il est de plein style safavide : on peut penser que c'est une fondation de Châh Abbâs Ier qui avait une prédilection pour cette zone montagneuse et la frange du désert voisin, entre Kâchân et Natanz. Il serait souhaitable d'avoir le relevé complet de ce bain. Dès

(1) C'est le chemin qu'emprunta E.G. Brown, dont il donne relation en son ouvrage « A year amongst the Persians ». Lors de son passage en 1892, le barrage retenait encore une grande nappe d'eau.

(2) Suivant quelques voyageurs (dont Ouseley) il y aurait eu un deuxième barrage situé entre Kouh-roûd et Qomsar, dans un canyon actuellement impassable.

que l'on quitte ce site, la vallée reçoit ou recevait [1] l'agrément de jardins suspendus devenant de plus en plus vastes, à mesure que l'on se rapproche de Qomsâr (15 minutes entre Âb-garm et Qomsar).

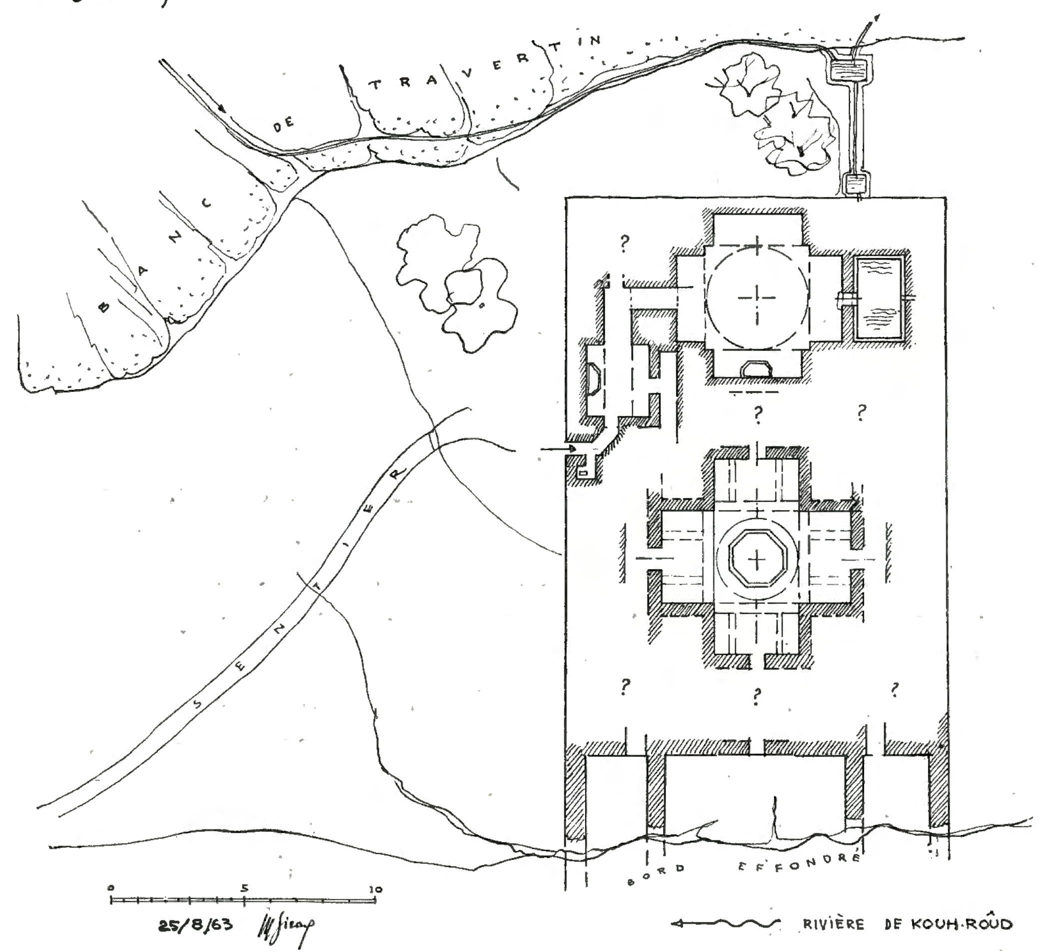


Fig. 74. Croquis du hammam thermal d'Âb-garm de Qomsar.

Ce village, que cite Hamd-Allah Mustawfi, possède plusieurs édifices religieux, dont un Imam-Zadeh du XIIIe A.D. couvert en pyramide (pl. I, e) et une mosquée hypostyle (en bois) nantie d'un beau mihrab. Sans visiter ces lieux, nous nous sommes attardés à la *mosquée Djumʿa,* qui est une des plus anciennes d'Iran.

[1] Le 4 Tyr 1334, (25 Mai 1956) un orage menaçant depuis le matin, éclatait sur les montagnes, après 14 h. A 15 h, dans la calme vallée, un fort grondement précède de peu un gigantesque rouleau d'eau et de roches. En quelques instants, 50 personnes, 300 bovins, plusieurs centaines de moutons, les jardins et les maisons, furent emportés. On voit sur place près d'Âb-garm la trace maxima des eaux : 25 m. de hauteur, pour une largeur de thalweg de 10 m. et écartement supérieur de 35 m. environ. Des nappes de plusieurs mètres d'alluvions consolidés furent emportées et des effondrements rocheux considérables se produisirent. Ces orages, rares mais d'une extrême violence, expliquent bien les érosions qui ravinent profondément ce pays sec. Au début de Septembre 1963, je fus pris au-delà de Mourtcheh-Khort, au cours d'une prospection, dans une tourmente qui ne dura pas plus de 7 à 8 minutes; mais tous les petits ravins avaient été transformés en torrents. Une heure après, la rivière de Mourtcheh-Khort, située à 25 km. de là et qui draine plusieurs dizaines de kilomètres carrés, n'était plus passable, roulant un flot boueux de 2,00 m. sur 25 m. de large.

Ce monument (fig. 75) demeuré intact (il ne subit qu'une petite transformation superficielle dans la façade extérieure et dans une façade sur cour) comprend autour d'une cour (14,30 × 11,02) deux corps de bâtiments principaux et deux façades, garnies de profonds eïwans.

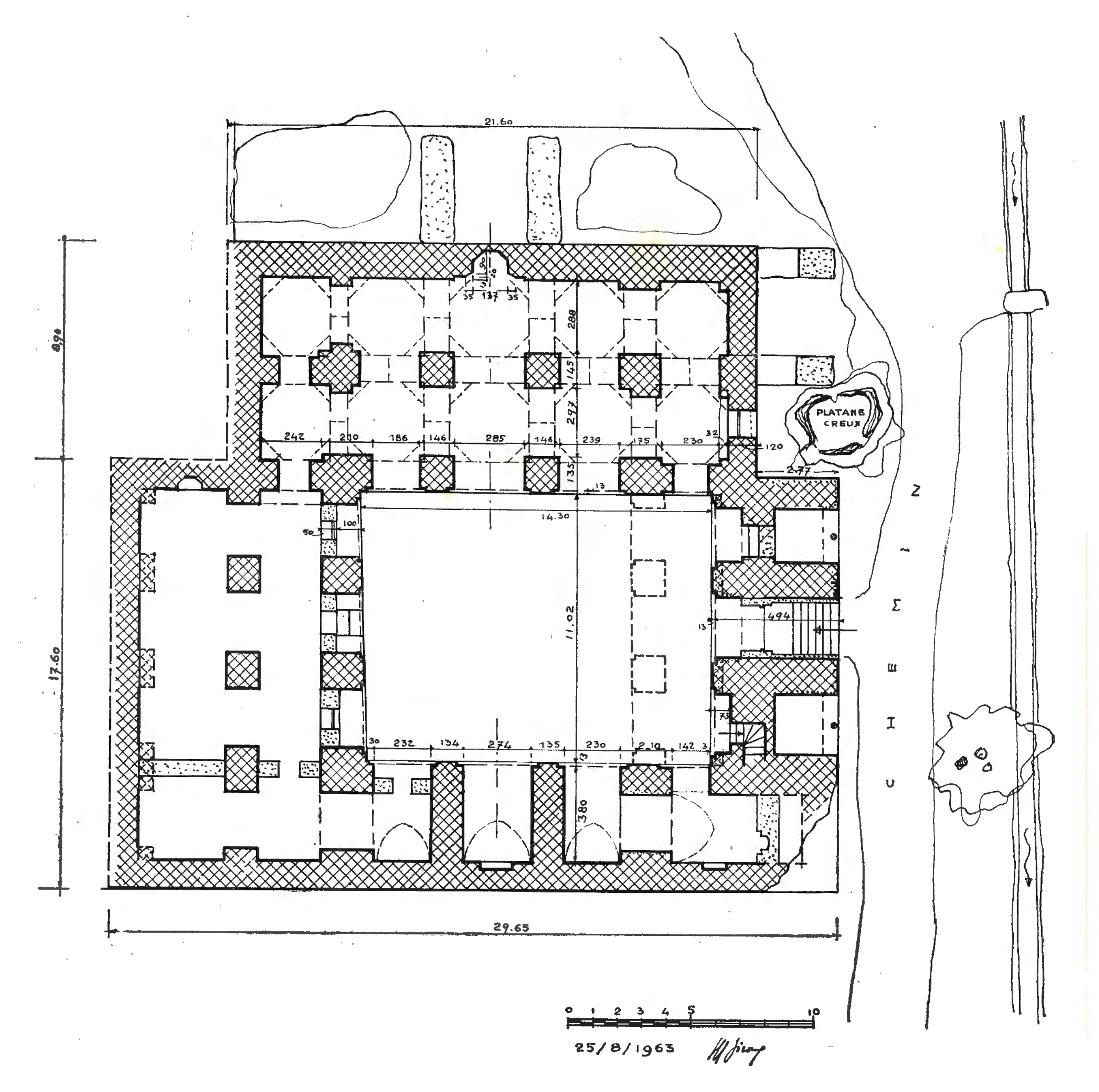


Fig. 75. La mosquée Djum'a de Qomsar.

L'emplacement, un terrain en pente, bordé par un canal d'irrigation (dans le sens de la vallée) obligea à placer l'accès sur la façade latérale Ouest.

La mosquée proprement dite est au Sud; c'est une salle à double travée, comportant dix petites coupoles. A l'Est de la cour, une salle de prière, également à double travée, ne comprenait

que huit coupoles. La face Nord de la cour, possède, comme celle du Sud, trois arcatures principales et une petite; de ce côté, n'existent que trois eïwans; la petite baie donne accès à une salle oblongue dont l'extrémité est ruinée.

La façade extérieure sur la ruelle comporte le porche haut et profond, abritant l'escalier et de chaque côté deux loggias. Celles-ci reçurent à l'époque kadjare, un complément d'ornementation : une colonnette centrale soutient deux petits arcs, venant presqu'à fleur du nu extérieur de la voûte les abritant. Cette même aile, sur la cour (pl. XXI, b) fut modifiée, comme nous le verrons plus loin. Néanmoins, les structures sont anciennes; près de l'entrée, le fond de l'eïwan, à droite, est le point de départ de l'escalier des terrasses [1] tandis qu'à gauche on voit qu'un passage, assez abîmé par les réparations, donnait sur la loggia extérieure correspondante.

L'exécution de tout l'édifice est non seulement rustique, mais très archaïque. Les figs. c et d, pl. XXI qui représentent la première travée de la mosquée et le détail d'un des trompillons le montrent assez clairement. Ces trompillons, tous conservés (au nombre de 40) sont exactement comparables en leur principe à celui encore visible au qaleh-qadim de Kouhpâyeh : une série d'arcs décalés les uns par rapport aux autres et de plus en plus larges tant que l'on ait suffisamment réduit l'espace à couvrir. La seule différence est qu'ici ces arcs sont franchement brisés. Les coupoles ne sont pas de parfait volume sphérique : par des surfaces gauchies où entre en jeu l'habileté du maçon et surtout un mortier malléable, on est peu à peu arrivé à former la calotte voulue. Les piliers sont de sections considérables ($1{,}45 \times 1{,}46$ m.), afin d'élargir les volumes intérieurs, les arcs portant les coupoles sont moins larges (1,15 m. env.) que leurs points d'appui. Toutes les autres maçonneries de l'édifice, sont dans les mêmes proportions : la façade de la salle de prière atteint près de 2,00 m. d'épaisseur et les murs des eïwans Nord 1,35 m. Ces excès de matériaux ne sont pas seulement indices de construction villageoise, mais l'expression d'une grande prudence à l'égard du fléau local que sont les séismes : de fait, à part une fissure récente près du mihrab (pl. XXI, e) et les dégâts occasionnés à la salle de prière Est, le monument a résisté à toutes les secousses.

Le mihrab est une simple et haute niche, bordé d'un large cadre en biseau. La niche elle-même fut refaite, probablement à l'époque safavide. Elle devint alors pentagonale et sa partie supérieure fut ornée des multiples nichettes et écoinçons en stalactites à la mode du XVIe et XVIIe siècle A.D. La salle de prière Est était, sans nulle doute, conçue suivant le même principe que la mosquée; l'effondrement des coupoles est, paraît-il, récent. Les piliers et le mur de fond sont anciens : il ne manque à ces points d'appui que la partie saillante des piliers encastrés. D'après ce que j'ai pu voir de cette salle (la moitié à peu près) [2], le mihrab secondaire était analogue à celui de la mosquée. Trois des façades sur cour sont semblables (pl. XXI, f) : les arcs brisés un peu en retrait du nu général sont bordés d'une voussure de $0{,}15 \times 0{,}06$ m., naissant contre des pilastres peu saillants (0,07). Les arcs de la façade d'entrée sont circulaires (l'un légèrement ovoïde).

La maçonnerie dans laquelle est sertie la porte en bois, est une réfection safavide.

[1] A l'origine, il existait une ouverture, placée dans le fond de l'escalier, communiquant avec la loggia sur ruelle.

[2] On ne pouvait examiner de l'intérieur cette salle, fermée, que par les fenêtres de la cour.

Il ne fait aucun doute que tout le monument fut créé d'un seul tenant; l'anomalie que présente l'asymétrie de la cour : trois grandes arcades et une petite, au Nord et au Sud, et trois grandes seulement à l'Est et à l'Ouest, s'explique d'elle-même.

Les petites arcades situées à l'Ouest de la cour, correspondent très exactement à celle qui donne communications entre mosquée et salle de prière. D'autre part, la pile isolée, soutien Sud-Ouest du dernier élément couvert en coupole de la mosquée (à l'Est) est légèrement différente des autres : elle est renforcée d'un pilastre; la même particularité se retrouve dans l'élément extrême Ouest. Ces indices indiquent que la face Ouest de la cour avançait davantage; le fragment ruiné ne fut pas reconstruit [1], le maçon local se contenta, à sa façon, de ravaler le mur subsistant et de remodeler des arcades circulaires, comme il en avait l'habitude.

On remarquera que l'alignement extérieur Ouest du bâtiment n'est pas rectiligne; il est décroché au droit de la mosquée, pour laisser place à un énorme platane. Cet arbre vénérable, toujours très beau, ne mesure pas moins de 5,00 m. de diamètre à la base. Il est creux, bien sûr, sa partie vivante étant réduite à une sorte de couronne. La tradition veut qu'il y ait eu quatre arbres, un à chaque angle, l'avant-dernier fut renversé de mémoire d'homme. Sans entrer dans la discussion stérile de savoir si ces arbres — qui peuvent facilement être deux fois millénaires — ont été plantés lors de la fondation de la mosquée (comme le prétendent les habitants) ou si celle-ci leur est postérieure, on peut observer que les échancrures du bâtiment, à l'Ouest et à l'Est, ont été prévues pour eux. L'usage de ces plantations n'est pas une coutume musulmane, mais a été conservé durant l'Islam. Il n'est pas interdit d'imaginer — sous toute réserve — qu'il y eut là, sur une plate-forme proche des eaux vives, un monument de l'ancien culte, remplacé par cette antique mosquée.

Les très vieilles mosquées ne sont pas rares en cette région du plateau. Il n'est pas dans le dessein de cette présentation de retracer l'historique des mosquées iraniennes que A. Godard a su dégager au cours de longues investigations (historique auquel de récentes découvertes ont permis d'ajouter de nouveaux éléments), aussi en rappellerons-nous simplement les lignes essentielles. Il y en eut d'abord des mosquées dites « arabes », simples abris hypostyles, composés initialement d'une modeste salle [2]. Puis d'une cour dont cette salle formait le fond,

[1] Les deux piles des parois sont indiquées en pointillé (fig. 75).

[2] Cf. « Athar » 1936 : *Les anciennes mosquées de l'Iran* par A. Godard; du même auteur : *L'architecture iranienne à l'époque islamique,* dans « Jardin des arts », n° 83, oct. 1961 et également dans « l'Art de l'Iran », p. 335.

Dans la monographie de la mosquée Djum'a de Kouh-pâyeh, qui comporte aussi la présentation des mosquées de Gehi et Akhand (Annales Islamologiques de l'I.F.A.O., t. VI, 1966), on voit comment, à deux Tchahar-taq, probablement sassanides (Kouh-pâyeh et Gehi) vinrent littéralement se coller des mosquées de type arabe et aussi, comment de ces deux exemples naquit, d'une seule venue, la mosquée voisine de Akhand. Ce dernier type, fut, à n'en pas douter, très à l'honneur dans la région d'Ispahân. Quant aux mosquées « arabes », des plus simples — celles en somme, qui descendent de la mosquée de Kufa (en 17 H. = 638 A.D.) composées d'une colonnade couverte ou d'une simple salle hypostyle, on constate qu'elles furent toujours et encore maintenant, imitées dans les villages de la région. Tidjen en donne un exemple, Chapour-âbâd que nous verrons plus bas, en livre un deuxième. Le village de Gehi en possède deux, Âb-yaneh (voir plus loin) en possède une aussi et tout dernièrement une autre fut bâtie à Azerand.

Il demeure à savoir, si ce type arabe initial d'une simple salle hypostyle à une ou deux travées, que les colonnes, soit en bois, en pierre ou en brique, que les couvertures soient en terrasses ou en voûtes, est aussi arabe qu'il est dit. L'idée d'une salle de cette espèce est absolument

cependant que les ailes de la cour étaient entourées de portiques ou galeries, cet ensemble constitue la vraie mosquée de type arabe, quel que soit en Iran son mode de réalisation. C'est à ce type qu'appartient la présente mosquée. Si ce n'est le fait qu'ici les points d'appui sont rectangulaires au lieu d'être circulaires, la plus grande analogie existe avec la vieille mosquée de Taghi-Khaneh de Damghan (datation admise du IIe siècle H. = VIII A.D.). Par ailleurs la salle de prière rappelle l'adjonction de haute époque de la mosquée Djum'a de Kouhpâyeh (à dater entre le IIe et la fin du IIIe H. = fin IXe A.D.). Par ses structures, la mosquée Djum'a de Qomsar serait plutôt de la fin du IIe H.

Rappelons que l'autre groupe de mosquées, franchement iranien, se subdivise en plusieurs types bien différents.

Âb-yaneh (site A 39; voir description des voies : (2) voies vers Kâchân; (e) 5e trajet). — Cette belle vallée laisse dans la mémoire un souvenir vivace et enchanteur. Aussi, après un intervalle de 26 ans, l'ai-je retrouvée telle que son image en avait été conservée. Depuis lors, le voyageur n'est plus contraint d'être secoué pendant 25 km. sur le dos d'un mulet heurtant les rocs, ni de franchir pédestrement une même distance pour passer le col rugueux, menant à *Oliar :* on n'en goûte que mieux le charme des jardins et des beaux ombrages.

Bien que déjà atteint par quelques transformations, les villages, dont Âb-yaneh est le plus important et le plus haut, gardent encore cette physionomie de l'Iran pré-islamique que nous avons déjà notée à Khonsâr (route de Bouroudjerd). Les habitations, teintées d'ocre rouge, juchées sur les premières pentes de la vallée (le fond de celle-ci est réservé aux cultures) sont à plusieurs étages — parfois même quatre. De nombreuses baies, presque toutes agrémentées de balcons en bois très saillants, prennent largement vue sur les jardins. Des fleurs égayent les façades. Les portes d'entrée, bien souvent, laissées ouvertes sur des ruelles accidentées, indiquent une vie sociale non confinée. Bons horticulteurs, les habitants vendent des fruits réputés, auxquels s'ajoute le profit d'innombrables troupeaux, abrités l'hiver dans des bergeries souterraines, pâturant l'été sur les cimes des montagnes voisines et sur celles, bien lointaines, des monts du désert central.

En dehors de l'intérêt que présentait la prospection de la piste provenant de Meravand, la même curiosité qu'autrefois nous poussa à revoir Âb-yaneh — avec plus de succès cette fois-ci. La vallée à l'écart des grands passages, fut presque totalement zoroastrienne jusqu'au règne de Châh Esmaïl I (1502-1524 A.D.). Ce monarque, chef de la secte chiite, ne pouvait être qu'intolérant. Les habitants, fidèles de l'ancienne religion, furent contraints, soit de se convertir,

universelle : les Iraniens construisent en bois là où ils ne sont pas astreints de le transporter et en voûte si le bois fait défaut. C'est ainsi qu'ils agirent de tout temps.

Il importe de distinguer cette forme élémentaire de mosquée, à mon sens tout aussi iranienne que d'autres, réputées telles (galeries genre sassanide, tchahar-taq, thahar-taq et eïwan combinés) du type réellement arabe illustré par la mosquée de Suse, le Taghi-khaneh de Damghan et plus tard par d'autres mosquées (à Naiyn, Yezd, Ray, Shushtar, Ardestân), dont font également partie celle préservée à Qomsar et les antiques adjonctions des mosquées Djum'a de Kouhpâyeh et de Gehi.

La mosquée hypostyle de Suse (cf. Revue archéologique, t. XII, 1947-1948) fouillée par R. Ghirshman est, suivant son étude, antérieure à la fin du Ier siècle de l'hégire. Ce monument en territoire iranien, mais non sur le plateau, serait la plus ancienne mosquée de type arabe du pays.

soit d'émigrer pour éviter un sort plus pénible. Parmi ces derniers, les uns rejoignirent leurs corréligionnaires de la région de Yezd, les autres, (la majorité), gagnèrent les Indes. Il est fréquent, m'a-t-on dit, que les descendants fortunés de ces émigrés, reviennent en pèlerinage au berceau de leurs ancêtres [1], «mais ils ne restent pas», a-t-on ajouté avec quelque dépit. La tradition chez les iraniens de l'extérieur est minutieusement conservée : ils se rendent droit au temple, sans même demander leur chemin. De cette époque peu ancienne, la façon de vivre, de pratiquer l'horticulture et pour les femmes de se vêtir, sont demeurées à peu près intactes. Le dialecte, couramment parlé par les habitants est l'ancienne langue, peu compréhensible au gens habitués au persan moderne : il y aurait certainement là ample matière pour une étude linguistique poussée [2].

Notre précédente visite avait eu deux buts : d'abord celui de voir le site de *Djahagh-Oliar* (à 25 km. de Âb-yaneh), où se trouvait sur un plateau de haute montagne, un gros bourg zoroastrien : il n'en restait, en 1938, à peu près rien (pl. XXII, a). Les ruines d'un château mongol dominant le village et un imam-zadeh de même époque en étaient les principaux vestiges. Ce qui montre que dans ce bourg il y avait aussi des habitants musulmans. La visite assez superficielle n'a pas permis de déceler l'emplacement du temple. Nous ne sommes pas retournés sur ce site dépeuplé par l'émigration. Notre seconde visée avait été d'observer les ruines du temple *d'Âb-yaneh :* on nous mena bien sur une petite place, (aisément reconnue cette fois-ci), mais les habitants se gardèrent bien, pour une raison que j'ignore, de montrer les vestiges, prétendant qu'il n'en restait rien. En fait, ces ruines intéressantes, remontant probablement à la fin de l'ère sassanide [3] revèlent un type de temple particulier, très bien adapté à la situation locale. Il se trouve dans le village et est maintenant traversé par une ruelle, empruntant son étage intermédiaire. Initialement isolé de toute part, il est situé, comme les maisons voisines, sur une pente accentuée. La disposition adoptée tient compte de cette implantation et de la visibilité à obtenir de tous côtés (fig. 76). L'étage inférieur dont on voit encore une salle minuscule, couverte d'une coupole plate, un local oblong couvert en tunnel et un couloir constituait les services. L'étage liturgique était au niveau de la ruelle actuelle (pratiquée à travers les locaux). Un hall composé de trois éléments, couverts en coupole desservait la sacristie du feu et celle des objets du culte (pl. XXII, b). De ce hall on pouvait gagner de plain-pied le premier tchahar-taq posé sur la terrasse Sud (au-dessus de la coupole de l'étage inférieur) et accéder par un escalier (toujours visible) au deuxième tchahar-taq, implanté au-dessus de l'élément central du hall. Cet intéressant monument étant commenté dans une autre publication, nous nous abstiendrons d'en donner ici de plus amples détails [4]. Nous observerons seulement que cet édifice conçu en retraits successifs, fut bâti en deux étapes différentes et qu'il devait malgré ses faibles dimensions, être d'une plastique assez solennelle.

[1] On m'a cité le nom d'un très haut fonctionnaire de Delhi, revenu récemment, avec ses enfants, faire ses dévotions, près des ruines du temple.

[2] Cf. Brown, «A year amongst the Persians», p. 186, fait à ce sujet quelques comparaisons de vocabulaire.

[3] L'hégire eut lieu en 622 A.D.; la bataille de Néhavend, qui mit fin à l'empire sassanide en 642. Après la conquête, la création de temples abritant des autels du feu, visibles des alentours, fut interdite (conquête d'Ispahân en 643 A.D.).

[4] Dans «Iranica Antiqua» IV : «Trois monuments inconnus de l'Iran ancien» par M. Siroux.

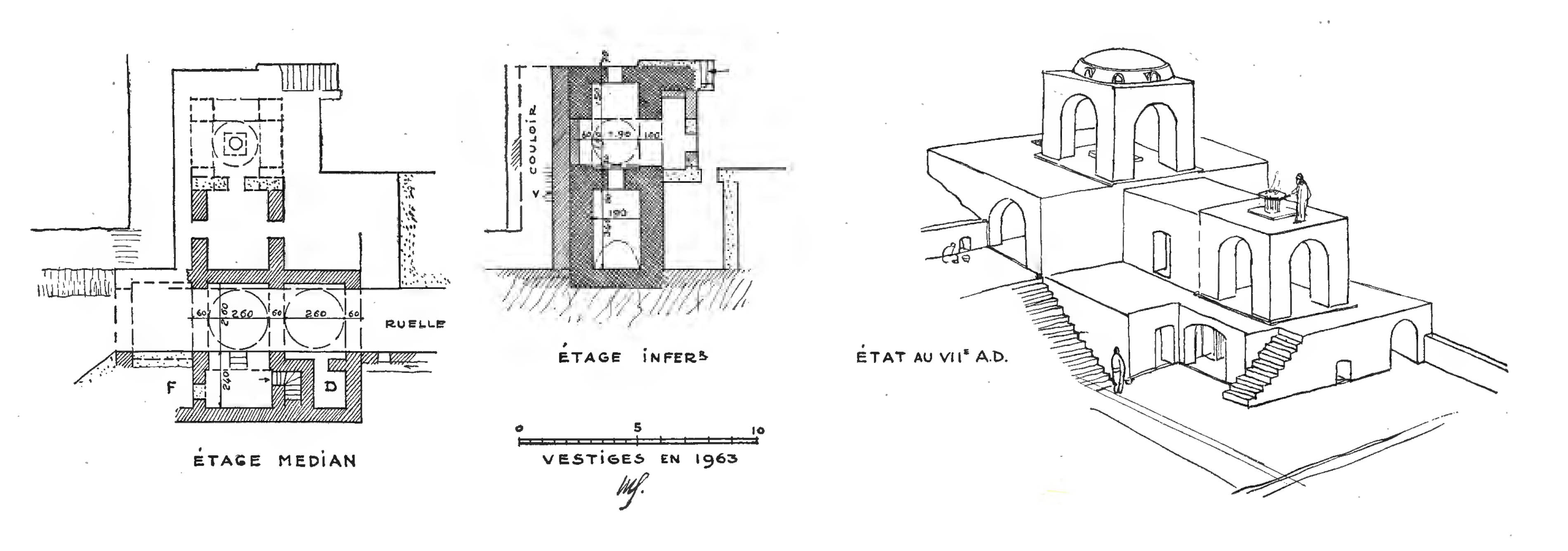


Fig. 76. Plans et perspective du Temple d'Âb-yaneh.

Les édifices zoroastriens que nous eûmes l'occasion de découvrir jadis [1] notamment ceux de Charestanak et de Qom (Qâleh-Dokhtar) montraient déjà ce que furent les temples de village et les installations réduites de ces phares pieux, placés en des sites choisis. Les nouvelles investigations menées à Atesh-Kouh de Delidjân, donnent une nouvelle signification à ce site — plus complexe que ne le voyait son inventeur [2] — où on connaît dorénavant la disposition des annexes du temple proprement dit. L'édifice d'Âb-yaneh livre, sous un aspect vivant, ce que fut le temple — petit mais complet — d'une communauté montagnarde. On peut croire, qu'en bien d'autres endroits, des constructions zoroastriennes aussi parfaitement étudiées et adaptées desservaient, à la fin de l'empire, cette religion déjà trop figée en des rites rigides.

Malgré la prédominance jusqu'au XVIe siècle de la communauté zoroastrienne. Âb-yaneh comme Djahagh-Oliar comptait des musulmans, qu'il eut été impossible d'éliminer.

La Mosquée d'Âb-yaneh, à quelques 300 m. du temple, sur la même ruelle, est un petit monument inattendu, que des améliorations (en cours de travaux) ne défigureront pas trop (du moins espérons le) [3]. Une entrée latérale et un petit couloir (safavide probablement) livre passage à un patio de petite dimension. Au Nord, deux colonnes en bois par l'intermédiaire de chapiteaux découpés et contournés, supportent les poutres du plafond, couvrant une galerie peu profonde. Au Sud, est une façade identique, mais au lieu d'une galerie on y voit la salle de prière supérieure (en réfection). Par une porte percée dans le mur Est et descendant quelques hautes marches on accède à la mosquée inférieure qui est en forme de T. Une partie de ce local est ménagée sous la salle supérieure. Des piliers en bois, patinés par les siècles, soutiennent la terrasse qui est fort basse. Le principal intérêt réside en un très beau mihrab, entièrement exécuté en bois ouvragé. Le temps, et surtout l'obscurité du local ne nous ont pas permis un examen suffisant. L'iranologue bien connu, M. Mustafawi étant venu examiner ce mihrab, nous attendons le résultat de son expertise. Pour le moment nous demeurons sur l'impression d'une œuvre antérieure à la période seldjoucide. Dans la galerie supérieure Nord, on voit également un beau minbar en bois sculpté de même style (assez réparé). Dans le village, dans le sous-sol d'une petite mosquée désaffectée, se trouve une porte ouvragée, (toujours de même époque) qui serait mieux dans un musée que dans ce dépôt de paille hachée.

La mosquée Djumʿa d'Âb-yaneh, comme d'ailleurs l'ensemble des hameaux de la vallée, mériterait des investigations dont nous n'avons pas eu le loisir.

[1] Cf. « Athar » 1938. *Le Qaleh Dokhtar de Qom* (p. 113). Le Qaleh Dokhtar de Charestanak (p. 123). Le tchahar-taq (transformé en mosquée) de Yezd-i-Khâst identifié en 1938 (cf. Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale, t. XLIV, 1945) est d'un esprit différent : toute une partie de la falaise-témoin où il est édifié, était réservée aux annexes et au clergé.

[2] Cf. « Athar » 1938, p. 32, par A. Godard. Les nouveaux éléments de ce site font l'objet d'une étude publiée dans « Syria », XLIV, 1967, par M. Siroux.

[3] Ils consistent en la réfection de la salle de prière et en un gros lanterneau métallique et vitré, couvrant la cour-patio.

CHAPITRE XV

Chapour-âbâd (site A 40) est, nous l'avons mentionné dans les itinéraires (4e trajet de la banlieue Nord-Ispahân-Dombi) une halte à la limite de la zone cultivée et du kévir. Il n'en fut pas toujours ainsi; une croûte salée a envahi les traces de culture et de canaux, enserrant de toute part ce village. Entre ce dernier et le précédent — Âmin-âbâd — le terrain est fortement bouleversé. Il en est de même au Nord. Du sol il est impossible de démêler cet écheveau qui prouve seulement de très anciennes installations. Une prospection aérienne pourrait seule apporter des éclaircissements. Attiré en cet endroit par la toponymie (nous cherchions l'introuvable temple de Gez) la visite du village actuel présenta cependant quelque intérêt.

Le village entouré d'une haute muraille bien entretenue (protection contre les vents de poussière du désert) était divisé en damier. On y voit incluses dans une habitation, au Sud-Est, des voûtes paraissant seldjoucides : ce qui indique qu'antérieurement, en cette place, il y eut un vieux qaleh. Tout près de là, une mosquée rudimentaire, composée d'une seule pièce, est fréquentée par la population — fort pieuse, — de l'endroit.

La Mosquée Djum'a (fig. 77) très ancienne, est une salle disposée en trois travées de quatre éléments chacune, couverts en coupole. L'ancienne entrée, toujours utilisée, prend sur une ruelle. De ce côté la plus grande longueur des piliers a permis de ménager un petit porche. Cette surépaisseur fait que les éléments voisins disposent d'alcôves de 1 m. 60 de profondeur. Une deuxième entrée à l'Ouest, pratiquée ultérieurement, précédée d'un vestibule, enjambe une citerne souterraine, dont l'eau est puisée par un orifice situé sous une arcature du vestibule, contre un mur ancien. L'examen du monument et de ses abords ne décèle aucun arrachement ou traces permettant de supposer qu'il y ait eu une cour ou des galeries ou d'autres corps de bâtiments, précédant ou encadrant cette salle — qui est d'ailleurs parfaitement close sur ses quatre faces. Par contre les deux portes pratiquées dans la paroi kebli de part et d'autre du mihrab, livrent passage à une cour oblongue de direction générale N.O. — S.E., qui comprenait sur ses longs côtés deux corps de bâtiments. De ceux-ci on ne distingue plus grand'chose. Celui qui prend appui contre la vieille mosquée, vient d'être refait sous forme de plusieurs eïwans, dont les murs ne coïncident pas avec les points d'appui de la mosquée. En face, une partie du bâtiment adverse est en pleine reconstruction (pour une salle scolaire). Le seul vestige d'intérêt, passablement ruiné, y est un eïwan safavide d'environ 4,50 m. de large, flanqué de deux couloirs. Les arrachements visibles montrent que cette adjonction se prolongeait là où on construit maintenant. Il n'y a guère lieu de douter que cette cour et les deux corps de bâtiment la longeant furent une annexe safavide (en l'occurrence une madresseh — puisque tel est toujours son rôle) qui n'a rien à voir avec l'ancienne mosquée.

Un élément intéressant de celle-ci est le mihrab dont le croquis est reproduit en fig. 77. En celui-ci, un large cadre très simple est composé d'un champ doucement courbé, bordé d'une moulure plate. Il met en valeur une coquille, formant la partie supérieure de la niche. Celle-ci agrémentée de chaque côté de deux socles porteurs de calices grossiers, est ornée d'un trilobe, en légère dépression. Tout l'ouvrage est en plâtre. Le motif constituant le haut de la niche, cette coquille traitée naïvement, un peu à la façon des palmettes ornant le cadre [1] d'ornements du palais de *Kish* (Ve siècle A.D.) est un motif hellénistique [2]. A peu près inusité à l'époque parthe et sassanide — on le voit seulement en modèle très réduit, formant frise à la partie supérieure de *Tâq-e-Bostân* (du VIe au VIIe siècle A.D.), il réapparaît à l'époque islamique dans un beau motif de la mosquée El-Aqça à Jérusalem [3], qui est de la fin du Ier siècle de l'Hégire (début VIIIe A.D.). Dans l'Islam occidental il fut aussi utilisé à la mosquée de Kairouan (IXe siècle A.D.) où une des niches de la coupole voisinant le mihrab en donne un exemple [4] que nous retrouverons aussi à la mosquée de Cordoue (VIIIe et IXe A.D.) [5].

Cet ornement en coquille, qui plaisait, entre pour une bonne part dans l'invention des arcs lobés, si souvent employés dans l'Islam occidental, et plus près à Samarra et à Ukhaïdir.

En Iran (et peut-être seulement parce que nous ignorons à peu près tout des anciens mihrabs) cette forme semble avoir été moins prisée. Elle fut cependant utilisée, puisque nous la voyons ici, en ce monument campagnard. Plus tardivement, nous la retrouvons encagée dans une ogive d'angle du tombeau de Sheikh Sa'd [6] perdant déjà toute sa souplesse. Il est probable que la dentelure extérieure de la coquille ait, suivant un processus analogue à celui qui eut lieu en Islam occidental, donné progressivement naissance à ces niches et mihrabs, composés de stalactites de plus en plus compliquées [7].

En conclusion de cette disgression, nous retiendrons que la coquille du mihrab de Chapour-âbâd est encore une forme élémentaire peu évoluée, laissant présumer une grande ancienneté [8].

[1] Il est ici fait allusion au cadre « de la femme à la fenêtre » pièce du musée de Bagdad, provenant du palais sassanide de Kish. (Cf. « Parthes et Sassanides » de R. Ghirshman, p. 188, fig. 230).

[2] Ce motif orne le haut des niches d'un sarcophage du IIIe siècle, visible au musée de Beyrouth, trouvé en cette ville, rue Monnot. On le retrouve, en tous points comparable au mihrab de Chapour-âbâd en deux niches latérales d'un ambon du VIe A.D., provenant de Salonique, exposé au musée archéologique d'Istamboul (catalogue n° 643). En ce petit monument, les centres du rayonnement des coquilles sont curieusement liés à la coiffure des personnages abrités dans les niches.

Dans le fronton en basalte, daté du IIe-IIIe A.D. provenant de la synagogue de Korazim (Palestine), une coquille forme motif décoratif central. Elle est cernée de deux tores ornés, l'un de grappes, l'autre de feuilles laurées.

[3] Cf. Creswell, « Early Muslim architecture », chap. 3.

[4] Cf. G. Marçais, « L'architecture musulmane d'Occident », publiée par le Gouvernement général d'Algérie. Paris, Arts et Métiers graphiques 1954, fig. 24, p. 50, et fig. 92, p. 149.

[5] Il est inutile de rappeler la fortune qu'eut, en Europe, le motif de la conque. On le retrouve, après un long cheminement, dans l'art décoratif du XVIe siècle. Au musée des Arts Décoratifs, à Paris, on admirera la clôture de chœur provenant d'Elbeuf (datée de 1500 à 1550 (coll. Peyre P.E. 1138) et un devant de coffre (coll. Peyre P.E. 1096), où ce motif est très analogue à celui du mihrab de Châpour-âbâd. L'origine hellénistique est commune.

On ne peut oublier que la coquille, emblème des pèlerins de St. Jacques de Compostelle, fut par ceux-ci largement diffusée en toute l'Europe médiévale. Elle orne une multitude d'édifices.

[6] Cf. « Athar » 1949, p. 278. *Les voûtes iraniennes,* par A. Godard; cf. également. D.N. Wilber, planche 204 et p. 185. Cet auteur date le monument de 1385 A.D. env. — ce qui semble bien tardif.

[7] La figure 235 d'« Athar » 1949, qui se trouve en vis-à-vis de la fig. 234, illustre assez bien cette hypothèse.

[8] L'ornement constitué par les calices latéraux est également antique. On le retrouve plus ou moins déformé en d'anciens stucs et magnifiquement traité dans les décorations du « Dôme du Roc » à Jérusalem.

Pour ce qui est de la conception de la mosquée, nous avons vu en examinant celle de Qomsâr, qu'un tel plan, dit « arabe », fut bien souvent suivi dans la région d'Ispahân; il appartient en réalité à un type particulier, élémentaire, mais bien iranien, des mosquées de cette province [1]. La mosquée arabe, dont on a quelques rares exemples en Iran, est bien autre chose.

On ne peut attribuer une datation absolue à ce monument, puisque nous l'avons vu, cette disposition a été usitée constamment; mais la rusticité des formes et la lourdeur de l'ensemble concourent également à la situer dans les premiers siècles de l'Islam. Il est prudent de lui accorder une vaste marge, s'étendant du milieu du IIe H. à la fin du IIIe (milieu VIII à la fin du IXe siècle A.D.) c'est-à-dire pendant la phase glorieuse des califes abbassides.

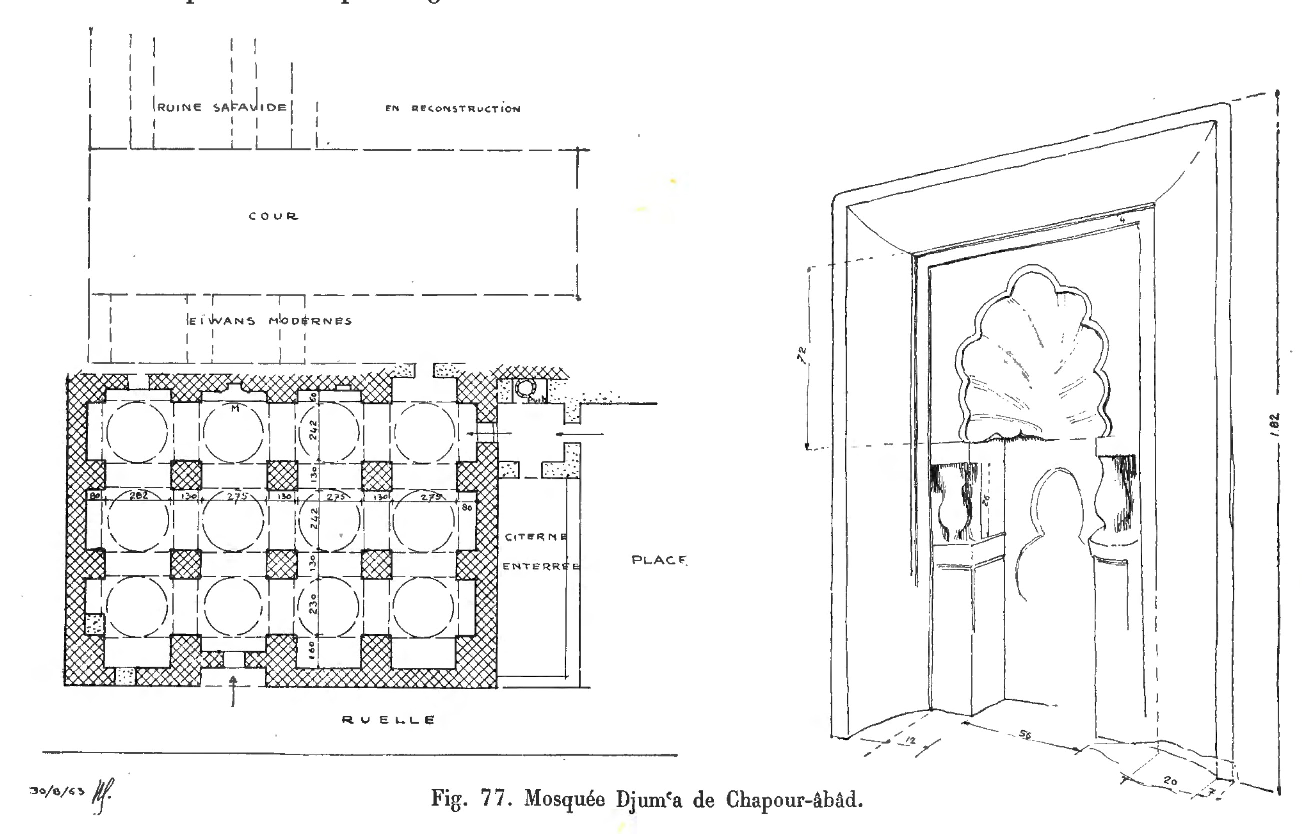


Fig. 77. Mosquée Djumʿa de Chapour-âbâd.

L'Imam-zadeh Châh-Firouz est un très modeste monument, situé au Nord du village et à quelques mètres du mur d'enceinte. Il est maintenant étouffé par des constructions parasites, encombrées elles-mêmes de tombes provisoires. L'arrêt des convois funéraires vers la Mecque et les lieux saints d'Irak — voici plus de 30 ans — a, tout en mettant fin à cette lucrative branche des pompes funèbres — dispersé nombre de postulants dans les imam-zadehs du pays, dans l'attente indéfinie de leur transfert. La chambre centrale est dit-on le plus vieux monument de l'endroit. Le fait certain est que la coupole archaïque est typiquement sassanide. Sans lui attribuer cette datation, ce petit monument nous paraît au moins contemporain de la mosquée Djumʿa.

Le monument mozaffaride et la résidence. — Dans les itinéraires (troisième et quatrième trajet de la sortie de la ville) il est noté qu'une voie de rocade passait d'Ouest en Est, suivant la frange

(1) A vrai dire ce type de salle est passablement universel, on connaît, en France, quelques églises de ce tracé (ex. Treignac, Rocamadour, etc...) qui là, n'emprunte rien à l'Orient.

de la zone cultivée d'Ispahân. Ce tracé passe un peu en dessous du village de Chapour-âbâd (à environ 1 km.) abandonné maintenant, il avait sa raison d'être à l'époque mozaffaride, puisqu'il se dirigeait au-delà à l'Est, vers les grandes pistes, gagnant Yezd, vrai centre de la principauté. Mahmoud-âbâd fut création de *Kuth-al-Din* Châh Mahmoud, qui tint Ispahân en son pouvoir éphémère jusqu'en 776 (1474/1475 A.D.). La voie de rocade eut uniquement un rôle stratégique, évitant la ville; elle permettait de desservir une garnison disséminée en bordure du Kévir, verouillant ainsi l'agglomération.

A Chapour-âbâd, parallèlement à un canal d'irrigation, large de 2,00 m. (asséché), la voie aboutit à l'axe d'un vaste quadrilatère, géométriquement divisé; après l'avoir traversée, elle

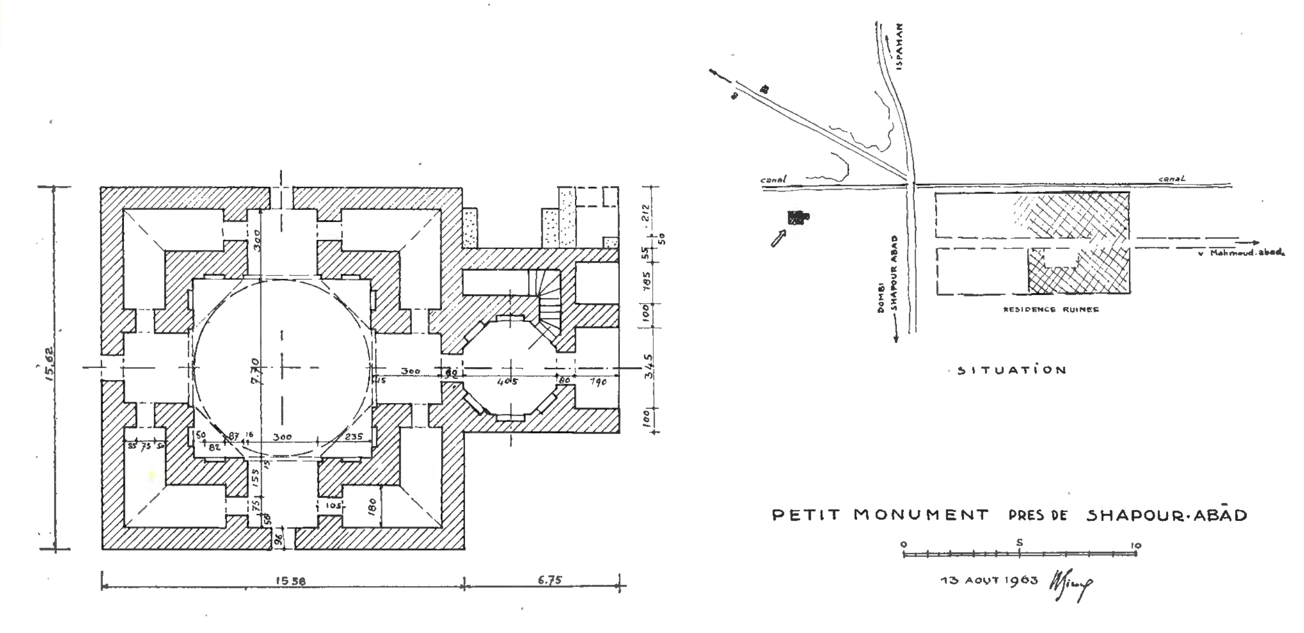


Fig. 78. Petit édifice mozaffaride près de Chapour-âbâd.

rencontre le chemin Ispahân-Dombi, d'où, enjambant le canal, elle oblique en direction de *Varūn* et *Kouh-pâyeh*. On aperçoit sur ce départ deux ruines informes, qui sont des vestiges d'Imam-zadehs ou de postes de garde.

Le quadrilatère que nous appelons « résidence », est donc partagé par une avenue centrale, au Nord de laquelle, précédé d'un jardin, se trouvait le logis de l'officier en charge du contrôle de ce nœud routier. La ruine du bâtiment, dont il est encore possible de lire le plan, comporte deux cours et plusieurs ailes, d'une architecture caractéristique de l'époque. De l'autre côté il nous a semblé distinguer un relais et des chambres de casernement, plusieurs petites cours et un vaste enclos, en vis-à-vis du jardin précité.

A environ 200 mètres à l'Est de la résidence, la masse cubique d'un monument en briques crues se dresse solitaire (fig. 78). Aussi simplement qu'harmonieusement, en un carré de 15,58 m. × 15,62 m. s'inscrit une salle à coupole (effondrée) cernée de quatre locaux couverts en berceau, garnissant les angles. Malgré ses mauvais matériaux, la construction est très rigoureuse. La salle à coupole monte de fond. Les quatre arcatures déterminent quatre eïwans également, qui sont tous recoupés par une tribune. Ces ghorfas communiquent entre elles par de petites

pièces superposées aux locaux inférieurs. Bien que déjà trois des façades extérieures comprennent chacune une porte, la quatrième vers l'occident (et la résidence) est marquée par une entrée principale. Sur un petit hall octogonal desservant cette entrée prend naissance l'escalier, menant à l'étage. Un petit eïwan est accolé au porche, permettant d'y laisser les montures. Un autre eïwan est situé au Sud, mais il n'est qu'une adjonction bien postérieure.

Nous avons relevé ce modeste édifice parce qu'il constitue un exemple excellent de l'architecture mozaffaride, mais nous en ignorons sa destination exacte. Les habitants le prennent pour une mosquée et ce n'en est pas une, car il n'existe aucune trace de mihrab (celui-ci aurait dû être sur l'axe de l'entrée). Il est peut-être pavillon de réception, ou plutôt mausolée d'un personnage important — hypothèse que confirmerait l'excavation faite par quelque chasseur de trésor et aussi l'eïwan adventice. Celui-ci témoigne que l'endroit fut assez longtemps vénéré à l'instar d'un imam-zadeh.

Avant de quitter cette belle ruine (attaquée par les termites) on observera que son plan est dans la pure tradition iranienne de ce genre de pavillon [1].

Haftchouyeh (site 4 A-41), Ne désirant guère suivre la piste secondaire d'Ispahân à *Varūn* (voies b vers Nâiyn) j'y fus cependant conduit par mes amis du Service archéologique d'Ispahân et leur en suis reconnaissant. Le bourg de Haftchouyeh où nous devions voir un grand mihrab du VIIIe H. fut une grosse agglomération — fort déchue actuellement. Une importante mosquée, en état de ruine irrémédiable, semble disproportionnée par rapport aux installations qui subsistent. C'est là que l'on admire ce beau mihrab qui mérite d'être transporté en un endroit plus accessible (pl. XXIII, a-b). La mosquée est apparemment complexe par le fait qu'elle ressort de plusieurs époques et du réemploi constant des matériaux provenant des parties ruinées.

Il est apparu que seul un relevé précis pourrait (fig. 79) donner la clef de cet édifice. En fait aidée par les études des monuments de Kouhpâyeh, reproduits abondamment dans la région ispahanaise, la solution est simple.

Il y eut là une mosquée seldjoucide à peu près identique à la mosquée Djum'a de *Akhand,* composée d'une cour centrale, bordée de galeries. Celles-ci étant formées d'alvéoles successives, voûtées en tunnel — perpendiculaires à la cour. Chaque alvéole communiquait avec la suivante par une large baie percée dans le mur d'appui commun. Là où se trouve le sanctuaire visible, un autre, plus réduit était édifié. Devant celui-ci et toutefois en laissant libre une arcade plus large sur son axe (qui est celui de la cour), une autre galerie joignait celle (dont les traces sont bien apparentes) à une autre, symétrique, à l'Est. De cette dernière (sur l'emplacement de laquelle est la voie de *Varūn*) il demeure deux fragments, inclus dans le portail de l'actuelle clôture.

Extérieurement, à l'angle Sud-Ouest de la mosquée, à la jonction de la galerie latérale et de celle passant devant le sanctuaire, était édifié le minaret. Il n'en reste que le socle octogonal, dont le diamètre (4,65 m.) détermine une hauteur plutôt réduite (25 m. au maximum).

[1] Cf. par exemple l'édifice de Gira, p. 92 dans «Archaeological history of Iran» de E.E. Herzfeld, *op. cit.* Cf. *Le temple de Sharif-âbâd* dans «Athar-e-Iran» 1938, p. 84, par M. Siroux.

De l'extrémité de la cour, opposée au sanctuaire, il ne demeure aucune trace s'il y en eut jamais elles furent englobées dans les épais massifs des constructions mongoles (pl. XXII, d).

La construction seldjoucide fut très soignée : maçonnerie de briques cuites (format 0,205 × 0,205 × 0,045) étant hourdée d'un bon mortier d'argile et de chaux. Malheureusement, l'habile constructeur alla imprudemment au-delà des limites de la résistance. Dans la galerie Ouest qui resta en état assez correct pour être conservée par les constructeurs du VIIIe H., les murs n'ont que 0,78 m., les baies mesurant 3,00 m., ce qui est nettement insuffisant pour le genre de mortier employé en égard au poids mort de lourdes voûtes et des surépaisseurs des terrasses. Quelques deux siècles après sa fondation, il est bien certain, que le sanctuaire, édifié suivant les mêmes principes, était en un état pitoyable. Il fut alors décidé de reconstruire avec plus d'ampleur toutes les parties endommagées. Ce faisant, la cour qui était symétrique, ne le fut plus. L'emplacement de la galerie Est, déjà empruntée par une voie, créa assez longtemps un litige, dont on a une bonne preuve.

En effet, le sanctuaire, d'une belle ampleur (9,20 × 9,55 m.) outre son eïwan, (flanqué de petites galeries), fut construit en même temps qu'un large dégagement (à l'Ouest). Mais à l'Est, il ne fut rien bâti : la largeur dont pouvait profiter le dégagement n'étant pas determinée. De telle sorte que, provisoirement, tout l'extérieur Est du sanctuaire et de son eïwan, reçut un épais enduit, décoré par un faux jeu de briques, incisé en trompe-l'œil, comme on le faisait souvent à cette époque.

Dès que le litige prit fin, à l'avantage bien sûr, du promoteur, on s'empressa de repousser au maximum la limite du terrain et les travaux reprirent. L'eïwan Nord, exactement semblable en dimension et décor à celui du sanctuaire (pl. XXII, e) était déjà en œuvre. L'arcade latérale Est qui le joint à la façade correspondante de la cour (pl. XXII, d) profita d'une largeur beaucoup plus grande (4,72 m. au lieu de 2,33 m.) que celle de l'Ouest. On ignore les raisons de cette anomalie [1]. Il eut été bien facile d'éviter cette dissymétrie très choquante ici, en créant une nouvelle galerie, mais on préfèra clôturer la cour par une série d'arcades aveugles. On s'attaqua enfin à la partie collatérale Est du sanctuaire, qui fut traitée suivant un procédé anciennement connu, très apprécié à cette époque; une série de murs parallèles, percés de larges arcades, au-dessus desquelles des voûtins transversaux sont jetés [2]. Ce travail fut effectué sans engravure dans les parois du sanctuaire et de son eïwan et même sans enlever l'enduit provisoire. On se contenta de refaire un nouvel enduit sur le tout, orné de la même façon que le premier. A notre sens, l'interruption de travail due au litige ne dura pas plus de quelques années — 8 ou 10 sans doute.

Toute la construction du programme mongol indique (malgré l'asymétrie de la cour dont il n'était pas fautif), le profond sens esthétique et la science des volumes de l'architecte. Mais la mise en œuvre, on doit en convenir, fut exécrable, tant par le choix des matériaux, que par la pratique de procédés insanes [3]. Ce n'est pas le maître d'œuvre qui en est responsable mais

[1] Sans doute l'obstination d'un personnage, voulant prouver coûte que coûte la nécessité d'une plus large cour, pour récupérer le terrain litigieux.

[2] C'est le procédé sassanide d'Eïwan-e-Kherka, repris au Khân Orthma de Bagdad, réutilisé dans la salle du mihrab d'Oldjaïtou à Ispahân et dans les salles collatérales de la mosquée Djum'a de Yezd, etc.

[3] Les matériaux des parties verticales et des arcs sont de briques crues mal préparées ou de la terre compactée, avec incorporation de paille hachée. Il s'y trouve aussi

le promoteur, personnage âpre — on l'a déjà vu pour la revendication du terrain —, pressé d'avoir un résultat pompeux, aux moindres frais. Revenant plus loin sur quelques détails, nous verrons que ceux prévus pour être édifiés en matériaux durs, le furent en boue.

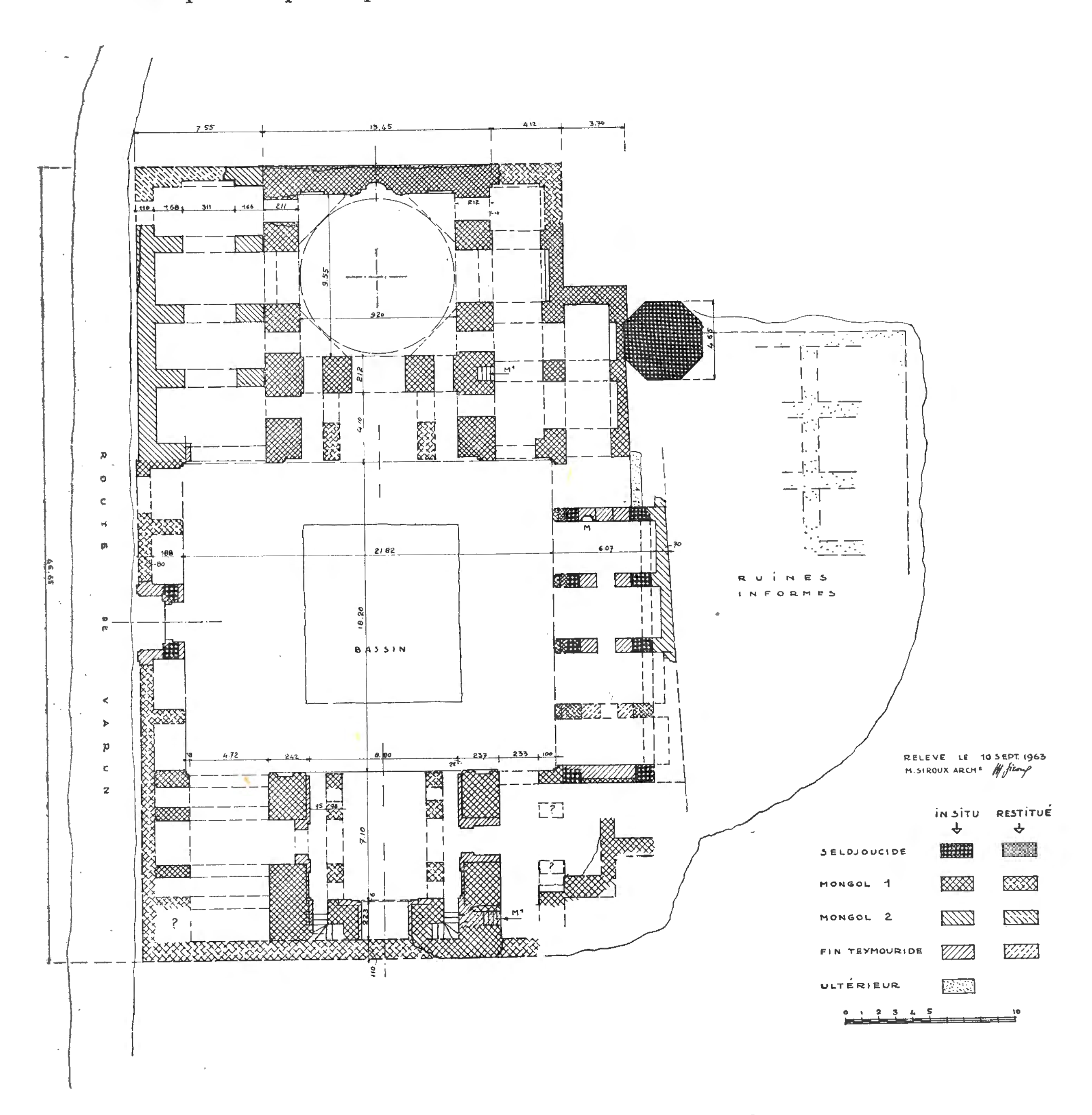


Fig. 79. Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh. Etat actuel.

des briques de récupération seldjoucides et de nouvelles de format différent. Les hautes piles du sanctuaire sont montées de fond, mais les arcs supérieurs et ceux des tribunes sont presque sans engravure, simplement coincés entre les supports (pl. XXII, e). Sur l'arase obtenue fut jetée la coupole en briques cuites, trop mince en elle-même, mais trop lourde pour ses supports en terre. D'autres particularités imprudentes dans les eïwans sont à noter. Par ailleurs, toutes les façades extérieures sont seulement d'une brique de 0,11, derrière ce n'est que terre.

Le résultat de cette hâte fut qu'à la fin du IXe H. (XVe A.D.) des fissures se manifestèrent. L'eïwan Nord, exposé aux intempéries (la pluie vient toujours du Sud-Ouest) en souffrit énormément. Il fut nécessaire de doubler par en dessous les principales voûtes, de combler l'escalier d'accès aux tribunes et d'en créer de nouveaux, de reboucher tant bien que mal des cavités rongeant les maçonneries. La façade sur cour, à l'Est, fut refaite en terre, à l'exception de la porte d'entrée sur la ruelle. Celle-ci possède quelques parties en briques cuites, dont le porche extérieur, dont le décor en briques retaillées avec inclusion de petits éléments octogonaux vernissés bleu-turquoise, date l'ensemble des réparations du dernier quart du XVe A.D., c'est-à-dire peu avant l'avènement des safavides.

Un dernier fléau, irrémédiable celui-là, devait atteindre le monument. L'impitoyable invasion de termites qui ravagea la province [1] (probablement au début du siècle dernier), fit son régal de fragments de paille incorporés aux briques crues, aux mortiers et aux enduits. Tous les morceaux de bois (non écorcés d'ailleurs) placés en chaînage, furent dévorés.

Depuis lors, chaque hiver voit l'effondrement de pans entiers, les briques cuites qui y sont incluses, prennent, libérées, le chemin d'une deuxième vie : il est devenu imprudent d'escalader ces ruines — le relevé de la fig. 79 ne fut pas sans danger.

Ayant ainsi parcouru cet ensemble composite, quelques autres précisions s'imposent :

La mosquée seldjoucide (fig. 80) ne peut être datée avec rigueur. On a vu qu'elle est dans la ligne d'autres monuments semblables de la région. Les minarets seldjoucides d'Ispahân et de ses environs sont échelonnés entre 491 H. et le milieu du VIe H. [2]. Il y en eut évidemment d'autres auparavant qui sont détruits maintenant. Celui-ci n'était pas très haut (diamètre à la base 4,65 m., (à Bisyoun 5,75, à Ziyar 5,50 m.). La conception des galeries latérales de la cour est également encore primitive (alvéoles jointives). Ceci, plausiblement, inciterait à placer le monument vers la fin du Ve H. (= début XIe A.D.) sans exclure la possibilité d'une antériorité d'une cinquantaine d'années.

La mosquée mongole, dont les qualités architecturales sont manifestes, montre par la finesse de ses détails : colonnettes d'angle, niches des façades, agencement des voûtes d'eïwan, ce qu'aurait pu être l'œuvre. On notera la disposition, rare, des eïwans Nord et Sud. Les voûtes maîtresses (environ 5,00 m. de large et fort hautes) reposent sur des maçonneries évidées par de petites galeries. A l'étage, ces maçonneries déjà très faibles près du sol (une pile bien conservée dans l'eïwan Nord, est de 0,96 m.) sont très largement évidées par des tribunes, qui ouvraient latéralement à mi-hauteur. Cette disposition est également observée à la mosquée Djum'a de Yezd, mais en ce dernier monument [3] l'eïwan repose sur d'énormes piédroits; les ghorfas n'y affament pas les maçonneries.

Le gros mur, constituant la salle du sanctuaire (2,12 m. d'épaisseur) déjà bien percé au sol sur trois de ses faces par des ouvertures, (totalisant 5,65 m. pour une largeur de salle de

[1] L'invasion s'étendit de Yezd au pays Bakhtiari, de Abarqouh à Delidjân. Les dégâts, immenses, dépassent tout ce qu'aurait pu accomplir plusieurs destructions organisées.

[2] Cf. « Athar » 1936 : *The manars of Ispahân,* par M.B. Smith.

[3] *Monographie de la Mosquée Djum'a de Yezd,* par M. Siroux, dans « Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale », t. XLIV, 1945.

9,20 × 9,55 m.) est entièrement excavé dans ces mêmes faces (pl. XXIII, c) par les tribunes intermédiaires et les petits couloirs les faisant communiquer : il n'y a en effet qu'un seul escalier d'accès pour cet étage intermédiaire et un seul aussi pour celui de l'eïwan Nord.

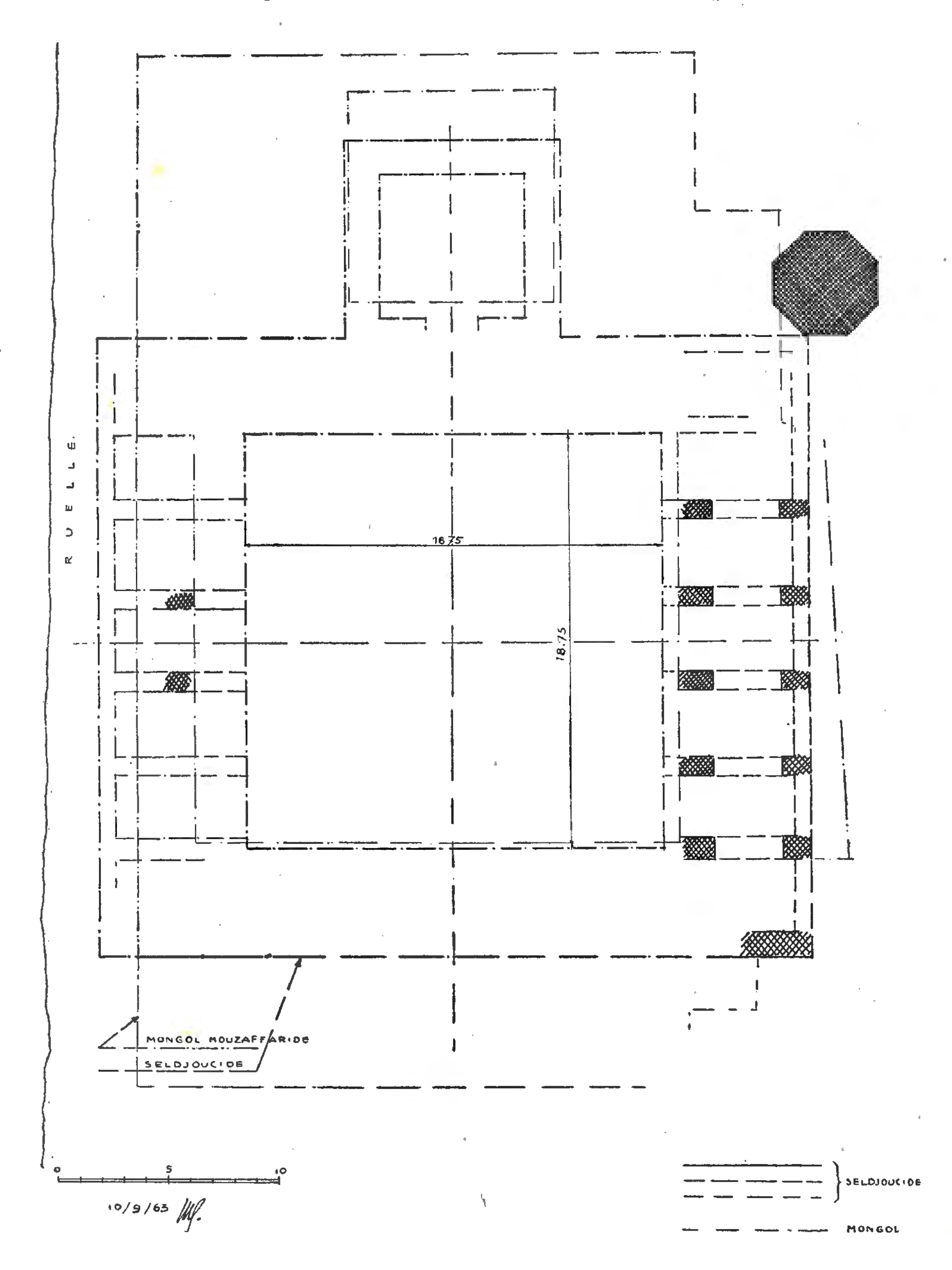


Fig. 80. Mosquée d'Haftchouyeh. Plan de masse à l'époque seldjoucide.

Il ne fait aucun doute que l'on obligea l'homme savant et bon constructeur qu'était l'architecte à bâtir en terre ce qu'il était déjà bien risqué d'édifier en briques cuites et bon mortier — mais on était à une époque où le caprice d'un puissant seigneur faisait loi et où les têtes voltigeaient aisément.

L'apparence finale fut luxueuse; le sanctuaire, les grands eïwans et galeries principales reçurent, on l'a vu, des enduits épais, où, très soigneusement, fut imité un briquetage décoratif. Les jeux de briques réelles ornèrent en surface les voûtes des eïwans comme les façades de ceux-ci et pris dans son épaisseur l'intrados de la coupole (pl. XXII, d).

C'est naturellement au grand mihrab en stuc sculpté (pl. XXIII, a-b) dont les fonds étaient rehaussés de couleur, que fut départi le plus grand soin. Cette belle œuvre, harmonieusement proportionnée, comprend la niche proprement dite, comprise dans une haute arcade, surmontée d'un bandeau qui est détruit aux trois quarts. En l'attente de l'étude épigraphique, nous tenterons provisoirement, de dater cet élément essentiel, marquant l'achèvement du sanctuaire. On remarquera la grande unité des motifs composant le bandeau supérieur, le fond de la niche supérieure et le bandeau intérieur, placé au-dessus du mihrab. Ces ornements présentent une grande similitude avec ceux du bandeau du tombeau de *Pir-Hamzeh-Sabz-Pouch* à *Abarqouh*. D'autre part, la conque du mihrab présente le même dessin que celui de la mosquée Djumʿa d'Abarqouh [1], datable de 738 H.

Les premiers ornements cités, très bien composés, présentent des saillies notables sans montrer toutefois la redondance manifestée dans le mihrab du tombeau de *Pir-Bakrân* (achèvement probable en 712). Exubérance un peu fatiguante que l'on note aussi à *Hamadan,* au *Gombad-e-Alaviyân* (daté par E.E. Herzfeld de 708 à 715). Sans pousser plus loin la poursuite des exemples, on observera encore que le mihrab de la mosquée Djumʿa de *Marand* (porteur d'inscriptions donnant 730 et 731) bien qu'orné de motifs un peu différents est, par l'exécution des fonds de la niche supérieure et des bandeaux, exactement dans le même style [2].

Après une poussée d'exubérance dans la deuxième décade du VIIIe H. l'ornementation, tout en respectant le tracé de dessins connus, retrouve dans les reliefs une mesure réellement classique, manifestée dans les mihrabs d'Abarqouh et d'Haftchouyeh. Ce qui fait de ce dernier un des meilleurs exemples de l'art du stuc.

A défaut de précisions à venir, restons sur le sentiment que le sanctuaire et sa décoration furent achevés à la fin de la quatrième décade du VIIIe siècle H. (et au plus tard au milieu de ce siècle). Comme la partie Est (galerie latérale) fut faite après une interruption de quelques années, en même temps que l'achèvement du grand eïwan Nord, on voit que l'on approche très près de la présence à Ispahân du Mozaffaride *Kuth-al-Din* Châh Mahmoud; l'architecture de la galerie Est, accolée au sanctuaire, l'indique bien.

La fin de la période ilkhanide est, dans la région d'Ispahân, assez confuse. La puissante famille mozaffaride ne cessa guère d'y faire des incursions. Amir Mohammad Mozaffar, insurgé dès 719 contre l'atabeg Hadjdji (nommé par Soltân Ghazan) prend en 737 le titre de Soltân Mobariz-al-Din; en 759 il est déposé et aveuglé; son fils Châh Mahmoud lui succède (à Ispahân

[1] Cf. «Athar» 1936, p. 54 et fig. 37, A. Godard attribue le mihrab au VIe H., ce qui est, semble-t-il, exact. S'appuyant sur cette constatation, il date par analogie le mihrab de Natanz de la même époque. Toutefois, le bandeau du mihrab de Pir-Hamzeh à Abarqouh, n'est pas du tout de la même date. On voit fort bien que le mihrab primitif a été amputé de sa partie supérieure et que deux siècles plus tard, un nouveau bandeau comparable aux ornements d'Haftchouyeh vint le coiffer. Cette réparation adjonctive fut vraisemblablement due à l'artisan qui sculpta le mihrab de la mosquée Djumʿa voisine, datée de 738 H.

[2] Cf. *La mosquée Djumʿa de Marand* par M. Siroux, dans «Revue des Arts Asiatiques», t. III, fascicule 2, 1956; voir fig. 3, 5 et 6.

de 759 à 776). Compte tenu de ce que fit dans la banlieue Nord d'Ispahân ce prince actif et résolu, il paraît bien que les travaux de la mosquée entrepris sous son père ou sous un ultime représentant des Ilkhans, furent achevés durant son pouvoir.

L'histoire de ce monument se résumerait donc ainsi :

En une mosquée seldjoucide, de type classique dans la région, fondée à la fin du Ve H. et tombant en ruine, furent décidées des réfections presque totales. Celles-ci entreprises pendant le 2e quart du VIIIe H., par un personnage plus soucieux de l'aspect que de la solidité furent achevées au début de la deuxième moitié du siècle — sous le régime mozaffaride. L'état des constructions étant par endroits inquiétant de grosses réparations (parties Nord) furent effectuées à l'extrême fin du IXe H.

Nous souhaitons vivement, en conservant la mémoire de ce monument condamné, que sa partie la mieux conservée — le magnifique mihrab — continue en lieu sûr d'être apprécié des amateurs d'art iranien.

On note à l'extérieur de la mosquée, à l'Ouest, un véritable tertre de décombres, parmi lesquels les traces de quelques murs. Il y eut là une assez grosse construction adventice, dont on ne peut rien dire sans effectuer quelques dégagements. Il semble que ce fut là une annexe (salle de prière d'hiver ?) dont la construction serait, au plus tôt, contemporaine de la reconstruction mongole. Derrière le mur Kebli du sanctuaire, il y eut aussi une construction assez basse (ou galerie adossée) : on voit (pl. XXII, c), les traces profondes de l'engravure de ses voûtes. D'autre part, dans le mur de clôture de la ruelle, à la hauteur du grand eïwan Nord et en face, restent des piles d'une porte ancienne (probablement mozaffaride) : la mosquée fut donc entourée de plusieurs bâtiments, salles de prière annexes, madresseh, hammam, etc.

CHAPITRE XVI

MOSQUÉES DE LA BASSE VALLÉE DU ZÂYANDEH-ROÛD

A l'Est d'Ispahân, la vue est arrêtée par un groupe de petites montagnes ou plutôt de hautes falaises calcaires, disposées en arc de cercle, depuis le Zâyandeh-roud au Sud-Est jusqu'à Haft-chouyeh au Nord. Des brèches formant petits cols séparent les différents fragments de cette barrière (carte III). Les trois derniers passages entre Kouh-e-Tchoum, Kouh-e-Gorbeh, Kouh-e-Div-Saloun et la rivière sont sillonnés par autant de pistes, se rejoignant plus loin en une voie unique celle de Yezd par Bisyoun; cependant qu'une autre, empruntant le Pol-e-Tchoum rejoint l'autre rive, où elle rencontre une voie parallèle au cours d'eau, issue de Pol-e-Châhrestân, desservant Echkârand, Dachti, Gâr, Eziran, Ziyar [1], se dirigeant ensuite vers Varzaneh. De Ziyar par un gué, il est aisé de rejoindre Bisyoun. Immédiatement à l'Est du croissant, dessiné par les falaises, commence la vaste plaine, autrefois si peuplée du Zâyandeh-roud.

La première piste variante passe au pied du Kouh-e-Tchoum, d'où elle était surveillée par un impressionnant château fort [2]; puis elle descend en pente douce vers les premières terres cultivables [3] où elle traverse le gros bourg de *Djozdân,* ruiné par les termites et abandonné à cause de cela. Plus bas, également aux confins des terres arables, on peut rejoindre le village de Kâj.

Kâj (site A 42) est placé sur le deuxième tracé, plus facile, qui s'insinue entre Kouh-e-Gorbeh et Kouh-e-Div-Saloun. On ignore ce que fut ce Div-Saloun [4] et l'ascension assez rude de la crête abrupte portant ce nom, ne nous apprit rien à ce sujet; nous n'y trouvâmes aucune trace antique vraiment probante. Le petit tombeau, mongol, aux trois quarts ruiné que l'on appelle

[1] Ces quatre dernières places ont été décrites par Mrs. Smith et Wilber. Dachti le sera de nouveau en ce présent texte.

[2] Il n'est pas du dessein de cette publication de décrire cet intéressant château, probablement pré-mongol, qui est juché, presque inaccessible, sur la falaise; (tours, citerne, poterne; etc.) un de ses ouvrages avancés est tout à fait impraticable : coiffant une aiguille, il comprend deux tours superposées et décalées. L'ascension des autres parties demande près d'une heure.

[3] A une époque reculée, des cultures non irriguées étaient pratiquées sur les pentes douces entourant les falaises, jusqu'aux premiers éboulis rocheux. On les distingue fort bien, vues de haut, à l'aube et au crépuscule. Ceci corrobore le fait bien connu d'une agriculture sans irrigation jusqu'au XIVe siècle A.D.; le climat plus humide, permettait des ressources suffisantes pour tous les villages décrits ici, lesquels sont actuellement au 4/5e dépeuplés.

Le village de Djozdân fut totalement abandonné voici 50 ans, rendu dangereusement inhabitable. On y voit encore, tels que les habitants les laissèrent, rues, boutiques, habitations, tours et pigeonniers, toutes choses minées par les termites. Le spectacle est lugubre.

[4] Les « Div » forment dans la mythologie iranienne une des nombreuses catégories de démons.

Cf. *le mot div*(*dev*) dans « L'Iran sous les sassanides » de A. Christensen, p. 33 et 182; cf. également « The dawn and twilight of zoroastrianism » par R.C. Zaehner, p. 39.

Soh-Mâheh, est plus significatif. Implanté sur une protubérance de marbre gris, dans un vallonnement sis au pied de la petite montagne, il remplace probablement un tchahar-tâq zoroastrien. Cet endroit, facilement accessible pour le clergé, est visible de fort loin dans la campagne. Le rocher, lui servant de piédestal, est percé de nombreux trous, qui ne sont pas tous destinés à des scellements. La pierre est en plusieurs endroits taillée de main d'homme, pour recevoir un monument plus important.

Kâj fut un gros bourg, attesté par de nombreux débris de poteries, de fragments de seuils en pierre, de puits, de ruines d'Imam-zadehs (l'une à l'entrée du pays). On y voit aussi, de l'autre côté et à l'Est de la propriété, close de murs, où se trouvent les habitations de paysans, les vestiges du Qaleh circulaire, signalé au chapitre III, p. 39 et au Nord de celui-ci (à 150 m. environ) une vaste pièce d'eau, que voisine l'Imam-Zadeh Ibrahim.

L'agglomération, comme tous les villages proches, possédait certainement de nombreux édifices religieux. De ceux-ci il n'en reste qu'un seul, partiellement conservé : c'est la mosquée, dite Djumʿa, dont le dôme est isolé au milieu des cultures. J'ai eu l'occasion de la visiter en 1937 et depuis lors elle fut l'objet d'une publication [1]. Il n'était pas dans mes intentions de reprendre inutilement ce qui a été amplement porté à la connaissance générale, mais intéressé par les origines et la première évolution des vieilles mosquées de la basse vallée du Zâyandeh-roud, je fus tenté de revoir les vestiges des anciennes structures, signalées par M. Schroeder et de nouveau commentées par M. D.N. Wilber, se trouvant devant cette mosquée à coupole.

En effet, les vieilles mosquées de Kouh-pâyeh et de Gehi, montrent la formation hétérogène d'une composition reprise en un ensemble cohérent à *Akhand,* imitée ensuite par plusieurs autres édifices, dont la mosquée de Haftchouyeh (site A 41) que nous venons de décrire.

Sans vouloir développer ce sujet qui a fait l'objet d'une autre publication [2], il est possible de le résumer ainsi : devant un tchahar-tâq primitif, on vint édifier une mosquée de type arabe, réalisée suivant les méthodes et moyens locaux (Kouh-pâyeh et Gehi). Cette juxtaposition fut reprise en un seul programme à Akhand (à l'époque seldjoucide ou peu avant). Il en fut de même à Haftchouyeh, où à l'époque mongolo-mozaffaride, en conservant une partie de l'édifice seldjoucide (galeries latérales de la cour) conçu suivant ce plan, on vint rebâtir, avec plus d'ampleur les membres principaux que sont la salle à coupole et le grand eïwan.

En fut-il de même à Kâj où devant et à l'Ouest du grand eïwan des vestiges en briques crues sont considérés par Mrs. Schroeder « comme un des plus vieux monuments islamiques d'Iran », opinion que prudemment M. Wilber reprend ainsi : « Regardless of it's precise date, it seems certain that the mud-brick structure existed at the site, when the mosque, now under consideration was erected in the fourteenth century and that this mosque was so placed as to represent the south side of an open court, which was bounded on the west by the mud-brick structure ».

[1] « The architecture of Islamic Iran » — « The Ilkhanid Period », *op. cit.,* par D.N. Wilber, n° 70, p. 165, pl. 149-153, et fig. 41. En sa présentation, l'auteur, outre ses observations, rapporte également l'opinion de M. Schroeder, manifestée dans « Preliminary Survey of Persian Art » (p. 931, fig. 313, pl. 404-A) relativement à l'antiquité des ruines en terre, situées devant et à gauche de la mosquée.

[2] « La mosquée Djumʿa de Kouh-pâyeh, suivie des monuments du bourg et des mosquées de Gehi et de Akhand » par M. Siroux, dans « Annales Islamologiques » de l'I.F.A.O., t. VI, 1966.



Carte III. Schéma des environs Est d'Ispahân.

Sur la foi de ces dires, il était donc seulement nécessaire de savoir de quelle époque étaient ces ruines en terre et comment la construction mongole les avait réemployées. Sur ce, la salle à coupole étant dangereusement menacée d'effondrement (il ne restait guère que le 1/6e de la surface de 4 piles latérales), après réunion consultative, à laquelle j'eus l'honneur de participer, le service archéologique d'Ispahân commença les consolidations actuellement en cours. A cette occasion, par le relevé complet des ruines [1] et quelques dégagements effectués dans les maçonneries et dans les amas de terre voisins, on arrive à la conclusion suivante : la mosquée fut faite en une seule fois à l'époque ilkhanide, sans aucun réemploi de parties intactes d'un monument plus ancien. Les briques de format seldjoucide, qui se trouvent par endroits dans les maçonneries et en grand nombre sous forme de fragments dans le blocage au-dessus des fondations, proviennent d'un monument seldjoucide, édifié à cet endroit même ou à proximité et ayant totalement disparu.

Avant de procéder à l'examen des ruines, deux faits sont à considérer. Le premier est que toute la vallée Est du Zâyandeh-roud, sur ses deux rives, de Kâj à Varzaneh (90 km. à vol d'oiseau) comprend une multitude de monuments à base de terre. Comme il fut déjà dit à plusieurs reprises, ces ruines appartiennent à toutes les époques (principalement à celles des Seldjouks et des Ilkhans) : la constatation de structures en terre, forcément épaisses, n'est pas, à priori, une preuve de grande antiquité. En second lieu, au XIVe siècle, on construisit parfois solidement (c'est assez rare) mais le plus souvent en terre. La brique cuite était réservée pour les coupoles et les plus grands arcs; quelquefois (pas toujours) pour les parements intérieurs des éléments majeurs et les façades sur cour. On verra plus loin (Echkârand) que ce revêtement de façade peut être limité aux seules têtes de piliers et à leurs petits pilastres [2]. Ajoutons à ceci que lors de la ruine progressive de ces monuments, ce sont les « morceaux d'honneur » qui résistent le plus longtemps. On y apportait plus de soin, par déférence et parce que les crédits étaient alors suffisants. Pour les parties secondaires (galeries, salles de prière) avec l'épuisement des fonds ou le changement de promoteur, le travail devenait déficient : combien d'œuvres commencées sous des apparences luxueuses, achevées avec le plus pauvre enduit ! Lors de leur active récupération de matériaux, les paysans s'intéressent d'abord à ce qui est déjà ruiné : c'est-à-dire aux parties secondaires, et ensuite aux éléments principaux. Souvent même, par une sorte de scrupule religieux, ils ne touchent pas du tout à ces derniers et respectent leurs vestiges, qui dès lors pourront demeurer visibles durant plusieurs siècles.

La mosquée de Kâj (fig. 81, pl. XXIV, a) fut bâtie sur une plate-forme rectangulaire, surélevée d'un mètre environ par rapport aux cultures irriguées voisines. Sur une bonne fondation en moellons, réalisée à 2,00 m. en arrière du bord du talus, un blocage de 0,40 m. environ, composé de débris de briques seldjoucides, liées au mortier de chaux, formait soubassement enterré. Au-dessus de celui-ci, le sanctuaire, son eïwan et les galeries qui leurs étaient latérales, furent maçonnés en briques cuites et en mortier de chaux sur 0,50 m. environ au-dessus du

[1] Le plan donné par M. Wilber est très exact, mais il ne comprend que la salle à coupole et son grand eïwan. — Cette image fragmentaire est insuffisante pour la compréhension de la composition générale.

[2] Cet usage des parements nobles n'est pas perdu de nos jours. Il est très fréquent de voir des structures en terre, carapaçonnées de magnifiques briques de luxe ou de plaques de travertin.

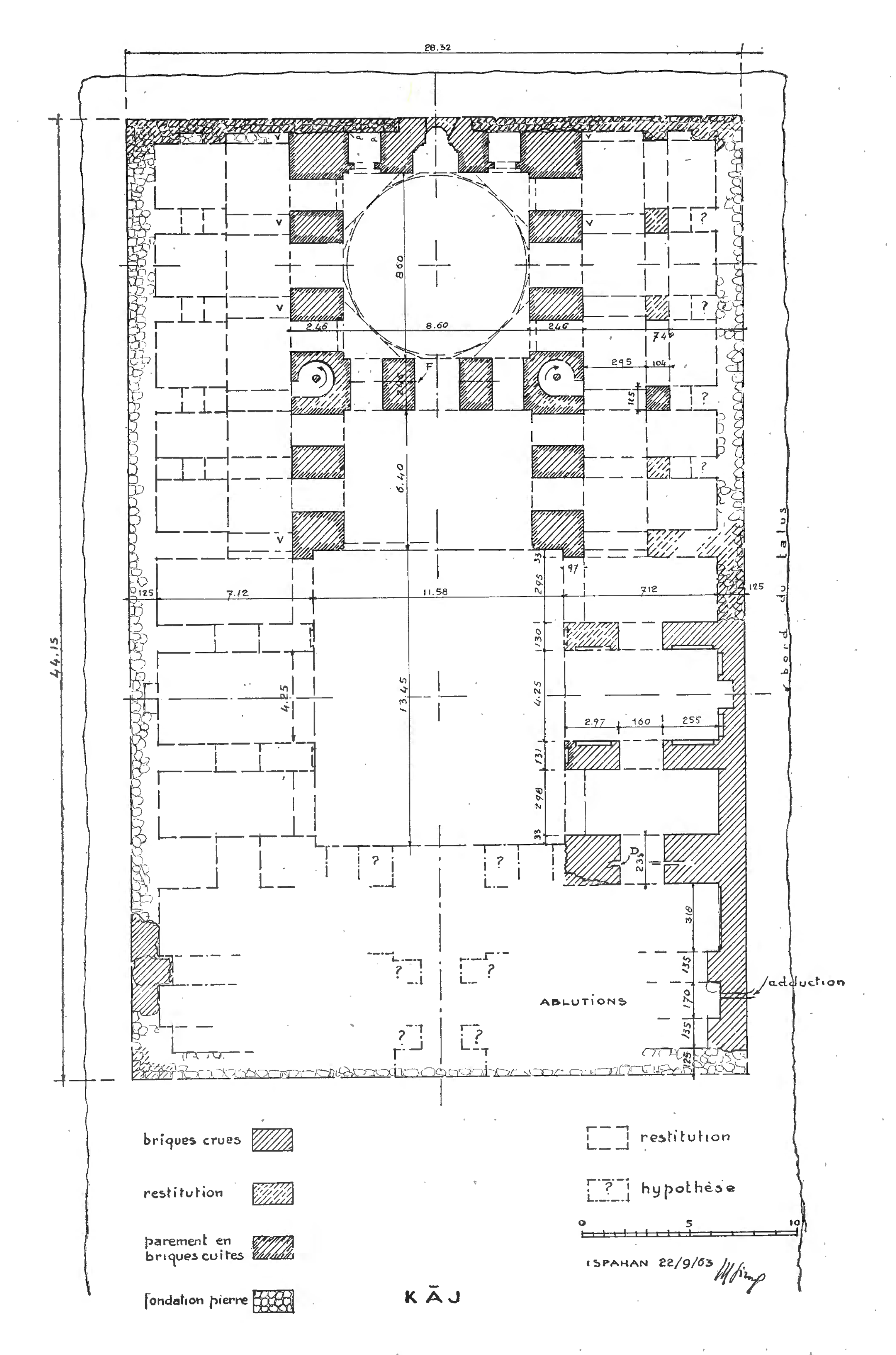


Fig. 81. Plan de la mosquée de Kâj.

sol fini. Sur ce socle commencent les maçonneries caissonnées, à parement de briques cuites et intérieur en briques crues ou en terre. On voit que le constructeur redoutait les remontées d'humidité (la nappe phréatique est à 3,00 m. env.). Pour les parties secondaires (murs extérieurs façade Est et Ouest de la cour) la maçonnerie en terre commence immédiatement au-dessus du blocage de casseaux seldjoucides.

Dans son ensemble, la mosquée forme un rectangle de 28,30 × 44,15 m. dont les fondations sont partout visibles et partout de la même exécution. Au Nord de la mosquée le terre-plein se prolonge en esplanade sur plusieurs mètres.

Il est inutile de refaire une description du sanctuaire, déjà donnée par M. Wilber. Ajoutons à ce qu'il dit quelques nouvelles précisions. Au Sud la paroi kebli avait exactement la même épaisseur que sur les côtés, soit 2,46 m. La partie du mur manquante a été effritée par les intempéries (elle est exposée de face aux pluies, neiges et vents qui viennent toujours de cette direction) mais on retrouve sa fondation à la place normale [1]; au Nord du sanctuaire notre prédécesseur mentionne : « at the east and west corners are traces of stair-wells which could have been brought to a circle only by additionnal construction against a finished structural wall ».

Cette assertion est fondée sur une apparence démentie par les travaux en cours. Voici la réalité : les piles Nord de la salle à coupole ont 2,46 m. — comme les autres. Sur toute cette largeur, les fondations et le socle en maçonnerie ne présentent aucune coupure. Au-dessus de ce niveau, où il y a, comme on l'a vu plus haut, changement dans la composition des maçonneries on note un parement (en F, fig. 81); autrement dit, la pile est coupée en deux. Cela n'est qu'un faux parement; à cette époque ilkhanide, exactement comme de nos jours [2], le maçon appointé à la tâche ou quotidiennement, est fort jaloux de son travail. Il est toujours très difficile de faire coopérer deux équipes : ici le résultat en fut désastreux. En effet, les deux cages d'escaliers sont rompues, en arrachement de rupture, juste en face des faux parements « F ». Ceux-ci sont placés dans le tiers central du massif, où passent les poussées des dômes (il y en a deux superposés) ce qui donne lieu à deux déchirures obliques (en cours de consolidation), se dirigeant vers les calages affamés par les escaliers.

En résumant, les escaliers appartiennent bien à la structure initiale — mal réalisée — et ne sont pas « brought to a circle only by additionnal construction against a finished structural wall ».

De part et d'autre du sanctuaire, sur ses actuelles façades extérieures Est, et Ouest, on remarque plusieurs départs d'arcs (pl. XXIV, d); ce fait déjà noté par Wilber, indique la présence de galeries. Le déplacement de débris, vient de révéler, sur toute la hauteur de son soubassement (pl. XXIV, c) une pile de la galerie Ouest. Les piles mesuraient 1,04 × 1,15 m. et la largeur de la galerie était de 2,95. Les secteurs d'arcs visibles de la façade Est étant les mêmes qu'à l'Ouest, le sanctuaire et le grand eïwan étaient sur la longueur totale, bordés de part et d'autre

(1) La consolidation (de 1963) de ce mur ne tint pas compte de la dimension primitive; le parement nouveau est trop épais de 0,40 m. environ. Il fut ajouté à l'arrière du mihrab une forte saillie plate, qui n'existait pas avant.

(2) Ce manque de coopération est un souci majeur des chantiers. Le praticien doit souvent batailler pour obtenir la liaison des murs principaux et encore plus celle des murs non portants ou des refends : Ahmad ne veut pas que son camarade Hosaïn puisse revendiquer ce qu'il n'a pas fait.

de deux galeries identiques. Jusqu'aux murs extérieurs Ouest de la mosquée, il demeure entre le parement de la pile et le mur, un espace libre : il y avait donc soit une autre galerie moins large, soit une série d'alvéoles en tunnel, communiquant entre elles, comme je le crois, par de petites baies.

Au Sud, la construction s'arrêtait net au mur extérieur du sanctuaire : il n'y avait aucune galerie ou pièce comme il fut suggéré. Les travaux actuels empruntent les moellons nécessaires aux vieilles fondations, situées en prolongement du mur kebli du sanctuaire : ce qui confirme par ailleurs la symétrie du bâtiment. Il n'existe aucune autre fondation plus au Sud : on ne peut donc imaginer de ce côté une salle ou galerie. Les deux ouvertures de part et d'autre du mihrab ne sont pas des portes de communication, mais de profondes niches. L'arrachement de leur paroi de fond (qui était en briques cuites) est nettement visible pour chaque niche ainsi que pour chaque encoignure.

Ainsi reconstituée, la section Sud de la mosquée, laisse seulement un point douteux, secondaire : celui de savoir si l'espace entre les murs extérieurs et les galeries était composé d'éléments alvéolaires juxtaposés ou de couloirs moins larges.

Les façades Est et Ouest de la cour sont aisées à restituer : il existait de chaque côté un eïwan axial de 4,25 m., flanqué de deux plus petits de 2,95 à 2,98 m. Les deux murs porteurs de l'eïwan axial étaient, sur leur tranche visible, ornés de deux pilastres, jumelés, en briques cuites. Celles-ci ont disparu, mais non leur empreinte : le même fait peut se voir à la mosquée «A» d'Echkârand où, par endroits, le parement de briques cuites est demeuré, tandis qu'à d'autres il a été enlevé. La tête d'un mur ainsi décoré est restée et elle est exactement dans l'alignement d'une saillie de la grosse pile Ouest du grand eïwan, précédant le sanctuaire. Il n'y a donc aucun doute en ce qui concerne la largeur de la cour : 11,58 m. Les parois des eïwans centraux Est et Ouest étaient décorés de panneaux en creux (prof. 0,15 et 0,20 m.) tandis que dans l'axe se trouvait une niche assez profonde, ménagée dans le mur extérieur épais de 1,25 m.

Les galeries parallèles au sanctuaire aboutissaient tout simplement et sans recherche dans les premiers eïwans sur cour; ceci laisse entendre que tous les eïwans, certainement couverts en berceau brisé, étaient hauts — les pénétrations de voûtes n'étant jamais pratiquées (pl. XXIV, b) à cette époque.

Le mur du dernier eïwan (2,98) Nord, encore bien en place, est coupé en deux par une grande fissure (en D). Ceci n'est pas une indication probante pour assurer que la partie Nord de la mosquée (nous en avons vainement cherché la preuve) est plus ou moins ancienne que les ailes latérales. Simplement, ces ailes furent d'abord construites et ensuite la partie Nord. Façon d'œuvrer encore pratiquée de nos jours.

Pour l'extrémité Nord de la mosquée, à part la certitude que donne la fondation périphérique, nous ne pouvons faire que des hypothèses. Les seuls éléments visibles sont une travée de 3,18 m. suivie de deux pilastres, larges de 1,35 m. environ, saillants de 0,50, séparés par un intervalle de 1,70 m. Ces traces peuvent donner lieu à plusieurs solutions, toutes plausibles : aussi n'en avancerai-je aucune.

Nous remarquerons toutefois l'existence d'un caniveau d'adduction d'eau, réalisé en maçonnerie de pierre; ceci indique, dans cette partie du monument, des latrines ou lieux d'ablutions

et probablement un bassin dans la cour. En symétrie à l'Ouest, on retrouve également un des gros pilastres de 1,35 m. Le bâtiment en sa partie Nord était symétrique.

On ne peut rien savoir de l'entrée, ni de l'eïwan axial, placé sur la façade Nord de la cour. Etait-il aussi large que l'eïwan du sanctuaire ? ou plus petit — comme il est d'usage — ou seulement de la dimension des eïwans latéraux. A tout hasard, la fig. 81 indique, de façon hypothétique, cette dernière possibilité où le passage central est flanqué de deux plus petits de même longueur que les baies secondaires de la salle à coupole.

La mosquée de *Kâj* est donc un monument classique à quatre eïwans, fait en une seule fois [1]. Elle n'emprunte rien — à l'exception de casseaux de briques — à l'édifice qui, sans doute, la précéda au même endroit. Elle est sous les Ilkhands comme le fut celle de Akhand sous les seldjouks, le résultat d'une évolution commencée dès les premiers siècles de l'hégire.

L'Imam-zadeh Ibrahim que nous n'avons pas eu le loisir de relever, est composé d'une salle funéraire safavide (début de la dynastie comme le montre les dates des pierres tombales), précédé d'un eïwan de même époque. Les chambres qui sont à droite et à gauche de la salle sont, ainsi que les bâtiments entourant la cour, des constructions postérieures, vraisemblablement kadjares. La voûte de l'eïwan a été refaite tout récemment beaucoup moins élevée qu'elle ne l'était.

Echkârand (site A 43) [2]. — Ce petit village au milieu de cultures florissantes et de bosquets, est sur la rive droite de la rivière. On vient alors de passer le dernier pont de la banlieue (Pol-e-Tchoum) et la petite route rejoindra bientôt (2 km. environ) l'antique piste, desservant des bourgs aux noms connus — dont celui de *Ziyar*.

Les limons de la rivière sont là d'une grande fertilité et cet endroit que Hamd'Allah Mustawfi désigne comme le troisième district de la région, celui de Karârij, comprenait 33 agglomérations, dont les plus importantes étaient *Dastah, Iskavand* et *Fizadan*. Ce district, ajoute-t-il, « est aussi comme un grand jardin par la masse d'arbres qui entourent tous ces villages » [3]. Cet aspect riant n'a pas varié, cette campagne est toujours une des plus calmes et agréables promenades des environs, mais il ne reste plus grand'chose des très nombreuses colonies agricoles, qui à l'époque de l'historien se poursuivaient sans discontinuer, sur les deux rives de la rivière, jusqu'à Varzaneh. Au cours des temps la vocalisation d'Iskâvand évolua, son importance aussi. La rue principale, une antique piste, n'est plus qu'un sentier. Dans les cultures le bordant de nombreux murs de clôture sont percés de niches et de fenêtres, vestiges d'habitations importantes. Suivant l'usage, les terres tamisées et choisies formant le matériau principal des constructions, ont, depuis longtemps, rejoint ces petits champs, couverts de melons et de cotonniers. Quelques monuments, par vénération, ont échappé, au moins partiellement, au sort commun.

Il existait, disent les habitants, soixante-dix mosquées ! ainsi que d'innombrables hammams et madressehs. Ces chiffres sont très exagérés, bien sûr, mais à part les quatre monuments

(1) L'examen minutieux des murs de l'aile latérale n'a décélé aucune réutilisation de maçonnerie, ni même aucune réparation. M. Wilbert date approximativement les parties qu'il a relevées de 1325 A.D., ce qui est certainement valable pour l'ensemble. Il se pourrait cependant que l'inscription en kachis, non datée placée à la base du dôme intérieur, soit plus récente.

(2) Sur certaines cartes « Ashguevan ».

(3) Cf. Nuzhat-al-Qulub, *op. cit.*, p. 57.

décrits plus loin, on voit les moignons de deux autres (l'une à l'arrière de la mosquée D) et les traces informes d'au moins trois autres (pierres de seuil, jambages de portes). Les mosquées n'ont plus de nom; on les appelle « grande, petite, démolie, ruinée, etc. ». Nous les désignerons donc par A, B, C, D. Les deux premières et la dernière sont dans le village, la troisième se trouve à 1.500 m., peu après avoir passé le Pol-e-Tchoum, à 230 m. environ de la petite route.

Les mosquées A et B font partie d'un complexe (voir situation en fig. 82) dont elles sont à peu près les seuls témoins. Ici comme ailleurs, le terrible fléau de l'invasion des termites a produit ses méfaits, taraudant les murs énormes pour dévorer la paille incluse dans les briques crues, les mortiers et les sous-enduits, ne négligeant pas les liens en bois renforçant l'assiette des arcs et des voûtes. Tous ces éléments et les coupoles de nos deux monuments sont écroulés. Leurs briques cuites, dont ne subsistent que d'infimes éclats, allèrent à un nouvel usage.

La rue que nous suivrons d'Est en Ouest, passe d'abord devant la mosquée B et la salle de prière qui lui est annexée. Devant ces bâtiments, la voie était couverte, formant bazar. On longe ensuite un champ clôturé par un gros mur dont l'extrémité, perforée de niches, est le dernier vestige d'une madresseh ou d'un caravansérail citadin. En cet endroit aboutit perpendiculairement un sentier venant du Sud, tout près duquel (à 30 m. de la voie suivie) un puits ancien construit en briques cuites, est toujours utilisé. Le verger touffu que l'on rencontre ensuite, figure l'emplacement d'un ancien hammam (fig. 82) dont le haut et élégant portail est préservé. Cet élément est accolé aux ruines de la mosquée « A » dans laquelle on pénétrera par une avant-cour. Devant celle-ci, la rue, de nouveau couverte, longe et contourne à angle droit une forte dépression, pour reprendre devant un deuxième porche, sa direction première, que nous suivrons plus tard vers la mosquée « D », implantée quelques centaines de mètres au-delà.

La mosquée « A » (fig. 82) comprend une cour rectangulaire (15,04 × 12,90 m.), ornée d'un bassin. Les façades sont, deux à deux, symétriques (pl. XXIV, e-f et XXV, a) chacune comportant un eïwan central, flanqué de chaque côté d'arcades superposées, celles de l'étage étant des ghorfas accessibles. Les grands eïwans Nord et Sud (celui-ci kebli) sont plus larges que ceux des façades latérales (respectivement 6,22 et 4,60 m.); par contre c'est l'inverse pour les baies latérales qui sont de 2,31 m. au Nord et au Sud, contre 2,65 m. à l'Est et à l'Ouest.

Le mihrab (pl. XXV, b) est placé au fond du grand eïwan, lequel communique largement avec deux salles de prières latérales. Au-delà de celles-ci, à l'Est et à l'Ouest, se trouvent deux longues galeries, prolongées jusqu'à la paroi Nord générale, ce faisant elles recoupent les grands eïwans latéraux. Le mur relativement mince constituant leur fond est, de ce côté Nord, décroché de 1,40 m. environ, par rapport au nu extérieur de la grande porte axiale. Ceci incite à penser que le programme initial dut prévoir de chaque côté de l'entrée des aménagements qui ne furent pas réalisés ou qui tombèrent en ruine. Les achèvements Nord, assez mal liés à la mosquée et d'un esprit bien différent, lui sont en effet postérieurs. L'on voit d'ailleurs apparaître dans les structures hautes, le pan coupé droit du portail primitif qui n'était autre que le fond extérieur de l'eïwan Nord de la cour.

Par sa composition franche, par le sens aigu des proportions monumentales et aussi par maints détails architecturaux (dispositions des arcs, ghorfas), cette mosquée, édifiée d'une seule

venue suivant un plan précis, dont les côtes furent rigoureusement respectées, appartient à la fin de l'époque ilkhanide ou au règne des Mozaffarides — c'est-à-dire qu'elle est contemporaine de la mosquée d'Haftchouyeh. On y remarque aussi certaines imprudences techniques. Ici le constructeur savait qu'il devait construire en terre; les épaisseurs considérables des points d'appui en sont la preuve, mais il ne sut, par exemple, eviter la tentation d'affamer les maçonneries supérieures, pour pratiquer les ghorfas et leurs couloirs de communication. Chaque escalier — un à chaque angle — dessert deux tribunes par l'intermédiaire de couloirs astucieusement contournés. Ce qui laisse, après déduction de la carapace de briques cuites des façades, seulement 0,65 à 0,80 m. de briques crues, supportant un poids mort excessif [1]. Les arches transverses de part et d'autre du mihrab, furent prévues trop larges pour leurs supports : dès la construction il fut nécessaire « d'engraisser» par un contre-mur de 0,60 m. les piles Nord... etc.

Un siècle et demi environ après sa fondation, ce monument, dont on ignore les annexes initiales, fut réparé : l'eïwan abritant la porte principale, reçut un nouveau décor; la conque pentagonale du mihrab fut replâtrée et nantie d'une ornementation discrète. En même temps un vaste vestibule à deux travées, dont l'une au moins fut couverte d'un lanterneau (il reste les meneaux de 5 baies (pl. XXV, c) fut édifié entre la ruelle et la mosquée — en remplacement probable d'une avant-cour. A l'Ouest une autre entrée avec porche, vestibule octogonal et une pièce annexe, de détermination incertaine, fut ajoutée. La dépression actuelle comprise entre les deux entrées correspond vraisemblablement à une citerne, ce qui fixerait en cet endroit les latrines et lieux d'ablutions. De ces annexes demeurent le départ de quelques arcs (en « V», fig. 82). A gauche du grand vestibule se trouvent les ruines, très abîmées, de deux salles, dont la plus grande communique avec la mosquée. Un couloir coudé, aboutissant latéralement sous l'eïwan de fond du vestibule, offre une autre communication. Comme la partie Nord de ce corps de bâtiment est totalement disparue, on ne peut savoir s'il allait jusqu'à l'alignement du portail principal et s'il existait aussi une autre porte sur la ruelle. L'examen du gros calage du portail et des maçonneries, laisse seulement présumer que l'accès des locaux (dont on ignore l'usage), était bien à partir du vestibule, par ce couloir coudé. Celui-ci aurait été seulement prolongé à l'Est; suivant cette disposition, la façade du portail et la partie couverte de la ruelle correspondante, s'arrêteraient net à l'extrémité du calage, ce qui menagerait une placette devant le troisième portail (celui du hammam). Celui-ci de tracé élancé caractéristique de l'époque des mozaffarides et rappelant de très près d'autres œuvres de Yezd de cette même époque, donne sur un vestibule oblong à pans coupés, où on ne voit que portes : l'une dans l'axe et l'autre sur le long côté gauche. Il n'existe pas de communications avec les salles précitées, mais passé la porte axiale, on retrouve, tout de suite à droite, une large percée dans le mur de la mosquée.

Le verger, occupant l'emplacement du bâtiment disparu, est très touffu, recoupé de rigoles d'irrigation. Tous les vestiges ont disparu, sauf dans une bande de 2,00 m., proche du mur extérieur de la mosquée, où apparaissent quelques moignons de murs.

[1] Un passage est même pratiqué au-dessus de la porte de l'eïwan Nord, où le mur au total n'est épais que de 1,37 m. (voir pl. XXIV, a).

Fig. 82. Echkârand. Plan de la mosquée A.

Aux dires des habitants, ce jardin prend l'emplacement d'un hammam, attribution vraisemblable, soutenue par la proximité du puits ancien, très large, et de vestiges de caniveaux, dont l'un alimentait le bassin de la mosquée.

Après l'examen de toutes ces ruines, la chronologie de l'ensemble est celle-ci : en premier lieu, à la fin de l'époque ilkhanide fut érigée la mosquée, qui était alors ornée d'un portail saillant, défoncé d'environ 2,50 m. dont on voit encore la partie haute. Ultérieurement, sous les mozaffarides, on ajouta le hammam dont nous reste le porche élégant. Ce programme comprit également la construction d'un grand vestibule à deux travées, (éclairé par le haut) [1], desservant la mosquée au fond et latéralement; à droite des locaux d'ablution; à gauche des salles secondaires (dépôts de lampes sans doute).

Par la même occasion, une entrée secondaire fut créée à l'Ouest, disposant d'une salle annexe (petite salle de prière). L'époque safavide marqua son empreinte seulement par des travaux de réparation peu importants dont une partie du décor de l'eïwan Nord de la cour.

L'intérêt du monument, plus qu'en sa complexité, réside dans la majesté de son architecture aux justes proportions. Cette œuvre, malheureusement façonnée en terre, disparaîtra prochainement.

La mosquée «B» (fig. 83) présente toutes les qualités et les défauts de sa voisine. Elle est de la même époque et probablement du même maître d'œuvre. Beaucoup plus petite que la mosquée «A», ses quatre hauts eïwans donnent sur une cour réduite de 7,21 × 7,21 m. (et non comme je l'avais cru à la première visite sur une salle à coupole), puits de fraîcheur, ne voyant guère le soleil. Le mihrab est au fond du mur kibli, lequel est flanqué de deux salles de prières, oblongues. Une petite coupole, effondrée, se trouvait devant le mihrab, à la croisée des axes (pl. XXV, e). On voit quelques débris de ses œuvres basses. Le mihrab, lui aussi reçut une réfection peu coûteuse à l'époque safavide sous forme d'un plâtrage et d'un décor peint en plusieurs tons (pl. XXV, f) assez caractéristique du règne de Châh Esmaïl II. Cette unique réfection (on ne voit pas s'il y en eut d'autres) fut exécutée en même temps que celles de la mosquée «A». Apparemment, il n'y eut pas, en ce monument-ci, de placages en briques cuites sur les façades de la cour, lesquelles demeurèrent simplement enduites au plâtre. Les briques toutefois furent réservées chichement aux voûtes principales et au portail d'entrée et à ses colonnettes. Par la présence de deux salles de prières, la mosquée paraît en plan (fig. 83) décalée vers le Sud. En réalité, à peu de choses près, elle est symétriquement placée dans le terrain : les deux grands soffehs, flanquant l'entrée, font en effet partie de la composition.

Cette mosquée réduite, sans doute froide en mauvaise saison, reçut l'adjonction d'une autre, classique, d'hiver. Les ruines très dégradées de cette annexe forment trois travées, composée chacune de trois éléments. Par un escalier ménagé dans la surépaisseur, provoquée par le changement de direction de la ruelle, on pouvait accéder aux terrasses. Cette salle d'hiver fut édifiée dans le programme de la mosquée. Un couloir de communication fut, en effet, pratiqué au moment

(1) Ces grands lanterneaux sont fréquents à partir des mozaffarides (cf. Mosquée Djumʿa de Yezd). On en voit encore à la mosquée Châh d'Ispahân (près du local des ablutions) et au dernier étage d'Ali-Kapou.

de l'érection du monument principal dans la surépaisseur de ses maçonneries. Toutefois cette annexe fut édifiée après l'achèvement de la mosquée, ainsi que le prouve un hiatus dans les maçonneries.

La mosquée « B » comme l'autre, ne porte plus de nom; les gens de l'endroit l'ont oublié depuis longtemps. Il est assez curieux de voir deux édifices religieux si près l'un de l'autre; ce fait indique, ainsi que les nombreux vestiges voisins, que le centre du bourg se trouvait autrefois en ces parages.

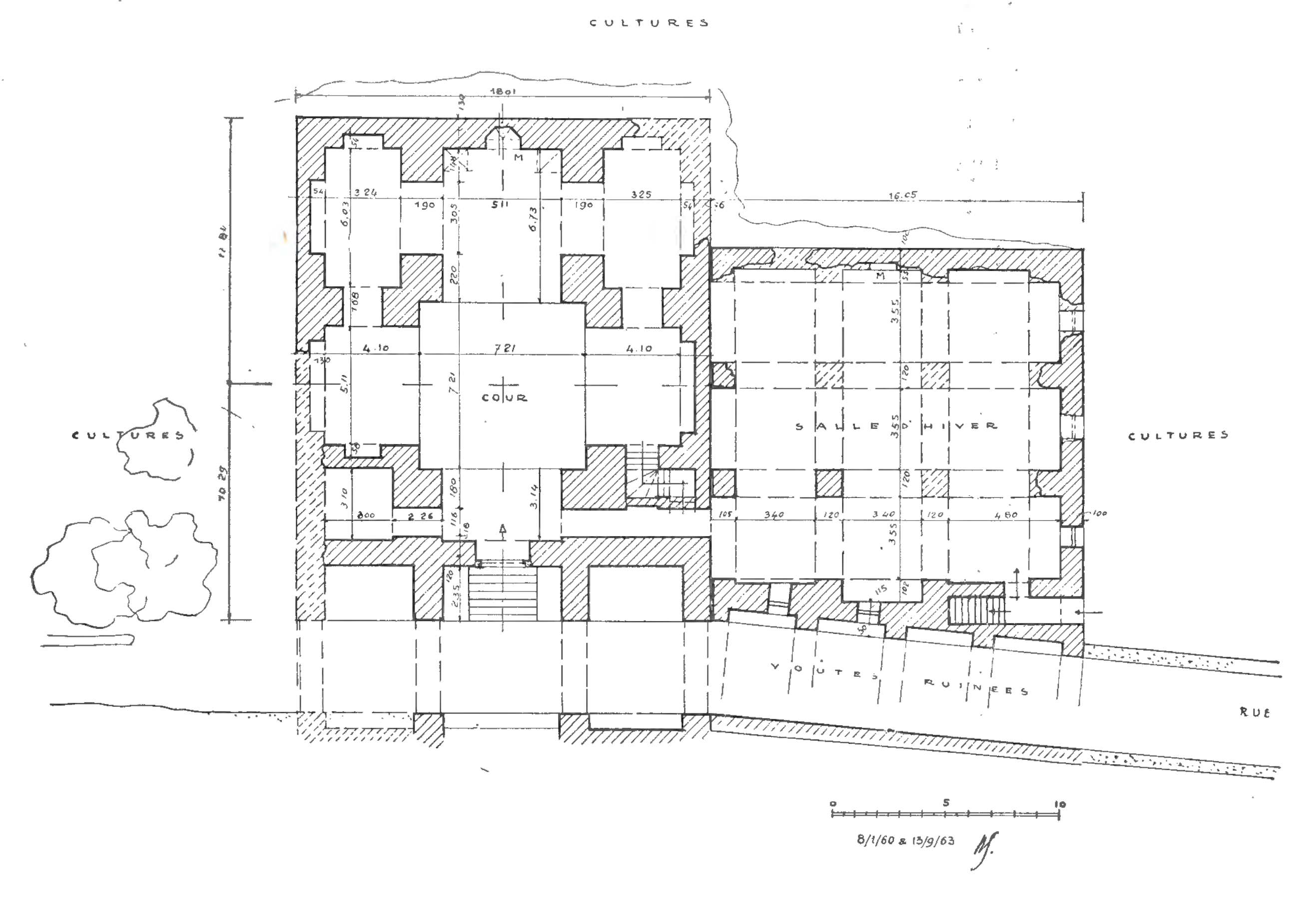


Fig. 83. Echkârand. Plan de la mosquée B.

C'est également avec regret que nous quitterons ce charmant monument, commandé par un homme de goût, mais peu soucieux d'œuvrer pour la postérité.

La mosquée « *C* » (fig. 84) se trouve à une distance de 1500 m. des deux précédentes; il est possible, bien que nous la rattachions à l'actuel village d'Echkârand, qu'elle ait desservi un des nombreux hameaux voisins, signalés par Hamd-Allah Mustawfi. En effet, ce monument, juché sur un petit tertre était mis en valeur par une esplanade, placée en contrebas, près de laquelle se trouve la salle de prière d'hiver d'un côté et de l'autre le cimetière. La ruelle passant devant cette placette était la rue principale de l'agglomération, dont la mosquée était le monument insigne.

Celui-ci, partiellement transformé à l'époque safavide, évoque de très près la précédente mosquée « B », mais lui est antérieur.

Le sanctuaire est une salle à coupole (pl. XXVI, d) dont une importante partie bien conservée est datable du premier quart du XIVe siècle A.D. (1). De part et d'autre de cette pièce carrée il en existait deux autres, oblongues. Une petite cour rectangulaire (5,67 × 6,20 m.) autrement assez étriquée, voit son volume considérablement augmenté par les grandes arches latérales. L'une d'elles (largeur 4,20 m.) correspond à l'eïwan d'entrée, en vis-à-vis duquel répond une arcature de même largeur où se trouve la porte du sanctuaire (pl. XXVI, c). Latéralement les ouvertures, plus considérables, (4,75 m.), donnaient sur deux hautes salles. Le portail d'entrée prenait toute la largeur de l'eïwan (on voit deux ressauts successifs) mais on ne peut savoir s'il y avait un vestibule avec une porte normale précédée d'un porche. Cela est probable — mais les modifications safavides — déjà ruinées — ne permettent plus d'en restituer le tracé. De chaque côté de ce grand eïwan sont disposés deux petits locaux.

En comparant la fig. 84 et la fig. 83, on voit qu'il n'existe guère de différence entre ce monument, pris en son état initial et la précédente mosquée « B ». En cette dernière, la salle à coupole devient eïwan profond et les salles donnant sur cour de la mosquée « C » sont, elles aussi, transformées en eïwans. Bien que la mosquée « B » soit un peu plus récente que celle-ci, elle est au profit d'une architecture plus aérée et plus facile à construire, composée d'éléments plus archaïques.

Les transformations safavides intéressèrent toute l'aile Ouest, exposée aux intempéries. La salle latérale au sanctuaire fut reconstruite plus petite et en deux étages. Les restes de ses voûtes sont typiquement safavides. La salle oblongue, prenant jour sur la courette centrale fut transformée en eïwan couvert par trois arcs porteurs, ainsi que l'on le faisait à l'époque. La partie Sud de l'ancienne salle fut prise pour créer un escalier. Près de l'eïwan d'entrée, le petit local latéral Ouest fut également transformé non sans démolir une partie de la grosse pile Nord-Ouest de la courette. En cet emplacement fut établi un vestibule dissymétrique (montant de fond, sans étage) et un escalier dont on verra plus loin l'utilité. Une nouvelle entrée, précédée d'un porche fut établie à l'Ouest, donnant sur ce vestibule. Cette entrée (pl. XXVI, b) est exactement comparable, par ses parties en briques cuites, aux ouvrages terminés en 976 H. (sous Châh *Tahmâsp*) dans l'antique mosquée du village tout proche *Sarecht-yaderand*. Les travaux de transformation que nous décrivons ici sont de la même époque.

La réfection safavide majeure réside dans ce changement d'entrée; il en résulta que l'accès primitif, sur l'esplanade Nord, sans doute ruiné, fut désaffecté et remplacé par une galerie à trois arcades — dont il reste quelques moignons. Il semble assuré que dès lors l'esplanade fut transformée en hosaïneh dont le fond (la scène du théâtre religieux») était cette galerie à trois éléments, surmontée d'un étage de loggias de même allure, auxquelles on parvenait par l'escalier du nouveau vestibule. Les traces que l'on discerne sur le mur ancien du grand eïwan, indiquent que cette galerie malgré ses deux étages était moins haute que le monument primitif. On ne

(1) Par comparaison avec les mosquées de Kâj, de Dachti et d'Eziran, la mosquée « C » appartient au même programme général d'implantation de colonies agricoles lors de la période Ilkhanide, ainsi que le fait justement remarquer M. D.N. Wilber au sujet des trois premiers lieux cités (cf. *op. cit.* n° 69, p. 162).

sera pas sans remarquer que le sol du parvis est à 2,00 m. en contrebas de la banquette où est fondée la galerie et à 2,90 m. plus bas que le dernier sol réalisé (en carreaux de briques à plat) de la mosquée : différence de niveau favorable pour les spectacles.

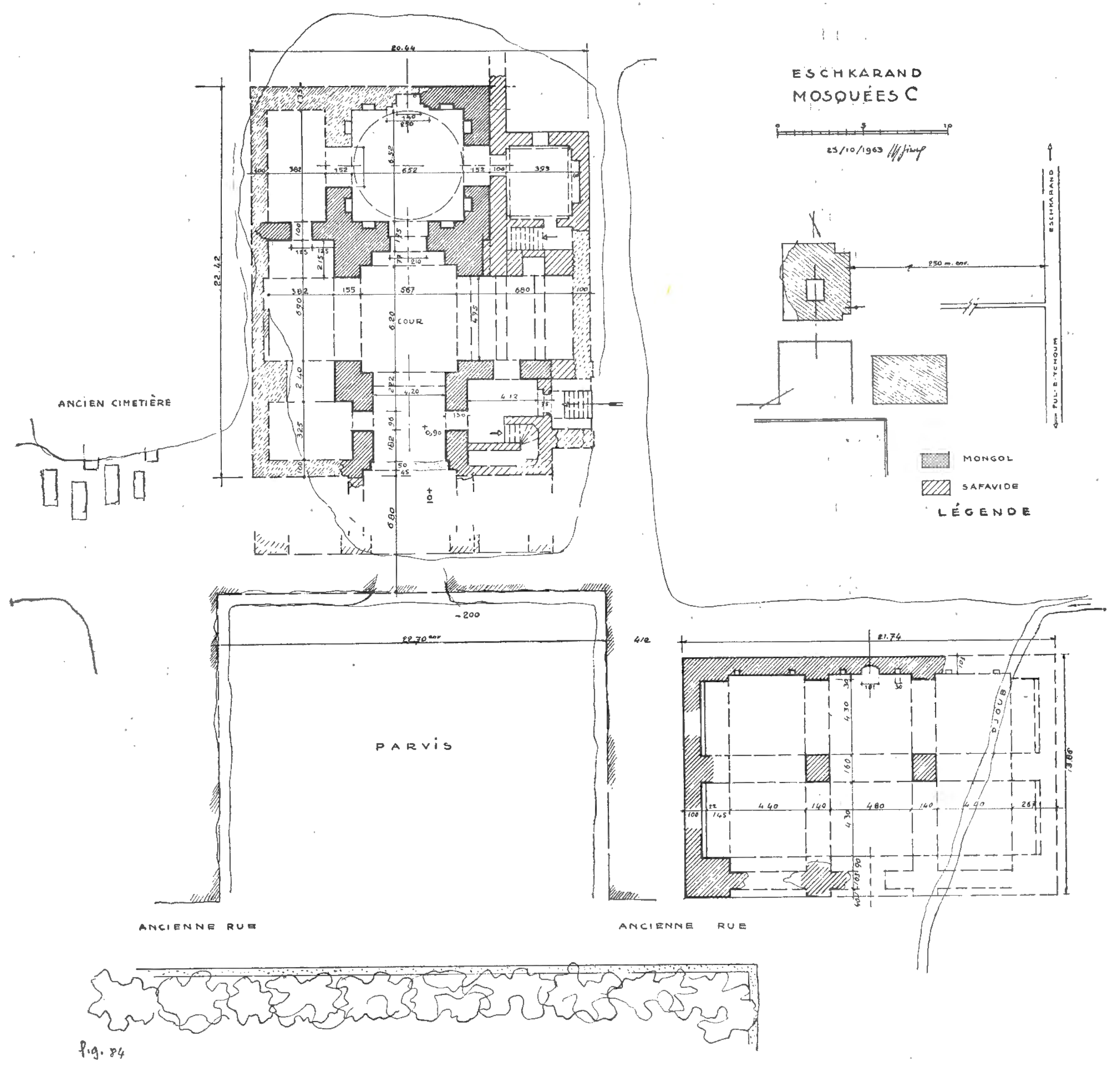


Fig. 84. Des mosquées «C» près d'Echkârand.

Le parvis est actuellement transformé en cultures ; on ne distingue plus s'il était orné ou non d'un bassin, les dimensions de l'aire rendent possible cette éventualité.

La mosquée d'hiver est une construction oblongue, formée de trois travées (il en reste deux) de deux éléments. L'architecture, lourde, comporte des murs épais (1,00 m.), des piles massives, supportant des arcs très surbaissés, lesquels graphiquement restitués démontrent une faible hauteur libre sous les coupoles (3 à 3,50 m.). La travée axiale, un peu plus large que les deux

autres (4,80 m., au lieu de 4,40) dégage bien un très simple mihrab, constitué d'une niche à fond arrondi, qui est accompagnée de deux nichettes pour les lampes. Les travées latérales sont également dotées de ces petites anfractuosités.

La lumière était parcimonieusement diffusée par de petites fenêtres latérales et peut-être par deux autres sur la façade Nord.

Cette mosquée d'hiver ne comportait pas de salle souterraine (on en verrait les excavations) ni de salle supérieure, qu'attesterait un amas plus considérable de décombres.

Les deux monuments, il est bien inutile de le spécifier, firent le régal des termites, auxquels on doit attribuer l'état de ruine actuel très avancé et accentué par les récupérations de terre. Tous les enduits en plâtre étaient sur d'épaisses couches d'argile et de paille. Le décor, discernable en de rares places (en bas, à gauche du grand mihrab) comprenait des filets de couleur [1].

La mosquée principale et le cimetière étaient juchés sur un faible tertre qui est le reliquat d'une installation préhistorique sans intérêt aucun. Ce monticule a presque disparu, rogné par les cultivateurs même à l'endroit où se trouvent les tombes, simples sépultures de villageois, creusées à même le sol et impitoyablement tranchées par les récupérateurs.

La mosquée « C » et la salle de prière voisine sont des exemples classiques : l'une d'édifice courant du XIV[e] siècle ilkhanide et la deuxième de la survivance d'un type primitif de la mosquée iranienne, encore pratiqué beaucoup plus tardivement dans le pays [2].

La mosquée « D » (fig. 85) est, d'après les habitants d'Echkârand, la plus ancienne. Ce monument tout en longueur se trouve à environ 10 minutes de marche, à l'Ouest des mosquées « A » et « B ». Comme ces dernières, il donne sur l'ancienne route, au Nord de celle-ci. Chemin faisant, on voit à droite un vieux hammam, partiellement utilisé en fenil, puis à gauche les vestiges du porche d'une autre mosquée. Plus loin, le chemin pavé est en contrebas des cultures. On verra quelques seuils en pierre [3] marquant l'emplacement d'un autre édifice religieux; cependant qu'à gauche, à 300 m., quelques pans de gros murs en signalent un troisième (mosquée Kandé). Enfin, on parvient à un jardin, qui outre la mosquée « D », marque l'emplacement d'un petit ensemble : un hammam récemment détruit et une autre mosquée, donnant au Nord sur une ruelle parallèle à la route que nous suivons. Ce dernier édifice n'est plus indiqué que par son porche et une partie du vestibule, qui sont d'architecture mongole.

La mosquée « D » a le mérite, dans son lamentable état de ruine, d'être franche de tout remaniement et par là on constate que son érection relève d'un programme fort hésitant; la cause réside sans doute en un changement de promoteur ou de maître d'œuvre, au cours des travaux.

(1) A part son tracé en plan qui a pu être relevé avec précision, on ne peut rien dire du mihrab. C'était une niche à fond plat, peu épais (0,40 m.) précédé de deux ressauts de 0,20 et de 0,16,5 m.). Derrière le mur kebli fut adossé un abri dont on voit encore un départ de mur et un arrachement : cet édicule fut pratiqué sous les safavides.

(2) Ce type de mosquée fut longtemps pratiqué dans les villages depuis le début de l'Islam (cf. Chapour-âbâd) et encore à une époque récente en Azerbaïdjan (p.e. à Sarâb et à Ahar).

(3) Ces seuils épars dans la région sont de gros blocs longs de 1,40 m. env., de section carrée (0,60 × 0,60 m.). L'un des quartiers totalement arrondi, formait saillie au-dessus du sol, barrière rituelle et aussi banc pour les oisifs. On en voit de nombreux exemples à Echkârand, Haftchouyeh, Kâj, Sarechtyaderand, Dachti mais non ailleurs.

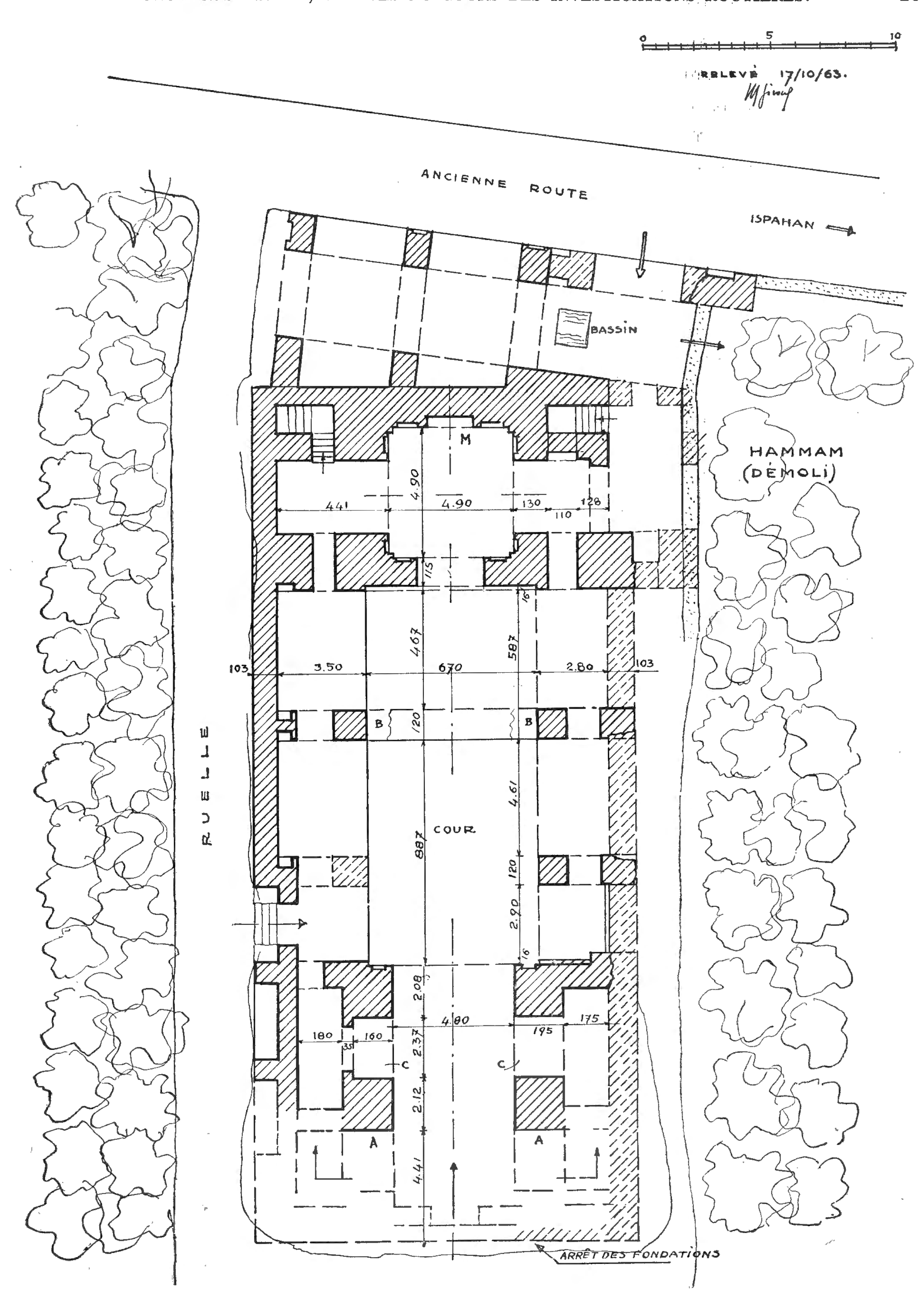


Fig. 85. Echkârand. Mosquée «D».

Comme pour la mosquée « C », l'entrée principale, située au Nord a disparue. L'eïwan principal, auquel on accédait est encore debout en grande partie. Latéralement, deux arcatures, surmontées de ghorfas (tribunes) donnent passage à deux pièces étroites (1,80 m.) et longues; l'une d'entre elles ouvrant par ailleurs sur la galerie gauche de la cour. Les parements Nord des dernières piles intactes de l'eïwan montrent des départs d'arcs (en A, fig. 85) de même courbure que leurs voisins « C ». Il y avait donc là deux autres arcatures surmontées elles aussi de ghorfas, les escaliers se trouvaient là où nous les avons évoqués par des flèches.

La façade de l'eïwan Nord sur la cour (pl. XXVI, e) est classique; les calages de l'arc étaient ornés de niches superposées, limitées par des pilastres en briques cuites. A première vue on imagine la cour s'étendant d'une seule venue jusqu'à l'entrée du sanctuaire, soit sur 14,75 m. environ et assez anormalement bordée de chaque côté par les alvéoles d'un petit eïwan (2,90 m.) suivi de deux grands (4,61 et 4,67 m.). En fait, il n'en est rien, les piles des deux premières alvéoles près du sanctuaire supportaient une arcade transversale aussi large que la cour (6,70 m.) donc beaucoup plus que le grand eïwan (4,80 m.). Le parfait état des piles permet cette assertion; on voit fort bien (en B) les départs de l'arc transversal. Cette construction imprudente rendit inévitable la ruine de la coupole, probablement compliquée, couvrant l'espace rectangulaire (4,67 × 6,70 m.) séparant cet arc transversal du mur du sanctuaire.

En conséquence la cour était réduite à la dimension de 8,87 m. sur 6,70 m. — ce qui est peu pour la mise en valeur de la façade fort haute du grand eïwan. Impression fâcheuse, accentuée par la dissymétrie des faces latérales dont les eïwans alvéolés étaient inégaux — tous deux étant couverts de voûtes fort hautes. On ne voit aucune explication à ces anomalies, si ce n'est celle-ci : furent d'abord construits le bloc d'entrée (grand eïwan et les pièces latérales) ainsi que celui du sanctuaire; la cour, entreprise en second lieu, aurait dû être bordée de quatre petits eïwans-alvéoles et de leurs trois piles; les dimensions graphiques, compte tenu de déformations et de petits écarts normaux en ce genre de maçonnerie, concordent parfaitement. Au moment de la réalisation de la cour et les deux premiers eïwans étant édifiés, il y eut changement de promoteur ou de constructeur; comme il arrive fréquemment en de telles circonstances, les successeurs modifièrent tout simplement ce qui était prévu, pour atteindre le résultat peu esthétique et fort déraisonnable que nous connaissons.

Le sanctuaire est une simple pièce carrée, peu vaste (4,90 × 4,90 m.) autrefois couverte en coupole et ornée entre ses grandes arcatures de petites niches classiques à l'époque mongole. En effet, le mihrab (en « M ») est un simple défoncement plat, traité en plâtre, qui par grande chance possède son décor. Celui-ci, bien que très effacé, est parfaitement lisible. Sur un fond blanc, le dessin bleu-cobalt retrace exactement les ornements, grasses feuilles et bourgeons lancéolés que l'on admire, réalisés en stuc à Pir-Bakrân, Astardjân, Haftchouyeh, Ispahân, etc. Cette technique peu coûteuse de remplacement est aussi coutumière à cette époque. Le décor que nous voyons là, cerné d'un filet général ocre-rouge est datable de 725 H. (1325 A.D.) avec un battement de quelques années en plus ou en moins.

A gauche du sanctuaire se trouve une simple salle en berceau ogival, sur laquelle prend un escalier; à droite, un peu plus court, un passage rétréci par une arcade donnait sur une salle secondaire, vraisemblablement accessible depuis la grande rue et communiquant peut-être avec le hammam.

Par rapport à son axe principal, la mosquée n'est pas tout à fait symétrique : les galeries-alvéoles de la cour sont plus profondes à l'Est, où se trouve une entrée secondaire, qu'à l'Ouest, où elle était sans doute limitée par le hammam et d'autres constructions. Une telle dissymétrie n'est pas rare (Haftchouyeh, p.e.). La rue principale, au Sud, fait un angle assez prononcé avec le mur kebli. Celui-ci, forcément nu, profita d'un embellissement, effaçant en même temps l'impression de vide et de perspective boiteuse; une galerie couverte en trois éléments vint former abri couvert et vestibule du hammam (détruit voici quelques années). Le dernier élément de même largeur que les autres, était en façade accentuée par deux doubles piles avec niche médiane — ce qui marque bien l'entrée secondaire commune à la mosquée et au bain. Un petit bassin d'ablution existe encore, séparant ce passage des éléments voisins, plus calmes.

La mosquée « D », si l'on veut bien rétablir l'ordonnancement prévu de la cour (4 eïwans latéraux) est une mosquée villageoise, tout à fait dans la tradition de la région. Les alvéoles-galeries de la cour, couvertes par des berceaux parallèles, communiquent par des baies ménagées dans leurs murs d'appuis, sont d'un filiation remontant aussi loin que la mosquée de *Gehi* (au II[e] siècle de l'Hégire) poursuivi à l'époque seldjoucide et en d'autres monuments postérieurs. On voit aussi que les somptueux décors en stuc ou peints (Abarqouh, Yezd, etc.) avaient une immédiate répercussion, plus économique, dans les édifices villageois; on peut en dire autant de l'époque actuelle, moins heureuse dans le choix des exemples imités.

Sarecht-yaderand (site A 44). — Le village est implanté sur l'ancienne route de Yezd (maintenant désaffectée) qui forme la rue principale de l'agglomération. Celle-ci, juste à la limite des terres arides et des sols limoneux du Zâyandeh-roud, offre un lacis de ruelles où les habitations, sans verdure, côtoient de profondes excavations. Sarecht-yaderand fut en effet un lieu de résidence apprécié; les ruines de riches habitations ne manquent pas, mais plus nombreuses sont celles qui disparurent, y compris les maçonneries des zirzamines, dans les cultures voisines — d'où ces grandes fondrières. C'est au Sud de la grande rue que sont les vestiges de ces splendeurs, orientées vers des parcs et des bosquets; c'est là aussi qu'est située la mosquée Djum'a. Des canaux de surface irriguent toujours cette zone, cependant qu'un abondant ghanat, issu des éboulis des montagnes (Kouh-tchoum, Kouh-e-gorbèh, Kouh-Div-Saloun) débite, comme au temps des seigneurs exigeants qui le forèrent, une limpide eau potable.

La Mosquée Djum'a (fig. 86 et 87) est un très ancien monument établi suivant un plan classique dans la région. Construit en briques cuites sur soubassement en moellons, il a fort bien résisté aux siècles et aux... termites. Légèrement transformé à trois reprises, il n'en demeure pas moins presqu'en son état primitif. Le plan bien proche de celui des mosquées de Qomsar (site A 38) de Kouh-pâyeh (2[e] époque) et de celle de Vendâd-deh (site A 45) que nous verrons plus loin — est du type « arabe ».

Le sanctuaire est une simple galerie, composée de trois éléments couverts en coupole; celui qui se trouve dans l'axe, un peu plus large que les deux autres, abrite le mihrab, simple niche de 1,58 × 0,68 m. L'axe de la mosquée étant décalé de 0,9° par rapport au Nord magnétique, la fosse où prend place le directeur de la prière fut placée de biais. Sa direction (11,7° avec le N M) n'est évidemment pas correcte par rapport à celle de la Mecque, mais est fréquente

dans les vieilles mosquées. A la suite des trois coupoles, il s'en trouve à l'Ouest une autre, correspondant à l'alignement de la galerie sur cour. Les grosses piles formant façade de cette galerie sont peu épaisses (0,80 m.) mais très longues; elles étaient allégées d'ouvertures basses, ogivales, placées sous la naissance des voûtes principales.

A droite de la cour se trouve une galerie régulière de trois éléments couverts en coupole. La façade qui lui est symétrique est composée de trois eïwans. Derrière celle-ci est une salle de prière dont les voûtes, très basses, prennent naissance à 0,60 m. du sol actuel. Cette salle s'achève au Sud par une travée plus petite que les autres. Au Nord de la cour, un gigantesque eïwan de largeur disproportionnée par comparaison aux autres éléments, est flanqué de deux calages (pl. XXVII, a) dans lesquels aboutissent l'entrée principale et une entrée secondaire. La paroi Sud de la mosquée est, à l'extérieur orné d'un bel eïwan, qui se trouve là, apparemment sans raison, tourné vers les cultures.

La mosquée initiale. — Les maçonneries anciennes sont très visibles, (sauf au Nord de la cour, où tout a été bouleversé à l'époque safavide). Presque toutes les piles et de nombreux arcs doubleaux datent de la fondation; par contre à grand renfort de plâtre, la plupart des formes ont été mises — sous Châh Tahmâsp — au goût du jour; plusieurs voûtes des coupoles ont été refaites, ainsi que les parois extérieures (en 1 brique d'épaisseur).

La mosquée initiale comprenait la galerie-sanctuaire couverte de trois coupoles, à droite et à gauche desquelles deux éléments plus petits étaient en prolongement des galeries de la cour. Celles-ci étaient formées de trois eïwans-alvéoles, en berceau perpendiculaires aux façades, ces éléments communiquaient entre eux par des baies basses. Les voûtes de la galerie Ouest ont, comme il a été dit, refaites en coupoles, mais non celles de l'Est, où les berceaux sont toujours visibles, atténués seulement, lors de la construction safavide des murs de fond des eïwans, par de petites voûtes d'angle postiches.

La salle de prière Est se terminait à l'alignement Sud du sanctuaire. Les arcatures de cette salle, à l'exception du premier élément Nord, renforcé sous les safavides, sont également d'origine; les calottes des coupoles ont été refaites voici 2 ou 3 ans.

Les trois éléments principaux sont égaux ou à peu près (3,43, 3,36, 3,38 m.) mais le quatrième est de 2,26 m. seulement. Primitivement il existait là un élément un peu moins large que la galerie-sanctuaire (2,73 au lieu de 3,93 m.) comme on le voit en celle-ci par l'amorce de piédroits. L'élément disparu était séparé des précédents par deux grosses piles, probablement allégées par des baies basses comme il en fut pour le sanctuaire, en ses piles de façade et pour l'extrémité de la galerie Ouest.

Au Nord de la cour il est probable qu'une galerie, semblable aux deux autres, ou trois eïwans (comme à Qomsâr), existaient à la place de l'eïwan monumental : c'est là notre seule hypothèse qui laisse d'ailleurs imprécis l'exact emplacement du mur de clôture Nord, lequel était peut-être un peu plus reculé que sur notre fig. 87. L'entrée du monument était sans aucun doute à l'Ouest (en P-1, fig. 86). En cet endroit au fond de l'alvéole axiale, la restauration safavide du parement extérieur marque un fort décollage, limité par deux grosses fissures (en R).

En résumé, la mosquée initiale se présentait comme l'indique la fig. 87.

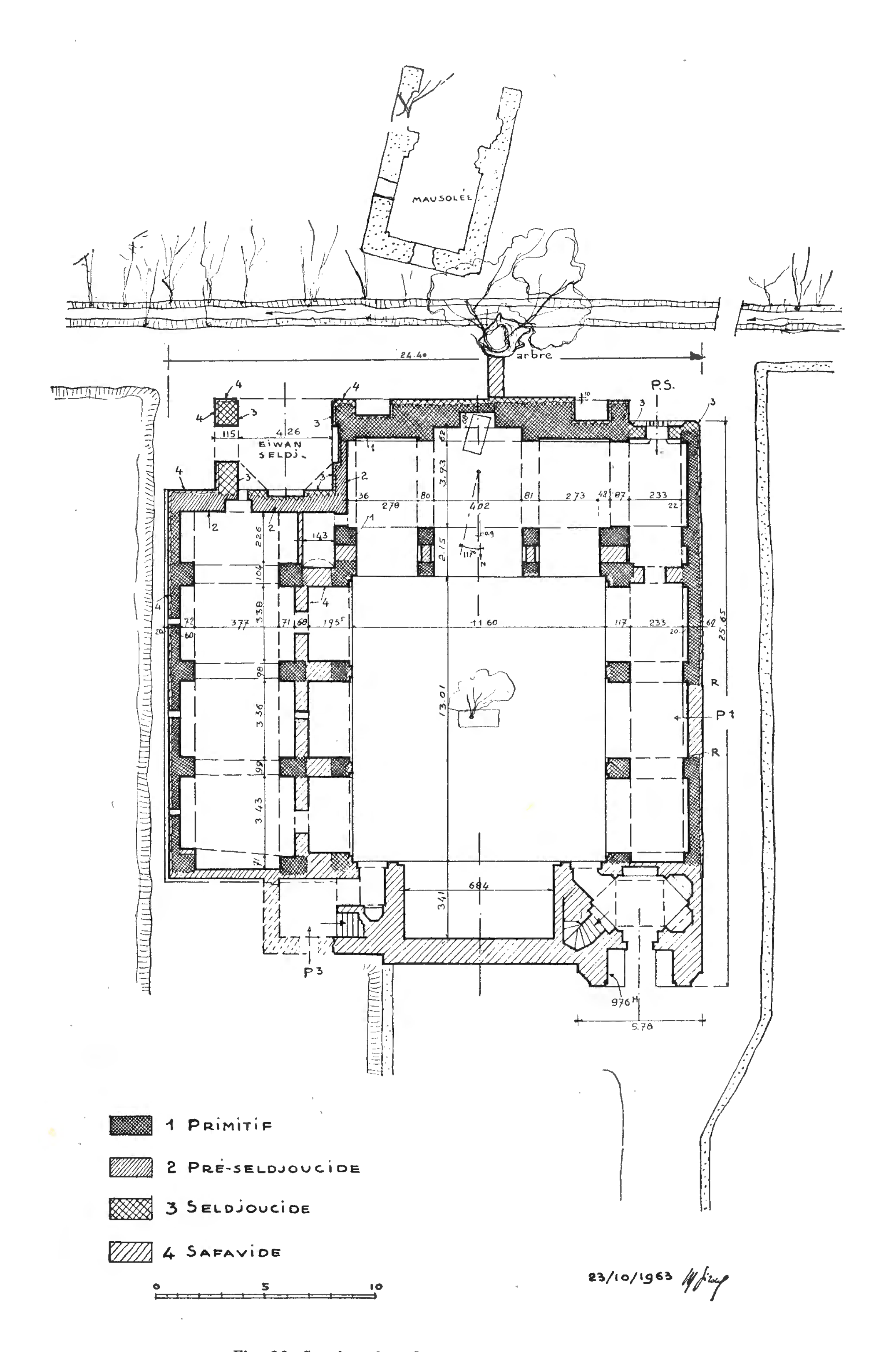
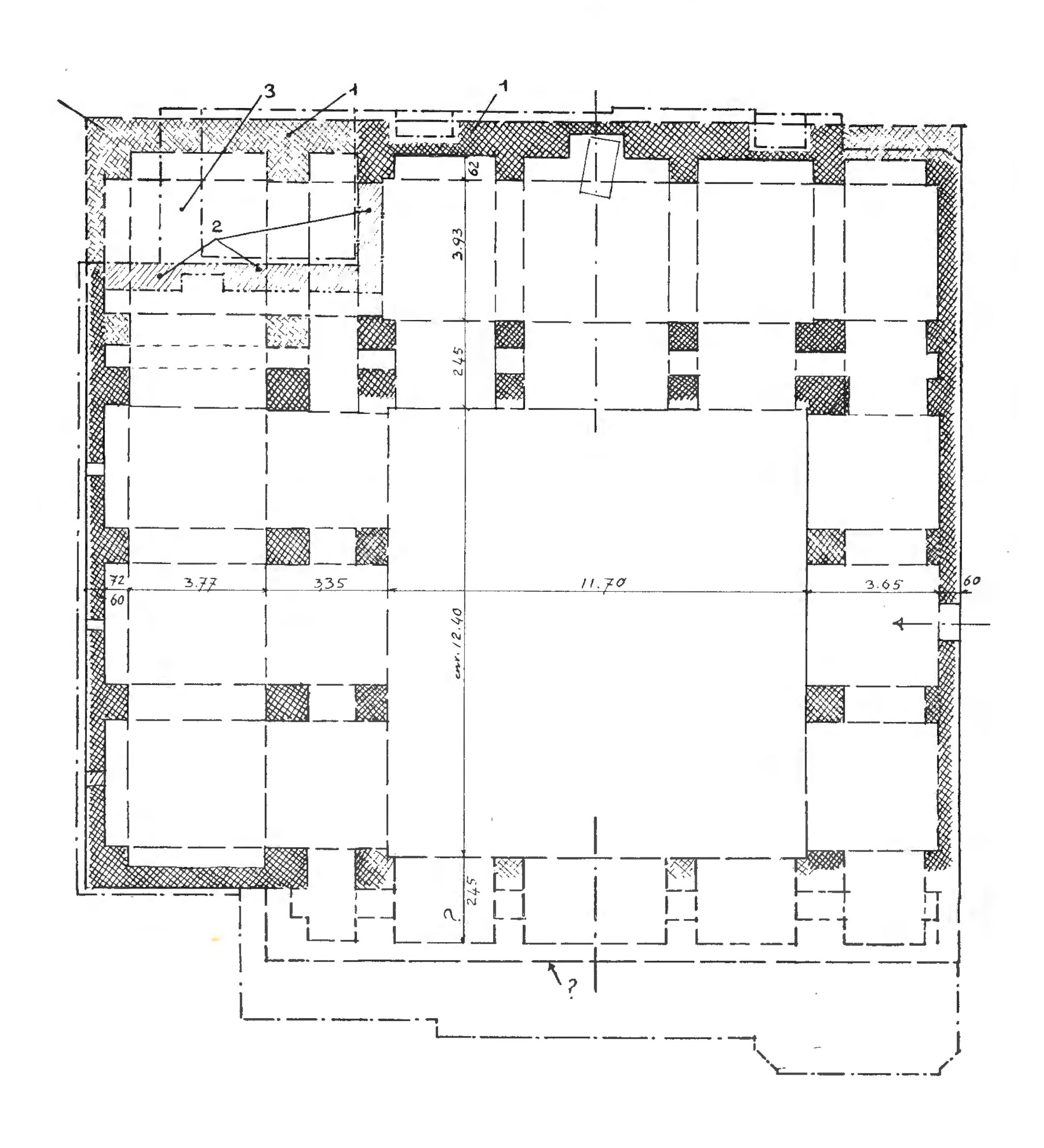


Fig. 86. Sarecht-yaderand, mosquée Djumʿa (Etat actuel).



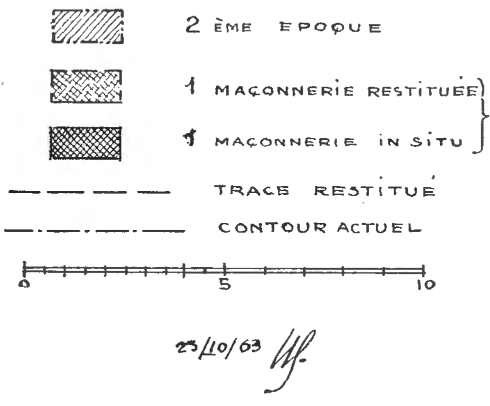


Fig. 87. Sarecht-yaderand. Mosquée Djumʿa. Restitution.

Transformation pré-seldjoucide. — A un moment donné, entre l'époque de la fondation et celle de la souveraineté seldjoucide, le fond de la salle de prière Est fut modifié. Le dernier élément de ce local était peut-être ruiné; en tout cas il fut reconstruit considérablement plus petit. Un mur complet fut établi dans le sanctuaire (il monte de fond jusqu'au sommet de la terrasse de ce bâtiment) ne laissant libre qu'un étroit passage de 0,62 m. pour communiquer avec la salle de prière. En celle-ci, le nouveau mur Kibli reçut une niche mihrab très simple, maintenant percée d'une petite fenêtre. Il n'existait aucune raison d'opérer une reconstruction aussi étriquée, si ce n'est celle du cimetière, qui longtemps se trouva immédiatement au Sud de la mosquée : l'espace récupéré dès avant l'époque seldjoucide fut sans doute déjà emprunté par un abri funéraire [1].

L'époque seldjoucide, fut marquée par des travaux notables, exécutés dans la paroi Sud, exposée aux plus sévères intempéries. A l'arrière du mihrab, tout le parement extérieur fut refait, non sans un renforcement de 0,10 m. supplémentaire, postérieur à la pile droite [2] de la travée centrale. Deux profondes niches (1,50 × 0,70 et 0,99 m.) prirent place symétriquement et une entrée Sud fut aménagée dans le fond du dernier élément (en S.P., fig. 86 et pl. XXVII, b). Son portail, très simple, laisse encore voir deux pans coupés, dont l'un tout à fait dégagé, orné de quelques briques vernissées bleu-turquoise, adoucit l'angle de la ruelle Ouest. Intérieurement, on voit très bien le seuil de la porte qui a été laissé en place.

L'œuvre seldjoucide la plus importante est un eïwan funéraire (pl. XXVII, c) pour lequel il fut suffisant de bâtir un mur percé d'une baie, les deux autres côtés ne nécessitant qu'un repiquage du mur de la deuxième époque et un nouveau parement allégé par deux niches. Le briquetage est parfaitement exécuté (briques de 0,22 × 0,045) quelques éléments sont de pâte rouge, ce qui anime le décor fait de chevrons et de croix. La demi-coupole, couvrant l'eïwan, repose du côté de la mosquée sur deux trompes d'angle également en briques, très typiques. Cet ouvrage rappelle de très près les décors de la mosquée seldjoucide de Bisyoun; on peut sans risque de grande erreur lui attribuer la même datation, soit la fin du Ve H. (fin Xe A.D.) [3].

On voit bien que lors de la construction de l'eïwan il fut pris soin de permettre l'éclairage de la salle de prière. Le fond du mihrab reçut en effet une petite ouverture décalée, coïncidant juste avec le parement du mur Est de l'abri funéraire. Ceci indique à la fois que cette partie était obscure (il n'y a pas de fenêtre à l'Est comme pour les arcatures normales) et que dans l'angle Sud-Est de la mosquée on ne pouvait étendre davantage l'emprise de l'eïwan : il y avait certainement là une autre construction adossée qu'il eut été malséant de démolir.

(1) De ce cimetière subsiste les ruines d'un mausolée en terre, qui me semble être safavide, ainsi que plusieurs tombes. Il est fort possible que le dernier élément de la salle de prière ait été ruiné par des tombes. Dans de nombreuses vieilles mosquées et particulièrement des environs d'Ispahân et de Yezd, il a longtemps été d'usage de pratiquer de logettes funéraires dans l'épaisseur des murailles. C'est ainsi que les deux grandes salles de prière de la mosquée Djumʿa de Yezd, sapées, étaient en 1938, conduites à la limite de l'effondrement.

(2) Le fond des mihrab est toujours un point faible; en général les murs sont réduits à l'épaisseur d'une brique et de leurs enduits, soit de 0,30 environ.

(3) Cf. « Athar » t. II, 1936, p. 316 : *Barsian, Masjid-i-Djumʿa* 491 H. (inscription), par B.M. Smith.

A l'époque seldjoucide, la mosquée se présentait donc — à l'exception de la partie Nord — comme de nos jours. Au Sud de la cour, la galerie-sanctuaire dominait d'un bon mètre les trois autres façades. Les galeries étaient de même hauteur et à l'Est, afin d'assurer un bon écoulement des eaux pluviales, la salle de prière était — et est toujours — beaucoup plus basse que les voûtes en berceau de la galerie lui donnant vue sur la cour.

On ignore si un minaret fut édifié — on n'en trouve pas de trace, pas plus que de salles annexes (locaux d'ablutions, latrines) que rendaient peu nécessaires le canal voisin. La création d'une porte au Sud et celle de l'eïwan indiquent qu'il y avait de ce côté, près du cimetière une voie d'accès importante.

L'époque safavide est manifestée, en dehors des travaux précités (réfection des parements extérieurs, reconstruction de coupoles, travaux de plâtrerie) par l'importante modification de la partie Nord. A la place de la galerie (ou des trois eïwans primitifs), fut érigé un peu profond (3,41 m.) mais large (6,84 m.) eïwan (pl. XXVII, a). De part et d'autre de cet abri se trouvent les deux vestibules. Celui de gauche, ruiné, formait transition entre la cour et un bâtiment disparu. En P| 3, fig. 86 est tracée la porte qui communiquait probablement avec le local des ablutions ou un hammam. L'entrée principale est ornée d'un haut portail très bien conservé, qui est un excellent exemple de cette architecture décorative où la teinte de la brique naturelle constitue le champ mettant en valeur les touches vivantes des briques vernissées. Celles-ci accusent précieusement les nervures de la semi-coupole. On a vu que ce procédé, ici bien daté, fut largement usité pendant le XVIe siècle A.D. pour les porches des caravansérails : il était efficace et peu coûteux.

L'inscription placée sur le bandeau habituel au-dessus de la porte, donne la date de 976 H., huit années avant la fin du règne de Tahmâsp Ier, grand-père de Châh Abbâs Ier. Le vestibule que l'on doit traverser avant de pénétrer dans la cour, est une ingénieuse composition qui dérangea le moins possible l'ancienne galerie voisine. Il paraît plus grand qu'il ne l'est grâce à ses extrémités triangulaires et aux profondes niches latérales. La sortie sur cour et l'escalier vers la terrasse prennent naissance justement dans une des parties triangulaires. L'escalier pratiqué ici est, comme celui de l'autre vestibule, habilement tracé, mais tous deux n'en affament pas moins les maçonneries : bien que leurs sorties supérieures aient été abritées par des vestibules voûtés, (ruinés, mais dont les vestiges sont visibles), les poussées du large eïwan voisin ne trouvaient pas là des butées suffisantes.

Les façades sur cour furent peu transformées; on se contenta de décaper la tête des piles anciennes et de leur ajouter de petits pilastres (0,45 m.) peu saillants (0,085 m.) et de placer un bandeau — également en briques — au-dessus des arcs. Un soubassement en pierre grise vint compléter cette réfection : dans les angles de la cour, par prudence, ces dalles n'ont pas été dérobées.

On est en somme redevables à l'époque de Châh Tahmâsp Ier d'un embellissement, car la nouvelle entrée, remplaçant les deux autres (P 1 et P S) désormais inutiles, est une œuvre d'intérêt; la mutilation de la partie Nord de la cour est sans doute regrettable, mais n'enlève rien à l'intelligence du monument ou à son esthétique.

Résumé. — Pour conclure, il paraît que cette mosquée de plan arabe, plus fine par son excellente mise en œuvre que celle de Kouhpâyeh [1], est de la même époque : deuxième moitié du IIe siècle de l'hégire = IXe siècle A.D. et première moitié du IIIe H. = Xe siècle A.D. Etant donné son orientation franchement Nord-Sud (à 0,9° près) il n'est pas invraisemblable, qu'elle ait été édifiée sur l'emplacement même d'un temple de culte zoroastrien — le puits comblé dont on voit la margelle dans la cour en serait un autre indice.

Entre l'époque de sa construction (soit IIIe H.) et la fin du Ve H., lui fut apportée la modification amputant la section Sud de la salle de prière — probablement pour abriter la tombe de quelque saint personnage.

A la fin du Ve H. (fin XIe siècle A.D.) plausiblement sous le seldjoucide Djalal-al-Dawleh Abul Fath Malek Châh (capitale à Ispahân) souverain amateur de construction, le fond de la mosquée fut consolidé, une porte percée et surtout le bel eïwan funéraire établi.

Châh Tahmâsp au Xe H. = XVIe siècle A.D. acheva de donner l'aspect actuel, qui dès lors ne changea plus — à l'exception de la disparition de quelques annexes au Nord-Est. La mosquée est toujours bien entretenue et ne demande que la surveillance de quelques fissures.

Une résidence timouride. — Ce village, a-t-il été précisé, n'a plus et de bien loin, l'importance et le brillant qu'il eut jadis. Les salons de réception des somptueuses résidences sont là — ils existent toujours —, mais sont devenus greniers ou bergeries. Entre plusieurs ruines, nous présentons celle-ci (fig. 88), proche de la mosquée Djumʿa, parce que la plus complète. Son plan n'offre pas d'intérêt autre que de montrer comment on vivait dans une demeure seigneuriale. Au Nord, le bâtiment composé de cinq sections séparées, mais communiquantes, s'allongeait en bordure de la route principale (la voie de Yezd). Deux et sans doute trois entrées, dont celle de l'endéroun (réception) un peu plus ample, étaient pratiquées sur cette rue, large de 4,50 m. environ.

Au Sud, une impasse permettait de gagner un porche à deux travées, surmontée d'un bala-khâneh. De là on passait directement sur une terrasse, protégée d'un parapet (ou d'arcades couvertes) dominant le parc; une autre porte dégageait un long couloir en tunnel, accès discret des communs.

La section essentielle est la réception (A) les hôtes venant de la grande rue, laissaient leurs montures en une écurie spéciale, toute proche de l'entrée; après avoir traversé une cour d'honneur ils pénétraient dans la galerie d'attente, jouxtant le salon d'audience. Celui-ci est une pièce carrée, voûtée en coupole sur quatre trompes d'angle; chaque paroi était allégée de trois ouvertures (trois niches au Nord, une porte et une niche à l'Est et à l'Ouest, trois fenêtres au Sud). Les ouvertures axiales sont plus grandes que les autres. Ce salon était égayé par le parc, légèrement en contrebas (1,50 m. env.) et la vue du grand bassin placé en face (pl. XXVII). Si ce n'est l'excavation de cette pièce d'eau on ne peut rien voir du tracé du parc, transformé en cultures. La salle de réception et les deux galeries contiguës étaient surmontées d'un bala-khâneh d'où le regard embrassait, par cinq baies, tout le jardin.

[1] C'est-à-dire : la deuxième phase de cette mosquée, la première étant un tchâhâr-tâq.

De la galerie d'attente, on passe d'abord dans la section B, habitation du maître, où les chambres donnent sur une cour en longueur. Au Nord et au Sud deux salons carrés, couverts en coupole, formaient l'un (près de l'entrée des hôtes) réception privée et l'autre au Sud, salle de séjour. Les chambres latérales étaient bâties sur sous-sol.

De cette habitation on gagnait la suivante (C), moins étendue, réservée aux dames. Il ne reste rien des chambres privées, entourant la cour étroite et longue; à l'exception de deux zirzamines et des traces de quelques murs marquant l'épaisseur des locaux. La disposition ne s'écartait guère de celle du bâtiment B. Les locaux de réception comprennent un salon principal, une galerie-vestibule et un deuxième salon moins large que le premier, axial. Ainsi que le veut la tradition, la façade de ce pavillon est en retrait par rapport aux deux autres, afin que les belles épouses puissent profiter de la vue du parc, sans être elles-mêmes aperçues. Il n'existe pas, cela se conçoit, de balakhâneh. Ces salles sont réalisées suivant les structures légères mises à la mode au IXe H. = XVe siècle A.D., où des arcs transversaux parallèles, supportent de légères voûtes, solution engendrant des niches et de gracieuses arcatures intermédiaires. Bien que très dégradées, ces pièces lumineuses sont égayées par des fresques à la détrempe, représentant des sujets légendaires ou de très élégants feuillages et rameaux fleuris, copies certaines et fidèles d'estampes chinoises. Le style des scènes (que nous n'avons pu interpréter) classe ces tableaux en la période des feudataires timourides (deux premières décades du IXe H. = XVe siècle A.D.), Elles préfigurent, en moins conventionnel et plus réel les peintures murales safavides. Aussi pourrait-on former le vœu de les voir préservées, car elles sont fort rares.

La section D, située à l'Ouest de la cour d'honneur, possède encore une longue salle au Sud, précédée de trois porches couverts (partiellement conservés). Au Nord, la trace d'une autre salle est visible, munie sans doute aussi de trois porches. Cette section, en communication avec la réception [1] est probablement réservée aux cuisines et offices, le logement des gens de maison étant assuré par des dortoirs, donnant sur une minuscule cour voisine (on notera une latrine dans le fond de la courette). Enfin, les écuries-greniers, et logements des palefreniers étaient dans la section E dont les terrasses sont accessibles.

La disposition de l'ensemble est, comme on le voit, très fragmentée, on y constate la volonté de cantonner chacun à sa place. Les maîtres et leurs hôtes ont seuls droit au parc; les intercommunications sont certes bien assurées, mais les maîtresses de maisons du XXe siècle jugeront que le service n'était pas commode ! Cette question ne se posait pas alors, la multitude des serviteurs, dûment hiérarchisés, était grande; les mets étaient transportés où il fallait en des récipients spéciaux et les valets et femmes de chambres pouvaient, comme cela se fait souvent en Orient dormir sous quelques couvertures, devant la porte de leurs maîtres.

En examinant ces ruines, il nous a semblé que la partie la mieux conservée (toujours habitée) et la mieux construite est la section D. Les structures principales paraissent seldjoucides. Le pavillon de réception, évoque lui les constructions mongoles. Ces constatations contribueront à expliquer le peu d'unité d'une composition faite de parties surajoutées au cours de quatre siècles.

[1] Une porte non-indiquée sur le croquis donnait sur la cour A.

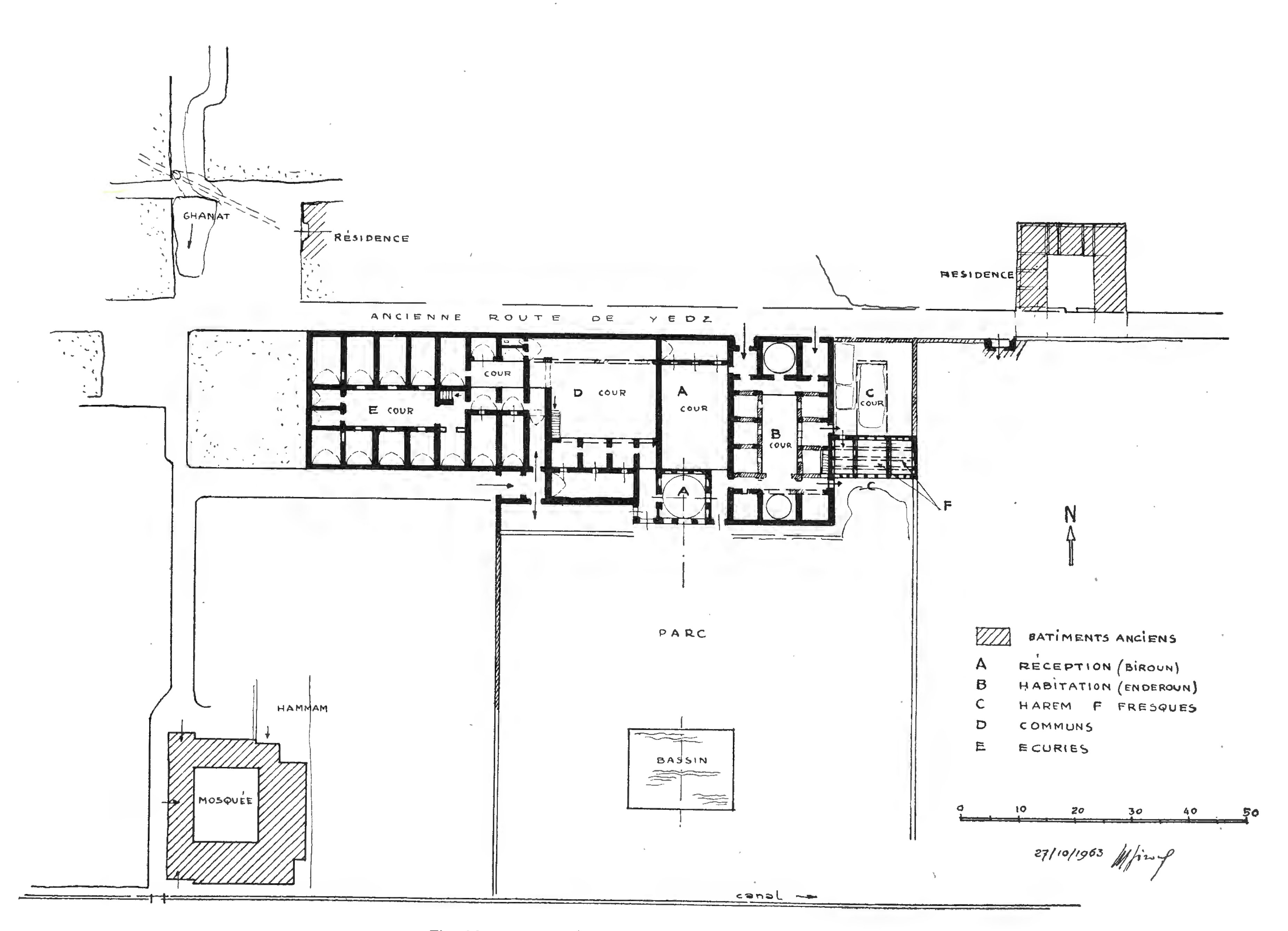


Fig. 88. Sarecht-yaderand, croquis. Une résidence timouride.

Néanmoins, on s'en contentait au IXe H. et quatre cents ans plus tard les dispositions essentielles et les usages seigneuriaux n'avaient guère évolués, comme le montre les résidences de Varkand (fig. 72) et de Taqi-âbâd (fig. 64).

En poursuivant la vieille route de Yezd, voie principale, on rencontre peu après le portail d'une autre résidence, puis une grande habitation bourgeoise contemporaine du salon timouride décoré. C'est une maison classique dont la cour carrée s'orne au Nord d'un grand eïwan ou salon, cependant que les pièces d'habitation occupent les ailes latérales. Plus loin, la rue était couverte et formait bazar. Enfin, avant d'entrer dans la grande plaine en passant sous la porte du bourg, (flanquée de deux tours), on longe, à gauche les ruines d'un caravansérail. Celles-ci, en terre, sont trop bouleversées pour en dresser un croquis suffisant et à plus forte raison, un relevé : on voit seulement que ce fut là certainement un grand lieu d'étape (à 22 km. environ de la ville d'Ispahân), mais dont l'époque est indéterminable.

La disparition des colonies agricoles ilkhanides et les mosquées de Dachti, d'Eziran et de Gâr. — Ces trois monuments échelonnés le long de la rive Sud du Zâyandeh-roud, dans le même district comprenant les sites précédents (Echkârand, Sarecht-yaderand et Kâj) ont déjà été l'objet de publications précises. Afin qu'ils ne soient écartés de ce nouvel inventaire, nous les mentionnerons rapidement.

Ces édifices sont, eux aussi, les survivants de beaucoup d'autres, dont il ne reste que d'informes vestiges. Ce qui manifeste une fois de plus, l'ample planification ilkhanide pour la mise en valeur des terres arables et la création de petits centres ruraux.

Ce fait, déjà constaté en maints endroits des environs d'Ispahân et particulièrement en ces parages, témoigne d'un effort considérable dont on s'explique mal la faillite. Il est en effet non douteux que dès la fin de l'époque mongole l'entreprise périclita et que de nombreux monuments restèrent inachevés. M. D.N. Wilber suppose [1] que cet abandon fut le résultat de « quelque incident local » ou de conditions économiques ou encore d'un manque soudain d'intérêt de la part des autorités locales ou nationales ». « Suivant ces présomptions — ajoute-il — un minutieux examen des documents historiques pourrait éclaircir l'ambiance correspondant à cette époque ». A ces mauvaises conditions auxquelles M. Wilbert fait allusion, et en dehors des recherches historiques non effectuées, on peut se permettre d'ajouter trois autres raisons, d'ordre plus général, capables d'avoir fâcheusement démantelé cette colonisation. Il faut citer en premier lieu les raids armés incessants, provenant des dynastes mozaffarides et de leurs satellites : le poids fréquent de hordes armées n'est jamais un encouragement pour le cultivateur. En outre la fin de la période marquant l'abandon des travaux (qui peut s'étendre de 1325 à 1340) est celle de l'apparition de la peste noire, qui, quelques années plus tard, progressant lentement, devait étendre ses ravages en Europe occidentale.

Enfin l'extension de l'agriculture par irrigation intensive en ces terrains naturellement salifères dut provoquer de fortes efflorescences, rendant très vite le sol stérile. Dès que ce

[1] Cf. D.N. Wilber « Architecture of islamic Iran », *op. cit.*, p. 162, pl. 145-148, fig. 40 ; cf. également Smith, *The minars of Ispahan,* dans « Athar », p. 357.

phénomène apparaît, ainsi que l'on le voit trop fréquemment, le paysan est obligé d'émigrer et ceci à plus forte raison, si d'autres circonstances impérieuses s'y ajoutent.

Quoi qu'il en soit, pendant quelques années les deux bords de la rivière et même les contre-pentes des falaises, furent lieux d'une intense activité et d'une grande densité humaine.

La mosquée de Dâchti fait à peu près pendant, sur la rive opposée, à celle de *Kâj*. Ce monument a été minutieusement décrit par D.N. Wilber, qui en donna le plan [1] aussi demanderions-nous au lecteur de se rapporter à cette description.

En substance, l'édifice est analogue à la mosquée de Kâj : une salle carrée d'environ 10,00 × 10,00 m., couverte d'un double dôme, reposant sur des murailles très épaisses (environ 2,70 m.) est précédée d'un eïwan aussi large que la salle. A chaque angle on remarque un escalier en colimaçon. Ceux qui sont placés près de l'eïwan, permettaient également de parvenir à une tribune placée à mi-hauteur de la haute arcature axiale, faisant vis-à-vis au mihrab. La décoration fut presque menée à son terme. Elle se composait essentiellement, à l'intérieur, de jeux de briques et pour les parois de l'eïwan du même procédé, mais avec inclusion d'éléments de couleurs rougeâtre et de briques émaillées, turquoises et bleues. Le mihrab fut préparé, mais ne reçut pas son décor.

En son analyse, Wilber note qu'au niveau supérieur des niches, flanquant de part et d'autres les niches axiales du sanctuaire, les briques changent de dimensions et de teinte, « comme si le travail avait été arrêté pendant un certain temps, lorsque ce niveau fut atteint ». D'autre part, il remarque que « les structures, jouxtant le sanctuaire à l'Est et à l'Ouest, sont maintenant disparues » et plus loin « que les façades Est et Ouest montrent des traces de constructions qui leur étaient adossées ». « There are cuttings in the wall surfaces and the traces of vaults which rested against the walls ».

Tout ceci est bien exact : la mosquée fut même beaucoup moins achevée que ne le dit le précédent commentateur.

Près d'une mosquée seldjoucide dont il ne restait, sans doute, presque rien, si ce n'est le minaret dont M. Smith signale la disparition en 1915, il fut décidé d'édifier une mosquée du même type que celle de Kâj, montée également sur un terre-plein surélevé d'environ 1,50 m. Celui-ci fut établi ne dépassant guère de plus de 4 à 5,00 m. les restes de l'eïwan ruiné. De chaque côté du sanctuaire, il fut prévu de bâtir deux galeries, mais elles ne le furent jamais. A part l'amorce d'un arc, situé sur la façade Ouest (et tout à fait à son extrémité Sud) dont les cinq ou six briques sont bien incorporées dans la maçonnerie, le travail en resta là et fut remis à plus tard. Sur les deux façades Est et Ouest, les emplacements des arcs des galeries furent laissés en attente, comme on le voit, par les engravures verticales très nettement maçonnées, à arêtes vives (pl. XXVII, e).

Ces saignées ne reçurent jamais aucun arc; encore maintenant elles demeurent parfaitement intactes. Il n'en serait pas ainsi si des structures — même en argile — y avaient été encastrées.

[1] Voir note 1, page précédente.

Beaucoup plus tard, contre la façade Est du sanctuaire, vint s'adosser une très modeste salle de prière. Ce local était composé de cinq éléments voûtés, dont le troisième correspondait à l'arcature axiale Est du sanctuaire. Les tracés des arcs adossés sont parfaitement visibles : ils sont tous safavides. Lors de cette adjonction, les deux engravures extérieures situées de part et d'autre de l'arcature axiale mongole furent grossièrement rebouchées (voir pl. XXVII, e).

Que l'on ait voulu créer les parties principales du monument en construction relativement solide (sanctuaire, eïwans, galeries latérales) est bien évident, mais nous ignorerons toujours ce qui fut prévu au Nord : cour carrée comme aux mosquées d'Echkârand, cour oblongue ressemblant à celle de *Kâj*, réemploi de vestiges seldjoucides?

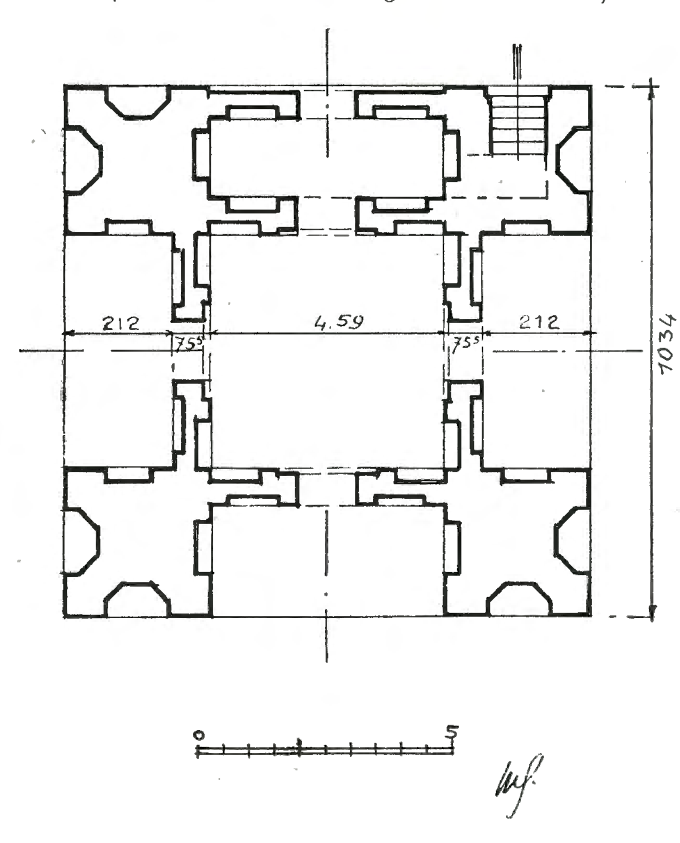


Fig. 89. Tombeau près de Dâchti.

Les hésitations dans la construction, les temps d'arrêt indiqués par les maçonneries, l'inachèvement de la décoration (pl. XXVII, f) comme l'abandon des travaux, sont les indices d'une période troublée. C'est pourquoi la date qu'avance Wilber (1325 A.D.) semble une extrême limite inférieure; il est fort possible, que ces travaux, menés épisodiquement, aient traîné encore pendant 12 à 15 ans — jusqu'au moment où la région fut prise entre les rivalités des Indjouides de Chiraz et des Mozaffarides de Yezd [1].

La Mosquée d'Eziran quelques kilomètres plus loin que la précédente, est d'un tracé tout à fait analogue [2]. Ainsi que le mentionne son commentateur M. Wilber, à la publication duquel nos lecteurs se reporteront, une partie des deux galeries latérales existe encore partiellement à l'Est, ainsi que le fond de celle qui était à l'Ouest; l'amorce de la cour reste également visible.

L'édifice est, suivant l'habitude de cette époque, réalisé hâtivement en un mélange de maçonneries de briques cuites entourant un noyau de briques crues. Dans la galerie Est

(1) Cf. Wilber, *op. cit.,* p. 165 et sq., pl. 154, 155, fig. 42.

(2) Quelque 300 m. à l'Est de la mosquée, il s'en trouvait une autre, placée en bordure Nord de la piste. L'emplacement de cet édifice est marqué par un monticule, des pierres de seuils arrondies, (comme nous en avons déjà mentionnées) et un cimetière. Cette construction était probablement entièrement en terre. Un peu au Sud de cet emplacement, on voit un tombeau inachevé et anonyme. Cette petite construction très simple mais harmonieuse est datable de la fin de l'époque safavide. Son plan est typique. On le rencontre en de nombreux cimetières et en beaucoup de mausolées, c'est la raison pour laquelle nous le donnons (fig. 89) malgré son peu d'importance.

les piles, a-t-il été précisé, sont en briques cuites jusqu'à 2,00 m. de hauteur, plus haut elles sont, parcimonieusement, de briques crues.

Ces pauvres matériaux furent hélas, ceux de la cour. Ici en effet, la visite des lieux montre qu'une cour, large seulement de 9,10 m. précédait le grand eïwan. Si ce n'est les dimensions plus réduites et quelque variante dans l'eïwan (murs latéraux percés d'une seule arcature) nous retrouvons le plan de la mosquée de Kâj. C'est aussi à la même époque que l'on peut attribuer cette œuvre : soit début du deuxième quart du XIV[e] siècle A.D. (pl. XXVIII, a-b).

La Mosquée de Gâr (fig. 90) fort ruinée est, en vis-à-vis de celle de Kâj, implantée entre les deux précédentes. Son minaret seldjoucide, daté de 515 H. (1121-1122) a été publié ainsi que les restes de ses structures [1], mais seulement en ce qui concerne le sanctuaire. Nous donnons ici le plan complet des maigres vestiges figurant le complexe qui autrefois se dressait ici.

Son principal commentateur, M. Wilber, remarque à juste titre la médiocrité du sanctuaire, réalisé en briques de réemploi et l'implantation particulière de cette pièce carrée de faible surface (8,12 × 8,12 m.). D'après les restes du mihrab, en stuc peint, très endommagé [2] M. Wilber situe, avec grande vraisemblance, cette œuvre aux alentours de 700 H. = 1300 A.D., en ajoutant «the variety of surface treatment on the north exterior face of the chamber suggests that it was erected against a now vanished structure, which was even closer to and perhaps adjoined the minaret».

L'examen des vestiges et des mensurations précises, permettent le petit complément suivant :

Les murs Sud et Nord du sanctuaire sont épais de 1,75 m., tandis qu'ils sont seulement de 1,10 m. à l'Ouest et à l'Est; de ce côté d'ailleurs, la muraille (disparue) était limitée par une salle de prière, entièrement bâtie en terre. Celle-ci était composée d'après ce que l'on voit, par trois travées voûtées en tunnel. Les restes de ces structures (départ des voûtes) sont, semble-t-il, seldjoucides. Ceux-ci, comme le minaret, est tout ce qui demeure de cette époque.

Lorsque l'on fonda le sanctuaire, il subsistait certainement deux salles de prière, espacées de 11,30 m. environ — ce qui laissait juste la place d'un espace central (8,12 m.) suffisant, limité par deux murs qui étaient trop minces et mal construits : on fit le nécessaire pour les autres (1,75 m.) mais pour ceux-là on compta, imprudemment, sur le concours d'appoint de vieux bâtiments.

Au Nord et sans doute tout autour de la cour existait également des structures seldjoucides que l'on décida de conserver; d'où cette anomalie frappante de l'eïwan Nord. Les départs des murs latéraux de celui-ci sont nettement marqués par des piles de 0,86 m; or l'entrée du sanctuaire est franchement décalée par rapport à l'axe de l'eïwan (à droite panneau de 0,42 et

(1) Cf. «Athar» 1936, *op. cit.*, M.B. Smith, p. 323, fig. 214 et 215 et *ibid.* — Y.A. Godard, p. 363; pour la mosquée cf. Wilber, *op. cit.*, p. 119 et sq., pl. 22, 23, 24, 25, fig. 15.

(2) Ce mihrab est actuellement (décembre 1963) en cours de consolidation. Les travaux reconstituent tout le fond de la niche et la section droite du mur kibli. Il est à signaler que ce mur était extérieurement rectiligne, la saillie que l'on édifie derrière le mihrab n'existait pas. Le tamisage des éboulis du sanctuaire donna de très nombreux fragments de stuc appartenant au mihrab. Sur ceux-ci outre des traces de couleurs, bleu et rouge, on note que le fond des inscriptions (bandeau formant cadre du mihrab) était ocre-jaune et les caractères blancs.

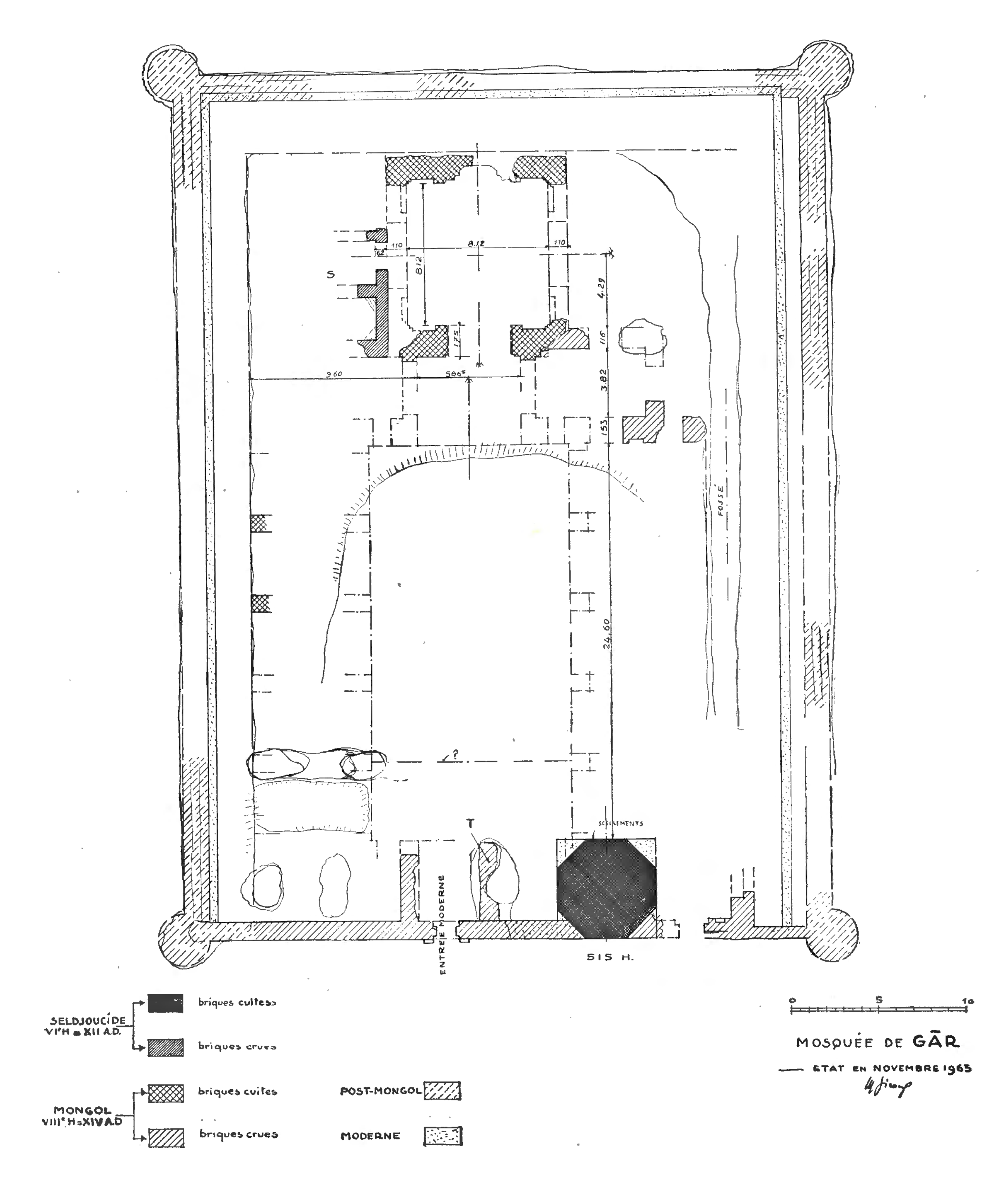


Fig. 90. Vestiges de la mosquée de Gâr.

à gauche de 1,67 m.) : le constructeur s'efforça donc de conserver une cour existante et en même temps de profiter d'un espace libre (ou rendu libre) pour le sanctuaire.

On ne sait où, vers le Nord, s'achevait la mosquée; le terrain, en effet, a été largement exploité pour la récupération de terre, mais il est bien certain que le minaret (on le voit par l'aspect de ses maçonneries avant consolidation sur la fig. 213 de M.B. Smith) était, comme d'usage à cette époque, en dehors de la mosquée (pl. XXVIII, c).

Peu d'années après la construction du nouveau sanctuaire et de son eïwan, pour des raisons ignorées — peut-être désir d'imiter ce que l'on faisait dans le voisinage — les structures seldjoucides de la cour furent abattues. A droite et à gauche de leur emplacement furent édifiés deux corps de bâtiments dont il reste deux piliers (à l'Est) et l'angle d'une salle (à l'Ouest) qui donnait sur l'eïwan. Les deux bases sont en briques cuites et les autres vestiges en briques crues, en lesquelles nous avons trouvé deux tessons de céramique à décor caractéristique du début du XII[e] siècle A.D. (fond bleu-clair et feuillage foncé). Ces maçonneries sont fondées sur une sorte de blocage, où les casseaux de briques seldjoucides sont nombreux (brique de 0,04 d'épaisseur). Cependant que les deux salles de prière anciennes, flanquant le sanctuaire subsistaient, on était forcé néanmoins de reprendre en sous-œuvre tout l'angle Nord-Ouest de cette salle (pl. XXVIII, d); ce travail, exécuté avec des matériaux terreux le fut fort mal et nous pensons que ce fut là une des causes de la ruine totale du dôme.

A cette époque, contemporaine des mosquées d'Echkârand (fin de l'époque ilkhanide) à en croire la technique usitée), la salle à coupole ouvrait sur la cour par l'eïwan, flanqué de deux salles. La façade était formée par l'arche centrale et probablement deux portes latérales, donnant sur les deux salles. Graphiquement on peut restituer les longs côtés de la cour; ils étaient ornés de cinq ou six arcatures de 3,50 m. de large env. et assez basses; on ne peut savoir en effet où s'arrêtait exactement cette cour, mais par contre on voit que le minaret fut intégré dans la construction. Sa base octogonale porte les traces nettes (fig. 213 de Smith) des saignées qu'il fallut y opérer et les trous d'encastrements des liens en bois consolidant les voûtes qui y étaient accolées. Les vestiges mongols ont, depuis le passage de Smith (1935) subi de gros dégâts; un mur visible sur son document (fig. 213) n'est plus qu'une protubérance à fleur de sol (en T, fig. 90); néanmoins, la porte aménagée à côté, est toute moderne et on voit que l'accès réel était à gauche du minaret. La partie Nord de la mosquée avançait de quelques mètres dans la cour au Sud du minaret (sans quoi celui-ci n'aurait pas été perforé pour des encastrements). On ne peut évidemment rien dire des aménagements composant cette partie de l'édifice : les traces de murs ou de piles, observables à l'Est, peuvent être diversement interprétées.

Lorsque les vastes projets agricoles du district furent abandonnés et que le dépeuplement gagna les agglomérations, la mosquée fut de moins en moins fréquentée; plusieurs de ses parties par manque d'entretien, tombèrent en ruine. Aussi, pendant une période trouble, n'hésita-t-on pas à la désaffecter et c'est alors qu'elle devint lieu de refuge pour les habitants des environs. Elle fut entourée d'un gros mur de 1,50 m., hâtivement érigé en deux parois de briques crues, enserrant un bourrage de terre corroyée. Cette protection, dont il reste le soubassement et de gros tronçons sur trois faces (au Nord elle n'existe pas — le mur mongol en tient lieu) laissait libre un chemin de ronde (de 2,50 à l'Est — de 3,00 m. ailleurs) autour du monument,

cependant que quatre tours massives, de 3 m. de diamètre, renforçaient les angles. Cette enceinte, postérieure à la mosquée, n'a en fait rien de commun avec le complexe religieux; elle l'a simplement transformé, pour une autre fin, lors de la période d'insécurité précédant ou suivant la dynastie safavide.

Outre l'intérêt architectural offert par le minaret [1] et le mihrab en cours de restauration, ce monument montre, qu'en cette région et à la même époque, les mosquées à cour carrée, visibles à Echkârand, étaient concurrencées par d'autres, aérées par des cours plus vastes. Ceci nous semble indiquer en une zone territoriale réduite [1] deux puissants promoteurs, ayant recours à deux maîtres d'œuvre (ou plutôt deux traditions architecturales) d'esprit différent : l'un des groupes étant matérialisé par *Kâj, Eziran, Dâchti* et *Gâr,* l'autre par les mosquées A, B, et C *Echkârand.*

[1] Le minaret, d'après M.B. Smith est orné de la plus ancienne inscription connue en Iran, redigée en écriture nashki rectangulaire. La traduction de Mme Y.A. Godard donne ce texte : « Au nom de Dieu le clément, le miséricordieux ! A ordonné de construire ce minaret l'ascète Saiyid al Ru'asa, al Kasem Ahmed, fils de Ab-al-Kasem, durant l'année 515». Sur le corps du minaret, est-il ajouté, une inscription en caractères généralement désignés comme «coufiques carrés», mais que B.M. Smith appelle «naschki rectangulaire», répète indéfiniment «que le pouvoir est à Dieu».

CHAPITRE XVII

Le Qaleh de Fahkand (site A 46) (fig. 91). — Au cours de la description de l'itinéraire Varzaneh — Kouh-pâyeh — Ardestân, il fut dit que la haute vallée, ponctuée par des villages horticoles, était de sol perméable. Longue de 45 km., large — à la hauteur de No-oudj — de 25 km., cette vallée, de profil transversal peu concave, est parcourue par un lit de rivière desséchée, qui est en somme le drain de toute la région.

Au bord de ce thalweg, les endroits habités sont très rares (quatre ou cinq jardins de 2 ou 3 hectares) car évidemment, les eaux sont profondément infiltrées, mais par contre le sol sableux de ce fond est excellent pour les caravanes : une piste directe vers Nâiyn l'emprunte. Ceci explique l'emplacement de *Fakhand,* petit village sans aucune culture, ni verger notable, implanté là autour d'un qaleh qui fut son origine et sa raison d'être, malgré le danger permanent de cette rivière morte, capable d'un réveil dévastateur (il existe bien un quai de protection, mais si peu haut : 1,00 m. environ, qu'il ne servirait à rien en cas de danger) [1].

Le château (fig. 91) est cubique, accompagné de tours encore hautes de 17,00 m., dominant le village et visibles de fort loin. C'est là une construction ancienne et banale qui toutefois offre le grand mérite de nous renseigner sur les dispositions intérieures de ces édifices, relais, petits châteaux isolés ou encore donjons de camps fortifiés, auxquels quelques paragraphes ont été attribués au cours du chapitre III. Ce château n'a pas la même disposition que celui de Varkand (site A 37, fig. 69) ce qui impose quelques explications.

Sur une hauteur de 3,50 m. environ, la partie basse du qaleh est édifiée en gros moellons, posés au mortier d'argile rouge et de chaux; ceci offre le double avantage d'une protection meilleure contre les coups de boutoir des assaillants et éventuellement contre les inondations. Les parois présentent partout un fruit de 0,60 m. environ. Au-dessus de ce haut socle, le mur d'enceinte, épais de 1,20 m. est formé de grosses briques crues, excellement corroyées (de 0,37 × 0,37 × 0,10 m. env.), liées au mortier fin d'argile et plâtre (en petite quantité). Comme on le voit par endroits, des branchages formaient liens, noyés dans la masse. Les parements des tours étaient du même matériau, mais l'intérieur était comblé sur toute la hauteur d'un bourrage d'argile compactée. Chaque angle comporte une tour ; seule la face Est en comprend une supplémentaire, axiale. L'entrée s'effectuait sur la façade Nord. En cet endroit, une large brèche, haute de plus de 6,00 m. et un gros volume de décombres indiquent qu'il y eut probablement un porche assez saillant. L'effondrement de cette partie n'est pas naturel ; les paysans s'efforcèrent de récupérer quelques troncs d'arbres, formant décharge au-dessus de l'entrée ; on aperçoit encore de part et d'autre des branchages encastrés dans le gros mur, autrefois liés avec les structures saillantes du porche.

[1] Les habitants vivent uniquement de l'élevage.

Intérieurement, l'édifice comporte des chambres réparties en trois niveaux autour d'une courette oblongue (5,15 × 9,90 m.) cependant que le local au fond de la cour se répétait en quatre niveaux superposés.

A l'étage inférieur, passé le portail, on entrait dans un vestibule d'où, à droite et à gauche, partaient les étroits escaliers, menant au deuxième niveau. La cour dessert directement sept locaux oblongs et indirectement quatre autres qui étaient tous écuries ou dépôts de marchandises.

Au deuxième niveau, les couloirs prolongeant les escaliers, dégagent des entrées indépendantes (de chaque côté de la cour) pour quatre chambres; les deux dernières au Sud, qui flanquent la pièce isolée d'extrémité, sont commandées par leurs voisines. Pour atteindre le troisième niveau, il fallait forcément traverser les premières pièces, puis une sorte de vestibule, situé au-dessus de celui du rez-de-chaussée et emprunter deux escaliers reprenant le même tracé que les premiers.

L'étage inférieur et le deuxième sont peu hauts (3,20 m. env. y compris les voûtes assez plates), pour la pièce du fond la hauteur est encore moindre : les niveaux ne correspondent pas à ceux des pièces voisines, de sorte que la hauteur totale sur cour était la même de tous côtés, comportant trois niveaux partout sauf au Sud, où il y en avait quatre. Ceci pose la question d'accès à ces pièces axiales Sud : la difficulté fut résolue par des balcons empiétant sur la cour et auxquels on parvenait sans doute par des échelles. Les deux premiers niveaux (trois pour la pièce de fond) étaient couverts par des voûtes (en berceau surbaissé) prenant appui à leurs extrémités sur de vastes trompillons ou voûtes d'angle classiques dans la région. Il ne nous a pas semblé que le troisième niveau ait été voûté, le volume des décombres de cette toiture effondrée n'autorise pas cette solution. Il devait en être ici comme en d'autres endroits (Robât-e-Soltân ancien, Robât-e-Sangui de Natanz, Robât-e-Turk, Qaleh de Varkand, etc.) une terrasse sur rondins formait couverture supérieure, accessible pour les défenseurs. Etant donné que l'on ne voit nulle part de meurtrières, un parapet échancré complétait vraisemblablement la crête du rempart.

Tous les murs intérieurs sont relativement peu épais (0,80 — 0,75 m.) mais très bien maçonnés (ainsi que les voûtes) en briques crues d'argile choisies, de dimensions normales (0,20 × 0,20 × 0,55), plus maniables.

Tout le mur d'enceinte fut créé en une seule fois, y compris les tours. Il ne fait pas de doute que cette structure est de technique fort ancienne. Toutefois, il est malaisé de lui attribuer une datation précise, puisque de tels procédés furent employés aussi bien sous les sassanides que sous leurs successeurs immédiats. C'est probablement là un poste militaire, édifié d'urgence par les conquérants arabes. La piste de Nâiyn-Ardestân passant par ce site est plus longue que la voie directe, longeant le désert; désavantage largement compensé par un climat beaucoup plus frais, par des steppes herbeuses et aussi par les jonctions aisées avec la plaine du Zâyandeh-roud. De toute façon, les envahisseurs furent contraints d'employer la main-d'œuvre qui n'avait aucune raison de changer sa façon de faire.

Intérieurement, il apparaît que les locaux inférieurs étaient tout à fait contemporains du rempart; ainsi ils dictèrent la disposition des autres étages [1], de telle façon que nous avons

[1] En ce que nous avons vu des deux étages inférieurs, il n'y eut pas de remaniement — seulement quelques réparations très localisées, dont deux reprises de maçonneries aux angles escaliers-couloirs.

en ce petit château un excellent exemple de ce que furent traditionnellement, ces édifices à la fin de l'époque sassanide et pendant les premiers siècles de l'Islam.

En une surface très réduite (19,57 × 19,57 m.) soit 19 × 19 zars, sont groupés 37 locaux et une cour de 51 m², résultat remarquable que ne manquèrent pas d'apprécier, au cours des siècles, les habitants du hameau. De ce fait, le qaleh fut constamment entretenu jusqu'à l'avènement de Rezâ Châh Pahlavi (1926 A.D.) qui interrompit les brigandages locaux; c'est

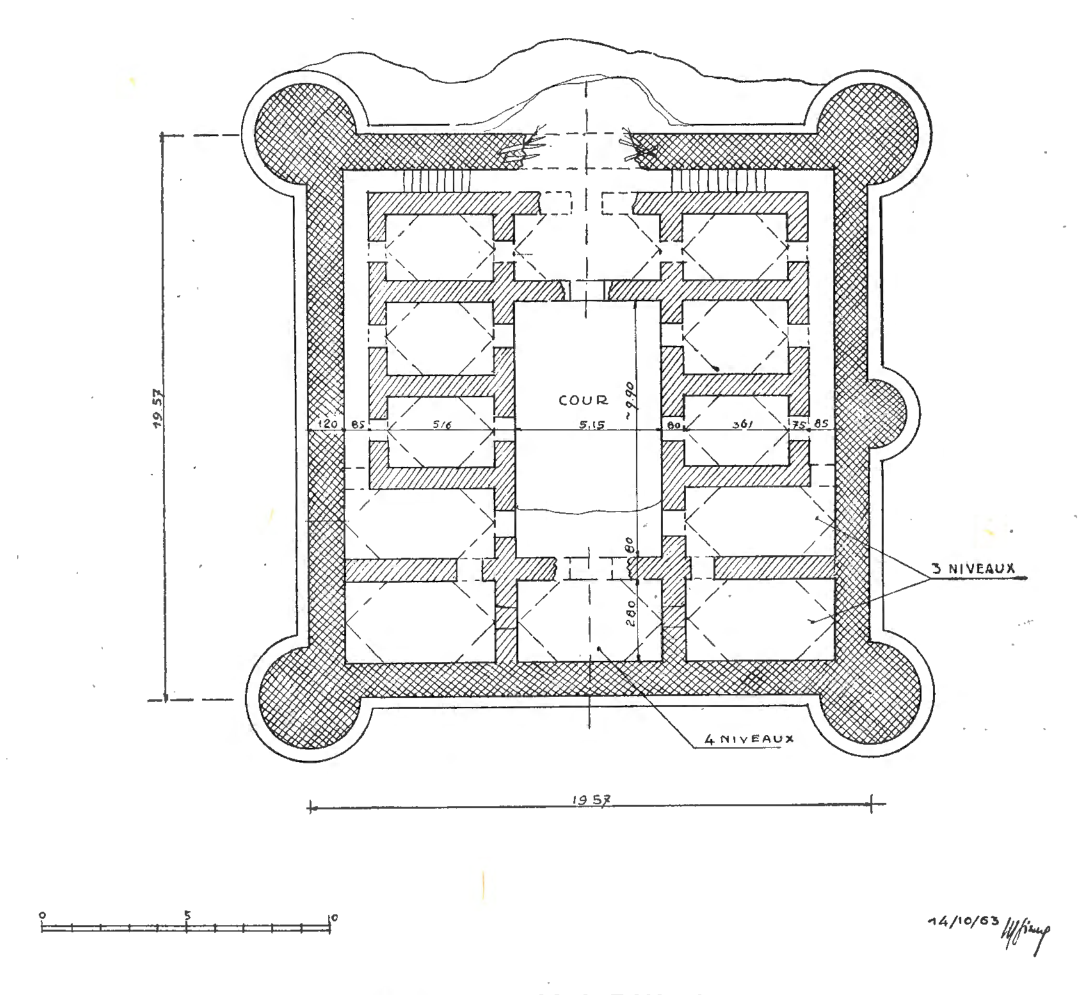


Fig. 91. Le Qaleh de Fâhkhand.

la raison pour laquelle il est encore lisible, malgré les dégradations s'amplifiant sans cesse [1].

Il existe à Saad âbâd, sur le côté Sud de la vallée, un autre qaleh que nous n'avons pas eu le temps de visiter. C'est également un haut édifice cubique.

Enfin, signalons que le touriste curieux ne regretterait pas d'inspecter l'étrange village de Keïdjân [2] entièrement composé de logis couverts de hautes coupoles que domine sur une falaise, un petit château bâti en pierre, à l'extrémité d'un mur d'enceinte général, fait des mêmes matériaux.

(1) Autrefois alimenté par un puits, le village l'est maintenant par un ghanat.

(2) Keïdjân est à 35 km. de Kouh-pâyeh. Son château surveillait le débouché du col. Non loin culmine le sommet acéré de Kouh-mil (précité).

Âb-garm (site A 47) de Sagzi-âbâd (près d'Ispahân). — Dans l'ancien monde, les sources furent toujours vénérées : l'Iran, où les jaillissements sont rares, suivit cette règle générale. En maints endroits, des imams-zadehs, des arbres sacrés, forment lieux de pèlerinage, situés à proximité de sources pures, qui déjà à l'époque où le zoroastrisme était religion d'état (et sans doute bien avant) attiraient de nombreux fidèles. Les «âb-garm», sources thermales, ajoutaient par leurs vertus curatives, un attrait supplémentaire, apprécié encore de nos jours par les populations locales, avant que des installations modernes n'y attirent des amateurs nombreux [1].

A l'époque safavide et d'une façon très générale, les âb-garm alimentèrent des stations balnéaires plus ou moins développées, héritières fréquentes d'aménagements antérieurs plus rustiques. Lorsque les eaux n'étaient pas suffisamment chaudes, elles étaient réchauffées dans des hammams à hypocaustes — ces établissements ne différent pas des exemples couramment connus : âb-garm de Qomsâr (voir chapitre XIV) est de cette catégorie [2].

Par contre si la source était de température élevée, ses eaux étaient utilisées directement, passant en une série de halls, munis de piscines; ce qui était le cas de âb-garm de Demavend ou d'âb-garm de Sagzi-âbâd.

Ces âb-garm aménagées sous les safavides, furent relativement nombreuses, mais les ruines de ces installations sont fort rares; aussi nous a-t-il paru utile de relever, avant sa disparition, ce petit, mais caractéristique complexe de Sagzi-âbâd.

A 24 km. au Nord de Sagzi, en une basse vallée des contreforts de la chaîne centrale, une vaste nappe de dépôts blanchâtres attirent de loin l'attention. Ça et là (fig. 92) filtrent de petites sources tièdes dont le débit est inconstant [3]. L'une d'entre elles, sourd près d'un imam-zadeh, bâti sur les premières saillies rocheuses. Ce petit lieu de pèlerinage est entouré de quelques chambres réduites, où, en été, un débitant fait chanter son samovar. Entre ce point de ralliement et les sources principales, les concrétions calcaires laissent une vaste esplanade à peu près plane [4]. C'est là que les baigneurs viennent dresser leurs tentes comme autrefois les gens de la cour safavide dressaient les leurs, plus somptueuses. Une voie directe par Haftchouyeh et Varun rendait ce lieu de séjour un peu moins lointain que de nos jours.

Les sources alors fréquentées comportaient, au Sud, un seul jaillissement et au Nord un groupe de trois ou quatre.

La partie la plus ancienne et aussi la mieux construite est un pavillon cruciforme de style traditionnel; une coupole centrale, prolongée par quatre eïwans (fig. 93, 94); deux salles oblongues, formant calages de chaque côté de l'entrée, étaient des vestibules ou vestiaires, cependant qu'à l'arrière où le bâtiment est plus court, se trouvent seulement une petite pièce

[1] On peut citer Âb-garm de Demavend au pied du volcan; Âb-garm de Tabriz, Âb-garm d'Ardebil, Âb-garm de Qomsâr... etc. Nous n'avons pas visité Âb-garm de Delidjân. Âb-garm de Ramsar dispose d'un établissement moderne (sur la côte Caspienne).

[2] Cf. «Car.» p. 134, 135, 136, où sont donnés quatre exemples voir également la fig. 74 du présent ouvrage.

[3] Âb-garm de Sagzi est, rappelons le, sur une ligne de fracture, ponctuée par les sources du présent établissement, par celles de Sardahan, des environs de Takh, de Qomsâr, de Delidjân, et plus loin d'Avedj, etc. La vallée la plus proche, à 20 km. à l'Est, est celle de Zefreh. Au pied des rochers, tout comme à Âb-garm, jaillit une source tiède, calcifiante.

[4] Actuellement, la source principale est au milieu du plateau.

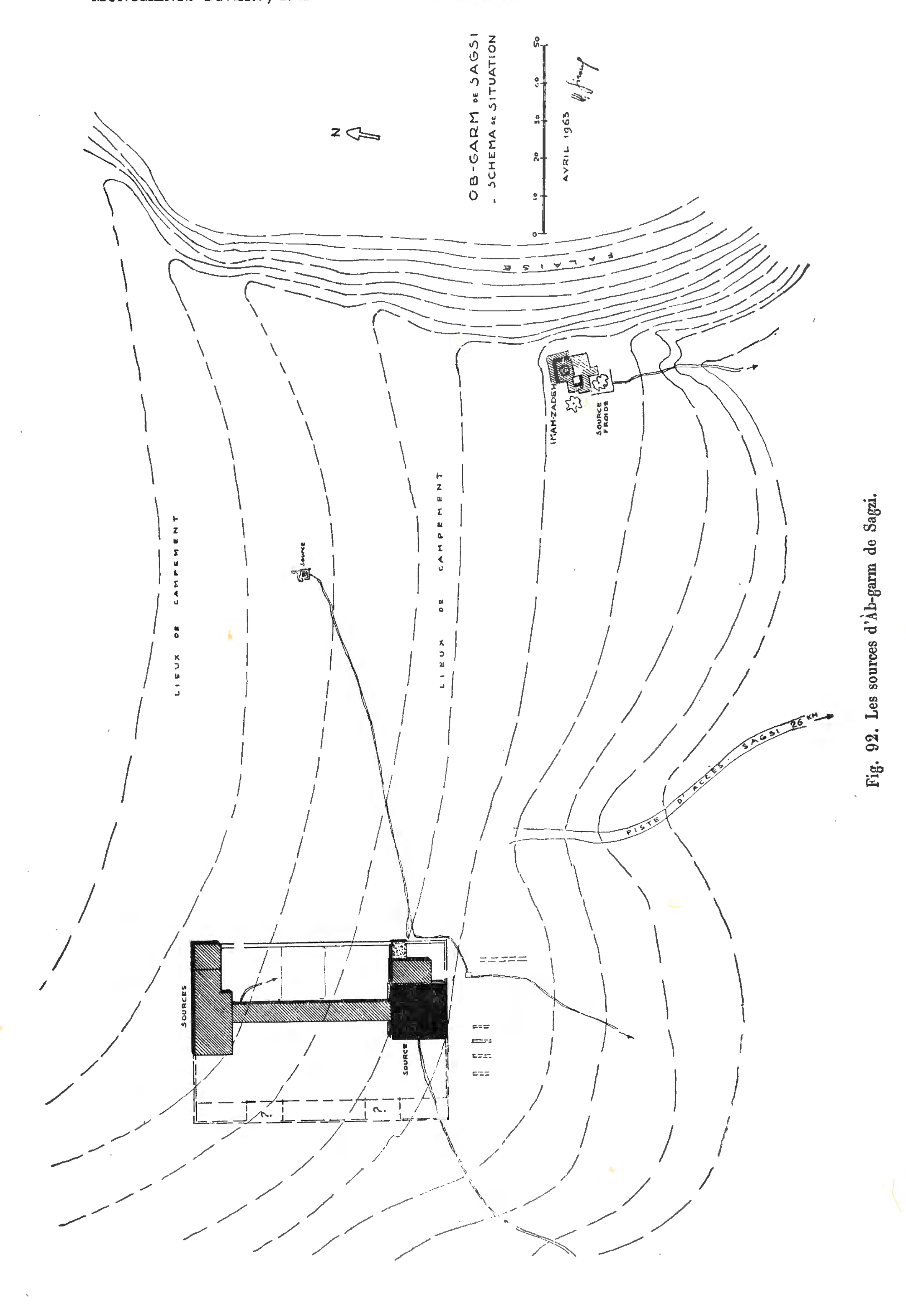


Fig. 92. Les sources d'Āb-garm de Sagzi.

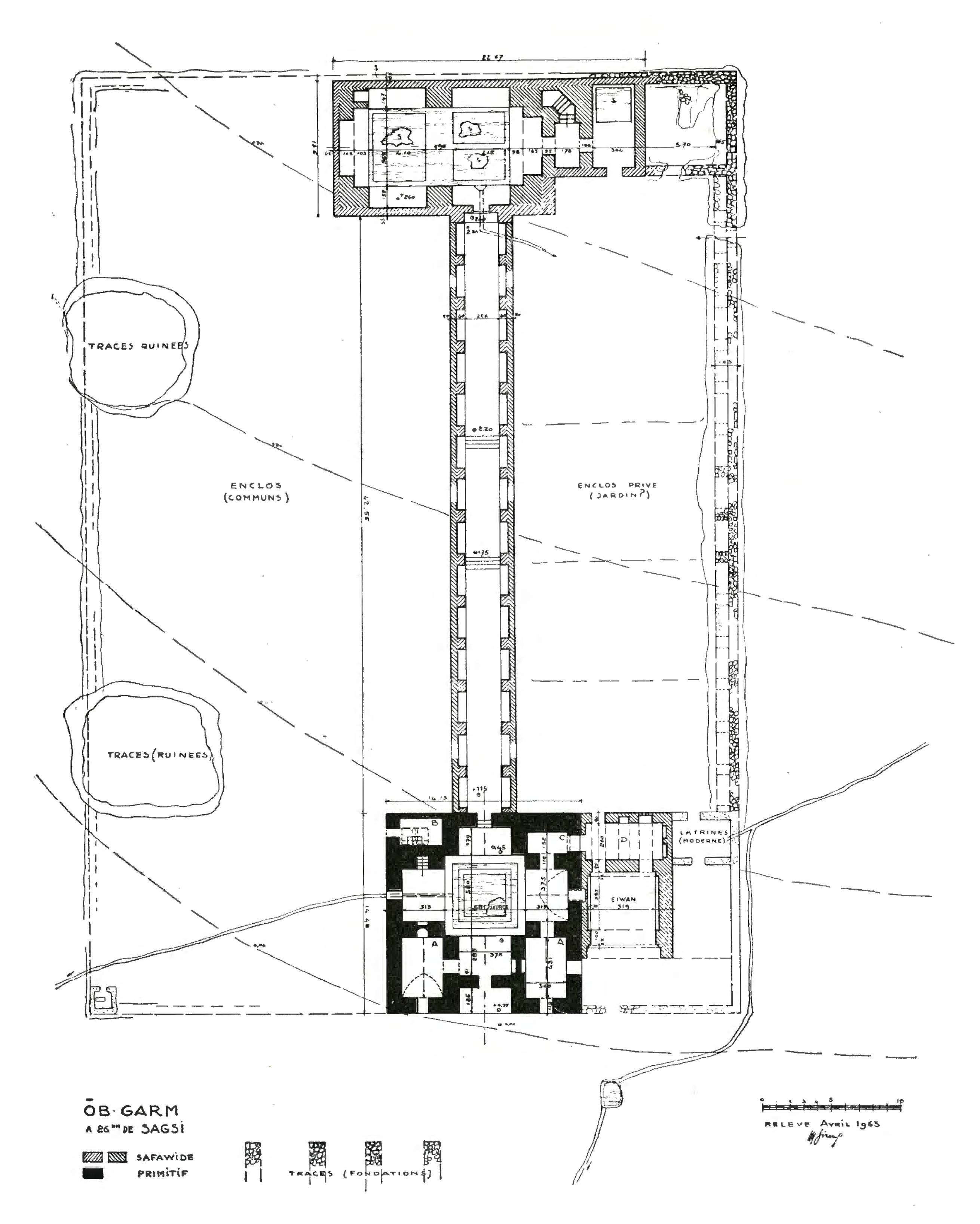


Fig. 93. Les bains thermaux d'Àb-garm.

et l'escalier de la terrasse (sous lequel est située une cave). Il est probable qu'à l'Est, extérieurement, quelques dépendances légères étaient édifiées, sans quoi la porte percée de ce côté, dans l'eïwan latéral, eut été sans utilité.

La source, un peu ferrugineuse, bouillonne dans un bassin carré occupant toute la partie centrale. Quelques gradins permettent de prendre pied sur le fond rocheux.

Tout ce pavillon est en pierre de taille, un calcaire aux teintes variées, provenant des bancs jurassiques qui recouvrent l'argile rouge des pentes voisines. Intérieurement, aucune réparation visible; tout le travail est très bien exécuté (pl. XXIX, a-b) en particulier les arêtes des arcs,

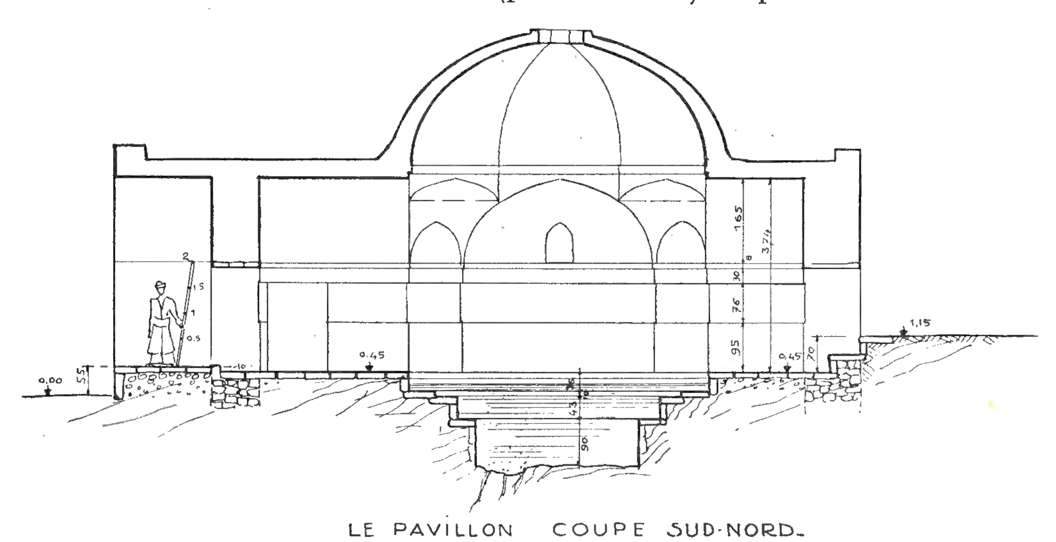


Fig. 94. Âb-garm. Coupe du pavillon ancien.

le clavage de la coupole octogonale et les voussures courbes des trompillons. Cette exécution en pierre de taille, accomplie suivant les règles de l'art, est assez rare sur le plateau, pour être signalée [1]. Par la rigueur du travail et surtout par son style, ce pavillon est antérieur à l'époque safavide et pourrait remonter à l'époque seldjoucide. Il est possible que les exécutants aient été des artisans déplacés d'Azerbaïdjan où même d'Anatolie, pays de grande pratique en ce genre de mise en œuvre [2]. D'après les comparaisons en ce sens, le pavillon aurait été édifié dans le premier tiers du VIIe H.

La façade d'entrée, sévère (pl. XXIX, a) présente les signes apparents d'une restauration plutôt maladroite. L'arche du portail fut refaite suivant le tracé safavide et plusieurs blocs des parements, délités, furent remplacés par d'autres, plus ou moins correctement encastrés.

[1] A Ispahân même, à l'époque safavide, les constructions en pierre de taille sont rares; on n'y voit guère que certaines parties du pont Allah-Verdi-Khân et du pont Khadjou. Les garnitures formant soubassement des eïwans des mosquées et les bases des colonnettes sont en marbre jaune-verdâtre de Yezd. Les parties plus ouvragées (bases de colonnettes), vasques à l'entrée des mosquées, sont tout comme les pierres tombales, beaucoup plus œuvres de ciseleur que de tailleur de pierre. Dans les caravansérails, comme on l'a vu dans les descriptions, lorsque la porte principale est en pierre, c'est en réalité un linteau, composé d'une ou deux grosses dalles, échancré en forme d'arc. Le seul caravansérail, présentant de la pierre de taille est celui d'Abbâs-âbâd, au Nord d'Haouz-e-Soltân (cf. « Caravansérails d'Iran », pl. VII, n° 4). Le travail de la pierre était trop long pour les souverains toujours pressés.

[2] Cf. « Das Anatolische Karavanseray », *op. cit.*, photo 346.

L'adaptation safavide, outre cette réparation, consista en l'aménagement des autres sources. Un pavillon oblong, comprenant deux travées couvertes, vint protéger une piscine. Ce bassin fut subdivisé (fig. 93) en trois fosses, correspondant chacune à un jaillissement. On entrait en ce hall (pl. XXIX, c) après avoir traversé une antichambre (où une autre source alimente un pédiluve) et avoir franchi un petit vestibule, d'où s'élève l'escalier donnant accès à la terrasse.

Un mur général d'enceinte englobait l'ancien et le nouveau pavillon; ainsi un espace libre était conservé à l'Ouest, où deux monticules informes marquent la place de dépendances disparues. Un passage couvert, de 42,55 m. de long, dont les parois sont ornées d'arcades aveugles, joignait les deux installations. La différence de pente entre les deux extrémités (2,50 m. env.) était rattrapée par trois emmarchements. A l'Est de ce passage demeure un long rectangle libre, limité par la clôture, laquelle est un épais mur de moellons, renforcé par les piles de profondes niches. Près du bain supérieur, entre la clôture et le vestibule, existait un local, divisé en deux parties. Près de l'ancien pavillon fut rebâtie une salle, précédée d'un eïwan trop large pour son mur porteur (c'est ce qui provoqua son effondrement). Au-delà de l'eïwan, il existait une autre pièce, disparue et occupée maintenant par des latrines — rôle qu'avait déjà autrefois tenu cet emplacement.

En léger décalage par rapport à l'ancien pavillon et en avant, on note différentes traces. On ne peut distinguer ce qu'elles figurent : abris pour les visiteurs ou petits bazars ?

L'installation, telle que la pratiquèrent les souverains safavides, s'explique d'elle-même. On sait que les distractions accordées au harem étaient rares; elles consistaient principalement en visites préorganisées dans les bazars et en excursions en quelque endroit peu lointain des environs. A cette occasion seulement quelques dames étaient conviées (elles étaient souvent trop nombreuses). Les parcours étaient soigneusement protégés de tout regard masculin. La même ségrégation rigoureuse était d'usage au lieu de séjour.

A Âb-garm, le « service » était confiné à l'enclos Ouest dont les bâtiments légers ont disparu depuis longtemps. Toutes les installations balnéaires sont rigoureusement closes (on distingue à peine où était l'accès principal) et comme on ne pouvait cependant pas constamment enfermer les visiteuses, la partie Est de l'enclos fut aménagée en jardin dont on voit les terrasses successives. L'escorte et les courtisans avaient sur la vaste esplanade, où coule maintenant la plus forte source, une place très suffisante pour établir le camp royal.

CHAPITRE XVIII

Vendâd-deh (site A 45). — Cette bourgade donne son nom au caravansérail présenté plus haut (chap. X, site 24, fig. 46) bien qu'il soit situé à trois heures de marche (18 km.) de là. Un tel parrainage semblerait curieux, si l'on ne constatait qu'autrefois cette agglomération fut importante. Pour des raisons d'alimentation en eau, le village voisin de Meymeh, huit kilomètres plus haut dans la vallée, s'accrut au dépens de celui-là. Voici peu de mois encore, la route nationale de Téhéran à Ispahân longeait ses jardins (elle en est maintenant à 300 m.). Là aussi passe une piste joignant Allahvidjeh à Kâchân par le col de Kouh-roûd. Sur plusieurs kilomètres le thalweg de la longue steppe vallonnée est une zone fertile, cultures et vergers y alternent. Vendâd-deh qui en profite (c'est un village khord-malek dont les terres sont réparties entre de multiples petits propriétaires), s'est prudemment établi à quelque distance du lit de la rivière desséchée : chaque année un ou deux orages peuvent le remplir brutalement.

Le nom de Vendâd-deh est ancien [1] et l'emplacement fut certainement habité sous les sassanides; le tracé d'urbanisme du village est en damier où les deux axes principaux sont nettement visibles, comparables aux decumamus et cardo des agglomérations romaines. Sans vouloir faire là un rapprochement trop hasardeux et bien lointain, il n'est pas impossible que ce schéma simple, complété par de nombreuses ruelles rectilignes (plus ou moins transformées en impasses et courettes), n'ait une antique origine. Mais il semble plutôt que c'est là un tracé réutilisé à l'époque mongole, qui appréciait fort un tel ordonnancement; en tout cas, quelques traces de murailles inciterait à le croire. Plus anciens pourtant sont les deux monuments suivants.

L'Imam-zadeh des Douze Imams (fig. 95) est un petit bâtiment intérieurement cruciforme, en épaisse maçonnerie, occupant en ses structures primitives un rectangle de 13,40 × 15,30 m. environ. Les deux bras de la croix se recoupent sans élargissement, de sorte que la croisée centrale est de 3,70 × 3,70 m., comme les galeries-eïwans lui donnant naissance.

Le dôme couvrant cette intersection, peu bombé, reçut une décoration surajoutée à l'époque safavide; celle-ci orna également chaque départ de galerie d'arcs doubleaux rapportés. Ce faisant, un dégagement fut créé à l'Ouest; il donne sur une cour et communique en son extrémité avec une galerie voûtée en berceau, plus ancienne, située au Nord.

Une analyse plus détaillée de cet intéressant monument ayant été publiée [2], les conclusions seules de cette étude seront ici présentées.

[1] Le mot Vendâd est de même consonance que Vendidah, dont il est peut-être une altération ou une contraction. Les noms de village rappelant l'ancienne foi sont rares, mais existent : p.e. Yezd-i-Khâst (Yezd-i-Khwast) «Dieu l'a voulu». C'est le nom du pays dois-je dire, qui incita à le visiter.

[2] En «Iranica antiqua», vol. VII, 1967. «Trois monuments inconnus de l'Iran ancien», par M. Siroux.

Ce fut là un temple zoroastrien villageois, qui autrefois était ouvert de quatre côtés par les extrémités de ses galeries cruciformes — lesquelles étaient un peu plus longues — car elles desservaient également de petits locaux latéraux.

Lorsque vint l'Islam, qui infligea de sérieuses restrictions à la publicité du culte zoroastrien, le monument fut — de trois côtés au moins — entouré de galeries closes, dont l'une demeure, au Nord.

Au début du XVIe siècle, sous Châh Esmaïl Ier, premier souverain safavide, l'islam chiite devint religion d'état. Ce faisant, les campagnes, où le zoroastrisme formait de nombreux îlots, furent mises en demeure de se convertir, ainsi qu'il fut dit à propos d'Ab-yaneh.

Le temple fut désaffecté, une ruelle vint prendre la place de la galerie Sud, le petit monument fut dédié aux douze Imams, lesquels représentent l'essentiel du dogme chiite [1]. Il fut dès lors normal de construire à l'Ouest un vestibule convenable dont quelques détails architecturaux se retrouvent dans les parties rénovées de la mosquée Djumʿa du village (en particulier : formes des piliers et des arcs).

La Mosquée Djumʿa (fig. 96) est un monument ancien qui, par sa disposition générale ne diffère en rien des édifices de Qomsâr (site A 38, fig. 75) et de Sarecht yaderand (site A 44, fig. 86 et 87) c'est une mosquée de plan dit «arabe», réalisée comme celle-ci suivant les moyens du pays. On ne saurait s'étonner de trouver là, en une agglomération longtemps restée partiellement zoroastrienne, un vieil édifice musulman; c'était bien au contraire un procédé constamment pratiqué par les nouveaux maîtres du pays.

La composition, est conçue autour d'une cour à peu près carrée (environ 11 × 13,60 m.). Le sanctuaire est une galerie ouverte, formée de trois éléments couverts en coupole, celui du centre, où se trouve le mihrab (pl. XXVIII, e) est à peine plus large que les deux autres. L'axe transversal de cette galerie est sensiblement Nord-Est/Sud Ouest.

A droite de la cour se trouvent trois eïwans profonds dont celui du milieu forme l'entrée. De disposition symétrique à la galerie-sanctuaire s'en trouve un autre — moins large (3,50 environ au lieu de 5,30 m.) dont les piles tournées vers la cour sont — comme celles du sanctuaire fort longues (1,09 × 2,50 et 2,75 m.). Le quatrième côté de la cour est occupé par deux salles de prières superposées, exactement semblables. La salle souterraine est en contrebas de 2,00 m. et celle de l'étage surélevée de 1,10 m. env. Ce corps de bâtiment est entièrement une reconstruction safavide.

Les éléments anciens sont constitués par les parties verticales des trois autres corps de bâtiment : les deux galeries et les eïwans près de l'entrée. En ceux-ci, au début de l'époque safavide, on refit tous les arcs intérieurs et les coupoles (à l'exception du mihrab) (pl. XXVIII, f) qui fut seulement

[1] Les très vieux imam-zadehs sont relativement fréquents. Plusieurs d'entre eux ont pris logement dans des édicules préislamiques. Nous en avons signalé autrefois trois : près de Qom (cf. «Athar-e-Iran» 1938 (et près de Chiraz), t. III, p. 120, fig. 75 et 76). La présente publication en signale deux très probables : l'Imam-zadeh Châh Firouz à Chapour-âbâd et l'Im. Zadeh Châh Abdol Vâhed à Gehi, qui tous les deux sont sous des coupoles d'allure intégralement sassanide. Il est également plausible que l'Im. Zadeh Sôh-Mâheh, situé au-dessus de Kâj, occupe l'emplacement d'un petit temple ou tchâhâr-tâq.

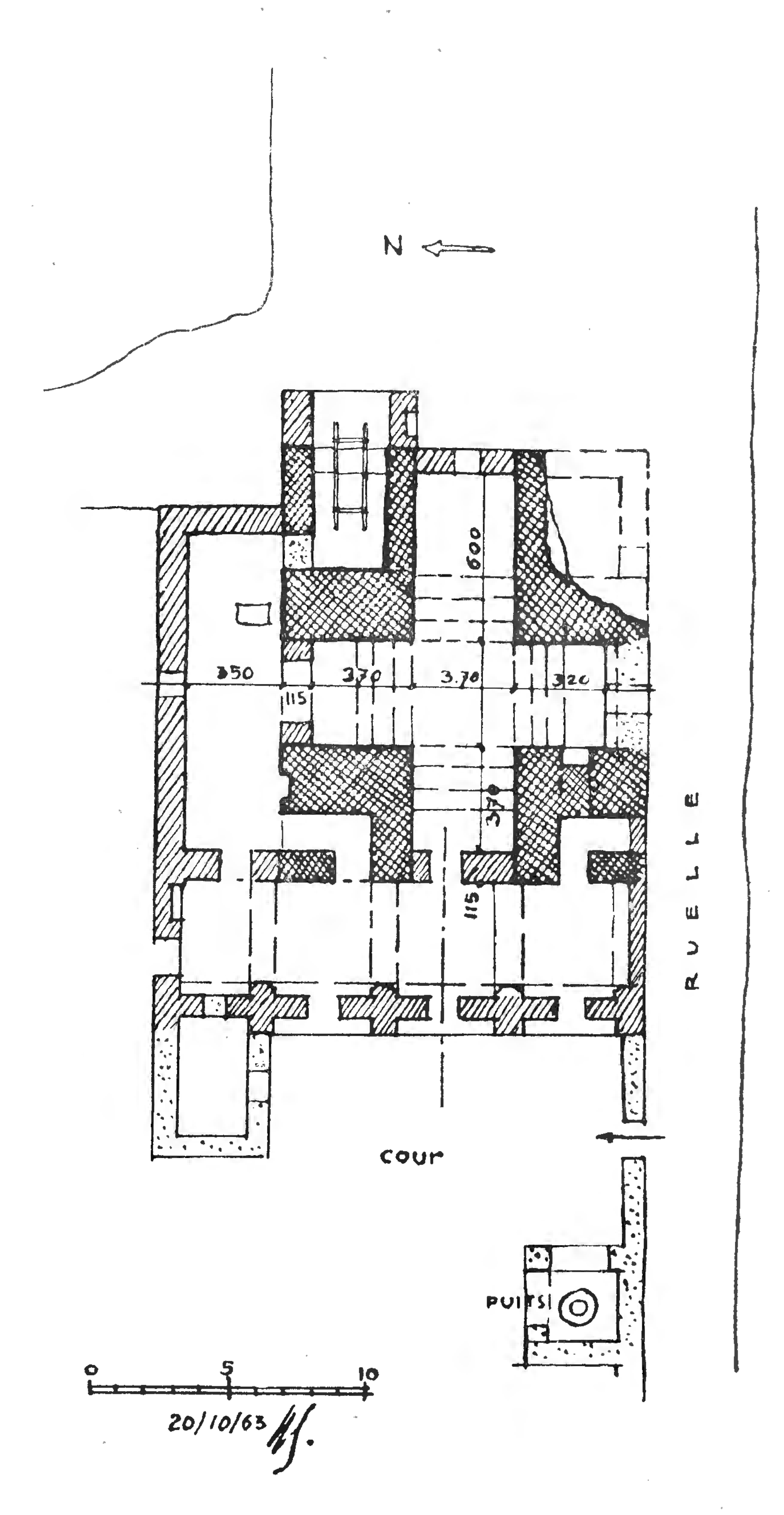


Fig. 95. L'Imam-zadeh des Douze Imams, à Vendâd-deh.

replâtré. Ces réfections conservèrent les piles anciennes, mais non sans remodeler leurs petites faces internes par de nouveaux parements échancrés, très comparables à ceux déjà observés dans la galerie Ouest de l'imam-zadeh des douze-imams.

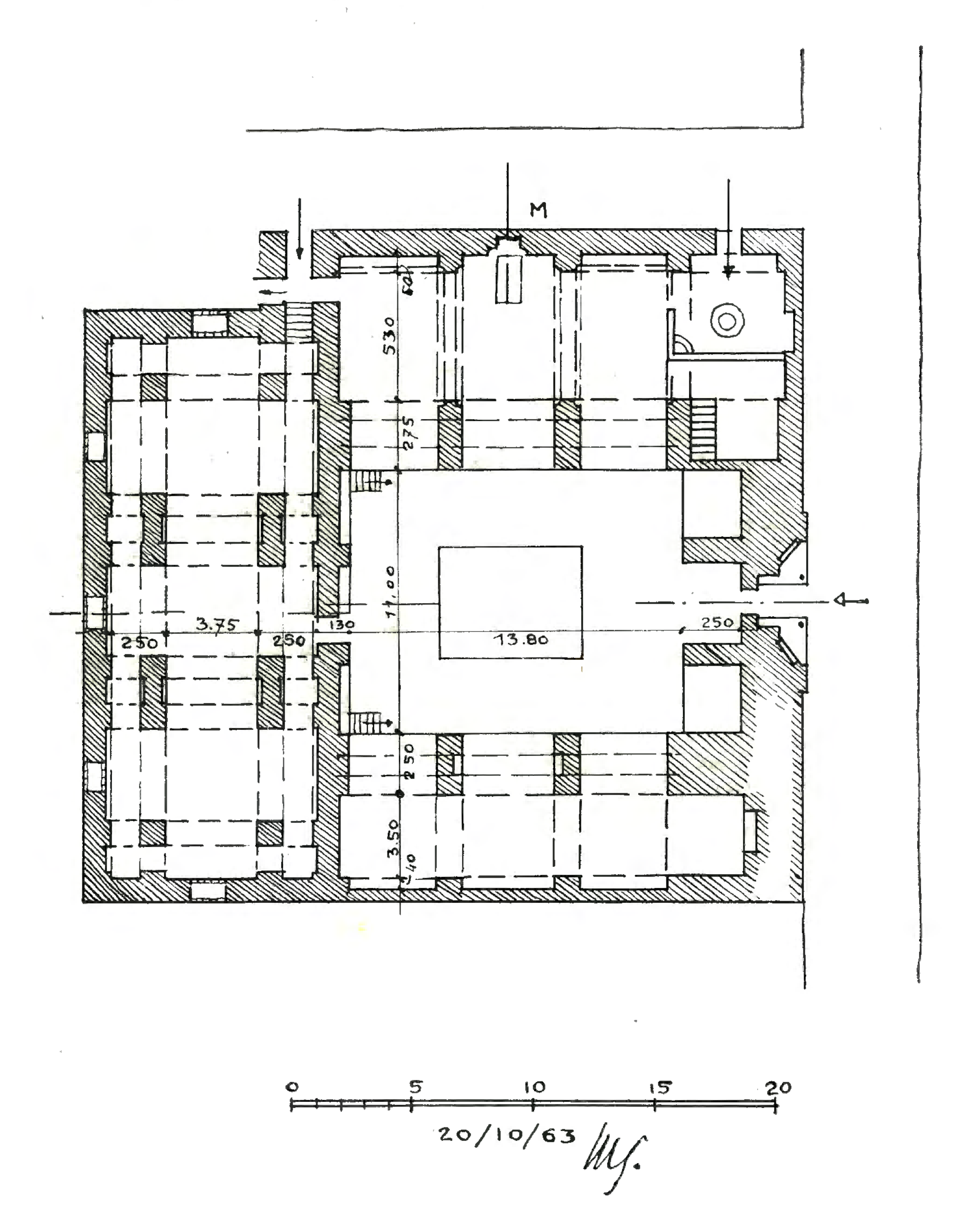


Fig. 96. La mosquée Djum'a de Vendâd-deh.

Il n'est pas douteux que primitivement les longues piles perpendiculaires aux façades sur cour, n'aient été allégées par de petites baies les traversant entièrement : les traces de celles-ci sont en effet affirmées dans la galerie Nord-Est par deux niches.

Les salles de prières superposées, jugées sans doute nécessaires en raison du climat contrasté de la vallée (alt. 1650 m.), très froid l'hiver, étouffant l'été, ont été totalement reconstruites au début de la dynastie safavide. Elles occupent l'emplacement et même utilisent les anciennes

fondations d'une salle. Trois éléments voûtés en coupole, séparés par de longues piles (3,00 m. environ) allégés de niches profondes, en forment l'essentiel; cependant qu'une petite galerie périphérique contribue à augmenter les volumes : les arcatures latérales donnent en effet naissance à des voûtes prolongées jusqu'au mur extérieur. L'aspect de ces salles basses (celle du sous-sol n'a que 2,85 m. environ sous clef) est saisissant : un peu écrasant par le tracé des fortes membrures, mais propice au recueillement et à la méditation.

L'accès à la salle basse s'effectue par deux escaliers très raides, creusés en partie dans la cour. Il semble qu'à l'origine il n'exista que ce local et que lors de la reconstruction — le sol de la cour s'étant remblayé au cours des siècles — l'on ait jugé bon, en le reconstruisant, de le surmonter d'une autre salle mieux éclairée et d'une entrée moins pénible.

A cette même époque, la galerie-sanctuaire fut nantie de deux entrées supplémentaires; l'une d'elle est commune à la salle de prière d'été, l'autre donne sur une quatrième travée d'angle, formant à la fois vestibule et salle d'ablution.

Un petit muret, haut de 1,20 m., scinde en deux parties l'aire de cette travée, de sorte que près de l'entrée se trouvent la margelle d'un puits et une vasque (encastrées dans le muret) et de l'autre côté, plus étroit, un dégagement précède une banquette, d'où s'élance l'escalier menant aux terrasses.

La façade principale est nue, seulement recoupée par un porche safavide, largement évasé dont la haute arcade a disparu, remplacée maintenant par un auvent plat, soutenu par deux petits troncs d'arbres. Le tout est couronné par un mirador, édicule laid et moderne.

Cette mosquée Djumʿa montre que lors des premiers siècles de l'Islam — car cette construction mal orientée est probablement du IIe ou IIIe H. — la disposition dite «arabe», analysée à Qomsâr et Sarecht-yaderand, était couramment adoptée dans la région d'Ispahân (par opposition avec les monuments récupérés de l'ancien culte). Cela explique pourquoi à Gehi et Kouhpâyeh on voit associés ces deux types si différents, et pourquoi à Akhand on les constate définitivement fondus en un schéma destiné à une longue et fructueuse évolution.

Le Château. — En poursuivant vers l'Est la rue qui longe la mosquée, on parvient à une placette. Au Sud de celle-ci un gros âb-ambar, maintenant désaffecté, dresse ses deux tours de ventilation et le dôme prononcé de sa couverture. Cette citerne, d'un type tout à fait classique [1] est safavide. A proximité immédiate, toujours vers l'Est, se trouve l'entrée du château. Cette résidence d'un hobereau, en partie détruite, en partie parasitée par des logis particuliers qui ont fractionné la cour et s'y sont étendus, occupe un carré de 60×60 m. environ. Il est peu aisé de reconnaître quelque chose en ce labyrinthe argileux : il semble qu'un corps de logis plus important occupait le fond de la cour (au Nord) cependant que les autres côtés étaient destinés aux communs. Un bala-khâneh développé surmontait le vestibule de l'unique entrée. Cette installation, protégée d'un mur épais et haut, tout en argile, ainsi que les aménagements intérieurs, n'est pas ancienne. Par ses structures, elle ne paraît pas remonter bien loin au-delà de l'époque safavide. Son

[1] Voir «Caravansérails d'Iran», *op. cit.*, p. 125 et sq.

plan demeure dans la tradition classique, souvent observée précédemment. Ce château est vraisemblablement contemporain du dernier programme d'urbanisme de ce bourg — c'est-à-dire, de l'extrême fin de la période mongole (sous les mozaffarides, fin XIV[e] siècle A.D.).

Nouveau relevé de la fondation de Mâder-e-Châh à Ispahân. — Les grands monuments d'Ispahân laissent sans doute un souvenir impérissable en la mémoire du visiteur, mais s'il en est un dont l'image reste vive à travers les années, c'est bien la madresseh Mâder-e-Châh d'Ispahân. Le haut porche de sa façade extérieure, à demi caché par les vénérables platanes, plusieurs fois centenaires, du Tchâhâr-Bâgh, invite à pénétrer dans la charmante cour intérieure. C'est surtout de celle-ci, symphonie où l'azur délicat du ciel participe au reflet bleuté des revêtements de kachis dont on gardera le souvenir. Ce décor, agrémenté de beaux arbres et de l'eau miroitante du canal central, correspond bien au rêve « mille et une nuits», attendu par le voyageur occidental.

L'envoûtement ressenti en ce lieu a été trop souvent exprimé par d'illustres visiteurs, présents en l'esprit de chacun, pour que nous ayons la prétention d'y ajouter quoi que ce soit. Les descriptions non plus ne font pas défaut — la nombreuse bibliographie que donne A. Godard en «Athar-e-Iran» (1937, tome II) en fait foi : nous prierons le lecteur curieux de bien vouloir s'y reporter.

Rares sont nos contemporains de passage en cette ville à savoir que cette madresseh fameuse est tout à la fois l'élément principal et la raison d'être d'un grand ensemble. En effet, la fondation due à l'instigation de la princesse-mère de Châh Soltân Hosayn, comprend un fort long bazar et un caravansérail à deux étages, encadrant la plus grande cour jamais vue en ce genre d'édifice. Ces monuments annexes furent créés pour apporter leurs ressources au collège théologique.

Il eut semblé bien inutile de procéder à un nouveau dessin de cette composition — la mieux conservée du règne de Châh Hosayn [1] et, peut-on dire de la période safavide — si l'occasion ne m'avait été donnée d'œuvrer de longs mois entre ses vieux murs [2]. Il parut alors utile devant les inexactitudes de la belle étude de Pascal Coste, de donner, pendant qu'il en était encore temps, un plan général plus précis que celui que nos prédécesseurs eurent le loisir d'établir [3] (bien que celui-ci ne rentre guère dans le programme du présent ouvrage).

Texier qui donna également un plan schématique de la madresseh [4] de même que Coste, n'eut pas la possibilité que l'on a maintenant de pénétrer dans tous les locaux — ils n'eurent pas non plus celle de visiter tous les lieux voisins. Autrement ils n'auraient pas manqué de remarquer la déviation — en baïonnette — du canal formant axe central du monument religieux

[1] Il ne reste que monceaux de terre de l'immense palais de Farah-âbâd que ce souverain édifia au Sud de Djoulfa. Les plans qu'en donna E. Beaudoin dans «Urbanisme» en commémore l'esprit. Rappelons qu'à l'emplacement de Farah-âbâd existèrent auparavant des jardins créés par Châh Abbâs II (cf. Chardin, t. 8, p. 227) qui prirent la place du quartier zoroastrien, déménagé à cette occasion à l'extrémité de Djoulfa.

[2] Ayant été l'architecte de l'hôtel Châh Abbâs qui emprunte ses façades intérieures au caravansérail, j'eus ainsi à les restaurer et à opérer de forts travaux de consolidation dans le bazar.

[3] Le plan de Pascal Coste; pl. 17, des «Monuments modernes de la Perse», Morel, édition Paris 1847, a été reproduit en mon précédent ouvrage «Caravansérails d'Iran».

[4] «Descriptions de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie», Charles Texier (Firmin Didot, éd. Paris (voir t. I, pl. 71).

et du caravansérail. Personne en effet ne peut pressentir cette anomalie qui, non connue, est la cause des inexactitudes des relevés de Coste. Néanmoins, bien qu'interprété suivant les canons architecturaux du siècle passé, ce dernier plan donne bien l'esprit général de l'ensemble : de ce fait essentiel, nous garderons la gratitude [1].

La madresseh a été — comme beaucoup de gros monuments iraniens — préconçue à la fois en plan et en imagination visuelle très aiguë. Les effets visés l'ont été avec certitude; ceux-ci ont donc primé le tracé graphique abstrait, auquel l'occidental se croit trop souvent obligé. Qu'importe pour le maître d'Ispahân, si derrière tel point d'appui secondaire, l'épaisseur n'est pas suffisante; qu'importe également une arcade aveugle, si elle est nécessaire au volume des courettes d'angle. De fait, celles-ci sont agréables et personne ne se préoccupe de savoir si à l'arrière de leurs parois le bazar ou les cafés qui agrémentaient son entrée, sont judicieusement appuyés. Il en est de même de deux cours, déjà importantes qui éclairent au Sud et de part et d'autre du sanctuaire les annexes et la salle de prière : on entre en celles-ci par des passages médiocres et ensuite une nouvelle composition fait son apparition.

Une autre particularité, ordinaire aussi, est que les parties axiales furent édifiées pour elles-mêmes, esthétiquement et constructivement, mais non sans tenir compte des espaces intermédiaires qui étaient à combler par les chambres dont les arcatures courantes obéissent aux proportions, connues par cœur, de tout bon mémar.

C'est ainsi que le sanctuaire et son eïwan, que les halls (dont celui de l'entrée principale) situés à l'arrière des 3 autres grands eïwans sont des édifices qui auraient pu être facilement construits isolément. Ces éléments sont d'ailleurs bâtis solidement en raison des portées assez grandes à franchir. On ne peut faire la même remarque avantageuse pour les autres parties de cette madresseh et encore moins pour le bazar et le caravansérail. L'énormité du chantier le céda — et de loin — à une exécrable construction, encore plus mauvaise que celle précédemment observée dans les mosquées de terre, ilkhanides, de la région.

On notera (en fig. 97) que la façade Ouest, sur le Tchâhâr-bâgh, cache deux galeries oblongues à quatre travées, qui furent écuries ou boutiques. Ces locaux sont actuellement inutilisés et obscurs. On remarquera que toute la cour annexe Sud-Ouest est demeurée dans son état primitif, mais que toute la partie contiguë à la mosquée, en bordure de l'actuelle avenue Châh Abbâs a été démolie, faisant place, depuis une quarantaine d'années, à une bibliothèque publique, couverte en zinc.

Il y avait là, au Sud d'une salle d'ablution, toujours conservée et possédant son puits (à l'Ouest du sanctuaire) une autre courette, des latrines et une autre salle d'ablution quelque peu analogue à la première. Ces locaux restitués sur la fig. 97, l'ont été, grâce aux mesures et traces relevées ainsi qu'aux souvenirs très précis du gardien, déjà en fonction au moment de cette importante modification.

[1] L'ensemble de Mâder-e-Châh (mosquée, caravansérail, bazar) occupe une superficie de 117,60 × 232,50 m. environ, et non de 128 × 93 m.; la mosquée seule couvre 99,50 × 90,50 m.; sa cour était de 55,30 × 64,90 m.

Nous ne dirons rien du décor de la madresseh; de nombreuses publications et photographies l'ont suffisamment diffusé [1]. Il est cependant à retenir que l'harmonie générale des couleurs est très souvent excellente, toujours plaisante, bien que le tracé des dessins et même leur style aient été empruntés à différentes époques précédentes de l'art iranien. C'est un échantillonnage: la fondatrice a choisi ce qui lui plaisait le mieux parmi les monuments qu'elle avait admiré deçà et delà au cours de ses voyages.

La madresseh fut, sans aucun doute, édifiée très vite; les quelques écarts de dates que l'on relève dans les millésimes principaux indiquent seulement que le décor en kachis, toujours plus long à établir que le gros œuvre — fut poursuivi sans désemparer. On lit ainsi 1118 (1707 A.D.) dans la salle de prière contiguë au sanctuaire et en celui-ci — dont les surfaces sont énormes 1121 (1710 A.D.); cependant que l'eïwan Nord, communiquant avec le bazar, porte deux fois la date 1119 (1708 A.D.). Quant au portail sur le Tchâhâr-Bâgh, il est comme le dôme de 1122 (1711 A.D.) [2]. Plusieurs ateliers durent travailler à cette immense tâche.

Le bazar est certainement, (si on exempt les deux rotondes du bazar du grand meïdan), un des plus beaux du pays. Les 37 travées conservées, (il y en avait 43 couvertes suivant le plan de Coste) sont heureusement recoupées par celles, plus grandes et couvertes en coupoles correspondant à une entrée Nord de la mosquée et à celle du caravansérail. La première, somptueusement décorée de kachis (elle est datée de 1121 par son inscription) encadrait une porte en bois ouvragé et ornée de ciselures en argent [3].

La deuxième, moins, riche, mais d'excellent style par son décor de briques émaillées, vaut également la peine d'être vue. A la chute de la dynastie, ce majestueux bazar fut à peu près complètement délaissé [4]; des belles menuiseries, fermant les locaux sis à l'étage, il demeure quelques exemplaires qui pourront servir de modèle lors d'une restauration éventuelle.

Actuellement, si on n'y prend garde, ce beau spécimen d'architecture civile, disparaîtra par fragments. Les lourdes terrasses, sans cesse surchargées par de nouvelles couches de pisé, pèsent trop sur ces piliers tout en terre derrière leurs parements d'une brique cuite de 0,10 m. Les fondations sont inexistantes, les piles sont posées à même sur d'anciens bâtiments, bassins et caniveaux à fleur de sol. Déjà l'étage Nord-Est n'a plus ses couvertures.

L'extrémité du bazar ainsi que les deux cours arrière du caravansérail ont été recédées à un particulier, voici quelques années; elles furent démolies : aussi en fig. 97 sont-elles indiquées en hachures, reconstituées soit d'après les traces trouvées au cours des travaux, ou suivant les indications de Coste et celles des personnes qui les connurent intactes.

(1) Cf. «A Survey of Persian Art», de A.U. Pope.

(2) Les émaux du dôme et l'inscription de son tambour, sauf la fin de celle-ci, au nom du calligraphe «Abd el-Rahim qui a écrit cela en 1122», a été entièrement refaite par les soins du service archéologique. On doit lui conserver reconnaissance, d'avoir sous l'égide des soins éclairés de A. Godard, si fidèlement restauré les décors extérieurs de Mâder-e-Châh — car de ceux-ci comme de tant d'autres monuments d'Ispahân (dont les deux mosquées principales et de Cheikh Lotfollah) il ne restait, lorsque je les vis en 1933 pratiquement rien que des revêtements en lambeaux.

(3) Cette porte est masquée par un mur.

(4) Le bazar était désaffecté lors du passage de Coste. Il est pour le moment utilisé comme entrepôt d'Etat pour le tabac (en 1963).

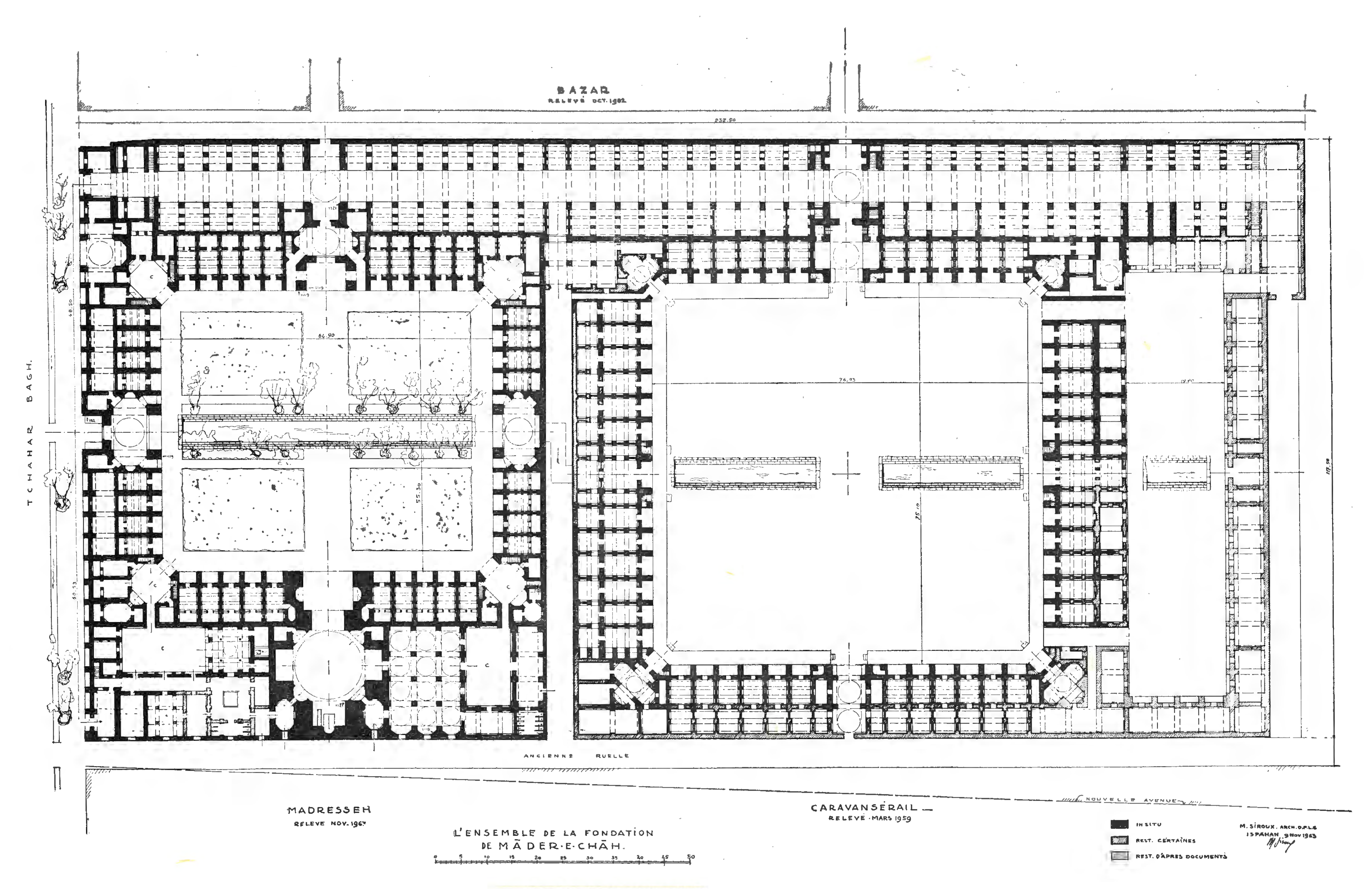


Fig. 97. La Fondation Mâder-e-Châh à Ispahân.

Le caravansérail, dont la cour (76,60 × 75,10 m.) est encore plus grande que ne le dit Coste (69,50 × 68,10 m.) était en son centre munie d'une estrade octogonale qui aidant au chargement des animaux de faix était aussi lieu de réunion des marchands. En effet, le monument était avant tout un hôtel pour les négociants voyageurs. La chambre de chacun d'entre eux formait local d'habitation et dépôt pour leurs marchandises. Ceux qui étaient les plus encombrés choisissaient les étages inférieurs et de préférence les chambres de l'Ouest, (qui avaient toutes une arrière-pièce) ou encore celles des angles, cruciformes et profitant de locaux annexes. Par ce rôle hôtelier que l'on peut comparer à celui du « Fondaco dei Tedeschi » de Venise, le caravansérail n'avait aucunement besoin d'écuries ; dès l'arrivée en ville, le caravanier et ses bêtes étaient libérés. Toutefois, la cour postérieure était réservée aux montures particulières des marchands ; on y trouvait également au Nord quelques chambres d'habitation.

L'entrée principale de la grande cour était au Nord, sur le bazar ; celle de la petite cour d'après le dessin de Coste, était également au Nord, mais bien qu'à son emplacement rien n'ait été détruit, je n'en ai pas vu trace — aussi peut-on être persuadé — comme le disent certains — qu'elle se trouvait dans le fond de la cour, à l'Est, ouvrant directement sur le bazar. Celui-ci, en effet, était accessible non par l'extrémité de sa grande nef, mais par trois travées, formant retour à angle droit et ouvrant sur une ruelle Nord-Sud.

Les vestiges du portail de ces travées existent encore ; c'est immédiatement après l'avoir franchi que l'on pénétrait, à gauche, dans la deuxième cour.

En sa composition, par la disposition des angles, occupés par les salles cruciformes, le caravansérail rappelle celui de Gêz — en moins habile.

A l'arrière de la salle du Nord-Est et derrière un autre local, existe toujours une salle couverte en coupole : il est fort probable que ce fut là un petit oratoire, mis à la disposition des usagers du caravansérail et du bazar, ce qui leur évitait de se déplacer jusqu'à la madresseh.

Les latrines, dit Coste, étaient derrière les angles Sud-Ouest et Nord-Ouest. Il n'en restait plus aucune trace lorsque je pris possession des lieux. Ces angles étaient à peu près ruinés et remplacés, à l'arrière des salles, par de pitoyables travaux confortatifs récents. Toutes les parties hachurées sur la fig. 97, étaient soit ruinées depuis longtemps, soit démolies récemment. L'édifice fut, durant plusieurs décades, une caserne qui bien sûr eût été fort en peine de réparer ces structures en boue armée de bois, toutes dévorées par les termites. La grande cour est bordée d'un quai large de 2,80 m. En-dessous de celui-ci et jusqu'à l'arrière des eïwans des chambres, existaient des caves, comblées de détritus. Elles furent dégagées et consolidées : c'est ainsi que l'on put voir les appuis inférieurs des piliers : les uns solidement établis, les autres, de boue, garnie d'une mince carapace de moellons. Le corollaire en est dans certaines piles hautes (larges de 1,20 m.) dont plusieurs s'avérèrent totalement creuses. Ceci montre avec quelle hâte tout ceci fut édifié et quels soucis purent en avoir les surveillants royaux !

L'hôtel actuel a réutilisé les façades intérieures, les consolidant en matériaux durs, restituant le décor initial grâce aux vestiges conservés et reconstruisant totalement, d'après les cotes relevées, l'aile Est qui tombait en ruine. Les deux salles superposées, cruciformes, de l'angle Nord-Est sont également la restitution exacte de ce qui fut.

L'aile Nord, adossée au bazar, fut conservée, mais après consolidation totale. A l'Est et au Sud, les structures entièrement rongées par les insectes qui ajoutèrent leurs dégâts à ceux d'intempéries presque tricentenaires, durent être abattues. La cour fut plantée de calmes jardins d'où tout au moins les visiteurs pourront, dans un cadre authentique, admirer le dôme de la madresseh voisine, magiquement beau sous tous les éclairages.

Les Chékafts (Bergeries souterraines) (site A 48). — En parcourant les steppes sans fin du plateau, en remontant les vallées argileuses des montagnes, il est bien rare, malgré l'éloignement considérable des villages, de n'apercevoir, minuscules points dans cette immensité, quelques troupeaux disséminés. On se demande alors, comment en cette vie pastorale immuable depuis des millénaires, ces bergers solitaires et leur cheptel trouvent abri. Ceci jusqu'au moment... où une sorte de terrier s'ouvre sous vos pieds. Certes, de tout temps, en Iran comme ailleurs, les abris sous roches, les grottes, les excavations furent employés comme habitat, ou pour l'hébergement d'animaux ou la préservation de vivres et de réserves. Avec un peu d'habitude, en scrutant les pentes, on ne manquera pas de détecter, à peine visible, l'entrée de ces souterrains [1]. Inchangés depuis les origines, ils sont nombreux le long des montagnes centrales, allant du simple tunnel aux installations ramifiées. Celui que représente la fig. 98, est fréquent (relevé à 10 klm. Est de Robât-e-Soltân).

Une rampe d'accès pénètre dans le sol qui est formé d'argile et de caillasse; lorsque la profondeur est devenue suffisante pour avoir un plafond assez épais, cette tranchée devient couloir. On ne tarde pas alors à rencontrer un petit passage latéral menant à une étroite cellule, juste suffisante pour le sommeil de deux ou trois personnes; au sol, un trou pour brûler les racines sèches des plantes ligneuses, un autre au plafond pour la ventilation, une ou deux niches pour placer les maigres provisions de thé, de sucre ou de sel : tel est le confort des bergers. Un peu plus loin en poursuivant le couloir principal, on arrive à un vestibule rond, carré ou octogonal, sur lequel débouchent les bergeries. Celles-ci sont de longs tunnels, pouvant atteindre 25,00 m., où la ventilation est toujours assurée par un puits que l'on obture à volonté par une grosse pierre. En général, près du suintement d'une minuscule source ou près d'un puits, tout juste suffisant pour donner quelques litres d'eau saumâtre, ces installations sont convenables pour deux troupeaux, chacun logé à part. La solitude des bergers est en effet totale : de l'aube au crépuscule, chaque homme, par tous les temps, sauf en cas de neige, erre avec ses bêtes et ses chiens, loin de tout lieu habité. Il est bon que le soir venu, ne serait-ce que pour la sécurité, il puisse retrouver un compagnon.

D'habitude, à l'exception des nuits les plus chaudes où les troupeaux se réunissent en plein air, on rentre au bercail dès l'approche du soir. C'est le moment dangereux de la journée, où les loups audacieux [2] (actuellement plus nombreux que les gazelles en voie de disparition) sont

[1] Dans la région d'Ispahân, ces souterrains, entièrement creusés dans les pentes, sont appelés « chékaft » ou « kendé » (= creusé). Plus au Sud, à partir de Yezd-i-khâst, le ciel des galeries est construit de branchages et de terre, tout le souterrain prend le nom de « agol ».

[2] Il existe en Iran trois sortes de loups. La première espèce est apparenté au loup russe; la deuxième moins haute est de la taille d'un chien moyen; la troisième, le guorgué-chir (le loup-lion) est haut, avec une forte encolure. Il est audacieux, chasse souvent solitaire et ne craint aucunement, comme nous l'avons vu nous-mêmes, de s'approcher de villages populeux et même des voitures.

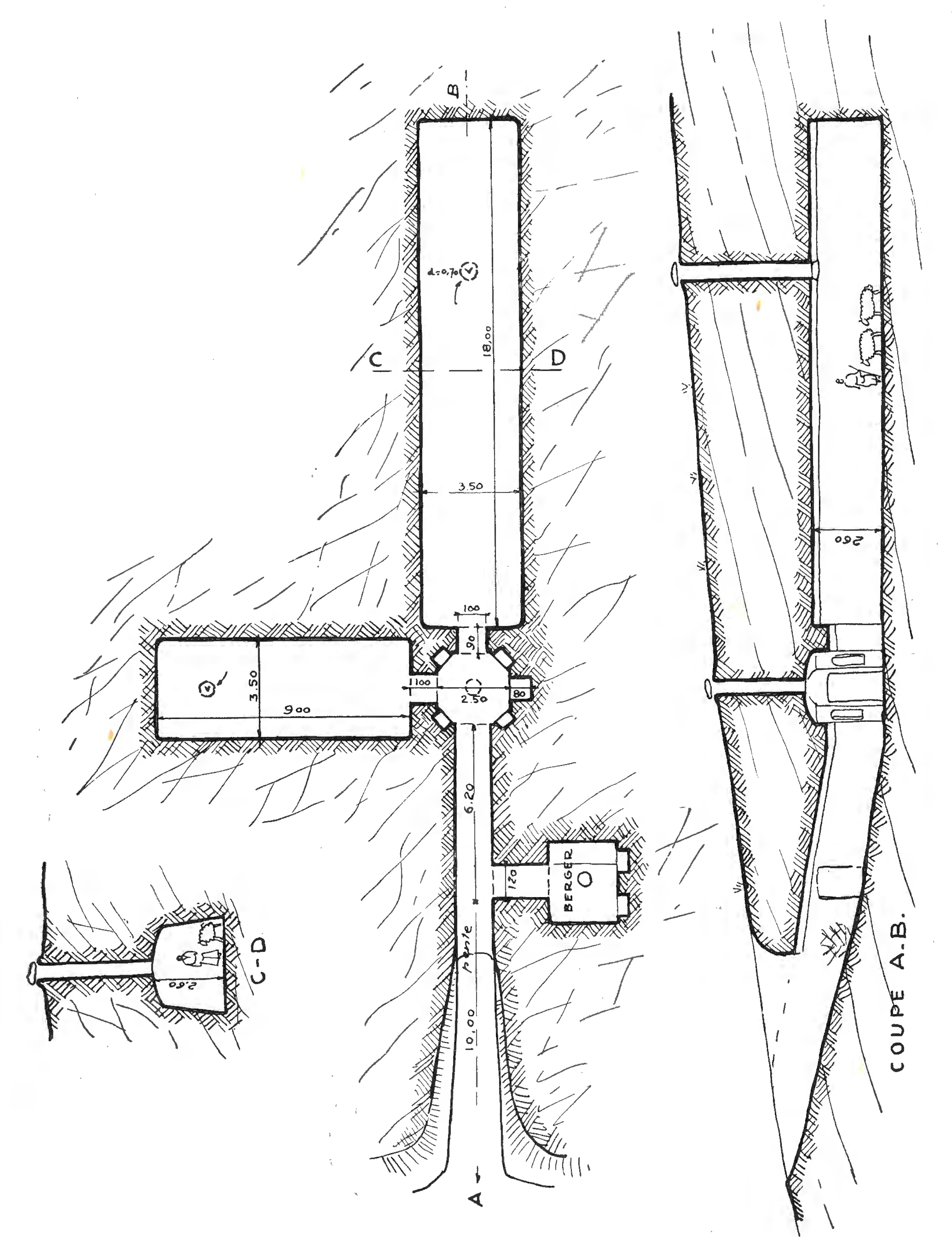


Fig. 98. Plan et coupes d'un «Chékaft», bergerie souterraine.

le plus à craindre. Dès le troupeau mis à l'abri, un amas de broussailles épineuses est placé, en tampon, à l'entrée du couloir; des mâtins sauvages, oreilles et queues coupées, (pour n'offrir prise à l'adversaire), se chargeront de compléter la défense.

Une des particularités des bergeries souterraines du Nord d'Ispahân, est de présenter en coupe l'aspect de deux parois obliques, surmontées d'une voûte peu prononcée. On ne sera pas sans remarquer que cette forme n'est pas différente de celle adoptée à l'époque sassanide pour les quatre arches du tchâhâr-tâq de Neysar; on la retrouve aussi dans le fortin initial de Robât-e-Soltân qui est de la même ère. Plutôt que de voir dans les bergeries une imitation de ces arcs et voûtes maçonnés, il paraît plus logique au contraire de croire ces derniers inspirés de ces souterrains pratiqués certainement et en grand nombre, depuis la préhistoire.

Plus au Sud d'Ispahân, vers le Fars, au confins des territoires Kachgaï et Bakhtiari, le même dispositif est adopté, mais le ciel des galeries, moins profondes, est fréquemment en rondins, branchages ou nattes, recouverts de terre : le bois n'étant plus une rareté exceptionnelle.

Lorsqu'aux premiers beaux jours, les troupeaux sont libérés de leur longue réclusion, les bergeries envahies par un pullulement incroyable de vermine, sont devenues intenables. On y entasse alors brindilles et racines des plantes des steppes et les enflamme. Ce très efficace assainissement laisse sur les parois une suie goudronneuse observable partout.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE.

BARADEZ (J.), « Fossatum Africæ », Arts et métiers graphiques, éd. Paris 1949, 18 rue Séguier.
BELL (G.L.), « Amurath to Amurath ». London 1911. William Heinemann. éd.
BENOÎT (F.), « L'Architecture, L'Orient médiéval », H. Laurens, éd. Paris 1912.
BROWN, « A Year amongst the Persians », Adams et C. Black, éd. London 1893.
CHRISTENSEN (A.), « L'Iran sous les Sassanides », Levin et Munsgaard, 1936. Eynar Munsgaard, Copenhague.
COSTE (P.), « Monuments modernes de la Perse », Morel, éd. Paris 1847.
CRESWELL (A.C.), « Early Muslim Architecture ».
ERDMANN (K.), « Das Anatolische Karavanseray », 2 volumes, Verl. Gebr. Mann, éd. Berlin 1961.
FEDDEN (R.) et THOMSON (J.), « Crusaders Castles », J. Murray, éd. London, 1957.
FLANDIN (E.), « L'Orient » t. IV, L. Guérin, éd. Paris.
GHIRSHMAN (R.), « Parthes et Sassanides », Collection « Univers des Formes », Gallimard, éd. Paris.
—— « L'Iran des Origines à l'Islam », Payot, éd. Paris 1961.
—— « Rapport sur Tchoga-Zambil », in *Arts Asiatiques*, I.IV.4-1959.
—— « Une mosquée de Suse du début de l'Hegire ». *Revue archéol.* t. XII. 1947-1948.
GOBLOT (H.), dans *Bulletin de A.H.T.M.*, Janvier 1961, Paris (Sciences et techniques municipales — Février 1961).
GODARD (A.), « L'Art de l'Iran », Arthaud, éd. Paris.
—— « Athar-e-Iran » 1936 : « Les anciennes mosquées de l'Iran ».
—— « L'Architecture Islamique » in « Jardin des Arts » n° 83, Oct. 1961.
—— « Athar-e-Iran » 1949/II : « Les voûtes iraniennes ».
GUERDAN, « Vie, Grandeur et Misère de Venise », Plon, éd. Paris 1959.
HAMD-ALLAH-MUSTAWFI-QUASVINI, « Nuzhat-al-Qulub », trad. G. Le Strange, *Gibb memorial,* vol. XXIII-2.
HARDY (A.), « Le monument de Neïsar », in « Athar-e-Iran » 1938.
HERZFELD (E.E.), « Archaeological history of Iran », Oxford University Press 1935.
LANE (A.), « Early Islamic Pottery », Faber and Faber, éd. London.
MARÇAIS (G.), « L'Architecture musulmane d'Occident », Publication du Gouvernement Général d'Algérie, Arts et Métier graphiques, éd. Paris 1954.
MONGAIT (A.L.), « Archaeology in the U.S.S.R. », trad. M.W. Thomson, Penguin Book 1961.
OUSELEY (William), « Travels in various countries of the East and particularly Persia », London 1819. Rodwell and Martin.
PARROT (A.), « Assur », Col. « Univers des Formes », Gallimard, éd. Paris.
—— « La Tour de Babel », Delachaux et Niestlé, éd. Paris 1933.
—— « Ziggourat et Tour de Babel », Albin Michel, éd. Paris 1949.
POPE (A.U.), « A Survey of Persian Art », Oxford University Press.
PORTER (Robert Ker), « Travels in Georgia, Persia... », Longman, éd. London 1821.
SCHROEDER (E.), « Preliminary on work in Persia and Afghanistan ».
SIROUX (M.), « Voir nomenclature en tête de cet ouvrage ».
SMITH (B.M.), « The manars of Ispahan », in « Athar-e-Iran » t. II, 1936.
—— « Barsian », dans *Arts Islamiques,* vol. IV.
STEIN (Sir M.A.), « Old Routes of Western Iran », Mac Millan, éd. London 1940.
SYKES (Sir P.), « A history of Persia », 2 vol. Mac Millan, éd. London 1921.
TERMIER (H.) et (G.), « La trame géologique de l'histoire humaine ».

Texier, « Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie », Firmin Didot, éd. Paris 1842.
Vanden-Berghe, in « Iranica antiqua », E.J. Brill, éd. Leiden 1961.
Wiesner (J.), « L'Orient ancien », Petite Bibliothèque Payot, vol. 2.
Wilbert (D.N.), « Architecture of Islamic Iran », « The Ilkhanide Period », Princeton University Press.
Yakubi, « Les Pays », trad. E. Wiett.
Zaehner (R.C.), « The dawn and twilight of Zoroastrism », Weidenfeld and Nicolson, éd. London 1961.

Consulter également la bibliographie de « Caravansérails d'Iran », Tome 8 des *Mémoires de l'I.F.A.O.*, du même auteur.

INDEX DES NOMS.

Abréviations : s = site géographique (province, ville, village, col etc..). — r = rivière, fleuve. — mt = montagne. — c = caravansérail. — q = qaleh, château de plaine. — ch = forteresse de montagne. — r = robât, poste fortifié. — tk = tchaparkhâneh (relais de poste). — t = temple zoroastrien ou antique. — m = mosquée. — iz = imam-zadeh. — e = édifice. — p = palais.

R

S

T

U

V

W

Y

Z

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE.

(*Nota :* Les dessins indiqués «*» sont inédits.)

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

TABLE DES ILLUSTRATIONS EN PLANCHES.

TABLE DES MATIÈRES.

Page.

Nota : (1) L'orthographe des noms de lieux, de monuments, et de personnes a été normalisée suivant les aimables conseils de Monsieur Jean Aubin, maître de conférences à la Sorbonne : je le remercie très vivement de son amicale collaboration.

(2) Dans le texte les monuments inédits sont indiqués par « site », suivi d'un numéro ; exemple : Sôh (site 29). Cet indice correspond à celui de la carte II, p. 6. Les monuments indiqués (site C) ont déjà été publiés dans « Caravansérails d'Iran » ; ces indices figurent également sur la carte. Les lieux indiqués A (ex. A 43 — Âb-garm) sont présentés dans la troisième partie de l'ouvrage.

(3) L'abréviation car. (et c) est fréquemment usitée dans le texte pour : caravansérail.



Achevé d'imprimer
le 31 Mars 1971 sur les presses de
l'Institut français d'Archéologie
orientale du Caire
B. Psiroukis étant maître imprimeur

PLANCHES



a. — Un village de montagne : Kouh-roûd (Cl. M.S.).



b. — Un village de haut plateau : Neysian (Cl. M.S.).



c. — Dolmens dans la haute vallée du Zayandeh-roud.



d. — Dolmens dans la haute vallée du Zayandeh-roud.



e. — Un village de montagne : Qomsar.



a. — Robât-e-Soltân : Poste sassanide, vu du nord-ouest (Cl. M.S.).



b. — Robât-e-Soltân : Poste sassanide, angle S.O, mur supérieur. En R, ressaut de l'appui de la terrasse (Cl. M.S.).



c. — Robât-e-Soltân : Poste sassanide, l'eïwan ouest (Cl. M.S.).



d. — Robât-e-Soltân : Poste sassanide, local d'angle S.O. Cl. M.S.).



e. — Robât-e-sangui de Natanz : Façade sud (Cl. M.S.).



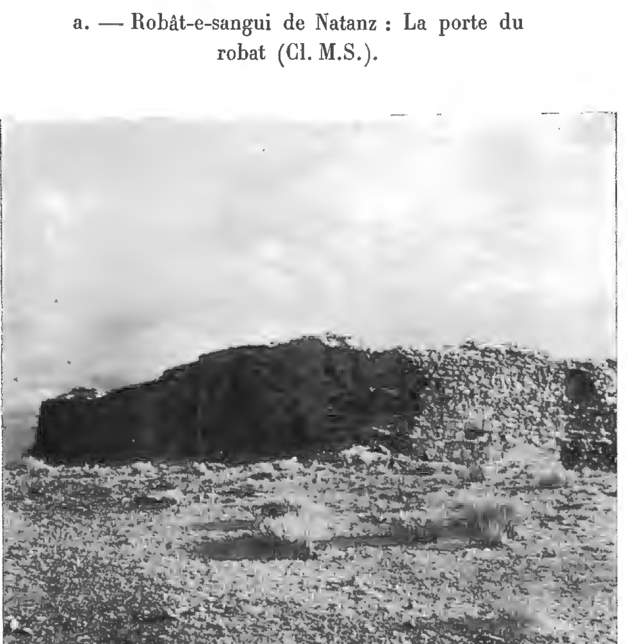
f. — Robât-e-sangui de Natanz : Vue est (Cl. M.S.).



a. — Robât-e-sangui de Natanz : La porte du robat (Cl. M.S.).



b. — Robât-e-sangui de Natanz : La porte de la chambre nord (Cl. M.S.).



c. — Qaleh atâbaki de Dhor : Vue extérieure N.O. (Cl. M.S.).



d. — Qaleh atâbaki de Dhor : Engravure des voûtes des locaux nord (Cl. M.S.).



e. — Un trompillon d'angle du Qaleh-qadim de Kouh-pâyeh (Cl. M.S.).



f. — Tchâh-e-siyâh qadim : Baie entre galerie et cour (en 5 Fig. 11) (Cl. M.S.).



a. — Le portail de Tchâh-e-siyâh qadim (en 1 fig. 11) (Cl. M.S.).



b. — Portail de Tchâh-e-siyâh qadim, vu de l'intérieur (en 2 fig. 11) (Cl. M.S.).



c. — Jonction de la galerie N.O. au passage d'entrée (en 6 fig. 11) (Cl. M.S.).



d. — Eïwan sud de la cour (en 4 fig. 11) (Cl. M.S.).



e. — Eléments de la façade ouest de la cour (en 3 fig. 11) (Cl. M.S.).



f. — Qaleh Védar : Vue S.O. (Cl. M.S.).



a. — Robât-e-Soltân, 2e époque du portail (Cl. M.S.).



b. — Robât-e-Soltân : Porte d'une chambre (Cl. M.S.).



c. — Robât-e-Soltân : Fond d'un eïwan de la grande cour (Cl. Pouënat).



d. — Robât-e-Soltân : Entrée du couloir sur la petite cour (Cl. Pouënat).



e. — Robât-e-Soltân : Vue de la cour principale (Cl. Pouënat).



f. — Robât-e-Soltân : Fond de la cour privée (Cl. Pouënat).



a. — Robât-e-Turk : Tour sud (Cl. M.S.).



b. — Robât-e-Turk : Tour nord-ouest (Cl. M.S.).



c. — Robât-e-Turk : Le portail (Cl. M.S.)



d. — Robât-e-Turk : Le rempart nord (tours nord et nord-ouest) (Cl. M.S.).



e. — Robât-e-Turk : Fragment de la façade est. En 1 grand eïwan, en 2 un magasin (Cl. M.S.).



f. — Robât-e-Turk : Fragment nord de la façade est. En F, nu de la façade (Cl. M.S.).



a. — Robât-e-Turk : Voûte-tunnel d'un magasin nord (le mur du fond est un rajout moderne) (Cl. M.S.).



b. — Bisyoun : Partie haute du mihrab : exemple de briquetage seldjoucide (Cl. M.S.).



c. — Car. Tchahâr-bordj : Façade sud (Cl. M.S.).



d. — Car. Tchahâr-bordj : Façade nord de la cour (Cl. M.S.).



e. — Qaleh-sangui du col d'Allah-vidjeh : Façade sud (Cl. M.S.).



f. — Qaleh-sangui du col d'Allah-vidjeh : Ruines de l'aile ouest (Cl. M.S.).



a. — Tchahâr-âbâd : Ruine B, le portail (Cl. M.S.).



b. — Salle nord-est de Tchahâr-âbâd A (Cl. M.S.).



c. — Façade du casernement sud de Dombi (Cl. M.S.).



d. — Entrée de la cour du casernement nord de Dombi (Cl. M.S.).



e. — Vue intérieure de la salle sud-est de Dombi (Cl. M.S.).



f. — Vue intérieure de la salle nord-ouest de Dombi (Cl. M.S.).



a. — Gourgâb : Casernement, vue nord (Cl. M.S.).



b. — Gourgâb : Les voûtes en argile du bâtiment sud (R.de.ch.) (Cl. M.S.).



c. — Qaleh de Moutah : Aile ouest (Cl. M.S.).



d. — Qaleh de Moutah : Façade nord-est de la cour (Cl. M.S.).



e. — Car. de Dhor : Façade extérieure (Cl. M.S.).



f. — Car. de Dhor : Façade nord sur cour (Cl. M.S.).



a. — Car. de Dhor : Détail du portail (Cl. M.S.).



b. — Car. de Passengân et les citernes mongoles (Cl. H. Goblot).



c. — Car. de Sagzi : Façade extérieure du portail (Cl. M.S.).



d. — Car. Mâhyâr : Détail d'une niche (façade extérieure) (Cl. M.S. 1937).



e. — Moutah : Façade du car. safavide (Cl. M.S.).



f. — Moutah : Cour, angle N.E. (Cl. M.S.).



a. — Moutah : Voûtes de la galerie est (Cl. M.S.).



b. — Moutah : Voûte d'une chambre (Cl. M.S.).



c. — Car. de Sagzi : Angle est de la cour (Cl. M.S.).



d. — Car. de Behdjat-âbâd : Ruine de la façade S.E. (Cl. M.S.).



e. — Car. de Behdjat-âbâd : Angle nord de la cour (Cl. M.S.).



f. — Car. de Kouh-roûd : Ruine de l'entrée
(vue de la cour) (Cl. M.S.).



a. — Car. d'Aznidjeh : Façade extérieure (Cl. M.S.).



b. — Car. d'Aznidjeh : Façade nord de la cour (Cl. M.S.).



c. — Car. de Dombi : Le portail extérieur (Cl. M.S.).



d. — Car. de Dombi : Un des eïwans mongols de la cour (Cl. M.S.).



e. — Car. de Dombi : La tourelle-phare (Cl. M.S.).



f. — Car. de Tchâh-gadeh : Le portail extérieur (Aghâ Kemal Bala) (Cl. M.S.).



a. — Car. de Tchâh-gadeh : Un petit eïwan sur cour (Cl. M.S.).



b. — Car. de Tchâh-gadeh : Angle S.O. des écuries (Cl. M.S.).



c. — Car. de Gabr-âbâd : La plate-forme (Cl. M.S.).



d. — Car. de Gabr-âbâd : Le pavillon d'entrée (Cl. M.S.).



e. — Car. de Gabr-âbâd : Détail de la demi-coupole du portail (Cl. M.S.).



f. — Car. de Gabr-âbâd : La tour-belvédère (Cl. M.S.).



a. — Car. de Kouh-pâyeh : L'esplanade (à gauche, la citerne) (Cl. M.S.).



b. — Car. de Kouh-pâyeh : Le pavillon d'entrée (Cl. M.S.).



c. — Car. de Kouh-pâyeh : La citerne (Cl. M.S.).



d. — Car. de Kouh-pâyeh : Aile latérale de la façade.



e. — Car. de Kouh-pâyeh : Façade intérieure du pavillon d'entrée (Cl. M.S.).



f. — Car. de Kouh-pâyeh : Façade nord sur cour (Cl. M.S.).



a. — Car. de Kouh-pâyeh : Tribune du grand eïwan sud (Cl. M.S.).



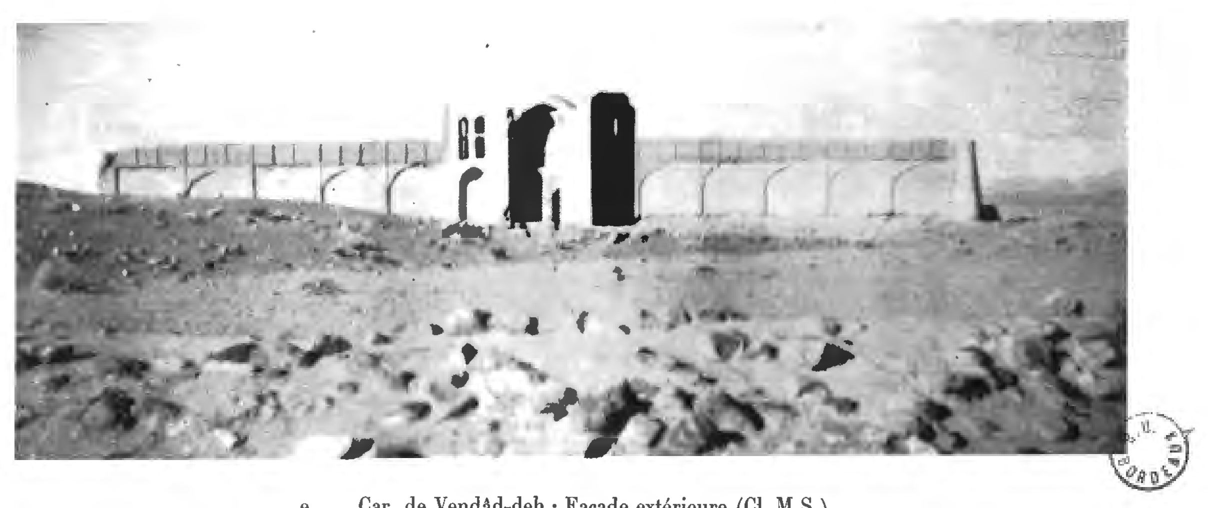
b. — Car. de Kouh-pâyeh : Une galerie-écurie (Cl. M.S.).



c. — Car. de Bisyoun : Façade extérieure (Cl. M.S.).



d. — Cour du car. de Bisyoun. (A l'arrière-plan, coupole et minaret de la mosquée seldjoucide) (Cl. M.S.)



e. — Car. de Vendâd-deh : Façade extérieure (Cl. M.S.).



a. — Car. de Vendâd-deh : Le portail (Cl. M.S.).



b. — Car. de Vendâd-deh : L'entrée vue de la cour (Aghâ Kemâl Païn) (Cl. M.S.).



c. — Car. de Vendâd-deh : Voûte d'un eïwan d'angle (Cl. M.S.).



d. — Car. de Vendâd-deh : Voûte d'une entrée d'écurie (Cl. M.S.).



e. — Car. de Vendâd-deh : L'inscription de 1013 H. (Cl. M.S.).



f. — Car. de Gêz : Façade sud (Cl. M.S.).



a. — Car. de Gêz : Le portail (Cl. M.S.).



b. — Car. de Gêz : L'entrée vue de la cour (Cl. M.S.).



c. — Car. de Gêz : Détail de la demi-coupole du portail (Cl. M.S.).



d. — Car. de Gêz : La tour-phare (Cl. M.S.).



e. — Car. de Sardahan : Le portail (Cl. M.S.).



f. — Car. de Sardahan : L'eïwan de la salle cruciforme (Nota : le fond est ruiné) (Cl. M.S.).



a. — Car. de Sardahan : Voûte d'un corps de garde (Cl. M.S.).



b. — Le belvédère de Natanz (Cl. M.S. 1938).



c. — Car. Tchâh-e-siyâh now : Façade extérieure (Cl. M.S.).



d. — Car. Tchâh-e-siyâh now : Le portail (Cl. M.S.).



e. — Car. Tchâh-e-siyâh now : Façade est de la cour (Cl. M.S.).



f. — Car. Tchâh-e-siyâh now : Petite cour ouest (Cl. M.S).



a. — Car. Mâder-e-Châh du col de Dhor : Façade (Cl. M.S.).



b. — Car. Mâder-e-Châh du col de Dhor : Pavillon d'entrée (Cl. M.S.).



c. — Car. Mâder-e-Châh du col de Dhor : Voûtes du pavillon d'entrée (Cl. M.S.).



d. — Tchapar-khâneh Bâgher-âbâd : Vue extérieure (Cl. M.S.).



e. — Car. de Sôh : Façade (Cl. M.S.).



f. — Car. Qaleh-Chour : Façade. (Les meurtrières d'angle sur la terrasse ont été ajoutées) (Cl. M.S.).



a. — Car. de Sôh : Voûte du portail (à droite et à gauche de la baie, les inscriptions) (Cl. M.S.).



b. — Car. Qaleh-Chour : Cour et angle nord (Cl. M.S.).



c. — Qaleh Ali-âghâ : Vue extérieure (Cl. M.S.).



d. — Car. de Zizeh : Portail extérieur (Cl. M.S.).



e. — Car. de Zizeh : La cour (Cl. M.S.).



f. — Tidjen : Mimbar et mihrab en pierre (Cl. M.S.).



a. — Tidjen : Détail du mimbar (Cl. M.S.).



b. — Mosquée Djum'a de Qomsar : Façade sur cour. Entrée. (Cette façade est une réfection très postérieure) (Cl. M.S.).



c. — Mosquée Djum'a de Qomsar : Première travée du sanctuaire (Cl. M.S.).



d. — Mosquée Djum'a de Qomsar : Détail d'un trompillon (Cl. M.S.).



e. — Mosquée Djum'a de Qomsar : Le mihrab. (Le haut de la niche est une réfection safavide) (Cl. M.S.).



f. — Mosquée Djum'a de Qomsar : Façade du sanctuaire. (L'arcade gauche correspond au mihrab) (Cl. M.S.).



a. — Le site de Djahar-Oliar, près d'Ab-yaneh, (à droite, emplacement du village) (Cl. M.S. 1938).



b. — Temple zoroastrien d'Ab-yaneh : Etage médian, travée axiale. (En P, porte de la sacristie du feu) (Cl. M.S.).



c. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Vue sud (Cl. M.S.).



d. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Eïwan nord (Cl. M.S.).



e. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Eïwan sud kibli (Cl. M.S.).





a. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Le mihrab (Cl. M.S.)



b. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Détail du mihrab (Cl. M.S.).



c. — Mosquée Djum'a d'Haftchouyeh : Ghorfa ouest du sanctuaire (Cl. M.S.)



a. — Mosquée de Kâj : Vue sud (Cl. M.S.).



b. — Mosquée de Kâj : L'eïwan axial ouest de la cour (Cl. M.S.).



c. — Mosquée de Kâj : Ruine de la galerie ouest, collatérale au sanctuaire (en P, pile dégagée) (Cl. M.S.).



d. — Mosquée de Kâj : Départ d'un arc doubleau du collatéral ouest (Cl. M.S.).



e. — Echkârand : Mosquée A, eïwan nord (entrée) (Cl. M.S.).



f. — Echkârand : Mosquée A, eïwan sud et mihrab (Cl. M.S.).



a. — Echkârand : Mosquée A, eïwan ouest (Cl. M.S.).



b. — Echkârand : Mosquée A, le mihrab (Cl. M.S.).



c. — Echkârand : Mosquée A, vestibule. (En L, fragment de la coupole-lanterneau) (Cl. M.S.).



d. — Echkârand : Mosquée B, eïwan nord (entrée) (Cl. M.S.).



e. — Echkârand : Mosquée B, la travée kibli et le mihrab (Cl. M.S.).



f. — Echkârand : Mosquée B, détail du mihrab (Cl. M.S.).



a. — Echkârand : Mosquée C, vue latérale ouest (Cl. M.S.).



b. — Echkârand : Mosquée C, la porte du porche ouest (safavide) (Cl. M.S.).



c. — Echkârand : Mosquée C, entrée de la salle à coupole (Cl. M.S.).



d. — Echkârand : Mosquée C, trompillon et départ de la coupole (Cl. M.S.).



e. — Echkârand : Mosquée D, eïwan nord (Cl. M.S.).



f. — Echkârand : Mosquée D, eïwan sud (entrée du sanctuaire) (Cl. M.S.).



a. — Sarecht-yaderand : Mosquée Djum'a, fond nord de la cour. (En P, pile de l'eïwan safavide) (Cl. M.S.).



b. — Sarecht-yaderand : Mosquée Djum'a, paroi sud. (En S, consolidation seldjoucide. En SP, ancienne porte) (Cl. M.S.).



c. — Sarecht-yaderand : Mosquée Djum'a, eïwan funéraire seldjoucide (Cl. M.S.)



d. — Sarecht-yaderand : Ruine du pavillon de réception de la résidence timouride (Cl. M.S.).



e. — Dâchti : Le dôme de la mosquée, vue sud-est (Cl. M.S.).



f. — Dâchti : Angle sud-est du sanctuaire (Cl. M.S.).



a. — Eziran : Le sanctuaire vu du N.O. (Cl. M.S.).



b. — Eziran : Angle S.E. du sanctuaire, (au premier plan, niche du mihrab) (Cl. M.S.).



c. — Gâr : Le minaret de 515 H., (au premier plan, ruines mongoles).



d. — Gâr : Angle N.O. du sanctuaire (Cl. M.S.).



e. — Vendâd-deh : Mosquée Djum'a, façade est de la galerie-sanctuaire (Cl. M.S.).



f. — Vendâd-deh : Mosquée Djum'a, le mihrab (Cl. M.S.).



a. — Ab-garm de Sagzi : Pavillon sud, façade (Cl. M.S.).



b. — Ab-garm de Sagzi : Salle centrale du pavillon sud (Cl. M.S).



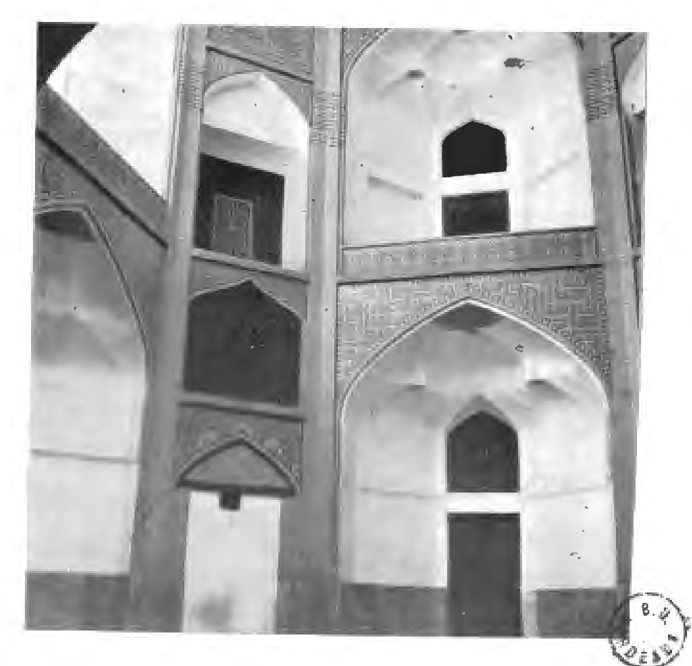
c. — Ab-garm de Sagzi : Pavillon safavide, la salle des piscines (Cl. M.S.).



d. — Madresseh Mâder-e-Châh : Le dôme.



e. — Madresseh Mâder-e-Châh : Le grand eïwan nord (Cl. M.S).



f. — Madresseh Mâder-e-Châh : Détail d'une courette d'angle (Cl. M.S.).



a. — Car. de Mâder-e-Châh : Façade nord de la cour (après restauration) (Cl. M.S.).



b. — Car. de Mâder-e-Châh : Eïwan ouest de la cour (après restauration) (Cl. M.S.).

ifao

420

Imprimé en R.A.U.

M. SIROUX

—

ANCIENNES VOIES ET MONUMENTS ROUTIERS DE LA RÉGION D'ISPAHÂN

1971